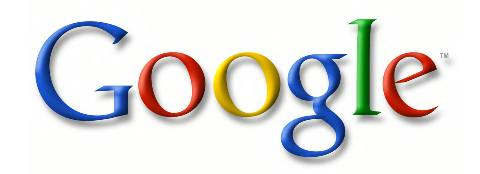
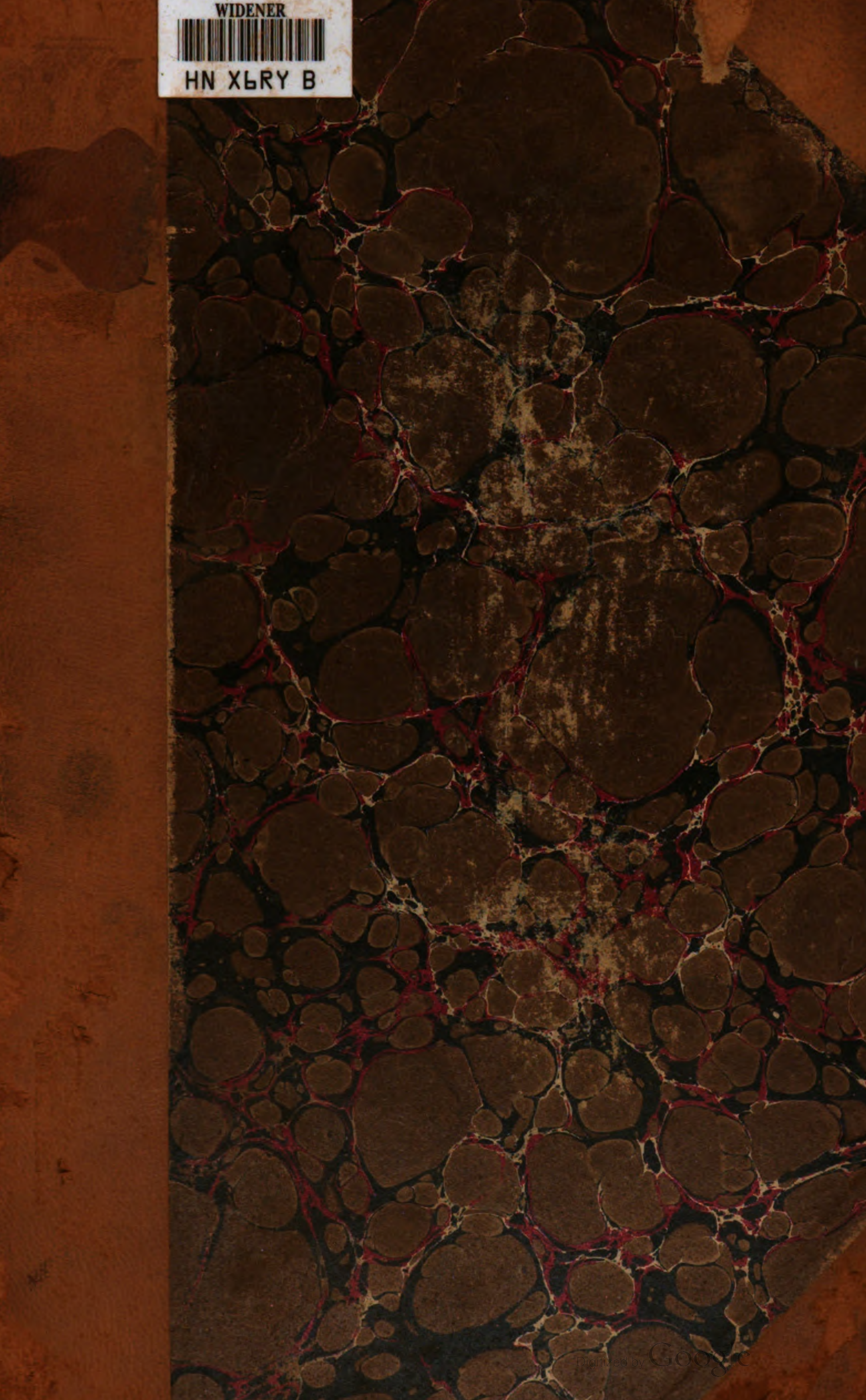
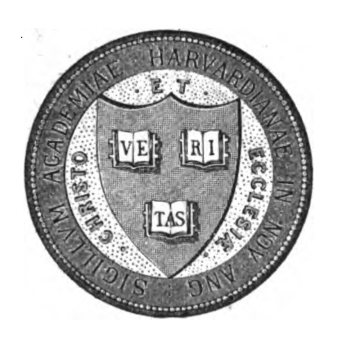





SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

93me ANNÉE — TROISIÈME PÉRIODE

TOME XXXVIII

Nº 112. — Avril 1888.

213 LAUSANNE
Bureaux de la Bibliothèque universelle,
PLACE DE LA LOUVE.
PARIS
CHEZ FIRMIN-DIDOT & Cie, 56, rue Jacob.
LONDRES
CHEZ EDW. STANFORD, 55, Charing Cross, S. W.
LEIPZIG : A. TWIETMEYER, LIBRAIRE.
1888

OUVRAGES REÇUS :

Marc-Antoine Raimondi. Etude historique et critique, suivie d'un catalogue, par le Vte Henri Delaborde. — 1 vol. in-4°, illustré. Paris, Librairie de l'Art, 1888.

Les collections des Médicis au XVe siècle, par Eugène Müntz. (Appendice aux *Précurseurs de la Renaissance*.) — 1 vol. in-4°. Paris, Rouam, 1888.

La représentation proportionnelle. Etudes de législation et de statistique comparées, publiées sous les auspices de la Société pour l'étude de la représentation proportionnelle. — 1 vol. in-8°. Paris, Pichon, 1888.

Vauban. Dîme royale, par G. Michel. — 1 vol. in-32. Paris, Guillaumin, 1888.

Mémoires de Barthélemy Sastrow, bourgmestre de Stralsund, traduits par Edouard Fick. — 2 vol. in-4°. Genève, J.-G. Fick, 1886.

Lexique de la langue de Bonaventure des Periers, par F. Frank et A. Chenevière. — 1 vol. in-8°. Paris, L. Cerf, 1888.

Portraits de maîtres, par Emmanuel des Essarts. — 1 vol. in-12. Paris, Perrin, 1888.

Une mission en Corse. Notes d'anthropologie criminelle, par le Dr A. Bournet. — Broch. in-8°. Lyon, Storck, 1888.

La criminalité en Corse, par le Dr A. Bournet. — Broch. in-8°. Lyon, Storck, 1888.

Traité élémentaire de science occulte, par Papus. Seconde édition. — 1 vol. in-12, avec planches. Paris, G. Carré, 1888.

Guide du jeune pianiste. Classification méthodique et graduée d'œuvres diverses pour piano, par C. Eschmann-Dumur. Seconde édition, revue et augmentée. — 1 vol. in-12. Lausanne, E.-R. Spiess, 1888.

La merveilleuse histoire du révérend père Jean Tauler. Traduit de l'allemand par M. H. — 1 vol. in-12. Genève, Fick, 1887.

Fille du diable! par Ouida. — 2 vol. in-12. Paris, Plon.

Le joueur, du comte Tolstoï. Traduit du russe par Henry Olivier. — 1 vol. in-32. Paris, Dupret, 1888.

Annales de la faculté des sciences de Toulouse, pour les sciences mathématiques et physiques, publiées par un comité de professeurs de la faculté, sous les auspices du ministère de l'instruction publique et de la municipalité de Toulouse. Tome I. Année 1887. — 4 fasc. in-4°. Paris, Gauthier-Villars, 1887.

Gœthe's Werther in Frankreich. Eine Studie, von Ferdinand Gross. — 1 vol. in-16. Leipzig, W. Friedrich.

Beat. Ludwig von Muralt (1665-1749). Eine literatur- und kulturgeschichtliche Studie, von Dr Otto von Greyerz. — 1 vol. in-8°. Frauenfeld, Huber, 1888.

Uli der Knecht, von Jeremias Gotthelf (Albert Bitzius), mit Worterklärungen herausgegeben und eingeleitet von Ferdinand Vetter. — 1 vol. in-32. Leipzig, Reclam jun.

India, its condition, religion and missions, by reverend James Bradbury. — 1 vol. in-12. London, Snow, 1884.

Reply to the argument of Nicaragua on the question of the validity or nullity of the treaty of limits of april 15, 1858, by Pedro Pérez Zeledón. — 1 vol. in-8°. Washington, Gibson, 1887.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GEORGES BRIDEL.

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

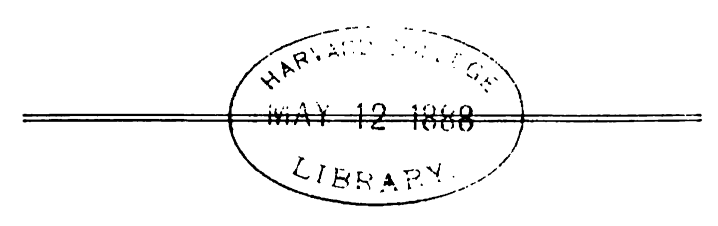
XCIII^e ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE.

TOME XXXVIII



LAUSANNE
Bureaux de la Bibliothèque universelle,
1, PLACE DE LA LOUVE, 1.
PARIS
CHEZ FIRMIN-DIDOT & Cie, 56, rue Jacob.
LONDRES
CHEZ EDW. STANFORD, 55, Charing Cross. S. W.

LEIPZIG : A. TWIETMEYER, LIBRAIRE.
1888



SOUVENIRS

D'UN SÉJOUR EN RUSSIE

PREMIÈRE PARTIE

Saint-Pétersbourg.

I

Jadis, il y a quelque trente ans, il fallait sept jours pleins pour se rendre de Genève ou de Lausanne à Saint-Pétersbourg, et encore devait-on aller grand train et ne pas perdre son temps à visiter les villes et les curiosités qu'on rencontrait sur sa route. De nos jours, soixante-dix heures suffisent pour dévorer cette énorme distance de 750 lieues. Le chemin de fer vous enlève un beau soir et vous dépose vingt-huit heures plus tard à Berlin, après avoir fait défiler sous vos yeux Bâle, Carlsruhe, Francfort, Bébra, Erfurt. Enfermé dans votre boîte roulante, vous ne voyez de ces villes que ce qu'on en peut saisir d'une portière de wagon ou d'un buffet de gare, c'est-à-dire rien du tout : des masses confuses de maisons aux toits irréguliers et quelques clochers qui en émergent comme des pointes de mâts dans un vaste port.

A Berlin, on vous accorde quelques heures pour vous dégourdir les jambes, ou plutôt pour traverser la ville

dans toute sa longueur, car il s'agit de sauter de la gare de l'Ouest à celle de l'Est et c'est un gros droschki traîné par un gros cheval du Mecklembourg qui vous aide généralement à faire le saut[1]. Quelques heures pour passer en revue cette hautaine capitale qui préside aux destinées politiques de l'Europe, c'est bien peu. Aussi ne la visitez-vous pas. Le nez aux vitres de votre fiacre, vous franchissez de longues rues populeuses coupées à angle droit, des places plus ou moins vastes, rondes, octogones ou carrées, puis encore d'autres rues désespérément régulières. Enfin apparaît la fameuse promenade *Unter den Linden*, avec ses statues et ses grands tilleuls. Vous passez devant le fier monument de Frédéric-le-Grand. La *Schlossbrücke*, contrefaçon du pont Saint-Ange à Rome, vous présente bientôt ses colossales statues aux mouvements énergiques et violents, et vous annonce la place du Château. Votre automédon, qui n'est pas pressé, surtout si vous le prenez à l'heure, passe assez lentement devant le château royal pour vous permettre de promener votre regard sur la résidence des Hohenzollern. C'est un vieux palais haut et étendu, mais, en somme, une aire bien modeste pour de si grands aigles. L'aspect en est sombre, austère, sans magnificence, en dépit des gigantesques chevaux de bronze qui se cabrent sous la main de leurs écuyers aux formes athlétiques.

Mais vous avancez, vous avancez toujours : cette capitale n'en finit pas, et vous vous demandez si, par hasard, l'*Ostbahnhof* ne recule pas à mesure que vous approchez. Enfin voici la *Küstriner Platz* et, après elle, ce bienheureux chemin de fer qui doit vous porter

[1] Maintenant on passe d'une gare à l'autre au moyen du métropolitain (*Stadtbahn*.)

tout d'une traite jusqu'à Kœnigsberg, long trajet, maussade et monotone, à travers un pays plat, pauvre, horriblement triste, tout taché de sombres tourbières en exploitation ; du reste, aucune ville de quelque importance, et à peine quelques gros villages assez misérables, dont les rares habitants ont tous l'air ennuyés de vivre.

Kœnigsberg est une bonne vieille ville, qui a gardé son ancien cachet et qui est peu visitée des étrangers ; maisons basses, dont les vastes, toits d'aspect gothique, dessinent au bord des rues leur angle allongé, boutiques basses qui dédaignent pour la plupart le luxe de l'étalage ; petites charrettes basses traînées par de gros chiens jaunes : tout y paraît bas, jusqu'au maintien des passants, qui m'ont semblé marcher la tête basse, comme des philosophes en méditation ou comme des haridelles harassées. Kœnigsberg, cité importante jadis et la perle de la Baltique, a beaucoup perdu de son ancienne splendeur ; elle languit, elle s'éteint, elle se laisse oublier. Les progrès de la civilisation et de l'industrie moderne ont négligé de l'aller chercher à l'endroit écarté où elle boude. Ancienne capitale de la Prusse teutonique, elle a laissé, pour ainsi dire, toute sa sève et tout son sang s'écouler du côté de Berlin. Son université même, autrefois si florissante, a considérablement déchu, et son commerce, si actif il y a un siècle, s'est sensiblement ralenti.

Le chemin de fer a bien vite franchi la distance qui sépare Kœnigsberg de la frontière russe. Naguère, on disait encore la frontière polonaise : c'était une fiche de consolation pour ce pauvre peuple englouti par l'ours moscovite. Long arrêt à Vergbolovo : certes, il n'est pas question de visiter cette petite localité d'aspect désolant et désolé ; il s'agit de se livrer aux terribles mains des

douaniers. C'est là qu'il importe d'avoir en poche un passeport bien régulier, constellé de tous les timbres possibles, armé de visas, de signalement, de parafes par devant et par derrière. S'il y manquait la griffe du moindre consul, vous trouveriez à Vergbolovo une muraille de fer, que ni explications, ni supplications, ni menaces, ni ruses, ni même, ô merveille! roubles et pourboires ne parviendraient à renverser. Il ne vous resterait qu'à rebrousser chemin, à moins toutefois que votre figure ne déplût à l'inspecteur ou au gendarme, auquel cas on vous pousserait dans une chambre où l'on vous ferait subir un interrogatoire serré. Vous risquez alors d'être retenu jusqu'à ce qu'on ait demandé au loin et reçu des renseignements sur votre compte. C'est quelquefois un peu long, et la planche sur laquelle vous couchez, l'affreux brouet qu'on vous sert, et qu'on décore du nom de nourriture, ne contribuent guère à charmer les loisirs de votre captivité. Soyons juste pourtant : il arrive un moment où l'on vous traite comme un voyageur de première classe, c'est quand on vous présente la carte à payer, après que les renseignements sont arrivés et qu'on vous a ouvert votre cage.

La visite des bagages n'est pas non plus une petite affaire : tout est palpé, examiné, bouleversé de fond en comble, et ce que les fouilleurs semblent chercher le plus avidement, ce ne sont pas les marchandises prohibées, les objets soumis aux droits de douane, mais les papiers, les livres, les brochures, tout ce qui pourrait cacher des écrits anarchistes ou des proclamations révolutionnaires ; ce sont aussi les petits paquets, les petites cassettes, les étuis, tous les objets suspects qu'on juge capables de recéler des cartouches de dynamite. Du reste, la rigueur des fouilles dépend beaucoup de la mine

et de la mise du propriétaire des bagages. Les douaniers russes voient volontiers poindre un nihiliste dans tout nez retroussé, dans toute barbe blonde, longue et pointue, dans toute chevelure abondante, dans toutes ces charmantes et spirituelles figures qui révèlent l'artiste ou l'étudiant. Il faut avoir l'air bête pour être considéré tout de suite comme un bon et fidèle sujet du tsar. Aussi les jeunes gens à mine éveillée qui sont allés s'enivrer d'idées humanitaires et libérales dans les universités de l'Occident s'offrent-ils comme une proie fine, un gibier de choix, pour lequel les douaniers russes ont un flair tout particulier.

C'est un long voyage que celui de la frontière allemande jusqu'à Saint-Pétersbourg : plus de 250 lieues, à travers une contrée uniforme et plate, où rien ne vient récréer l'attention. Quelques belles forêts pourtant, que la voie ferrée a taillées en allées droites et sévères, ouvrent au regard de longues perspectives qui provoquent la rêverie et vous plongent tout doucement dans une sorte de vague mélancolie où la pensée se noie. Kowno, Vilna, Dunabourg, Pskow sont les seules villes dignes de ce nom qui vous attendent au passage durant ce long trajet. Aussi les voyageurs qui aiment à dormir peuvent-ils être assurés que le sifflet des stations ne les dérangera pas souvent, et ils n'auront aucun remords d'avoir consacré au sommeil les longues heures du voyage ; car la vue qui se dessine aux portières du wagon est d'une monotonie si persistante que, loin de tenir le spectateur éveillé, elle finit par devenir pour lui un puissant narcotique.

II

Pétersbourg ! voilà un cri qui fait bondir le cœur de tous ceux qui ont accompli ce fastidieux voyage. Péters-

bourg, c'est la cité magique, rêvée et souhaitée depuis le départ de Berlin ; c'est l'éblouissante vision qui passait et repassait sans cesse devant l'imagination durant ce demi-sommeil de trois jours. Est-on déçu quand le rêve devient une réalité ? Oui, diront quelques-uns ; non, dira le plus grand nombre. Mais il est certain que l'apparition subite de cette fastueuse capitale, campée au milieu d'un désert et de tristes lagunes, produit sur tous un effet saisissant. Et vraiment, on y est si peu préparé par les forêts et les marais qui la précèdent ! On arrive vers le soir ; une buée rose enveloppe la ville et on ne distingue d'abord que la gare, immense bâtiment d'une somptuosité un peu banale, comme toutes les gares, un de ces vestibules de capitale, avec ses encombrements de bagages, ses effarements de gens pressés et qui se cherchent, ses longues files de droschkis et d'omnibus d'hôtels, dont les cochers vous font des signes et vous appellent.

Ne les écoutez pas ; confiez vos malles et vos paquets au portier de la gare ; vous les ferez prendre quand vous aurez trouvé votre gîte, et allez à pied, livrez-vous au hasard ; le hasard est quelquefois un excellent cicérone et, s'il vous égare un peu, il vous amuse beaucoup. La meilleure manière de visiter une grande ville, c'est de s'y perdre, de s'engager au petit bonheur dans les rues qui vous tentent le plus. Vous marchez en flânant, une heure, deux heures même, mais vous ne vous fatiguez pas, car la fatigue n'est la plupart du temps que de l'ennui, et Pétersbourg est une de ces villes privilégiées où l'on ne s'ennuie pas. Pourquoi ? Qui peut le dire ? Londres et Berlin sont pleins de mouvement et de bruit ; les belles maisons y abondent, les magasins aux étalages

éclatants n'y manquent pas, et cependant on ne peut s'y promener longtemps sans éprouver une lassitude morale qui n'est peut-être pas de l'ennui, mais qui y ressemble beaucoup. Paris, Vienne, Pétersbourg tiennent au contraire toujours l'esprit en éveil, et l'on ne s'aperçoit qu'on est fatigué que lorsqu'on est rentré chez soi et qu'on se repose. Une ville semble s'imprégner en quelque sorte de l'humeur de ses habitants. Le Berlinois est raide et hautain, le citoyen de Londres est affairé et peu liant, aussi Berlin et Londres ont-ils au premier abord une physionomie assez revêche et ne sont-ils pas très sympathiques aux nouveaux venus. Le Parisien, le Viennois, le Russe surtout, sont gais, sociables, hospitaliers à tous, et leurs capitales sont accueillantes et aimables comme eux-mêmes.

Existe-t-il un type russe? On l'affirme, mais je n'en suis pas sûr. J'ai tant vu de Russes pur sang ressembler à des Anglais, à des Français et surtout à des Allemands, que je ne sais pas où finit la règle et où commence l'exception. Les anciens Tatars mêlés aux anciens Moscovites ont bien laissé quelques traces dans la physionomie du peuple, mais elles s'effacent toujours davantage. Les alliances matrimoniales avec les étrangers qui se sont établis en foule dans ce pays, les voyages, les mœurs et la civilisation occidentale qui se sont infiltrées dans la plupart des villes, ont brouillé tout cela, et ont fait du Russe un homme qui ressemble à tout le monde. L'empereur lui-même, qui est l'astre autour duquel gravite toute cette nation, n'a plus une goutte de sang russe dans les veines; c'est un Allemand des pieds à la tête, et des Romanoff il ne lui reste que le nom. Les généalogistes vous le prouveront par le menu.

En général, le Russe est blond, mais il en est beaucoup, même dans le nord, dont la chevelure de jais et le teint bistré rendraient des points à un Andalous. Bon nombre vous frapperont par leur figure large, leurs pommettes saillantes, leurs yeux bridés, leur nez rond ou retroussé, leur bouche plate et longue comme la fente d'une tire-lire, et vous vous dites : « Voilà mon Russe, mon vrai Russe! » Vous vous retournez, et vous voyez presque autant de gens qui vous présentent un visage allongé, un nez aquilin et pincé, de grands yeux bien ouverts, des lèvres rouges et saillantes. Ne les traitez pas d'étrangers : ils vous diront que leurs ancêtres n'ont jamais quitté le pays, qu'il n'y a jamais eu de croisements dans leur famille et que l'*off*, l'*eff*, ou le *ski* qui termine leur nom est du meilleur aloi... et ils ne mentiront pas.

Ce qui est bien russe, par exemple, c'est leur voix caressante, chantante, sonore sans être bruyante, d'un timbre argentin si harmonieux qu'en écoutant le son des mots, on oublie quelquefois d'en écouter le sens, ce qui n'est pas toujours grand dommage.

Chose étrange, ce sont les femmes qui, en Russie, ont conservé le plus fidèlement les traits distinctifs et les traditions de la race. La beauté, comme on l'entend chez nous, n'est pas assurément très répandue dans la société féminine de Pétersbourg, et ce n'est pas généralement parmi les jeunes dames russes qu'il faut aller chercher des têtes de camée, des profils classiques, des lignes sculpturales. Mais, avec leur visage rond, leurs yeux gris bleu, leur nez écrasé, leur pâleur maladive et chlorotique, elles ont souvent une grâce charmante, une expression fine et intelligente, un air de bonté et de franchise qui attire irrésistiblement à elles.

III

Ce qui vous frappe d'abord, lorsque vous entrez dans la ville de Pierre-le-Grand, c'est sa grandeur et sa magnificence. Tout est démesuré dans cette capitale : la longueur et la largeur des rues, l'étendue des places, l'ampleur des églises et des monuments. La Néva elle-même, qui n'a qu'un parcours de quatorze lieues environ depuis le lac Ladoga, d'où elle sort, jusqu'à son embouchure dans le golfe de Finlande, y dépasse en largeur, en profondeur, en volume d'eau la Seine, le Danube et même la Tamise ; elle est comme la vie que désire le sage, courte et bien remplie. Elle présente l'aspect d'un bras de mer plutôt que d'un fleuve, et son eau, d'un bleu noir quand elle est calme, s'écoule à flots lents et majestueux sous les ponts interminables qui relient les deux quartiers de la ville.

Ces deux quartiers sont eux-mêmes de grandes cités, et présentent chacun des mœurs, un caractère, un aspect particuliers. D'un côté, sur la rive gauche, la cité des plaisirs, où s'étalent les palais, les grands hôtels aristocratiques, avoisinant les résidences somptueuses de l'empereur, des grands-ducs et des hauts fonctionnaires ; la vanité, le faste, le luxe et les débauches s'y donnent libre carrière. Peu d'argent, point d'épargne : des dettes, que tous les coffres-forts débordants de Gastini-Dvor ne suffiraient pas à payer. On y dort une partie du jour, on y danse et on y joue la nuit. — Sur le quai opposé, et à une distance considérable, s'estompent vaguement les longues lignées de maisons blanches de Vassili-Ostroff, le quartier de la finance, des écoles et du grand commerce. C'est là que se brassent les grosses affaires, que

les millions passent de mains en mains, sans bruit, sans fièvre, avec une régularité méthodique, sans que la vie d'intérieur y perde rien de sa simplicité et de son économie. Point d'ostentation, point de luxe inutile, point de riches équipages ; on y travaille le jour, on y dort la nuit et on s'y couche de bonne heure. Les étrangers ne fréquentent guère cette rive que pour assister aux tumultueuses séances de la bourse ; ils préfèrent naturellement le côté où l'on s'amuse, et principalement la Perspective Newski.

A Pétersbourg, on appelle *Perspectives* trois voies larges et fastueuses, qui partent du palais de l'amirauté comme d'un centre, pour rayonner au loin dans l'intérieur de la ville, en enjambant plusieurs canaux sur des ponts massifs. Ces trois voies méritent leur nom par la longue perspective qu'elles ouvrent au regard du spectateur qui se place près de l'amirauté. Comme elles sont très droites et très régulières, l'œil peut les suivre à une grande distance. Il y a trois perspectives ou *Prospects*, comme les Russes les appellent : la Garakovaïa, la Vosniésenski et la Newski. Cette dernière est de beaucoup la plus fréquentée et la plus belle ; elle est bordée de superbes palais, d'une architecture très fantaisiste et assez variée, dont la plupart sont occupés ou possédés par des membres de la famille impériale ou par des boyards de haute et antique noblesse. On y voit réunis les plus beaux magasins de la capitale, et leur ameublement, la richesse de leur devanture, l'éclat de leur étalage n'ont rien à envier aux plus riches magasins de Paris et de Vienne. Les acheteurs ne s'y aventurent pas sans s'être assurés que leur gousset est bien garni, car ils savent trop bien que c'est à eux qu'est réservé l'honneur de payer toutes ces splendeurs, tout ce ruis-

sellement de lumière qui en jaillit le soir, et surtout les loyers exorbitants qu'exigent les propriétaires : tel de ces magasins représente une location de plus de 80 000 francs[1]. La perspective Newski est pour Pétersbourg ce qu'est le boulevard des Italiens pour Paris, la Ringstrasse pour Vienne, la Regentstreet pour Londres. C'est là que se croisent incessamment les équipages à brillantes livrées de la cour et de la haute noblesse ; c'est là que le grand monde et le demi-monde déploient leur luxe et leurs toilettes ; c'est là qu'on flâne, qu'on tue le temps, qu'on rencontre ses amis et qu'on sourit à ses amies. A certain moment du jour, en hiver principalement, tout Pétersbourg passe par là, et un oisif de la belle société croirait avoir perdu sa journée s'il n'avait pas donné une heure au moins à la Perspective.

Cette grande artère, où viennent se jeter une foule d'autres rues larges et populeuses, qui la coupent à angle droit, est pavée en bois sur presque toute sa longueur. L'expérience a prouvé depuis longtemps aux édiles de Pétersbourg que ce mode de pavage est de beaucoup le plus solide, le plus durable et, partant, le plus économique. Il résiste mieux que tout autre, paraît-il, à l'ébranlement des voitures, à l'action combinée de la pluie et du soleil, au verglas et à la neige, et Dieu sait s'il gèle et s'il neige dans ce pays ! Ajoutons que la pierre est très rare en Russie et le bois très abondant ; à défaut d'autres raisons, celle-ci suffirait pour qu'on

[1] Pétersbourg est de toutes les capitales de l'Europe celle où la vie est le plus chère. Un parapluie coûte de 40 à 50 fr.; une cravate, de 12 à 20 fr.; une bouteille de médoc ordinaire, 15 fr. ; une grappe de raisin ou une poire, de 3 à 4 fr. ; les autres objets se paient dans les mêmes proportions. Aussi, bien des familles, dont le luxe et la vanité ont écorné l'immense fortune et qui n'oseraient pas diminuer leur train de maison, vont-elles souvent passer l'hiver à Paris, « pour faire des économies. »

préférât le bois à la pierre. C'est sans doute aussi pour ce motif que les architectes de Pétersbourg économisent beaucoup la pierre dans leurs constructions, même les plus riches et les plus coûteuses. Ces somptueux palais, qu'on dirait du marbre le plus pur, ces larges façades toutes bariolées, ornées de cariatides, de pilastres et de colonnes, sont généralement en vulgaires briques. Le vernis, le badigeon, le ciment et le carton-plâtre, qui donnent de la pierre et du marbre à si bon marché, ont créé tout ce luxe. On prétend, du reste, que les habitants de Pétersbourg ont fait leurs maisons et leurs palais sur le modèle de leur caractère. C'est gracieux, élégant, charmant à l'œil ; c'est commode et brillant ; mais n'en demandez pas davantage et surtout.., ne grattez pas trop profondément. Il y a peut-être bien là un peu de calomnie.

IV

Les édifices publics de Saint-Pétersbourg sont nombreux; plusieurs sont fort beaux, et on ne leur a marchandé ni le terrain ni l'argent, mais bien peu présentent quelque originalité. On sent, en les voyant, qu'on est dans une ville créée par la puissante volonté d'un monarque et non point par le temps, cet autre maître, qui fonde plus encore qu'il ne détruit. Il semblerait que des architectes, appelés en toute hâte et venus de tous les points de l'Occident, se soient réunis là, un beau jour, et que l'autocrate leur ait dit : « Voici des roubles, beaucoup de roubles ; dessinez-moi un plan de capitale, savant et régulier : faites grand, faites beau, si possible, mais surtout faites vite ; il me faut ma capitale dans tant de jours. » Libres de puiser dans une caisse inépuisable et pressés de finir, les architectes ne se sont pas mis en

grands frais d'imagination ; ils ont tout simplement copié ou imité les monuments célèbres du monde entier, les grands palais, les hautes colonnes, les obélisques, les églises mêmes, et ils ont couvert Pétersbourg de leurs pastiches. Ils ont pourtant procédé avec une sorte d'impartialité et ont mis également à contribution tous les pays. A la Grèce, ils ont pris ses péristyles, ses frontons et ses portiques ; à l'Italie, ses terrasses, ses mosaïques et ses longues colonnades ; à la France et à l'Allemagne, leurs ogives et leurs flèches ; à Bysance, ses cintres, ses coupoles et ses croix. Pierre-le-Grand et ses aides pratiquaient un peu l'éclectisme de Molière : ils prenaient leur bien où ils le trouvaient. Ce n'est pas que tous les édifices de Pétersbourg datent du grand homme ; mais la plupart de ceux que les monarques ses successeurs ont érigés dans leur bonne ville ont été construits d'après la même méthode, et presque toujours par des architectes étrangers. C'est ainsi que Pétersbourg est devenu peu à peu un fort beau musée de copies, où vous retrouverez, un peu changé ou rajeuni toutefois, ce que vous avez déjà admiré ailleurs. Seulement, en transplantant au soixantième degré de latitude nord les illustres modèles du Midi, les architectes ne se sont guère préoccupés des exigences du climat, et tout cela jure un peu avec le ton du ciel et la couleur du soleil, quand il y en a.

Parmi les édifices les plus importants de Pétersbourg, je citerai d'abord le Palais d'hiver, que je n'ai vu qu'extérieurement, car les étrangers ont beau ne pas être nihilistes et ne pas porter sur eux une once de dynamite, ils n'y sont pas admis facilement. Situé sur une immense place, non loin de la Néva, il m'a fait l'effet d'un énorme bloc de maçonnerie, dans lequel on pourrait loger tout un régiment de cavalerie, hommes et chevaux. L'architec-

ture en est fastueuse, mais on sait que faste n'est pas toujours synonyme de bon goût. L'ensemble n'est ni simple ni grandiose, il est emphatique et pompeux ; cela étonne, mais ne charme pas. Le palais de l'amirauté est aussi très vaste et assez imposant, mais il n'a d'original que sa flèche dorée, surmontée d'une chaloupe qui joue le rôle de girouette. Cette flèche, d'une longueur démesurée, devient une obsession pour le promeneur ; elle s'élève si haut qu'on la voit de partout ; où que vous soyez, vous la retrouvez, derrière vous, devant vous, sur vous ; aussi s'offre-t-elle comme un excellent guide pour l'étranger qui s'égare dans les innombrables péréoulоks [1] de Pétersbourg ; elle en est comme l'étoile polaire.

Sans compter autant d'églises que Moscou, la nouvelle capitale des tsars en est assez largement pourvue ; la plupart reproduisent, avec quelques légères variantes, le même style byzantin mêlé de style roman. Une large coupole centrale couronne un édifice carré et un peu trapu, aux fenêtres étroites ; quatre autres coupoles plus petites entourent la grande et lui font comme une garde d'honneur ; toutes ces coupoles sont reliées entre elles par des chaînes dorées et sont surmontées de la croix grecque. Les chapelles russes de Wiesbaden et de Genève en présentent d'élégants modèles en miniature.

Pétersbourg a deux églises qui s'écartent quelque peu de ce type ou, du moins, qui y ajoutent quelque chose ; ce sont du reste les plus grandes et les plus vénérées. Les Pétersbourgeois en sont si fiers que, ne sachant à laquelle donner la préférence, ils les ont élevées toutes deux à la dignité de cathédrale. Ces deux cathédrales sont Saint-Isaac et Notre-Dame de Kazan.

[1] On appelle ainsi les rues de traverse, souvent très longues, qui, dans les villes russes, relient les principales voies, les boulevards, les perspectives, les avenues.

Saint-Isaac est, sans contredit, l'un des plus beaux édifices de l'Europe. Construit sur les plans de l'architecte français M. de Montferrand, il se développe fièrement au milieu d'une vaste place qui est bordée de superbes maisons, d'un profil un peu uniforme, mais d'un aspect imposant. Cela forme un cadre immense, qui fait admirablement ressortir cette grandiose cathédrale. L'édifice est presque entièrement bâti en granit gris-bleu de Finlande, dont le grain est très fin et qui vaut le plus beau marbre du monde, tout en étant plus dur. Le dôme central est d'une dimension colossale, mais, comme il s'élève à une hauteur prodigieuse, il ne paraît nullement disproportionné, et les quatre belles coupoles dont il est encadré à sa base lui font un riche et gracieux entourage.

L'intérieur de Saint-Isaac est digne de ses dehors, et peut-être donne-t-il encore davantage l'impression de l'immensité. Un demi-jour y pénètre par de rares fenêtres, dont les vitraux, colorant et tamisant la lumière, prêtent à tous les objets un aspect grave et solennel. On est saisi par cette grande solitude et ce grand silence, et le visiteur le plus indifférent, le plus sceptique ou le plus distrait est envahi, en entrant là, par un sentiment de respect et de recueillement qui lui rappelle qu'il est dans le sanctuaire de la prière. La nef, du portail jusqu'au chœur, présente un vaste espace vide et n'est point déparée, comme dans nos temples d'Occident, par ces longues et vulgaires rangées de bancs de bois ou de chaises de paille qui donnent aux plus belles églises l'aspect de grandes salles d'école. Les églises russes sont luxueuses mais peu confortables, et elles ne s'occupent absolument pas des commodités du corps. Tout le monde y reste debout pendant la durée des offices, et, comme le

service y est très long, beaucoup plus long même que dans nos temples, cette terrible station sur leurs pieds ne laisse pas d'être très fatigante pour les fidèles. Ajoutons que le culte russe n'offre rien de bien palpitant ni de bien entraînant : tout s'y passe en liturgies, en psalmodies monotones, en cérémonies auxquelles personne ne comprend rien, pas même les Russes, pas même les prêtres ; l'esprit n'étant pas plus occupé que le cœur n'est ému, rien ne vous fait oublier votre fatigue. Aussi, ceux qui, comme nous, n'y sont pas habitués, ont beau faire peser leur lassitude sur une jambe, puis sur l'autre, puis sur les deux ensemble, il arrive un moment où ils sont fort tentés de s'asseoir par terre, faute de mieux ; mais le respect humain est là, qui les cloue sur leurs deux pieds. Heureusement, pourtant, qu'à certains passages de la liturgie tout le monde doit tomber à genoux et rester ainsi quelques instants. L'attitude n'est guère plus commode et les dalles ne sont pas tendres, mais c'est toujours une diversion. Le tsar lui-même, qui peut tout dans son empire, ne peut pas s'asseoir à l'église ; il possède bien à Saint-Isaac une marche réservée, où il pose les genoux ; mais, si cette marche est du plus beau marbre qu'on puisse voir, elle n'est pas moins dure que les autres. La règle n'est pas tout à fait aussi sévère pour l'impératrice ; encore faut-il, pour qu'un fauteuil lui soit octroyé, invoquer des raisons de santé, qui, aux yeux du peuple, servent d'excuse et justifient la dispense.

A Saint-Isaac, la vue de l'autel est dérobée aux fidèles par une iconostase d'une richesse inouïe. L'iconostase est une sorte de cloison qui, placée à la tête de la nef, s'étend sur toute la largeur du vaisseau et divise les églises russes en deux parties : l'une est destinée aux

fidèles, l'autre est le lieu saint, et les officiants peuvent seuls y pénétrer. Cette cloison, qui a un peu l'air d'un paravent, est percée de trois portes : celle du centre, toute dorée, plus riche et plus haute que les deux latérales, cache le maître-autel, et ne s'ouvre qu'à certains moments dans les grands offices. C'est par ces portes que les prêtres, en superbes costumes tout chamarrés d'or et d'argent, font leurs entrées et leurs sorties, se cachant et se montrant alternativement au public.

Saint-Isaac est une cathédrale assez vaste pour avoir mérité trois iconostases, dont deux sont placées devant de belles chapelles intérieures, et l'autre, la plus importante, masque le grand autel. Ce dernier est tout recouvert de plaques de cuivre repoussé et il est bordé de colonnes en malachite et en lapis-lazuli. Les pierres précieuses, mêlées à l'or et à l'argent, y brillent de toute part. Des images byzantines de la Vierge et des saints y sont enchâssées, sur certains points, au milieu de ciselures et d'ouvrages plaqués d'un effet naïf et singulier. La valeur de cette iconostase représente plus d'argent qu'il n'en faudrait pour entretenir, toute leur vie, une centaine de familles. Par bonheur, le peuple russe, généralement très dévot, ne fait pas cette réflexion, ou, s'il la fait, il n'en tire pas les conséquences.

Notre-Dame de Kazan est encore plus fastueuse que Saint-Isaac, mais elle est loin de présenter la même harmonie dans les proportions et la même grâce. Bien qu'elle ait été construite par un architecte russe, ce qui la rend plus chère à tout cœur orthodoxe, on y reconnaît une imitation plus servile et même assez maladroite. L'immense colonnade qui la précède en forme de demi-cercle n'est qu'un pastiche de la colonnade de Saint-Pierre de Rome, et elle est si lourde, si exagérée, qu'elle écrase l'é-

difice compris entre ses deux arcs. On dirait les deux pinces d'un homard gigantesque enserrant une proie. En revanche, l'intérieur, plus éclairé que celui de Saint-Isaac, est de toute beauté. Un quadruple rang de colonnes monolithes, en granit de Finlande, court depuis le portail jusqu'à l'iconostase, et le dôme, large et imposant, est soutenu par quatre autres énormes colonnes, d'une allure fière et audacieuse. L'iconostase, entièrement recouverte d'argent massif et protégée par une balustrade également d'argent, montre sur l'un de ses panneaux la fameuse image de la Vierge de Kazan, si vénérée pour les miracles qu'on lui attribue et qu'elle est prête, dit-on, à opérer encore. Apportée en grande pompe de la ville de Kazan en 1759, elle est encore aujourd'hui l'objet d'un culte fervent de la part des fidèles. Elle est toute constellée de pierres précieuses, serties dans l'or fin, et, au milieu de tous ces joyaux d'un prix inestimable, trône l'énorme saphir que lui donna la grande-duchesse Catherine Paulowna, la dévote fille de l'empereur Paul Ier. Sur l'une des colonnes de la nef, on remarque un trophée de guerre composé de vieux drapeaux troués pris à l'armée de Napoléon Ier en 1812, de quelques épées, d'un bâton de maréchal, qu'on prétend être celui de Davout, et d'un gros trousseau de clefs rouillées, celles que l'illustre général Koutousoff, dont la dépouille repose sous les dalles de l'église, rapporta des villes qu'il avait reprises au conquérant de l'Europe.

La chapelle de la cour, tout élégante qu'elle est, n'a cependant rien de remarquable comme édifice ; elle ressemble à toutes les églises russes ; mais elle possède quelque chose de plus beau, de plus rare et de plus précieux, à mon avis, que tous les marbres et les diamants

du monde : c'est un chœur religieux composé d'incomparables chanteurs, dont les voix, prises dans leur ensemble, depuis les plus basses jusqu'aux plus élevées, embrassent plus de trois octaves. Bien qu'il n'y ait point de femmes dans ce chœur, on y distingue parfaitement tous les timbres de la voix humaine. La maîtrise de la chapelle impériale se partage en plusieurs sections, qui comprennent un grand nombre de membres ; de petits garçons forment les soprani, des jeunes gens les ténors et les altos et de gros chantres barbus les barytons et les basses profondes. On prétend même qu'il s'y trouve quelques soprani parmi les hommes. Cette phalange de virtuoses exécute, toujours de mémoire, les morceaux de son répertoire et même de longs oratorios, et elle n'est jamais accompagnée d'aucun instrument, car les instruments de musique, y compris les orgues, ne sont pas admis dans l'église russe ; mais les auditeurs ne s'en plaignent pas : le chant russe, si pénétrant, si mélancolique, si nuancé, bien qu'il soit parfois savant et compliqué, n'aurait probablement rien à gagner s'il devait lutter avec les sonorités de l'orchestre. Il est fort difficile d'obtenir le privilège d'entendre la maîtrise de la cour pendant les offices, car elle appartient exclusivement au service de l'empereur et de sa famille ; mais on peut assister à ses répétitions, en adressant une requête au directeur de l'école des chantres, et il vaut la peine de faire quelques démarches pour solliciter cette permission, car on ne saurait entendre nulle part ailleurs, pas même à la Chapelle sixtine, un chant plus suave, plus idéal, plus merveilleux d'ensemble, de plénitude et de pureté. Le chœur Slaviansky, qu'on a tant applaudi dans les grandes villes de l'Europe, n'en peut donner qu'une très faible idée.

Je renonce à décrire tous les monuments qui décorent Saint-Pétersbourg. Comme dans toutes les grandes capitales monarchiques, le granit, le ciment et le bronze y abondent et prennent toutes les formes que peuvent leur donner le savoir et l'imagination d'architectes et de sculpteurs grassement payés. Dans l'île de Pétersbourg, l'une des trois îles comprises dans l'enceinte de la ville, je mentionnerai l'église et la forteresse de Saint-Pierre et Paul. On y voit les tombeaux de Pierre-le-Grand et de ses successeurs, ainsi que la chaloupe construite par l'illustre monarque et sur laquelle il montait pour aller surveiller les travaux de la capitale qu'il était en train de fonder. C'est dans l'enceinte de la forteresse qu'est situé, — précaution utile, — l'hôtel des monnaies, bâtiment massif et d'une belle carrure. Là viennent s'engouffrer les lingots d'or et d'argent que le gouvernement tire des mines inépuisables des monts Oural et de la Sibérie ; là aussi, il faut le croire, se frappent les beaux écus d'or, valant environ 21 francs, et les *roubli cérébromi*, écus d'argent de 4 francs. Mais je me suis souvent demandé où s'écoulaient les flots précieux qui sortent de l'hôtel des monnaies, car, durant mon séjour en Russie, je n'ai pas fait connaissance avec le moindre écu. A part un affreux billon, valant de 4 à 8 centimes et quelques pièces d'argent de 10 et 25 copecks, je n'ai jamais remué dans ma poche d'autre monnaie que des chiffons de papier jaunes, verts, bleus et rouges, dont la valeur, qui baisse toujours davantage, varie, suivant la couleur et la dimension, de 2 francs à 200 francs [1]. La Russie est inondée de ces assignats, dont les charmantes vignettes ne parviennent point à attendrir les chan-

[1] D'après le change actuel. La valeur nominale est juste le double et va de 4 à 400 francs.

geurs, et dans aucun pays, le cours forcé n'a eu des effets aussi désastreux.

Le quartier de Vassili-Ostroff présente aussi quelques beaux édifices, et notamment le bâtiment de la bourse, d'un aspect riant et d'une architecture élégante, l'académie, avec ses musées assez bien garnis, l'école des beaux-arts, charmant palais qui laisse deviner sa destination par la grâce de ses formes. Les artistes le considèrent même comme le plus beau modèle d'architecture qu'il y ait à Pétersbourg.

Les Russes ne me pardonneraient pas de passer sous silence la statue équestre de Pierre-le-Grand, qui fait le principal ornement de la place du Sénat. C'est encore un Français, le sculpteur Falconnet, qui est l'auteur de ce monument d'un aspect si saisissant, bien qu'un peu théâtral. Pierre Ier, monté sur un coursier fougueux, vient d'atteindre le sommet d'une roche élevée, et de là il semble regarder avec orgueil la splendide ville qu'il a fait surgir du sein des marais. Un serpent, sur lequel repose la queue du cheval, — le serpent de l'envie ou de la rébellion sans doute, — rampe sous les pieds du noble animal, qui lui écrase la tête. L'inscription est brève, mais éloquente dans son laconisme : *Petro primo Catharina secunda.* La statue est posée sur un immense bloc de granit, une vraie montagne ; et encore on dit que l'artiste a dû le diminuer de moitié, de crainte que, s'élevant trop haut, le monarque et son cheval ne parussent trop petits, malgré leurs dimensions colossales. Le monument de Pierre-le-Grand, si énergique, si vivant, me semble infiniment plus intéressant que celui qu'on a érigé en l'honneur d'Alexandre Ier. Ce monument est une simple et immense colonne de granit d'une seule pièce, connue sous le nom de Colonne alexandrine ;

très élevée, très svelte, taillée avec art et, se dressant au haut de la perspective Newski, non loin de l'Ami rauté, elle s'impose au regard et se voit de très loin.

Les jardins et les parcs abondent à Pétersbourg et dans ses environs et si, sous cette ingrate latitude, ils ne se distinguent pas par une végétation bien luxuriante et bien variée, on ne leur a nullement marchandé les décors et les agréments que peuvent procurer l'industrie et l'argent. L'un des plus beaux est le Jardin d'été, qui s'étend sur la rive gauche de la Néva, près du Palais d'hiver et dans la plus belle partie de la ville. Il est entouré d'une grille somptueuse en fer forgé, d'un travail exquis. Ce parc, où l'art humain a fait l'impossible pour suppléer au mauvais vouloir de la nature, est toujours ouvert au public, sauf aux heures où l'empereur s'y promène. Anciennement, à l'époque où le nihilisme n'était pas encore inventé, ou, du moins, ne cherchait pas à jouer de vilains tours aux tsars, le peuple n'était jamais exclu du Jardin d'été. Il s'y récréait librement sous les yeux de l'empereur, qui ne craignait pas d'y rencontrer ses sujets, et d'échanger avec eux, même avec les plus humbles, un salut amical ou quelques mots affectueux. Autres temps, autres mœurs !

V

Quant à l'Ermitage, l'un des six palais impériaux de Saint-Pétersbourg, il mérite mieux que de figurer dans une rapide énumération des curiosités de cette ville, car il passe à bon droit, sinon pour un des plus beaux palais de l'Europe, au moins pour l'un des plus merveilleux musées de peinture qu'on connaisse. Je ne dirai rien de son médaillier, quoiqu'il n'ait pas son rival dans le monde

entier : une riche collection de médailles peut intéresser et même passionner un numismate ou un historien, mais elle ne fera jamais les délices des profanes, qui forment après tout la majorité. L'Ermitage actuel est un prolongement gigantesque du petit palais que Catherine fit construire en 1766, à la suite du Palais d'hiver. Cette souveraine, que Voltaire appelait plaisamment Catherine-le-Grand, l'avait nommé l'Ermitage, parce qu'elle aimait à s'y réfugier, loin des affaires de la politique, des intrigues et de l'assommante étiquette de la cour. Elle y passait volontiers ses soirées avec quelques amis triés sur le volet, des artistes, des philosophes et des écrivains, parmi lesquels figura Diderot, lors de son séjour en Russie. Là n'arrivaient aucun bruit du dehors, aucun écho des tracas de la journée ; là chacun causait à sa guise, et était libre de montrer son esprit, s'il en avait ; là enfin régnait une intimité charmante, d'où étaient rigoureusement bannis tout privilège de préséance, toute gêne, toute distinction de rang. On conserve encore, dans une galerie qui rattache le petit Ermitage au Palais d'hiver, une planchette où sont inscrits par articles les obligations et les devoirs imposés aux privilégiés qui étaient admis à ces agréables réunions.

1° Que celui qui entre ici dépose d'abord son rang, son chapeau et son épée.

2° Laissez à la porte vos droits de préséance, votre orgueil et tout ce qui y ressemble.

3° Soyez gai, mais ne gâtez rien ; ne cassez et ne rongez quoi que ce soit.

4° Restez assis ou debout, promenez-vous à votre gré, sans égard pour personne.

5° Parlez modérément et pas trop haut, pour ne pas assourdir les oreilles, ni casser la tête aux autres.

6° Discutez sans colère ni passion.

7° Ne soupirez pas, ne bâillez pas et n'ennuyez personne.

8° Dans tous les jeux innocents, mettez-vous toujours de la partie, quoi que l'on propose.

9° Mangez de tout ce qui est doux et agréable, mais buvez avec modération, de façon que vous puissiez toujours retrouver vos jambes en quittant la salle.

10° Que rien surtout ne transpire de ce qui se fait ici, que tout entre dans une oreille pour sortir par l'autre avant de quitter la réunion.

L'empereur Nicolas, qui désirait que Pétersbourg possédât son musée de peinture, comme toute capitale qui se respecte, fit construire à la suite du buen-retiro de Catherine un vaste édifice très long, très spacieux, où il entassa toutes les toiles et toutes les statues de prix qui se trouvaient éparses dans les résidences impériales. Ce fut Léon de Klenze, l'architecte de la pinacothèque de Munich, qui fut chargé de dresser les plans de ce grand édifice. C'est dire que le nouvel Ermitage est de style attique, avec un fronton fort élégant et un beau portique. Ce portique est soutenu par de colossales cariatides, d'un effet très noble, et taillées tout d'une pièce dans ce beau granit lilas clair dont est faite la cathédrale de Saint-Isaac. Un superbe escalier de marbre blanc conduit à l'atrium, où s'alignent seize colonnes de granit rouge, surmontées de chapiteaux d'ordre ionique en marbre de Carrare. Ces pierres rouges et ce marbre blanc jurent bien un peu d'être ensemble, mais le tout n'en est pas moins d'un splendide aspect. Dans l'intérieur, le marbre, la malachite, le porphyre, le lapis-lazuli, le jade, le jaspe, toutes les pierres de haut prix que pouvaient fournir la Finlande, l'Oural et la Sibérie, sans compter les pays

étrangers, ont été amoncelés avec une prodigalité insensée, et façonnés sous toutes les formes, en colonnes, en cloisons, en parquets, en tables, en chaises, en vases. L'or, l'argent, la soie et le velours brochent sur le tout et font de cette résidence un vrai palais de conte de fées.

Mais si, au dehors et au dedans, l'édifice est somptueux, les œuvres d'art qu'il contient ne sont pas moins merveilleuses, et l'on s'étonne qu'une ville relativement si jeune ait pu acquérir déjà une si grande quantité de chefs-d'œuvre de premier ordre. Toutes les contrées de l'Europe ont contribué à enrichir ce musée et, comme les tsars n'avaient pas à mendier des crédits à ces maudits parlements qui gênent ou énervent tant les monarques de l'Occident, et qu'ils pouvaient tondre à leur gré le mouton populaire, sans que personne s'avisât d'arrêter ou de modérer le mouvement des ciseaux, vous jugez si les roubles ont dû rouler dans toutes les directions pour attirer à l'Ermitage les plus belles œuvres d'art, signées des plus grands noms.

Et cependant, les souverains de la Russie ont acquis la plupart de ces chefs-d'œuvre à des prix relativement très modérés. Ils savaient fort bien, paraît-il, marchander et saisir les bonnes occasions ; ils attendaient patiemment la mort des possesseurs de tableaux pour s'adresser à leurs héritiers, sachant que ceux-ci préfèrent généralement les valeurs monnayées et sont de facile composition, lorsqu'il s'agit d'objets d'art qui ne leur ont rien coûté et auxquels, la plupart du temps, ils n'entendent rien. C'est ainsi qu'une riche collection de maîtres espagnols a été achetée à l'hoirie d'un banquier hollandais, pour la somme dérisoire de 210 000 fr. Un de ces tableaux, un Murillo, je crois, valait à lui seul le double de cette somme. Les héritiers de la reine Hortense ont

de même cédé à l'Ermitage, pour 180 000 fr., trente des plus belles toiles de sa collection, si riche en tableaux de l'école française.

Le musée impérial de Saint-Pétersbourg possède 1634 toiles, la plupart de grande valeur, mais il est remarquable surtout par sa précieuse galerie de maîtres flamands et hollandais, dont il compte 946 tableaux parfaitement authentiques. Parmi ceux-ci figurent au premier rang 41 Rembrandt, autant que Paris, Munich et Berlin en possèdent à eux trois. Beaucoup de ces toiles sont de la jeunesse du maître, et, bien qu'elles aient un grand intérêt historique, peut-être leur valeur artistique est-elle plus discutable. Mais plusieurs autres sont de véritables chefs-d'œuvre ; deux d'entre elles m'ont surtout frappé : le *Benedicite*, simple mais délicieuse scène d'intérieur, où l'on voit une famille écouter, dans des attitudes admirables de grâce et de naturel, la prière que fait le père avant de commencer le repas ; l'*Homme au bonnet de fourrure*, qu'on croit être le portrait de Jean III Sobieski, roi de Pologne. Ce portrait est justement admiré pour son expression énergique et la vie intense dont il semble animé ; du reste, la gravure en est fort répandue et tout le monde l'a vue au moins une fois.

Mais l'Ermitage a beau être un incomparable musée, il lui manque quelque chose de très important qui le mettra toujours sur un pied d'infériorité vis-à-vis des grands musées de l'Occident et de l'Europe méridionale : il n'a pas assez de jour. Pendant plus de six mois de l'année, on y voit à peine clair trois ou quatre heures dans la journée, et encore faut-il que le brouillard ne soit pas trop épais et que la neige ne s'amoncelle pas

sur le vitrage des plafonds d'où la lumière descend. C'est un peu la faute de l'architecte, qui a mal réparti l'éclairage, mais beaucoup plus la faute du climat.

VI

Oh ! le climat de Saint-Pétersbourg !... Quelles terribles épreuves il réserve à ceux qui ne sont pas nés au milieu de ses lagunes ou qui n'y sont pas rompus par une longue habitude ! Et notez que ce n'est pas l'hiver qui est le plus à redouter dans cette capitale ; au fond, l'hiver est la belle saison. Il fait, il est vrai, un froid très aigu, mais constant, qu'on combat victorieusement par d'épaisses fourrures au dehors et par un excellent système de chauffage au dedans. L'air est sec, le ciel est pur, le vent sommeille, le soleil même brille souvent dans le milieu du jour, non pas certes un de ces bons soleils réchauffants qui nous réjouissent quelquefois dans nos pays au mois de février, mais un soleil blafard, métallique, couleur d'argent, qui ne donne pas plus de chaleur que s'il était de glace. N'importe, c'est toujours gai et ce n'est pas malsain ! Mais l'automne, mais le printemps, mais le dégel, mais les brumes marécageuses, quelle officine de grippes et de pneumonies, de diphtéries et de fièvres pernicieuses ! Ajoutez à cela l'eau de la Néva, cette eau si belle à voir couler sous les ponts, et qui ne manque jamais de torturer les entrailles des nouveaux arrivés avec une persistance et une cruauté intolérables. Aussi le premier conseil qu'on donne aux étrangers qui viennent visiter Saint-Pétersbourg est-il de ne jamais boire de cette eau qu'après l'avoir convertie en thé bien bouillant. Sans cette précaution, ils risquent

fort d'être obligés de rester dans cette ville plus longtemps qu'ils ne comptaient ou qu'ils ne désiraient, ou même de n'en plus sortir que dans l'un de ses sinistres véhicules, que nul n'a jamais pris deux fois.

Comme à Paris, comme à Vienne, comme dans toutes les grandes villes, le bon ton exige que la cour et la haute aristocratie, y compris tous ceux que leur fortune autorise à jouer à la noblesse, quittent Pétersbourg en été pour voyager au loin ou aller s'enfermer dans des maisons de campagne plus ou moins voisines des résidences impériales, à Péterhof, à Gatschina, à Tsarskoé-Sélo, partout où il plaît au tsar de se transporter : les satellites ne quittent jamais l'orbite de leur planète. En été, Pétersbourg s'endort : plus d'équipages, plus de laquais galonnés, plus de cavaliers élégants caracolant dans les Perspectives. La ville est livrée au peuple travailleur, aux boutiquiers, aux étrangers. Ceux-ci ne s'en plaignent pas trop ; les rues sont plus silencieuses, moins vivantes, mais on y est plus libre et moins coudoyé. On s'y promène en badaud jusqu'à onze heures du soir comme en plein jour ; car, vers le milieu de juin, le soleil quitte à peine l'horizon deux ou trois heures, le temps d'aller saluer nos frères des antipodes et de revenir ; et même, pendant cette couple d'heures, ce n'est pas la nuit, c'est un doux crépuscule qui vous permet encore de lire vos lettres sans renfort de gaz ou de bougies. Ces jours sans nuits ne laissent pas d'être un peu fatigants à la longue ; vous ne vous décidez pas à vous aller coucher, et quand vous vous étendez enfin sur la mince paillasse qui sert à la fois de sommier et de matelas aux Russes, vous restez les yeux ouverts, agité, inquiet, comme si vous aviez honte d'employer aussi pro-

saïquement la belle lumière du jour et de dormir pendant que le soleil vous regarde.

Du reste, la meilleure manière de passer agréablement ces longues soirées de soleil, c'est de s'embarquer sur un des nombreux bateaux à vapeur qui font le service de la Néva et d'aller chercher des distractions dans l'une de ces îles coquettes et verdoyantes dont le large fleuve est semé. On y a rassemblé tous les plaisirs que peut désirer le touriste flâneur, embarrassé de l'usage de son temps : bals, concerts, petits théâtres, chants de bohémiennes, marionnettes, salles de tir et de prestidigitation. C'est un peu banal sans doute, et l'on trouve tout cela ailleurs, mais ce n'est pas sur la Néva et aussi près du cercle polaire.

VII

Il faut pourtant que je me résigne à quitter Pétersbourg, car si je voulais tout dire ou dire seulement le quart de tout, je noircirais quelques rames de papier. Et puis Moscou m'attire ; il doit être moins factice et moins policé que Saint-Pétersbourg, et je sens que je trouverai sur les rives de la Moskova non seulement l'ancienne capitale de la Russie, mais encore la vraie, si une capitale doit être quelque chose de plus que le siège d'un gouvernement et de l'administration d'un pays, si elle doit être avant tout le miroir de la vie, du caractère, des mœurs et de l'art d'un peuple. En route donc pour Moscou ! Un excellent chemin de fer y conduit tout d'un trait, en dix-huit heures si l'on prend l'express, en trente heures environ si l'on se contente des trains-omnibus, et je serais assez tenté de vous le conseiller, car ils s'arrêtent à une foule de petites stations assez amusantes, où

l'on vous permet de descendre et de secouer vos jambes, et où de braves moujiks vous offrent un verre de thé clair et chaud, agrémenté quelquefois d'une tranche de citron, qui en double le prix mais non la saveur. De plus, si vous voulez commencer à étudier de près ce bon peuple russe à barbe jaune, ne redoutez pas de vous aventurer dans un wagon de troisième classe, quitte à prendre un bain chaud quand vous arriverez à Moscou ; car les peaux de mouton et les touloupes graisseuses et luisantes qui se frotteront à votre manche sont pittoresques à l'œil, mais un peu inquiétantes à d'autres points de vue. Certes, ces wagons de troisième classe ne vous offriront pas même le minimum de confort qu'on trouve dans ceux de l'Allemagne et de la France ; leurs bancs de bois à peine rabotés et dégrossis n'ont pas tous des dossiers, et je crois que vos narines seraient infiniment plus heureuses de se dilater dans un bosquet de roses qu'au sein des émanations complexes que dégage tout le troupeau humain entassé dans ces caisses roulantes. N'importe, à part ces petits inconvénients, le voisinage de ces bonnes gens n'a rien de bien désagréable : les moujiks et le menu peuple des villes sont polis, timides, complaisants, tranquilles, causant peu, d'une voix douce et caressante, et dans une langue qui, sur la lèvre des femmes surtout, est un délicieux gazouillement d'oiseau. Si vous avez l'air d'un « monsieur » et que vous portiez redingote et chapeau noir, ils vous appelleront volontiers leur père et leur petit père, *barine* et *batiouschka*, et ils vous traiteront en effet avec tous les égards de fils respectueux.

Aucune ville de quelque importance sur tout le parcours de Pétersbourg à Moscou, si ce n'est Tver, jolie

cité de 30 000 habitants, dont on voit s'arrondir au loin les coupoles dorées. A une certaine distance de la voie, et non loin de Tver, les yeux sont éblouis par des sillons de lumière blanche et aveuglante. On me dit que ce sont les réverbérations de serres, ou plutôt de couches vitrées, qui s'étendent sur une vaste étendue et où l'on cultive des fruits du Midi : des pêches, des raisins, et surtout des ananas, dont il se fait une grande consommation dans les riches familles russes. Allons ! cela promet et Moscou aura autre chose à nous offrir que son étrange nourriture nationale, dont nous reparlerons. De distance en distance, d'immenses piles de sapin et de bouleau, coupés en bûches longues et régulières, s'alignent le long de la voie. C'est le combustible destiné au chauffage des wagons et des locomotives. En Russie, où la houille est très rare, on ne chauffe qu'au bois les maisons, les usines, les chemins de fer, les bateaux et toutes les machines à vapeur. Cela dit assez à quel point sont inépuisables les immenses forêts qui couvrent le nord et le centre de la Russie, puisqu'elles suffisent à l'alimentation des millions de poêles et de machines de ce vaste pays, et que le renchérissement du précieux combustible s'est fait à peine sentir depuis de longues années. Un fonctionnaire russe, portant fièrement, comme tout bon tchinovnik, sa casquette plate réglementaire constellée d'une cocarde, voulut bien, pendant la route, entrer en conversation avec moi, et il m'assura, dans un français élégant et harmonieux, que le chemin de fer de Pétersbourg à Moscou dévorait à lui seul ses 800 stères de bois par jour. Si ce chiffre exorbitant n'est pas exagéré, on peut juger de tout le reste par ce simple détail.

Mais les villages, si rares dans la plus grande par-

tie du parcours (780 km.) se multiplient peu à peu des deux côtés de la voie, de grandes maisons de briques à hautes cheminées, qui ont tout l'air d'être des usines et des fabriques, fuient à toute vitesse derrière nous. Les *isbas* qu'on rencontre encore n'ont plus cet air humble, ratatiné et malheureux qui m'avait frappé il y a quelques heures; elles sont plus pimpantes, plus claires, plus grandes et plus hautes. A droite et à gauche s'étalent des jardins potagers tout piqués de ces choux jaunes dont le peuple fait le *tchi*, son met favori; des rues hybrides, qui ne sont rues ni de ville ni de village, s'allongent sous nos yeux : tout annonce l'approche d'une grande cité, et, en effet, voici Moscou !

EMILE JULLIARD.

(*La suite prochainement.*)

A DIX ANS DE DISTANCE

NOUVELLE

PREMIÈRE PARTIE

25 octobre 1853. — C'est assurément une belle chose que la science, mais

A dix-huit ans, l'âge où le cœur s'éveille,

passer ses journées à prendre des notes de botanique, de physique, d'anthropologie, et ses soirées à les rédiger, dépenser ce qu'on a de vie à résoudre des problèmes de hautes mathématiques ou, ce qui n'est guère plus divertissant, de haute philosophie, en vérité, c'est dur, c'est très dur !

J'ai soif d'amour ; on m'abreuve de connaissances scientifiques. Je rêve de la compagne que le destin me prépare ; et je n'ai sous les yeux que des visages de professeurs, convenablement rasés, je le veux, et encadrés d'un col bien empesé, mais qui ne laissent pas de jurer singulièrement avec l'image idéale dont le profil divin hante mes visions.

Le moment serait venu de faire connaissance avec ce sentiment que tous les poètes célèbrent à l'envi, qui

illumine la vie et la transforme, qui fait jaillir la source des émotions pures et fortes, qui jonche de fleurs le sentier souvent rocailleux de l'existence.

Oh ! avoir mon roman comme tant d'autres, un secret à moi, qu'elle seule connaîtrait en le partageant !

On surprend un regard, une larme qui coule ;
Le reste est un mystère ignoré de la foule,
Comme celui des flots, de la nuit et des bois !

27 octobre. — J'ai le pressentiment que l'heure est proche..... Ma sœur l'a vue et la dit ravissante. Voici les faits.

Notre bonne voisine, Mme Duret, est revenue hier de Gênes, où elle a passé quelques semaines auprès de son frère, le banquier Fauchère. Ce banquier a une fille charmante, que sa tante a ramenée.

Lucie, — elle s'appelle Lucie ! — genevoise par son père, est italienne par sa mère. Il paraît qu'elle a le type italien ; ma sœur, qui ne l'a vue qu'un instant, a été frappée de sa beauté. Nous irons demain en famille saluer ces dames.

Le temps me paraîtra long jusque-là !

Il est dix heures du soir ; l'air est si doux que je puis écrire près de ma fenêtre ouverte. Un parfum de roses monte de la terrasse jusqu'à moi ; la lune, entre deux nuages, abaisse sur moi un regard plein de bonté. Oui, l'heure est là. Ce soir encore un adolescent, demain, je l'espère, je serai un homme.....

28 octobre, minuit. — Je viens de passer deux heures à exhaler mon âme dans des vers, une nuit d'octobre moins désespérée, aussi délirante que celle de mon cher Musset. Et je veux par ce beau clair de lune aller me promener dans la campagne, car je n'ai nulle envie de dormir.

S'ensevelir dans le sommeil quand on a le cœur tout vibrant d'une mélodie divine, c'est impossible ! L'aube, quand elle viendra, me trouvera debout, rêvant à la dame de mes pensées.

Car je l'ai rencontrée, enfin !

Ce n'est plus cette image indécise, à laquelle comme en une vision j'adressais jusqu'à présent mes soupirs. C'est un être vivant, dont le portrait s'est pour jamais imprimé dans mon cœur ; c'est... Lucie !

Pourrai-je jamais dire : ma Lucie ?

Je ne sais. Comment cet être angélique s'abaisserait-il jusqu'à moi ? Qui suis-je pour lui inspirer un sentiment d'amour ?

Ce n'est pas seulement qu'elle sera riche, et que je ne le suis pas ; c'est bien plutôt que, pauvre chevalier à la triste figure, je suis indigne d'occuper une place dans ses pensées. N'importe ; je l'aime, je l'adore. Du sein de mon obscurité, j'ai le droit comme un autre de lever mon regard sur elle, de prendre son doux visage rayonnant pour l'étoile de ma destinée.

Qu'elle était ravissante, quand elle s'est levée, timide, un peu effarouchée, pour nous saluer ! Que de splendeur dans ses grands yeux d'un brun velouté, que de grâce dans cette bouche mutine, surmontée d'une ligne de duvet, dans cette mignonne fossette creusée au coin des lèvres !... Et quelle chevelure, longue, crêpelée, noire avec des reflets bleuâtres !... Elle a ouvert la bouche : c'était une musique que ces intonations italiennes, il y avait je ne sais quel charme d'imprévu même dans ses fautes de français. Et que mon parler correct de bachelier était insipide après ce gazouillement d'oiseau !

Elle passera l'hiver à Genève ; son père viendra la chercher au printemps. Je ne veux pas penser à cette

possibilité d'un départ. En attendant, elle est là, tout près. Une simple clôture à claire-voie sépare la villa de sa tante de celle que nous habitons : de ma fenêtre je la verrai se promener dans les allées. Et quand elle sera sur son balcon, en me penchant j'apercevrai le coin de sa robe. Cela, n'est-ce pas déjà le bonheur ?

12 novembre. — Cet après-midi, vive altercation avec ma sœur.

J'exprimais le désir qu'elle fût beaucoup avec Lucie, qui connaît peu de personnes à Genève, qu'elle l'invitât à venir fréquemment nous voir. N'est-il pas naturel que, vivant si près l'une de l'autre, ayant le même âge, appartenant au même monde, elles se lient d'amitié ?

Marthe prétend qu'elle aime Lucie ; moi, je la trouve bien froide, et je l'ai dit franchement.

— Je ne peux pourtant pas, m'a-t-elle répondu, tomber amoureuse de son joli minois. Lucie est une bonne fille, mais sans beaucoup de ressources. Sa conversation manque d'originalité. Pour tout dire, je m'ennuie un peu avec elle.

Un pareil blasphème dans la bouche de ma sœur ? Je n'en croyais pas mes oreilles.

— Il y a, ai-je répliqué, des gens qui s'ennuient partout, parce qu'ils n'ont pas en eux de quoi soutenir une conversation et sont incapables de goûter l'esprit chez les autres... Tu ne me donneras pas le change, ma chère Marthe : tu es jalouse, je le vois bien.

— Jalouse, moi ! et de quoi, je te prie ?

— De la beauté supérieure de Lucie et de son esprit.

Ma sœur m'a regardé d'un air étonné ; puis elle est partie d'un éclat de rire.

— Et moi, a-t-elle répliqué, je vois de quoi il re-

tourne. Tu es amoureux, mon cher Henri, oh ! mais à en perdre la tête !

— C'est vrai, Marthe. Mais ne te flatte pas de m'en faire rougir ; je suis fier de mon amour.

Elle s'est mise à rire de plus belle ; puis, voyant que j'allais me fâcher :

— Allons, m'a-t-elle dit, j'oublie les injures. Tu n'es plus responsable, dans l'état où je te vois. Et je tâcherai d'être gentille avec ta Lucie.

« Ta Lucie ! » Quelle commotion j'ai ressentie en entendant une tierce personne dire en me parlant d'elle : « Ta Lucie ! » — Du coup, Marthe avait reconquis mon estime.

— Plût à Dieu qu'elle fût *ma* Lucie! me suis-je écrié. Hélas ! ce n'est encore qu'un rêve ; mais tu peux m'aider à le réaliser. Il me semble même que ce serait une belle tâche pour toi que d'aider ton frère à conquérir l'affection d'une jeune personne, sans laquelle désormais il ne saurait vivre heureux.

— Mon pauvre ami, elle a deux ans de plus que toi.

— Elle en aurait dix, qu'elle n'en serait pas moins une créature angélique, faite pour rendre fou de bonheur l'homme à qui elle dira : Je t'aime. Et, quoique indigne, je n'ai plus qu'une ambition, être cet homme-là... Deux ans de plus que moi : ne voit-on pas tous les jours des mariages se faire dans ces conditions ?... Mon ami Rivaz n'est-il pas l'heureux époux d'une femme qui a huit ans de plus que lui ? Marthe, tu as dit là une sottise, je t'en informe. Eh quoi ? Ne sais-tu pas que le sentiment ne relève ni du temps, ni de l'espace ?... Parce que j'aurais fait avec la planète le tour du soleil deux fois de moins que mon amie, il me serait interdit de songer à elle ? Quel rapport y a-t-il entre l'amour qui

unit deux âmes et une question d'astronomie ?... Tu ris ? C'est vrai que je suis absurde d'attacher tant d'importance à une parole en l'air... Ainsi, n'est-ce pas, tu seras ma gentille protectrice, toi qui as deux ans de plus que moi ? tu m'aideras à gagner son cœur ? Ah ! tu ne sais pas combien j'en serai reconnaissant.

— Que veux-tu donc que je fasse ? m'a-t-elle demandé.

— Ce que je veux que tu fasses ?..... Hé ! que tu ailles la chercher tous les matins pour faire une promenade. Rien que vous deux, d'abord ; et puis, tu insinueras que ton frère connaît dans les environs des sites très pittoresques où il se ferait un plaisir de vous conduire. A ce propos, tu pourras lui parler de moi : ce que je suis, mon caractère, mes succès au collège, mon grade de bachelier, mes brillantes études à l'académie... Tu pourras aussi lui raconter comme je t'aime, que je suis un frère tendre, serviable, un frère comme il n'y en a pas beaucoup... de quoi lui inspirer le désir de me connaître, de m'avoir pour frère, elle aussi.

Je l'ai endoctrinée de mon mieux. Seulement, je crains que cela ne serve pas à grand' chose ; elle affecte de traiter mon amour comme une plaisanterie. C'est malheureux de n'avoir pas une sœur capable de comprendre ces choses-là !

18 novembre. — Me voici de retour de la plus délicieuse promenade ; et ma sœur vraiment n'est pas aussi dénuée d'intelligence que je le croyais. Elle avait réussi à inspirer à Lucie le désir d'aller admirer le magnifique panorama de la vallée du Léman, des hauteurs du petit Salève. Naturellement, je me suis offert pour guide. Une voiture de place nous a transportés à Veyrier, et nous avons fait gaillardement la montée du Pas de l'Echelle.

Avoir Lucie toute une demi-journée auprès de moi, quelle fête !

Et notre course a parfaitement réussi.

La pauvre petite Italienne n'est pas accoutumée à de longues marches : au tiers de la montée, elle a dû accepter ma main d'abord, et bientôt mon bras. Par instants, je la faisais asseoir sur une pierre moussue pour qu'elle reprît haleine... Qu'elle était belle dans cette animation de la course, qui amenait une lueur rosée sur son teint mat !

C'était un superbe après-midi de l'arrière-automne, tiède et un peu voilé. Les arbres laissaient échapper leurs dernières feuilles, toutes recoquillées par le froid de la nuit ; des rouges-gorges chantaient dans les buissons. Du haut de la montagne, on voyait les laboureurs en bras de chemise s'agiter comme des insectes sur la terre rougeâtre, fraîchement remuée et qui fumait. Au loin, dans une brume dorée par le soleil, la ville s'accroupissait toute grise au bord de son lac, les larges épaules de la cathédrale dépassant les plus hautes maisons.

Nous avons fait un détour pour visiter les voûtes naturelles où tant de milliers de touristes ont éprouvé l'impérieux besoin de graver leur nom sur la pierre, à commencer par Arouet de Voltaire, dont j'ai eu la surprise de découvrir l'autographe avec le millésime de 1758. Lucie m'a gracieusement accordé la permission d'inscrire ses initiales entre les miennes et celles de ma sœur avec la date, une date que je n'oublierai jamais. Il me semblait que c'était presque un engagement, et que nos noms, reliés sur la pierre par un parafe, avaient conquis le droit de demeurer unis.

Elle s'était assise sur un quartier de roc tombé de la

voûte, et laissait son regard errer dans le vide du précipice. La brise agitait le voile de mousseline autour de sa tête ; en me retournant après mon parafe, je l'ai vue ainsi, son pur profil de camée découpé sur le fond rougeâtre du ciel, sa taille souple légèrement ployée, les plis de sa robe tombant avec la grâce d'une draperie antique. Qu'elle était belle ! Je la verrai toujours avec cette attitude rêveuse, dans ce cadre grandiose de roches, de ciel et d'abîme.

Je me suis approché d'elle, ému, troublé comme en la présence d'une divinité :

— Mademoiselle, ai-je dit, ce lieu, que tant de passants ont profané de leur présence, sera désormais pour moi une terre sacrée, un temple où je viendrai souvent m'asseoir et adorer.

Elle ne m'a répondu que par un battement des paupières et un sourire ; mais cette réponse en valait une autre. Enhardi par cet accueil, j'allais me trahir ; je sentais tout un discours monter brûlant à mes lèvres. Elle s'est levée et, ramenant son châle autour de ses épaules :

— Il commence à faire froid, a-t-elle dit. Si nous reprenions notre marche ?

J'ai voulu lui offrir mon bras ; elle a préféré s'en passer et s'est élancée la première dans le sentier...

Après un séjour d'une demi-heure à l'auberge de la *Petite Bossue*, nous sommes redescendus à Veyrier, où la voiture nous attendait. Lucie était très gaie, courant avec de petit cris effrayés le long du précipice, légère comme un oiseau qui prend son vol. Moi, j'aurais mieux aimé une promenade plus lente, à petits pas, sous ce ciel adorable d'une soirée d'automne, où déjà brillait sur un fond d'opale l'étoile du soir.

J'ai pris occasion d'une courte halte au pied de la montagne pour dire, avec tout le sentiment dont j'étais capable, l'ode à l'étoile, d'Alfred de Musset :

Pâle étoile du soir, messagère lointaine,
Dont le front sort brillant des voiles du couchant,
De ton palais d'azur, au sein du firmament,
Que regardes-tu dans la plaine ?

. . . .

Comme je répétais sur un ton contenu le beau vers de la fin :

Etoile de l'amour, ne descends pas des cieux !

ses grands yeux mélancoliques, qu'elle tenait fixés sur l'étoile, se sont voilés de larmes. A quoi pensait-elle ? Oh ! que n'aurais-je pas donné pour lire à livre ouvert dans ce cœur si bien fermé !

Marthe prétend que ma demi-déclaration, là-haut sous les voûtes, lui a déplu. C'est vrai qu'elle avait l'air un peu effrayée et qu'elle n'a plus voulu de mon bras, même aux endroits dangereux.

Lui aurais-je vraiment déplu ? Mon cœur se serre à cette pensée.

11 décembre. — Il paraît que M. Fauchère n'avait pas uniquement dans l'esprit de parfaire l'éducation de sa fille en l'envoyant à Genève. Il désire qu'elle aille dans le monde et ne serait pas fâché que sa tante lui trouvât un mari.

Elle est donc allée au bal, plusieurs fois déjà ; et je n'ai pu l'y suivre. Pour obéir à un scrupule de mes parents, scrupule que je respecte et que jusqu'à un certain point je partage, je n'ai pas appris à danser. Il faut donc que je la sente livrée en pâture aux regards admirateurs de la foule, aux étreintes de ses danseurs, et que je reste chez moi à compter les heures qui s'écoulent avant que

le roulement de sa voiture dans l'avenue m'apprenne qu'elle est de retour.

Ce n'est pas tout. Un étudiant de ma volée a fait sa connaissance au bal. On a parlé de moi, et le malheureux n'a rien eu de plus pressé que d'aller dire à nos camarades que je suis amoureux de Mlle Fauchère.

Qui le lui a dit? Comment l'a-t-il deviné?... Mystère!

Il va sans dire que j'ai refusé de livrer mon secret; mais, aux félicitations un peu railleuses dont on m'a accablé à l'académie, j'ai répondu en rougissant jusqu'au blanc des yeux.

Est-ce un crime que d'avoir voué un culte à une charmante jeune personne? Pour un rien, j'aurais fait une querelle; j'ai pris le parti de rire, comme s'il se fût agi d'une plaisanterie.

Au fond, tout au fond, j'étais ravi de me voir en butte à la raillerie, presque à la persécution, pour l'amour d'elle; c'était comme un titre qu'on me donnait à son affection. J'ai chargé Marthe de lui dire qu'on me houspille à son sujet. Que ne puis-je me donner à ses yeux l'auréole du martyre! Peut-être son cœur en serait-il touché.

12 décembre. — Oh! l'aimable invention que d'avoir une sœur!

Ma chère Marthe, qui a décidément épousé mes intérêts, s'est entretenue longuement hier au soir avec Lucie. C'était sur la terrasse, au moment où le soleil se couchait, rouge, derrière les brumes du Jura. Entrelacées, elles se promenaient à pas lents. De derrière mes vitres, je les voyais passer et repasser, tantôt noyées dans l'ombre de la maison, tantôt rougies des feux du couchant.

Je savais le sujet de leur entretien. Marthe racontait

les taquineries de mes camarades ; Lucie écoutait en silence ; et tout à coup :

— Mais pourquoi le taquiner? a-t-elle demandé. Je lui suis si indifférente !

— Indifférente, s'est écriée ma sœur, mais il t'aime à la folie ! Est-ce que vraiment tu ne t'en serais pas aperçue?

Lucie a baissé les yeux :

— Marthe, a-t-elle murmuré, promets-moi de ne le dire à personne, surtout pas à lui... je, je...

— Est-ce que par hasard tu l'aimerais? a demandé ma sœur. Ah ! ce serait trop de bonheur pour lui !

— Non, non, a-t-elle répliqué vivement ; je suis trop vieille ; on se moquerait de lui.

L'entretien a continué, de plus en plus intime. Lucie, en rougissant beaucoup, a fini par confesser qu'elle m'avait aimé dès le premier jour, mais en se promettant de ne jamais le laisser voir, parce que, disait-elle, elle était trop vieille pour moi. C'est là-dessus que ma sœur chérie m'a fait signe de descendre.

Lucie, en me voyant approcher, a jeté un petit cri et a voulu s'enfuir ; retenue par Marthe, il a bien fallu qu'elle entendît ce que j'avais à lui dire.

Mon Dieu, quelle ivresse qu'un amour partagé ! Une si grande félicité ne se peut décrire. J'ai voulu essayer pourtant, j'avais besoin de chanter. Une partie de la nuit s'est écoulée à griffonner des vers, aussitôt effacés qu'écrits. Impossible ; je suis trop ému pour trouver des rimes.

La nuit était venue, que nous arpentions encore le gravier de la terrasse, elle et moi. Marthe sagement nous avait quittés. Ensemble nous avons tracé la route que nous aurons à suivre pour arriver au port désiré.

Son père, elle en est sûre, ne voudra pas entendre parler de fiançailles avec un homme aussi jeune, aussi éloigné encore de pouvoir suffire à l'entretien d'un ménage ; mais elle m'attendra. Je vais redoubler de zèle à l'étude. Dans six mois, je pars pour Paris ; dans six ans, j'aurai mon diplôme de docteur en médecine. Alors je ferai ma demande ; et ses parents, désespérés de lui voir refuser tous les partis, de guerre lasse m'abandonneront sa main.

Ce sera long ; mais les jours passeront, l'un après l'autre. En attendant, de loin comme de près, nous nous aimerons. Ah ! qu'importent les années, quand le cœur a trouvé le repos, et qu'on est deux pour attendre !

4 mai 1854. — M. Fauchère arrive aujourd'hui. Dans quelques jours, nous saurons à quoi nous en tenir. Il est un peu fâché, paraît-il, que sa fille n'ait pas trouvé d'épouseur ; quand il apprendra pour quelle raison elle a repoussé les partis qui se présentaient, il le sera bien davantage, j'en ai peur.

Il faudra pourtant qu'il sache ce qui s'est passé. Lucie lui racontera tout, notre amour, nos engagements réciproques, notre ferme espoir de pouvoir nous marier dans six ans, pour peu qu'il ne mette pas obstacle à nos projets. La chère mignonne, elle ne fera rien sans le consentement de son père, bien décidée aussi à refuser le sien à n'importe quel mariage qu'on lui proposerait. Je puis compter sur elle ; cette assurance me donne un peu de calme ; mais je tremble, je tremble !

A mes parents, je n'ai rien dit encore ; je ne sais quelle fausse honte m'a retenu. Mais ils se doutent de quelque chose ; je vois qu'ils aiment déjà Lucie comme si elle était leur fille.

15 mai. — Lucie est venue cet après-midi nous faire ses adieux, accompagnée de son père qui ne la quitte

plus. Il sait tout et ne fait semblant de rien. Il ne s'est pas mis en colère quand elle a raconté notre histoire ; mais, ce qui m'effraie davantage, il a haussé les épaules en parlant d'enfantillage, et Lucie n'a pas osé insister.

Depuis huit jours, je ne l'ai pas revue en particulier ; je n'aurai plus l'occasion de l'entretenir. Heureusement ma sœur est là ; par son intermédiaire, nous avons échangé un souvenir : mon portrait, une boucle de ses cheveux.

Quand elle sera en Italie, nous regarderons à la même heure, chaque jour, l'étoile du soir ; nos regards se mêleront au sein de cette lumière si douce.

Le barbare ! Quand je pense qu'il ne veut pas même lui permettre de correspondre avec ma sœur !

Mon Dieu, aie pitié de nous !

16 mai. — Ils sont montés en diligence ce matin à huit heures, sur la place de Bel-Air. Caché dans la foule, j'ai pu échanger encore un regard avec elle ; on voyait qu'elle avait pleuré. Elle m'a montré le ciel ; j'ai mis la main sur mon cœur...

A ce moment, son père, qui s'était occupé du bagage, s'est approché, l'a fait monter dans le coupé, y est entré après elle. Le postillon a agité son grand fouet, le lourd véhicule s'est ébranlé... Tout était fini !

Même jour, onze heures du soir. — Qui l'aurait cru ? mes parents savaient tout.

Et ils se sont entendus avec M. Fauchère pour nous séparer !...

J'étais si triste, si démonté aujourd'hui, que les larmes me jaillissaient des yeux à tout propos. J'ai fini par aller trouver ma mère à qui j'ai tout raconté ; cela m'a soulagé. C'est alors qu'elle m'a parlé des visites de M. Fauchère à mon père pendant que j'étais à mes

cours. Ils sont d'accord sur ce point que nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre et que Lucie aurait à attendre trop longtemps. D'ailleurs, son père a des projets pour elle.

Je me suis récrié :

— Me permettrez-vous, maman, d'exprimer l'opinion que c'est là un acte de tyrannie parfaitement caractérisé ?... De quel droit séparer deux êtres qu'unissent les liens d'un éternel amour et qui se sont promis l'un à l'autre, dans la pleine possession de leurs facultés ?... Les parents ont fait leur propre carrière comme ils l'ont voulu ; pourquoi ne laisserait-on pas les enfants se faire la leur ?... On se marie pour soi, non pour les autres. S'il y a, je le reconnais, des convenances sociales à observer, il n'en demeure pas moins que je suis le seul juge de ce qui me convient. Ce n'est ni vous, ni mon père, qui aurez à vivre avec la femme que j'aurai épousée. Fût-elle à votre goût la meilleure et la plus parfaite, qu'adviendrait-il si mon goût allait se trouver différent du vôtre ? Il adviendrait que, pour avoir voulu vous complaire, j'aurais ruiné deux existences, la mienne et celle de l'épouse que vous m'auriez donnée...

J'ai parlé longtemps, avec feu et dans un paroxysme de douleur. Ma mère m'a écouté jusqu'au bout patiemment ; je ne l'ai pas convaincue.

— Sois sûr, m'a-t-elle dit, que si jamais tu épousais Lucie, je lui ouvrirais mon cœur et mes bras. Elle n'est pas la femme que j'aurais choisie pour toi. C'est une bonne fille, oui, honnête, animée d'intentions excellentes, mais d'une intelligence bornée et ignorante comme... on ne l'est qu'en Italie. Après quelques années d'engouement, tu te lasserais d'une compagne qui ne le serait qu'à moitié, incapable de s'associer à tes pensées et à

tes travaux... trop vieille aussi. Et puis, je me suis aperçue assez vite qu'elle n'aime pas à travailler, qu'elle manque d'ordre. Elevé comme tu l'as été, tu ne te doutes pas de ce que ces défauts, qui te paraissent légers, te feraient souffrir à la longue... Je le répète, nous n'aurions, ni ton père ni moi, fait opposition à ce mariage; nous avons été soulagés de voir que le père de Lucie, pour d'autres raisons, ne le désirait pas plus que nous.

J'avais plus d'une fois interrompu ma mère par des exclamations de surprise, même de colère; mais, quand elle a commencé de parler, elle ne se laisse pas arrêter aisément. Je lui ai répondu que son langage était la preuve la plus décisive de la différence de nos sentiments et de nos goûts, que je n'acceptais pas son jugement, enfin que j'étais lié à Lucie par un engagement solennel, que rien ne romprait jamais.

Elle me laissait dire et m'a congédié par un baiser. Bonne mère, je lis dans sa pensée; mais elle ne se doute pas de la force de volonté de celui qu'elle appelle encore son « petit Henri. »

. . . .

11 septembre. — Finis Poloniæ!

Au moment de partir pour Paris, je reçois de Gênes la lettre que voici :

« Monsieur,

» Je vous renvoie ci-joint le portrait que j'ai eu la faiblesse d'accepter, et je vous prie de brûler (si vous ne l'avez déjà fait) la mèche de cheveux que j'ai eu la faiblesse plus grande encore de vous donner.

» Vous aurez compris depuis longtemps que le projet que nous avions formé était un pur enfantillage. Je suis fiancée depuis hier à un homme que mes parents estiment qualifié pour être

mon époux, et j'espère que vous ne tarderez pas à trouver une compagne plus digne que moi de vous être associée.

» Veuillez présenter mes souvenirs bien affectueux à vos alentours et agréer l'assurance de ma considération.

« LUCIE FAUCHÈRE. »

J'ai beau me dire que d'autres que moi ont passé par une épreuve pareille, que les blessures d'amour guérissent à la longue, comme les autres, que le séjour de Paris me fera du bien, je pars avec le cœur brisé.

O Lucie, si tu savais que de mal tu viens de me faire !

SECONDE PARTIE

12 décembre 1863. — ... Oui, ma mère a raison : Mlle Emma Selincourt a vingt ans, j'en ai vingt-huit, nous irions bien ensemble. Elle jouit d'une santé parfaite, ses parents l'ont élevée avec soin, elle a du goût, l'amour des belles choses sans être dépensière, de la simplicité dans sa mise, quelque chose de modeste qui plaît chez une jeune fille instruite, accomplie même. Au demeurant, d'un extérieur agréable, une carnation superbe, des yeux limpides,... sans compter sa petite dot et ses espérances. Enfin, on m'assure que si je me présentais, je serais agréé... Que pourrais-je demander de plus ?

Rien, sans doute ; rien, sinon que, à cet espoir d'être agréé, je ne sens pas mon cœur palpiter comme il l'eût fait autrefois.....

Je viens de feuilleter mon journal : il y a dix ans, jour pour jour, j'apprenais que j'étais aimé de Lucie Fau-

chère et dans un trouble inexprimable je mettais ma vie à ses pieds. Ah ! nous étions faits l'un pour l'autre !

Nos parents en ont jugé autrement, n'y pensons plus. Me voilà lancé dans la carrière, avec une clientèle qui s'accroît tous les jours ; il me faut un intérieur, un foyer.

Autant celle-là qu'une autre ; mieux même, puisque je connais la famille et que ce mariage fera plaisir à ma mère. J'irai demain faire ma demande, non sans un soupir à la pensée que, si mon cher père eût été encore de ce monde, c'est lui qui se serait chargé de cette besogne délicate.

14 décembre. — Voilà bien à quoi je ne m'attendais guère.

Hier, je me présente en habit noir chez M. Selincourt. Il me reçoit avec affabilité, agrée ma demande, la fait agréer par sa femme, en réservant comme de juste le consentement de sa fille. Et voici le billet que je reçois ce matin :

« Cher monsieur,

» Une difficulté imprévue se présente, qui pourrait contrarier nos projets ; c'est à vous, je crois, de la lever. Ma fille ne veut pas donner son consentement avant d'avoir eu un entretien particulier avec vous. Fantaisie de petite fille, je suppose, à laquelle il faut céder de bonne grâce, si nous voulons que tout aille bien.

» Je suis désolé de ce retard apporté à une réponse que je comptais vous donner aujourd'hui, mais qui ne sera, j'espère, différée que de quelques heures.

» Agréez, etc.

» P.-S. — Emma vous attendra cet après-midi dès deux heures. »

Qu'est-ce que cette « petite fille » me veut ? Entend-elle me faire subir un interrogatoire, poser ses conditions pour l'avenir ? Elle aurait raison peut-être ; l'affaire

est assez sérieuse pour valoir qu'on ne s'y embarque pas sans réflexion.

Pourvu que Mlle Selincourt n'ait pas puisé dans des romans ses notions de la vie ! On m'avait assuré qu'elle ne donnait pas dans ce travers-là !

Même jour, dix heures du soir. — Pour une petite fille, c'est une petite fille qui sait ce qu'elle veut.

Elle m'attendait au salon, assise à son guéridon près de la fenêtre, tournant le dos au jour. Vis-à-vis, et bien en lumière, un fauteuil pour me recevoir.

« Bon, me suis-je dit, un interrogatoire dans les règles ! Ce n'est pas à une jeune fille que j'ai affaire, c'est à un juge d'instruction. »

Elle s'est levée pourtant ; le juge d'instruction m'a tendu la main gracieusement, ce qui était une infraction à l'étiquette du tribunal. Elle tremblait un peu ; je mentirais si je disais que j'étais à mon aise.

Une fois installé dans mon fauteuil, le jour tombant d'aplomb sur mon visage, elle a repris son ouvrage, une broderie, je crois. Pendant une minute, nous sommes restés sans rien dire. Déjà je récitais mentalement le vers de Musset dans Namouna :

Un silence parfait règne dans cette histoire,

quand je me suis avisé que c'était peut-être à moi de prendre la parole :

— Mademoiselle, vous m'avez fait demander. Me voici : un peu ému, je l'avoue, et impatient de savoir ce que vous avez à me dire.

Elle a levé les yeux de dessus sa broderie, et m'a regardé avec un sourire qui n'était pas exempt de malice.

— Emu ? Seriez-vous vraiment ému, monsieur ? Tant

mieux ; je craignais que ce mariage ne fût pour vous qu'une affaire... comme une autre.

— Mademoiselle, ai-je répondu en prenant une pose tragique, qui a pu vous faire croire ?...

Je n'avais pas le dessein d'en dire davantage : j'étais un peu embarrassé, cette formule inachevée est si commode ! Mais Mlle Selincourt ne l'entendait pas ainsi.

— Eh bien ! monsieur, la fin de la phrase ? Je l'attends avec plus d'impatience que vous ne croyez.

J'ai répondu un peu au hasard :

— Qu'est-ce qui a pu vous faire croire que je regardais le mariage comme une affaire ?... A la vérité, c'est une affaire, et des plus importantes, mais qui ne veut pas, je le sais, être traitée comme une autre. Croyez bien, mademoiselle, que si j'ai demandé votre main, c'est que parmi toutes les jeunes filles de ma connaissance, il n'y en a point qui me plaise autant que vous.

Elle s'était remise à sa broderie, alignant les points avec une régularité désespérante. Je soupçonne que ce petit travail manuel était pour quelque chose dans sa vaillance ; elle se retranchait derrière son aiguille comme un canari derrière les barreaux de sa cage. Sans s'interrompre, elle a répliqué :

— Je vous remercie de cette préférence ; elle m'honore et me touche infiniment. Je vous ai plu, c'est quelque chose ; me trouverez-vous bien exigeante si je prends sur moi de vous dire qu'à mes yeux ce n'est pas assez ?... Je ne suis pas jolie, je le sais ; néanmoins,... ne m'interrompez pas, je sais d'avance ce que vous allez me dire... néanmoins, il me serait impossible de livrer mon cœur et ma vie à quelqu'un qui n'aurait pour moi qu'une simple préférence. Mon père, qui vous estime beaucoup, a donné son consentement à notre mariage ; je suis prête

à donner le mien, mais à une condition, c'est que, à cette question : M'aimez-vous? vous puissiez répondre en toute sincérité de cœur : Oui, je vous aime.

Elle s'était animée en parlant, le sang avait afflué à ses joues et à son front ; ses yeux, qu'elle avait levés une ou deux fois sur moi, brillaient comme des escarboucles. Elle était vraiment jolie ; et, quand elle eut fini, quand je la vis si vaillante devant moi dans sa faiblesse de jeune fille, il me sembla presque que j'aurais pu répondre de manière à satisfaire le juge qui me mettait si gentiment au pied du mur. Il fallait être vrai, cependant, et ne pas risquer de compromettre mon avenir et le sien par un malentendu. J'ai pris le temps de la réflexion ; après quoi, j'ai dit :

— Mademoiselle, vous faites appel à ma franchise ; je vous avouerai donc simplement qu'il y a un instant je n'avais encore pour vous qu'une préférence d'estime... je vous connaissais si peu !... Il ne s'en faut pas de beaucoup que je ne puisse maintenant vous faire la réponse que vous demandez.

— Alors, monsieur, je vous dirai : Il ne s'en faut pas de beaucoup que je ne puisse maintenant vous donner le consentement que vous demandez.

Elle a ajouté en riant :

— Il s'en faut pourtant de quelque chose ; si vous m'en croyez, nous en resterons là pour le moment. Peut-être finirons-nous par nous entendre. Comme vous l'avez dit, nous ne nous connaissons pas encore très bien... Savez-vous quoi ? Venez passer de temps à autre la soirée chez nous avec Mme votre mère, en voisins... Oui, je sais que vous demeurez à l'autre bout de la ville ; je veux dire avec les sentiments et sur le pied d'un amical voisinage. Nous avons devant nous trois mois d'hiver ;

quand le printemps viendra, nous serons, j'espère, décidés dans un sens ou dans l'autre, heureux peut-être de nous séparer à l'amiable, en nous disant que nous l'avons échappé belle,... mais peut-être aussi se trouvera-t-il...

Son aiguille en l'air, elle me regardait avec des yeux si pétillants de malice que je me suis senti à l'aise, tout à coup.

— Mademoiselle, ai-je répliqué gaiement, c'est à mon tour de vous prier d'achever votre phrase ; je l'attends avec plus d'impatience que vous ne croyez.

Elle s'est levée et m'a tendu sa blanche main :

— Ma phrase, j'espère que c'est vous qui la finirez... plus tard, si le cœur vous en dit.

Nous nous sommes séparés en riant, comme deux amis.

Et maintenant, que vais-je faire ?

. . . .

23 février 1864. — Me voilà fiancé ! Emma m'a autorisé à lui déclarer mon amour, quoique les trois mois d'épreuve ne soient pas achevés. Et ce qu'il y a de mieux, c'est qu'elle a bien voulu y croire.

Comment n'y aurait-elle pas cru ? Ne le voyait-elle pas briller dans mon regard chaque fois que je lui adressais la parole ? Et cela depuis longtemps, depuis cette fameuse entrevue du 14 décembre, où sa franchise, sa bonne grâce et son bon sens me prirent le cœur d'assaut ?

Ce ne sont plus les délires d'autrefois ; pourtant, il y a bien un peu d'ivresse dans mon fait. Il n'en saurait être autrement quand je me vois agréé par une jeune fille aussi riche des dons de l'esprit que de ceux du cœur, aussi parfaite que je l'eusse pu rêver, même au temps de mes extravagances d'imagination.

Oui, je l'aime : d'un amour réfléchi, d'autant plus fort

qu'il est réfléchi, sérieux, fondé sur des raisons plus solides que le sable mouvant du sentiment. Et je m'avance avec joie vers cet avenir à deux. Il faut que je l'écrive à ma sœur, dût son peu sentimental époux se moquer de moi.

18 mars. — Le jour de notre mariage est fixé ; ce sera le 2 mai, dans six semaines... Cette perspective me fait trembler un peu. Certainement, Emma m'est chère ; si c'était à recommencer, c'est elle encore que je choisirais. Mais une crainte me vient, que je n'oserais confier à personne : Si, après les premiers mois de ménage, l'ivresse dissipée, j'allais m'apercevoir que mon cœur n'est pas réellement pris ?... Ce serait une chose effroyable que d'être lié pour la vie à quelqu'un que je n'aimerais plus, et qui finirait par s'en douter ! Nous nous deviendrions peut-être odieux l'un à l'autre !

Que faire ? Il serait absurde de rompre, puisque j'ai laissé les choses en venir à ce point, et que d'ailleurs j'aime ma fiancée, autant, je suppose, que je puis encore aimer. A peine nos fiançailles rompues, je serais au désespoir d'avoir perdu un trésor pareil. Car c'est un trésor que mon Emma ; et vraiment je suis un insensé de douter. Ma mère m'assure que le lien conjugal se fortifie par l'habitude ; elle a plus d'expérience que moi. En avant, mon ami ! Ne va pas gâter par des doutes ridicules l'ouvrage de la Providence !

Je rirai bien, je m'assure, quand je relirai plus tard cette page de mon journal.

4 avril, trois heures du matin. — Trop agité pour trouver le sommeil, je veux consigner ici les terribles angoisses de la journée d'hier et tout d'abord un fragment de la lettre que ma sœur m'écrit de Neuchâtel :

«... Tu conçois mon étonnement à la réception de cette épître. Je croyais Lucie mariée depuis longtemps : elle ne l'est

pas ! Je me la figurais établie à Gênes pour la vie, la voilà à Genève depuis huit jours !

» Pauvre fille ! perdre son fiancé si peu de temps avant la date fixée pour le mariage, vieillir dans le célibat, quand on a eu par deux fois la perspective d'une destinée plus douce, je trouve cela affreusement triste. Mais, si ce qu'elle me dit est vrai, sa position est plus triste encore. Figure-toi qu'elle prétend n'avoir jamais cessé de t'aimer !

» La lettre par laquelle elle rompait son engagement avec toi lui aurait été dictée par son père (n'aurait-elle pas pu se refuser à l'écrire ?) et la mort d'un fiancé qu'elle détestait a été pour elle une délivrance !

» Est-ce croyable, cela ? Aurait-elle laissé passer tant d'années sans nous donner de ses nouvelles, sans chercher à renouer ses relations avec toi ? Il m'est impossible de le croire. Elle aura eu quelque autre mariage en vue ; son attente trompée, elle essaie maintenant de se rabattre sur toi.

» Trop tard, heureusement. Quoique plus riche qu'Emma, je la mets à cent piques au-dessous pour le caractère et l'éducation ; et je regarde comme un grand bonheur que tu aies trouvé à te fixer avant son retour. Sans cela, qui sait ce qui serait arrivé ?

» Néanmoins, elle me fait pitié. Deux fois veuve, sans avoir été mariée, et par surcroît orpheline ! J'oubliais de te le dire, son père est mort depuis six mois. C'est lui, paraît-il, qui a exprimé le désir que Mme Fauchère ramène Lucie au pays.

» Tu devrais faire une visite de condoléances à ces dames. »

Moi non plus, je n'ai pas cessé de l'aimer ; ou du moins mon amour s'est réveillé, plus fort, plus délirant que jamais.

Pauvre petite Lucie, mon cœur se fond en pensant à ce qu'elle a dû éprouver, si vraiment pendant tout ce temps... Mais, est-ce bien possible ? Quoi ? elle n'aurait pas cessé de penser à moi, et pendant dix ans elle n'a pas trouvé moyen de me faire parvenir un mot de regret ?

Je croirais plutôt qu'en rentrant à Genève, elle y a re-

trouvé ses souvenirs, le parfum de notre amour… C'est bien cela, puisque moi aussi, à la pensée qu'elle est là, dans la même ville, tout près, je me sens envahi par une émotion dont tout mon être est secoué.

Comment épouser Mlle Selincourt quand j'ai le cœur tout rempli d'une autre femme ? Ma vie ne serait plus qu'un mensonge perpétuellement renouvelé… J'ai la conscience nette ; c'est Lucie qui a rompu, elle n'a plus aucun droit sur moi, mais mon cœur lui appartient. Je serais un traître si je laissais Mlle Selincourt dans l'illusion ; il faut que j'aille lui dire ce qui m'arrive, lui demander de me rendre ma parole et, à deux genoux, implorer son pardon.

Ce sera dur, ce sera terrible pour elle et pour moi ; mais la vérité avant tout !

Six heures du matin. — Je suis allé attendre sur la terrasse le lever du jour. J'étouffais dans ma chambre, la fraîcheur de l'air m'a fait du bien ; et, tout en me promenant, j'ai pris mon parti. Je ferai les deux visites aujourd'hui, incapable de vivre un jour de plus sans savoir comment Emma prendra ma confession et si Lucie est vraiment prête à me donner sa main.

Dix heures du soir. — Emma Selincourt est un ange ! Comment pouvais-je aspirer à l'honneur d'être son époux ? je suis trop au-dessous d'elle. Jamais je n'ai mieux senti mon indignité qu'aujourd'hui, quand j'ai voulu me jeter à ses pieds pour lui demander pardon du mal que je lui faisais, et qu'elle m'a relevé en me disant :

— Courage, mon ami ; vous avez eu le mérite de la franchise, Dieu vous soutiendra dans cette rude épreuve.

Ah ! dussé-je vivre mille ans, j'entendrai toujours cette voix retentir à mes oreilles :

— Pourquoi vous désoler ? me disait-elle, vous avez

fait votre devoir en m'avouant que vous vous étiez trompé. Je ne vous blâme point : vous êtes venu à moi croyant avoir le cœur libre, est-ce votre faute si ce premier amour a reparu tout à coup ? Je vous plains, mon ami ; je comprends ce que vous devez souffrir... Moi aussi, je souffre, vous n'en doutez pas ; mais, quand on n'a rien à se reprocher et que la souffrance arrive sans qu'on l'ait cherchée, on est plus fort pour la supporter.

Je l'écoutais avec recueillement, comme on écoute une divinité. Mon cœur s'élançait vers elle, j'aurais voulu la prendre dans mes bras en criant : « Non, non, je ne m'étais pas trompé ; c'est vous qui êtes la meilleure et la plus belle, c'est vous que j'aime ! »

Mais en même temps je me disais : « Assez de folies comme cela. Son attitude te surprend, ses paroles t'émeuvent ; mais c'est Lucie que tu aimes. Tu ne seras pas plus tôt sorti de cette maison, que le charme irrésistible du premier amour t'aura ressaisi. »

Tout à coup, au milieu de ses larmes, elle s'est prise à sourire :

— Vous croyez peut-être que je vais vous rendre votre parole ?

— Hélas ! ai-je soupiré, c'est pour vous le demander que je suis venu.

— Ah ! mais non ! Vous êtes mon fiancé, je ne vous laisse pas aller comme cela. Je veux pendant un jour encore me bercer de la douce illusion que vous êtes à moi...

Comme je faisais un geste marquant la surprise, elle a ajouté sur un ton grave :

— Sérieusement, j'ai une faveur à vous demander, la dernière ; vous ne me la refuserez pas ?

— Non, certes. Vous savez bien que j'ai confiance en vous plus qu'en moi-même.

— Vous n'avez pas revu M[lle] Fauchère ?

— Non, pas encore.

— Eh bien, allez lui faire une visite de condoléances, comme votre sœur vous le conseille ; ce ne sera que convenable. Il va sans dire que vous vous engagerez à ne faire rien qui compromette la situation... Vous viendrez me rendre compte de cette première entrevue, et, si vous persistez à ne vouloir plus de moi, je vous rendrai votre parole... alors, mais pas avant. Vous avez compris ?

— Parfaitement, mais...

— Je n'accepte point de mais.

— Pourtant...

— Non, non ; pas un mot de plus, je vous prie. C'est une partie qui se joue, il faut que ce soit dans les règles. Et je ne trouve pas régulier que vous me proclamiez échec et mat, avant même d'avoir revu celle qui... celle que...

La source des larmes se rouvrait ; j'ai baisé avec ferveur la main qu'elle me tendait et me suis enfui, bourrelé de remords, comme un criminel dont l'expiation commence.

J'ai eu raison pourtant de me raidir contre mon émotion. Maintenant que me revoici dans ma chambre, au milieu des souvenirs du passé, je n'ai plus qu'un désir, plus qu'une pensée, voler auprès de ma Lucie et lui dire...

Non ; je serai fidèle à ma parole. Je refoulerai, quoi qu'il m'en coûte, les ardeurs que je sens bouillonner au dedans de moi, je serai digne, calme... Je tâcherai, du moins.

Hélas ! dans quelle galère suis-je allé me fourrer !

5 avril. — Journée décisive !

Oh ! mon père, que d'actions de grâce n'ai-je point à vous rendre ! Que n'êtes-vous ici pour que votre fils se jette dans vos bras en vous demandant pardon et en vous

bénissant ! Vous avez été l'homme prudent, l'homme sage ; et moi, je n'étais qu'un fou ! En me séparant de Lucie, vous m'avez sauvé.

Qui aurait cru qu'en dix ans on pût changer pareillement de sentiments et de goûts ?

J'ai revu Lucie, belle toujours, plus belle que jamais peut-être, quoique d'une beauté plus mûre ; à mon jugement, ce n'est plus Lucie, et je me rends compte que cela vient de moi, que je ne la vois plus avec mes yeux d'autrefois. Comment avais-je pu manquer à ce point de perspicacité ?

Je croyais qu'elle avait de l'esprit : pendant une demi-heure que ma visite a duré, elle ne m'a pas dit quatre paroles sensées. C'est sa mère qui devait soutenir la conversation... Sentimentale toujours, mais d'une sentimentalité un peu niaise, qui m'a laissé froid comme glace. Et un désordre dans ce salon, meublé avec luxe pourtant... et des taches ! Tout le laisser-aller italien, au moral comme au physique.

La réaction a été si forte que je m'exagère peut-être les défauts de cette pauvre Lucie. Bonne fille, je le veux, mais trop apathique pour avoir beaucoup de cœur. Si bien que j'en suis à me demander par quelle étrange aberration de mon imagination ou de mon cœur j'ai pu m'éprendre d'elle.

Une ou deux fois elle a cherché à revenir sur le passé. J'ai pris la chose légèrement, en marquant combien elle avait eu raison de traiter d'enfantillage les propos amoureux de mes dix-huit ans. Et j'ai trouvé l'occasion de lui annoncer mon prochain mariage avec Mlle Selincourt, comme un événement auquel j'espérais qu'elle voudrait bien prendre quelque part ; car, en somme, n'étions-nous pas de vieux amis ?

Quand elle a su que j'étais fiancé, tout son intérêt pour moi a disparu ; elle n'a même pas eu l'esprit de me complimenter. Nullement émue, d'ailleurs ; il était aisé de voir que, si elle avait pu songer encore à faire de moi son époux, c'était moins par amour que dans la crainte de rester vieille fille.

Quand j'ai pris congé, elle n'a pas témoigné le désir de me revoir. Cela m'a fait de la peine ; pour moi, je sens que je lui porterai toujours un intérêt réel et profond. Comment oublierais-je jamais les émotions qu'elle m'a fait éprouver, et que pendant une année entière je n'ai vécu que par elle ?

Je ne l'aime plus ; j'aimerai toujours ces souvenirs d'autrefois, cette Lucie de mes rêves en qui se résume la poésie de mes dix-huit ans. Et j'aurais voulu que pour l'amour du passé nous fussions restés amis. Cela ne sera pas ; j'ai compris qu'elle n'y tient pas.

Après tout, qu'importe ? Elle est belle encore, elle est riche ; et sa mère m'a laissé entendre que, déjà maintenant, il ne tiendrait qu'à elle de se marier. Je le souhaite de tout mon cœur. Il me serait pénible de voir Lucie vieillir dans la solitude, pendant que je jouirai, moi, de toutes les douceurs de la vie de famille et d'un amour partagé.

O mon Emma, dans quel ravissement je me retourne vers toi, mon doux ange gardien ! J'avais mis entre tes mains le dépôt de mon bonheur, tu as refusé de me le rendre. Oh ! comme tu lisais bien dans ce cœur qui t'appartenait et qui ne le savait pas !

PAUL GERVAIS.

LA TÉLÉPHONIE

AUJOURD'HUI ET DEMAIN

Etudes sur la téléphonie, par M. le Dr Rothen, directeur-adjoint des télégraphes suisses. — *Journal télégraphique*, 1886-1887. — *Rapport* de M. van Rysselberghe, électricien consultant de l'administration des télégraphes belges, *sur des expériences récentes faites aux Etats-Unis.*

Peu d'années nous séparent du jour mémorable où Philippe Reis parvint à transmettre, pour la première fois, la voix humaine au moyen du courant électrique, et où l'Américain Graham Bell fit passer dans la pratique l'appareil si ingénieux du modeste physicien de Francfort. Néanmoins, dans ce court espace de temps, le téléphone a pris une extension que naguère encore on eût déclarée absolument utopique. Il joue déjà un rôle si important, que le télégraphe lui-même se prend à redouter cette concurrence et que le jour ne semble pas être trop éloigné, où nous lui devrons une véritable révolution dans les relations sociales.

Le moment paraît donc favorable pour lui consacrer une étude, dans laquelle, nous basant avant tout sur les savants travaux de M. Rothen et sur les derniers ren-

seignements statistiques, nous chercherons à démêler le rôle que les communications par téléphone sont appelées à jouer dans l'avenir, après quoi nous examinerons brièvement les réformes à introduire dans l'exploitation de ce merveilleux appareil.

I

On peut distinguer trois degrés en téléphonie. Le premier comprend les communications dans l'enceinte d'une même localité, le second les communications interurbaines, le troisième enfin la téléphonie à grande distance, qui peut prendre même un caractère international et ne le cède guère alors qu'au télégraphe.

La téléphonie de premier degré est la seule qui jusqu'à présent ait pris un développement considérable ; le second degré se dessine de plus en plus à l'horizon, tandis que le troisième n'est guère encore sorti de la période des tâtonnements.

Quel est d'abord l'état actuel des communications téléphoniques purement locales, celles qui font concurrence à la petite poste ?

Il est difficile malheureusement de s'en rendre un compte absolument exact, les statisticiens ayant affaire, en général, non pas à des administrations publiques, comme c'est le cas pour les postes et télégraphes, mais à des compagnies privées, qui ont souvent intérêt à dissimuler l'étendue de leurs réseaux et refusent par conséquent tous renseignements. C'est ce qui explique pourquoi le bureau international des administrations télégraphiques, malgré les ressources immenses dont il dispose, a dû renoncer à établir une statistique officielle de la téléphonie, comme il le fait pour la télégraphie.

Autre difficulté. Les données qu'on peut obtenir ne sont ni ramenées à la même date, ni rédigées sur un plan uniforme. Au lieu de remplir les formulaires préparés par le bureau international, la plupart des compagnies jugent bon d'en agir à leur guise, et il en résulte une confusion inextricable.

C'est donc un véritable tour de force qu'ont exécuté M. Rothen, puis le *Bulletin international de l'électricité*, en dressant, pour la fin de 1885, le bilan de la téléphonie locale, non seulement en Europe et en Amérique, mais dans les autres parties du monde. Pour les années 1886 et 1887, rien de tant soit peu complet n'a encore paru.

Voyons d'abord l'Europe.

Au 31 décembre 1885 les chiffres des abonnés au téléphone étaient les suivants :

Allemagne	12 423
Autriche-Hongrie	3 092
Belgique	3 484
Danemark	1 470
Espagne	601
France	7 177
Grande-Bretagne	15 495
Italie	8 280
Luxembourg	120
Pays-Bas	2 293
Portugal	826
Russie	5 270
Suède et Norvège	5 904
Suisse	5 097

Soit en tout 71 532 abonnés. Dans ce chiffre ne sont naturellement compris ni les quelques milliers de bureaux télégraphiques, qui, en Allemagne, usent du téléphone

en lieu et place de l'appareil Morse, ni les téléphones purement privés, qui servent aux communications dans l'enceinte d'un édifice ou d'une usine[1].

C'est déjà bien beau, si l'on songe que la téléphonie en est à ses premiers débuts. Mais les Etats-Unis l'emportent de beaucoup sur la vieille Europe, en ceci comme pour l'étendue de leur réseau ferré. On y comptait, à la même date, 137 570 abonnés. Dans le reste de l'Amérique et dans les autres parties du monde, leur nombre était de 13 659. Il y avait donc, en 1885, sur toute la surface du globe, environ 223 000 familles, maisons de commerce, etc., usant régulièrement du téléphone.

Forts de ces chiffres, bien qu'ils se soient modifiés depuis, nous n'aurons pas trop de peine à nous faire une idée du terrain qui reste à conquérir, pour que le téléphone arrive à son plein développement.

Admettons que notre planète nourrisse 500 millions d'hommes accessibles au progrès. Défalquons de ce chiffre les neuf dixièmes, qui représentent les habitants des campagnes et des toutes petites villes ; il reste 50 millions d'âmes, ou 10 millions de familles, qu'il s'agit de convertir à l'invention de Philippe Reis. De 223 000 à 10 millions, la marge est belle, et les fabricants de téléphones ne chômeront pas de longtemps.

[1] Au mois de juin 1887, on constatait déjà 19 763 abonnés en Allemagne. Pour les autres pays aussi ces chiffres se sont bien modifiés dans l'intervalle. Voici les données que nous avons pu recueillir à cet égard pour novembre 1887 :

Autriche-Hongrie	4 200
Belgique	4 674
France	9 487
Grande-Bretagne	20 426
Italie	9 183
Russie	7 585
Suède	12 864
Suisse	6 570

Une chose a dû frapper nos lecteurs : c'est combien l'emploi du téléphone est inégalement réparti. Nous ne parlons pas des Etats-Unis, les habitants de ce pays étant très avides d'innovations, et portés à bien accueillir tout progrès de nature à économiser du temps. Mais, pour ne citer que quelques exemples, d'où vient que la France, pays éminemment industriel et commercial, soit si fort en retard sur l'Allemagne, et que ce dernier pays, si nous comptons les téléphones publics, dépasse même la Grande-Bretagne ? D'où vient que la Suisse et la Suède-Norvège dament le pion à tous les autres pays ? A notre avis, il faut avant tout chercher la cause de ces différences dans le prix des communications téléphoniques, dans les prétentions exorbitantes des compagnies privées, qui exploitent leur monopole de fait sans avoir égard aux besoins du public. A Berlin, l'abonnement annuel coûte 187 francs 50, à Paris 600 francs, à Londres 500 francs, et à Vienne 375 francs. Il n'est donc pas étonnant qu'au 31 décembre 1885 les quatre plus grandes villes d'Europe accusent les chiffres suivants :

Berlin	4300	abonnés,	soit un sur	306	habitants[1].
Londres	4193	»	»	1134	»
Paris	4054	»	»	691	»
Vienne	946	»	»	1268	»

Depuis lors, le chiffre des abonnés de Berlin est monté à 7348, celui de Paris à 4548 ; pour les autres capitales, nous n'avons pas de statistique plus récente. A ce propos mentionnons un fait curieux. Tandis qu'à Paris, à Londres et à New-York la moyenne des communications par jour et par abonné est de six à huit, elle s'é-

[1] Au mois de novembre 1887, Berlin comptait 7348 abonnés. Communications journalières en moyenne 107 407. Le 1er janvier 1887, les chiffres correspondants pour Paris étaient de 4548 et de 18 876.

lève à quinze à Berlin, et certains abonnés demandent le téléphone jusqu'à cent fois par jour. D'où proviennent ces différences? On en chercherait vainement la cause dans le caractère national. Peut-être la perfection du réseau y est-elle pour quelque chose?

Berlin occupe donc de beaucoup le premier rang, non que cette ville soit plus industrielle et plus commerçante que Paris ou Londres, mais probablement par le fait de la modicité des taxes et des facilités de tout genre que l'administration impériale des téléphones accorde à sa clientèle. Ce développement frappe d'autant plus que la capitale de l'Allemagne est en possession d'un réseau pneumatique très étendu, et que la petite poste y fonctionne admirablement.

En Italie, où les taxes téléphoniques sont à peu près les mêmes qu'en Allemagne, le téléphone est relativement fort répandu aussi. Il l'est davantage encore en Suède-Norvège, et surtout en Suisse, grâce à la taxe très modique de 150 francs, et bien que ce pays n'ait pas de grandes villes.

Mais il est sûrement encore d'autres causes qui influent sur la densité des réseaux téléphoniques. Nous ne croyons pas nous tromper en admettant que l'état des autres voies de communication y est pour quelque chose.

Comment expliquer, par exemple, que la Suisse, pays où le commerce et l'industrie ne sont pas plus développés qu'en Allemagne, expédie et reçoive en proportion deux ou trois fois plus de télégrammes? Il est probable que cette différence provient, non point des tarifs, fort modiques en Allemagne aussi, mais en bonne partie de ce que jusqu'ici les communications postales étaient incomplètes dans la confédération, ensuite de l'absence de trains de nuit. On a recours alors plus souvent au télégraphe.

Il en est probablement de même pour le téléphone, qui obvie, dans bien des localités, aux lenteurs de la petite poste.

Enfin, il est évident que les facilités plus ou moins grandes accordées par les administrations publiques ou les compagnies, abstraction faite des taxes, ont été, dans bien des villes, pour beaucoup dans le développement du réseau téléphonique. Nous aurons du reste à revenir sur ce sujet.

II

Passons à la téléphonie de second degré.

Peu de jours après l'invention du téléphone Bell, alors que bien peu de personnes en avaient deviné l'importance, M. de Stephan, le directeur des postes et télégraphes de l'empire allemand, décrétait l'installation de bureaux téléphoniques destinés, non point à servir aux communications directes entre particuliers, mais uniquement à remplacer le télégraphe, qui exige tout un apprentissage et qu'on ne saurait confier par conséquent au premier venu. Du coup, plusieurs milliers de localités, réduites jusqu'alors à la poste, se trouvèrent reliées de fait au grand réseau télégraphique, et les employés des postes y furent transformés en télégraphistes parleurs. On leur remet le télégramme ; mais, au lieu de le transmettre à l'aide de l'appareil Morse, ils le dictent au bureau télégraphique le plus proche, qui leur dicte en revanche les télégrammes à destination de leur bureau.

Telle fut l'origine de la téléphonie interurbaine, c'est-à-dire des communications téléphoniques entre localités voisines. Ces communications peuvent s'établir de deux façons. Ou bien les abonnés des deux localités sont reliés au réseau central, et c'est le cas le plus ordinaire ;

ou bien ils ne sont en communication que par l'entremise de cabines téléphoniques publiques, installées par exemple à la Bourse. Dans ce cas, les réseaux interurbains n'ont guère d'importance que pour le commerce.

La téléphonie interurbaine n'a pris quelque importance, jusqu'ici, qu'en Suisse, en Allemagne et aux Etats-Unis. La raison en est simple. Dans le dernier de ces pays, le télégraphe est abandonné à l'industrie privée, et par conséquent le téléphone y est absolument libre. Dans les pays, au contraire, où le télégraphe est un monopole de l'état, mais où celui-ci n'a pas compris que le téléphone ne sera jamais qu'une variété de la télégraphie, et que par conséquent il ne saurait être abandonné aux compagnies, l'administration des télégraphes ne peut tolérer une usurpation aussi flagrante de ses privilèges que l'installation de fils téléphoniques entre deux localités. En Suisse et en Allemagne enfin, le téléphone et le télégraphe ne font qu'un. La façon dont se transmettent les communications important donc fort peu aux autorités, elles ont tout intérêt à favoriser la téléphonie interurbaine. Aussi y avait-il en 1885, en Suisse, 39 localités reliées de la sorte, en Allemagne 23. Depuis, le nombre en a beaucoup augmenté, surtout dans ce dernier pays, qui a installé des fils téléphoniques entre des localités même distantes de plusieurs centaines de kilomètres, ainsi entre Berlin et Hambourg, et va en installer entre Berlin et Francfort, puis entre Berlin et Cologne, c'est-à-dire à des distances de près de 600 kilomètres.

Mais ce n'est qu'un début, et nous pensons que la téléphonie interurbaine est appelée à un développement que nul n'aurait osé prédire il y a quelques années. Récemment, le *Journal télégraphique*, qui partage cette con-

viction, allait même jusqu'à proposer la suppression du télégraphe pour le service interne des petits pays ou de certaines divisions administratives des grands, et de lui substituer partout le téléphone, celui-ci n'exigeant aucun apprentissage et accélérant beaucoup les communications.

III

Nous appellerons téléphonie de troisième degré celle qui a pour but la communication parlée à de très grandes distances, celle qui prétend, comme le télégraphe, à l'internationalité.

L'idée n'est pas nouvelle. Dès 1885, à la conférence télégraphique de Berlin, M. de Stephan proposait et faisait voter des dispositions concernant la téléphonie internationale. Ces dispositions ne sont, il est vrai, pas encore en vigueur, mais tout porte à croire qu'elles ne tarderont guère à passer dans la pratique, la France et la Belgique venant d'inaugurer une première grande ligne internationale, et plusieurs pays s'apprêtant à suivre cet exemple.

Quelles sont les conditions à remplir pour que le téléphone puisse se substituer, dans certains cas du moins, à la grande télégraphie ?

La première, c'est qu'il soit possible d'utiliser pour le téléphone les lignes déjà existantes du télégraphe, sans que l'un gêne l'autre. Car, sauf dans certains cas tout spéciaux, l'installation de lignes téléphoniques particulières renchérirait les communications à tel point qu'on préférerait s'en tenir au télégraphe et que la chose tomberait dans l'eau.

La seconde condition, à peu près inéluctable, semble-t-il, c'est que les grandes lignes dont on veut user pour

la téléphonie se composent non de fils de fer, mais de fils de bronze phosphoreux ou siliceux, ou du moins de fils dits *compound*, en cuivre recouvert d'une couche d'acier. La conductibilité du cuivre et du bronze est, en effet, supérieure de beaucoup à celle du fer.

Il faut, enfin, que le téléphone porte aussi loin, voire même plus loin, que le télégraphe, et que les câbles sous-marins ne soient plus un obstacle infranchissable à l'échange des communications verbales.

A coup de millions, rien n'est plus aisé que de réaliser la seconde de ces conditions. Quant aux deux autres, le rapport de M. van Rysselberghe, cité en tête de cet article, ne permet plus de douter que la téléphonie universelle ne soit, en principe, chose aussi facile et aussi réalisable que la télégraphie internationale.

Voici la substance de ce rapport :

Les circonstances n'étant pas favorables en Europe à des expériences de téléphonie à très grande distance, M. van Rysselberghe se rendit en 1886 aux Etats-Unis, dont les grandes compagnies télégraphiques avaient mis leurs lignes à sa disposition.

La première expérience, sur la ligne de Grafton à Parkersburg, n'eut rien de remarquable en soi, la distance n'étant que de 167 km. Mais elle prouva que, grâce aux appareils van Rysselberghe, il est possible de téléphoner et de télégraphier simultanément sur la même ligne.

La seconde expérience eut lieu entre Grafton et Fostoria (368 km). Ce qui la rend intéressante, ce n'est point non plus la distance, mais le fait qu'on a pu se servir dans ce cas de conducteurs en fer. Malheureusement, dès qu'on dépasse 400 km., la voix devient indistincte et l'on n'entend plus que des lambeaux de phrases.

La troisième expérience enfin fut décisive. Elle se fit entre New-York et Chicago, c'est-à-dire à une distance de 1625 km. Naturellement, il ne pouvait être question, dans l'espèce, d'utiliser les conducteurs télégraphiques ordinaires. Aussi eut-on recours à l'*United Lines Telegraph C°*, qui exploite entre ces deux villes plusieurs lignes, et dont les conducteurs, de 6 mm. de diamètre, sont dans les meilleures conditions possibles, puisqu'ils se composent d'une âme de cuivre recouverte d'acier. Cette expérience réussit au delà de toute attente, et M. van Rysselberghe assure que rarement, dans une même localité, la voix humaine est perçue aussi clairement qu'elle l'a été à travers les fils de New-York à Chicago. En outre, chose importante, le service télégraphique n'a pas été interrompu un seul instant du fait qu'on avait détourné ces fils de leur destination primitive.

M. van Rysselberghe conclut de ces différents essais qu'au point de vue technique la téléphonie n'a plus de limites, et qu'un habitant de Paris pourrait désormais s'entretenir avec un mandarin chinois. En revanche, dès qu'il faut franchir les mers, le téléphone refuse son service. Mais tout fait prévoir que dans peu cet obstacle sera levé. M. Graham Bell en a à plusieurs reprises exprimé la conviction.

Est-ce à dire que nous soyons à la veille de mettre au rancart la magnifique invention des Weber et des Sömmering, que le télégraphe ait fait son temps et que le téléphone soit en passe de le détrôner ?

Nous ne le pensons pas, et cela pour plusieurs motifs.

Pour téléphoner à grande distance, il faut, nous venons de le voir, des fils spéciaux, qui reviennent fort cher. Il en résulte qu'entre localités un peu éloignées,

les conversations téléphoniques seraient hors de prix, même dans le cas où l'on pourrait utiliser les lignes télégraphiques. Le public préférerait en conséquence généralement s'en tenir au télégraphe, et n'userait du téléphone international que dans des circonstances absolument exceptionnelles. De fait, les lignes de quelque étendue ne sont utilisées aujourd'hui que pour des ordres de bourse, et nous n'avons pas ouï dire que, par exemple, les diplomates s'en servissent pour leurs communications. Il est vrai que l'usage de chiffres convenus n'est pas praticable en téléphonie, et que par conséquent le secret ne serait pas suffisamment garanti.

Le télégraphe subsistera toujours aussi à cause de l'authenticité relative des télégrammes, authenticité qui, lorsqu'on fait usage d'un chiffre, ou qu'on demande la collation des dépêches, ne le cède qu'à celle de la lettre autographe. Le téléphone, lui, ne la possèdera jamais, même dans le cas où les interlocuteurs connaissent leur voix et ne peuvent guère avoir de doutes. *Verba volant, scripta manent*. Cet adage constituera toujours un obstacle à la téléphonie interne ou externe, dès qu'il s'agira de choses importantes. Or, ce ne sera jamais pour se souhaiter simplement le bonjour qu'on aura recours à un moyen si coûteux.

Un autre obstacle à la téléphonie à très grande distance, ou du moins à sa généralisation, tant qu'on s'en tiendra au mode actuel d'expédier soi-même sa missive, c'est l'attente souvent très longue qu'il faudrait subir, à moins qu'on n'installât un très grand nombre de conducteurs. Mais, alors aussi, les communications renchériraient à tel point que l'immense majorité se verrait contrainte d'y renoncer et de s'en tenir au télégraphe.

Il est enfin une difficulté sur laquelle on n'a point in-

sisté jusqu'ici, bien qu'elle soit très réelle. Nous voulons parler de la différence des idiomes. Il nous paraît bien difficile qu'un Français comprenne jamais bien la conversation téléphonique d'un Anglais, fût-il ferré sur la langue de Shakespeare, pas plus que l'Anglais ne le comprendra. Il est donc à craindre que la téléphonie réellement internationale ne se borne au cas où deux personnes de même nationalité ont à s'entretenir ensemble.

Mais la question change de face du moment où le message téléphonique ne dépasse pas les limites d'un idiome, et surtout du moment où l'on généralisera le système, inauguré dès le début en Allemagne, des pseudo-bureaux télégraphiques ; alors, ce ne sera plus le public qui usera du téléphone à grande distance, mais les employés des postes et télégraphes. Ce système n'a qu'un inconvénient. L'employé qui transmet à son collègue un message téléphonique se voit contraint de parler fort lentement, afin que son interlocuteur ait le temps d'écrire la dépêche, de sorte que la transmission ne se fait guère plus vite qu'avec le télégraphe. Mais les choses changeraient du tout au tout, si l'on arrivait, ainsi que le réclamait dernièrement une Revue d'électricité, à obtenir que tous les employés de ces bureaux fussent à même de sténographier. On pourrait alors transmettre les messages téléphoniques avec la vitesse de la parole, et parvenir de la sorte à une utilisation bien plus considérable des lignes, ce qui se traduirait un jour ou l'autre par une réduction notable des tarifs.

Malheureusement, la condition *sine quâ non* d'une pareille réforme, c'est que les employés des télégraphes arrivent à substituer les signes sténographiques à l'alphabet Morse, et l'on ne peut se dissimuler que cette transformation serait fort difficile à faire partout en

même temps ; en outre, il faudrait renoncer de ce fait à l'un des principaux avantages des pseudo-bureaux télégraphiques, celui de pouvoir les confier au premier employé venu.

IV

Pour le télégraphe, comme pour les chemins de fer, il y a deux systèmes en présence, celui de l'exploitation par l'état et celui de l'exploitation par les compagnies. Le premier a prévalu partout, sauf erreur, en Europe, et il n'est pas jusqu'au gouvernement anglais qui ne se soit vu contraint de racheter, au prix de grands sacrifices, les réseaux télégraphiques qu'on avait eu la faiblesse de concéder à des particuliers. Le second est en vigueur aux Etats-Unis, jusqu'à nouvel ordre du moins, car, tôt ou tard, on se convaincra aussi, de l'autre côté de l'Atlantique, que l'état ne saurait laisser les communications électriques à la merci de financiers dont le seul but est de gagner le plus d'argent possible.

Quel doit être le régime du téléphone ? En principe, ce moyen de communication est inséparable du télégraphe, et il n'atteindra son plein développement que le jour où l'union sera beaucoup plus étroite encore entre eux deux. Il semblerait donc que tous les gouvernements européens eussent dû, dès l'origine, prendre en mains l'installation et l'exploitation des réseaux téléphoniques. Ce n'est malheureusement, à notre avis, pas assez le cas. Sauf en Suisse, en Allemagne, en Espagne, dans les colonies australiennes et dans la Nouvelle-Zélande, on s'est contenté jusqu'ici de proclamer le principe de l'indivisibilité de la téléphonie et de la télégraphie. Mais, dans la pratique, on a eu recours à des combinaisons bâtardes, à des moyens termes qui, nous en sommes

convaincu, ne donneront jamais de bons résultats et auxquels nous préférons encore le système américain de la liberté absolue, parce qu'il est au moins conséquent.

Dans la plupart des pays de l'Europe, on se contente de prélever sur les compagnies privées de téléphones un droit plus ou moins fort; dans quelques-uns, en Angleterre et en France par exemple, l'état a établi des réseaux qui font une concurrence souvent très active aux téléphones privés, ce qui le contraint à des manœuvres parfois au-dessous de sa dignité. Ce système est le pire de tous, pire même que celui des compagnies privées, malgré ses nombreux inconvénients.

Voici les arguments qu'on invoque en faveur de l'exploitation par les compagnies. On affirme d'abord que l'état est tout simplement incapable de mener pareille entreprise à bonne fin, que le téléphone est une affaire commerciale, dont la bureaucratie compromettrait le développement. Les réclamations seraient de nul effet, et le public demeurerait à la merci des employés.

D'autre part, on prétend que le monopole des téléphones est contraire au grand principe de la liberté, qu'il tue toute initiative, entrave tout développement, fait obstacle aux inventions nouvelles, condamne le téléphone à l'immobilité.

Réfuter le premier de ces arguments est chose aisée. Nous n'avons qu'à citer l'exemple de la Suisse et de l'Allemagne. Dans ces deux pays, non seulement les taxes sont de beaucoup inférieures à celles que prélèvent les compagnies privées, mais l'administration publique a su, malgré son prétendu défaut d'initiative, recruter un chiffre d'abonnés relativement bien supérieur à celui qu'ont atteint ailleurs les compagnies. Il suffira, pour s'en convaincre, de rappeler qu'à la fin de 1885

Genève comptait 1043 postes téléphoniques et qu'à Berlin le chiffre des abonnés est notablement supérieur à celui de Paris et de Londres. Nous ne citerons enfin que pour mémoire les nombreux bureaux télégraphiques allemands qui fonctionnent au moyen du téléphone.

Laissons à M. Rothen le soin de réfuter le second argument qu'invoquent les adversaires du monopole téléphonique. Dans l'article cité en tête de cette étude, il dit avec beaucoup de justesse :

« Nous sommes, au contraire, d'avis que l'exploitation de la téléphonie par les compagnies privées constitue aussi un monopole... Les grandes entreprises d'un intérêt général deviennent presque toujours des monopoles, quelle que soit la société qui les exploite. C'est par exemple le cas pour les compagnies de gaz. Quand, pour une ville de moyenne grandeur, une compagnie a obtenu la concession de fabriquer le gaz, il est plus tard, pour une société concurrente, presque impossible d'établir une seconde entreprise de même nature. Le monopole est encore plus prononcé pour les compagnies de chemins de fer, et il arrive souvent que la plus puissante absorbe les autres, et aggrave ainsi les conséquences du monopole. L'exemple le plus frappant qu'on puisse citer à cet égard, c'est celui de la *Western Union* (en Amérique.) Cette colossale entreprise télégraphique se compose actuellement d'une soixantaine de compagnies, qui, l'une après l'autre, ont été absorbées par la *Western Union*, dont le réseau a maintenant une importance à peu près égale à celle du réseau télégraphique de l'Europe entière. Cela ne forme-t-il pas effectivement un monopole, dans le sens absolu du mot ?

» Le même procédé, ajoute M. Rothen, se dessine à l'horizon pour les compagnies téléphoniques, et, tout ré-

comment, les chambres françaises étaient saisies de la demande d'une compagnie privée, qui prétend monopoliser le téléphone en France. Les gros poissons dévorent les petits, et alors on voit les taxes, parfois réduites ensuite de la concurrence, reprendre le niveau très élevé qu'elles avaient antérieurement. »

Pas n'est besoin, du reste, d'en venir à l'absorption. Toute compagnie jouit de fait d'un monopole dans la localité qu'elle exploite, et l'expérience faite à Milan et à Bruxelles entre autres, a suffisamment démontré que l'exploitation simultanée de plusieurs compagnies entraîne généralement des difficultés de tout genre. Sous ce rapport, rien de plus concluant que les paroles que prononçait, le 7 juillet 1885, devant la chambre belge, M. le ministre van den Peereboom :

« A Bruxelles, disait-il, le service téléphonique était fréquemment interrompu, souvent désorganisé par le fait de la co-existence de trois sociétés. La confusion des lignes était telle que, lorsqu'un dérangement ou une interruption survenait dans les communications, — et il y en avait parfois jusqu'à cent cinquante par jour, — le personnel des trois compagnies se présentait à la fois ; on ne savait à qui appartenait la ligne, et les propriétaires des immeubles sur les toits desquels étaient placés les fils ne savaient à qui attribuer la responsabilité des dommages causés aux toitures. »

Ces citations, pensons-nous, se passent de commentaires et démontrent abondamment que le téléphone constituera toujours un monopole, de quelque façon qu'il soit exploité.

Cela posé, il ne reste plus qu'à choisir entre ces deux solutions : le monopole de l'état ou celui d'une compagnie privée. Là-dessus nous avons exprimé notre opi-

nion. Tant que les communications téléphoniques seront en général purement locales, il sera possible d'admettre l'exploitation privée, bien que les expériences faites jusqu'ici ne lui soient guère favorables. Mais, dès qu'il s'agira de donner à la téléphonie son plein développement, — et nous marchons à grands pas vers cet idéal, — de deux choses l'une : ou bien le télégraphe, c'est-à-dire l'état, absorbera les compagnies de téléphones, ou bien celles-ci s'empareront du télégraphe. Cette seconde éventualité semble, est-il besoin de le dire, infiniment peu probable, d'autant moins qu'en dépit de leur monopole, la situation de la plupart des compagnies téléphoniques n'est guère florissante et que, par conséquent, elles prêteront volontiers l'oreille à des offres de rachat.

V

Il nous reste à dire quelques mots de celle des questions téléphoniques qui intéresse le plus directement le public, celle des tarifs.

Nous trouvons trois systèmes de tarifs en présence. Le premier, qui ne se rencontre guère que dans quelques petites villes de Suède, est celui de l'association coopérative. Les intéressés se constituent en compagnie, puis établissent et exploitent le réseau téléphonique à leurs risques et périls, c'est-à-dire qu'à la fin de l'année ils répartissent entre eux les gains et les pertes.

Le second système qui, à certains égards, est le plus équitable, est employé par quelques administrations télégraphiques. Il consiste à faire payer aux intéressés l'installation de leur ligne, puis de leur réclamer chaque année une finance modique, qui sert à couvrir les frais d'entretien des fils et de la station centrale. Malheureu-

sement, ce système a un défaut capital, qui en entrave l'extension. Bien des personnes reculent devant la grosse dépense de la première installation, cette dépense étant faite en pure perte, si, pour une cause ou pour une autre, elles se voient contraintes de renoncer au téléphone. Il n'y a guère que les administrations publiques qui puissent de la sorte engager l'avenir.

Le troisième enfin et le plus répandu de ces systèmes, c'est celui de l'abonnement pur et simple, sans frais d'installation pour l'abonné. Il comporte un certain aléa pour les administrations, la clientèle ne s'engageant guère que pour un an, de sorte que, si l'abonné vient à dénoncer le bail, il faut démonter la ligne, peut-être longtemps avant qu'elle soit devenue rémunératrice. C'est une chance à courir, qui contraint les administrations à majorer le tarif d'abonnement aux dépens des abonnés qui leur demeurent fidèles. Néanmoins, l'expérience le prouve, ce système favorise l'extension des réseaux.

Nous allons voir, en prenant pour guide M. Rothen, quels en sont les avantages et les inconvénients.

Les taxes annuelles prélevées par les administrations publiques ou privées varient infiniment, suivant les localités et les circonstances. Ces divergences ne proviennent point toutes, ainsi qu'on pourrait le croire, de la plus ou moins grande fiscalité des administrations. Il convient de les attribuer en partie aux hésitations inséparables d'un début. On ne possède pas encore de données bien positives sur la durée des réseaux téléphoniques, d'autant qu'ils sont construits en général dans des conditions peu favorables. Les conducteurs, presque tous situés dans les villes, sont exposés à la fumée des usines et des maisons d'habitation, et la rouille les ronge

parfois à tel point qu'à Bâle, par exemple, il a fallu remplacer 20 kilomètres de fils après cinq ans de service seulement.

D'autre part, les appareils confiés aux abonnés sont exposés à une destruction rapide. On ne saurait leur assigner une durée égale à celle des téléphones de l'administration ou des appareils télégraphiques, qui sont sous la surveillance de fonctionnaires responsables. Les abonnés, n'ayant pas payé leur téléphone, ne sont aucunement intéressés à sa conservation, et le traitent parfois sans ménagements. Quant aux installations des stations centrales, l'expérience a déjà démontré qu'elles n'auront pas la vie longue.

« Toutes ces circonstances, dit M. Rothen, doivent être prises en considération dans l'examen des taxes actuelles. Nous sommes d'avis qu'elles sont effectivement en général trop élevées, mais il ne serait guère possible de les abaisser dès maintenant à un chiffre normal. Admettons que les réseaux téléphoniques aient une durée moyenne de quinze ans et qu'on base là dessus une taxe nouvelle. A quel mécompte ne s'exposerait-on pas, si les expériences futures prouvent que cette durée n'est que de dix ans ? Il faudrait alors relever les taxes ; mais c'est une chose extrêmement difficile, surtout pour des administrations gouvernementales. Il convient donc de patienter pour le moment, et d'attendre d'un avenir plus ou moins rapproché l'abaissement des taxes à un niveau normal. »

Une autre difficulté provient de la diversité des combinaisons que le public réclame. Les uns se contentent d'une station simple, les autres veulent deux récepteurs, une ou plusieurs sonneries, des signaux révélant l'appel pendant leur absence. D'aucuns demandent un certain

nombre de stations pour une seule et même famille ou raison sociale, d'autres veulent des bifurcations, ou un abonnement temporaire, ou deux installations, une pour l'hiver en ville, l'autre pour l'été à la campagne. Bref, les combinaisons sont innombrables, et l'on ne s'en tirerait pas, s'il fallait modifier les tarifs pour chacune d'elles.

On est généralement porté à croire que les tarifs devraient subir une réduction proportionnée au nombre des abonnés. C'est une grave erreur. Les services que rend le téléphone sont d'autant plus grands que le chiffre des abonnés est plus considérable. Et puis, les frais généraux s'élèvent rapidement avec l'extension du réseau. Installer et administrer un réseau de cent abonnés est chose des plus simples, mais pour mille, les difficultés et les frais sont plus que décuplés. La pose des fils devient de plus en plus ardue, les commutateurs simples ne suffisent plus dans les stations centrales ; il faut des appareils accessoires fort coûteux ; et puis, le nombre des appels augmentant avec celui des abonnés, il devient urgent de renforcer le personnel dans une proportion dont on ne se fait pas idée. Une station centrale pour cent abonnés se tirera peut-être d'affaire avec un employé, une station de mille abonnés en exigera vingt-cinq.

Comment remédier aux inconvénients que présentent les tarifs actuels, trop élevés et trop compliqués ?

Le seul moyen, pense M. Rothen, ce serait peut-être une graduation des taxes, suivant la valeur que le téléphone représente pour chaque abonné.

On a essayé deux méthodes de graduation. La première, qui semble moins pratique, car elle donne lieu à des contestations et à des marchandages, consiste à éta-

blir des catégories d'abonnés, suivant l'usage qu'ils font du téléphone. La seconde, qui est de beaucoup la plus rationnelle, a été proposée par M. Rothen dès 1883. D'après cet éminent administrateur, la totalité de l'abonnement devrait se décomposer comme suit : 1° une taxe fixe annuelle ; 2° une taxe pour chaque conversation, à prélever sur celui des abonnés qui demande la communication.

Ce système serait évidemment le plus juste. Aucun abonné ne pourrait se plaindre d'être indûment chargé; la taxe fixe, fort minime, produirait une extension énorme des réseaux et rendrait le téléphone accessible à bien des personnes qui, aujourd'hui, y regardent à deux fois avant de demander une installation ; enfin, on réprimerait les abus provenant de ce que quantité de personnes non abonnées empruntent le téléphone de leurs amis. Il va sans dire, du reste, que la taxe fixe ne s'appliquerait qu'aux fils de 2 km. au maximum, et que, pour des distances plus grandes, il faudrait la majorer en proportion.

Ce système fonctionne déjà parfaitement à Buffalo et à Milwaukee. La taxe fixe est de 250 francs. Les cinq cents premiers appels sont libres ; passé ce chiffre, l'abonné paie 30 francs par centaine ou fraction de centaine d'appels.

On a objecté au tarif par communications la difficulté du contrôle. Les employés de la station centrale sont obligés de tenir un registre de tous les appels et d'établir chaque mois le compte des abonnés. Mais M. Gerosa, de Milan, puis M. Preiswerk, de Bâle, nous ont dotés de compteurs automatiques qui fonctionnent à merveille, surtout le dernier, grâce à une combinaison qui dispense d'enregistrer les appels infructueux. L'em-

ploi de ces appareils mettrait fin à toutes réclamations et simplifierait singulièrement la besogne de la station centrale.

Il nous reste à dire un mot des tarifs pour les communications téléphoniques interurbaines et internationales.

Ici, les conditions changent du tout au tout, et le téléphone n'est plus qu'une variété du télégraphe. Sauf dans quelques cas spéciaux, les administrations n'ont pas affaire, en pareille circonstance, à des abonnés fixes qui réclament un fil pour leur usage personnel, mais à toute personne qui consent à payer la finance exigée. Les administrations ne sauraient donc procéder autrement qu'elles ne le font pour l'usage de la poste ou du télégraphe. Ces derniers sont mis, comme les chemins de fer, à la disposition de toute personne qui désire en user, ne fût-ce qu'une fois. Si ces personnes sont nombreuses, et les tarifs équitables, l'administration fait de bonnes affaires ; si la clientèle fait défaut, les comptes soldent par un déficit. C'est une chance à courir.

Le système de tarifs proposé par M. Rothen pour les téléphones locaux devient donc inévitable pour les communications interurbaines, et, en effet, la plupart des administrations l'ont adopté. Elles font payer une taxe fixe, non plus par mot, comme pour le télégraphe, mais par cinq ou trois minutes de conversation. Naturellement, la taxe varie suivant la distance, c'est-à-dire suivant les frais qu'a imposés l'installation de la ligne.

Quant à la téléphonie internationale, quoiqu'elle ne fasse que de commencer, la conférence télégraphique, qui a siégé à Berlin en 1885, a cru cependant devoir la réglementer, ou du moins en fixer les bases. En vertu des stipulations votées, il est interdit de relier directement

entre eux deux abonnés habitant des pays différents, et les communications ne peuvent être établies qu'entre certaines stations centrales des deux pays. Au moyen de ces stations, le public peut converser soit à l'aide d'un poste d'abonné, soit par l'entremise des cabines publiques : cinq minutes constituent le maximum de durée de conversation, de sorte que nul ne peut accaparer le fil ; l'usage en est réglé sur l'ordre des demandes, et les correspondants ne peuvent avoir deux ou plusieurs conversations consécutives que si personne ne réclame son tour.

Jusqu'ici, à notre connaissance, il n'a été fait usage que quatre fois de la téléphonie internationale. Nous voulons parler des communications établies entre Bâle et Saint-Louis, entre Paris et Bruxelles, entre Bruxelles et Amsterdam et entre Rorschach, Bregenz et Lindau. Mais il est probable que les lignes vont se multiplier et qu'en ceci, comme en tout le reste, nous ne sommes qu'au début d'un mouvement dont il est difficile d'apprécier dès aujourd'hui l'étendue et la portée.

G. VAN MUYDEN.

POÈTES MODERNES DE L'ANGLETERRE

ALFRED TENNYSON

SECONDE PARTIE[1]

In Memoriam est un recueil de vers composés pendant une série de plus de dix années. C'est à bon droit pourtant qu'on considère ce livre comme un poème : il n'a qu'un sujet, le souvenir d'un mort aimé, et ses pièces, toutes écrites sur le même rythme, sont ainsi unies par un lien bien visible. Une même inspiration les pénètre ; c'est le chant d'une longue douleur, qui éclate, qui s'interroge et qui s'apaise. Et cette douleur n'est pas un simple thème à variations poétiques ; elle est si sincère, si profonde, que la lyre du poète semble se briser à ce choc ; elle ne rend que des sons plaintifs, et ne trouve plus d'images brillantes dans cette nature qu'elle associe à son deuil.

L'amitié dut être bien vive à laquelle on a élevé un

[1] Corrigeons une faute d'impression qui s'est glissée dans notre premier article (livraison de mars, page 458). Le second vers du chœur des *Lotophages* doit se lire ainsi :

> Les *roses* que le vent sème sur le gazon,

et non les *notes*, ce qui n'a aucun sens.

pareil monument ; la figure du mort s'en détache si noble, qu'on voit bien que Tennyson a vraiment cru perdre, en le perdant, la meilleure partie de lui-même.

Si l'accent de la sincérité est sensible partout, la façon dont les pièces ont été rassemblées n'en montre pas moins un art très savant ; le poème est une sorte de symphonie, aux mouvements tour à tour lents et pressés, pleine d'une tristesse qui va s'adoucissant peu à peu, et s'achève par un hymne d'espérance.

Dans un prélude, bien postérieur au reste, le poète invoque ce « puissant fils de Dieu, amour immortel, que nous, qui n'avons pas vu ta face, embrassons par la foi, et par la foi seule, croyant là où nous ne pouvons prouver. » Puis il demande pardon à Dieu des cris de désespoir que la souffrance lui a arrachés.

Au commencement, la funèbre nouvelle vient d'arriver. Arthur est mort à Vienne ; un bateau va ramener sa dépouille en Angleterre. Comme dans tous les deuils humains, le poète hésite encore à croire à la vérité ; puis il éclate en cris déchirants, et sa douleur exaspérée ne veut point admettre de consolations. Mieux vaut se révolter, frapper, impuissant, la terre du pied, que d'accepter un baume affreux du temps et de l'oubli.

Les heures passent, le cher mort repose, au bord de la Severn, sous la terre natale :

« Le Danube donna à la Severn le cœur obscurci qui ne bat plus ; ils l'ont mis près d'un aimable rivage, d'où l'on entend encore le bruit de la vague ;

» Deux fois par jour la Severn se gonfle du flot salé de la mer qui remonte, et refoule à demi la Wye babillarde, et fait un silence dans les collines ;

» La Wye refoulée ne coule plus, et mon profond chagrin est refoulé aussi ; je suis plein de larmes qui ne peuvent jaillir, de douleurs qui noient tous mes chants ;

» Mais la marée descend ; la vague murmure de nouveau entre ses rives boisées ; alors mon angoisse cesse aussi, et je puis trouver quelques paroles. »

La vie recommence, avec les mille incidents auxquels Arthur était mêlé. Le cœur accablé de l'ami se relève un peu et s'interroge. Voici Noël, et le souvenir des promesses faites aux hommes par les anges. Mais la religion n'a pas, pour le poète, une réponse décisive aux pressantes questions du cœur. Lui laisse à sa sœur, « quand elle prie, son ciel d'enfant, sa foi heureuse ; » il ne peut éluder les doutes qui s'élèvent. Si la mort terminait tout ? Alors comment, pourquoi aimerions-nous ? L'amour même n'est-il pas la plus belle preuve de notre immortalité ?

Mais la vie d'outre-tombe, quelle est-elle ? Quel lien possible entre ce pays mystérieux et les chemins connus d'ici-bas ? Rejoindrons-nous nos morts aimés, et seront-ils les mêmes que nous avons connus ? Ou bien, à cette terrible distance où ils vivent, ne deviendront-ils pas pour nous des étrangers ?

Chers morts, si nous pouvions songer
Au funèbre départ des âmes
Comme au départ des jeunes femmes
Sous les couronnes d'oranger !

Lorsqu'à la maison paternelle
Elles font leurs derniers adieux,
Un ciel d'avril est dans leurs yeux,
L'espérance aux larmes s'y mêle.

Joyeux et troublé tour à tour
Le père se tait, mais la mère
Pleure, en pensant à l'âme chère
Qu'attend là-bas un autre amour,

Qu'attendent les tâches prochaines,
Instruire, aimer, montrer le bien,

Femme et mère, être le lien
Des générations humaines.

Et toi, qui recueilles en paix
Les fruits de la vie immortelle,
Ah ! sans doute, la tâche est belle
Que Dieu t'assigne désormais.

Mais, hélas, quelle différence !
Lorsqu'elle a quitté le foyer,
L'épouse revient l'égayer
Du bruit charmant de sa présence,

Avec l'enfant qu'elle a bercé
Sa mère la voit apparaître,
Et le présent semble peut-être
Plus doux encor que le passé !

Mais nos âmes sont séparées
Jusqu'au dernier de mes hivers,
Je vois des champs connus et chers,
Toi des terres inexplorées.

Si nous regardons la nature, elle si soucieuse de l'espèce, si indifférente à l'individu, quel faible espoir ne nous reste-t-il pas de la survivance de notre être? Ici, le poète semble près de succomber. Mais la haute muse qui l'accompagne lui dit de prendre patience encore un peu.

Alors il remonte la voie douloureuse qu'il a descendue. Il pense avec plus de calme à l'ami perdu, et le revoit, tel qu'il était, brillant de jeunesse, plein de hautes pensées ; il se retrace la noble carrière que la terre lui aurait offerte. Ce souvenir se transforme et s'épure. Ce n'est plus un fantôme pâle qui marche à côté du poète, mais bien le cher compagnon d'autrefois, transfiguré par sa nouvelle destinée.

C'est le printemps, et le regret « devient une violette d'avril, qui bourgeonne et fleurit comme les autres. »

La nature tout entière prend une voix rassurante. On croit entendre comme « une sentinelle murmurant dans la profonde nuit aux mondes de l'espace que tout est bien. » Et Tennyson termine ces pages d'une émotion si poignante par un chant à la fois grave et joyeux, adressé à sa sœur, qui avait dû épouser Arthur Hallam, et qui se mariait dix ans après la mort de son fiancé.

Il est explicable qu'*In Memoriam* paraisse un peu froid à certains lecteurs ; l'expression des sentiments y est partout contenue par une pudeur bien naturelle. Mais comme ces sentiments sont profonds, comme les phases de la douleur sont admirablement notées, comme la pensée, un peu flottante en maints endroits, peut être ailleurs forte et précise !

On voit que, si le poète a traversé les abîmes du doute, il a toujours été soutenu par les ailes de l'espérance chrétienne. Les doutes de notre génération sont plus amers et plus désolés. Sous la tempête qui l'assaille, Tennyson sent que le port n'est pas loin, qu'un peu de courage l'y ramènera. Notre époque est jetée bien plus avant dans le grand océan de l'inconnu. Comparez la sereine conclusion d'*In Memoriam* à celle des stances de Sully Prudhomme *Sur la Mort :*

> Puisque je n'ai pas pu, disciple de tant d'autres,
> Apprendre tes destins, ô morte que j'aimais,
> Arrière les savants, les docteurs, les apôtres !
> Je n'interroge plus, je subis désormais.
> . . . .
> Et si je dois fournir aux avides racines
> De quoi changer mon être en mille êtres divers,
> Dans l'éternel retour des fins aux origines,
> Je m'abandonne en proie aux lois de l'univers.

La critique a été sévère pour le poème de *Maud*. C'est sans doute que le Tennyson sombre et passionné qui s'y

révèle l'a d'abord déconcertée ; c'est ensuite que *Maud* est d'une lecture difficile, et qu'on y passe sans cesse de l'hallucination à la réalité.

L'histoire est assez banale ; c'est celle de *Roméo et Juliette,* de deux amoureux appartenant à deux familles ennemies. Le héros est seul au monde et ruiné ; c'est lui qui raconte sa vie, sur un ton plein d'amertume et de fureur. Il a pour voisins le fils et la fille de l'homme même qui a ruiné son père. La fille est Maud, elle a toutes les grâces, tous les charmes ; son frère est au contraire un grossier parvenu, pour lequel le jeune homme n'a pas de paroles assez insultantes.

Maud se laisse aller à aimer son ténébreux adorateur, dont l'âme, qui va toujours aux extrêmes, déborde aussitôt d'ivresse. Il vit en plein rêve, contant son amour aux fleurs et aux étoiles. Un matin, les deux amoureux se voient dans le jardin, à la fin d'un bal qui se donne chez Maud. Le frère les surprend ; il frappe le jeune homme au visage ; un duel s'ensuit ; le frère est tué, et notre héros désespéré fuit sur le continent.

Là, il apprend bientôt la mort de sa fiancée, et, sa vie n'est plus, dès lors, qu'une série de visions incohérentes. Une fois il se croit enseveli et vivant dans la mort ; il entend sur sa tête le bruit incessant de la rue :

« Je veux crier, dit-il, et sûrement quelque cœur charitable viendra pour m'enterrer, m'enterrer plus profond, seulement un peu plus profond. »

Mais la folie cesse, et la guerre qu'on annonce remet un peu de virilité dans son cœur. Il s'engage, « embrassant le dessein de Dieu, et le destin qui lui est assigné. »

Maud a été écrit au moment de la guerre de Crimée. L'auteur prête à son héros de violents discours contre

les hontes de la paix, dans laquelle les puissants écrasent les faibles, et où l'or est l'enjeu de luttes plus odieuses que les vraies batailles ; de même il lui fait célébrer, à la fin, les bienfaits de la guerre dans des vers qui seraient plus pathétiques, s'ils ne portaient leur date ; on voit trop que le lauréat n'a pas voulu s'abstenir de saluer avec quelques coups de clairons le départ des troupes anglaises.

En dépit de jugements assez unanimes, du moins lors de son apparition, nous osons avouer notre goût pour ce poème. « Farouche et obscur, » ainsi l'a caractérisé M. Schérer. En effet, il est censé écrit par un Hamlet exaspéré. Mais, à côté de ces déclamations qui ont leur puissance, de ces visions, oppressantes comme des cauchemars, on trouve des pages d'amour charmantes. Voici quelques strophes, traduites avec une certaine liberté, et où nous avons surtout essayé de rendre le mouvement de l'original. Le jeune homme est dans le jardin, attendant Maud à sa sortie du bal, à ce rendez-vous qui doit avoir une issue tragique.

Viens à moi, Maud, dans le jardin,
La nuit s'envole, oiseau morose,
Viens à moi, Maud, dans le jardin.
Je suis seul à la porte close ;
L'odeur du chèvrefeuille et celle de la rose
Se mêlent dans l'air du matin.

Une brise annonce l'aurore,
Là-haut l'étoile de l'amour
Pâlit sur un beau ciel d'asphodèle, que dore
La lueur naissante du jour,
Pâlit devant les feux du soleil qu'elle adore,
Pâlit pour mourir à son tour.

Aux sons qu'en l'air l'orchestre lance
J'ai pu voir les roses frémir ;

Et le jasmin, aux pas rythmiques de la danse,
A la fenêtre tressaillir ;
Aux premiers chants d'oiseaux il s'est fait un silence,
A l'heure où la lune allait fuir.

Avec un seul, ce soir, Maud serait vive et gaie,
Dis-je au lis blanc, je n'en sais qu'un.
Et la danse et les jeux sans lui l'ont fatiguée.
Qu'il cesse, leur bal importun !
Et tout le monde a fui, quand la pâle lumière
A blanchi le ciel du matin.
Des voitures roulantes sur le sable ou la pierre
S'entend encore l'écho lointain.

La nuit va s'achever, ai-je dit à la rose,
Il va finir, leur joyeux bal !
Tu soupires en vain, jeune lord qu'on m'oppose,
Va, je ne crains pas de rival.
Elle m'appartient, Maud, elle me donne, ô rose,
Pour toujours son cœur virginal.

Et l'âme de la rose est entrée en mes veines,
Aux doux sons qui remuaient l'air :
Près de l'étang, aux eaux dormantes et sereines,
J'allais voir fuir le ruisseau clair,
De l'étang vers les prés, et les forêts prochaines,
Et ce bois, de tous le plus cher.

Ces prés, où sont encor les empreintes si nettes
Que tes pieds laissent derrière eux,
Et que les vents de mars couvrent de violettes
De la couleur de tes yeux bleus ;
Ce bois, qui de son ombre abrite nos retraites,
Et ces vallons délicieux !

L'acacia n'a pas agité dans ses branches
La neige pure de ses fleurs,
Et les nénuphars ont clos leurs corolles blanches
Où l'onde fraîche met des pleurs.
Mais la rose et le lis, connaissant ta promesse,
N'ont pas dormi dans le jardin,
Les deux fleurs soupiraient, attendant leur maîtresse,
Attendant Maud et le matin.

Reine entre tes sœurs, rose entre toutes parfaite,
Viens, Maud, tes hôtes sont partis.
En robe de satin, des perles sur ta tête,
Reine des roses et des lis,
Tes boucles d'or brillant parmi ces fleurs en fête,
Vrai soleil de ce paradis!

Une larme éclatante tombe
De la corolle d'une fleur,
Enfin elle vient, ma colombe,
Mon ange, ma vie et mon cœur !
Elle vient, elle vient, me chuchote une rose;
Une autre murmure : j'entends
Le feuillage frémir sous son doigt qui s'y pose.
C'est elle, disent les lis blancs.

C'est elle, c'est ma bien-aimée,
C'est elle, et son pas si discret,
Que dans une tombe enfermée
Ma dépouille reconnaîtrait.
Après un siècle ma poussière
Sous ses pas frémirait encor,
Et je sentirais dans la mort
Pénétrer sa douce lumière.

V

Dans sa maison de l'île de Wight, Tennyson avait appris à connaître la mer, cette grande ennemie, dont le charme est si fascinant pour tous ceux qui l'ont contemplée, ne fût-ce que quelques jours. Il avait vécu avec le peuple des pêcheurs et des matelots, ces êtres un peu grossiers, mais dont la vie inclémente est un constant appel au courage, même à l'héroïsme. C'est à eux qu'il a consacré son beau poème d'*Enoch Arden*.

Ici, Tennyson a cherché la perfection dans la simplicité ; il a trouvé un style net et ferme, où ne brillent que de rares images, comme ces fleurs qui croissent

dans un repli du terrain, tout près de la grève, derrière le sommet des falaises, où le vent de la mer courbe de frêles arbustes sans feuilles. Son éclat accoutumé n'apparaît qu'une fois, lorsqu'il décrit les splendeurs des tropiques. Tout le reste est d'une ligne sévère.

Enoch Arden est peut-être la mieux connue en France et en Suisse des œuvres de Tennyson. Il semble qu'elle soit moins appréciée en Angleterre. Pareil phénomène n'est pas rare; certaines plantes dépérissent en changeant de terrain, d'autres prennent au contraire une nouvelle vigueur. L'indifférence relative des Anglais s'explique peut-être par l'aristocratie de leur goût : ils ne sauraient trouver beaucoup d'intérêt aux petites gens, et *Enoch Arden* n'est que l'histoire de très petites gens. Nous n'avons pas le même parti-pris, et nous voyons dans ce poème le plus achevé de ces récits rustiques, dont les premiers essais étaient déjà des modèles. Une traduction en vers de M. Lucien de la Rive a contribué à le faire connaître en Suisse. C'est à cette œuvre, jadis appréciée ici-même par le regretté M. Rambert, que nous emprunterons nos citations.

Nous sommes dans un petit port sur l'Océan :

Trois enfants de ce port étaient inséparables ;
— Un siècle depuis lors a glissé sur ces sables,
Et sur d'autres enfants, mais sur les mêmes jeux. —
Fils du riche meunier Philippe était l'un d'eux;
Annie était le nom d'une fillette blonde,
La plus jolie enfant de bien loin à la ronde,
La seconde des trois; quant au dernier, son nom
Etait Enoch Arden, un inculte garçon,
Le fils d'un matelot perdu dans un naufrage.

Les deux garçons et la jeune fille, avec laquelle ils jouaient au ménage, et qu'ils prenaient tour à tour pour

leur petite femme, sont devenus grands. Annie est aimée de ses deux compagnons. Enoch est fort et hardi, Philippe est timide. C'est Enoch qu'Annie épousera, et Philippe se résignera noblement.

Le jeune ménage est heureux pendant sept rapides années ; trois enfants sont venus l'accroître, et la pêche d'Enoch suffit à entretenir tout ce petit monde. Un jour un accident survient, qui le force à s'aliter, et pendant qu'il est malade, un autre prend son commerce. Pour rétablir sa fortune, Enoch s'engage sur un navire qui se rend en Chine. Il achète, avec le peu qu'il a, un magasin à Annie, et s'en va, plein d'espoir en un prochain retour.

Hélas, l'espoir était menteur. Le temps s'écoule sans apporter de nouvelles du marin. Annie est une marchande inhabile, ses affaires vont mal, son dernier enfant meurt. Philippe intervient alors ; il est riche, il prendra soin des deux enfants. Annie accepte avec reconnaissance :

Mais Enoch est vivant, je l'atteste, et suis sûre
En faisant ce serment de n'être point parjure.
Il vous rendra l'argent que vous m'avez prêté,
Cela se rend, l'argent, mais non pas la bonté.

Dix années se sont écoulées. Les enfants d'Enoch ont presque oublié leur père, et tout le monde au village est convaincu de sa mort. Philippe se hasarde un jour à offrir sa main à la pauvre veuve. Annie hésite ; elle n'est pas si sûre que cela de la mort de son mari ; elle renvoie Philippe à une année ; l'année expire, elle remet encore sa décision de mois en mois. Elle veut chercher, en ouvrant la Bible, une réponse à ses doutes, et ses doigts tombent sur ces trois mots : « Sous un palmier. » Elle ne comprend pas ; mais la nuit même il

lui vient un rêve : Enoch lui apparaît, assis sous un palmier. Il n'y a plus à s'y tromper ; il jouit du repos céleste avec les bienheureux.

Annie se rend alors aux désirs de Philippe, mais son âme reste inquiète ; elle a peur de la solitude, du silence, elle n'ose sortir qu'accompagnée. Ses vagues terreurs cessent à la naissance d'un enfant :

Tout en elle à Philippe enfin s'était donné,
L'instinct mystérieux était déraciné.

Cependant Enoch n'est pas mort. Son bateau a fait naufrage ; avec deux compagnons il a trouvé un refuge dans une île inhabitée des tropiques, en plein océan. Ses deux compagnons ont succombé l'un après l'autre, et Enoch, resté seul pendant de longues années, est devenu presque un vieillard et presque un sauvage, quand il est recueilli par un navire et ramené en Angleterre.

Il revient au petit port où il avait laissé tout ce qu'il aimait. Il trouve sa maison fermée et à vendre ; une pauvre femme, qui l'héberge sans le reconnaître, lui raconte l'histoire d'Annie. Il l'écoute en silence :

Or, à voir cet homme, se tenant
Pour écouter l'histoire, un coude sur la table,
A voir de son regard le calme inaltérable
Pendant tout ce récit, personne n'eût pensé
Qu'il y fût autrement qu'un autre intéressé.
Seulement, quand, après que l'histoire fut close,
Elle dit : « Le pauvre homme, » en manière de glose,
« On voit bien maintenant qu'il est perdu, » l'homme eut
Un acquiescement, et répéta : « Perdu ! »

Sa résolution est prise. Comment briser le cœur de sa femme, porter la douleur et la honte dans son nouveau foyer ? Il se taira jusqu'à ce qu'il meure. Un soir, il se glisse derrière la maison de Philippe ; il voit la lumière

de l'âtre éclairer un paisible intérieur. Brisé par de terribles émotions, il peut à peine faire quelques pas pour sortir, et s'évanouit :

Quand il recouvra l'être,
Il sentit avec lui sa volonté renaître;
Il se leva, marcha; ses pas mal affermis
Trouvèrent leur chemin vers son triste logis,
Et le long de la rue il avait dans la tête
Comme un de ces refrains qu'on répète et répète,
Quand on est harassé, sans les comprendre bien :
« Elle ne saura pas! Elle ne saura rien! »

Puis il se met au travail, et vit, inconnu de tous, jusqu'au jour où, sentant la maladie qui le mine achever son œuvre, il révèle son secret à son hôtesse, en lui faisant jurer sur la sainte Ecriture de n'en rien dire qu'après sa mort :

...Ce fut là son langage.
Alors Miriam mit tant de prolixité
A jurer d'accomplir toute sa volonté,
Qu'une seconde fois son regard vint sur elle,
Qu'une seconde fois de sa bouche fidèle
Chacun des mêmes mots sortit plus lentement,
Et qu'une fois encor la femme fit serment.
Et la troisième nuit après ce jour-là, comme
La bonne Miriam veillait auprès de l'homme
Qui, pâle, sommeillait, il vint de l'Océan
Le gigantesque appel de quelque flot géant.
Et les maisons du port, et leurs vieux murs de brique
Rendirent sous le choc un grand bruit métallique.
Il s'éveilla, dressa son corps, tendit les bras,
Cria d'une voix forte : « Une voile là-bas!
Sauvé! » Puis il tomba lourdement en arrière,
Et tel fut le départ de cette âme guerrière.

Le nom d'Enoch Arden mit la ville en émoi,
Elle fut tout entière en deuil à son convoi[1].

[1] Nous avons découvert l'autre jour, après l'impression de notre premier article, une traduction toute récente d'*Enoch Arden*, d'*Ulysse* et de *Locksley*

Ainsi finit ce poème, aux accents tour à tour tendres, héroïques et déchirants. C'est le seul peut-être où l'aimable poète ait trouvé le don des vraies larmes. Conçoit-on la froideur de la critique anglaise ? Nous avons lu un article, paru au moment de la publication d'Enoch Arden, en 1864, où l'on accusait sérieusement l'auteur de défendre la bigamie !

En même temps qu'*Enoch Arden* était paru un poème aussi étendu, mais moins parfait, *Aylmer's Field*. C'est le récit, par endroits très pathétique, d'un amour contrarié par les préjugés de caste. Le suicide du jeune homme, la mort de la jeune fille, telle est l'issue à laquelle aboutit l'aveugle entêtement d'une famille seigneuriale. La dernière scène, où le frère du suicidé, un pasteur, prononce à l'église un discours accablant, devant le noble ménage, auteur à la fois et victime de cette double infortune, est vraiment d'un grand effet.

La haine de l'orgueil aristocratique tient visiblement au cœur de Tennyson. Nous en avons déjà trouvé

Hall, signée Albert Buisson du Berger. Voici comment elle rend ce dernier passage :

Trois nuits plus tard, presque au point de l'aurore,
Comme Enoch, immobile et pâle, sommeillait,
Et qu'elle, tour à tour, s'endormait et veillait,
De si grandes clameurs de l'océan montèrent
Que toutes les maisons du petit port tremblèrent.
Il s'éveilla, debout, et, remuant les bras,
Il cria vivement : « Une voile là-bas,
Sauvé ! » Puis retomba muet, mort à la peine.
Ainsi passa cette âme héroïque et sereine,
Et, quand on l'enterra, jamais le petit port
N'avait vu de pareil apparat pour un mort.

A part une maladresse, que nous serions mal venu à critiquer, cela n'est vraiment pas mal. Le texte est serré de beaucoup plus près que dans la traduction de M. de la Rive. Mais celle-ci coule avec plus d'aisance et de spontanéité; elle a mieux l'air d'un poème original. Nous avons ici en présence deux systèmes différents de traduction ; l'un et l'autre ont leurs avantages.

l'expression dans *Locksley Hall*, dans *Lady Clara Vere de Vere*[1]. C'est le seul sentiment qui fasse bien vibrer en lui la corde politique. Partout ailleurs, dans ses poèmes sur la liberté, dans son *Ode sur la mort du duc de Wellington*, dans ses différentes pièces adressées aux membres de la famille royale, il s'élève rarement au-dessus des sages considérations d'un libéralisme platonique, ou des amabilités banales. Heureux poète ! N'a-t-il pas raison de regarder avec tant de détachement le train des affaires de l'état ? Pour y trouver quelque intérêt, il faut y mettre la passion de la lutte ; et combien souvent, hélas, cette lutte n'est-elle pas stérile ?

Un autre petit poème, les *Rêves de la mer*, est d'une conception plus bizarre qu'émouvante. La pièce qui décrit la mort du poète *Lucrèce* renferme en revanche de beaux passages philosophiques. Mais, de toutes les poésies contemporaines d'*Enoch Arden*, les plus intéressantes sont certainement la *Grand'mère* et les deux *Fermiers du nord*. Ils marquent une évolution dans la manière de traiter les sujets rustiques : Tennyson fait un pas de plus vers le réalisme. Mieux encore que ses premiers paysans, un peu héroïques, un peu embellis par le paysage qui leur sert de cadre, ceux-ci parlent le langage de la nature. Même les *Fermiers du nord*, comme les personnages de quelques récits d'une date postérieure, s'expriment en une sorte de patois dont la lecture n'est pas précisément facile [2].

[1] Trust me, Clara Vere de Vere,
From yon blue heavens above us bent
The gardener Adam and his wife
Smile at the claims of long descent.

[2] Un exemple :
Wheer'asta beän saw long and meä liggin''ere aloän ?
Noorse ? thoort nowt o' a noorse : whoy, Doctor's abeän an' agoän.

Elle est bien vraie, cette grand'mère, avec sa mémoire pleine de souvenirs anciens et si près qu'ils semblent d'hier, car les années ne comptent plus pour elle. Elle est tranquille devant la mort prochaine; elle n'a pas d'exagération de dévotion :

« Bien sûr, le pasteur dit que nos péchés devraient nous rendre tristes; mais mon temps est un temps de paix, et il y aura de la grâce pour moi; et Dieu, non l'homme, est juge de tout, lorsque la vie cessera; et dans ce livre, petite Annie, est un message de paix. »

Elle a l'apparente indifférence de la vieillesse, et ne trouve pas une larme, quand on vient lui annoncer la mort de son fils aîné :

« Ainsi Willy est mort, ma beauté, mon aîné, ma fleur; mais comment puis-je pleurer sur Willy? Il n'est parti que pour une heure, que pour une minute, mon fils, de cette chambre dans une autre; moi aussi je m'en irai dans une minute. Ai-je donc le temps d'être affligée? »

VI

Nous avons dépassé de quelques années dans notre revue la première série de ces *Idylles du Roi*, qui sont la plus vaste des compositions de Tennyson. Mais à cette première série le poète a ajouté, à plusieurs reprises, de nouveaux épisodes ; il y a rattaché, nous l'avons vu, la *Mort d'Arthur*, un poème de sa jeunesse, et l'œuvre n'a pris une forme définitive qu'en 1872 ; encore le poème, tout récent, de *Balin et Balan* est-il destiné à en faire partie.

Le sujet des *Idylles du Roi* est emprunté à ce beau cycle de la Table-Ronde, qui a inspiré d'abord les bardes gallois et bretons, puis les vieux poètes de France, d'An-

gleterre et d'Allemagne. C'est une mine féconde que ces poèmes du moyen âge, une source vive d'amour et d'héroïsme. Tous les esprits altérés d'idéal devraient y puiser, a dit Edgar Quinet en leur prenant son livre de *Merlin l'enchanteur*, dont l'obscurité s'illumine parfois de si belles pages. Nous y trouvons bien la jeunesse du monde ; comme dans l'épopée homérique, on sent là quelque chose qui commence. Mais la nouvelle jeunesse est moins barbare que l'ancienne ; le christianisme a ajouté des cordes à la grande lyre humaine ; avec leur langue trop fruste, les premiers bardes n'en ont tiré que de faibles sons : mais quel trésor ils ont laissé aux poètes plus parfaits des âges postérieurs !

Entre tous ces poèmes, ceux de la Table-Ronde nous offrent peut-être la plus belle image de la chevalerie ; elle est là dans toute sa fleur, et jamais guerriers n'eurent un plus haut idéal qu'à cette fabuleuse cour d'Arthur. Et quels brillants motifs de récits et de descriptions que ces aventures de guerre, d'amour, d'enchantement : la naissance surnaturelle d'Arthur, ses prouesses, sa Table-Ronde, sa mort mystérieuse, la conquête du Saint-Graal, le vase où fut recueilli le sang du Christ, les exploits de Lancelot, les charmes du vieux Merlin !

Tennyson a donné à ces légendes leur expression la plus parfaite. Leur a-t-il pris tout ce qu'elles contenaient de beauté ? A-t-il tout mis dans cette traduction, si supérieure, par la forme, aux originaux ? Sans avoir lu ceux-ci, en n'en connaissant que le thème, on peut facilement répondre que non. Son instrument est un peu grêle pour la grande épopée ; il n'a pas rendu tout ce qu'il y avait de vraiment profond dans l'idéal chevaleresque. Aussi, malgré son intérêt, la partie épique n'est-

elle pas la meilleure de l'œuvre, ou plutôt elle apparaît trop adoucie, ornée de couleurs trop gracieuses : on dirait parfois une *Légende des siècles* transformée en opéra-comique. Ces guerriers combattent bravement d'estoc et de taille, mais ils sentent toujours derrière eux la brillante galerie des dames qui les applaudissent : ils aiment et souffrent, mais c'est souvent dans le ton de la romance. Faisons exception toutefois pour le *Saint-Graal*, dont la pensée philosophique est fortement traitée, pour *Genièvre*, et surtout pour la *Mort d'Arthur*, la plus belle page d'épopée de l'œuvre entière.

Au contraire, ces couleurs douces vont à merveille aux parties romanesques du sujet. Ici Tennyson atteint la perfection ; aucune littérature n'a peut-être de morceaux plus charmants. La tristesse même, et ces poèmes en sont pleins, est touchante, jamais poignante. Les personnages se meuvent sur un ciel éclairé de toutes les teintes féeriques d'un beau soir ; ils ont leurs passions et leurs douleurs, qui nous émeuvent un instant ; mais leur histoire se termine sous une impression consolante ; le nuage noir, près d'éclater, se dissipe dans l'azur, ou s'évanouit en vapeurs roses.

Les différents morceaux des *Idylles du Roi* ont été écrits dans un espace de trente années ; c'est assez clairement indiquer la nature de l'œuvre, succession d'épisodes détachés. Mais tous ces épisodes ont pour personnages Arthur, ses chevaliers et ses dames, et pour décors les cours de Caerléon et de Camelot, et les paysages du légendaire royaume gallois. En les publiant sans plan apparent, le poète les avait d'ailleurs arrangés dans un ordre définitif : on n'en peut douter en voyant la gradation habilement calculée des effets. On dirait un

orchestre, qui débute par des notes gaies et caressantes ; puis viennent des notes douces et plaintives, interrompues çà et là par les sonorités des cuivres ; peu à peu le ton se fait lugubre, jusqu'à ce qu'éclate la tempête, à laquelle succède une marche funèbre aux accents héroïques, qui semble, par moments, un solennel chant de triomphe.

Chacun de ces poèmes porte cependant sa date par le style : la *Mort d'Arthur* a toute la richesse descriptive des pièces de la trentième année, et, dans le *Saint-Graal* et le *Dernier tournoi*, nous trouvons l'inspiration un peu assombrie des années de vieillesse. Où la vraie langue des *Idylles* se peut voir le mieux, c'est dans leur premier groupe, qui est classique, *Enide, Viviane, Elaine*, et *Genièvre* [1]. Là, nous avons le style des poèmes rustiques, un peu monté de ton, et plus orné ; nous pourrions comparer cette forme exquise à un beau vêtement de satin un peu sombre, à la fois simple et riche, sur lequel scintillent par endroits des joyaux et de merveilleuses broderies ; on y sent généralement la marche familière de la prose, mais quelles poétiques images on rencontre à profusion, au hasard d'une lecture rapide : « Yeux de femmes pures, paisibles étoiles de l'amour. — La lumière et l'ombre ne se succèdent pas plus rapidement sur la prairie, par un ciel couvert, que la rougeur et la pâleur sur le visage d'Enide. — Ses yeux se voilèrent d'un brouillard heureux, tel celui qui conservait à l'Eden la fraîcheur de sa verdure. — Dans les prairies,

[1] Ce sont les quatre *Idylles du Roi* traduites en français par Francisque Michel et illustrées par Gustave Doré. Les dessins du maître sont charmants, mais il nous semble que, pour *Elaine* du moins et pour *Genièvre*, ils ne rendent qu'à demi l'esprit de l'œuvre. Nous nous représentons ces personnages dans un décor moins réel que les architectures romanes ou gothiques où Doré les a placés.



les peupliers et les trembles faisaient en s'agitant le bruit d'une fine pluie qui tombe. »

Par leurs sentiments, ces *Idylles* donnent l'impression d'un lointain étrange, un peu voilé, à demi terrestre. Cela est antérieur à toute histoire ; c'est un rêve, mais un de ces beaux rêves qu'on ne peut faire qu'éveillé. Il semble qu'on se promène daus une forêt enchantée, où la lune fait scintiller comme de l'or pâle les gouttes de rosée, jette ses blancs reflets sur les troncs noueux, ou les allonge devant les regards en mystérieuses traînées, et détache parfois, sur les bois noirs, les créneaux d'une vieille tourelle.

Le livre débute par la *Venue d'Arthur*. On dit généralement en Bretagne qu'Arthur est fils d'Uther, auquel il a succédé comme *pendragon* ; mais un mystère plane sur sa naissance. Le roi Léodogran, qu'il a secouru victorieusement contre les païens, et dont il demande en mariage la fille Genièvre, veut savoir la vérité ; il interroge Bellicent, la sœur d'Arthur, et celle-ci lui apprend que son frère supposé a été trouvé au bord de la mer par les enchanteurs Bleys et Merlin, qu'il est protégé par des puissances surnaturelles, qu'il doit restaurer le royaume chrétien en Bretagne, et que, comme sa naissance, sa mort sera miraculeuse. Léodogran se déclare satisfait et donne Genièvre à Arthur. La description du mariage est d'un romantisme charmant ; mais déjà on voit monter un nuage sur le ciel : Genièvre a été escortée par le vaillant Lancelot du Lac, qu'elle avait d'abord pris pour le roi lui-même, et le poison de l'amour coupable est entré dans les veines de tous les deux. Cet adultère, qui assombrit le règne glorieux d'Arthur, va former le dénouement de l'œuvre.

Le roi fonde sa Table-Ronde, confrérie de chevaliers, qui doivent faire le vœu de défendre la foi, de n'aimer qu'une seule femme, d'être partout les champions des faibles. Hélas ! Le roi trop parfait a trop présumé des hommes ; dans leurs combats contre leurs passions, ceux-ci succomberont presque tous, et Lancelot, le plus grand, sera le plus traître.

Mais, au premier épisode, *Gareth et Lynette*, les traditions chevaleresques sont dans toute leur fraîcheur ; la royale cité de Camelot, avec son palais et sa porte, « où les guerres d'Arthur sont rendues en figures mystiques, » ne voit encore que preux chevaliers et nobles femmes. Le jeune Gareth, troisième fils de Bellicent, n'a arraché qu'à grand'peine à sa mère la permission de se rendre à la cour du roi ; encore doit-il s'engager à faire pendant un an, sous un nom supposé et sous l'habit d'un marmiton, un noviciat dans les cuisines. Relevé bientôt de sa promesse, il se fait reconnaître d'Arthur, et, comme la jeune Lynette vient demander secours pour sa sœur Lyonors, tenue captive dans un château par trois chevaliers, Gareth demande à partir avec elle. Arthur y consent, mais la belle Lynette s'enfuit, tout indignée de n'obtenir pour champion qu'un petit valet de cuisine. Gareth la suit, endure patiemment tous ses sarcasmes, et fait de telles merveilles avec son épée que Lyonors est délivrée et que Lynette reconnaît la noblesse de son défenseur.

« Et celui qui raconta ce conte aux temps anciens dit que sir Gareth épousa Lyonors, mais celui qui le raconta plus tard dit que ce fut Lynette. »

Ce joli épisode est le seul gai des *Idylles*. Avec *Enide*, nous sommes déjà dans la décadence du règne d'Arthur.

L'adultère de Geniëvre est connu de tous, sauf du roi, et Geraint craint pour la jeune femme qu'il a épousée toute pauvre, après avoir délivré sa famille de l'oppression d'un chevalier félon, un exemple venu de si haut. Il l'emmène dans ses terres, et là, le soupçon le tourmentant toujours, il comprend mal d'innocentes paroles d'Enide ; il la croit coupable, et la soumet à la plus dure des épreuves, qu'elle subit avec un dévouement touchant. Plus tard, il doit lui faire réparation ; mais l'amour que le soupçon a rongé peut-il revivre pur comme auparavant?

It is the little rift within the lute,
That by and by will make the music mute,
And ever widening slowly silence all.

C'est ici que doit se placer l'histoire de *Balin et Balan*, deux frères tendrement unis, qu'une erreur fatale amène à mourir de la main l'un de l'autre. En même temps, Viviane apparaît sur la scène des *Idylles*. Elle va jouer le rôle principal dans le poème suivant.

Tennyson, ce charmant féminin, a créé surtout deux types de femmes. Les unes sont douces, aimantes, un peu passives : c'est Enide, ce sera Elaine. Les autres n'ont au cœur qu'égoïsme et astuce. Ce dernier type se montre bien dans *Viviane*, la vipère à langue dorée, qui erre sans bruit à travers la cour, épiant les secrets coupables. Quand elle a suivi le vieux Merlin de l'autre côté de la mer, quelle habileté elle met à le séduire, par les caresses, par les larmes, par la jalousie, par l'étalage d'une feinte faiblesse ! En apprenant le charme de l'enchanteur, ce n'est pas qu'elle veuille avoir Merlin tout à elle ; non, elle le mure dans son vieux chêne, « perdu désormais pour la vie et pour la gloire, » elle pense se faire une auréole de la défaite, perfidement ourdie, d'un puissant.

Le poète n'a épargné aucun trait pour rendre cette Dalila haïssable ; mais, ici encore, on peut voir que la passion vraie échappe, en partie, à ses moyens d'expression. Ce poème de Viviane est si lointain, si enveloppé de vague, que le cri de la haine s'amortit au travers, et que nous n'en percevons plus qu'un son plaintif. Comparez à *Viviane* la *Colère de Samson*, d'Alfred de Vigny, dont le thème est tout semblable : au lieu de cette poésie un peu molle, nous trouvons là des imprécations viriles, une amertume passionnée contre « ce compagnon dont le cœur n'est pas sûr, » et qui nous traite en ennemis :

Celle à qui va l'amour, et de qui vient la vie,
Celle-là par orgueil se fait notre ennemie.

Il est impossible de donner, sans citations, une idée un peu nette du style et de la manière des *Idylles* ; aussi allons-nous raconter, au moyen d'un certain nombre de passages, traduits vers par vers, l'épisode d'*Elaine*, le plus parfait peut-être, et le plus touchant dans sa grâce un peu romanesque.

La blonde Elaine, Elaine à la douce figure,
La fille d'Astolat, comme un lis blanche et pure,
Dans la tour de l'est, où sa chambre était très haut,
Gardait l'écu sacré du noble Lancelot.
L'ayant d'abord placé de façon que l'aurore
Brillât en l'éveillant sur le métal sonore,
Elle lui fit, craignant de le voir se ternir,
Une housse de soie, afin de le couvrir,
Et broda là-dessus les blasons de l'armure,
Tous dans leurs propres tons, avec une bordure
Qu'elle-même inventa, des fleurs et des rameaux,
Et des nids frémissants, pleins de petits oiseaux.
Elle ne croisa point les bras sur son ouvrage ;
Chaque matin, laissant son père et son ménage,
Elle montait, fermait sa porte dans la tour,
Et découvrant l'écu, le lisait tout le jour,

Tantôt cherchant le sens caché des armoiries
Et tantôt se perdant en longues rêveries
Sur les coups que l'épée ou le fer d'un rival
Avaient, en maint endroit, assénés au métal :
« Où ? Quand ? Vieux, ce coup-là ; cet autre, c'est facile
A voir, est tout récent ; l'autre vient de Caerlyle,
L'autre de Camelot, l'autre de Caerléon.
Et celui-là ? Quel coup, mon Dieu ! Le croirait-on ?
Il l'eût tué ; mais Dieu terrassa l'adversaire,
Brisa sa forte lance, et le jeta par terre. »
Elaine ainsi rêvait, et se parlait tout bas.
Comment la blanche enfant, qui ne connaissait pas
Le nom de Lancelot, avait-elle l'armure ?
Lui-même, sachant bien que la garde était sûre,
L'avait mise en ses mains, en allant au tournoi
Du diamant, créé sous ce nom par le roi,
Un diamant étant le prix de la victoire.

Jadis Arthur a trouvé, en effet, dans un lieu solitaire, sur la tête d'un squelette, une couronne de neuf diamants, et de chacun d'eux il a fait le prix d'un tournoi annuel. Huit ont déjà été gagnés par Lancelot, qui se propose, le neuvième une fois en sa possession, d'offrir toute la parure à la reine.

Le neuvième tournoi va s'ouvrir ; Lancelot, croyant surprendre sur le visage de Geniêvre le désir de le voir rester, s'est excusé auprès du roi, en prétextant une ancienne blessure, et a laissé partir Arthur et ses chevaliers. Mais la reine l'a engagé, tôt après, à se rendre au tournoi sous un déguisement et visière baissée. « Comme cela, ce n'est pas à votre nom, a-t-elle dit, c'est à vous seul que vous devrez la victoire. » Lancelot est alors parti. Ayant pris des chemins écartés, il est arrivé au château d'Astolat, où la blonde Elaine vit avec son père et ses deux frères, Torre et Lavaine. Il leur a demandé l'hospitalité, tout en les priant de ne pas lui faire dire son

nom, puis il a emprunté l'écu de Lavaine, et a persuadé au jeune homme de l'accompagner. « Peut-être, lui a-t-il dit, gagnerez-vous le diamant pour cette jeune fille. »

Torre brusquement dit : « C'est un beau diamant,
Mais fait pour une reine et non pour un enfant. »
Elaine, qui baissait les yeux, intimidée
De se sentir ainsi nommée et regardée,
Rougit légèrement en s'entendant railler
Par son frère devant le noble chevalier.
Lui, toujours courtois, dit en se tournant vers elle :
« Si les beaux ornements ne vont qu'à la plus belle,
Et si la reine seule à ce titre a des droits,
Je me suis donc trompé grandement, car je crois
Que le plus pur joyau, de quelques feux qu'il brille,
Irait, sans déroger, à cette jeune fille.»
Ainsi dit-il; la blanche enfant sentit son cœur
Gagné par cette grâce et par cette douceur;
Elle le regarda, levant les yeux à peine :
Le criminel amour qu'il portait à la reine,
En lutte avec l'amour qu'il avait pour son roi,
L'avait vieilli, rendait son regard triste et froid.
Certes, pécher avec une reine si fière,
La fleur de l'Occident et de la terre entière,
N'eût été que plus doux pour d'autres ; mais, pour lui,
Il se sentait parfois sombre comme la nuit,
Cherchait la solitude, et trouvait l'épouvante
Des noirs remords, son âme étant encor vivante.
Mais Elaine crut voir l'homme le plus divin
Que jamais dame ait eu, dans un royal festin,
Assis à ses côtés, à la cour la plus belle.
Marqué, bronzé, deux fois au moins plus âgé qu'elle,
Ayant l'empreinte au front de coups d'épée anciens,
Quand les yeux du guerrier rencontrèrent les siens,
Elle l'aima, d'un tendre amour, qui fut sa perte.

Lancelot a raconté toutes ses prouesses à ses hôtes, et la jeune fille l'a admiré silencieusement ; comme Lancelot lui a confié son écu, elle a eu la hardiesse de

demander une faveur : « Ne pourriez-vous porter mes couleurs à votre heaume, une manche rouge, brodée de perles ? » Lancelot a accepté ; comme il combat toujours sans couleurs, cela assurera mieux son déguisement. « Ce que je fais là, je ne l'ai fait pour aucune femme vivante, » a-t-il dit, et le visage d'Elaine s'est illuminé.

C'est ainsi que nous la trouvons, au commencement du poème, rêvant à côté de l'écu. Lancelot est parti avec Lavaine, et, dans le grand tournoi, le chevalier inconnu a battu tous les autres ; mais il est si grièvement blessé qu'il n'a pas la force de recevoir le prix, et que Lavaine l'emmène en hâte dans un ermitage voisin, où il est longtemps entre la vie et la mort.

HENRI JACOTTET.

(*La fin prochainement.*)

LE RACHAT DES CHEMINS DE FER

PAR L'ÉTAT

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE[1]

XI

Nous nous sommes demandé si en Suisse le rachat des chemins de fer par l'état était possible, et s'il serait avantageux ?

Constatons tout d'abord qu'en ce qui concerne l'unification des chemins de fer, il ne saurait y avoir aucun doute. Elle est désirable, elle deviendra nécessaire pour la raison même qui a amené la Suisse à se transformer de confédération en état fédératif. La division actuelle du réseau entre un certain nombre de compagnies est une source de faiblesse dans tous les sens, comme de dilapidation de forces et de capitaux, absolument contraire aux vrais intérêts des compagnies elles-mêmes et du pays.

Dans une brochure publiée tout récemment[2], M. G. Stoll, l'un des directeurs du Nord-est, a tenté, non sans

[1] Pour les deux premières parties, voir les livraisons de février et de mars.

[2] *Zur Ehrenrettung des Privatbahn-Systems der Schweiz.* — In-8°. Zurich, Orell Füssli, 1888.

succès, de défendre l'honneur des compagnies suisses, et aussi, quoique avec moins d'autorité, le maintien du système actuel. On peut admettre avec lui que les compagnies ont rendu de grands services au pays, non sans y mêler bien des choses regrettables, dont elles ont été elles-mêmes plus d'une fois les victimes. Assurément, l'état n'aurait pas construit le réseau que nous possédons actuellement en aussi peu de temps. Même avec un réseau plus limité, il est bien probable qu'il aurait fait une mauvaise affaire, comme les compagnies elles-mêmes; que l'ensemble du pays aurait dû en supporter les conséquences, sous forme d'aggravations d'impôts, et, ce qui aurait été plus grave, peut-être par l'ébranlement de crédit qui en serait résulté soit pour l'état, soit pour les particuliers. Et il y a quelque chose de singulièrement dur, de choquant même pour les consciences délicates, à voir l'état chercher à s'emparer des chemins de fer au moment où ils commencent à se relever, où ils ont la perspective de se récupérer de leurs pertes passées, en d'autres termes à venir récolter où il n'a point semé, sans parler des obstacles qu'il a mis plus d'une fois au travail dont il veut maintenant s'attribuer le bénéfice.

Mais, ceci admis, il faut admettre aussi que la situation actuelle n'est bonne ni pour les compagnies, ni pour le pays, et justifie dans une grande mesure l'intervention du gouvernement. Cette intervention s'est manifestée depuis plusieurs années d'une manière que M. Stoll relève avec amertume, et il n'a pas tort. Les compagnies ont été mises, sous presque tous les rapports, dans une dépendance à peu près complète de l'état, qui les contraint, par sa force supérieure, à faire des choses auxquelles les actes de concession ne les obligent point. Citons comme exemple les trains de nuit, qui arriveront,

nous en sommes persuadé, à donner de bons résultats financiers, comme toutes les facilités accordées au public, mais à la longue seulement, et dont le poids principal, ou presque unique, est tombé sur celle des trois compagnies intéressées qui était le moins en mesure de le supporter. Cependant, la tutelle où ont été mises les compagnies, et qui deviendra nécessairement toujours plus stricte et plus dure, ne remédie que d'une manière négative et tout à fait incomplète au défaut capital du système, qui est la division. Aujourd'hui, sans doute, les compagnies ne sont plus en état de se faire du tort à elles-mêmes en organisant leurs horaires sans tenir compte les unes des autres, comme cela se faisait jadis, ou de satisfaire leurs rancunes ou leurs rivalités par des coïncidences mal combinées. On peut aller sans changer de voiture de Genève à Bâle ou à Zurich. Mais que de choses encore restent en souffrance dans le transport des personnes et des marchandises, faute d'une administration unique, qui pourrait accomplir sans peine des réformes, de tarifs et autres, presque impossibles lorsqu'il y faut l'entente de plusieurs administrations dont les circonstances et les intérêts diffèrent à ce point d'en devenir parfois antagonistes !

Naturellement, chaque compagnie cherche à tirer à soi la couverture partout où cela est possible, et cela se peut encore en bien des choses, particulièrement dans les rapports avec les compagnies étrangères, où telle compagnie peut être en mesure d'accaparer un trafic non seulement au détriment d'autres compagnies qui devraient l'avoir, mais du pays tout entier. Ce sont ces intérêts opposés, cette division, qui ont fait en bonne partie la faiblesse de nos chemins de fer et leur insuccès. Même les passages des Alpes sont plus ou moins dans la dépen-

dance des compagnies étrangères. Tout le monde sait, par exemple, que le percement du mont Cenis n'a pas donné les résultats qu'on en attendait, bien s'en faut. Dès le début, le trafic à travers ce passage a été faible. Pourquoi ? Parce qu'il est alimenté du côté de l'ouest par une compagnie puissante, le Paris-Lyon-Méditerranée, qui voit son intérêt à faire passer voyageurs et marchandises sur ses lignes de Marseille et de la Rivière. Elle s'est trompée, sans aucun doute, car, lors de l'ouverture du Gothard, le trafic du nord de la France, de la Belgique, de la Hollande et de l'Angleterre vers l'Italie l'a abandonnée, et elle est obligée maintenant de faire des efforts immenses et coûteux pour ramener le courant qui s'est écarté d'elle avec toute justice; mais il n'en demeure pas moins qu'elle sera plus ou moins maîtresse du trafic du Simplon, lorsqu'il sera percé, aussi longtemps que ce passage sera entre les mains d'une compagnie pauvre et peu puissante.

Que le réseau suisse tout entier soit dirigé par une administration unique, et la situation change immédiatement du tout au tout. Il n'est plus désarmé ; il peut négocier avec les compagnies étrangères de puissance à puissance et les contraindre à le traiter équitablement ; il prend à leur égard exactement la position qu'elles ont eue à l'égard de nos petites compagnies. Les chemins de fer suisses, placés au centre de l'Europe occidentale, ont une situation splendide. Grâce au percement des Alpes sur leur territoire, à l'ouverture de l'Arlberg, ils pourraient devenir comme le nœud et le centre du grand système européen de voies ferrées, le passage obligé de plusieurs grands courants commerciaux, à leur propre avantage et à celui du pays tout entier, transformant ainsi en bénéfice le grave inconvénient d'être éloigné de la mer. En

effet, des pays maritimes qui nous entourent, tous font de grands sacrifices pour outiller leurs ports de mer et pour y attirer le trafic. En Autriche, Trieste; en Italie, Venise, Brindisi, Gênes; en France, Marseille, Bordeaux, le Hâvre, Boulogne et Calais; en Belgique, Anvers; en Hollande, Flessingue, Rotterdam et Amsterdam; en Allemagne, Hambourg, cherchent à attirer le plus possible de marchandises et de voyageurs, et sont vigoureusement appuyés par les réseaux ferrés qui y aboutissent, à juste titre, puisque leur prospérité en dépend en bonne partie. Une compagnie unique pour les chemins de fer suisses, pouvant diriger le trafic du pays à son gré, pourrait donc traiter avec les compagnies étrangères de manière à avoir les meilleurs tarifs et l'expédition la plus prompte des marchandises. Au lieu de transporter par colis, elle serait en mesure d'effectuer le transport par wagons complets, et d'avoir dans les divers ports de mer des agences qui surveilleraient la réexpédition aux meilleures conditions. Voilà comment nos chemins de fer pourraient rendre à notre commerce et à notre industrie des services inestimables pour leurs importations et leurs exportations, et leur permettre de sortir victorieux du protectionnisme qui les entoure et les enserre.

Les mêmes avantages pourraient être obtenus pour le transport des voyageurs. Une compagnie unique ne parviendrait-elle pas à organiser de grandes lignes, au travers de la Suisse, dans diverses directions, qui seraient non seulement à son avantage mais à celui du pays? Plus celui-ci sera facilement abordable, plus on y viendra. Nous-mêmes nous nous en servirons pour nos rapports avec l'extérieur. L'ouverture du Gothard nous a déjà valu la création de plusieurs de ces lignes; d'autres deviendront possibles le jour où les chemins de fer suisses

seront sous une seule direction, et où ils pourront organiser de vrais express, avec de bonnes voitures, peut-être, quoique plus difficilement, avec des tarifs réduits, mais ce dernier point n'est pas essentiel. La rapidité et le confort des trains sont autrement importants. Aujourd'hui, de Paris par exemple, les trains marchent merveilleusement aussi longtemps qu'ils sont sur territoire français. Quand ils arrivent sur territoire suisse, du côté de Bâle aussi bien que de celui de Neuchâtel ou de Lausanne, ils n'ont plus que la vitesse ordinaire et s'arrêtent à toutes les stations. Cela fait sur les étrangers et même sur les Suisses une curieuse impression, qui n'emporte aucune louange à l'adresse de nos chemins de fer.

Voilà des avantages considérables que l'unification de nos chemins de fer procurerait à la Suisse, et ce ne sont pas les seuls. M. Stoll ne veut pas le voir, et c'est ce qui fait la faiblesse de son argumentation. Le pays a fait de grands sacrifices pour ses voies ferrées. Non seulement beaucoup de particuliers y ont perdu des sommes très importantes comme actionnaires, mais des cantons et des villes y ont participé par des subventions à fonds perdu qui pèsent sur plusieurs d'entre eux sous la forme d'une aggravation d'impôts considérable et permanente. Ces sacrifices ne doivent pas être vains. On a déjà commencé à demander que les chemins de fer deviennent ce qu'ils doivent être, un instrument puissant de développement national, et on le demandera de plus en plus, à mesure que la question sera mieux comprise. Si les compagnies ne trouvent pas le moyen de répondre à ce vœu légitime, elles seront bousculées, car la poussée populaire deviendra irrésistible, et elles doivent se souvenir que leurs entreprises ne sont pas purement privées : elles constituent des monopoles d'un

intérêt public, qui ne peuvent subsister qu'à la condition de servir complètement les intérêts pour lesquels le monopole leur a été accordé.

Et pourtant il faut ajouter qu'une compagnie unique, purement privée, ne serait pas possible en Suisse, parce qu'elle deviendrait trop puissante, qu'elle ne tarderait pas à porter ombrage à l'état, qu'une lutte s'établirait sans doute entre eux au grand dommage de tout le monde.

XII

Faut-il en conclure que le rachat par l'état soit l'unique remède? Nullement. C'est un remède qui pourra être saisi en désespoir de cause, si l'on n'en trouve pas d'autres, mais qui pourrait être pire que le mal.

Tout d'abord, la confédération devrait se charger d'une dette d'un milliard à peu près. En temps ordinaire, si la situation de l'Europe était telle que de laisser présager une ère de paix prolongée, ceci n'aurait rien d'effrayant, puisqu'il s'agirait d'un capital productif. On peut admettre que l'argent ne coûterait pas plus de $3^1/_2$ %, soit 35 millions par an. Alors même que le produit net des chemins de fer n'atteindrait pas cette somme les premières années, le déficit ne serait pas grand et le trésor fédéral serait en mesure de le supporter. Mais, si une guerre se produisait, ou même une simple menace de guerre prolongée comme l'an passé, qui suspendît les affaires et le trafic, s'il devenait nécessaire de mobiliser notre armée pour la garde de nos frontières, comment la confédération, avec une énorme augmentation de dépenses d'un côté et une forte réduction de ressources de l'autre, pourrait-elle faire honneur à ses engagements? Trouverait-elle à emprunter, même à des conditions usu-

raires ? Il nous semble qu'il suffit de poser ces questions pour montrer l'énorme imprudence qu'il y aurait à effectuer le rachat dans les circonstances actuelles.

Mais, dira-t-on, la confédération n'a pas l'intention de prendre sur elle d'un seul coup une charge aussi lourde. Elle ne rachètera les compagnies que successivement, l'une après l'autre, selon les circonstances. S'il en est ainsi, où sera le bénéfice pour le pays ? Le rachat n'a de raison d'être que s'il embrasse tout le réseau et s'effectue rapidement. En se prolongeant, l'opération mettrait le pays dans un état de crise plus ou moins violent, pendant lequel des intérêts considérables demeureraient en souffrance, et qui aurait pour résultat certain de surexciter au plus haut degré la tendance malsaine à la spéculation, qui ne s'est que trop donné carrière à propos du Nord-est. Ce qui vient de se passer avec cette compagnie devrait mettre en garde contre ces négociations où l'on joue au plus fin, et où le gouvernement peut être à peu près sûr d'être toujours roulé, à moins que, une fois maître d'une partie du réseau, il ne se serve de sa puissance supérieure pour imposer ses conditions, et ne répare par des injustices, aux dépens des dernières venues, les erreurs qu'il aura commises dans le rachat des premières.

Supposons cependant que le rachat se fût effectué, même dans de bonnes conditions, pense-t-on que la Suisse en tirerait quelque gain ? Le jour où l'état possèdera les chemins de fer, il les mettra sur le sable mouvant de la politique, c'est-à-dire dans la situation la plus contraire à une bonne administration. De toute part on viendra lui demander des faveurs : telle contrée demandera un chemin de fer, telle autre des abaissements de tarifs, de troisièmes des augmentations de trains. Comment résis-

tera-t-il à toutes ces sollicitations, surtout lorsque les députés devront bon gré mal gré prendre fait et cause pour leurs électeurs ? Puis, dans les vingt mille places à distribuer, pourra-t-on nommer les plus méritants ! Ne devra-t-on pas tenir compte des recommandations, des intérêts de partis ? Jusqu'ici notre vie publique n'a été que très peu atteinte par la corruption qui résulte de l'abondance des faveurs dont le gouvernement est la source. En sera-t-il de même après le rachat des chemins de fer ?

A ces causes d'incompétence de l'administration de l'état, il faut ajouter encore le fait de la durée des fonctions. Dans une administration privée, un homme qui fait son devoir est en quelque sorte inamovible. Au fédéral, un employé n'est nommé que pour trois ans. A chaque renouvellement du conseil fédéral, il peut être écarté sans autre. Puis il est probable que les traitements seraient diminués : on les mettrait en harmonie avec ceux de l'administration postale ; il y aurait toute une série de lois à faire pour les déterminer dans chaque cas. Les chemins de fer seraient enfermés ainsi dans des cadres rigides, admissibles pour une administration d'état, où la routine domine, mais incompatibles avec la gestion d'une entreprise commerciale, où les changements sont incessants, où il faut suivre avec vigilance et intelligence les variations qui se produisent dans le trafic soit à l'intérieur soit à l'extérieur, pour peu qu'on veuille subvenir aux besoins du commerce et de l'industrie. Un exemple permettra de s'en rendre compte. Dans deux cas, des compagnies suisses en déconfiture ont appelé comme directeur des hommes distingués, en leur faisant des avantages pécuniaires considérables, et elles n'ont eu qu'à s'en féliciter. Q'est-ce en effet qu'un traitement

de 25 000, 30 000, même 50 000 francs pour une entreprise dont le budget annuel se chiffre par dixaines de millions ? Il n'a rien d'exceptionnel pour des ingénieurs chargés de grands travaux. Or, la bonne direction d'un réseau considérable est plus importante encore ; il ne peut être que de bonne administration d'y appeler des hommes capables, et de les payer en conséquence; ce serait de l'argent qui se retrouverait au décuple, parfois au centuple. En Suisse, une compagnie pourrait le faire, l'état pas. C'est un honneur pour notre démocratie d'avoir toujours à son service un nombre suffisant d'hommes capables, qui n'aspirent point au gouvernement pour de l'argent et qui se contentent de traitements modestes, en sacrifiant parfois des situations beaucoup plus lucratives. Mais n'y aurait-il pas quelque chose de choquant à voir un ou plusieurs directeurs de chemins de fer être payés peut-être deux ou trois fois autant que leur supérieur hiérarchique, le chef du département des chemins de fer ? Le peuple lui-même l'admettrait-il ?

Nous touchons ici à un point délicat. L'idée du conseil fédéral, ou tout au moins de son département des chemins de fer, est très probablement de se passer de directeurs et de tout diriger lui-même. Si cette idée était mise à exécution, elle aurait presque certainement des conséquences désastreuses. En effet, les nominations au conseil fédéral étant essentiellement politiques, il y a tout lieu de penser qu'aucun de ses membres n'aurait une compétence spéciale en matière de chemins de fer ; et il faut des connaissances spéciales pour une direction pareille. Avec un directeur incompétent, servi peut-être par un état-major d'hommes inférieurs, il pourrait suffire de très peu de temps pour désorganiser l'administration et amener des pertes sérieuses. On ob-

jectera l'exemple des postes et des télégraphes. Mais nous avons vu ce fait s'y produire, tant et si bien qu'il a fallu relever des tarifs, dont quelques-uns n'ont jamais été abaissés depuis lors, et écourter les facilités accordées au public, pour réparer les brèches. Et pourtant les postes ne sauraient être comparées aux chemins de fer. Elles sont essentiellement une affaire de routine; elles n'ont pour ainsi dire pas de capital engagé, et leurs recettes sont presque insignifiantes à côté de celles de l'ensemble de notre réseau de chemins de fer. Avec ceux-ci, qui représentent un très gros capital, de légères erreurs peuvent entraîner des pertes considérables, dont l'effet se prolongera longtemps peut-être. Plus un réseau est grand, plus il est nécessaire que la direction en soit habile, c'est-à-dire confiée à des hommes rompus au métier et dont la position ne soit pas livrée aux fluctuations ou aux préoccupations de la politique.

Une autre difficulté se présenterait dans le rachat des chemins de fer par la confédération, celle du Gothard. Il est évident que cette ligne ne pourrait être laissée à l'écart, car elle est aujourd'hui la plus importante du réseau suisse, et sans elle il demeurerait tronqué et en partie paralysé. La paierait-on à sa valeur actuelle? Mais, dans dix ans ou quinze ans, si le Simplon et le Splugen se percent, elle ne vaudra peut-être plus que la moitié du prix qu'on en aurait donné. Il y a plus: elle a été construite en partie grâce à des subventions étrangères et suisses, qui n'ont pas été données à fonds perdu, mais qui comportent un droit de propriété en second rang, c'est-à-dire que lorsque les recettes auront donné aux actionnaires un bénéfice net du 7 $^0/_0$, le surplus devra être distribué aux états subventionnants dans la proportion de leur participation. Cette

perspective peut paraître chimérique ; ce qui ne l'est nullement, c'est le droit de contrôle que ces états se sont réservé et qu'ils exercent sans conteste. Le leur rachètera-t-on, et à quel prix ? S'ils refusaient de le céder, comme ce serait leur droit, et que la confédération passât outre, en faisant rentrer les lignes du Gothard dans son réseau, il en résulterait que nos deux puissantes voisines, l'Allemagne et l'Italie, auraient de fait un droit de contrôle sur l'ensemble de nos chemins de fer, situation absolument inacceptable.

Beaucoup d'autres choses encore donneraient au gouvernement fédéral des embarras dont il lui serait difficile ou impossible de sortir. Serait-il de sa dignité de traiter avec des compagnies de chemin de fer étrangères, comme il le faudrait constamment si l'on voulait arriver à une exploitation qui fût dans l'intérêt du pays ? Pourrait-il exploiter au besoin sur territoire étranger des tronçons de lignes qui rentreraient clairement dans son réseau ? Une compagnie pourrait le faire, l'état pas. Serait-il en mesure d'organiser au dehors de grandes lignes traversant la Suisse, peut-être avec ses wagons sur tout le parcours ? Bien d'autres questions de ce genre pourraient être posées, qui montreraient combien le gouvernement serait mal placé pour tirer de notre réseau tout le parti qu'on en pourrait obtenir ; mais il en est une au moins qui ne saurait être omise : aujourd'hui, le conseil fédéral contrôle les compagnies de chemins de fer, et d'une manière très effective. Lorsqu'il aurait le réseau entre ses mains, qui le contrôlerait lui-même ? Nous voyons que l'assemblée fédérale est déjà surchargée. Que serait-ce donc lorsqu'on aurait ajouté à l'administration actuelle une autre administration, beaucoup plus importante en-

core au point de vue des capitaux engagés, du budget, du nombre des employés, des intérêts financiers et économiques du pays ? Les chambres pourraient-elles suffire à cette augmentation de besogne sans siéger presque en permanence. Ne devraient-elles pas sacrifier souvent à cette entreprise commerciale, comme le conseil fédéral lui-même, d'autres choses qui sont de leur ressort propre, et le pays se trouverait-il bien de ce mélange d'une exploitation industrielle avec la gestion de ses intérêts les plus élevés ?

Nous avouons ne pas comprendre l'ardeur du conseil fédéral dans cette question. Il nous semble qu'il aspire à descendre. La direction politique, intellectuelle et morale du pays lui appartient, et il cherche à y ajouter tous les soucis et les tracas d'une immense entreprise, qui risqueraient de l'absorber et de lui faire perdre de vue ses vraies fonctions. Si nos magistrats étaient jeunes, cela pourrait encore se concevoir ; il est de l'essence de de la jeunesse de ne douter de rien, et d'oublier souvent que qui trop embrasse mal étreint. L'un des privilèges de l'âge et de l'expérience est au contraire de comprendre qu'il vaut mieux faire une chose bien que deux médiocrement ou trois mal ; que la vraie sagesse enseigne à se limiter, et que dans les fonctions les plus élevées d'un pays en particulier, il faut savoir laisser faire beaucoup aux autres pour être en mesure de donner aux grands intérêts confiés au gouvernement une direction vraiment éclairée, vigilante et énergique. Le conseil fédéral a dû une bonne partie de son succès depuis 1848 au fait qu'il a pu s'occuper directement du gouvernement. Aujourd'hui déjà, il commence à être débordé par la bureaucratie. Où en sera-t-il lorsque sa charge sera plus que triplée ?

XIII

Nous avons montré que la fusion pure et simple de nos compagnies de chemins de fer en une seule association, quelque désirable qu'elle fût à beaucoup d'égards, ne serait pas possible en Suisse au point de vue politique. D'un autre côté, le rachat du réseau par l'état présenterait des inconvénients, peut-être même des dangers si graves que le maintien de la situation actuelle serait encore préférable. N'existe-t-il donc aucun moyen d'obtenir les bénéfices d'une fusion sans ses désavantages ?

Oui, ce moyen existe, et nous l'avons proposé il y aura bientôt vingt ans. C'était à propos du Gothard. Le protocole qui assurait au percement de ce passage des subventions étrangères considérables venait d'être signé à Berne. Il engageait la responsabilité de la Suisse, comme état, à l'égard de deux puissances voisines. Estimant que cette participation d'états étrangers pouvait devenir un jour ou l'autre un péril pour le pays, nous cherchâmes à démontrer qu'elle n'était point nécessaire, que la Suisse pouvait se charger seule du percement des Alpes, dans certaines conditions qui auraient donné à notre réseau précisément la puissance qu'on voudrait lui acquérir aujourd'hui par le rachat. En effet, aucun des divers passages des Alpes ne pouvait être construit par les compagnies qui y aboutissaient, car toutes périclitaient faute de cette issue à leurs lignes. Mais, si le réseau suisse tout entier s'unissait pour mener à bien cette entreprise, il devenait parfaitement capable de percer sans subventions les deux passages excentriques du Simplon et du Luckmanier, surtout si la confédération et

les cantons entraient en participation dans la grande compagnie, non plus à titre d'états subventionnants, mais d'actionnaires, ce qui aurait assuré, à de bonnes conditions, les fonds nécessaires au percement des deux passages, et écarté tous les doutes que pouvait faire naître au point de vue politique la fusion de nos chemins de fer en une compagnie, car celle-ci, sans perdre son caractère d'entreprise privée, serait devenue vraiment nationale et nous aurait donné tout ce que nous pouvions désirer.

Cette proposition fut bien accueillie dans diverses parties de la Suisse. Le gouvernement vaudois nous demanda de faire une édition spéciale de notre étude [1], qui fut adressée au conseil fédéral, à tous les membres de l'assemblée fédérale et aux gouvernements cantonaux. La grande, la seule objection fut formulée par M. le landamman Heer, de Glaris, qui, dans une lettre au gouvernement vaudois, disait en substance : « Les propositions de M. Tallichet pourraient être examinées, malheureusement elles arrivent trop tard. » Eh non ! elles n'arrivaient pas trop tard, car peu après, pendant que les chambres fédérales étaient réunies, la guerre de 1870 éclatait, qui mettait tout en suspens et aurait permis à la Suisse de renoncer à la convention, si après avoir étudié notre plan, — et le temps en était donné, — on avait reconnu qu'il répondait vraiment aux intérêts du pays.

L'obstacle était ailleurs. Il se trouvait tout entier dans les subventions. On s'était donné une peine immense pour obtenir 85 millions, qui assuraient l'achèvement

[1] *Les chemins de fer suisses et les passages des Alpes.* — 1 vol. in-8° de 208 pages. Lausanne, 1870.

de l'entreprise, croyait-on, et dont la plus grande partie était payée par l'étranger, 45 millions par l'Italie, 20 millions par l'Allemagne. Comment y renoncer? Cela paraissait aussi impossible à beaucoup de personnes qu'il l'est dans certains pays de refuser un verre de vin quand on peut le boire gratuitement. Ce fut en vain que nous essayâmes de montrer combien ces subventions nous seraient défavorables : on ne voulait pas entendre, on n'entendit pas.

« Toute subvention étrangère, disions-nous à ce propos, est une illusion et sera une déception. L'histoire l'enseigne et l'expérience de la vie le confirme, il n'est pas d'argent plus coûteux et plus amer que celui qu'on reçoit en don. On s'imagine peut-être que le capital versé par l'Italie et l'Allemagne ne nous coûtera rien, comme on s'imaginait jadis que les capitalistes étrangers qui construisaient nos voies ferrées en faisaient les frais? Qu'on se détrompe! La Suisse le paiera avec usure, au double, au triple, au quadruple... Elle le paiera encore, comme aujourd'hui, par le malaise de ses chemins de fer, que les passages des Alpes pouvaient relever et faire servir au développement du pays, et qu'ils risquent de mettre dans une situation pire que jamais. »

Le Gothard a été traversé par un chemin de fer. Nous admettons que c'est une œuvre grandiose, qu'il a uni le Tessin au centre de la Suisse, — ce que le Luckmanier aurait fait presque également bien, — et qu'il a valu à la ville de Lucerne une prospérité inattendue. Mais à quel prix pour la Suisse?

Tout d'abord, il s'est trouvé que les subventions obtenues étaient insuffisantes. Lorsqu'on l'a découvert, l'entreprise a failli crouler, et aurait peut-être croulé si l'entrepreneur du grand tunnel, Louis Favre, n'avait continué son travail sans se laisser ébranler. Il en a été récompensé par une faillite posthume, qui a laissé sa

famille dépourvue et a valu de grosses pertes à ses commanditaires. Sa persistance donna le temps de demander de nouvelles subventions, pour une somme de 28 millions, qui ne fut point obtenue sans peine. La confédération dut intervenir et parfaire elle-même pour une somme de 4 $^{1}/_{2}$ millions la part attribuée à la Suisse et que les cantons refusaient de donner. Cette somme ne fut votée, soit dans les chambres fédérales, soit par le peuple, que moyennant une clause qui assurait une subvention égale aux passages du Simplon et du Splugen. L'achèvement du Gothard a dépendu de là.

Les principaux promoteurs de l'entreprise furent alors écartés et ils sont morts dans l'amertume, sans voir l'achèvement de l'œuvre à laquelle ils avaient sacrifié les vrais intérêts du pays, et au milieu des ruines amenées par leur politique.

Car, comme nous l'avions clairement prévu et prédit, les deux seules compagnies prospères de la Suisse, le Central et le Nord-est, qui avaient cru que le Gothard se percerait à leur profit, qui l'avaient soutenu de leur crédit et de leur argent, n'y trouvèrent que la ruine. On avait tellement chauffé les imaginations, que de nombreux projets de chemins de fer surgirent pour avoir part au mouvement que le Gothard devait amener, et que les deux compagnies durent se charger de ceux d'entre eux qui les menaçaient directement de concurrence. Le Central réussit à se dégager des charges les plus onéreuses en payant des indemnités, mais il a longtemps périclité, ne donnant plus de dividendes à ses actionnaires, et, bien qu'il ait eu le principal bénéfice de l'ouverture du Gothard, il n'est pas encore revenu, après dix-neuf ans, à la situation qu'il occupait en 1870. Quant au Nord-est, dont la prospérité était plus grande encore

à cette époque, il a vu la ruine de si près, qu'il a dû se livrer entre les mains d'une banque de sauvetage et supplier le conseil fédéral d'intervenir pour qu'on lui donnât le temps de remplir des engagements, — vis-à-vis des lignes dites du moratoire, — qui l'auraient absolument écrasé. Il s'est relevé, mais est bien loin encore d'être revenu à la situation qu'il occupait, et depuis longtemps ses actions ordinaires ne reçoivent plus de dividendes. D'autres compagnies ont souffert de l'ébranlement produit par les difficultés où s'était trouvé le Gothard, ou ont vu une partie notable de leur trafic les abandonner lors de l'ouverture du passage.

Ces simples faits indiquent déjà que la Suisse n'a rien gagné à l'ouverture du Gothard, comme nous l'affirmions il y a vingt ans ; son réseau n'en a pas été vivifié ; elle n'a obtenu ni des services améliorés, ni des abaissements de tarifs. Mais ce n'est pas tout : elle y a fait une perte directe de plus de vingt millions par les subventions qu'elle a données, et une autre, beaucoup plus considérable, quoique indirecte, par les subventions de l'Italie et de l'Allemagne. Pour notre part, nous avons depuis longtemps la conviction que les subventions aux chemins de fer sont un leurre dans la plupart des cas. Une compagnie de chemins de fer qui reçoit des subventions, quelle qu'en soit la source, ne sera toujours que trop disposée à dépenser largement et sans y regarder de près un argent qui ne lui coûte rien : c'est dans la nature humaine. En bien des cas aussi, elle sera obligée de tenir compte, sous diverses formes, des vœux et des désirs des donateurs, dans des conditions telles que les avantages obtenus se réduiront à rien ou à peu de chose : celui qui subventionne n'est pas responsable des erreurs qu'il impose, tout est là. Lorsqu'il s'agit de subventions

étrangères, le mal s'aggrave. Nous disions, dans le passage cité plus haut, que la Suisse paierait avec usure les subsides de l'Italie et de l'Allemagne en faveur du Gothard. C'est ce qui est arrivé. Au moment même où ces deux puissants états se rapprochaient l'un de l'autre et facilitaient leurs relations commerciales à travers notre territoire, ils élevaient tous deux contre nous les hautes barrières de la protection. De sorte que c'est notre commerce et notre industrie qui ont payé au double, au triple, au quadruple, des subventions qu'on s'imaginait recevoir gratuitement, et nous n'en avons pas fini avec les sacrifices qu'elles nous imposeront.

Ainsi, l'ouverture des Alpes sur notre territoire, au lieu d'être pour la Suisse, comme cela aurait pu se faire, une source de force et de prospérité, ne nous a guère valu que des ruines de tous les côtés, et nous a mis en retard de vingt ans dans la grande lutte pour l'existence commerciale. Et qu'on ne dise pas que ces conséquences désastreuses ne pouvaient être prévues. Elles ont été exposées ici même, en 1870, avec une étendue et des détails dont la répétition nous entraînerait beaucoup trop loin. Le Gothard ne pouvait rien nous amener de bon ; il se faisait au profit des autres, et c'est ce que ces autres ont compris, tandis que nous fermions les yeux pour ne point voir.

Ce qui est triste à dire, c'est qu'on semble vouloir persévérer dans cette politique néfaste. Les efforts du conseil fédéral pour s'emparer du réseau suisse par le rachat ne sont pas autre chose qu'une tentative pour confirmer et cristalliser en quelque sorte la situation actuelle. Est-il disposé à donner à notre réseau, une fois entre ses mains, les compléments qui seuls pourraient lui assurer indépendance, force et vraie productivité, en

neutralisant les côtés fâcheux du Gothard? Aucunement. Aujourd'hui, — et combien de temps cela durera-t-il? — il se montre très disposé à favoriser le percement du Simplon et du Splugen, et à leur faire obtenir ces subventions étrangères qui nous ont si bien réussi et dont on ne se montre pas encore guéri, faute d'avoir calculé ce qu'elles coûtent, mais quant à entreprendre lui-même cette œuvre de réparation, il n'en a pas même la pensée.

XIV

Et cependant, nous ne saurions trop le dire, c'est là que se trouve pour nous l'unique moyen de sortir nos chemins de fer et le pays tout entier de l'état de crise dans lequel ils se trouvent. Notre réseau ne sera complet, ne sera fort, que lorsque le Simplon et le Splugen seront percés. C'est alors seulement que l'Allemagne et l'Italie n'auront plus aucun intérêt à maintenir leur droit de propriété et de contrôle sur le chemin du Gothard et que ce chemin pourra entrer d'une manière complète et à sa valeur réelle dans le réseau unifié.

Car la condition du percement des deux passages excentriques se trouve dans l'unification de nos chemins en une seule compagnie, avec la participation financière et l'appui de la confédération et des cantons.

Dans un rachat des chemins de fer par la confédération, tel qu'il a été conçu jusqu'à présent, les prix fixés n'ont pas de base sérieuse, et l'on risque de payer trop ou trop peu. S'il s'agissait au contraire d'une fusion générale, la valeur pourrait en être déterminée d'une manière parfaitement exacte, d'abord parce qu'il y aurait contrôle des compagnies les unes à l'égard des autres, ensuite parce que le prix pourrait en être fixé après une pé-

riode d'exploitation commune, pendant laquelle toutes les lignes seraient ramenées à une norme unique, qui permettrait de se rendre compte exactement de leur valeur relative et de la part proportionnelle qui devrait leur être attribuée dans l'ensemble, c'est-à-dire du capital à attribuer aux actions ordinaires, après que le terrain aurait été déblayé par le rachat ou le remboursement des actions privilégiées. Il suffirait d'établir les principes de cette répartition.

La confédération et les cantons entreraient dans cette association pour un capital déterminé, qui devrait servir tout d'abord au rachat des actions privilégiées et d'autres obligations onéreuses dont les compagnies peuvent être chargées, et à la construction des deux passages du Simplon et du Splugen. Cette part du capital de construction pourrait être rétribuée durant les travaux et jusqu'à l'ouverture des lignes au 3 $^1/_2$ $^0/_0$, et rentrerait dans le capital-actions ordinaire dès que l'exploitation serait commencée, comme c'est l'usage. On obtiendrait ainsi dès le principe une très forte réduction dans les frais de construction. En effet, lorsque ces entreprises, exigeant tout à la fois des capitaux importants et une longue durée, sont faites par les capitaux privés, il en résulte des risques qui doivent toujours se payer, soit par des intérêts élevés, soit par des prix plus forts pour les travaux de creusement des tunnels. Dès que les capitaux seraient assurés par la participation de l'état, de très importantes économies pourraient être réalisées, parce que l'aléa serait écarté. Le simple fait de n'avoir à payer qu'un intérêt de 3 $^1/_2$ $^0/_0$ durant la construction constituerait à lui seul un très grand avantage.

Ce bénéfice ne serait pas le seul. L'entrée de la con-

fédération et des cantons dans une grande compagnie nationale donnerait immédiatement à celle-ci une solidité qui permettrait d'unifier la dette de chacune des compagnies fusionnées, à mesure que cela deviendrait possible, et de n'avoir plus sur l'ensemble du réseau qu'un seul emprunt qui se placerait sans doute facilement au 3 $^1/_2$ $^0/_0$. Une somme importante devrait être gagnée de cette manière sur les charges annuelles. Si l'on y joint les bénéfices notables résultant d'une simplification dans l'administration et dans l'exploitation qui résulteraient, comme cela s'est toujours vu, et en Suisse même, de l'unification, l'augmentation de trafic et par conséquent de produits, qui serait la conséquence de services mieux combinés, de la position entièrement changée qu'auraient nos chemins de fer à l'égard des lignes étrangères, des services à travers la Suisse qui pourraient être combinés avec elles, on n'aura pas de peine à comprendre que grâces à de grosses économies d'une part, et à une forte augmentation de produits de l'autre, la productivité de nos chemins de fer en serait presque immédiatement transformée. A qui devraient aller ces bénéfices?

Evidemment, si la confédération et les cantons les rendaient possibles en donnant force et crédit à la compagnie, ils auraient non seulement le droit mais le devoir de demander qu'une part en fût consacrée à des abaissements de tarifs et à ces améliorations de tout genre que les compagnies pauvres sont incapables d'accomplir et dont le besoin se fait de plus en plus sentir. Ce sont d'ailleurs des dépenses reproductives, qui stimulent toujours le trafic et se traduisent par cela même en augmentations de produits.

Mais, en même temps, on devrait tendre à donner au capital-actions des dividendes équivalant au moins à ce

$3^1/_2$ % payé aux capitaux employés à la construction des passages des Alpes, le reste du bénéfice, s'il y en avait, ce qui serait très probable, servant à constituer un fonds de réserve pour le moment où l'on commencerait l'exploitation des nouvelles lignes, période où le trafic ne peut pas en général se développer immédiatement avec vigueur, et où un gros capital entre néanmoins en participation du produit général. Ce moment de crise pourrait être considérablement abrégé, par le fait qu'on aurait le temps de s'y préparer, avec la force que donnerait un réseau maître de son terrain.

Ainsi la fusion, pour peu qu'elle se fît avec équité, serait tout à l'avantage des compagnies, puisque, au lieu d'être dépendantes d'un pouvoir qui leur impose des charges auxquelles elles ne peuvent se soustraire, elles l'auraient pour associé, c'est-à-dire intéressé au même titre qu'elles à la prospérité de l'ensemble du réseau, et seraient certaines de son appui. Elles obtiendraient pour leur capital une sécurité qui fait défaut maintenant, des dividendes immédiats, et une plus-value qui pourrait devenir considérable avec le temps. J'ajoute que, selon toute apparence et toute convenance, les hommes qui les dirigent aujourd'hui seraient appelés pour la plupart à continuer leurs fonctions, modifiées sans doute dans une certaine mesure par le fait de l'unification, mais où leur expérience ne serait pas moins précieuse que maintenant et où ils pourraient travailler au bien commun, sans avoir désormais à se préoccuper des rivalités et des concurrences qui absorbent une partie de leur activité et de leurs forces. Leur présence dans l'administration serait d'ailleurs une garantie à donner aux actionnaires des diverses compagnies et il n'y aurait aucun motif de la leur refuser.

Mais quel serait l'intérêt des cantons à entrer dans la combinaison ? Le voici : beaucoup de cantons ont été appelés, ou seront appelés à faire des sacrifices en faveur de lignes qui les intéressent. Plusieurs d'entre eux ont assumé des charges qui se traduisent en augmentations d'impôts. Ainsi les cantons qui ont donné des subventions pour le Gothard, ainsi encore ceux de la Suisse occidentale, qui ont tous pris sur eux de lourdes charges pour la construction de leurs chemins de fer. Or, la combinaison que nous proposons leur offre le moyen, non seulement de mettre fin à de nouveaux sacrifices, mais de se récupérer de ceux qu'ils ont faits dans le passé. Autre chose est de donner des subventions à fonds perdu, autre chose d'entrer en participation dans une compagnie nationale dont l'avenir serait assuré et qui pourrait leur valoir plus tard d'importantes ressources financières. Prenons le canton de Vaud, par exemple. Il vient de s'engager à donner une subvention de 5 000 000 pour le Simplon, c'est-à-dire qu'il se chargera à perpétuité d'une rente de 175 000 francs, s'il emprunte au 3 $^1/_2$ $^0/_0$. Il aurait donc un avantage considérable à porter sa participation comme actionnaire à 10, 12 ou même 15 millions, puisqu'il en recevrait l'intérêt durant la construction des passages alpins, que plus tard, si le dividende s'abaissait parfois au-dessous du 3 $^1/_2$ $^0/_0$, il n'en résulterait certainement pas une perte équivalente à celle du subside à fonds perdu, et qu'il pourrait en retirer avec le temps de gros bénéfices. Puis, il aurait voix au chapitre comme actionnaire et pourrait veiller à ce que les produits ne descendissent pas au-dessous de certaines limites. D'ailleurs, au point de vue économique et moral, tous les cantons ou à peu près devraient tenir à ne pas être exclus de la gestion d'une entreprise qui aurait une

si grande influence sur la prospérité et le bien-être du pays.

Quant à la confédération, elle obtiendrait dans ce régime tout ce qu'elle peut désirer. Moyennant un apport de capitaux très modéré pour elle, et sans aucune comparaison avec celui que lui imposerait le rachat, elle aurait toutes les compétences qu'elle peut désirer, moins la charge et la responsabilité d'une administration compliquée. C'est à elle que reviendrait la direction supérieure de l'entreprise, sans qu'elle eût à courir les dangers que pourraient entraîner la possession et l'administration directes du réseau, de voir des pays voisins lui demander ou lui imposer des mesures contraires à l'intérêt national. Elle aurait entre les mains l'instrument le plus puissant pour travailler au triomphe de la liberté des échanges et au développement de la Suisse dans tous les sens. Le gouvernement fédéral pourrait-il désirer quelque chose de plus et de mieux? S'il parvenait à organiser notre réseau sur des bases vraiment bonnes au point de vue économique et financier, et en lui assurant la coopération et l'appui actif de toutes les forces vives du pays, n'aurait-il pas accompli une œuvre bien plus grande et surtout bien plus féconde qu'en rachetant des lignes qu'il ne pourrait compléter, et en les livrant à une bureaucratie plus ou moins enserrée et paralysée par des règlements et incapable par cela même de leur donner la vie, qui ne peut se trouver que dans une certaine mesure d'indépendance alliée à la responsabilité?

Ces idées ont été exposées avec beaucoup plus d'étendue dans notre travail de 1870. Nous ne pouvons répéter ici tout ce que nous avons dit alors. Mais on nous permettra d'en reproduire deux passages certainement bien oubliés aujourd'hui, qui compléteront les considérations précé-

dentes. Après avoir montré que les administrations des compagnies seraient appelées par la force des choses à gérer le réseau unifié, nous ajoutions :

« On pourra se demander, après ces observations, ce que deviennent la confédération et les cantons, et s'ils doivent être purement et simplement des bailleurs de fonds. Assurément pas ; leur rôle serait d'une importance extrême, car c'est à eux que reviendraient naturellement la surveillance et le contrôle de toute l'entreprise. Dans la plupart des compagnies, ce contrôle n'existe pas réellement ; on y trouve un, deux, trois hommes peut-être, qui mènent toute l'affaire ; s'ils sont habiles et intègres, elle marche bien ; s'ils ne le sont pas, l'association peut être ruinée lentement sans que les intéressés s'en doutent, ou sans qu'ils puissent prendre à temps des mesures conservatrices de leur propriété, les assemblées d'actionnaires convoquées une fois par an étant parfaitement incapables d'exercer une surveillance sérieuse, de discuter et de voter avec connaissance de cause. Nos sociétés anonymes établissent dans l'industrie le pouvoir personnel, sans responsabilité réelle ; s'il est entre bonnes mains, tout va bien ; si ceux qui l'exercent sont incapables ou malhonnêtes, tous les intérêts qui leur sont confiés en souffrent.

» Il est évident qu'une pareille constitution est impossible du moment où des états prennent part à une entreprise. Le contrôle doit alors être complet et public, chaque gouvernement étant obligé de rendre compte de sa gestion à ses administrés. Mais l'organisation de ce contrôle ne présente heureusement aucune difficulté, puisqu'il peut être calqué sur celui qui s'exerce dans tous les états constitutionnels. Un parlement de chemins de fer, auquel l'administration soumettrait ses comptes, le résultat de sa gestion et les questions diverses qui peuvent se présenter, n'est pas plus difficile à établir qu'une législature ordinaire ; il le serait même moins, parce que les questions électorales n'existeraient pas, ou seraient simplifiées. On pourrait établir, par exemple, que la possession d'un million ou d'un demi-million en actions donne droit à une voix. Les états participants enverraient le nombre de délégués qui leur reviendrait ; les particuliers actionnaires se réuniraient pour nommer un repré-

sentant de leur choix dans la proportion de leurs actions, et l'assemblée serait constituée. On pourrait même essayer du système de réunir plusieurs voix sur une seule tête, en fixant peut-être un maximum. L'examen des diverses questions et de la gestion se ferait par des commissions, comme dans les chambres ; les discussions et les votations seraient publiques, ce qui donnerait à tous les intéressés des garanties, une sécurité dont ils sont absolument dépourvus actuellement.

» A lui seul, cet avantage aurait une portée considérable ; il assurerait, d'un côté, une bonne administration, de l'autre, le crédit solide de l'entreprise, car rien n'inspire confiance comme le grand jour et la publicité. Mais il y a beaucoup plus. J'ai avancé précédemment que les intérêts privés étaient habiles ; mais ils ne le sont pas toujours, ni complètement, dans les grandes entreprises surtout, parce que leurs vues sont souvent étroites et leur horizon borné.... Or, en maintenant à l'administration de l'entreprise son caractère privé, il serait indispensable de lui donner ce qui a toujours manqué et manquera toujours aux associations de cette nature, un esprit autre que celui qui résulte nécessairement de la poursuite d'intérêts purement sordides. C'est ce qu'assureraient une chambre délibérante composée d'éléments très divers et des discussions publiques. On croit souvent que, pour faire fortune, il faut poursuivre la richesse exclusivement et fermer son cœur à toute autre aspiration. Cela peut être vrai dans quelques cas pour les individus, jamais pour les entreprises qui ont un caractère d'utilité publique. L'économie politique, bien comprise, nous enseigne qu'alors la justice, la libéralité, les sentiments élevés et généreux, sont des conditions de succès aussi indispensables que l'ordre, l'activité, l'économie et l'habileté. Une compagnie de chemins de fer qui n'aura d'autre but que de gagner de l'argent exigera les tarifs les plus élevés pour le service le plus lent et le moins commode au public ; elle donnera à ses passagers le minimum de confort possible, elle ne fournira au pauvre monde que des wagons rebutants. Au contraire, une administration qui voit plus haut et plus loin que le simple bénéfice pécuniaire, qui se soucie de la prospérité du pays qui l'alimente, fera des sacrifices pour aider à son développement et à l'accroissement du bien-être de toutes les classes ; elle éta-

blira de bons services à des prix aussi modérés que possible; elle aura de bons wagons de troisième classe, chauffés en hiver, et elle en mettra même à ses trains express; en un mot, elle offrira au public toutes les facilités et tout le confort qu'elle pourra donner. Il est possible que la première compagnie distribue d'abord de beaucoup plus beaux dividendes que la seconde; mais que l'on examine la situation de toutes deux après dix ans, ou mieux encore après vingt ans, et l'on verra le changement qui se sera effectué : l'une aura descendu, l'autre monté. La raison en est bien simple. Les chemins de fer établissent au fond un impôt sur le mouvement des personnes et des choses, un impôt sous sa meilleure forme, puisqu'il est payé jusqu'à un certain point volontairement et contre un service rendu. Mais il n'en demeure pas moins une charge. Or, plus cette charge sera modérée, plus l'économie sera grande pour le pays, plus la richesse publique s'accroîtra, et mieux les populations seront en mesure d'utiliser les services qui leur sont offerts et d'en tirer profit. L'Angleterre l'a démontré lorsqu'elle a transformé son système financier. En supprimant les droits sur les céréales, en réduisant considérablement ceux sur les denrées de première nécessité, elle a donné une impulsion inouïe au développement du bien-être et de la richesse publique. Le trésor n'y a rien perdu, au contraire, car les impôts se paient avec beaucoup plus de facilité et pèsent infiniment moins sur la nation. Il en est de même des chemins de fer, et dans une plus grande mesure encore, car l'impôt qu'ils exigent est reproductif, c'est-à-dire qu'il sert à augmenter la richesse publique en facilitant les échanges. Les chemins de fer qui veulent asseoir leur prospérité sur une base solide doivent donc considérer de très près le bien-être du pays qu'ils servent et ne pas hésiter à lui faire, en vue de l'avenir, des sacrifices dont ils recevront plus tard d'amples compensations.

» De ce but, les compagnies privées ne se préoccupent guère à l'ordinaire, surtout quand leur situation n'est pas assurée et qu'elles en sont à redouter des concurrences possibles. Eh bien, dans la combinaison que je crois nécessaire en Suisse, les représentants de la confédération et des cantons apporteraient à la compagnie précisément l'élément indispensable pour atteindre à un véritable succès. Ils ne pourraient pas ne pas

s'occuper des intérêts du pays, et cependant ils seraient tenus à une certaine prudence par la nécessité de rendre l'entreprise productive, afin de ne pas aggraver les charges directes des populations. Les chemins de fer touchent à une foule de questions économiques, qui surgiraient tôt ou tard, dans le parlement, qui devraient y être étudiées et discutées, et l'on peut être certain qu'il en sortirait bien des lumières et de grands progrès, d'autant plus que la presse et le public apprendraient à les connaître, à s'en occuper, et qu'il se formerait naturellement une opinion publique extrêmement favorable au développement des chemins de fer et des services qu'ils rendent. Aujourd'hui, où tout se passe à huis clos, non seulement les compagnies sont privées d'une foule de renseignements utiles qui leur arriveraient naturellement si le public était réellement initié à leurs affaires, mais elles ne peuvent pas profiter des expériences les unes des autres; et dans bien des cas les populations n'étant pas suffisamment informées des facilités qui leur sont offertes, de leurs motifs, et de la meilleure manière d'en tirer parti, ce qu'elles apprendraient par des débats publics, en font peu ou point usage, à leur détriment et à celui de la compagnie qui les offre. Aussi, en repoussant la publicité, les compagnies se sont privées, je crois, d'une grande force et d'un puissant moyen de succès. Quand on a affaire au public, on ne se soustrait pas à son contrôle sans en porter la peine. L'hostilité persistante dont bien des chemins de fer ont eu à souffrir tient en bonne partie à cette cause. Aujourd'hui encore, la plupart des réclamations demeurent vaines; les administrations n'y répondent ni par des explications, ni par des faits, et poursuivent leur chemin comme si tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Il est vrai que les dividendes à leurs actionnaires se chargent souvent de démentir cet optimisme. Un parlement mettrait ordre inévitablement à ce grave abus dont tout le monde souffre. Le public aurait un moyen de faire connaître ses besoins, ses vœux et ses réclamations. Si ces dernières sont fondées, il serait dans l'intérêt même de la compagnie qu'on y fît droit; si elles ne le sont pas, la discussion publique l'établira clairement, et les mécontentements tomberont d'eux-mêmes, sans laisser après eux ces hostilités sourdes ou déclarées qui sont le résultat du silence.

» Les délégués de la confédération et des cantons auraient donc à s'occuper spécialement des réclamations du public, et de tout ce qui pourrait rendre les chemins de fer plus utiles au pays et par conséquent plus productifs pour les actionnaires. La publicité de leurs débats, l'assurance d'être désormais entendu, amèneraient au jour, j'en suis persuadé, une quantité étonnante d'informations dont une partie, sans doute, seraient sans valeur, si ce n'est comme indices, mais dont les autres seraient de nature à provoquer beaucoup de progrès grands et petits, qui ne s'accompliront probablement jamais dans un autre système. En tout cas, au lieu de marcher en aveugles, comme on le fait aujourd'hui, sans comprendre souvent la portée réelle des mesures que l'on prend, sans voir les moyens de développement du trafic et de la circulation qu'on a sous la main, on pourrait au moins procéder avec méthode, étudier les questions qui se présentent, faire des essais, et obtenir des résultats tout autres que ceux qu'on obtient aujourd'hui. Une chose frappera toutes les personnes qui s'occupent des chemins de fer : les améliorations techniques y sont journalières en quelque sorte ; les inventions se succèdent les unes aux autres sans interruption ; l'intelligence économique, au contraire, y est encore dans l'enfance, parce que, dans cette direction, on ne s'est presque jamais préoccupé que de leur côté industriel et commercial. Or, dès qu'on s'occupera sérieusement de combler cette lacune, on y trouvera le point de départ de progrès presque illimités, et c'est ce que je ne puis m'empêcher d'attendre d'une grande assemblée délibérante, en communication incessante avec le public, soutenue par lui, qui apprendra à connaître ses besoins et cherchera à leur donner satisfaction. En résumé, les chemins de fer sont peut-être le plus puissant moyen de développement du bien-être et de la richesse qui ait jamais existé, mais un moyen dont on ne comprend encore ni la portée réelle ni les vastes effets. C'est là ce qu'il faut apprendre pour en tirer tout le parti qu'il peut donner, et cette étude ne se fera que lorsque tout le monde s'y emploiera, c'est-à-dire lorsque l'administration des voies ferrées deviendra un intérêt public, et cessera d'être concentrée entre les mains de quelques hommes préoccupés avant tout du bénéfice pécuniaire immédiat et qui ne demandent conseil à personne qu'à eux-mêmes. Il y a eu,

au début, une période où les nouvelles voies de communications ont eu besoin peut-être, pour s'établir, du pouvoir personnel et despotique ; maintenant, le moment me paraît venu de passer au régime constitutionnel, qui non seulement offre plus de garanties et donne davantage de crédit, mais qui est la condition des progrès réguliers et continus. La Suisse a les moyens d'entrer la première dans cette voie, où elle serait suivie, de rendre par là un grand service, et d'obtenir elle-même les premiers et les meilleurs fruits de cette réforme. Dans la grande lutte où se trouve engagée notre société moderne, c'est quelque chose de pouvoir prendre l'avance sur ses concurrents, tout en leur montrant le chemin. »

Au sujet de la part à prendre par le conseil fédéral dans l'œuvre commune, nous exprimions des vœux qui sont plus que jamais de saison, aujourd'hui que le protectionnisme a fait place au libre échange relatif d'il y a vingt ans. Les voici :

« Quelle que fût la participation financière de la confédération, le gouvernement fédéral aurait dans la fusion un rôle considérable et dont il est difficile d'exagérer la portée. De la même manière que les cantons auraient à se préoccuper de rendre les chemins de fer de plus en plus utiles pour les échanges intérieurs, ainsi le gouvernement fédéral, chargé des intérêts généraux du pays, aurait pour principale mission de les protéger au dehors. Comment y parviendrait-il ? En dirigeant et en appuyant les efforts de la compagnie pour s'unir avec les réseaux étrangers, pour établir avec eux de bonnes coïncidences et des services bien organisés, en faisant plus encore, en provoquant graduellement dans les chemins de fer toute une série de réformes qui seraient de nature à les transformer. Le gouvernement fédéral s'est beaucoup occupé depuis quelques années, et non sans succès, d'amener ses voisins aux idées du libre échange ; il a obtenu des abaissements de droits et conclu des traités de commerce. Mais ces allègements, très sensibles pour notre industrie, ne sont rien en quelque sorte au prix de ceux qui seraient obtenus si l'on parvenait à abaisser, dans une mesure un peu considérable, les

prix de transports. Or, nous pouvons y travailler de deux façons : par l'exemple d'abord, qui aura toujours une puissance irrésistible à la longue; si nous parvenons à prouver, comme l'a fait la Belgique, que des tarifs bas, combinés avec un bon service, sont plus rémunérateurs pour les chemins de fer que des prix élevés et des économies mal entendues, nous serons bien près d'avoir gagné les chemins étrangers à adopter notre système. Mais nous pouvons les y amener plus directement et plus rapidement : il existe pour la Suisse un certain nombre de routes commerciales et de transit, où, en faisant jouer la concurrence entre diverses compagnies et divers pays, il serait probablement possible d'organiser des services de voyageurs et de marchandises dans des conditions de célérité et de bon marché auxquelles on n'ose pas même songer aujourd'hui, et qui auraient une importance capitale, pour notre industrie d'abord puisqu'ils lui permettraient d'obtenir ses matières premières et d'exporter ses produits manufacturés avec des avantages énormes, puis pour nos chemins de fer eux-mêmes, car l'organisation de bonnes lignes à l'extérieur leur amènerait inévitablement un transit d'une grande importance, surtout après l'ouverture des passages des Alpes.

» Dans ces efforts, cependant, j'ai la conviction que la vraie politique de la Suisse, du conseil fédéral par conséquent, devrait être de ne pas se préoccuper uniquement des avantages que le pays pourrait retirer de ses chemins de fer, mais de les faire servir autant que possible au bénéfice de ses voisins. C'est-à-dire que je voudrais voir notre politique économique dominée par des principes larges, généreux, libéraux, — chrétiens, pour tout dire en un mot, — qui la rendissent un bienfait pour l'Europe. En effet, les chemins de fer sont, par divers côtés, un instrument puissant de bien-être, de relèvement, de rapprochement, de bienveillance mutuelle. Ils facilitent l'échange, non seulement des produits matériels, mais des idées et des affections. Leur supériorité sur les voies anciennes tient à deux causes essentielles; ils ont produit une économie énorme de temps et d'argent, qui a fait tout leur succès. Si l'on découvrait un moyen nouveau d'augmenter la rapidité et le bon marché des communications dans la proportion où les chemins de fer l'ont fait relativement aux anciennes routes, le

même phénomène se reproduirait avec une progression mathématique qui confond l'imagination. Ce nouveau pas, on ne peut pas l'attendre, mais ce qu'on doit chercher et obtenir, ce sont des progrès très considérables dans l'usage des moyens actuels. Il se fait chaque jour des découvertes de nature à rendre l'exploitation et la construction des chemins de fer moins coûteuses. On voit venir le moment où des contrées qui n'auraient pu songer même à en obtenir pourront en être dotées sans grands sacrifices, où l'on pourra donner plus de confort aux passagers en le leur faisant payer beaucoup moins cher, où, sur les grandes lignes tout au moins, les trains pourront devenir de plus en plus nombreux et rapides. Eh bien, la Suisse, dans la combinaison que j'indique, et lorsque trois forces aujourd'hui séparées et opposées, l'intérêt privé, les cantons et la confédération réuniraient leurs efforts, serait admirablement placée pour faire faire des progrès immenses aux chemins de fer et démontrer qu'en augmentant leur supériorité sous le rapport de l'économie de temps et d'argent, on augmente dans une proportion plus grande encore leur succès comme opérations financières, par le simple fait que mieux le public est servi, plus il fait usage des facilités qui lui sont offertes. Et nous ne devons pas garder ce bénéfice pour nous, mais chercher à le faire partager à tous nos voisins. Nous avons à recommencer avec nos chemins de fer, mais en y travaillant plus directement et de propos délibéré, l'œuvre que nous avons accomplie au moyen de nos télégraphes, qui ont eu plus d'influence qu'aucune autre chose pour amener un abaissement général de tarifs et pour mettre ce moyen de communication à la portée de tous, du pauvre comme du riche. Et l'influence d'une réforme analogue dans les chemins de fer aurait une signification tout autre encore, en particulier sur la position de la partie la moins fortunée et la plus malheureuse du peuple. Ce serait pour elle une sorte d'émancipation, déjà commencée, mais souvent pénible encore, douloureuse et dangereuse parce qu'elle est incomplète.

» La Suisse perdrait-elle à rendre ce service à ses voisins, à leur faire part libéralement de toutes ses expériences, de toutes ses connaissances, à leur aider à suivre son exemple ? Même dans un intérêt purement matériel, nous aurions avantage à le faire. Nous ne pourrons avoir des rapports fructueux avec

eux que s'ils sont prospères. Il n'y a pas de commerce possible avec un peuple appauvri et misérable. Sous ce rapport, on n'a pas songé assurément que la subvention énorme demandée à l'Italie pour le Gothard serait payée chèrement par ce passage même, car elle augmenterait les charges sous lesquelles le peuple italien gémit, elle serait un nouvel obstacle à son relèvement financier, à l'activité du commerce et de l'industrie, et que c'est le développement du trafic du passage qui en souffrirait le premier. Notre avantage est donc de travailler autant que possible et directement à la prospérité de nos voisins, comme à la nôtre propre, toutes les fois que nous le pouvons.

» Mais la Suisse a ici en jeu un intérêt bien plus considérable encore que des gains purement matériels. On l'a vu par l'influence morale immense qu'a exercé le traité de commerce entre la France et l'Angleterre, les intérêts économiques ont de nos jours une puissance incalculable, et ils peuvent devenir entre les peuples un lien d'une grande force, la base assurée de la paix et de la bienveillance mutuelle. La Suisse est admirablement placée pour opérer en Europe une œuvre de ce genre. Sa position géographique et politique semble l'y appeler. Placée au cœur de l'Europe, avec les passages des Alpes, elle peut devenir le centre, le nœud de tous les rapports entre les divers pays qui l'entourent, l'initiatrice d'une foule d'améliorations de nature à faciliter ces rapports et à les rendre de plus en plus actifs, avantageux et excellents à tous égards. Aucun autre pays ne pourrait jouer ce rôle en Europe, soit que leur situation ne s'y prête pas, soit que leur intervention rencontrât des défiances politiques invincibles qui mettraient tous leurs efforts à néant. Mais nous, nous pouvons y faire servir notre petitesse, notre neutralité, nous avons par là le moyen de rendre celle-ci directement et immensément utile à l'Europe, de lui assurer, en intéressant tous nos voisins à sa conservation, une force qu'elle n'a jamais eue, et de donner au gouvernement fédéral une position, une influence qui ne peut se trouver par aucun autre moyen et qui sera grande dans la proportion même de l'importance croissante que prendront ces intérêts économiques qu'elle aidera à développer. Voici pour la Suisse le moyen de devenir une puissance, et une puissance bienfaisante, d'assurer son indépendance et sa neutralité, d'exercer en Europe une

influence incalculable dans le sens de la paix, de la liberté, du développement du bien-être général, du contentement, et des progrès en tous sens des populations. Aujourd'hui les chemins de fer produisent déjà quelque peu de ces résultats. Nous pouvons en augmenter infiniment la somme en les cherchant avec méthode, en les poursuivant comme un but précis, au lieu de les abandonner aux chances d'un hasard qui ne les donne que très partiellement et misérablement. Belle tâche, bien digne de tenter un véritable homme d'état, si nous le possédions et qui nous le donnerait, car un grand but, une fois compris, peut élever même des hommes ordinaires au-dessus d'eux-mêmes et leur prêter la force d'accomplir des œuvres dont on les aurait crus incapables, et dont ils auraient été incapables dans la routine ordinaire de la vie et des affaires.

» Le conseil fédéral ne tarderait pas, je crois, à avoir à cet égard entre les mains un levier d'une grande force. Je veux parler d'un *clearing house* international. On sait ce qu'est cette institution, établie en Angleterre pour faciliter et régulariser les rapports des maisons de commerce entre elles, et qui a été appliquée avec grand succès aux chemins de fer. C'est un immense bureau où se fait le dépouillement des produits de l'exploitation des diverses compagnies, et la répartition de ce qui revient à chacune d'elle. Cet établissement a pour le trafic et les compagnies de très grands avantages sur lesquels je ne puis m'étendre ici. Lorsque la Suisse deviendrait, par l'ouverture des passages des Alpes, le centre d'un transit international important, je n'ai aucun doute qu'on ne sentît la nécessité d'établir un *clearing house*, dont la vraie place serait à Berne, sous la haute surveillance du conseil fédéral, et si l'on savait en tirer parti, j'ai lieu de penser que l'action de l'établissement ne tarderait pas à dépasser ses premières limites alpestres, que bientôt elle s'étendrait aux rapports internationaux des chemins de fer dans toute l'Europe, et qu'il aurait pour effet d'uniformiser les tarifs, de faire admettre le principe de la plus courte distance pour les marchandises, de provoquer de bonnes coïncidences partout, ainsi que beaucoup de simplifications avantageuses, dans le classement des marchandises, par exemple, d'amener une plus grande célérité de service, d'abolir entre les divers pays bien des entraves, douanières et

autres, qui sont des vestiges d'un autre âge, en résumé de rendre possible une multitude de réformes de détail, parfois très importantes, qui seraient à l'avantage du public comme des chemins de fer, et qui mettraient ceux-ci dans une position beaucoup meilleure à tous égards que celle qu'ils ont aujourd'hui.

» Une autre institution dont la Suisse devrait prendre l'initiative, mais qui ne tarderait pas à devenir aussi internationale pour peu qu'elle rendît les services que j'en attends, ce serait un bureau technique et économique des chemins de fer, établi à Berne par le gouvernement fédéral. Comme l'indique sa dénomination, ce bureau aurait deux fonctions distinctes, mais qui se tiennent de très près; l'une de recueillir tous les documents relatifs aux chemins de fer, à leur exploitation, à leur productivité, aux expériences qui ont été faites ou se font sur ces points, de manière à en tirer les enseignements qui résulteront certainement d'une étude attentive des faits; l'autre, de réunir d'une manière analogue toutes les informations possibles sur la partie technique des voies ferrées et sur la multitude des inventions qui surgissent chaque jour dans ce domaine, les unes importantes, les autres portant sur de simples détails, mais toutes ayant leur valeur lorsqu'elles sont réelles et pratiques, et pouvant permettre des améliorations réelles. Ce bureau ne serait pas appelé seulement, dans ces deux directions, à recueillir et à étudier des documents. Il devrait envoyer sur les lieux des hommes aptes, pour se rendre un compte exact de tel système ou de telle amélioration et de ses conséquences. Il devrait aussi préparer des expériences en Suisse même. Je n'ai pas besoin d'insister beaucoup sur l'importance de ce rouage tout nouveau dans les chemins de fer; elle se conçoit au premier coup d'œil. Beaucoup de connaissances et d'inventions ne sont pas utilisées parce qu'elles demeurent inconnues ou mal appréciées en dehors d'un cercle restreint. Déjà aujourd'hui, il suffirait d'être bien au fait des expériences accomplies un peu partout pour obtenir des résultats qui paraîtraient extraordinaires. Une foule de progrès sont possibles dans la construction des voies, dans leur bonne exploitation, dans les locomotives, dans les wagons à voyageurs et à marchandises, et tout ce qui pourra contribuer à réduire les frais des chemins de fer et à

augmenter les facilités et le confort qu'ils offrent au public sera un gain net pour eux-mêmes et pour les pays qu'ils servent. Même avec des ressources limitées, je suis assuré que ce bureau ne tarderait pas à rendre à nos chemins de fer des services importants, dont le résultat devrait être communiqué libéralement aux compagnies voisines, et il y a tout lieu de penser que celles-ci, et les gouvernements dont elles ressortissent, voudraient y prendre part, de sorte qu'avec une augmentation notable de ressources et de facilités, l'institution, désormais internationale, deviendrait un puissant levier de progrès, et aiderait grandement à l'œuvre dont j'estime que la Suisse peut et doit prendre l'initiative, et qui lui assurerait en Europe une position telle qu'elle ne l'a jamais eue. Dans notre siècle, les questions économiques dominent, elles priment même souvent les questions politiques, et tous ceux qui voudront devenir forts devront servir ce besoin général de bien-être, qui est légitime en soi, et chercher seulement à le diriger de telle manière qu'il ne s'égare pas et ne devienne pas une source de luttes acharnées, au lieu de servir de point de départ et de soutien aux vrais progrès, les progrès moraux, sans lesquels tous les autres ne peuvent avoir aucune permanence. Or la position nous appartient; la voie nous est ouverte : à nous d'y marcher.

» Mais, dira-t-on peut-être, le gouvernement fédéral ne pourrait-il pas prendre cette position et obtenir cette influence sans devenir actionnaire de nos chemins de fer, et le protocole du Gothard, en particulier, ne lui en fournira-t-il pas le moyen? On peut répondre : non, sans aucune hésitation. Le Gothard ne relèverait pas nos chemins de fer, au contraire; et ils ne fourniraient alors aucun point d'appui au gouvernement fédéral; celui-ci, de son côté, ne pourrait pas leur être utile; il faut une fusion d'intérêts, sans laquelle tous demeureront impuissants, tandis qu'unis, ils auront une force incalculable. C'est ce qui me semble ressortir des raisons que j'ai avancées. »

Depuis vingt ans, les sciences techniques ont fait de grands progrès, tandis que l'économie publique semble avoir reculé un peu partout. Plus que jamais, elle aurait besoin d'être soutenue. Au nombre des choses nouvelles, qui ont surgi, il faut compter l'électricité, employée déjà

avec beaucoup d'avantage dans les moyens de transports locaux et à courte distance. Ne parviendra-t-on pas à l'appliquer à l'exploitation des chemins de fer, et à réaliser ainsi de grandes économies avec plus de rapidité et de sécurité? Peut-être en sortira-t-il toute une révolution. Il vaudrait la peine de la hâter par des recherches méthodiques. Une compagnie suisse fusionnée aurait les moyens de les instituer et de les poursuivre.

XV

On aura peut-être été surpris de l'importance que nous avons donnée à la solution de la question du passage des Alpes. La raison en est simple. Nous avons montré que, sauf en ce qui concerne le Tessin et la Suisse centrale, le Gothard a été extrêmement défavorable à l'ensemble de notre réseau et par là même à la Suisse entière. L'équilibre ne peut être rétabli que par le percement de deux passages excentriques qui rendraient le mouvement et la vie à la plupart des lignes existantes, sans en susciter de nouvelles qui leur fissent concurrence. Les avantages du Simplon sont connus. De tous les passages alpins, c'est celui qui aurait le tunnel le plus bas, le moins de chemins en montagne, et où par conséquent les trains pourraient être le plus rapides, avec l'exploitation la moins coûteuse. Il constituerait la route la plus courte de l'Angleterre et de Paris en Italie. Les lignes d'abords ne présentent aucune difficulté ; du côté suisse elles sont achevées ; du côté italien il ne reste à construire qu'une ligne de faible étendue. Pour le Splugen, la situation est différente. Les lignes à créer des deux côtés du passage seraient assez considérables, tandis que, si nous ne nous trompons, le tunnel de faîte présenterait beaucoup moins

de difficultés que pour les autres passages. Le Splugen deviendrait la route directe de la Suisse sur la Vénétie, Trieste, etc., et non seulement de la Suisse, mais d'une bonne partie de l'Allemagne, de la Belgique, de la Hollande, de l'Angleterre et de toute la France septentrionale et centrale.

Ces deux passages s'ouvriront un jour ou l'autre à des voies ferrées. Aussi longtemps qu'on n'aura pas mis la main à l'œuvre, il en résultera pour nos chemins de fer et pour le pays un état de malaise, parce qu'ils seront le vrai complément de notre réseau, ce qui lui donnera toute sa valeur et lui permettra de se développer vigoureusement. Ils offrent en outre cet avantage de faciliter la fusion de nos compagnies en appelant l'intervention financière de la confédération et des cantons, sans laquelle cette fusion serait impossible. Et cette combinaison, praticable en Suisse seulement, dans laquelles les capitaux privés, la confédération et les cantons coopéreraient ensemble, chacun apportant aux autres sa part de force et de garanties, vaudrait à la Suisse, j'en suis persuadé, une prospérité sans exemple jusqu'ici.

Car l'idée que nous reprenons après vingt ans, est exactement celle qui a valu aux Vanderbilt leur immense fortune de plus d'un milliard de francs, la plus grande qui ait été réunie par un particulier, et dans un laps de temps qui n'excède pas de beaucoup les vingt années que nous venons de perdre. Avec un petit capital, Vanderbilt entreprit de relever d'abord une ligne en l'administrant avec beaucoup de soin et d'économie, et en multipliant les facilités et les avantages offerts au public ; il parvint à opérer la fusion de cette ligne avec d'autres, et peu à peu, par des achats, des amalgamations et des constructions nouvelles, il réunit sous une

seule administration un vaste réseau, très complet, qui reçut de cette fusion une valeur extraordinaire. On peut en juger par ce fait que la fortune des Vanderbilt a été due presque exclusivement à cette plus-value qu'ils avaient créée. Ils n'étaient nullement les propriétaires exclusifs du réseau qu'ils administraient et dont la valeur dépassait de beaucoup leur fortune. Leurs nombreux co-actionnaires ont eu leur part proportionnelle aux bénéfices réalisés, et il est établi que les contrées servies par leurs chemins de fer en ont tiré des avantages beaucoup plus grands encore, décuples peut-être.

Suivie en Suisse, la même politique aurait les mêmes résultats. Elle donnerait à notre réseau, en peu de temps, un prix très grand, qui s'accroîtrait d'une manière continue, et dont les actionnaires malheureux de nos compagnies, les cantons et la confédération auraient le bénéfice, que personne n'aurait lieu de regretter ou d'envier, car le gain serait beaucoup plus considérable encore pour l'ensemble du pays.

Ne se trouvera-t-il personne, dans le conseil fédéral, dans les gouvernements cantonaux, dans les administrations de nos compagnies de chemins de fer, qui se mette à l'œuvre pour donner à la Suisse ce que les Vanderbilt ont donné à leur pays ?

Parmi tant d'hommes que leur position met en mesure d'agir, nous voulons espérer qu'il s'en trouvera au moins un qui veuille y mettre son cœur et sa vie. L'appui ne lui manquera pas.

ED. TALLICHET.

RÉCITS AMÉRICAINS

LE BAS DE NOËL

Sallathiel Bump,
He sat on a stump,
I hit him a thump,
That made him to jump,
And...

— Oh ! la, la ! C'lesty, ne cogne donc pas ! Qu'est-ce que ça te fait, ce que je chante ? Comme si je n'avais pas le droit de m'amuser...

— Tout dépend de ce qu'on chante, riposta Célestia rose et fraîche comme une fleur tandis qu'elle se tenait devant son frère, son seau à lait dans une main, l'autre rouge encore du bon soufflet qu'elle venait de lui administrer.

— Quand on a un nom aussi bête que celui de Sallathiel Bump, on peut bien s'attendre à ce qu'on en rie, répondit le garçon en frottant énergiquement son oreille toute rouge, et en jetant à sa sœur un regard chargé de rancune.

— Si tu étais seulement la moitié aussi brave et beau que lui, tu porterais volontiers son nom, singe que tu es. D'ailleurs Jehiel Burr ne sonne guère mieux que l'autre.

— Ah ! bien oui, défends-le comme toujours, grogna Jehiel, communément appelé *Hi.* Tu crois peut-être que je ne vous ai pas vus sous le pommier, samedi soir, quand vous vous...

Mais, sans achever sa phrase, Hi, sautant à bas de la palissade sur laquelle il était perché, s'enfuit à toutes jambes, esquivant la seconde correction fraternelle que Célestia s'apprêtait à faire tomber sur lui. Jugeant que la prudence vaut bien le courage, il s'installa à la grange pour y reprendre hardiment son refrain moqueur. Célestia, elle, fit le tour de la maison, déposa son seau en plein soleil sur le seuil de la cuisine, s'assit à côté et jetant son tablier sur sa tête, se prit à pleurer. C'est ainsi que sa mère, qui venait suspendre son linge en plein air, la trouva.

— Eh bien, ma fille, qu'est-ce qui peut te faire pleurer ainsi?

— Oh rien! répondit Célestia selon la coutume de toute femme qui pleure.

— Tant mieux! Dans ce cas le remède est facile à trouver, repartit la mère qui avait de bonnes raisons pour ne pas provoquer les confidences de la jeune fille : elle en savait assez sur ce cœur d'enfant pour comprendre que ces larmes seraient un soulagement à la peine qui le remplissait; elle savait aussi, par une longue expérience, que la sympathie ne suffit pas toujours à guérir un mal inévitable. Cette femme faible, patiente et douce, n'avait pas été, pendant de longues années, l'épouse soumise de Jehiel Burr senior sans se convaincre que la volonté de son seigneur et maître n'était guère moins forte que celle de la puissance mystérieuse qu'elle nommait la Providence.

Le fait est que le père avait décidé que sa fille épouserait le principal de l'académie de Pompton, tandis qu'elle était résolue, elle, à n'avoir d'autre mari que Sallathiel Bump.

Et un nom est peu de chose, quand on est amoureuse d'un beau gars, bien découplé, avec des yeux bleus, le meilleur cœur du monde, une fossette au menton et trente-deux dents blanches qui rient au soleil. Tous ces dons de la nature, Sallathiel les possédait, mais ils ne faisaient pas autant d'effet sur le père que sur la fille. A ses yeux, Sallathiel (je voudrais ôter une *l* à son nom, mais il y tient trop) avait deux gros défauts : il était pauvre, et il était né et avait été élevé dans l'église épiscopale... Si ç'avait été Jehiel Burr qui eût inventé le vieux cri de guerre contre la papauté et la prélature, il y aurait ajouté encore la pauvreté, car il les haïssait toutes les trois de grand cœur. Lui-même était un rigide sectaire, et n'avait que du mépris pour toute autre forme de religion que la sienne.

Enfin, être pauvre équivaut à être absolument dépourvu de toute ressource d'invention ou d'esprit, impardonnable péché dans la Nouvelle-Angleterre.

Célestia, elle, possédait une petite fortune, juste assez pour rehausser d'un éclat nouveau tous les dons qu'elle devait à la nature. Aussi le père était-il persuadé que c'était pour les beaux yeux de la cassette et non pour ceux de la jeune fille que tous les prétendants se présentaient. Mais elle était d'un autre avis et, pour Sallathiel, elle savait bien qu'il l'aimait, elle, et non pas ses dollars. Peut-être jugeait-elle le cœur de son amoureux d'après le sien : n'est-ce pas ce que nous faisons tous à l'égard de notre prochain? Mais, cette fois, Célestia avait raison. Sallathiel aurait jeté son cœur à ses pieds avec la même passion si, au lieu de cinq mille dollars, la grand'mère Green avait laissé cinq mille centimes à sa petite-fille.

Non content de contrarier l'amour de Célestia, Jehiel lui avait choisi un mari comme il l'entendait : celui-ci se nommait M. Algernon-Sydney-Howard Middleton, principal à l'académie de Pompton. C'était le gendre selon son cœur, orthodoxe comme Calvin, tellement érudit qu'il pouvait écrire un livre sur les hautes mathématiques, entraînant l'auditoire dans les réunions de prières, très hostile à tout divertissement et à tout plaisir, leur opposant son air le plus rechigné et, en toute occasion, récitant le petit catéchisme aussi vite qu'un moulin à prières mongol. Tout naturellement, Célestia détestait le prétendant autorisé par son père, et elle avait plus d'une raison pour cela. Le principal était gros et court, gros depuis ses joues blêmes et tremblotantes jusqu'à ses pieds massifs ; ses petits yeux noirs et luisants vous regardaient, de dessous un binocle à monture d'or, avec un regard rien moins que séraphique, tandis que ses lèvres lippues prenaient une expression d'impertinente fatuité, presque insupportable. Sa démarche était d'une solennité risible, et le chapeau noir, en tuyau de poêle, qui décorait le sommet de sa tête en pain de sucre, complétait le ridicule aspect de sa personne. Il était vaniteux comme un paon, et ne pouvait croire qu'une jeune fille fût capable de résister à ses perfections : il trouvait même qu'il faisait une grande concession à Célestia en s'occupant d'elle, et le lui faisait sentir. Sans les cinq mille dollars qu'il lui savait,

jamais il ne se serait abaissé jusqu'à elle, et Célestia en était bien persuadée. Hi, de son côté, — un vrai petit cornichon, — détestait le maître d'école de tout son cœur, autant qu'il aimait Sallathiel; mais il aimait par-dessus tout à chicaner Célestia : cela chatouillait délicieusement sa petite âme de gamin, de voir le rouge de la colère monter aux joues brunes et douces de Célestia, ses magnifiques yeux noirs lancer des éclairs, ses fraîches lèvres trembler de dépit. Enfin c'était un garçon, et, si tous les hommes sont nés libres et égaux, ainsi que le déclare notre glorieuse constitution, tous les garçons sont nés cruels. Tout en aimant sa sœur, il trouvait du plaisir à la tyranniser ainsi que sa mère, parce que son père le tyrannisait lui et, instinctivement, il imitait celui qu'il redoutait : c'était pour lui comme un soulagement de transmettre à d'autres la crainte qu'il éprouvait et dont il souffrait.

Quand Jehiel Burr décida que Célestia épouserait le maître d'école, il avait oublié qu'elle était sa fille. L'hérédité a ses mauvais côtés, contrariants parfois, et les parents oublient souvent que leurs enfants leur ressemblent et peuvent avoir beaucoup de leur caractère. Ainsi Célestia avait une volonté aussi décidée que celle de son père. Dans ce menton un peu carré, dans ce front large et bas ainsi que dans la profondeur de ces grands yeux tranquilles, une force latente et inconnue dormait, n'attendant qu'une occasion propice pour se manifester.

La grand'mère Green avait eu la prévoyance d'insérer dans son testament une clause par laquelle elle décidait que sa petite-fille n'hériterait pas d'elle si elle se mariait avant l'âge de vingt et un ans, mais à ce moment-là elle entrerait dans la pleine possession de l'argent, en même temps que des autres prérogatives que donne la majorité. Or, aujourd'hui, dans cet après-midi d'octobre, elle était encore dans ses vingt ans, son anniversaire tombant sur le jour de Noël, fête qu'elle ne connaissait que par les récits merveilleux que Sallathiel lui avait faits de son enfance.

Les père et mère de celui-ci étaient tous deux de descendance anglaise : leur religion leur venait de là. Quelque pauvres qu'ils fussent, pour rien au monde ils n'auraient laissé passer le jour de Noël sans le marquer par quelque souvenir, une branche

de sapin au-dessus de la grande pendule, une couronne de laurier passée dans la vieille hallebarde, reposant sur deux appuis au-dessus de la cheminée et à laquelle les légendes de la famille rattachaient une longue et émouvante histoire. Jamais Sallathiel n'aurait manqué de suspendre son bas la veille du grand jour, et toujours il y avait trouvé quelque chose, ne fût-ce qu'une toupie fabriquée au logis, ou une paire de mitaines tricotées. Et si, dans le cours de l'année, un seul *mince-pie* apparaissait, c'est au dîner de Noël qu'il était réservé.

Célestia écoutait ces histoires comme un roman, tant cette religion lui apparaissait aimable, ces observances riantes et douces. Dans la maison de ses parents, propre mais nue et froide, aucune fête ne se célébrait; aucun autre jour n'était férié que celui des *Actions de grâce*, qui impliquait un long sermon politique du ministre Pitcher, puis un dîner substantiel, auquel prenait part, depuis deux ans, maître Middleton, et où il se bourrait d'importance, souriant à Célestia entre deux bouchées de dinde, d'oignon ou de pâté, comme un boa constrictor amoureux. Puis, ce festin passé, la famille pendant huit jours se nourrissait des restes.

Durant ces six derniers mois, maître Middleton, se souvenant que Célestia aurait bientôt vingt et un ans, et encouragé par le père, devenait de plus en plus pressant, et le dimanche soir le trouvait toujours installé dans le fauteuil à bascule, près de la cheminée quand on faisait du feu, en été près de la fenêtre, sa solennelle personne remplissant la petite chambre et sa vanité le laissant sourd aux petites rebuffades de Célestia.

Sallathiel, lui, n'avait pas l'entrée de la maison; Célestia ne le voyait qu'à la dérobée, sous les pommiers du verger ou, les après-midi du dimanche, dans les bois de pins derrière le cimetière, au moment où son père s'appesantissait sur la problématique histoire de Melchisédec, sur la doctrine de l'élection, la damnation des petits enfants, le libre arbitre et la responsabilité, ou racontait la guerre des Macchabées à son école du dimanche sommeillante, tandis qu'il croyait C'lesty à la maison ou à la réunion de prières. Hi était la terreur des deux amoureux, car il se trouvait partout à la fois et, si même il ne savait pas où les jeunes gens se rencontraient, il prétendait le savoir, ce qui était tout aussi désagréable et inquiétant.

Aujourd'hui, Célestia avait de bonnes raisons pour pleurer à l'ouïe des paroles du petit mécréant qui déclarait avoir été témoin de leur dernière entrevue, rendez-vous d'une grande importance. Elle s'était échappée du logis sur un mot que lui avait glissé Sallathiel en la rencontrant deux jours auparavant, comme elle se rendait à une société de couture.

— C'lesty, lui avait dit le beau jeune homme après les premières salutations, ce gredin de Middleton va partout racontant et se vantant qu'il vous épousera au nouvel an ; je ne puis entendre tout cela plus longtemps !

— Mais, de ce qu'il le dit, il ne s'ensuit pas que la chose en soit plus vraie, répartit Célestia avec un petit rire vainqueur.

— Je ne dis pas, C'lesty ; mais c'est dur tout de même de le voir vous courtiser, quand, moi, je ne puis vous rencontrer qu'à la dérobée. Ah ! vous n'auriez pourtant qu'un mot à dire ; nous prendrions le cheval de Jim Perkins, qui marche bien, nous passerions la frontière et, en un tour de main, nous serions mariés.

— J'aime bien ça ! dit la jeune fille, ce qui voulait dire qu'elle ne l'aimait pas du tout. Non, monsieur ; quand je me marierai, ce ne sera pas au delà de la frontière, comme si j'avais honte... Et puis, ajouta-t-elle, Sallathiel, vous oubliez... je perdrais tout l'argent de la grand'mère Green !

— Je m'en bats l'œil, de votre argent, interrompit le jeune homme en rougissant de colère sous la pâle clarté de la lune ; je n'en ai pas besoin, je n'en veux pas, c'est vous que je veux ! Tout ce que je crains, c'est que votre père ne vous tourmente tellement et ne vous rende la vie si dure, que... que...

Ici les paroles l'étranglèrent, tant cette perspective lui était insupportable.

Célestia prit feu tout de suite.

— Me tenez-vous donc pour archifolle, Sallathiel Bump ? Me croyez-vous assez poupée pour qu'aucun homme au monde puisse me forcer à épouser un être tel que celui-là ? Vous vous trompez de la belle façon sur mon compte, si vous le pensez. Je l'égorgerais comme un mouton plutôt que de l'épouser...

— Non, non, dit l'amoureux un peu effrayé des éclairs qui jaillissaient des yeux de sa belle, vous ne feriez pas de mal à une mouche, je vous connais, C'lesty !

— Je tuerais bien un serpent, répliqua-t-elle en aparté.

Mais Sallathiel continuait :

— Je sais travailler, moi, et je travaillerai pour ma femme ; j'ai deux bons bras, une vieille maison et quatre acres de terrain autour ; nous ne manquerions pas de pain. C'lesty, je vous en prie, n'attendez pas ce détestable, cet odieux argent !

Célestia sourit.

— Ne vous inquiétez pas, mon ami. Je veux attendre l'argent, parce que j'en ai besoin, mais Middleton n'en aura pas un rouge liard. Outre ça, je ne me soucie pas de quitter le pays pour me marier ; ce ne serait pas convenable, et, dès que j'aurai mes vingt et un ans, cela ne sera plus nécessaire. Voyons, prenez patience.

— C'est terriblement difficile, soupira Sallathiel en regardant le charmant visage penché vers le sien. Mais il y a une chose, C'lesty ; j'ai autant de droits que lui à venir chez vous le dimanche soir : je viendrai.

— Bien dit, fit la jeune fille hésitante encore et comprenant à demi qu'un jour viendrait où elle trouverait un maître dans son amoureux ; mais vous savez que le père sera toujours désagréable avec vous, Sallathiel, et que l'autre sera pire encore.

— Ils ne me font pas peur, répondit-il froidement mais faisant le poing de ses deux fortes mains avec un instinct tout masculin. Je ne viendrai pas demain : je dois veiller le vieux Perkins qui a eu une attaque, j'ai promis à Jim de faire mon tour ; mais attendez-moi dimanche. Aussi sûr que je suis ici, je viendrai.

Et sur ces quelques mots, ils se séparèrent.

C'était le samedi, veille de ce fameux dimanche, que Célestia avait entendu son frère chantant et se gaussant du nom de Sallathiel Bump ; ce fut la goutte qui fit déborder la coupe d'amertume. Durant toute la semaine, elle s'était tourmentée de ce qui allait se passer. C'était juste, parfaitement juste que Sallathiel vînt, s'il le trouvait bon ; son père ne lui avait jamais défendu la maison autrement que par des regards de travers et des mots piquants, et ce n'était que cédant à ses prières à elle qu'il avait consenti à la voir ailleurs que sous le toit paternel. Comme toutes les femmes, elle redoutait les orages domestiques. Hélas ! de combien de mensonges, d'expé-

dients équivoques, de subterfuges, des femmes, des filles, des sœurs se sont rendues coupables pour éviter la guerre si peu « civile » au logis ! Où est celle qui a toujours osé dire la vérité vraie en face d'une colère masculine ? Célestia, pas plus qu'une autre, n'était une femme exceptionnelle ; aussi pensait-elle à la visite annoncée avec crainte et tremblement, et quand son frère ajoutait encore sa note narquoise à tout ce qui l'oppressait déjà, pouvait-elle faire autre chose que pleurer ? Mais, larmes ou pas, le jour fatal se leva, et une fois le culte, l'école du dimanche et le dîner tardif passés, le vieux Burr se tourna vers sa fille, qui passait de la cuisine à la chambre, une lampe à la main, et lui dit d'un ton grondeur :

— Ecoute, C'lesty : sache une fois pour toutes qu'il ne s'agit pas de mener plus longtemps maître Middleton par le nez ; il vient ce soir pour avoir ta réponse, et j'entends que tu la lui donnes.

Ces mots rendirent tout son courage à la jeune fille ; elle regarda son père droit dans les yeux.

— Il l'aura, sa réponse, répondit-elle sèchement.

Jehiel la considéra un instant, avec un éclair de surprise dans ses yeux gris et froids.

— Prends bien garde, ma fille, et pas de bêtises : ni lui ni moi ne les supporterions.

— Ni moi non plus, répliqua Célestia en le regardant encore tout en s'en allant.

Le vieux, un peu étonné, un peu inquiet, la suivit des yeux, mais sa confiance en son pouvoir absolu lui revint vite, et il attendit l'arrivée du maître d'école. Célestia aussi attendait. Jamais elle n'avait été plus charmante : sa robe de laine rouge foncé et ses ruches blanches lui allaient si bien ! L'excitation animait son teint délicat ; dans les masses opulentes de sa chevelure noire elle avait planté une fleur jaune ; une autre fleur était fixée par sa petite broche tout près de son cou délicat.

Ses yeux étaient plus brillants que doux, et on lisait comme un défi dans leur profondeur ; mais, quand Algernon-Sydney-Howard entra en se dandinant dans le parloir et qu'il déposa son beau chapeau, bien lustré, sur une chaise près de la porte, il vit la beauté sans apercevoir le défi, et sourit intérieurement

à la pensée que bientôt elle serait à lui. Célestia était froide et hautaine; elle fit asseoir maître Middleton sur le vieux canapé, dont les ressorts fatigués grincèrent péniblement lorsque le pédagogue se laissa tomber sur l'étoffe de crin noir et glissant qui le recouvrait. Il n'y fit guère attention, car il était au-dessus de ces bagatelles. Il s'apprêtait à faire le saut périlleux et à sortir vainqueur de l'épreuve. Mais, à peine les lieux communs ordinaires, sur la saison et la température, débités, un coup frappé d'une main résolue se fit entendre à la porte d'entrée. Suivant l'usage des campagnes, Célestia se leva pour aller répondre, juste à temps pour empêcher qu'un second coup ne fît sortir son père de son somme au coin du feu de la cuisine; il crut que c'était un rat et se rendormit, mais c'était bien de rats qu'il s'agissait! C'était le beau, l'heureux, le triomphant Sallathiel Bump, introduit dans le parloir par Célestia qui rougissait délicieusement, bien que son cœur battît presque à l'étouffer. Algernon-Sydney-Howard Middleton regardait fixement l'intrus, avec peu de bienveillance, mais il dit pourtant : « Bonsoir, » dans l'espoir que ce n'était qu'une visite en passant, et en tout cas déterminé à rester le dernier sur le champ de bataille. Vaine résolution! Il y eut de longs et pénibles silences; les essais de causerie de la part du maître d'école tombaient à plat, tandis que les saillies de Sallathiel provoquaient toujours un rire ou une question de la jeune fille. Middleton était furieux, mais gardait pourtant assez de présence d'esprit pour envisager avec un certain calme la situation. Quand l'horloge sonna dix heures, il prit son chapeau luisant et dit bonsoir à la compagnie.

— Nous allons du même côté, je crois? fit-il en regardant Sallathiel.

— Je ne pars pas encore.

Telle fut l'exaspérante réponse qu'il reçut; mais, ne pouvant faire autrement, il partit, laissant les amoureux ensemble. Le père Burr était couché depuis longtemps, persuadé que ses projets marchaient au gré de son désir; Sallathiel et Célestia restèrent dans le parloir froid et triste jusqu'à minuit, aussi heureux qu'ils devaient l'être, plus heureux peut-être, car ils sentaient leur bonheur précaire et se disaient que maître Middleton n'était pas toujours aussi facile à désarçonner.

Le lendemain, en effet, il se plaignit à Jehiel Burr de sa déconvenue.

— C'est moi qui vais mettre ordre à tout cela ! dit le père furieux.

Et immédiatement il s'en alla trouver Sallathiel pour lui interdire l'entrée de sa maison, et lui défendre de parler à sa fille.

— Si vous n'étiez pas son père, et vieux par-dessus le marché, je vous rosserais d'importance, répondit l'amoureux éconduit.

— Oh ! ne vous gênez pas, faites, je vous prie, exclama Jehiel d'un ton moqueur ; je suis vieux, peut-être, mais dur comme le péché, je vous en avertis, jeune homme.

— J'aurais honte de vous toucher, monsieur Burr ; mais je vous avertis aussi d'une chose : c'est que j'épouserai votre fille, malgré tout ce que vous pourrez dire et faire.

Et, sur ce défi, Sallathiel s'en alla, et le père Burr rentra chez lui, tout fumant d'une rage qu'il déversa sur Célestia.

La jeune fille serra les lèvres sans souffler mot ; quelques semaines seulement la séparaient de son jour de naissance ; son parti était pris. Maître Middleton revint et, cette fois, sans être dérangé ; mais, à sa grande surprise et à son suprême dégoût, lorsqu'il mit son cœur et sa main aux pieds de Célestia, elle refusa le tout résolument. La figure du pédagogue devint blême, ses petits yeux noirs étincelèrent de rage, son nez retroussé frémit ; il avait l'air d'un gros esprit des ténèbres, tandis que la figure expressive de Célestia reflétait le dédain qui débordait en elle.

— Mais votre père m'a dit que vous le feriez, balbutiait-il.

— Et moi, je dis que je ne le ferai pas, répondit froidement Célestia.

— Mais la loi chrétienne dit que les enfants doivent obéissance à leurs parents, rétorqua-t-il en changeant de terrain.

— Je n'obéirai jamais à personne du moment qu'on voudra me faire mal agir, dit la jeune fille emportant la levée avec cet atout.

— Bon ! bon ! Je présume que vous êtes capricieuse, comme toutes les femmes, Célestia ; mais j'ai le consentement de votre père, et je vous donne le temps de changer d'avis. Je suis pa-

tient, ma belle ; je sais attendre, et je suis sûr que vous en reviendrez.

— Jamais ! répondit Célestia ne se contenant plus. Et fussiez-vous le seul homme qu'il y eût au monde, je ne vous épouserais pas !

Elle lui jeta ces paroles indignées comme elle l'éclairait jusqu'à la porte, si belle dans sa colère que le maître d'école transporté se retourna sur le seuil et l'enlaça de ses bras, cherchant à lui prendre un baiser. Célestia poussa un cri et lui jeta sa lampe à la tête. Mais une main plus rude le prenait au collet, le jetait à terre, et le pied qui correspondait à cette main le fit sortir de la propriété d'une façon des plus ignominieuses. Trop ahuri et hors d'haleine pour faire autre chose que se sauver, d'une allure peu en rapport avec un homme de son poids, il ne pouvait qu'exclamer des oh ! et des ah ! tandis qu'un rire de gnome l'escortait, suivi d'un autre couplet improvisé par Hi, qui se tenait sur la grande porte :

Sallathiel Bump
Hit the master a thump,
And how he did jump
All up in a hump !
Oh my !

— Tais-toi, Hi ! tais-toi donc ! chuchotait Célestia tout en ramassant les débris de sa lampe.

Mais Hi lui jeta un : « Ce n'était pas moi ! » et disparut à l'angle de la maison.

Tout ceci n'avança peut-être pas les choses pour Sallathiel. Sans doute le maître ne pouvait l'accuser, n'ayant pas de témoins et surtout n'ayant pas vu la figure de son agresseur, mais il s'emporta en menaces terribles, dont Sallathiel se moqua sans façon, et il continua à persécuter Célestia de ses visites, chaque semaine, le dimanche soir, jour consacré aux affaires de cœur dans la Nouvelle-Angleterre. En outre, le père Burr semblait tenir le mariage pour chose faite, et la mère, tout en pleurant beaucoup et faisant son ouvrage en rechignant, n'osait lever la langue ni adresser à sa fille une parole d'encouragement ou de consolation. L'année tirait à sa fin ; il semblait à Célestia que d'invisibles barrières se dressaient au-

tour d'elle; son père avait interrompu son école du dimanche; il faisait rester tout le monde à la maison après le repas, et ne permettait plus à sa fille de se rendre l'après-midi aux sociétés de couture ou à toute autre réunion; chaque soir, après avoir fermé la porte d'entrée, il mettait ostensiblement la clef dans sa poche, s'asseyant près du foyer de la cuisine jusqu'à minuit, afin que personne ne pût tenter de sortir sans qu'il le sût.

Le cœur de Célestia se troubla. Des semaines s'étaient écoulées sans qu'elle eût vu Sallathiel, et elle commençait à sentir ce désespoir que l'impatience innée au cœur des femmes provoque chez elles avant même que le moment décisif soit venu.

Mais pour Sallathiel ce temps n'était pas perdu : avec un instinct d'amoureux, il se lia d'une grande amitié avec Hi, lui laissant ramasser les châtaignes du grand arbre derrière sa petite maison rouge, un châtaignier connu à Pompton pour l'abondance et la beauté de ses fruits; le samedi, il l'emmenait à la chasse; il l'aidait de ses conseils pour la construction de ses moulinets à eau, et la retraite précipitée de maître Middleton, un certain dimanche soir, à la porte de Jehiel Burr, était pour eux une occasion fréquente de rires et de plaisanteries.

Hi, peu à peu, se prenait d'une belle passion pour Sallathiel et, par la même occasion, d'une véritable compatissance pour les chagrins de sa sœur; aussi avait-il les oreilles et les yeux très ouverts, faisant de grand zèle des rapports détaillés à l'amoureux. C'est si agréable de se sentir un personnage nécessaire!

Noël était à la porte. Deux jours avant la fête, Hi suivit sa sœur dans le garde-manger, sous prétexte de se faire mettre du pain d'épice et du pâté dans le panier contenant son dîner.

— Dis donc, C'lesty, débuta-t-il, hier soir, quand tu étais à la cave pour y chercher les pommes et le cidre, j'ai entendu papa dire à la mère que, dès que ton jour de naissance serait là, il déclarerait, que, si tu n'épousais pas maître Middleton, tu pourrais t'en aller d'ici pour tout de bon; j'étais en haut, l'oreille collée au tuyau du poêle, car je me doutais bien qu'il se passait quelque chose. Maman se lamentait, disant que jamais tu ne l'épouserais. Alors le père a frappé du poing sur la table et a annoncé qu'il ferait venir le ministre le matin même du jour où tu aurais ton argent, et qu'il te marierait sur-le-champ.

Crois-tu qu'il puisse le faire ? Mais, en tout cas, j'ai pensé que tu devais savoir tout cela... Mon Dieu ! voilà papa ! C'lesty, donne-moi vite mon dîner ; tu me fais toujours attendre !

Et d'un air offensé il prit son panier et détala.

Célestia, pâle et tremblante, monta dans sa chambre. Se pourrait-il vraiment que son père eût un pareil pouvoir sur elle ? S'était-elle donc trompée quant à ses droits devant la loi ? Elle n'avait personne pour la conseiller ou la rassurer ; une folle terreur l'envahit.

Si, après tout, son père pouvait la contraindre à épouser le maître d'école ?... Cette pensée la fit frissonner. Si seulement elle pouvait voir Sallathiel ! Ou bien, Hi ne pourrait-il pas lui porter une lettre ? Mais, si son père le découvrait !... Que faire ?... Elle s'assit pour réfléchir. Elle pensait bien que, seul son amoureux pouvait lui venir en aide. Mais comment envoyer une lettre, et dans quels termes l'écrire, afin qu'elle ne trahît rien, si elle tombait en de mauvaises mains ? L'ingéniosité féminine lui suggéra enfin un moyen : elle se souvint des histoires de Noël que Sallathiel lui avait racontées ; elle savait qu'il travaillait dans une scierie, au-dessus du village, et que Hi passait devant la petite maison rouge en allant à l'école. Elle écrivit donc quelques lignes, enjoignant à son frère de les glisser sous la porte le lendemain matin. Ceci décidé, elle se remit à son ouvrage le cœur plus léger.

Sallathiel fut ravi de lire la petite lettre qu'il trouva dans sa cuisine en arrivant, quoiqu'elle ne contînt que ces quelques mots :

« Demain soir est la veille de Noël, dont vous m'avez souvent parlé. Suspendez le plus long de vos bas devant votre porte, au lieu de le mettre dans la cheminée : vous verrez ce que vous recevrez. C. »

L'idée que Célestia voulait lui faire un cadeau semblait un lien entre des souvenirs heureux et un avenir béni, car voilà des années qu'il n'avait plus pensé à cette coutume de son enfance ; aussi, ce fut avec une joie émue qu'il obéit au désir de Célestia et suspendit à sa porte un long bas de coton bleu qu'il était allé chercher dans le bahut de sa mère, le même qui avait toujours rempli cet office autrefois.

L'aube blanchissait quand Sallathiel s'éveilla, après des

rêves dans lesquels sa mère et son amoureuse l'avaient visité ensemble avec des visages souriants. Il crut entendre la neige durcie craquer sous des pas furtifs ; il sauta à bas de son lit avec quelque chose de la vivacité de sa petite enfance, s'habilla rapidement à la pâle lumière qui entrait par sa fenêtre, puis il ouvrit la porte pour chercher dans le bas bleu le présent de Célestia.

Rêvait-il encore ?... Mais non, c'était bien Célestia en personne qu'il voyait devant lui, un de ses bras enfoui dans les profondeurs du bas bleu, l'autre retenant les plis de son châle autour de sa jolie figure rougissante et inondée de larmes.

— Mon cadeau de Noël ! cria Sallathiel fou de joie.

Et il attira dans la petite cuisine sa bien-aimée, qu'il fit asseoir dans le fauteuil de sa mère.

Et c'était bien Célestia qu'il avait trouvée dans son bas !... Désespérée de ce qui l'attendait, elle était allée au petit jour dans la chambre de Hi, qui donnait sur le toit d'un hangar élevé de quelques pieds seulement au-dessus du sol. Ouvrant très doucement la fenêtre pour ne pas l'éveiller, elle s'était laissée glisser dans la neige, et voilà, elle était arrivée tout courant, sans chapeau, chez Sallathiel.

Par bonheur, il y avait un service du matin dans la petite chapelle épiscopale de Pompton, desservie par le recteur, qui habitait à dix milles de là. Quand Sallathiel eut allumé le feu et servi une tasse de thé à la jeune fille pour la réchauffer, il ferma la porte à clef sur elle, de peur qu'on ne vînt la lui enlever, et courut chez Jim Perkins lui emprunter son bon cheval, sa carriole et le chapeau des dimanches de sa mère, à la plus grande stupéfaction de son ami.

Ainsi, avant que trois personnes fussent réunies pour le service du matin, et comme la cloche commençait à tinter, Célestia devint la femme de Sallathiel, et, à l'heure qu'il est, quoiqu'ils aient eu leur part de bons et de mauvais jours, Sallathiel bénit encore cette veille de fête où il suspendit devant sa porte son bas de Noël.

ROSE TERRY COOK.

CHRONIQUE PARISIENNE

De l'éducation morale du tout petit enfant. — Le séjour de Louis-Philippe en Suisse, pendant la révolution. — Livres nouveaux.

Nous avons déjà eu l'occasion de nous occuper des travaux de M. Bernard Perez sur l'enfance, mais son nouveau volume surpasse tous les précédents en intérêt. Il a pour titre : *L'éducation morale dès le berceau*[1] (1 vol. in-8°, Félix Alcan). Il est plein d'aperçus psychologiques qui attireront le lettré, et de suggestions pratiques qui en font un livre à offrir aux jeunes mères.

M. Perez débute par un chapitre sur la *Volonté*, qui me charme, parce qu'il est bourré d'idées banales et pourtant méconnues, de ces idées avec qui chacun se prétend familier et que presque personne n'applique. Qui ne sait — en théorie — que la volonté est une force mentale, la plus précieuse de toutes peut-être ; qu'il est très imprudent de la briser chez un être humain, et non moins imprudent de la laisser sans direction ? Nous voyons pourtant tous les jours, autour de nous, des parents laisser leurs enfants commettre toutes les sottises du monde, sous prétexte qu'il ne faut pas les contrarier ; ou bien les opprimer jusqu'à anéantissement de la volonté, pour « leur former le caractère. » On reconnaît que le caractère est formé à ce qu'on a atteint cet insipide idéal du petit garçon bien sage qui ne remue pas sur sa chaise et n'a jamais un désir. « L'exercice spontané de la volonté, dit M. Perez, doit être dirigé, mais non comprimé par l'éducation. L'enfant fait de lui-même la première éducation de sa volonté dans les jeux et les expériences diverses qui exigent une coordination de plus en plus

[1] En réalité, c'est une réédition, mais tellement refondue et complétée, qu'on peut en parler comme d'une nouveauté.

parfaite des mouvements... Il convient donc de lui laisser une grande liberté, une grande initiative, dans tous les actes d'une importance secondaire. Mais, sans étouffer ni gêner sa spontanéité, on peut intervenir quelquefois utilement dans les jeux d'un enfant de dix à quinze mois. On peut lui indiquer des mouvements à faire, en l'aidant quelque peu ou en les exécutant lentement devant lui. »

J'ai copié ces lignes dans l'espoir d'être utile aux bambins qui ont généralement la volonté malheureuse, en ce sens que leurs entreprises ne réussissent pas. Il est alors de règle, dans les familles, de les détourner d'entreprendre, au lieu de leur apprendre peu à peu à s'en tirer victorieusement. Prenez pour exemple un enfant maladroit. Il lui est très difficile de vous apporter votre tasse sans la laisser tomber. Le plus simple bon sens indique que c'est une raison de lui faire continuellement apporter quelque chose, d'abord des objets non fragiles, dont la chute ne soit pas un désastre domestique, puis des objets un peu fragiles, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il ait appris à discipliner ses gestes. Le jour où il mérite assez de confiance pour qu'on remette une tasse pleine entre ses mains, vous avez bien mérité de lui ; vous vous êtes montré éducateur.

En fait, que se passe-t-il ? Un enfant est maladroit ? On ne le laisse plus toucher à rien. On lui crie continuellement qu'il va casser ceci ou cela. D'un défaut passager on fait une habitude. Au lieu de lui apprendre à exercer sa volonté pour vaincre le danger, on lui a appris à l'exercer pour le fuir : voilà un homme maladroit pour toute sa vie.

Les mobiles qui excitent l'enfant à exercer sa volonté dans un sens bienfaisant sont choisis par M. Perez parmi les plus simples, ceux qui subsistent pour tous les enfants, riches ou pauvres, du nord ou du midi et de l'est à l'ouest. Il a deux chapitres curieux sur la *Discipline des conséquences agréables* et la *Discipline des conséquences désagréables*. Le sujet n'est pas neuf. Tous les pédagogues l'ont traité, entre autres les quatre que M. Perez cite le plus volontiers : J.-J. Rousseau, Kant, Mme Guizot et Spencer. Ce thème, devenu banal, est relevé ici par des remarques tirées des découvertes physiologiques de notre génération et destinées à indiquer les limites au delà desquelles les « sanctions naturelles » deviennent dangereuses.

Le plus grand sot du monde comprend qu'il ne faut pas laisser un enfant se brûler jusqu'à s'estropier, sous prétexte de le corriger de toucher au feu. Combien de personnes savent-elles qu'un bruit désagréable est un danger pour un jeune enfant ?

« Il faut lui épargner, quand on le peut, les froissements de l'ouïe, qui peuvent si grandement influer sur les dispositions morales et intellectuelles. Nous savons avec quelle facilité l'enfant s'habitue aux sons intenses et désagréables, et cela, au préjudice de ses sentiments affectueux et de ses sentiments esthétiques. Il serait donc trop tard de songer à l'en faire apercevoir quand son oreille serait faite à ces sensations grossières et que sa sensibilité morale serait déjà mise à leur diapason. Mais, si nous avons pris au début les précautions nécessaires, si nous avons écarté, autant que possible, de son berceau les bruits rudes et discordants, les voix criardes ou violentes, surtout les voix fausses, si nous lui avons fait entendre avec modération jusqu'aux sons joyeux et aux voix agréables, enveloppant ce jeune être impressionnable d'une atmosphère de calme et de sérénité, il nous sera facile, un peu plus tard, de l'arrêter quelquefois sur les impressions auditives qui l'auront justement flatté ou blessé, et de l'encourager, de lui apprendre à rechercher les uns et à éviter les autres, le tout sans raffinement et sans ostentation. »

M. Perez n'affecte pas des rudesses de Spartiate, et c'est encore une chose que j'aime en lui. Il ne croit point, par exemple, que l'on corrige nécessairement les enfants frileux en les faisant geler. Il pense qu'il y a des moyens de combattre cette disposition, qu'on a de grandes chances de la diminuer et qu'il y a de graves inconvénients à trop bien réussir. Il ne dit pas d'un ton d'oracle, comme certains éducateurs : « Les enfants n'ont jamais froid. »

J'ai l'air de parler avec passion ? C'est vrai. Il y a des chagrins personnels dans mon impétuosité, des chagrins bien anciens puisqu'ils se rapportent au temps où j'étais enfant, mais que les années ne m'ont point fait oublier. Au temps où on m'élevait, deux principes dominaient toute l'éducation dans le groupe bourgeois où le hasard m'avait fait naître. L'un, que les parents doivent laisser les enfants se développer tout à fait librement ; en d'autres termes, qu'ils doivent leur faire donner

l'instruction, mais les « élever » aussi peu que possible, parce que toute direction est un empiétement sur le droit de l'enfant à suivre sa nature. L'autre principe était qu'il existe en éducation un certain nombre d'axiomes, aux origines inconnues et vénérables, qu'il serait impie de discuter et qui sont le fondement de l'édifice. Exemple : « Les enfants n'ont jamais froid. »

Nous autres enfants, nous ne distinguâmes les inconvénients du premier principe que longtemps après et, en attendant, il nous valait une indépendance agréable. Mais les conséquences cruelles du second nous étaient sensibles à toutes les heures du jour. C'est pourquoi j'ai gardé rancune en pédagogie aux petits garçons abstraits inventés par les théoriciens, qui ne souffrent jamais du froid aux pieds, ne sont pas plus compliqués au moral qu'au physique, et qu'on opposait sans cesse à mes passions, très nombreuses, je dois en convenir. L'ennui de ne pas être compris est très sensible aux enfants. Etre compris de travers est encore bien pire. Il y a quelque chose d'exaspérant à entendre expliquer avec autorité et sans appel, par une généralité quelconque, un complexus de sentiments qu'on ne démêle pas bien soi-même. Oh ! ce misérable petit garçon construit avec des définitions et qui me représentait dans toutes les discussions de famille ! Je l'ai détesté de bien bon cœur.

Pour en revenir à la sensibilité au froid, le temps est passé où l'on s'imaginait rendre un grand service à l'homme en la détruisant. La nature n'a rien fait en vain, et la souffrance causée par le froid est là pour nous avertir, de même que toutes les autres souffrances, précieuses sentinelles sans lesquelles la terre serait vite dépeuplée, car nous ne nous soignons que parce que nous avons du mal. Les gens trop endurcis aux rigueurs de la température meurent souvent de ce que le peuple de France appelle un « chaud et froid. » Leur épiderme les prévient trop tard que le refroidissement est plus rapide qu'il ne faudrait. « La nature, dit M. Perez, paraît tenir à cette sensibilité précieuse (de la peau). Elle est une conquête de la civilisation et peut-être une nécessité pour les habitants de nos climats. Les points de la peau sensibles au froid sont beaucoup plus nombreux que ceux sensibles au chaud, ils le sont à peu près deux fois plus. Nous sommes donc mieux munis contre le froid que contre le chaud. Autrement dit, les indivi-

dus doués d'une rapide perception pour le froid ou de beaucoup de points frigorifiques sont dans de meilleures conditions de vie que s'ils étaient dépourvus de cette qualité. Leurs ancêtres leur ont transmis un caractère auquel ils ont dû de survivre plus facilement. Mieux vaut apprendre aux enfants l'hygiène et le courage que de chercher à leur faire perdre une sensibilité si utile quand elle reste en deçà de la délicatesse et du raffinement. »

Le chapitre où M. Perez a été le moins heureusement inspiré est celui de la *Curiosité*. Les enfants sont questionneurs et peu observateurs. Ils apprennent beaucoup plus de choses avec leurs éternels « Pourquoi ? » que par le témoignage de leurs sens. Ils ont donc grand'raison d'être questionneurs. D'autre part, ils demandent une foule de choses qu'on ne peut pas leur dire. Que faire alors ? Les auteurs pédagogiques proposent, qui un système, qui un autre. M. Perez pense sagement qu'il ne faut pas avoir de système : tirez-vous-en comme vous pourrez. Il me semble avoir raison, mais il ne fallait pas tout un chapitre pour donner cette règle si simple : il n'y a pas de règle.

En résumé, son livre est à recommander à tous les parents. Même lorsqu'on n'est pas de son avis, on gagne à le lire, parce qu'il vous contraint à raisonner et à discuter vos propres idées.

— Les *Papiers de Barthélemy, ambassadeur de France en Suisse* (1792-1797), prennent des proportions colossales. Nous avons parlé en son temps du tome I, qui contenait les lettres et dépêches pour l'année 1792. Le tome II, qui vient de paraître, ne contient que janvier-août 1793. Avant d'en examiner le contenu, rappelons que les pièces publiées sont tirées des archives de notre ministère des affaires étrangères et imprimées par les soins de M. Jean Kaulek.

Le présent volume contient un millier de documents, classés par ordre chronologique. Le seul moyen de s'y reconnaître, quand on n'a pas le loisir de tout lire, est de recourir à l'index et d'y relever la série relative à tel ou tel personnage connu, à tel ou tel fait historique. Je viens de faire ce travail pour Louis-Philippe, afin de vérifier jusqu'à quel point l'ambassadeur de France avait une police bien faite. On va voir ce que j'ai trouvé. Auparavant, je transcris d'un dictionnaire historique quel-

conque les lignes suivantes, où est résumé le séjour de Louis-Philippe, d'Egalité, comme on disait alors, en Suisse.

« Il se réfugia (1793) en Suisse avec sa sœur, sous le nom de Corby, y vécut quelque temps du produit de la vente de ses chevaux, y souffrit des persécutions, plaça enfin Mme Adélaïde au couvent de Sainte-Claire, d'où elle passa en Hongrie, et entra lui-même au collège de Reichenau comme professeur de géographie, de mathématiques et de langues modernes, aux appointements de 1400 fr. Il y resta huit mois. »

Voyons maintenant ce que Barthélemy réussit à savoir.

Bâle, 3 mai (1793). — « On croit ici que... le ci-devant général Egalité est arrivé à Schaffouse pour voyager en Suisse. »

D'après les *Mémoires* de Mme de Genlis, les fugitifs n'arrivèrent à Schaffouse que le 26 mai. Ils s'y arrêtèrent pour prendre un peu de repos à l'auberge de l'*Epée*, où ils furent tellement surpris et charmés de leur hôte, que Mme de Genlis met une note au bas de sa page : « En Suisse... les maîtres des auberges jouissent communément d'une grande considération et la méritent par leur éducation et leur extrême affabilité. Celui de l'auberge de l'*Epée* est un des magistrats de la ville. »

Nous reprenons les dépêches de Barthélemy (... mai). « Le ci-devant général Egalité et les femmes françaises contre lesquelles la Convention a porté un décret d'arrestation sont arrivés il y a peu de jours à Zurich. Ils avaient intention de faire une acquisition dans ce comté. Ils ont bientôt vu que cela ne leur serait pas permis, lorsque peu après leur arrivée les magistrats de Zurich leur ont fait demander quand ils partiraient. Ils étaient encore dans cette ville lorsqu'ils ont été instruits que le sénat de Berne avait décidé de ne pas les recevoir à Berne s'ils s'y présentaient. Je n'ai pas appris de quel côté ils vont tourner leurs pas. »

La situation de Louis-Philippe et de sa sœur, Mme Adélaïde, était très difficile. Repoussés en tant que princes par les autorités des pays en bonnes relations avec la république française, ils étaient honnis et injuriés, en tant qu'enfants de leur père, par les émigrés français qu'on rencontrait alors un peu partout en Europe. Mme de Genlis raconte qu'à Zurich, précisément, « un émigré, avec un air très impertinent, passant auprès de Mademoiselle, accrocha exprès avec son éperon un

grand pan de sa robe de gaze. » On n'est pas plus gentilhomme.

Les jeunes princes furent se cacher dans une petite maison isolée, au bord du lac de Zug. Ils donnèrent de faux noms, se firent passer pour Irlandais, et vécurent un mois parfaitement tranquilles. Malheureusement pour eux, des émigrés, passant par là, reconnurent le duc de Chartres et le dénoncèrent. Le 22 juin, Barthélemy écrit à Paris : « Le ci-devant général Egalité et toutes les femmes françaises qui voyagent avec lui, se faisant passer pour une famille irlandaise, habitent effectivement une maison près de la ville de Zug. Ils vivent extrêmement retirés et ne se montrent à personne. Je sais que l'état de Zug est décidé, lorsqu'il aura pu vérifier qu'ils ne sont pas Irlandais mais Egalité et sa suite, de les inviter à aller plus loin. »

Quatre jours plus tard, Barthélemy dit à la fin d'une longue lettre d'affaires : « J'apprends par des lettres de Zug, que l'état ayant été instruit par le *Moniteur* que la famille, se disant irlandaise, qui s'est établie hors de cette ville est composée du ci-devant général Egalité et des femmes françaises qui ont fui avec lui, leur a fait insinuer de quitter le canton aussitôt qu'ils pourront, sans s'exposer aux hasards de l'avenir. »

A la bonne heure ! On était civil dans l'état de Zug. Mme de Genlis en fait aussi la remarque. Elle dit dans ses *Mémoires* qu'aussi longtemps que leur présence près de Zug ne fut connue que dans le pays, les magistrats fermèrent les yeux. Cependant la nouvelle se répandit, et il en résulta mille ennuis pour les autorités, qui se virent enfin réduites à prier les réfugiés de s'en aller plus loin. « Mais cette prière fut faite avec les plus grands égards. » Quelques égards qu'on y apportât, il y avait dans ces malheureux temps des gens qui avaient vraiment beaucoup de peine à être quelque part. Il faut pourtant bien être quelque part.

C'était toujours Louis-Philippe qui les faisait reconnaître. Mme de Genlis proposa de se séparer et les « dames françaises » furent reçues dans un couvent, où elles trouvèrent enfin une tranquillité relative. Leur compagnon commença un grand voyage à pied, qu'il exécuta sans entraves, passant partout pour un Allemand. Il eut grand'raison de profiter de l'occasion, car

il est rare que les princes aient le loisir de faire des voyages à pied. Sa gouvernante s'attribua le succès de cette expédition, et elle en avait assurément le droit. Elle le constate avec la profonde satisfaction d'elle-même qui brille de la première à la dernière ligne de ses *Mémoires*, les rendant illisibles pour un grand nombre de personnes. A propos du voyage à pied, elle est encore un peu plus gonflée que d'habitude : « Combien de fois, depuis ses malheurs, je me suis félicitée de l'éducation que je lui ai donnée ; de lui avoir fait apprendre, dès l'enfance, les principales langues modernes ; de l'avoir accoutumé à se servir seul, à *mépriser* toute espèce de mollesse, à coucher habituellement sur un lit de bois, recouvert d'une simple natte de sparterie, à braver le soleil, la pluie et le froid ; à s'accoutumer à la fatigue, en faisant journellement de violents exercices, et quatre ou cinq lieues avec des semelles de plomb à ses promenades ordinaires ; enfin, de lui avoir donné de l'instruction et le goût des voyages ! » Il est certain que le hasard avait bien arrangé les choses. S'il est un prince à qui il ait été utile de recevoir une éducation à la Genlis, c'est ce malheureux, professeur à Reichenau à 1400 fr. d'appointements. Le seul point sur lequel son ancienne gouvernante se trompe, c'est lorsqu'elle croit lui avoir enseigné à « mépriser » les douceurs qu'elle lui refusait. Louis-Philippe racontait plus tard qu'il se soumettait parce qu'il le fallait, mais non sans regret. Elle donnait par trop peu à la pauvre chair. Il n'avait jamais pu prendre son parti, entre autres, de la suppression systématique du dessert.

Barthélemy se trouva dépisté comme les autres. En juillet il écrit : « On me mande de Lucerne, en date du 6, que, l'ex-général Egalité et sa suite traversant le canton, l'ex-général a voulu se baigner dans le lac de Sempach, d'où on l'a chassé à coups de pierres. Il paraît qu'alors toute cette compagnie s'est séparée. On assure que les dames qui étaient avec Mme Sillery (Mme de Genlis) se sont retirées dans un couvent à Bremgarten, petite ville des bailliages libres de Suisse, et que Mme Sillery reste dans la ville. On ne dit point ce qu'est devenu l'ex-général Egalité. »

C'est fini. Il n'est plus question de Louis-Philippe ni de sa société jusqu'à la fin du volume, qui ne s'arrête qu'au 31 août.

Force nous est à présent d'attendre le tome III pour savoir si Barthélemy a réussi à retrouver la trace des suspects et à percer le mystère de Reichenau.

— Voici une autre collection de documents d'un intérêt plus haut et plus général: *Procès de l'ordre des Frères du Temple*, par M. Lavocat (Plon et Nourrit). Qu'on n'aille pas croire qu'il s'agit encore ici de simples pièces, dont le lecteur tire lui-même ses conclusions. L'auteur a mis en œuvre ses matériaux et nous offre une véritable histoire de la querelle entre Philippe le Bel et les Templiers, mais il a veillé si exactement à ne pas écrire une ligne qui ne fût solidement appuyée sur des documents, que ceux-ci s'enchevêtrent, pour ainsi dire. Les citations se marchent sur les talons. Ce procès des Templiers est un problème historique bien curieux. J'aimerais fort, en ce moment même, à aller chercher Michelet, à le prendre dans une main et M. Lavocat dans l'autre, et à comparer. Ne le pouvant faire, pour diverses raisons, j'engage mes lecteurs à s'en charger.

— M. Emmanuel des Essarts publie un volume d'articles littéraires, intitulé *Portraits de Maîtres* (Perrin). En tête, Châteaubriand. Le moment est venu de remettre Châteaubriand à la place qui lui est due. Les écrivains français de valeur continuent à le vénérer comme leur père en langue française. J'ai ouï dire à Alphonse Daudet que, de temps en temps, il prenait un chapitre de Chateaubriand et s'en imprégnait. En revanche, les médiocrités lui en veulent beaucoup, je n'ai jamais compris pourquoi. Elles lui lancent à la tête leur grand argument: Il est illisible! Premièrement, cela dépend. Il est telle œuvre de Chateaubriand qui nous paraît à présent illisible; il est telle autre œuvre qui n'a jamais été plus lisible.

Secondement, cela ne fait rien du tout à l'affaire. Il est futile de prétendre juger du talent et de l'influence d'un écrivain par le nombre de ses lecteurs. Mettez à part les *Confessions* et la *Correspondance*, quel écrivain semble aujourd'hui plus « illisible » que Rousseau? C'est bien autre chose encore que pour son élève Chateaubriand. Néanmoins, la pensée de Rousseau gouverne en partie le monde. Que nous importe que M. X. ou M. Z. ne lisent pas Châteaubriand et en soient tout fiers, si Alphonse Daudet le lit et en fait son profit?

Il y a une très longue période d'années pendant laquelle Shakespeare n'a pas été lu, même en Angleterre. Lisible ou illisible, Shakespeare a fait son œuvre dans le monde... Je m'aperçois que je suis en train de refaire le livre de M. des Essarts. Il est infiniment plus simple d'y renvoyer le lecteur.

CHRONIQUE ALLEMANDE

En Afrique : Le Dr Schinz. Opinion d'Oscar Lenz sur l'expédition Stanley. — Un nouveau poète. — Correspondance d'Andersen. — A propos du monument de Heine. — Le centenaire de Schopenhauer. — Livres nouveaux. — L'imagination suisse. — Rectification.

Depuis 1870, l'Allemagne ne perd pas de vue la colonisation du continent africain. Mais, les côtes en étant presque entièrement occupées par d'autres nations, elle a dû se rabattre sur l'intérieur. Cependant, en 1884, la maison Lüderitz de Brême fit l'acquisition d'un territoire de 500 milles carrés, à Angra Pequeña, sur la côte sud-ouest, et le plaça sous la protection de l'Allemagne. Telle est l'origine des établissements d'Angra, qui occupent actuellement le centuple du terrain primitif. Le Dr Schinz, jeune naturaliste suisse, fut chargé avec d'autres explorateurs de reconnaître la richesse métallurgique des monts d'Angra. Plus tard, il voyagea pour son propre compte et explora les contrées avoisinantes, d'où il a rapporté une foule d'objets curieux.

La première fois, ses chars, traînés par quarante bœufs, qui faisaient péniblement de six à sept lieues par jour, traversèrent d'abord un pays désert, sablonneux et aride. Puis ils arrivèrent sur le territoire des Hottentots nomades, une race déchue, qui ne compte plus guère que dix mille représentants. Les Anglais, dit-on, jaloux de nos succès, excitèrent ces sauvages à attaquer les voyageurs et à les dépouiller. Le Dr Schinz et ses compagnons réussirent toutefois à s'échapper et revinrent à grand peine et dans le plus complet dénuement à Angra.

Cela n'empêcha pas l'intrépide explorateur d'organiser une seconde expédition, qui ne fut pas plus heureuse. Pendant qu'il séjournait chez les Owambos, peuplade agricole et plus pacifique, il eut la malencontreuse idée de préparer le squelette d'un indigène. Le roi des Owambos, fort irrité, résolut de sacrifier le téméraire à son dieu Kalunga, et le Dr Schinz ne fut sauvé que grâce à l'amitié du fils du roi, brouillé avec son père, et qui l'avertit à temps. Deux autres expéditions le conduisirent enfin chez les Boschimans et au lac N'gami.

— Puisque nous sommes en Afrique, permettez-moi de vous citer l'opinion d'Oscar Lenz, le voyageur bien connu, sur l'expédition de Stanley.

« Je vois, écrit-il dans la *Wiener Zeitung*, par votre premier article du 26 février, que la perte de Stanley et de ses compagnons est considérée comme à peu près certaine. Je ne puis me ranger à cette opinion. Comment le seul fait que depuis sept mois on est sans nouvelles peut-il permettre de conclure à la destruction d'une colonne armée de six à huit cents hommes ? Une troupe de cette force ne saurait disparaître sans que le bruit s'en répande, même à travers les déserts de l'Afrique. Mettons les choses au pire, et supposons que Stanley ait été tué dans une échauffourée avec les gens du mahdi, assurément les noirs de Zanzibar qui l'accompagnaient en auraient rapporté la nouvelle à la côte.

» Selon mes expériences personnelles, le plus grand obstacle dans ces pays et le danger le plus sérieux ne proviennent pas tant des indigènes que du manque de vivres. Les peuplades n'y sont pas nombreuses et ne plantent que ce qu'il leur faut pour subsister. Stanley aura perdu ses provisions de riz, il aura été forcé de s'écarter de sa route pour trouver des régions pourvues de bétail. A de pareilles distances, il est impossible d'envoyer des messagers ; on est forcé de marcher tous ensemble. Les premières nouvelles nous viendront probablement de Zanzibar. Je le répète, ces noirs sont si rusés et si habiles que, même à supposer une catastrophe, quelques-uns d'entre eux auraient réussi à s'échapper et à regagner le Congo ou Zanzibar. »

Le voyageur Güssfeldt, qui est aussi une autorité dans la matière, approuve cette manière de voir. Lui-même se préoc-

cupe surtout en ce moment de l'Amérique du sud et des Andes. Le récit de ses voyages vient de paraître à Berlin.

— Le *Litteraturkalender* de Kürschner faisait monter l'année dernière l'effectif de nos auteurs vivants à douze mille, et l'on prétend que cette année ce chiffre, déjà fort respectable, sera dépassé de plusieurs milliers ! On se demande vraiment comment tous leurs produits pourront trouver preneurs. Et ce qu'il y a de curieux, c'est que le nombre des poètes augmente en proportion. Aussi font-ils des tours de force pour avoir l'ombre d'un air d'originalité. Voici par exemple M. Adalbert von Hanstein qui se présente à nous avec deux volumes de vers, les *Menschenlieder* (Chants humains), et le *Caïn's Geschlecht* (La race de Caïn). Je me bornerai à vous citer un petit échantillon de son talent, sans commentaire : « Chacun de nos pensers, dit-il, est Caïn, parce qu'en naissant il égorge son frère. Chaque jour détruit les fruits de la veille. La passion seule de la vérité est un meurtre, car la vérité, c'est Caïn. »

— Mais oublions le présent pour le passé, et les faux poètes pour les vrais. Emile Jonas vient de publier à Leipzig la *Correspondance d'Andersen avec le grand-duc Charles-Alexandre de Saxe-Weimar et d'autres contemporains*. Ces contemporains sont Chamisso, Schumann, Dingelstedt, Rosenthal, Tegnér, Dickens, la grande Rachel, Maximilien II de Bavière, deux rois de Danemark, deux rois de Suède, etc., etc. Il ne faut pas chercher dans ces lettres des faits ou des détails amusants; non, ce qu'on y voit, c'est un homme heureux, un cœur content et reconnaissant de sa destinée, en même temps qu'un poète charmant. Le sentiment du bonheur est le trait dominant de cette âme restée enfantine. A l'âge de 54 ans, Andersen écrivait au duc de Weimar : « Comme un conte achevé et parfait, tout mon passé se déroule devant moi et me montre que chaque année je fais des progrès. Un Dieu de bonté et de clémence a tout bien disposé pour moi. Les jours sombres sont effacés par un soleil glorieux ; une bonne étoile plane sur mes écrits. De tous les poètes danois, je suis le plus connu à l'étranger. Le bonheur ne me rend pas orgueilleux, il tourne mon cœur vers Dieu ; la fortune me rend plus humble, presque

craintif... Tous mes jours de bonheur défilent comme une caravane dans ma mémoire, et bien des regards encourageants et bienveillants me saluent en chemin. »

Le passage suivant nous donnera une idée de sa manière d'écrire : « Je n'ai jamais composé, je n'ai jamais dû chercher pour écrire. Tous mes contes de fée ont jailli comme un torrent de mon âme. Tant que je ne les avais pas couchés sur le papier, j'étais malade. » « Mon roman, dit-il ailleurs, me donne du fil à retordre, mais les contes viennent à tout moment montrer leurs blondes petites têtes à la porte entr'ouverte de mon imagination, et alors il faut bien que je m'ébatte un instant avec eux. » Dans une de ses lettres, il décrit une tempête d'hiver, après quoi il ajoute : « Oh ! la terre, l'air et le ciel, tout était tourbillon de neige ! Bien sûr, tout cela se retrouvera dans un de mes contes, car ils grattent toujours à ma porte. Ils m'arrivent comme les papillons au printemps. »

Andersen resta ce qu'il était, un poète, un enfant, un cœur d'or, jusqu'à la fin de ses jours. Il mourut le 4 août 1875. Né dans la pauvreté, ballotté longtemps par les vicissitudes de la fortune, il ne vit toujours cependant que le côté rose de la vie, et ne garda pas la moindre amertume de ses tribulations. On peut dire qu'il fut la preuve vivante du fameux mot d'Hamlet : *There is nothing neither good nor bad, but thinking makes it so.*

— Je vous ai parlé le mois dernier du monument qu'on a élevé à Henri Heine. A Munich, c'est Paul Heyse qui s'est fait le défenseur de cette entreprise, qu'il considère comme nationale. Je dis le défenseur, car elle y a trouvé bon nombre de détracteurs. Elle a même donné lieu à une petite guerre de plume, qui n'est pas encore terminée et que je ne puis m'empêcher de trouver assez ridicule. Le *Crocodile*, — c'est le nom du cercle littéraire de Munich, — s'étant réuni pour discuter la question, le comte de Schack et ses fidèles déclarèrent qu'ils ne pouvaient souscrire à l'éloge qu'on faisait de Heine. Paul Heyse le déclarait en effet le plus grand de nos poètes lyriques après Gœthe, tandis que ces messieurs voulaient bien le considérer comme un grand poète, mais non comme le second. Paul Heyse consentit à rayer le passage incriminé, mais la chose n'en est pas restée là. Le pauvre homme se voit maintenant assailli de tous côtés par les traits que lui décochent une nuée

de petits poètes blessés dans leur amour-propre. Faut-il donc que, même dans le royaume des muses, nous ayons toujours la guerre ! Le malheureux, en se défendant, a eu la fâcheuse inspiration de dire que Heine était celui de nos poètes qu'on lit le plus à l'étranger. « Nouvelle preuve que nous avons raison ! lui crie-t-on de toute part. S'il était un vrai poète, il serait « intraduisible. » Ses sentiments sont artificiels, et la seule chose qui le distingue, c'est le *Judenwitz* (ses saillies de juif) ! » — « Comment ! réplique un juif vexé, il a bien plutôt l'esprit de Voltaire : même précision de forme, même ironie mordante. Il n'a pas de cœur, soit, mais de l'esprit toujours. »

Comme on le voit, le feu est aux poudres, et il ne semble pas devoir s'éteindre de sitôt.

— Le 22 février, on a célébré le centenaire de Schopenhauer, et aujourd'hui on nous invite à ne pas oublier celui de lord Byron. Comme de juste on a beaucoup écrit à ce sujet, mais je regrette de devoir le dire, rien de bien nouveau ni de bien original. La meilleure caractéristique que j'aie lue du héros philosophe est de son élève, le pessimiste von Hartmann. « Le public et les professeurs universitaires, nous dit-il, n'ont jamais été d'accord sur le compte de Schopenhauer. Celui-là n'aime en lui que le prosateur classique, ceux-ci ne considèrent que le philosophe, dont ils se plaisent à démolir le système. Il est vrai qu'il exerça une grande influence comme styliste. Toute une génération de journalistes, de romanciers et de feuilletonistes s'est formée sur sa prose. Lui-même attacha toujours le plus grand prix à la forme, qu'il limait, polissait, remaniait avec la patience recommandée par Buffon. C'est un plaisir pour l'amateur que de lire et relire ces belles pages, parfois trop brillantes pour l'esprit exact du logicien ; c'est là aussi ce qui fait de Schopenhauer la bête noire du philosophe de profession. Et je crois, en effet, que si le style trop abstrait et trop technique de nos professeurs est devenu avec le temps plus intelligible pour les simples mortels, ce n'est pas à Schopenhauer qu'ils le doivent, mais plutôt aux naturalistes et aux historiens. Bon gré mal gré on a dû s'écarter du sublime principe de Kant, qui déclarait dans une de ses préfaces que la philosophie avait besoin d'une langue à part et qui maudit d'avance tous les vulgarisateurs. »

— Parmi les dernières nouvelles de M. V. Widmann, celle qui est intitulée *Le rédacteur* a obtenu un succès particulier. Elle est déjà traduite en italien et le sera bientôt en espagnol. La *Spanisch-deutsche Revue*, qui paraît depuis dix ans à Madrid, déclare que l'auteur y peint la vie de Séville et les mœurs de l'Andalousie avec autant de vérité que l'aurait fait un Espagnol. Cela démontre une fois de plus que, lorsqu'on veut décrire un pays, l'imagination, aidée de quelques lectures, peut suppléer aux observations faites sur les lieux. Le Sage n'a-t-il pas fait un tableau magistral des mœurs de l'Espagne, sans y être jamais allé? Schiller, dans son *Guillaume Tell*, n'a-t-il pas décrit le lac des Quatre-cantons et les Alpes comme s'il les avait vus? Après tout, il est fort possible que M. Widman ait fait un séjour à Séville. On voyage si facilement de nos jours, qu'il n'y aurait rien là de surprenant. Quoi qu'il en soit, son récit mérite bien les éloges qu'on lui a prodigués. Le héros est un journaliste de Séville, qui pousse le dévouement chevaleresque jusqu'à se faire tuer en duel pour une dame de l'aristocratie qu'on veut marier contre son gré. Le prix du sacrifice nous semble bien un peu exagéré, mais la belle est sauvée, et c'est là l'important. Elle-même résume bien le type de cette race indolente qui, sous une impassibilité presque orientale, cache une énergie capable des plus fortes résolutions. Le récit est moral, simple et naturel : on y retrouve dans tout leur éclat les qualités qui ont fait la réputation de l'auteur.

— La dureté des temps n'empêche pas les éditeurs allemands de publier force nouveautés. Citons d'abord la traduction que M. Otto Gildemeister, le syndic de la ville de Brême, a faite de la *Divine comédie*, après avoir traduit déjà les sonnets de Shakespeare, les œuvres de Byron et de l'Arioste. Les traductions de Dante ne manquent pas ; ce qui m'étonne, c'est qu'il se trouve des gens assez courageux pour en entreprendre de nouvelles. Depuis celle de Philalète (nom de plume du roi de Saxe) il n'en a pas paru moins de trois. Karl Bartsch, qui vient de mourir à Heidelberg, et bien connu par ses nombreuses publications de textes vieux haut-allemand et vieux français, avait lui aussi dans ses moments de loisir fait une traduction du maître italien. Vraiment, ce ne sera pas notre faute si nous ne connaissons pas bientôt l'enfer mieux que notre chez-nous.

M. Charles Saar, de son côté, publie dans la collection Spemann une traduction du *Roman comique* de Scarron. M. Saar est un ancien acteur, et il a tiré parti de sa longue expérience de la scène pour enrichir son travail d'un commentaire, qui peut être considéré à bon droit comme une véritable histoire du théâtre en France dans les deux derniers siècles. Notre littérature possède une œuvre qu'on pourrait assimiler à celle de Scarron : c'est le *Simplicius Simplicissimus* de Grimmelshausen ; mais toutes deux ne sont plus guère de notre goût, et leur intérêt est purement historique.

— Un docteur en philosophie, M. Moritz Brasch, a eu l'idée de faire pour les philosophes ce qu'on a fait déjà souvent pour les poètes. Il leur a consacré une anthologie en cherchant le côté caractéristique de chacun. Son volume, gros de 800 pages, n'est pas un travail systématique et critique ; c'est un recueil d'extraits de toute espèce, renfermant les idées les plus divergentes, les systèmes les plus opposés. En le feuilletant, on ne pourra s'empêcher de penser à cette boutade : que le principal mérite des philosophes est de nous démontrer la nécessité de la foi.

Le poète Hamerling vient d'avoir un grand succès avec son nouveau poème *Amor und Psyche*. Ce n'est plus l'auteur audacieux et parfois lubrique d'*Ahasver* ; il a mis de l'eau dans son vin et c'est maintenant un auteur honnête, que tout le monde peut lire et qu'on peut mettre sur toutes les tables. Aussi a-t-il eu les honneurs d'une édition illustrée pour les salons et les familles.

Je n'ai pas encore lu les deux volumes de la correspondance de Wagner avec Liszt (*Briefwechsel zwischen Wagner und Liszt*), publiés à Leipzig. Je sais seulement que le premier contient les lettres de 1841-1853, le second celles de 1854-1861, et que M. de Hanslick en fait un éloge pompeux dans la *Neue freie Presse* de Vienne. Il lui attribue autant de valeur qu'à celle de Gœthe et de Schiller, la compare à des torrents de lave bouillante, y découvre des pensées profondes, sublimes, géniales, etc. Nous verrons ce qu'il en faut garder.

— La Revue socialiste de Munich, rédigée par Conrad sous le titre *Die Gesellschaft*, répond en ces termes à la remarque

faite par un journal allemand que c'est faute d'imagination qu'on vient de raser les ruines du château de Gessler, près d'Altorf, en Suisse : « Il nous semble qu'un peuple qui compte le peintre Bœcklin parmi ses citoyens et qui possède des poètes comme Keller et Meyer ne mérite pas un pareil reproche. Quant à nous, nous n'avons que trop de respect pour le passé, puisque notre imagination rétrospective nous fait oublier le présent. Voici le pauvre Albert Lindner qui est mort fou de désespoir et de misère après avoir vu ses poèmes couronnés du grand prix Schiller ! Les enfants du compositeur Lortzing tendent la main aux passants pour pouvoir manger ! Et puis, quand le poète a crevé de faim, on lui érige un monument, sous prétexte qu'il appartient au passé ! »

Il ne faut pas attacher une trop grande importance à ces révélations. C'est le style ordinaire de cette Revue, qui trouve tous les moyens bons pour prêcher la révolution sociale.

— Qu'on me permette en terminant de revenir sur un jugement que j'énonçais dans ma dernière chronique et qui a fait l'objet d'une observation de M. le directeur de la *Bibliothèque universelle*. J'ai voulu dire que la Suisse allemande n'est plus comme autrefois un foyer de littérature indépendante, mais que ses meilleurs écrivains se rangent aujourd'hui tout naturellement parmi ceux de l'Allemagne. Je m'aperçois trop tard que je n'ai pas trouvé une expression tout à fait équivalente à ma pensée. On a pu croire que je refusais à la Suisse allemande non seulement des écrivains originaux, mais même un public lettré, ce qui serait aussi erroné que contraire à mes intentions. A la note de la direction je me permets seulement d'ajouter que les Revues littéraires de la Suisse allemande n'ont jamais eu un succès durable. On en a fondé beaucoup depuis cent cinquante ans, mais comme les hommes que les dieux chérissent, toutes sont mortes jeunes.

CHRONIQUE ANGLAISE

Les noces d'argent du prince de Galles. — Les empereurs d'Allemagne. — Conversion de la dette nationale. — Réforme du gouvernement local. — Lettres du général Gordon : opinion de la reine. — Les peintures à la lumière électrique. — L'art de Birket Foster. — Trois livres de voyages en Asie. — Découverte possible sur Shakespeare.

C'est le 11 mars qu'ont été célébrées les noces d'argent du prince et de la princesse de Galles. Depuis le jour où elle vint du Danemark, il y a vingt-cinq ans, la princesse n'a jamais cessé d'être populaire partout en Angleterre. Tout le monde désirait donc prendre part aux réjouissances d'un heureux anniversaire. Mais la mort du vénérable empereur d'Allemagne, si touchante par les circonstances où elle s'est accomplie, a jeté un voile de tristesse sur la fête. Sa carrière remarquable et la simple noblesse de son caractère en avaient fait un objet d'admiration et de respect général dans ce pays, tels qu'on en a rarement éprouvé pour un souverain étranger.

Quant à l'empereur Frédéric, sa maladie a été suivie et discutée ici avec une anxiété persistante, aussi profonde que s'il eût été un de nos propres princes. Le fait qu'il a pour épouse une princesse anglaise, d'un grand caractère, le rend certainement d'autant plus populaire en Angleterre.

— Le mois a été rempli d'intérêt, aussi bien en ce qui concerne l'Europe que pour notre politique intérieure. Mais mes lecteurs en ont été suffisamment informés et je me contenterai de mentionner le projet pour la réduction du taux de l'intérêt de notre dette nationale, qui, bien que proposé par M. Goschen au nom du gouvernement, a été fort loué par M. Gladstone et paraît devoir être adopté. Il est probable qu'avant que ces lignes arrivent sous les yeux de mes lecteurs, le plan du gouvernement pour une réforme complète de l'administration locale en Angleterre (mais pas en Ecosse ni en Irlande) aura été publié. Il n'est guère possible d'exagérer l'importance de

cette réforme et les difficultés de son exécution. Nos deux grands partis politiques sont d'accord qu'une réforme fondamentale est nécessaire; mais la masse du peuple est restée curieusement indifférente, bien que ce soit un sujet qui touche chacun de fort près. Ceci montre combien l'expression des sentiments populaires est due aux influences extérieures. Les chefs ne se sont pas donné la peine d'exciter ces sentiments. Il faut seulement espérer que cet état de choses continuera. La mesure sera beaucoup meilleure si elle peut être examinée calmement, mais on ne saurait se dissimuler que tout gouvernement qui essaiera de la mettre en pratique y rencontrera beaucoup de difficultés et de dangers.

— Les *Lettres du général C.-G. Gordon à sa sœur* sont surtout consacrées à des sujets religieux. La sainteté personnelle et la foi active figurent au nombre des traits caractéristiques les plus remarquables du héros de Khartoum. Les questions théologiques semblent avoir occupé la plus grande partie de ses heures de loisir, mais il pouvait s'en arracher en un instant quand le devoir l'appelait. Après une dissertation sur la Providence, il écrit : « Voilà, j'ai assez écrit pour aujourd'hui, et je vais faire travailler mes Arabes, mais en me souvenant qu'il importe vraiment bien peu qu'ils fassent ou non ce que je leur dis, pourvu que je le leur dise. J'ai un magnifique porte-cigare en écume, apporté de Marno pour M. Hannsall, qui, heureusement pour moi, ne fume pas. C'est une pièce splendide, et je l'ai acceptée. Connaissez-vous des noyaux de dattes qui donnent des arbres portant des fruits trois ans après qu'ils ont été plantés ? » Les lignes suivantes pourront servir de garde-à-vous aux « chasseurs de lions de la société, » comme nous appelons en Angleterre les personnes qui aiment à attirer à leurs réceptions les célébrités du jour.

Fatiko, 3 janvier 1876.

« Lorsque, Dieu voulant, je reviendrai à la maison, je n'accepterai pas d'invitations à dîner. Mes souvenirs de ces pays ne me seront pas plus agréables que ceux de la Chine. Ce que j'y aurai fait sera ce qui j'y aurai fait. Les gens se figurent vous octroyer une faveur en vous invitant à dîner. Pour moi, je considère ces invitations continuelles comme une véritable

épreuve. Vous ne pouvez aller faire une visite à quelqu'un sans qu'il vous presse de dîner avec lui, alors que vous êtes certain de dire là quelque chose que vous regretterez d'avoir dit. Pourquoi ne donnent-ils pas leurs dîners à ceux qui en ont besoin ? Il est contre la règle de fuir les gens, mais je les fuis, quoique je les aime beaucoup, quand ils me forcent à dire des mensonges pour éviter d'assister à leurs banquets. »

Comme officier du génie, qui avait eu à parcourir un grand nombre de pays étranges, l'avantage d'être en mesure de pouvoir compter sur ses propres ressources a été marqué d'une manière très forte chez Gordon. Quoiqu'on ne puisse être d'accord avec tout ce qu'il dit sur l'éducation, particulièrement sur les désavantages des grandes écoles, je dois citer un passage qui touche à l'une des questions les plus pressantes du jour : Que ferons-nous de nos fils ?

« Si j'avais des fils, je leur enseignerais certainement un peu de chaque métier, et en particulier de celui de cordonnier. Vous ne vous faites aucune idée à quel point on peut se sentir faible faute de connaître ces choses. Les gens dans notre position doivent s'être aperçus que le temps est passé où l'on pouvait obtenir des sinécures, et que leurs fils, ou tout au moins leurs petits-fils, devront se préparer pour les colonies. Combien de garçons inutiles, qui n'ont pas même une bonne écriture (moi non plus). J'ai eu aujourd'hui un échec complet en voulant réparer mes chaussures. Savoir manier un peu le rabot et la scie, forger, faire des souliers et des habits, voilà ce qui serait d'un avantage réel pour les jeunes gens ; ils seraient plus fiers d'eux-mêmes en se disant : « Que le pire arrive, je saurai me » tirer d'affaire. » Je déclare que j'éprouve une profonde sympathie pour les mioches de l'avenir, si nous continuons à leur donner l'éducation abécédaire qu'ils reçoivent aujourd'hui. De grandes écoles sont pour la plupart des garçons non pas un avantage, mais le contraire. Quel bien tireront du latin, du grec ou de l'algèbre les milliers d'enfants qui les ont appris et probablement oubliés ? En considérant beaucoup des personnes que j'ai rencontrées, je vois qu'elles n'auraient pas eu besoin d'en savoir davantage que la lecture, l'écriture, l'arithmétique, l'histoire et la géographie... J'imagine qu'en six mois un garçon pourrait arriver à se familiariser avec la plupart des métiers,

assez pour pouvoir ensuite facilement se vouer à l'un d'eux, s'il lui plaisait plus tard de s'y livrer. »

Après cette citation, qu'il me soit permis de suggérer une question : Ce que nous ferons de nos fils ne doit-il pas dépendre dans une grande mesure de ce que nos fils voudront bien faire pour eux-mêmes ?

Mais revenons au général. Quoique tout ce qui le concerne soit intéressant, en ce sens qu'il deviendra de plus en plus une des figures remarquables de ce temps-ci, ce qui excitera le plus d'attention en Angleterre dans le volume publié, ce sont deux lettres autographes de la reine à miss Gordon, qui sont publiées, avec l'autorisation de l'auteur, en tête de l'ouvrage. Les sentiments personnels d'un souverain constitutionnel sur les grandes questions sont le plus souvent scrupuleusement dissimulés. Aussi cette échappée qu'on nous laisse entrevoir n'en est-elle que plus remarquable. Voici la première de ces lettres.

Osborne, 17 février 1885.

« Chère miss Gordon, comment vous écrirai-je ou comment essaierai-je de vous exprimer ce que je sens ? Penser à votre cher, noble, héroïque frère, qui a servi son pays et sa reine si fidèlement, si vaillamment, avec un dévouement si édifiant pour le monde, sans avoir été délivré ; penser que les promesses d'appui n'ont pas été exécutées, — comme je l'ai si souvent et si constamment imploré de ceux qui lui avaient demandé d'aller, — est pour moi un chagrin inexprimable. En vérité, j'en suis malade. Mon cœur saigne pour vous, sa sœur, qui avez passé par tant d'anxiété à son sujet, et qui avez aimé ce cher frère comme il méritait de l'être. Vous êtes tous si bons et si confiants, et vous avez une si forte foi, que vous serez soutenus même maintenant, où aucune évidence absolue et réelle de la mort de votre frère n'existe encore,— mais je crains qu'on ne puisse plus guère en douter. Quelque jour j'espère vous revoir pour vous dire tout ce que je ne puis exprimer. Ma fille Béatrice, qui a les mêmes sentiments que moi, me prie de vous témoigner sa plus profonde sympathie. J'ai aussi reçu beaucoup de témoignages de chagrin et de sympathie du dehors : les plus chauds de ma fille aînée, la princesse impériale de Prusse, et de mon cousin le roi des Belges. Voudriez-

vous bien exprimer à vos sœurs et à votre frère aîné ma vraie sympathie et les assurer que je sens vivement la tache qui reste sur l'Angleterre par suite du destin cruel, quoique héroïque, de votre cher frère. Je suis à toujours, chère miss Gordon, remplie pour vous de la sympathie la plus sincère. » V. R. I. »

Et pourtant « ceux qui lui avaient demandé d'aller » et qui ont infligé à l'Angleterre cette « tache » ont été, une année après, rappelés au gouvernement par le vote des nouveaux électeurs de l'Angleterre, de sorte que la honte des ministres a été partagée par la nation. On ne peut s'empêcher de se rappeler le terrible cri d'une autre nation il y a bien des siècles : « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants ! » et prier que cette malédiction soit écartée de nous. C'est une page de notre histoire qui ne peut être effacée, mais on éprouve du soulagement à s'en écarter.

— L'exposition de peinture d'hiver à la galerie de Grosvenor a été ouverte cette année le soir et éclairée à la lumière électrique. L'expérience ne paraît pas avoir réussi. On aurait pu croire qu'un grand nombre d'amateurs qui sont occupés toute la journée à leurs affaires se seraient empressés de saisir l'occasion de visiter la galerie le soir. Mais il n'en a pas été ainsi, et elle a été presque complètement désertée. Les peintures sont toutes dues à des artistes anglais, qui les ont exécutées entre 1737 et 1837, le but de l'exposition étant de montrer ce qu'était l'art dans cette période d'un siècle, qui s'est terminée par l'avènement de la reine. L'art pendant ce règne a été pleinement mis en lumière à l'exposition jubilaire de Manchester l'année dernière. L'exposition est intéressante, quoique très inégale. Quelques-uns des peintres de second ordre les moins connus sont particulièrement bien représentés. L'éclairage électrique, quoique très supérieur à toutes les autres lumières artificielles, a des effets perfides pour les tableaux. Quelques-uns, qui paraissent grossiers à la lumière du jour, semblent léchés à la lumière électrique, tandis que les peintures soignées disparaissent presque. La valeur relative des couleurs en est aussi changée. Le catalogue mérite d'être mentionné, en ce sens qu'il contient des détails intéressants sur beaucoup de peintures et sur les peintres, et quelques anecdotes amusantes.

— Nous voici arrivés au moment où s'ouvrent les expositions particulières, après la fermeture des grandes expositions. Une de celles qui sont le plus suivies contient cinquante dessins représentant la Rivière de Gênes et les lacs italiens, par Birket Foster, qui donnent un grand plaisir aux amateurs d'aquarelles. M. Foster est un maître dans son art, car il connaît les limites de son talent et celles des matériaux qu'il emploie. Aussi réussit-il toujours, soit qu'il représente les paysages pittoresques et les heureux enfants de villages qu'il rencontre autour de son habitation dans le Surrey, soit qu'il rende les lacs, les cascades et les montagnes de l'Ecosse, ou enfin les souvenirs de ses voyages en pays étranger. Il n'aspire pas à l'héroïque ou au terrible, et son essor n'est pas grand, mais ce qu'il peint est toujours gracieux. La délicatesse des lignes et la précision dans l'exécution, jointes à une couleur d'une limpidité et d'une profondeur de joyau, caractérisent son œuvre. Quoique ses peintures soient, dans l'opinion de beaucoup de personnes, trop finies, l'artiste travaille avec une grande rapidité, comme le prouve la quantité de ses productions. Beaucoup de critiques le tiennent pour vieilli et dépassé, mais il ne paraît pas que les acheteurs soient de cet avis, car presque toutes les peintures ont été vendues à des prix élevés, aussitôt après l'ouverture de l'exposition.

— Voici trois livres de voyages en Asie : les *Réminiscences de feu sir Douglas Forsyth*, fameux par ses deux voyages de l'Inde à Yarkand à travers la contrée la plus élevée du monde, où son chemin se trouvait de seize mille à dix-neuf mille quatre cents pieds au-dessus du niveau de la mer, si bien que les voyageurs qui la traversent sont pendant nombre de jours à une hauteur bien supérieure à celle du Mont-Blanc. Le livre contient quelques détails intéressants sur l'insurrection hindoue et les commencements de la question des frontières de l'Afghanistan, dans laquelle sir Douglas Forsyth rendit d'importants services.

Les premières aventures en Perse, Susiane et Babylonie, de sir Henry Layard datent d'il y a environ cinquante ans et n'ont par conséquent plus le charme de la nouveauté. L'homme qui devait découvrir Ninive et devenir ensuite ambassadeur à Constantinople a eu d'étranges aventures au milieu des tribus sau-

vages parmi lesquelles il s'était risqué. Plus d'une fois il dut la vie à la vitesse de son cheval, après qu'on avait découvert qu'il était un *feringhi*. Le livre est d'une lecture facile et amusante.

La *Vie de sir Richard Burton* est une œuvre plus solide. Son remarquable pèlerinage, sous le costume d'un derviche, à la Kaaba de la Mecque, n'est qu'une de ses merveilleuses expéditions dans différents pays de l'Asie et jusqu'au Brésil. Il a été infatigable comme voyageur aussi bien que comme écrivain.

— On a fait une découverte qui pourra, il faut l'espérer, jeter quelque lumière sur l'histoire personnelle de Shakespeare. Dans une petite chambre délaissée et ruineuse du bâtiment de Stratford-on-Avon où le célèbre poète allait à l'école, et qui est encore employé en partie pour une école de la ville, on a découvert un tas d'à peu près trois mille vieux documents, répandus sur le plancher, à tous les degrés de saleté et de vétusté, couverts de débris de plâtre et de toiles d'araignées. Ils paraissent appartenir à la paroisse, la chambre ayant été employée autrefois pour des bureaux. Sans doute, la plus grande partie de ces papiers n'aura aucune valeur, mais on en a déjà découvert quelques-uns dont la date correspond à l'existence du poète et au temps pendant lequel il a vécu dans la ville. Jusqu'à présent, on ne sait rien de plus. Les papiers sont examinés avec beaucoup de soin, et il y a quelque chance qu'on en trouve qui fassent mention du poète ou de sa famille. Pour un étranger, il peut sembler curieux que cet amas de papiers ait échappé si longtemps à l'attention, mais les fonctionnaires paroissiaux ne sont pas des antiquaires, et les poètes sont rarement prophètes en leur pays. Un ancien élève de l'école de Stratford se rappelle s'être caché dans cette chambre pour y fumer sa première pipe. Mais il lui a été impossible de se souvenir s'il y était entré par a porte ou par la fenêtre. Aurait-il peut-être employé une signature du jeune Shakespeare pour allumer sa pipe ? S'il l'a fait, espérons qu'il en aura eu quelques haut-le-cœur, et il est probable du reste qu'ils ne lui auront pas manqué.

CHRONIQUE RUSSE

Les froids. — La maison de glace. — Théâtre : la *Pskovitaine*. — La France russe et la Russie française. — Pouchkine et Byron. — Gontcharof ; A. Daudet et Tourguénief. — La tolérance intolérante. — Universités russes.

Toute l'Europe souffre de l'hiver cette année. Nous sommes plus habitués que vous, Occidentaux et Méridionaux, aux froids intenses et prolongés, aux tempêtes de neige, mais nous souffrons aussi, ne serait-ce que par ricochet. A l'heure où je vous écris, voilà quatre jours que la poste ne nous apporte ni lettres ni journaux de l'Occident, les trains ayant été arrêtés par l'accumulation des neiges. Aussi devancé-je un peu l'époque où je vous écris d'ordinaire, ne pouvant savoir au juste quand ma chronique vous parviendra. On se casse moins les membres ici, en tombant, qu'à Paris ou ailleurs, parce qu'on est habitué à prendre des précautions. On entretient des feux en plein air sur les places et dans les espaces ouverts, et les passants viennent s'y chauffer, les cochers surtout. Ce sont eux, en effet, qui ont le plus à souffrir ; je parle des cochers de place, parce que les cochers de maîtres sont tenus plus confortablement, mais les *izvochtchiks*, condamnés à attendre pendant des heures de nuit le voyageur qui ne vient pas ou qui s'oublie dans une maison, sont bien souvent les victimes du froid. Le cocher glacé descend parfois de son siège pour se donner du mouvement ; il entre au cabaret, avale un ou deux petits verres pour se réchauffer, après quoi il remonte sur son siège et s'endort... souvent pour ne plus se réveiller ! Il n'est pas rare qu'on le trouve mort au matin. Quelquefois le cheval, qui ne se sent plus guidé, retourne de lui-même à son écurie, ramenant le cadavre gelé de son conducteur.

Cette persistance du froid nous a valu un spectacle d'un genre nouveau, un spectacle qu'on ne peut se procurer que dans nos pays du nord. Un tableau de M. Jacoby, qui figurait à la dernière exposition universelle de Paris, a fait connaître

la maison de glace, un des amusements que se donnait Anne de Courlande, à l'époque où elle était souveraine de Russie. Elle avait la passion des nains et des bouffons, et elle choisissait pour remplir ce rôle des personnages de la plus haute aristocratie, qui avaient la bonté de s'y prêter. M. Jacoby, dans un autre tableau, dont l'exposition publique n'a pas été autorisée, s'est plu à représenter plusieurs hauts personnages de l'époque, tous ressemblants, jouant au saut de mouton, pour le plus grand ébaudissement de l'impératrice, qui les regarde en riant et jouit de leur humiliation. Il n'était pas facile du reste de se soustraire aux caprices de la souveraine. Un prince Galytsyne s'était fait catholique pendant un de ses voyages. L'impératrice, pour le punir, imagina de le marier à une de ces naines dont elle aimait à s'entourer, et elle voulut faire elle-même les frais de la fête. Quelle fête ! on frissonne rien que d'y penser ! Le favori d'Anne, Biren, s'était fait bâtir au bord de la Foutanka un palais, où l'école de droit est maintenant installée. C'était en 1740, l'hiver était exceptionnellement rude. On construisit sur la rivière, en face du palais, une maison toute en glace. Ce fut le domicile qu'on assigna aux mariés pour leur nuit de noces. Ils y furent conduits solennellement, montés sur un éléphant. Un cortège grotesque de quatre cents personnes, en costumes bariolés, les accompagnait, les unes à pied, les autres dans des véhicules traînés par des chiens, des boucs, des chameaux, aux sons d'une musique appropriée. Le prince et la naine furent installés dans la maison de glace, où ils trouvèrent des meubles et un lit en glace, et ils durent y passer la nuit. On les en retira le lendemain demi-morts. Anne se repaissait de ce spectacle à travers les fenêtres du palais de son favori.

Un établissement public, qui possède un *aquarium* médiocrement peuplé, mais où l'on fait de bonne musique, surtout en été, (de la musique classique, s'il vous plaît !) a imaginé de reconstruire cette maison de glace d'après le tableau de M. Jacoby et les mémoires du temps.

L'édifice se compose de trois pièces à un seul étage, dans le style pseudo-grec en honneur chez nous au siècle dernier. Les murs sont formés d'énormes blocs de glace soigneusement taillés, ceux du bas plus épais et disposés en couches régu-

lières. Tout est en glace, excepté le plafond, qui est en zinc peint de façon à imiter la glace. On a craint que l'échauffement résultant de la présence des visiteurs n'eût pour effet, s'il était en glace, de le faire tomber sur les curieux, sous forme de pluie. Il y a un petit salon d'entrée, une salle à manger et une chambre à coucher. Les cheminées, où le feu flambe, — un feu électrique, bien entendu, — les tables, les sièges, les meubles divers, le lit, tout est en glace, même les coussins, les pantoufles et les bonnets de nuit. En avant du bâtiment, une cour étroite, close d'un mur bas, avec une balustrade élégamment ouvragée. Aux deux bouts et aux deux côtés de la porte d'entrée, des statues représentant les saisons et d'autres personnages mythologiques, aux extrémités deux petits pavillons décoratifs, et sur le devant une rangée de six canons et deux obusiers d'ornement, tout cela artistiquement travaillé. On comprend combien il eût été pénible de tailler ces statues, ces canons, ces balustres, dans la glace à coups de ciseau. On a obtenu ces objets à l'aide de moules en plâtre, qu'on a remplis d'eau, qu'on a fait geler et qui ont été brisés ensuite. Cette architecture de glace demi-transparente, ces statues, ces ornements qui, le soir surtout, à la lumière d'une brillante illumination, apparaissent tantôt comme un édifice en cristal de roche, tantôt comme une construction d'émeraude constellée de rubis étincelants, produit un effet vraiment féerique : on se croirait dans le royaume des rêves, n'était le froid qui vous enveloppe. Ce travail a coûté, dit-on, 5000 roubles, mais la spéculation est bonne, car tout Pétersbourg y court, et, les jours de fête surtout, la recette atteint, paraît-il, un millier de roubles.

— A l'heure où je vous écris, Saint-Pétersbourg est en fête. Vous avez eu il y a quinze jours votre semaine folle du carnaval, elle ne fait que commencer ici. Depuis la fête de l'empereur, 26 février (9 mars), les spectacles forains installés sur le Champ-de-Mars attirent un nombreux public, malgré le froid intense. La parade militaire, ou revue annuelle, a eu lieu ces jours derniers par un froid de 20°.

— Nous avons recouvré l'Opéra italien cette année, mais sur un théâtre particulier. La salle, fort petite, est toute en

hauteur et rappelle par sa disposition ces cours étroites et quadrangulaires ménagées au centre de certaines maisons, lorsqu'on se préoccupait plus d'économiser le terrain que d'assurer la salubrité des logements. La *Puissance des ténèbres* du comte Léon Tolstoï a été jouée à Paris, une seule fois, il est vrai, mais la pièce continue à être interdite ici. En revanche, on a autorisé la représentation de la *Pskovitaine*, de Mey, qui est mort sans avoir eu le plaisir de voir son œuvre représentée sur la scène. C'est un drame tout shakespearien, dont le principal personnage est le peuple de Pskof. Ivan-le-Terrible, après avoir anéanti la république de Novgorod-la-Grande en faisant jeter en un jour trente mille de ses habitants dans le Volkhof, marche sur Pskof, petite république qui vivait sous la protection de sa voisine. Les habitants se réunissent sur la grande place, résolus à la résistance ; mais le Terrible est décidé à ne pas reculer non plus, il va jusqu'au bout et, à la fin de la pièce, un de ses agents vient lui adresser ces paroles *historiques :* « Nous les avons tous réduits à jamais au silence. » Ce tableau de l'exécution de Pskof est traversé par une histoire d'amour fort bien menée. La Pskovitaine est une fille naturelle d'Ivan, et elle ressemble prodigieusement à sa mère morte. Elle est aimée d'un jeune brave qui s'est mis à la tête de la résistance. Surpris au moment où il cherche à délivrer sa fiancée, que le tsar se fait amener, il s'élance dans le lac et meurt; sa fiancée ne lui survit pas. Un souffle libéral anime toute la pièce, qui est fort applaudie chaque fois qu'elle reparaît sur la scène.

— La France continue à coqueter avec la Russie : à Paris tout est à la russe, les livres surtout. Il ne se passe pas de semaine qu'on ne voie apparaître soit la traduction d'une œuvre qu'on a goûtée ici, soit un ouvrage où l'on parle de ce grand empire russe, dont les habitants, surtout ceux des classes inférieures, diffèrent si complètement des Occidentaux par leurs idées et leur mode de raisonnement. Une des plus curieuses entre ces publications est celle qui a pour titre : *La Russie sectaire*. C'est un tableau des nombreuses et étranges sectes religieuses qui vivent dans l'ombre sur le vaste territoire de la Russie d'Europe. J'ai autrefois entretenu mes lecteurs des pratiques de quelques-unes de ces sectes, mais non des plus

étranges. Il nous arrive aussi de France, ou plutôt de Belgique, une traduction dont la publication a quelque droit de nous étonner. C'est celle d'une comédie, dont je vous ai aussi donné l'analyse il y a quelques années, *O temps!* dont le principal, on pourrait dire le seul mérite, est d'avoir été composée par Catherine II.

Jusqu'à présent la Russie littéraire n'a rendu qu'imparfaitement à la France l'accueil qu'elle en reçoit. On traduit bien la plupart des livres qui font du bruit en France, mais la critique s'en occupe peu. La littérature russe a vécu pendant une vingtaine d'années sur l'admiration exclusive du moujik. Tout convergeait vers le moujik. Les mœurs des classes supérieures ne semblaient pas même dignes d'être peintes, comme suspectes d'*occidentalisme*. Une réaction semble s'annoncer. On commence à reconnaître que le moujik a bien aussi ses défauts; les classes instruites reprennent peu à peu leur place dans le roman et sur le théâtre, et l'on revient aux littératures occidentales. Une des Revues russes les plus estimées, la *Pensée russe*, s'alimente en grande partie de traductions. Une autre Revue, le *Panthéon de la littérature*, vient de se fonder tout exprès pour faire connaître en langue russe les œuvres célèbres des littératures étrangères. On trouve dans les premiers numéros un article sur Beaumarchais, une étude comparée de diverses légendes qui se racontent, avec quelques variantes, dans les pays romans et dans les pays slaves, par le professeur Vessélovsky, une traduction renommée du *Kalevala*, l'épopée finnoise. On annonce aussi des traductions des *Nibelungen*, de la *Divine comédie*, de la *Jérusalem délivrée*, du *Roman comique* de Scarron, des comédies de Sheridan, etc., avec des appréciations compétentes, le tout encadré, bien entendu, de récits et de travaux variés se rattachant à la littérature nationale. Il y a dans l'apparition de cette Revue, autour de laquelle se sont groupés un grand nombre de collaborateurs et de souscripteurs, un symptôme de révolution littéraire et de réaction contre l'espèce d'infatuation excessive qui s'était emparée d'une notable partie de notre jeunesse lettrée.

Toutefois, — et ce serait une illusion de croire autrement, — la sympathie de la Russie pour la France n'est pas au niveau de celle que la France manifeste pour la Russie. Il s'agit

bien entendu de la Russie en masse. Le voyage enthousiaste de M. Deroulède, l'autre année, a excité surtout de l'étonnement, et les choses n'ont nullement changé depuis. Il vient, par exemple, de se fonder à Paris une *Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg*, qui devait être rédigée par des écrivains des deux nations. J'en ai parcouru les premiers numéros, et je vois que jusqu'à présent Paris a donné à peu près seul, et que Pétersbourg ne figure guère que sur la couverture. Il s'est formé aussi à Paris une association d'artistes et de gens de lettres, se chargeant de faire connaître et de faire vendre les produits artistiques et littéraires de la Russie. Les écrivains les plus célèbres, les artistes les plus en renom se sont empressés de s'inscrire et de mettre leur influence au service de leurs confrères russes. Cette société, en s'instituant, comptait sans doute sur la fondation d'une société analogue de la part des écrivains et artistes russes. Faisant les avances, la France pouvait s'attendre à être suivie par la Russie. Rien de semblable ne s'est manifesté, et tout porte à croire que, si la France attend, elle attendra longtemps encore ; aussi la société artistique franco-russe paraît-elle déjà en voie de se dissoudre.

Une exposition de tableaux venus de France s'ouvrira ici dans quelques jours. C'est le moment où les artistes russes vont aussi exposer leurs œuvres de l'année. Il sera curieux de recueillir les appréciations que va faire naître cette sorte de concours.

— Une actrice du Théâtre-Français, Mme Thénard, vient d'arriver aussi pour donner des soirées littéraires. Elle annonce des conférences sur les plus célèbres écrivains français contemporains, suivies de petites comédies jouées par elle et ses associés. Il est peu probable, à en juger par le programme, que ces conférences soulèvent une polémique, comme en ont soulevé il y a six semaines celles de M. Spassowicz. Appelé à se prononcer entre le Polonais Mickiewicz et le Russe Pouchkine, M. Spassowicz a donné la préférence au premier, ce qui a révolté l'amour-propre national. Il s'est fait applaudir, en revanche, quand il a contesté l'influence de Byron sur Pouchkine. Suivant lui, c'est dans l'air ambiant que Pouchkine a pris ses accès de pessimisme. Le pessimisme sentimental, par lequel notre siècle préludait au pessimisme scientifique de mode

aujourd'hui, était si contagieux il y a soixante ans, que Lamartine, l'optimiste par excellence, s'est laissé gagner et a poussé un cri de désespoir, dans une méditation qu'il réfuta bien faiblement plus tard. Il y a du vrai dans cette observation, mais ce n'est pas une simple similitude de sentiments qui existe entre Pouchkine et Byron ; il y a en plus similitude de style et de formes littéraires : la comparaison la plus superficielle le prouve. L'imitation est même d'autant plus sensible que le célèbre poète russe était optimiste de caractère et disposé à voir la vie en rose. On sent partout chez lui que ce pessimisme est un masque. Il faut un patriotisme bien chatouilleux pour le contester.

Une autre bataille littéraire, — et celle-là beaucoup plus bruyante, — s'est livrée autour d'un écrit posthume de Tourguénief. Je n'en dirai qu'un mot, parce que les faits sont bien connus. Au moment où M. Alphonse Daudet, dans *Trente ans de Paris*, consacrait une notice bienveillante et sympathique à Tourguénief, un Russe, qui s'était chargé de la publication des papiers laissés par son compatriote, fit paraître une appréciation injurieuse du caractère et des écrits d'Alphonse Daudet qu'il prétendait avoir trouvée dans ces papiers. Ceux qui avaient connu Tourguénief à Paris protestèrent, déclarant que Tourguénief n'avait jamais pu parler ainsi. La presse russe s'est montrée également unanime dans sa protestation, et l'éditeur des papiers posthumes, brouillé avec M. Daudet, s'est vu forcé d'avouer qu'il était lui-même l'auteur des phrases blessantes. Un travail analogue aux *Trente ans de Paris* figure dans les derniers numéros du *Messager de l'Europe*. Un des rares survivants du groupe des grands romanciers russes successeurs de Gogol, M. Gontcharof, raconte ses débuts dans la carrière littéraire et fait connaître les modèles qui ont posé pour quelques-uns de ses romans, entre autres pour *Simple Histoire*.

— L'académie théologique de Kief vient de mettre au concours l'analyse et la réfutation de l'ouvrage que le comte Léon Tolstoï a intitulé : *Ma Religion*, et qui, comme on sait, n'a pu être publié qu'en français. Le prix est de mille roubles.

La question religieuse joue un grand rôle en ce moment dans les provinces baltiques. Il est vrai qu'elle s'y double

d'une question de nationalité. Les habitants de ces provinces sont généralement protestants, et ils se plaignent d'être gênés dans l'exercice de leur culte. On leur a pris, par exemple, et sans dédommagement, des églises bâties à leurs frais, pour en faire des églises orthodoxes, bien que les orthodoxes soient excessivement clairsemés dans le pays. L'Alliance évangélique de Suisse, de Hollande, de Danemark et d'Allemagne a adressé à l'empereur Alexandre III, pendant son séjour à Copenhague, une supplique réclamant une complète tolérance religieuse en Russie, non seulement en faveur du christianisme évangélique, mais en faveur de tous les cultes chrétiens. M. Pobédonotsef, procureur du saint synode, vient d'adresser, au nom de l'empereur, à M. Naville, signataire de la supplique, une réponse qui a paru dans les journaux officiels. M. Pobédonotsef dit que, la Russie ayant grandi grâce à l'orthodoxie, c'est un devoir pour elle de conserver cette doctrine intacte et de la propager au besoin. Il se plaint du mauvais vouloir de tout l'Occident à l'endroit de l'église russe, oubliant que cette malveillance, quand même elle existerait, — ce qui n'est pas, — trouverait sa justification dans ce fait que, seule entre toutes les communions chrétiennes, elle prononce chaque année un anathème solennel contre les églises sœurs. La loi russe encourage la conversion à l'orthodoxie, mais elle punit ceux qui passent de l'orthodoxie à un autre culte chrétien, ou qui permettent à leurs enfants de suivre une autre religion que la religion officielle. Un personnage haut placé vient encore d'être frappé sévèrement pour ne s'être pas conformé à cette prescription. La Russie est le seul état de l'Europe où une loi semblable soit actuellement en vigueur. Monsieur le procureur du saint synode est donc bien mal venu à prétendre que la Russie est le pays de l'Europe où la tolérance religieuse est le plus complète.

— Aux mois de novembre et de décembre dernier, il éclata dans diverses universités de la Russie des troubles, à la suite desquels ces établissements furent fermés. Au 1er janvier 1888, il n'y avait d'ouvertes dans tout l'empire russe que l'université polonaise de Varsovie, l'université allemande de Dorpat, et l'université suédo-finnoise de Helsingfors. Les nouveaux règlements, qui ont opéré une révolution dans l'enseignement et

enlevé aux universités le peu qui leur restait d'autonomie en les mettant sous la dépendance absolue du gouvernement, sont bien pour quelque chose dans les plaintes des étudiants. Ils ont accepté sans trop de répugnance des examens plus fréquents et plus sérieux, qui les obligent à suivre plus assidûment les cours, bien que cela change quelque peu leurs habitudes. Mais ce qui les a choqués surtout, à Pétersbourg du moins, ce sont les questions de personnes : c'est le personnel qui leur a été imposé, c'est le système d'espionnage qu'ils prétendent organisé autour d'eux, c'est la retraite forcée de deux de leurs professeurs qu'ils aimaient le plus et l'éloignement d'un troisième, envoyé en mission à dessein, à ce qu'ils disent. Ils se plaignent surtout du nouveau recteur, M. Vladislavief, que les journaux russes et allemands ont pris à partie pendant quelque temps à propos d'un *Cours de philosophie*, publié par lui et qui sert de base à son enseignement. Notre université a été, du reste, la dernière à se prononcer. C'est pendant les examens de décembre seulement qu'il y a eu des réunions de protestation. Le premier jour, les protestataires n'étaient pas très nombreux ; on en arrêta quelques-uns, qui furent relâchés ensuite. Le jour suivant, les manifestants étaient plus de cinq cents ; le préfet de police vint lui-même les haranguer et, comme on ne pouvait faire un si grand nombre d'arrestations à la fois, on fit sortir les étudiants par très petits groupes, pour éviter un rassemblement dans la rue. Ceci se passait à la veille des vacances de Noël ; l'université fut fermée, comme l'avaient été déjà celles de Moscou, de Kazan, de Kharkof, de Kief et d'Odessa. D'après les règlements, la rentrée devait avoir lieu le 20 janvier (vieux style). Elle s'est faite une semaine plus tôt à Moscou, une semaine plus tard à Pétersbourg. Il avait été question d'abord, pour Pétersbourg, de ne reprendre les cours que le 15 mars et de reporter les grandes vacances au 15 juillet (3 août). C'eût été punir à la fois les professeurs et les étudiants, qui, dès la fin de mai (12 juin), quittent la ville pour se disperser dans toutes les directions, et les forcer à travailler en été sous le poids de chaleurs telles qu'elles mettent parfois le feu aux mousses, aux broussailles et même aux forêts. On a renoncé à cette mesure : les cours se sont partout rouverts à peu près à l'époque

réglementaire, sans qu'il y eût rien de changé dans le personnel ni dans les programmes. Cette réouverture a été précédée d'un avis du ministre de l'instruction publique, inséré au *Journal officiel*, et prévenant les étudiants que, s'il survenait quelque désordre, les cours seraient suspendus immédiatement, que l'année d'études ne serait pas comptée, et que les boursiers cesseraient de recevoir l'indemnité mensuelle qui leur est allouée. Le bruit a même couru qu'on avait dessein, dans le cas où les protestations se renouvelleraient, de fermer les universités, en congédiant les professeurs, et au bout d'un certain temps d'en reconstituer d'autres avec un personnel complètement neuf.

L'université de Saint-Pétersbourg célèbre ordinairement l'anniversaire de sa fondation le 8 (20) février par une assemblée solennelle, où l'on présente un rapport sur les travaux de l'année, sur les récompenses décernées aux étudiants qui ont fourni les meilleures dissertations, etc. Les autorités supérieures de l'instruction publique et autres assistent d'habitude à cette fête, ainsi qu'un très nombreux public, composé en grande partie de parents et d'anciens étudiants. Cette cérémonie a été plus d'une fois les années précédentes l'occasion de manifestations hostiles. On a craint qu'il n'en fût ainsi cette année, et la fête n'a pas eu lieu; on s'est contenté d'envoyer aux journaux les noms des lauréats.

Les journaux d'Angleterre et de France nous ont apporté le texte d'une adresse que les étudiants de Pétersbourg auraient envoyée à leurs camarades des autres universités. La politique, disent-ils, est entièrement étrangère à leurs réclamations. Ce qu'ils demandent, c'est le retour à l'ancien règlement, le rappel des professeurs et du recteur qu'on a éloignés, et l'éloignement du recteur qu'on leur a imposé. Cette protestation est écrite avec fermeté, mais dans une langue très modérée. On prétend qu'il y sera fait droit plus tard, au moins en partie, lorsque les esprits auront eu le temps de se calmer.

La réouverture s'est faite dans le plus grand calme à Saint-Pétersbourg. On prétend qu'il y a eu quelques troubles à Kharkof. Le nombre des étudiants de l'université de Pétersbourg n'a pas diminué de moitié, comme on l'avait dit, mais d'environ un tiers. Les admissions devant être plus difficiles

chaque année, la diminution ira nécessairement en s'accentuant. Voici du reste les chiffres officiels : 2880 étudiants au 1er janvier 1886 ; 2627 au 1er janvier 1887, dont 102 auditeurs libres. Au 1er janvier 1888, il n'y avait plus que 2053 étudiants.

CHRONIQUE SUISSE

Urbain Olivier. — Le buste de Marc Monnier ; une « première » à Genève. — Un cinquantenaire. — Lexique de Bonaventure des Periers. — Le spiritisme. — Le théâtre de société.

Le jour de l'enterrement d'Urbain Olivier, un de nos amis causait du défunt avec une bonne femme de la contrée ; elle trouva pour traduire ses regrets ce mot bien expressif : « Le pays a perdu sa voix. »

« Le pays, » pour elle, c'était sans doute ce coin de terre du pied du Jura, dont Urbain Olivier n'est jamais sorti, qu'il a aimé d'un filial amour et qu'il n'a cessé de peindre avec une obstination touchante. La mort de cet homme de bien a eu beaucoup plus de retentissement que celle d'écrivains d'un talent très supérieur au sien. La presse suisse tout entière et quelques grands journaux étrangers lui ont consacré des articles. Tous ont constaté le succès considérable et persistant de ses livres, et la popularité de son nom, qui était connu, vénéré, jusque dans les plus petits hameaux de notre Suisse française.

Ce phénomène est dû à deux causes (elles n'en font peut-être qu'une seule) que la bonne femme de tout à l'heure sentait confusément et indiquait fort bien, sans les démêler sans doute elle-même : Urbain Olivier a été le peintre d'une nature qui nous est familière ; puis il a été l'interprète d'un ensemble d'idées qui constituent le fond même de la vie morale de notre peuple. Son œuvre éveillait ainsi un double écho dans l'âme romande : les lecteurs, surtout les lecteurs des campagnes, y retrouvaient, peints avec un bonheur qui était presque de l'art,

les sites où s'écoule leur existence laborieuse et calme ; ils l'y retrouvaient aussi, cette existence, décrite par un homme qui la partageait assez pour n'en rien ignorer ; ils y retrouvaient ces simples préceptes de probité, de travail, de bonne conduite, qu'on enseigne dans nos temples, dans nos écoles, et cette religion encore vaguement respectée même par ceux qui s'en passent. Urbain Olivier fournissait ainsi à ses nombreux lecteurs tout juste l'aliment qui leur convenait, aliment point raffiné, bon « pain de ménage, » c'est-à-dire fait à la maison, ayant sa saveur pour les habitués, que les délicats trouvent un peu fade, un peu lourd, mais qui ne fatigue point les estomacs qui n'ont pas connu d'autre régime.

La preuve qu'on ne s'en lassait point, c'est qu'une trentaine d'ouvrages, publiés régulièrement d'année en année, ont trouvé des acheteurs toujours avides de les lire ; c'est que cent vingt-cinq mille volumes signés d'Urbain Olivier se sont répandus dans nos villes et dans nos villages et garnissent les rayons de nos bibliothèques populaires. Succès d'autant plus frappant qu'il était obtenu sans grand effort d'art et par des moyens toujours les mêmes. Le cadre du récit ne varie jamais, et la trame est d'une invention très peu compliquée : c'est l'histoire d'un brave jeune homme orphelin, ou d'une honnête fille pauvre, arrivant par son travail et sa piété à la considération générale, qui lui procure un établissement avantageux. A côté de la vertu ainsi récompensée, le vice, la paresse, l'ivrognerie, reçoivent leur salaire : le chemin du temple est celui de la prospérité ; le chemin de l'auberge conduit à la ruine.

Et, en somme, cela est, dans un pays comme celui où écrivait Olivier, la vérité même. Ce n'est point dans nos campagnes que les mauvais drôles réussissent et que le vice grossier procure de bons mariages et des biens au soleil. A moins de circonstances exceptionnelles, une conduite rangée, un travail assidu, sont un capital qui donne des revenus certains. Le mérite d'Urbain Olivier, c'est d'avoir sans relâche mis à la portée de sa vaste clientèle de lecteurs ces enseignements d'une application toute pratique. Il est incontestable qu'il a fait ainsi du bien, qu'il a contribué pour sa part à maintenir, à élever peut-être, le niveau moral de sa patrie. Si nous étions en France, il eût mérité le prix Monthyon.

L'Académie eût-elle couronné l'écrivain aussi volontiers que le moraliste? A cet égard, il ne se faisait, croyons-nous, pas d'illusion. Comme le montre l'épigraphe de son dernier livre, il écrivait « sans conséquence, » c'est-à-dire sans prétentions. Sa langue ne visait pas même au pittoresque local; il n'employait que rarement les locutions du crû, les mots imagés du parler vaudois, qui eussent donné pourtant un heureux relief à ses narrations. Il avait le style neutre du paysan affiné qui ne veut pas parler comme un paysan, mais qui ne nourrit pas non plus les visées artistiques d'un homme de lettres de profession. C'est par erreur, en effet, qu'on l'a montré tenant jusqu'à la fin « les cornes de la charrue; » il ne faut pas davantage se le représenter comme une sorte de gentilhomme-paysan. La vérité est entre les deux : sans le connaître, on l'eût pris plutôt pour un régent distingué, que ses lectures, ses méditations, ses excellents petits livres, ses sages conseils et la dignité de sa vie avaient revêtu d'une autorité particulière parmi les habitants de la contrée.

Nous ne savons ce qu'il adviendra de son œuvre, ce qu'il en restera; mais nous serions surpris si, plus tard, les historiens de notre littérature romande ne s'arrêtaient curieusement devant cette figure vénérable du conteur qui a su, en n'écrivant que des livres pleins de vertu, trouver l'oreille d'un public facile à charmer, et s'ils ne disaient, en relisant surtout ses *Récits de chasse*, ses *Matinées d'automne*, et tant de pages descriptives pleines de fraîcheur et d'intimité : Il fut, à sa manière et à son heure, « la voix du pays. »

— Le jour même où mourait Urbain Olivier, le 25 février, Genève rendait hommage à un homme qui fut, dans toute la force du terme, un « homme de lettres, » à Marc Monnier. On se rappelle que la société de Belles-Lettres a consacré le produit de ses dernières soirées dramatiques à lui ériger un buste, qui orne aujourd'hui le vestibule de l'université. Disons tout d'abord le bien que nous pensons de ce buste, œuvre de M. Frédéric Dufaux : l'artiste a réussi à donner à ce bronze la vie et le spirituel sourire du brillant écrivain; c'est bien lui qui nous est apparu au moment où le voile est tombé. La séance d'inauguration, présidée par M. le recteur Pierre Vaucher et où assistait une foule nombreuse, a été consacrée à dire

ce que fut Monnier comme étudiant, puis comme professeur, à rappeler les services qu'il a rendus à l'université de Genève et les œuvres si variées du poète, du romancier, du critique. Au cours de la séance, nous avons appris que les vieux Bellettriens genevois vont publier par souscription un recueil des chansons, improvisations, pièces de circonstance, que la verve de Monnier répandait libéralement dans les fêtes et les réunions de Belles-Lettres. Nous exprimions récemment dans cette Revue le vœu qu'un recueil pareil fût donné aux amis du poète : nous ne le souhaitions pas seulement à cause de toutes les jolies choses qui seront par là sauvées de l'oubli ; il nous semblait, en outre, que ce petit volume résumerait d'une façon caractéristique la façon de sentir, la gaieté, la fantaisie, le tour d'esprit particuliers à l'étudiant romand.

La verve de Monnier, heureusement, lui survit : les fêtes consacrées à son souvenir ont commencé par une soirée dramatique, où la société de Belles-Lettres a représenté une pièce en trois actes et en vers de M. Philippe Monnier. Le succès de cette « première » a été très vif. Sans doute, le public ami qui remplissait la salle était porté à l'indulgence, mais les vers bien frappés du jeune poète, et la musique ailée et douce composée par un de ses camarades pour accompagner les parties lyriques de l'œuvre, méritaient les applaudissements qui ont salué les noms des auteurs. *Par les bois*, — c'est le titre de la pièce, — est une adaptation, ou plutôt une réduction, du *Comme il vous plaira* de Shakespeare. Le poète s'est d'ailleurs inspiré très librement de son modèle, et dans le cadre poétique qu'il lui a emprunté, il a mis l'expression de sentiments personnels ; à côté du joyeux bouffon Fanfreluche, il a placé Jacques, dont il a fait un contempteur lugubre de la vie. Leur dialogue est amusant :

FANFRELUCHE

Monsieur, pardonnez-moi . . . .
Mais je suis seul : étant tout seul, je suis tout triste...
Etes-vous professeur ?

JACQUES, *d'une voix caverneuse.*

Non ! je suis pessimiste...

FANFRELUCHE

Pessimiste ! un état, monsieur, fort bien porté :
Il n'est pas dégoûtant d'être un peu dégoûté.
Pour moi, votre dégoût m'eût tenté, d'aventure,
Si j'eusse été moins bien loti par la nature ;
Mais j'avais trop d'esprit, si bien qu'en bon falot,
Jetant ma toque en l'air, secouant mon grelot,
Jonchant de fleurs ma route et la trouvant meilleure,
Je suis fol, et je ris.

JACQUES

Je suis sage, et je pleure...

L'entretien continue sur ce ton, d'une façon tout à fait piquante; c'est de la poésie vraiment jeune, pleine de fraîcheur, d'envolée : elle a vingt ans.

— La Société d'histoire de Genève, beaucoup plus avancée en âge, a célébré, le 2 mars, son cinquantième anniversaire par une séance publique et un banquet. Le dernier survivant des membres fondateurs, M. le professeur Chaix, a rappelé les modestes débuts de cette association, fort peu nombreuse alors, mais qui réunissait des hommes tels qu'Adolphe Pictet, Paul Lullin, Albert Rilliet, Edouard Mallet. Aujourd'hui elle possède, avec un grand nombre de membres, une bibliothèque de prix, et la collection de ses *Mémoires* représente une somme considérable de travaux, présentés dans les séances de la société pendant ce premier demi-siècle. La liste en sera publiée, comme l'a annoncé le président M. Th. Dufour; il n'y en a pas moins de quinze cents, sur les sujets historiques les plus divers. M. LeFort a donné dans son rapport un aperçu remarquable de cette activité. La mine est loin d'être épuisée d'ailleurs; le passé genevois réserve encore bien des trouvailles à ceux qui continuent de l'explorer avec une patriotique ardeur.

A l'occasion de cet anniversaire, M. LeFort a réuni en une plaquette in-4° fort élégante, imprimée chez Fick, six notices biographiques consacrées à d'anciens membres de la société.

— Il existe des préjugés sur l'aridité des dictionnaires, qui sont parfois une lecture très attachante, à condition qu'ils soient bien faits. Quel plaisir, par exemple, d'ouvrir un vo-

lume de Littré et de s'y plonger ! C'est plus amusant que les *Trois Mousquetaires*, que j'aime fort, et c'est d'une érudition plus sûre. Nous devons à la science actuelle de nombreux lexiques de la langue de différents auteurs ; la maison Hachette a mis à la mode ce genre de travaux dans sa belle collection des grands écrivains de la France : les lexiques de Racine, de Corneille, de La Rochefoucauld, etc,... sont d'un grand prix pour quiconque s'intéresse à l'histoire de la langue. Voici aujourd'hui un lexique de Bonaventure des Periers, fait en collaboration par un Français et un Suisse, MM. Félix Frank et Adolphe Chenevière. Les lettres sont redevables au premier d'une savante édition critique du *Cymbalum Mundi* (Lemerre, 1873) ; le second nous donnait, il y a deux ans, une étude très neuve et très nourrie sur la vie et l'œuvre de des Periers. Les deux savants étaient faits pour se rencontrer dans un commun travail, consacré à leur écrivain de prédilection.

Conteur pittoresque, satirique mordant, poète ingénieux, des Periers a laissé une langue bien à lui, originale et colorée, qui trahit à la fois la forte érudition du XVIe siècle et la verdeur du franc gaulois, disciple de Rabelais. Rechercher ce que son vocabulaire contient de personnel, c'est fournir à l'historien de la langue française un document précieux. Les auteurs du lexique ont donc recueilli dans l'œuvre de des Periers tout mot, toute locution qui n'existe plus dans la langue moderne, ou qui s'y trouve dans une acception différente ; ils ont enregistré les mots qui n'ont surnagé que dans le langage populaire, ceux dont le genre a changé. Puis ils ont multiplié les exemples, où le mot se trouve encadré dans le contexte, qui le met en valeur.

Nous avons été une fois de plus frappé, en lisant ce glossaire, qui contient plus de deux mille articles, de voir combien la réforme un peu intolérante opérée par le XVIIe siècle a privé notre langue de mots expressifs : *acertener* (pour rendre certain), *frisque* (pour vif, pimpant : la *frisque* alouette), *fafelu* (pour dodu), *marmiteux* (pour triste, piteux), *rétiveté* (de rétif), *se revigorer* (pour reprendre ses forces), *souloir* (pour avoir coutume). Nous avons été frappé également du grand nombre de mots de cette époque qui sont demeurés dans le langage populaire de notre pays : *dépurer*, *égraffigner*, *goret* (porc),

hûcher (appeler), *se penser* (pour penser en soi), *tuppin* (nos mots *toupin* et *toupine*).

Et l'on ne peut s'empêcher de redire la phrase célèbre de Fénelon : « Il me semble qu'on a gêné et appauvri notre langue depuis cent ans, en voulant la purifier... Le vieux langage se fait regretter quand nous le retrouvons dans Marot, dans Amyot, dans les ouvrages les plus enjoués et les plus sérieux ; il avait je ne sais quoi de court, de naïf, de hardi, de vif et de passionné. »

— Aimez-vous le spiritisme? Y croyez-vous ? M. le Dr V. Borel y croit. Entendons-nous : il croit au spiritisme expérimental, qui ne s'occupe des phénomènes spirites qu'en tant qu'ils sont susceptibles d'être étudiés par l'expérience ; il ne s'occupe pas du spiritisme religieux, qui voit derrière ces phénomènes l'action des esprits. Dans sa curieuse brochure[1], il nous renseigne sur l'état scientifique de la question, telle qu'elle a été plus ou moins élucidée par le Dr Gibier et M. Eugène Nus en France, en Angleterre par le célèbre physicien Crookes, en Amérique, en Allemagne, en Russie, par des savants sérieux. A moins de tenir Crookes pour un vulgaire mystificateur, il faut reconnaître que les expériences qu'il rapporte sont décisives. M. Borel en cite des exemples stupéfiants, et l'on conclut avec l'auteur que « rejeter l'évidence de ces manifestations équivaut à rejeter tout témoignage humain, quel qu'il soit ; car il n'est pas de fait, dans l'histoire sacrée ou dans l'histoire profane, qui s'appuie sur des preuves plus imposantes. »

M. Borel n'admet aucun fait contraire aux lois de la nature ; mais toutes les lois peuvent ne pas nous être connues, et tel fait, merveilleux en apparence, n'est que l'application d'une loi non encore découverte et qui ne détruit pas plus les lois déjà connues que l'aimant soulevant un morceau de fer ne contredit Newton. Donc, nous tous qui aimons à rire, soyons prudents, si nous ne voulons pas que le ridicule retombe sur notre nez !

— Le théâtre de société, qui fleurissait dans nos contrées il y a un siècle, est de nouveau très en faveur. A Genève, M. le

[1] *Résumé sur l'état actuel de la science en matière de spiritisme expérimental*, par le Dr V. Borel. — Brochure in-8°. Lausanne, Rouge, 1888.

professeur Scheler a créé un théâtre d'élèves, dont les représentations ont beaucoup de succès dans certaines de nos villes. Diverses sociétés d'amateurs, les sociétés d'étudiants entre autres, multiplient les soirées dramatiques et consacrent leurs recettes soit à perpétuer par le marbre ou le bronze le souvenir de nos hommes distingués, soit à venir en aide à quelque œuvre philanthropique. Il ne nous manque qu'une littérature dramatique indigène. Il serait facile d'expliquer pourquoi elle nous manque. Saluons du moins l'initiative de ceux ou celles qui tentent de combler cette lacune.

Mlle Berthe Vadier vient de publier un petit acte en prose, *Oh! les Filles*[1] *!* recommandé aux amateurs. La scène est à Paris, sous la Terreur. Et pourtant c'est gai. Pourquoi pas? Comme l'a dit Voltaire, « rien n'est plus ordinaire que des aventures qui affligent l'âme et dont certaines circonstances inspirent ensuite une gaieté passagère. »

CHRONIQUE POLITIQUE

Guillaume Ier et Frédéric III. — M. Boulanger. — L'assemblée fédérale en Suisse. — Police politique. — Le Nord-est. — La question diocésaine tessinoise.

Le mois qui va finir comptera certainement parmi les plus mémorables. Il y a longtemps que l'Europe n'avait reçu une commotion comme celle qu'a causée l'annonce de la mort de l'empereur Guillaume. Dans ces dernières années, il s'était si souvent tiré d'affaire dans les indispositions qui forment le cortège ordinaire du grand âge, qu'on avait fini par n'y plus attacher une très grande importance. Cependant, au commencement de mars, il tomba malade, et son état prit immédiatement un caractère très sérieux. En peu de jours, on apprit qu'il n'y avait plus d'espoir. Le 8 mars, le chancelier et d'autres

[1] Genève, Stapelmohr, 1888. Broch. in-12.

grands personnages furent appelés auprès du lit du malade, qui put encore s'entretenir avec eux, ainsi qu'avec le prince Guillaume, mais le soir il eut un évanouissement qui fit croire à sa mort, télégraphiée immédiatement partout en Europe. Ce ne fut pourtant que le lendemain 9 mars à 8 ½ heures du matin qu'il expira doucement, sans souffrances apparentes, après une agonie qui n'a pas été longue et ne paraît pas avoir été pénible. L'impératrice Augusta, sa fille la grande-duchesse de Baden, le prince Guillaume et d'autres membres de sa famille sont demeurés auprès de lui depuis le moment où le danger avait paru imminent. Dès que la population de Berlin eut appris le danger, elle accourut autour du palais, morne, silencieuse et consternée. La douleur qu'elle a témoignée et qui a été partagée, quoique sans doute dans une moindre mesure, par le peuple allemand tout entier, est le plus beau témoignage que puisse recevoir un souverain. Elle s'est manifestée également pendant les jours qui ont suivi, et lors des funérailles à grand apparat, auxquelles étaient venues prendre part une foule de princes et de grands de ce monde, et des multitudes de personnes de toutes les parties de l'Allemagne. Chose à noter, pendant ces jours tristes, la température a été à l'unisson des sentiments de la nation. Il y a eu des bourrasques de neige et des froids intenses, — 10° au-dessous de 0, le jour des funérailles, — mais rien n'a pu arrêter la population, qui s'est exposée à toutes ces intempéries, pendant de longues heures, d'abord la veille et le jour de la mort de l'empereur, puis dans ses tentatives souvent vaines pour revoir le mort exposé au Dôme, enfin pour lui dire un dernier adieu au passage de son cercueil. Combien de ces personnes le paieront de leur vie et iront lui faire cortège dans l'autre monde, c'est ce qu'on ne saura jamais, mais il ne faudra pas s'étonner si la mortalité est grande à Berlin pendant les mois qui vont suivre.

Le départ de l'empereur Guillaume a reçu un caractère presque tragique de l'état dans lequel se trouvait son héritier et successeur, malade à San Remo d'un mal qu'on croyait mortel. Mais, bien que sortant à peine d'une crise inquiétante, le nouvel empereur résolut immédiatement de rentrer dans ses états. Le lendemain de la mort de son père, il partait de San Remo

avec sa famille, traversait l'Italie, passait le Brenner, et le jour suivant arrivait à Berlin vers midi, au milieu d'une bourrasque de neige qui avait retardé le train impérial sans l'arrêter. Frédéric III, — c'est le nom qu'il a pris, — a merveilleusement supporté, peut-être par la puissance de la volonté, les fatigues du voyage, et le changement de climat, plus redoutable encore. Il n'a pu suivre le cercueil de son père, ni même aller le voir pour la dernière fois, mais il a immédiatement fait acte de souverain, indiqué quelle serait sa politique, rallié autour de lui les fidèles serviteurs de son prédécesseur, et tout d'abord le prince Bismarck et le comte de Moltke.

Rarement avènement d'un souverain s'est accompli au milieu d'un concours aussi grand de sympathies, non seulement en Allemagne, mais dans toute l'Europe. A quoi faut-il l'attribuer? Non pas uniquement au caractère de l'empereur, ni à ses tendances libérales, ni aux espérances que peut faire naître un règne qui commence, ni même à ce désir de paix et de progrès dans la paix auxquels il a donné immédiatement une expression et qui répondent aujourd'hui aux vœux les plus profonds de l'Europe. Non, ce qui l'a rendu intéressant par-dessus tout, c'est sa maladie, qui a été suivie depuis des mois par tout le monde avec une anxiété qui est devenue presque de l'affection. Il a tenu une grande place dans l'esprit et le cœur de tous. On voulait savoir chaque jour ce qu'il faisait. Maintenant tout est changé. Une espèce de mystère l'enveloppe ; on ne parle plus de lui qu'avec discrétion et retenue ; il semble qu'on veuille faire le silence autour de lui. On ne peut plus guère se rendre compte de son état que par inférences. Ainsi, il vient de déléguer une partie de ses pouvoirs administratifs à son fils, le prince héritier, qui vient d'être atteint lui aussi, dit-on, d'un mal grave, une otite purulente, dont l'origine est peut-être la même que celle du mal de gorge de l'empereur, et l'on en a conclu, assez naturellement, que Frédéric III trouvait sa charge de souverain au-dessus de ses forces, c'est-à-dire qu'après les premiers jours si bien supportés, son mal l'avait ressaisi. Toutes les suppositions sont permises, mais elle cesseront bientôt si rien ne les alimente, et l'intérêt si vif qu'on a porté au prince pourrait s'éteindre pour l'empereur devant les mu-

railles muettes des palais de Berlin. La publicité d'antan ne valait-elle pas mieux?

Le mystère qui commence à planer sur la santé de l'empereur enlève d'ailleurs toute base sérieuse aux prévisions politiques. L'empereur vivra-t-il ou non? Même s'il vit, sera-t-il en état de donner une impulsion personnelle aux affaires de son pays, à celles de l'Europe? On voit bien que, dans les grandes lignes, rien ne sera changé : il y a une tradition qui sera suivie. Mais, dans un pays où le souverain tient une si grande place, il ne peut être paralysé en partie dans son activité sans que tout s'en ressente. L'Allemagne traverse une crise, on n'en saurait douter, mais le moment n'est pas encore venu de rechercher quelles pourront en être les conséquences.

— Au moment même où l'empereur Guillaume disparaissait de la scène de ce monde, où il a occupé une si grande place, la France était témoin de nouvelles tentatives pour y installer une dictature. Plusieurs sièges à la chambre des députés ayant dû être repourvus, les amis du général Boulanger le mirent en élection, et une cinquantaine de mille voix se portèrent sur son nom, bien qu'il ne fût pas éligible. La sensation produite en France fut très grande. On chercha à se rendre compte de ce que cela signifiait, les révélations arrivèrent par la presse, et il semble en ressortir que le général, tout en se dissimulant soigneusement, en protestant même officiellement qu'il n'y était pour rien et que tout s'est fait sans son concours ou son consentement, y a bel et bien coopéré, de la même manière qu'il l'a fait dans cette fameuse ovation de la gare de Lyon, à son départ pour Clermont, où la populace de Paris et les badauds se donnèrent si belle carrière. Le gouvernement ayant eu vent de ce qui se passait et appris de source certaine que M. Boulanger était allé trois fois à Paris, dont deux sous un déguisement, avec des lunettes noires et en affectant de boiter, et cela en dépit d'un refus d'autorisation formel du ministre de la guerre, l'a cassé de son commandement, et mis en disponibilité par retrait d'emploi. Alors il a levé le masque, s'est arrangé presque ouvertement avec ses dignes amis, les Rochefort, Laisant, Laur, Laguerre, Michelin et tutti quanti de l'extrême gauche, qui ont imaginé de le mettre de nouveau en

élection, bien qu'il reste inéligible, mais à titre de protestation contre l'arrêt du gouvernement, et afin d'essayer sur son nom une sorte de plébiscite, qui serait renouvelé sur une beaucoup plus grande échelle lors des élections générales, l'année prochaine. A Marseille, il a piteusement échoué contre Félix Pyat, le chef communard, qui a été élu par plus de 40 000 voix, M. Boulanger n'en ayant pas réuni mille. Dans l'Aisne, au contraire, 45 000 électeurs lui ont donné leurs suffrages, le candidat radical en ayant réuni 26 000 et le candidat conservateur 24 000. Pendant ce temps, une commission d'enquête instituée selon la loi par le ministre de la guerre a examiné son cas, et à la suite de cette enquête M. Boulanger vient d'être mis à la retraite d'office. Maintenant il est devenu éligible et ne tardera probablement pas à entrer dans la chambre comme député.

La popularité très réelle, quoique reposant sur des bases très factices, de M. Boulanger, ne serait peut-être possible dans aucun autre pays que la France. Toute la partie saine et sensée de ce pays le repousse, et peut-être même l'abhorre, mais elle a commencé par déserter le scrutin, par laisser arriver ou faire arriver la chambre actuelle, l'une des plus mauvaises dont on puisse se souvenir, qui ne peut laisser vivre aucun gouvernement, et dont les agitations stériles paraissent avoir peu à peu discrédité la république. Ceci a été cherché volontairement par les députés monarchistes, involontairement par les intransigeants, et il en résulte qu'une partie du peuple aspire à un changement, quel qu'il soit, qui le délivre de tous les bavards incapables et impuissants qui occupent le palais Bourbon. Ils se rallient autour du général Boulanger, parce qu'il est le seul homme de marque qui ait surgi en France depuis Gambetta, attirant tous les regards sur lui, et aussi parce qu'ils aiment les panaches, la mise en scène, et que le général paraît s'entendre fort bien à l'organiser. Mais les moyens mêmes qu'il emploie prouvent combien il y a peu de fond en lui, et quel jour sinistre ce serait pour la France que celui où elle se donnerait à ce sabre ou se laisserait prendre par force. M. Boulanger ne serait rien s'il y avait à la tête de la France un homme d'état de premier ordre. Il est une sérieuse menace dans l'état de désorganisation actuelle.

— En Suisse, la session fédérale n'a duré que douze jours, du 12 au 24 mars, mais elle a traité d'importantes questions : elle a repris le code de poursuites pour dettes dont le texte définitif a été adopté au conseil des états, adopté une revision générale de la loi sur les agences d'émigration, abordé en premier débat la loi sur les brevets d'invention ; elle s'est occupée d'une meilleure organisation de la police politique, de l'unification du droit pénal, de l'affaire du Nord-est. Nous ne nous arrêterons aujourd'hui que sur quelques-unes de ces questions.

D'abord, celle de la police politique. Nos lecteurs savent par nos précédentes chroniques comment des difficultés ont surgi entre la Suisse et l'Allemagne au sujet d'agents provocateurs, que la police de ce dernier pays entretient ou entretenait sur notre territoire. Ces faits, attestés par une déclaration du capitaine de police Fischer, avaient produit, au Reichstag allemand comme en Suisse, une vive sensation. Le conseil fédéral avait blâmé Fischer, ce qui avait provoqué des protestations de la part de l'assemblée des démocrates-socialistes tenue au *Flora-theater* à Zurich, sous la présidence de trois conseillers nationaux, MM. Curti, Vœgelin et Schæppi. Des polémiques s'en étaient suivies, dans lesquelles on assurait, d'un côté que le conseil fédéral avait fait à Berlin des représentations, tandis qu'on le contredisait de l'autre ; on prétendait aussi que les menaces de M. de Puttkammer d'une protestation auprès de la Suisse n'avaient pas été suivies d'effet, tandis que d'autres gens affirmaient le contraire. Déjà on annonçait, puis on démentait, que des interpellations auraient lieu, lorsque le conseil fédéral, par un acte de décision aussi habile que louable, prévint toute initiative parlementaire en apportant lui-même un message par lequel il exposait la situation d'une manière détaillée, et demandait un crédit provisoire de 20 000 francs pour mieux organiser la police politique. On apprit ainsi quels étaient les griefs de l'Allemagne et les nôtres : ils se compensent à peu près. L'Allemagne se plaint avec raison non seulement des agissements de Fischer, mais de la publication à Zurich d'une feuille périodique, le *Sozialdemokrat*, et de pamphlets, entre autres de celui intitulé le *Diable rouge*, qui contient les injures les plus grossières à l'adresse de la famille impériale et du gouvernement allemands. La Suisse se plaint

de la présence sur son sol d'espions allemands qui, par une pente presque irrésistible dans le métier qu'ils font, se transforment en agents provocateurs : elle relève le fait que des brochures et des journaux hostiles à notre pays sont aussi publiés en Allemagne. Le conseil fédéral a exposé ses griefs à la légation allemande avant de savoir ce que Fischer avait fait : son attitude a donc été tout à fait correcte, et Fischer, loin de mériter les ovations qu'on lui a décernées, n'a fait que compromettre l'action diplomatique engagée par notre gouvernement. Tout cet exposé du message est fait avec la plus entière franchise, et l'impression paraît en avoir été grande sur l'assemblée fédérale.

A vrai dire, il n'a pas manqué de personnes qui disaient que le conseil fédéral aurait mieux fait de ne pas présenter ce message ; que c'était un acte imprudent ; qu'étant données les manifestations contradictoires qui s'étaient produites dans l'opinion publique, il était à craindre que des discussions pénibles n'eussent lieu dans les chambres, ce qui compromettrait davantage encore notre situation vis-à-vis de l'Allemagne. Mais, quand on est allé au fond des choses, on s'est aperçu que ces esprits timorés avaient été influencés par M. Curti et ses rares adhérents, à qui l'attitude du conseil fédéral était hautement désagréable, et qui désiraient à tout prix fuir la discussion. M. Curti paraissait fort abattu : tantôt il disait autour de lui qu'il parlerait trois heures si l'on n'ajournait pas la discussion, tantôt il avait l'air de supplier qu'on ne l'obligeât pas à parler ; il donnait à entendre que, si le conseil fédéral se taisait, il pourrait aussi garder le silence. Quelques bonnes âmes cherchèrent à s'interposer en faveur de cet homme qui avait si légèrement compromis, pour ce qui le concerne, les intérêts du pays, et à obtenir qu'on ne fît pas mention dans les discours officiels de son équipée du *Floratheater*. Il n'entrait pas dans les vues de la commission du conseil national de peser sur la tête d'un collègue dont l'attitude était si piteuse. On convint donc de ne pas faire d'allusion à son rôle absolument blâmable. Le rapport de la commission n'en fut pas moins très sévère à l'adresse de tous les fauteurs de désordre. Le représentant du conseil fédéral, M. Droz, fit un discours vivement applaudi, qui exprime si bien la politique de la Suisse relative-

ment aux étrangers qui viennent y chercher asile que nous croyons devoir le reproduire tout entier. Le voici :

« Monsieur le président et messieurs,

» Comme chef du département des affaires étrangères, j'ai reçu du conseil fédéral la mission d'exposer ici le côté politique de la question qui nous occupe. Ce côté politique consiste dans l'obligation que nous avons, comme tout autre état, de concilier les droits résultant de notre souveraineté avec les égards et les devoirs que commande notre situation internationale. Nous avons jugé nécessaire, dans les circonstances que nous traversons, de vous nantir des faits qui se sont produits, de vous indiquer clairement notre manière de voir et de vous fournir ainsi l'occasion de manifester la vôtre. Je suis heureux de constater que nos vues se rencontrent pleinement avec celles de votre commission ; nous n'en avons jamais douté un seul instant, mais il était bon que, soit vis-à-vis du dedans, soit vis-à-vis du dehors, l'accord de vues qui existe entre nous fût établi d'une manière indiscutable, afin qu'on sache bien, à l'étranger comme en Suisse, que le conseil fédéral est le fidèle représentant de la volonté nationale aussi bien dans les mesures qu'il a prises que dans celles qu'il sera appelé à prendre.

» Notre pays a ressenti une indignation bien légitime en apprenant que les principaux instigateurs du désordre et de l'anarchie sur notre territoire étaient des agents salariés de la police allemande. On a voulu faire un grand mérite au capitaine Fischer d'avoir eu le courage de révéler ces faits, que sans cela le conseil fédéral aurait probablement étouffés. C'est une double erreur. Je tiens à constater que ce ne sont pas les débats du Reichstag allemand, ni par conséquent les révélations de Fischer qui les ont en premier lieu fait connaître. Nous avons au département une collection de journaux de la fin de décembre et du commencement de janvier, qui donnent les détails les plus circonstanciés sur les agissements de Schrœder et de Haupt, détails fournis à la presse par les compagnons socialistes, qui, comme vous le savez, ont d'abord interrogé les deux espions, puis les ont dénoncés à la police. Quant à l'attitude du conseil fédéral, je puis vous déclarer que, dès que nous avons eu connaissance de ces faits, nous

avons résolu d'en faire part à la légation allemande au moment de la clôture de l'enquête, il va sans dire d'une manière confidentielle, comme cela se pratique entre pays amis. Car, messieurs, je dois insister sur ce point, c'est qu'il n'est pas possible d'admettre qu'un gouvernement ami puisse être complice des menées anarchistes de sa police secrète ; en conséquence, lorsqu'on se trouve en présence de telles constatations, les bons procédés veulent qu'au lieu de les publier officiellement, on en fasse l'objet d'une communication verbale, dans la persuasion que ce gouvernement prendra, puisqu'il est notre ami, les mesures nécessaires pour empêcher le retour de faits qui ont été commis à son insu et contre son gré. Ainsi donc, non seulement le capitaine Fischer a manqué vis-à-vis de nous à la discipline administrative en donnant sa fameuse déclaration officielle, mais il a compromis notre action diplomatique en fournissant à l'autorité allemande l'occasion de se plaindre à son tour d'un fonctionnaire de notre police.

» Messieurs, en droit international il est une vérité élémentaire, mais qui a encore besoin d'être répétée souvent, c'est que chaque état souverain est maître de régler son ménage intérieur comme il l'entend. S'il nous convient de pratiquer une démocratie avancée, s'il convient à d'autres pays d'avoir des institutions monarchiques, nous n'avons pas plus le droit de nous mêler de leurs affaires qu'ils ne peuvent avoir la prétention de se mêler des nôtres. Toutes les fois que l'on s'écarte de cette règle si sage, il n'y a plus que trouble et irritation dans les rapports des peuples entre eux. Sans doute, nous avons, pour ce qui nous concerne, le droit d'apprécier librement les événements politiques qui se produisent chez les autres peuples, et réciproquement ; mais, lorsque cette appréciation ne s'exerce pas d'une manière convenable et objective, conforme aux égards internationaux, lorsqu'elle dégénère en excitations, en offenses, en attaques, en une sorte d'immixtion voulue dans les affaires des autres états, elle cesse d'être respectable. Sous ce rapport, il faut reconnaître qu'il s'est produit, ici comme ailleurs, des manifestations fâcheuses, dont les peuples et les gouvernements ne sont pas responsables, mais auxquelles on doit demander qu'il soit mis un terme, dans l'intérêt de la bonne harmonie internationale.

» Un des droits les plus précieux de notre souveraineté, c'est le droit d'asile. De tout temps, nous avons ouvert libéralement notre maison aux réfugiés politiques, le plus souvent non pas par sympathie pour leurs personnes ou leurs doctrines, mais par humanité. Il en est fréquemment résulté des ennuis pour nous : c'est à peu près le seul point au sujet duquel, depuis 1815, nous ayons eu des difficultés avec nos voisins. Mais nous avons toujours maintenu fermement notre droit d'état souverain, et nous voulons continuer à agir de même.

» Seulement, les étrangers qui viennent sur notre sol à titre de réfugiés politiques ou en vertu des traités d'établissement doivent bien se dire qu'ils contractent des devoirs envers nous. Ils doivent non seulement respecter nos institutions, mais se conduire vis-à-vis des autres pays comme nous sommes tenus de le faire nous-mêmes. Les sentiments d'aigreur qu'ils peuvent nourrir contre les autorités de leur patrie ne sauraient à nos yeux légitimer de leur part des actes d'hostilité partant de notre sol. Si nous les laissons faire usage de la liberté de la presse et du droit de réunion, — ces libertés politiques que le peuple suisse s'est garanties à lui-même dans sa constitution pour l'exercice de sa vie publique, — c'est à la condition qu'ils s'en montrent dignes; sinon, nous avons le droit et le devoir de leur appliquer les lois du pays. Or, ces lois ne prescrivent pas uniquement des poursuites judiciaires : elles prévoient aussi, — c'est le cas en particulier de l'article 70 de la constitution fédérale, qui est la loi suprême du pays, — l'expulsion des étrangers qui compromettent la sûreté intérieure ou extérieure de la confédération.

» Messieurs ! Il est d'autant plus nécessaire de rappeler ces principes, que dans les derniers temps nous avons dû constater plus souvent par les récentes enquêtes que les étrangers qui se distinguent particulièrement chez nous par leur langage violent et provocateur sont des agents salariés de polices étrangères. On ne sait du reste jamais bien avec les agitateurs si l'on a affaire à des gens convaincus ou à des agents provocateurs. Nos groupes ouvriers ont donc toute raison d'être sur leurs gardes lorsqu'ils se trouvent en face de ces apôtres fougueux du socialisme révolutionnaire, et quant à nous, qui avons à veiller à la tranquillité intérieure et aux bons rapports du pays



avec le dehors, notre devoir est tout tracé, et nous saurons le remplir.

» Malheureusement, messieurs, l'enquête de 1885 et celles qui ont eu lieu depuis ont révélé plus d'une fois que des Suisses, citoyens de plus ou moins fraîche date, agents salariés ou non, avaient pris part aux menées dirigées contre la sécurité intérieure ou extérieure du pays. Nous nous sommes trouvés en présence de ce délit comme la république athénienne en présence du parricide, pour lequel Solon n'avait pas prévu de peine dans son code. Mais l'omission qui existe dans le nôtre peut se réparer. En attendant, l'opinion publique s'est déjà prononcée sur la conduite de citoyens suisses capables de faire une besogne qui peut compromettre gravement l'existence de la patrie.

» La proposition que nous vous soumettons aujourd'hui se borne à prévoir des moyens de surveillance plus efficaces à l'égard des fauteurs de désordre, qu'ils soient de nationalité suisse ou étrangère. Les cantons à eux seuls ne peuvent remplir cette tâche : comme ils ne sont pas chargés des rapports internationaux, il est parfaitement compréhensible que leur attention ne se porte guère de ce côté-là. On peut dire d'une manière générale que, si nous n'avions pas chez nous d'anarchistes étrangers, nous n'aurions pas besoin d'une police politique. C'est pourquoi il importe que ce soit le pouvoir central, chargé des relations extérieures, qui réunisse et qui dirige les efforts des cantons pour les faire contribuer plus utilement à la sauvegarde du pays.

» Monsieur le président et messieurs ! Nous avons la pleine confiance que vous nous accorderez les moyens qui nous sont nécessaires. Nous en ferons un usage conforme à vos vues. Notre pays ne deviendra pas pour autant un état policier, dans lequel les citoyens ne peuvent se réunir et parler, ou publier leur pensée, sans avoir à se soumettre à la censure de l'autorité. Nos libertés séculaires font partie trop intimement de notre être national pour qu'il puisse jamais en être ainsi. Mais ces libertés précieuses, dont la conquête nous a coûté tant d'efforts, nous avons appris à les respecter, et nous ne les laisserons pas prostituer par une poignée d'anarchistes et d'agents provocateurs. Nous sommes le pays le plus démocra-

tique du monde entier; nous avons réussi à prouver qu'une république pratiquant la souveraineté populaire la plus complète pouvait être en même temps un régime tranquille, sage et bien ordonné. Les autres pays ont rendu plus d'une fois hommage à la sagesse et à la solidité de nos institutions, et c'est sous la protection de notre peuple et de ses autorités, sous l'égide de la neutralité de la Suisse, qu'ils ont placé les grandes œuvres internationales qui sont l'honneur de notre époque. Mais, bien qu'on doive ainsi savoir dans le monde entier que nous ne pactisons pas avec l'anarchie, il est cependant de notre intérêt d'ôter tout prétexte à ceux qui, s'emparant de quelques faits regrettables, cherchent à représenter la Suisse comme un foyer de révolutionnaires. Pour empêcher ces faits de se reproduire, il ne s'agit pas de sacrifier aucun des principes qui nous sont chers, il s'agit seulement que la confédération et les cantons, combinant mieux leurs efforts, fassent un usage plus efficace de leurs compétences respectives. Ainsi, messieurs, il nous sera facile de montrer que nos libres institutions sont parfaitement compatibles avec le respect le plus scrupuleux de nos devoirs internationaux, et que la démocratie suisse est bien résolue à ne pas tolérer de désordre sur son territoire. »

Après ce discours, la discussion fut déclarée close, et, à l'unanimité des cent trente-deux membres présents, les propositions du conseil fédéral furent votées. La proclamation du résultat fut accueillie par de nouveaux applaudissements, phénomène extrêmement rare dans nos chambres.

M. Curti, qui avait voté comme les autres, voulut profiter de la mansuétude de la commission à son égard, et dans un télégramme à son journal, la *Zürcher Post*, ainsi qu'au *Journal de Francfort*, il essaya de donner le change sur la portée de ce vote solennel. « On a, disait-il, sanctionné sur tous les points les résolutions prises au *Floratheater ;* les orateurs qui ont parlé au conseil national ont reconnu que nous étions dans le vrai. » Cette manière audacieuse de tordre la vérité provoqua dans tous les groupes une explosion d'indignation. La commission du conseil des états, qui n'avait pas encore parlé, jugea nécessaire de mettre les points sur les *i ;* son président, M. Hoffmann, inséra dans son rapport écrit le passage suivant :

« Malheureusement, en bien des milieux, la confusion des

notions du droit et de l'illégalité, en matière de droit public, a déjà fait du chemin. Les résolutions votées par une réunion publique qui a eu lieu à Zurich en sont la preuve significative. Cette réunion n'a-t-elle pas rien trouvé de mieux que de voter un blâme à l'adresse du conseil fédéral, tout en couvrant de louanges l'action commise par le fonctionnaire fautif! Il est vrai que l'opinion publique du pays a aussitôt condamné ces procédés avec une telle vigueur que les promoteurs de ces genres de démonstrations se le sont tenu pour dit. »

Et M. Droz, dans un court discours, également applaudi et suivi d'un vote unanime du conseil des états, releva l'attitude de M. Curti en disant : « Sur tous les points, nous vous avons dit notre opinion sans détours ; aucune voix ne s'est élevée au conseil national pour la contredire, et toute tentative qu'on voudrait faire maintenant pour affaiblir ou pour dénaturer la portée du vote solennel qui a eu lieu dans l'autre chambre ne réussira pas à égarer le sentiment populaire. »

Si nous avons parlé de cet incident, c'est pour mettre d'autant mieux en évidence l'importance des votes par lesquels les chambres fédérales ont approuvé l'attitude du conseil fédéral et lui ont accordé les moyens de mettre de l'ordre dans la maison. Comme le disait M. Droz en terminant son discours au conseil des états : « Tant qu'on verra le peuple suisse et ses autorités unis dans le même sentiment de dignité pour le maintien de ses droits souverains, et de loyauté, d'honnêteté parfaite pour l'accomplissement de ses devoirs internationaux, tant que nous apporterons, dans des circonstances importantes comme celle-ci, cet esprit de fermeté et de prudence, de décision et de solidarité qui est le résultat de notre éducation politique, notre petite nation pourra regarder sans inquiétude du côté de l'avenir. »

— Il nous reste peu d'espace pour parler de l'unification du droit pénal et de l'affaire du Nord-est. Bornons-nous à dire pour aujourd'hui qu'une motion, votée par 79 voix contre 54 au conseil national, a invité le conseil fédéral à présenter un rapport sur une revision constitutionnelle ayant pour but d'unifier le droit pénal ; mais c'est une invitation à longue échéance, car, ainsi que l'a dit M. Ruchonnet, il n'y a rien qui presse et nous avons d'autres choses plus importantes à régler.

En ce qui concerne le Nord-est, une interpellation a été présentée par M. Baldinger (Argovie) et quelques autres députés de contrées intéressées à la construction des lignes du moratoire. Comme une fois déjà, la réponse de M. Welti n'a satisfait personne, tant elle a été nuageuse : on a appris, ce qu'on savait déjà, que les actionnaires du Nord-est, en mettant à leur acceptation des propositions du conseil fédéral diverses conditions, telles que la levée pour le 12 mars de l'interdiction de répartir des dividendes, avaient mécontenté l'autorité ; que celle-ci avait laissé passer le 12 mars sans répondre, et qu'elle avait ensuite fait savoir que, tout en considérant ses offres comme rejetées, elle ne se refuserait pas à de nouvelles négociations. Mais, sur tout le reste, et en particulier sur la question de savoir si le conseil fédéral obligerait le Nord-est ou, en cas de rachat, s'obligerait lui-même à construire les lignes ajournées, M. Welti n'a rien dit de précis, voulant sans doute se ménager des portes de sortie. Cela ne peut faire aucun bien à la cause du rachat. Nous serons les derniers à nous en plaindre.

— La question diocésaine tessinoise, pendante depuis le commencement du siècle, vient de recevoir une solution qui ne satisfait complètement personne, mais qui contente un peu tout le monde. Le Tessin est rattaché au diocèse de Bâle, avec un administrateur indépendant : on tient compte par là des besoins spéciaux des paroisses de langue italienne, sans créer un évêché nouveau que le peuple suisse n'aurait pas vu sans une certaine inquiétude. On ne peut douter que la convention ne soit ratifiée. Elle est un témoignage de l'esprit conciliant et sage qui continue à régner au Vatican, et qui contribue heureusement à apaiser les passions confessionnelles.

Lausanne, 27 mars 1888.

BULLETIN LITTÉRAIRE

ET BIBLIOGRAPHIQUE

WILLIAM THE CONQUEROR, by *Edward A. Freeman*. — 1 vol. in-8°. London, Macmillan 1888.

L'excellent professeur d'histoire moderne de l'université d'Oxford s'était déjà fait connaître avantageusement par son histoire abrégée de la conquête normande. Il a voulu étudier de plus près la personne du conquérant, son caractère, ses qualités d'homme d'état.

Si la nation anglaise a pu, à travers les siècles, développer librement ses institutions politiques, sans secousse ni bouleversement, et sous l'égide d'une monarchie sagement tempérée par les libertés populaires, elle le doit à Guillaume-le-Conquérant. Telle est la thèse de l'auteur.

C'est assez dire que cet ouvrage n'est pas fait pour des commençants ; en revanche, il présente un grand intérêt pour quiconque aime à s'occuper de la philosophie de l'histoire.

A. G.

La BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE paraît à LAUSANNE au commencement de chaque mois par livraisons de 224 pages, et forme chaque année quatre beaux volumes de près de 2700 pages ensemble.

PRIX DE L'ABONNEMENT DE LA BIBLIOTHÈQUE (FRANC DE PORT)

(LES ABONNEMENTS PARTENT DU COMMENCEMENT DE CHAQUE TRIMESTRE.)

	Un an.	Six mois.
SUISSE	20 fr.	11 fr.
UNION POSTALE	25 fr.	14 fr.

Mêmes prix pour les ARCHIVES DES SCIENCES.

Les payements peuvent se faire en espèces, en mandats de poste, ou en effets de commerce sur la Suisse ou sur Paris.

On s'abonne :

AUX BUREAUX DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET DES ARCHIVES

LAUSANNE, place de la Louve, 1; — **GENÈVE**, Pélisserie, 18.

PARIS, chez **FIRMIN-DIDOT** et Ce, 56, rue Jacob.

LONDRES, chez Edw. **STANFORD**, 55, Charing Cross, S. W.

On reçoit aussi les abonnements dans tous les bureaux de poste de la Suisse, de la France, de l'Allemagne et de l'Autriche, et aux librairies suivantes :

GENÈVE, A. Cherbuliez, Burckhardt, H. Georg, Stapelmohr.

NEUCHATEL, Delachaux, A. Berthoud.

BERNE .... Jent et Gassmann. — Dalp. — Huber et Cie.

BALE .... Georg. — Louis Jenke.

ZURICH .... Orell, Füssli & Cie. — Schulthess.

SAINT-GALL ..... Huber et Cie.

AARAU .... Sauerlænder.

FRANCE

PARIS .... Firmin-Didot & Cie, 56, rue Jacob.

ITALIE.

ROME, TURIN .... Bocca frères.

GÊNES .... Beuf.

FLORENCE .... Vieusseux.

MILAN .... Dumolard. — Henry Berger.

VENISE .... Munster.

HOLLANDE

AMSTERDAM ... Feikema & Cie. — Caarelsen & Cie. — C. M. van Gogh.

ROTTERDAM .... Kramers & Fils.

ANGLETERRE

LONDRES .... Edw. Stanford, 55, Charing Cross.

ALLEMAGNE

Agence pour toute l'Allemagne :

LEIPZIG... Librairie A. Twietmeyer.

On peut s'abonner chez tous les libraires, et aux bureaux des postes de l'Allemagne et de l'Autriche.

RUSSIE

St-PÉTERSBOURG... Mellier & Cie.

SUÈDE

STOCKHOLM...... Librairie Fritze.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE

SOMMAIRE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LA LIVRAISON D'AVRIL

Lausanne. — Imp. Georges Bridel.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

93me ANNÉE — TROISIÈME PÉRIODE

TOME XXXVIII

N° 113. — Mai 1888.

LAUSANNE
Bureaux de la Bibliothèque universelle,
PARIS
CHEZ FIRMIN-DIDOT & Cie, 56, rue Jacob.
LONDRES
EDW. STANFORD
55, Charing Cross. S. W
HACHETTE & Cie
18, King William Street, Strand.
LEIPZIG : A. TWIETMEYER, LIBRAIRE.
1888

OUVRAGES REÇUS :

Histoire d'une grande dame au XVIIIe siècle. La comtesse Hélène Potocka, par Lucien Perey. — 1 vol. in-8°. Paris, Calmann Lévy, 1888.

Essais sur l'Allemagne impériale, par Ernest Lavisse. — 1 vol. in-12. Paris, Hachette, 1888.

Histoire des anciens peuples de l'Orient, par Louis Ménard, D^r ès lettres. — 1 vol. in-12, illustré. Paris, Delagrave, 1883.

Histoire des Israélites, d'après l'exégèse biblique, par Louis Ménard. — 1 vol. in-12, illustré. Paris, Delagrave, 1883.

Histoire des Grecs, par Louis Ménard. — 2 vol. in-12, illustrés. Paris, Delagrave, 1886.

Essais et fantaisies, par Arvède Barine. — 1 vol. in-12. Paris, Hachette, 1888.

Etudes sur la France contemporaine, par Georges Renard. — 1 vol. in-16. Paris, Savine, 1888.

La vie privée d'autrefois. La mesure du temps. La cuisine, par Alfred Franklin. — 2 vol. in-12. Paris, Plon, 1888.

Les époques de l'éloquence judiciaire en France, par Munier Jolain, avocat à la cour d'appel. — 1 vol. in-12. Paris, Perrin, 1888.

Les compositeurs célèbres : Beethoven, Rossini, Meyerbeer, Mendelssohn, Schumann, par le baron Ernouf. — 1 vol. in-12, illustré Paris, Perrin, 1888.

L'Italie contemporaine, par H. Mereu. — 1 vol. in-12. Paris, Dentu, 1888.

Le peuple allemand, ses forces et ses ressources, par Charles Grad, député de l'Alsace au Reichstag. — 1 vol. in-12. Paris, Hachette, 1888.

De l'Atlantique au Pacifique, par le baron Etienne Hulot. — 1 vol. in-12, avec carte. Paris, Plon, 1888.

Une chercheuse, par Louis Janvier. — 1 vol. in-12. Paris, Marpon, 1888.

A la ville et au village, par Frédéric de Spengler. — 1 vol. in-12. Paris, Savine, 1888.

L'héritage d'Hélène, par Mme Rivier. — 1 vol. in-12. Paris, Sauvaitre, 1888.

Au Caucase, du comte Léon Tolstoï. Traduit par E. Halpérine-Caminsky. — 1 vol. in-12. Paris, Perrin, 1888.

Les pauvres gens, de Th. Dostoïevsky. Traduit du russe par Victor Derély. — 1 vol. in-12. Paris, Plon, 1888.

Le péché de vieillesse, de A.-F. Pisemsky. Traduit du russe par Victor Derély. — 1 vol. in-12. Paris, Mourlon, 1888.

Cardinal Wolsey, by Mandell Creighton, M. A. Oxford and Cambridge, D. C. L. of Durham, LL. D. of Glasgow and Harvard. — 1 vol. in-16. London, Macmillan, 1888.

Classical and foreign Quotations. Law terms and maxims, proverbs. etc., in french, german, greek, etc., by Wm Francis Henry King, M. A, Ch. Ch., Oxford. — 1 vol. in-16. London, Whitaker, 1888.

A teacher of the violin and other tales, by J. H. Shorthouse, author of *John Inglesant*, *Sir Percival*, etc. — 1 vol. in-12. London, Macmillan, 1888.

Whitaker's Almanack for the year 1888. — 1 vol. in-16. London, Whitaker, 1888.



LES JEUX DE HASARD

Chance and Luck, by Richard A. Proctor. Seconde édition. — 1 vol. in-8°. London, 1887.

J'entreprendrais une tâche impossible si j'aspirais à détourner du tapis vert les personnes qui ont pris goût aux jeux de hasard : nulle passion n'est plus aveugle en même temps que plus tyrannique, vraie bête féroce qui ne lâche ceux qu'elle a mordus au cœur que lorsqu'ils n'ont plus une goutte de sang dans les veines.

Mon ambition, plus modeste, se bornera à mettre mes lecteurs en garde contre certains préjugés courants au sujet de la bonne chance et de la mauvaise, heureux si je parviens à leur montrer que les lois du hasard sont fatales, et que l'homme qui se flatte de gagner au jeu en se fiant à sa bonne étoile fait un métier de dupe sinon de fripon.

Les arguments que j'emploierai, irréfutables parce qu'ils se fondent sur les mathématiques, ne sont pas nouveaux : Bessel, Laplace, Condorcet, Pascal, d'autres encore les ont fait valoir.

Plus récemment deux écrivains de mérite, un Anglais, M. Proctor, et un Français, M. Bertrand, de l'Académie des sciences, ont repris la question et l'ont résolue avec la même sûreté de calcul. C'est à eux surtout que je demanderai des armes pour combattre des erreurs funestes même à cette portion considérable du genre humain qui n'a jamais tenu une carte ou jeté les dés, mais qui n'en estime pas moins que la chance, bonne ou mauvaise, est une sorte de divinité capricieuse, favorable aux uns, tandis qu'elle s'acharne à faire le malheur des autres.

I

Commençons par cette superstition si générale qui veut que le hasard ait ses favoris.

Tels hommes, dit-on, sont *a priori* et avant toute expérience, heureux dans leurs affaires ou au jeu. Quoi qu'ils entreprennent, à l'avance sûrs de réussir, ce sont des *veinards*. Tels autres ont du guignon, c'est-à-dire du malheur, et ils portent malheur. Qu'ils mettent la main à une affaire, il est certain qu'elle échouera. Dans l'un ou l'autre cas, il en sera ainsi en dehors de toute considération d'intelligence, ou d'énergie, ou de santé, en dehors de tout calcul, uniquement parce qu'il y a des gens naturellement heureux, d'autres naturellement malheureux, c'est-à-dire parce qu'il y aurait au-dessus des lois naturelles une divinité, un *Fatum*, faisant des miracles, capable d'influer sur le hasard et de le capter, de faire à volonté sortir de l'urne une boule blanche ou une noire.

Etrange survivance, au sein de notre société moderne, du paganisme antique ! On ne dit plus d'un tel que Mars ou Apollon a présidé à sa naissance, mais qu'il est né

coiffé ou que c'est un homme chanceux. Au fond, le préjugé est le même ; il consiste à faire intervenir dans la destinée humaine des forces surnaturelles et mystérieuses d'un genre particulier, toute réserve faite au sujet de l'action de la Providence, dont on ne s'occupe guère en cette matière. En résumé, la vie ne serait qu'une grande loterie où chacun a plus ou moins de bonheur, selon qu'il y est prédestiné par un caprice du sort ou par sa nature.

Pour éprouver la valeur de ce préjugé, il suffira, puisqu'on nous dit qu'en ce monde tout est jeu de hasard, d'examiner ce qui se passe au jeu. A ce point de vue spécial de la chance, on distingue généralement cinq classes de personnes.

Il y a d'abord les joueurs toujours heureux, c'est-à-dire qui ont constamment la veine et jamais la déveine.

En second lieu, ceux que la mauvaise chance poursuit et qui feraient mieux de ne jouer jamais, parce qu'ils perdent toujours.

En troisième lieu, les joueurs qui ont d'abord un bonheur ininterrompu, puis une succession ininterrompue de chances contraires.

La quatrième catégorie se compose des joueurs qui ont commencé par être malheureux et dont un changement de fortune a fait des joueurs heureux. Ce changement, ils l'attribuent d'ordinaire à des causes sans relation avec le jeu. Un tel qui, étant célibataire, avait une déveine continuelle, a vu la chance tourner depuis qu'il a pris femme ; tel autre a commencé à gagner depuis le départ d'un compagnon dont la présence lui portait malheur. C'est ainsi que le célèbre romancier Bulwer Lytton croyait qu'il devait ses insuccès au whist à la présence d'un certain individu, qu'il avait fini par prendre en grippe.

La dernière catégorie comprendrait les joueurs qui ont des alternatives de veine et de déveine et doivent se préoccuper des circonstances extérieures, en même temps que se surveiller soigneusement eux-mêmes, pour profiter des instants où ils sont en veine.

Nous aurons à montrer que ces chances diverses ne tiennent en rien à la personnalité des joueurs, à leur tempérament, à leurs dispositions ou à leurs circonstances, et sont le simple effet des lois du hasard. Disons au préalable quelque chose de celle qu'on a appelée assez improprement la *loi des grands nombres.*

Cette loi, véritable axiome pour le bon sens, c'est que dans un jeu où il y a deux chances opposées, ou dans une série d'événements contraires sans cause déterminante, les chances étant égales de part et d'autre, il y a nécessairement équivalence des résultats, à condition que le nombre des événements ou, s'il est question de jeu, des parties, soit assez grand.

Prenez une pièce de monnaie toute neuve et servez-vous-en pour jouer à ce jeu bien connu des gamins qu'on appelle pile ou face. Il y a autant de chances pour pile que pour face, d'où suit que, si vous jouez un nombre de parties assez considérable, vous finirez par avoir amené pile aussi souvent que face. Assurément, un écart pourra se produire ; mais il ira en diminuant avec le nombre des parties. Prolongez à l'infini, l'écart deviendra infiniment petit, l'égalité de fait apparaîtra.

Buffon, que l'exposé de cette loi avait trouvé incrédule, voulut un jour tenter l'expérience. Il fit jeter une pièce de monnaie en l'air quatre mille quarante fois, et obtint face deux mille quarante-huit fois. L'écart était de cinquante-six. C'était peu de chose pour un si grand nombre de parties. Néanmoins, Buffon manqua de pa-

tience ; s'il eût persévéré, il aurait vu l'écart se réduire graduellement à une fraction infinitésimale du nombre de parties jouées.

Cette loi est fatale ; on peut prédire à coup sûr la moyenne de tous les écarts. D'après M. Bertrand, si elle est de quatre pour une série de 100 épreuves, elle sera de 40 pour une série de 10 000, c'est-à-dire qu'elle aura diminué des neuf dixièmes. En somme, le hasard corrige lui-même ses caprices, il finit toujours par égaliser les chances contraires ; les irrégularités elles-mêmes ont leur loi. « Appliquée aux dés, aux cartes, au jeu de rouge et de noir, aux numéros pairs ou impairs, à pile ou face, dit M. Bertrand, la théorie des chances est indiscutable. Rien n'y altère la rigueur des preuves ; l'algèbre exécute plus rapidement les dénombrements qu'avec de la patience et du temps on pourrait faire sur les doigts. »

Cette loi d'égalisation des chances contraires trouve une application séculaire dans la statistique des naissances. Lorsqu'un enfant vient au monde, il n'y a pas de raison connue pour que ce soit une fille plutôt qu'un garçon. Mais, précisément à cause de cela, il se trouvera que le nombre des naissances masculines et celui des naissances féminines seront à peu près égaux pour un pays ou une époque donnée, l'écart ayant lieu tantôt dans un sens tantôt dans l'autre, de telle sorte que, si l'on pouvait prendre une moyenne embrassant quelques milliards de naissances, on arriverait à l'égalité.

Le partage des naissances entre les deux sexes a été étudié sur plus de deux cent millions de cas. Il paraît que, durant les deux derniers siècles, il est né sur le globe plus de garçons que de filles : de cent-quatre à cent-huit garçons pour cent filles. Il y a tant de filles à

marier par le monde que j'aurais parié pour le contraire; mais il est infiniment probable que d'ici à quelques siècles la proportion sera renversée.

Cette loi de l'égalité des chances contraires une fois posée, reprenons les cinq catégories reconnues par les joueurs de profession. Il nous sera aisé de montrer qu'elles se présenteront dans tout jeu de hasard, sans qu'il soit nécessaire de faire intervenir la théorie fantaisiste de la veine et de la déveine, c'est-à-dire sans que les circonstances intimes des joueurs, leur bonheur ou leur guignon, y soient pour quelque chose.

Supposez avec M. Proctor que vingt millions de personnes se mettent à jouer à pile ou face, deux par deux, ce qui donnera dix millions de parties engagées à la fois. Un des joueurs perdant nécessairement lorsque son adversaire gagne, nous aurons après ce premier engagement dix millions de gagnants et dix millions de perdants, c'est-à-dire dix millions de joueurs qui estimeront être en veine, tandis que les autres craindront d'avoir du guignon.

Mettons une seconde fois nos joueurs aux prises, de telle manière que les paires de joueurs ne soient plus les mêmes, mais formées au hasard. Il y aura de nouveau dix millions de gagnants et dix millions de perdants. Si nous examinons la fortune des dix millions qui ont été vainqueurs dans le premier engagement, en tenant compte du fait que la chance de gain est égale à la chance de perte pour chacun d'eux dans ce second essai, nous conclurons qu'environ la moitié d'entre eux aura gagné de nouveau. Il y aura donc, après le second engagement, cinq millions de joueurs qui auront gagné les deux fois et cinq millions qui, ayant gagné la première fois, auront perdu la seconde.

On peut diviser de même les dix millions qui avaient perdu la première partie en deux classes d'environ cinq millions, dont l'une perdra cette seconde partie comme la première et dont l'autre la gagnera.

Ainsi, après le second engagement, cinq millions de joueurs se croiront en veine, ayant gagné les deux fois ; cinq millions estimeront avoir la déveine, ayant perdu les deux fois ; tandis qu'il y en aura dix millions qui, ayant gagné une partie et perdu l'autre, n'auront pas de raison pour se considérer comme heureux ou malheureux.

Après un troisième engagement, 2 500 000 joueurs seront confirmés dans leur opinion qu'ils sont en veine, ayant gagné dans les trois rencontres, tandis qu'un nombre égal se considérera comme désespérément malheureux au jeu, ayant perdu les trois fois. Des quinze millions restants, la moitié aura gagné deux fois et perdu une fois, l'autre moitié aura perdu deux fois et gagné une fois.

Après un quatrième engagement, nous aurons 1 250 000 veinards qui auront gagné quatre fois, et autant de joueurs malheureux qui auront perdu quatre fois. Des 2 500 000 qui avaient été heureux trois fois, la moitié aura perdu cette quatrième partie. On les avait considérés comme chanceux, maintenant la chance a tourné contre eux. De même, la moitié des 2 500 000 qui avaient été malheureux jusque-là gagneront cette quatrième partie. Ainsi : 1 250 000 joueurs ont gagné et 1 250 000 ont perdu trois parties sur quatre. Des 7 500 000 qui avaient gagné deux fois et perdu une fois, la moitié, soit 3 750 000, gagneront la quatrième partie et devront ainsi être ajoutés aux 1 250 000, ce qui fera cinq millions de joueurs ayant gagné trois parties sur quatre. L'autre

moitié perdra, ce qui nous donnera 3 750 000 joueurs ayant gagné deux fois et perdu deux fois. Ainsi de suite. Nous aurons donc après le quatrième engagement :

1° Un million et quart de joueurs toujours heureux.

2° Un million et quart toujours malheureux.

3° Cinq millions qui, ayant gagné trois parties sur quatre, se regardent comme plus chanceux que la moyenne des joueurs.

4° Cinq millions qui, ayant perdu trois parties sur quatre, estiment n'avoir pas de chance.

5° Restent sept millions et demi de joueurs qui ont gagné et perdu un nombre égal de fois.

Et voilà nos cinq catégories formées par le hasard seul du jeu.

On peut croire que nos joueurs n'en resteront pas là. Après cette quatrième partie, ils en joueront une cinquième, puis une sixième, une septième, etc., une moitié des joueurs heureux jusque-là sortant chaque fois de la classe favorisée pour entrer dans une des catégories à fortune changeante, tandis que la moitié des joueurs malheureux jusque-là verront la chance tourner en leur faveur.

Après le vingtième engagement, il y aura une vingtaine de joueurs victorieux sur toute la ligne. Et comment voulez-vous que des joueurs qui ont gagné vingt parties de suite ne se considèrent pas et ne soient pas considérés par leurs camarades comme des joueurs heureux ? Heureux, non pas en ce sens qu'ils ont toujours gagné, mais en ce sens qu'ils seraient plus certains que d'autres de gagner à l'avenir. Personne ne voudrait croire que des veinards pareils pussent désormais avoir la chance contre eux ; tandis que, d'autre part, les joueurs qui auraient perdu les vingt parties de suite seraient

regardés comme si fatalement condamnés que personne ne voudrait dès lors parier pour eux.

Cependant, nous l'avons montré, il ne se pouvait pas que, sur vingt parties jouées à la fois par vingt millions de joueurs, il ne se rencontrât environ vingt cas de succès complet et à peu près autant d'insuccès complet. Ce résultat était inévitable, fatal, et c'est la loi du hasard qui l'a amené, non une prédisposition quelconque chez les joueurs.

Il est vrai que la tentation est grande de conclure du passé à l'avenir, et de penser qu'un joueur qui vient de gagner vingt parties a plus de chance d'en gagner une vingt et unième que celui qui vient de perdre vingt fois de suite. L'esprit humain est habitué à voir dans des effets qui se répètent l'action d'une cause efficiente, capable de continuer à produire des effets de même nature. Un joueur a gagné vingt fois de suite; par analogie avec ce qui se passe dans le monde des phénomènes, on est porté à conclure qu'il y a en lui quelque chose qui le prédispose à gagner une vingt et unième fois. Il n'en est rien cependant. La preuve, c'est qu'au vingt et unième engagement, la moitié des joueurs heureux jusque-là perdraient la partie, tandis que la moitié de ceux qui avaient perdu les vingt parties la gagneraient, au grand dam des amateurs qui auraient parié contre eux. Le fait est qu'en matière de hasard le succès ne prouve rien pour l'avenir; il ne prouve qu'une chose, c'est qu'on a eu du succès.

Nous avons parlé de cinq catégories de joueurs : il s'en montrera bien davantage au cours des vingt parties jouées par nos vingt millions d'associés. Par exemple, une vingtaine de joueurs auront gagné la première partie, perdu la seconde, gagné la troisième, et ainsi de

suite jusqu'à la fin, tandis qu'une vingtaine auront perdu la première partie, gagné la seconde, perdu la troisième, etc., les premiers finissant par se persuader que leur veine est une veine impaire, les autres que pour gagner ils doivent toujours jouer un nombre pair de parties, perdant les impaires, gagnant les paires.

Sur les vingt millions, vous en rencontrez infailliblement (le calcul le montre) une quarantaine qui auront alternativement gagné et perdu cinq parties, ou quatre parties, et qui, eux aussi, seront tentés de jouer à l'avenir en tablant sur ces résultats. En un mot, tous les genres de bonheur et tous les genres de malheur se trouveront représentés, chaque fois que le nombre des parties jouées sera assez considérable ; et cela, sans qu'il soit nécessaire de faire appel à autre chose qu'aux lois du hasard.

Vous direz qu'on n'a jamais vu vingt millions de personnes s'associer pour jouer ensemble à pile ou face. C'est vrai ; il n'est pas besoin non plus que tous ces joueurs soient rassemblés en un même lieu, occupés à faire la même partie. Il y a malheureusement un peu partout en Europe des établissements de jeu, clandestins ou avoués. Ici on joue au trente-et-quarante, là au rouge-et-noir, ou au loto ; ailleurs on fait courir les petits chevaux ; des loteries fonctionnent en permanence, des paris s'engagent sur le turf. Il ne serait peut-être pas nécessaire d'étendre nos investigations à l'Amérique pour arriver à trouver les vingt millions de joueurs dont nous avons besoin pour notre démonstration, surtout si nos calculs embrassaient une période de quelques années.

De ce qui précède, nous avons le droit de conclure que l'idée d'un bonheur ou d'un malheur inhérent à la personne du joueur ou dépendant de ses circonstances par-

ticulières est une idée superstitieuse, sans autre fondement que des apparences interprétées à faux.

Au reste, comme toutes les idées superstitieuses, celle-ci se passe même des apparences, ce qui n'est pas étonnant, la crédulité étant un travers moral plus encore qu'intellectuel, et sur lequel les faits n'ont pas d'influence. Un homme superstitieux saura toujours expliquer les faits d'une manière favorable à son idée. Un joueur se vante d'avoir au jeu un certain genre de bonheur, et, pour le mettre à l'épreuve, vous lui proposez une partie. De deux choses l'une, ou il la perdra ou il la gagnera. S'il la perd, il vous dira, — il le croira peut-être, — que sa veine ne se montre jamais quand on veut la mettre à l'épreuve; s'il la gagne, le voilà confirmé dans son idée. Le raisonnement n'aura aucune prise sur lui, précisément parce qu'il s'agit d'un sentiment vague, d'une impression, c'est-à-dire d'une conviction formée sans le secours de la raison, sorte de folie qui ne se corrige guère.

II

Il n'y a pas un joueur de profession qui ne sache que le hasard corrige lui-même ses caprices et que la loi de l'égalisation des chances est absolue. Seulement, il n'y en a pas un non plus qui ne tire de cette loi des conséquences désastreuses pour sa fortune. Nous faisons allusion à la célèbre formule de Bernouilli sur la « maturité des chances. » Puisqu'il est constant que dans un jeu de hasard les chances finissent toujours par s'égaliser, il semble bien que, si une des chances contraires a prévalu un certain nombre de fois, on peut s'attendre à ce que l'autre se montre à son tour, à ce que la chance tourne, comme on dit. Sur vingt mille épreuves à la roulette, la

noire ne peut, dit-on, sortir plus de dix mille cinq cents fois : l'assertion de la science est formelle. Si les dix mille premières parties ont donné six mille noires, les dix mille suivantes ont donc contracté envers la rouge une sorte de dette ; on doit s'attendre à la voir sortir plus souvent que la noire.

Cette conclusion est irrésistible pour l'esprit humain. Tous les joueurs la tirent et s'en inspirent dans leurs calculs, sans paraître se douter qu'elle est en contradiction formelle avec leur théorie de la veine. Quand un joueur est en veine, disent-ils, qu'il se hâte d'en profiter; il a été heureux jusqu'ici, c'est une raison pour qu'il le soit encore. Très bien ; mais, d'autre part, la théorie de la maturité des chances enseignant que la même chance ne peut continuer longtemps, il faudrait, au contraire, qu'il se hâtât d'empocher ses gains et de quitter la table. Un joueur célèbre, cité par M. Proctor, disait : « Quand un homme a été en veine un certain temps, il serait dangereux de parier pour lui, parce que la chance va probablement tourner contre lui. »

Au surplus, le joueur s'affermira dans sa superstition quel que soit le résultat de l'épreuve. S'il gagne, il s'applaudira d'avoir profité de sa veine ; s'il perd, il regrettera de n'avoir pas songé qu'un changement de chance était inévitable.

Comme application de la théorie sur la maturité des chances, M. Proctor cite le cas d'un Anglais qui, l'ayant découverte pour son propre compte, voulut la mettre à profit. Il commença par regarder jouer à la roulette pendant deux heures, inscrivant dans son calepin les nombres à mesure qu'ils sortaient. Après quoi, éliminant d'un trait de crayon les nombres sortis le plus fréquemment, il engagea son argent sur ceux qui avaient eu

jusque-là le moins de chance ou qui même n'étaient pas sortis du tout. Certes, le calcul paraissait juste. Le premier jour, notre homme gagna dix-sept mille cinq cents francs. Il fut enthousiasmé et se crut si sûr de ruiner les banquiers de Monte-Carlo qu'il envoya aussitôt à Londres la plus grande partie de son gain. Le jour suivant, il joua de nouveau et perdit douze cents francs. Le troisième jour, même chance contraire, force lui fut de faire revenir les sommes trop tôt expédiées en Angleterre. Au bout d'une semaine il avait tout reperdu, à la réserve d'un billet de cinquante livres, qu'il employa à retourner chez lui. M. Proctor ajoute : « Convaincu de l'inconstance de la fortune, il n'a dès lors jamais engagé un *six pence* au jeu, et il s'emploie aujourd'hui de tout son pouvoir à en détourner les autres. »

Cet Anglais avait pris pour base de son calcul une loi parfaitement correcte ; seulement, il en avait méconnu la nature. Il est certain que, lorsque les chances contraires sont égales dans chaque partie jouée et qu'on joue un nombre suffisant de parties, une sorte d'équilibre finit par s'établir entre les résultats. Jouez à pile ou face pendant une heure, la différence des gains et des pertes ne dépassera pas un vingtième. Jouez-y pendant un jour, la différence ne sera plus que d'un centième. Toutefois, au cours de cette longue série, vous ne pourrez jamais prédire avec quelque certitude le coup suivant. Ainsi, rien n'est plus rare que de voir pile revenir vingt-cinq fois de suite ; mais supposez que vous ayez eu une série de vingt-cinq piles, oserez-vous parier que le coup suivant amènera face, ou même que, dans les cent coups qui suivront, face viendra plus souvent que pile ? Assurément non. Le bon sens montre qu'aucun coup ne peut être affecté par ceux qui l'ont précédé. Alors même que

vous auriez amené pile cinquante fois de suite, il y a autant de chances pour pile le coup suivant que pour face, et pour face que pour pile.

Je viens de m'interrompre pour faire avec une belle pièce d'un franc toute neuve deux séries de deux cents coups chacune. La première m'a donné 117 faces et 83 piles. Je m'attendais un peu, je l'avoue, à voir pile prendre sa revanche; la seconde série m'a donné 104 faces contre 96 piles. Si j'avais parié sur la maturité des chances, j'aurais évidemment perdu.

A la vérité, la loi de l'égalisation des chances se justifie toujours dans la pratique. Si vous jouez assez longtemps, vous finirez par voir vos gains et vos pertes se balancer à peu près. Mais c'est l'à-peu-près qui vous perdra. Il y aura toujours un écart, tant petit soit-il, une différence dans un sens ou dans l'autre, sans qu'il soit possible de prédire de quel côté. Or, si les rapports sont certains, c'est la différence qui ruine.

« On joue, écrit M. Bertrand, cent parties à un jeu de hasard; l'enjeu est de vingt francs; il est peu probable, mais possible, qu'on perde soixante-cinq parties. La perte de trente louis représente trente pour cent du nombre des parties jouées.

» ... Sur un million de parties, une perte de trois pour cent supposerait, contre les lois du hasard, un dérèglement qui ne s'est jamais vu; trois pour mille représente une chance défavorable équivalente à celle de l'hypothèse précédente. Trois parties sur mille, pour un million de parties, feraient une perte de mille louis; un jeu égal devient à la longue dangereux. Non seulement les lois du hasard permettent la ruine du joueur, elles la prédisent. Tout joueur se ruinera si le temps ne lui manque. Ampère et Laplace l'ont démontré; leurs raisonnements n'ont corrigé personne. »

M. Proctor démontre la même vérité d'une façon plus catégorique :

« Si deux hommes jouent à pile ou face avec des livres sterling, plus ils avancent dans leur partie, plus il devient improbable que la différence entre eux atteigne une somme donnée. S'ils vont jusqu'à vingt millions de parties, il est infiniment probable que l'un d'eux aura perdu au moins mille livres. Mais la proportion du total des gains de l'un au total des gains de l'autre sera presque à coup sûr très rapprochée de l'égalité. Supposez qu'après avoir lancé en l'air vingt millions de fois la pièce d'or, un des joueurs se trouve avoir gagné 1000 livres sterling, alors il doit avoir gagné en tout 10 000 500 livres, l'autre n'ayant gagné en tout que 9 999 500 livres. La proportion de ces sommes est de 100 005 à 99 995, ou de 20 001 à 19 999. C'est presque la proportion de 10 000 à 9 999, c'est-à-dire presque l'égalité. Maintenant, si ces deux joueurs avaient fait seulement huit parties, il se pourrait que l'un eût gagné cinq ou six fois, tandis que l'autre n'aurait gagné que trois ou deux fois. Et cependant, avec une proportion de 5 à 3 ou de 3 à 1 contre le perdant, celui-ci n'aurait perdu en réalité que deux livres sterling dans un cas et quatre dans l'autre; tandis que, dans la première hypothèse, avec une proportion ramenée presque à l'égalité, il aurait perdu mille livres. »

Cet exemple fait toucher au doigt l'illusion des personnes qui se laissent entraîner à jouer par la pensée que, les chances finissant toujours par s'égaliser, il n'y a pas à craindre de perdre beaucoup. Sur vingt millions de parties, la différence n'est en effet que d'un dix-millième ; malheureusement, on ne se dit pas que, même en n'engageant à chaque partie qu'une pièce de cinq francs, cette différence représente une perte de cinq mille francs pour celui des deux joueurs qui aura gagné un peu moins souvent que l'autre.

Il y a moyen cependant de mettre en œuvre la théorie de la maturité des chances de manière à gagner, à coup sûr, semble-t-il, de petites sommes : c'est de jouer sur le principe de quitte ou double.

Pierre accepte de faire avec Paul une partie, au cours de laquelle celui-ci aura le droit de doubler sa mise autant de fois qu'il le voudra. La partie commence : Paul dépose sur la table un franc comme première mise. Si la chance est pour lui, il gagne un franc. Mais supposons qu'il perde son franc. Alors il jouera deux francs. Vainqueur, il aura gagné un franc ; vaincu, il aura perdu trois francs. Dans ce dernier cas, sa nouvelle mise sera de quatre francs. S'il gagne cette partie, il aura gagné un franc ; s'il la perd, il aura perdu sept francs. Il posera alors huit francs sur la table, et, s'il continue à perdre, il doublera chaque fois sa mise jusqu'à ce que la chance tourne en sa faveur : il aura alors de nouveau gagné un franc. Pourvu que la partie dure assez longtemps, il finira par gagner, franc à franc, tout ce que Pierre a dans sa poche.

Voilà, semble-t-il, un moyen commode et sûr de gagner de petits sommes, lesquelles additionnées finiraient par faire une fortune. Aussi est-il bien improbable que Pierre accepte le défi de Paul, puisque, à supposer qu'il ait moins d'argent en poche que celui-ci, il finira par être ruiné. Seulement, s'il est plus riche, c'est lui qui sera le vainqueur en dernier ressort, puisque le moment viendra tôt ou tard où Paul, ayant engagé plus de la moitié de sa fortune, ne pourra pas doubler sa dernière mise et devra abandonner la partie.

Or, cet avantage de varier ses mises, que Pierre, s'il a un grain de bon sens, refusera certainement à Paul, les banquiers des jeux publics l'accordent à leurs clients, en stipulant toutefois que l'enjeu ne pourra pas dépasser une certaine somme. Ceux-ci voient l'avantage qu'on leur fait ; ils voient moins bien celui que les banquiers se ré-

servent par le fait de cette limite. Aussi tout joueur qui voudra user du système de doubler sa mise finira-t-il par être ruiné, soit parce que la banque est plus riche que lui, soit parce qu'il aura vite atteint, en cas d'une série de pertes, la limite assignée, auquel cas force lui sera de recommencer son jeu avec une perte sèche équivalente à la somme fixée pour limite.

Supposons, — ce qui, je crois, est assez ordinaire, — que la limite soit de 2500 fr., et que la première mise soit une pièce d'or de vingt francs. Si le client voit sept fois de suite la chance tourner contre lui, — ce qui n'est rien moins qu'impossible, — sa dernière mise aura été de 1280 fr.; ne pouvant plus doubler sous peine de dépasser la limite fixée, il devra recommencer son jeu avec une perte sèche de 2540 fr. Et cela, notez-le, dans l'hypothèse qu'il avait 2540 fr. en poche. Supposons qu'il n'en ait pas eu plus de 1000, le voilà obligé de s'arrêter avec une perte de 620 fr., après une série de cinq chances contraires.

En vain objectera-t-on qu'il ne lui arrivera probablement pas de perdre cinq fois de suite. Il ne faut pas oublier que, lorsque la chance lui est favorable, il ne gagne que vingt francs, tandis que, lorsqu'elle tourne contre lui, il est exposé à perdre d'un seul coup une grosse somme.

En outre, les banquiers se réservent toujours un avantage spécial. Au trente-et-quarante, ils ont pour eux le *refait trente et un*, avantage bien léger, mais suffisant à la longue pour faire pencher la balance infailliblement de leur côté. Si nos lecteurs, comme nous aimons à le croire, ne savent pas ce que c'est que le *refait trente et un*, M. Proctor leur donnera à ce sujet les renseignements

désirables. Contentons-nous de dire que l'avantage réservé aux banquiers est d'un peu plus de six dixièmes pour cent. C'est peu de chose ; néanmoins, sur dix mille parties, en supposant l'enjeu de mille francs, cela représente une somme de 60 000 fr. Sur un million de parties, cet avantage serait de six millions. Il est vrai qu'il y a pour le banquier aussi des chances contraires ; mais elles sont moins nombreuses que pour ses clients, et M. Bertrand assure que, « s'il gagne moins de cinq millions, le banquier a eu du malheur. Un gain inférieur à quatre millions serait bien invraisemblable ; et il y a plus de dix mille à parier contre un que son gain ne s'abaissera pas au-dessous de deux millions. »

AUGUSTE GLARDON.

(*La fin prochainement.*)

LA RÉGION DES AMAZONES

Voyage à travers les Guyanes et l'Amazone, par Henri Coudreau, professeur de l'Université, chargé d'une mission scientifique dans les territoires contestés de Guyane. — 2 vol. grand in-8°. Paris, 1887.

Nos voyages ne nous ont pas conduit sur la rivière des Amazones ; nous n'en avons visité que les premiers affluents et le cours tout à fait supérieur. Là, sur le versant oriental des Cordillières, la température est encore supportable ; les ennemis de l'homme ne sont pas trop nombreux. Malheureusement, cette portion du Marañon n'est pas la plus belle : la plus belle partie du bassin des Amazones est un foyer de pestilence dont nous avons trop souvent vu les effets sur le visage des rares marchands européens qui s'y sont aventurés.

Voici cependant un homme, un missionnaire scientifique, à qui la Providence semble avoir accordé une véritable grâce d'état. M. Coudreau a pu passer quatre ans dans la Grande-Guyane, dans la province de Counani, dans celle de Manaos ; remonter les affluents du fleuve,

d'une part jusqu'à Panoré, de l'autre jusqu'à Boa-Vista ; séjourner sur le Uaupès, circuler dans la région si dangereuse des lacs, et revenir sain et sauf. Bien plus : après avoir rendu compte de sa mission au gouvernement français et présenté les cartes qu'il avait dressées de ces pays peu connus à la Société de géographie (qui s'est empressée de les faire graver à ses frais), M. Coudreau s'est senti saisi de nouveau du démon des voyages, et, à l'heure où nous écrivons, l'intrépide explorateur est reparti.

Nous commençons par dire que nous ne partageons pas, en beaucoup de choses, les illusions que l'enthousiasme a fait naître chez lui. Nous ne croyons pas qu'il soit du tout facile à l'homme blanc de s'acclimater dans ces régions. Les montagnes du Vénézuéla, celles du Pérou et de la Nouvelle-Grenade, le haut plateau des pampas de la république Argentine ont fait du bassin des Amazones un pays *water-sick*, comme disent les Anglais en parlant de la Suède. Or, dans la zone tropicale, là où il y a beaucoup d'eau, il y a toujours beaucoup d'insalubrité. M. Coudreau parle de travaux d'assainissement. Sans doute ils sont, sur le papier, parfaitement exécutables ; mais qui les exécutera? Les Indiens du pays, quelques nègres brésiliens, en très petit nombre, sont les seuls bras dont on puisse jusqu'ici disposer. Faire venir des Chinois n'est pas très pratique ; les Chinois, qui se répandent comme un torrent dans la Malaisie, et même au delà dans les mers polynésiennes, et qui, par ce chemin, envahiraient l'Amérique du Nord si on ne leur opposait point de digue, n'ont jamais pris goût à l'émigration dans l'Amérique du Sud. A Lima, les premiers débarqués se sont presque tous pendus, afin de retourner plus vite, en esprit, dans leur pays. La

compagnie du canal de Panama en emploie, il est vrai, un certain nombre; aujourd'hui qu'une large voie est déboisée, qu'un fort courant de vent circule du nord au sud, que les travaux déjà exécutés ont commencé à drainer les terres, et que la présence de l'homme a beaucoup diminué l'insalubrité des lieux, les Chinois y vivent et y travaillent; mais, il y a trente-cinq ans, lors de la construction du chemin de fer, ils y mouraient comme des mouches. Un ingénieur de ce chemin de fer, un Américain, nous disait un jour avec une sorte d'orgueil féroce que, si l'on couchait côte à côte les hommes qui avaient trouvé la mort dans ces travaux, leurs corps couvriraient littéralement la voie et que le train roulerait sur des cadavres. La Chine est un pays humide, mais dont les neuf dixièmes ont un climat ou tempéré ou froid. Quand l'extrême chaleur se combine avec l'humidité, les Chinois sont presque aussi accessibles aux maladies que les autres hommes.

Nous ne voyons donc pas de quels bras on pourrait se servir pour drainer, assainir et cultiver ce splendide bassin, dont une région lacustre occupe une bonne part, dont le reste est semé de marécages herbeux où la mort se cache sous toutes les formes, et dont les forêts n'assainissent pas l'air comme elles l'assainissent chez nous, bien au contraire. M. Coudreau a vu mieux que personne combien la population indigène est clairsemée. Il ne parle que de villages de vingt, quarante, soixante habitants. Au bruit des pas d'un Européen, voire même d'un paisible savant, ces gens s'enfuient et se dispersent. Que serait-ce si l'on voulait leur imposer des travaux qui leur sont profondément antipathiques ? Depuis une longue suite de générations, ils ne vivent que de chasse et de pêche. Nous ne réfléchissons pas assez, nous

autres civilisés chez qui plusieurs milliers d'années ont opéré l'entraînement du travail, à la violence mortelle qu'on fait à la nature lorsqu'on prend un homme des bois pour en faire un ouvrier. Peu à peu, l'influence morale et religieuse aidant, on peut obtenir de lui une petite somme de travail ; on n'en obtient jamais une grande, et si l'on veut forcer la mesure, la mort est là qui sert de sanction à la loi. Il ne faut donc pas se laisser trop séduire par l'imagination et croire que des travaux considérables soient actuellement possibles dans l'ouest et le centre du bassin des Amazones. Ils le seraient un peu plus peut-être dans la partie est, parce qu'on trouverait là un plus grand nombre de bras, mais c'est là justement que le sol est le plus bas et le plus marécageux. Conclusion : la prise de possession par l'homme blanc de ces régions si magnifiques est ajournée au temps où, l'évolution climatérique de notre planète étant plus avancée, la zone tropicale tout entière deviendra exploitable pour lui. Jusqu'à présent, c'est beaucoup qu'il y puisse seulement vivre pendant quelques années ; y travailler est impossible. La « solution de la question sociale par l'émigration, » dont parle le savant voyageur, est forcément remise, au moins en ce qui concerne la région amazonienne, à une époque éloignée de plusieurs siècles, et l'exploitation des richesses qu'elle renferme ne peut être faite que sur une petite échelle.

Le point auquel cette exploitation est parvenue a été de la part de M. Coudreau l'objet d'études fort intéressantes. Jamais voyageur français n'avait poussé si loin ses investigations et ses observations sur les affluents du fleuve géant. Escorté d'un missionnaire établi depuis longtemps dans le pays, véritable ange conducteur sans lequel il n'eût pu vaincre la méfiance et l'hostilité des

Indiens, il a exploré le Rio-Branco, le Rio-Negro et, ce qui est plus nouveau, le Rio-Uaupès jusqu'à Panoré. Les véritables pionniers du commerce et de la civilisation sont, dans le bassin des Amazones comme partout, les missionnaires des différents cultes. M. Coudreau veut bien en convenir. Ici, l'œuvre du premier défrichement moral et matériel appartient tout entière aux missionnaires catholiques. Les jésuites espagnols, partis du Napo, à l'ouest du continent, ont descendu le fleuve jusqu'au tiers de son cours ; les jésuites portugais, partis de l'est, l'ont remonté de leur côté, et aujourd'hui les deux rives sont semées de petites églises blanches, qui s'élèvent de place en place au milieu d'une douzaine de huttes en terre et de quelques rares cultures. Quand un voyageur passe seul avec sa suite, il trouve presque toujours ces huttes désertes. Si le missionnaire est là, il est sûr de recevoir chez lui l'hospitalité ; mais il n'y a souvent qu'un seul prêtre pour dix églises et pour toute une province. Celui-là va de village en village, baptisant les enfants nés pendant son absence, achevant les mariages commencés et priant collectivement pour les morts, qu'on pourrait bien avoir enterrés dans l'intervalle selon les rites de Jurupari. Accompagner ce prêtre est la manière la plus intéressante, la plus pratique, et, d'une certaine manière, la plus édifiante de voyager. Si contraires que soient à nos idées les habitudes de ces missionnaires philosophes ; si rudement qu'ils paraissent traiter leurs ouailles et cavalièrement leur culte, il y a dans le spectacle de leur foi, de leur dévouement, de leur persévérance, un sujet d'admiration et d'édification inépuisable.

Suivons un moment M. Coudreau et le digne père Mathieu, dont il avait fait l'heureuse rencontre, non

dans tout le cours de leur voyage, mais dans quelques-unes de leurs excursions les plus intéressantes. Si les conclusions ne nous paraissent pas toujours justes, le récit des faits porte d'un bout à l'autre le cachet d'une consciencieuse exactitude.

I

Le voyage devait commencer par la Grande-Guyane, c'est-à-dire par les territoires contestés entre la France et le Brésil. C'est dans ces vastes savanes que le district de Counani, qui vient d'offrir au monde le singulier spectacle d'un pays de 500 âmes essayant de se constituer en république indépendante, occupe, près de la mer, entre l'Oyapock et l'Araguary, un petit coin privilégié. Là, M. Coudreau fut comblé de prévenances par les braves Counaniens, qui sont, paraît-il, fort désireux de retourner sous la domination française, et par les habitants du pays de Mapa, leurs voisins, animés du même désir. Ils s'étaient persuadé que le missionnaire scientifique était un fonctionnaire administratif que leur envoyait la France. On a vu comment, déçus dans leur espoir, ils ont essayé de se donner à eux-mêmes le change en appelant à leur tête un Français, aussi candide et bien intentionné qu'eux-mêmes. Mais passons, et entrons dans la rivière des Amazones par le port de Para, véritable entrepôt du commerce de la région tout entière.

A Para, une compagnie de navigation fluviale, dite *Compagnie des Amazones*, sillonne la rivière de paquebots à vapeur depuis l'embouchure jusqu'à Manaos. Ces paquebots sont de peu de tirant d'eau, car le fond est irrégulier et semé d'obstacles. Au-dessus de Manaos,

on ne peut plus naviguer qu'en pirogue. On prend sa pirogue sur le dos pour franchir à pied les barrages ; ou bien on congédie ses pagayeurs et l'on en loue de nouveaux de l'autre côté de la *cachoeira*. Le plus beau des fleuves est rendu par les barrages inutile à la grande navigation.

Le premier village qu'on rencontre en quittant Para s'appelle Brevès. Brevès a 500 habitants, ce qui lui vaut le titre de ville : dans l'intérieur, 500 habitants, cela passe pour une agglomération respectable. Le lendemain on trouve Gurupa, qui déjà n'en a plus que 300. Chaque jour de navigation est marqué par une ou deux escales devant des villages ou des villes de 200 âmes ; Santarem fait exception : elle compte, dit M. Coudreau, 4000 habitants ; nous croyons ce chiffre un peu exagéré. Tous ces gens sont des Brésiliens, presque tous métis, mêlés de quelques nègres et de quelques Européens, la plupart portugais. Enfin, après sept jours d'escales et de navigation, on arrive à Manaos, le grand entrepôt du commerce de l'intérieur. Manaos, chef-lieu de la province de l'Amazonas, est bien une ville, une vraie ville de 15 000 âmes. Elle renferme beaucoup d'étrangers et, chose contraire à ce qu'on voit ailleurs, beaucoup plus de Français que d'Européens appartenant à d'autres nationalités. A ce moment, on est à 400 lieues de Para et à 800 de la côte en ligne droite, c'est-à-dire en plein cœur du continent sud-américain.

Le développement extraordinaire pris, depuis quelques années, par le commerce de Manaos a inspiré à M. Coudreau une monographie qui a tout l'intérêt d'un roman. Il a changé, pour l'usage de ses lecteurs européens, le nom de province *de Amazonas*, qui est la désignation officielle brésilienne, en celui *d'Amazonie*, comme si

l'Amazonie était un pays déjà séparé de l'empire du Brésil. Cela fait illusion à l'esprit et n'est pas exempt d'arrière-pensée. Le savant voyageur veut indiquer par là que le bassin des Amazones est une contrée dessinée d'avance par la main de la nature pour former un jour un état indépendant. Evidemment, ses sympathies sont en faveur des aspirations qui ont pu déjà naître dans ce sens chez une partie de ses habitants. Combien pourtant leurs vœux sont téméraires ! Qu'ils regardent autour d'eux, qu'ils voient ce qui se passe au nord du territoire qu'ils occupent, dans la république de Vénézuéla ; à l'ouest, dans l'Equateur, le Pérou, la Nouvelle-Grenade ; au sud, dans la République Argentine, et qu'ils disent si l'empire du Brésil, malgré les vices antiques qu'a pu léguer à son système administratif le Portugal du XVI[e] et du XVII[e] siècle, n'est pas, à l'exception peut-être de la république chilienne, la portion la plus heureuse et la plus prospère du continent sud-américain ! Un gouvernement stable, des institutions libérales, un souverain singulièrement éclairé lui ont, depuis près de soixante ans, assuré ce bonheur et cette prospérité. On se souvient avec quelle prudence et quelle sagesse don Pedro II a opéré dans son empire l'émancipation graduelle des esclaves, réparé les maux causés avant lui par des guerres civiles fratricides, et colonisé les terres incultes en sachant y attirer les étrangers. Le Brésil est le seul pays sud-américain (le Chili excepté) où l'on jouisse à la fois de la liberté, de la sécurité et de la stabilité. Le jour où les riverains des Amazones se détacheraient de ce grand corps politique, ils entreraient dans la période des aventures et des révolutions ; les nombreux Européens, les Brésiliens eux-mêmes, auxquels est due l'extension prise par le commerce de Ma-

naos, ne trouvant plus dans le pays les garanties dont ils ont joui jusqu'à présent, s'en iraient avec leurs fortunes acquises et abandonneraient probablement l'Amazonie aux Amazoniens. Laissons donc à la ville de Manaos et à la province dont elle est le chef-lieu le nom sous lequel elles ont prospéré jusqu'à présent avec une incroyable rapidité. C'est toujours un intéressant spectacle que de voir se former un petit monde civilisé dans un centre de barbarie. Comme M. Coudreau a fait un séjour prolongé à Manaos et sérieusement étudié les statistiques, nous pensons qu'on peut s'en rapporter sans réserve aux chiffres qu'il nous a donnés.

Le naturaliste suisse Agassiz, qui a eu le loisir en Amérique de se familiariser avec le spectacle de la fertilité spontanée des terres, évaluait à 500 millions de francs par an les produits naturels des deux provinces réunies de l'Amazone et de Para. M. Coudreau regarde cette estimation comme tout à fait fantaisiste ; en effet, la surface étant, d'après les statistiques brésiliennes, de plus de trois millions de kilomètres carrés, il faudrait supposer que la production ne serait que de 2 francs par hectare. Il estime au contraire que c'est par milliards de francs que le caoutchouc, la piaçaba (filaments de palmier), le cacao sauvage se perdent faute de bras dans le bassin géographique dont nous parlons. En ce moment, l'exportation annuelle des deux provinces, exportation entièrement alimentée par les produits de la forêt, est de plus de 100 millions de francs. Etant donné le nombre d'habitants (600 000 à peu près), cela fait quelque chose comme 160 francs par tête d'individu, ce qui promet à l'importation une assez large marge. L'essor de ce commerce date de 1867. C'est à cette époque que, par l'initiative intelligente de l'empereur don Pe-

dro, l'Amazone a été ouvert à tous les pavillons. Depuis, la progression a été très rapide. De 1868 à 1882, la valeur officielle de l'exportation faite par le port de Para s'est élevée de 700 %, et depuis 1882 ce chiffre a triplé. Aujourd'hui, le commerce total des deux provinces, exportations et importations comprises, dépasse 250 millions de francs, c'est-à-dire qu'il égale presque celui du vieil empire du Japon. En même temps que se développait le commerce des deux provinces, les revenus publics augmentaient nécessairement. De 1878 à 1882, c'est-à-dire en quatre ans, ils passaient du chiffre de 10 ½ millions de francs à celui de 30 millions. Les Paraenses se plaignent de ce que les trois quarts de leurs revenus aillent dans les caisses de l'empire ; mais dans quel pays en est-il autrement ? Le gouvernement général absorbe une plus grande part du revenu public que les administrations locales toutes les fois que le pays est un et non fédératif, car c'est le premier qui fait face aux plus fortes charges.

Ce qui a donné au commerce amazonien ce développement rapide, c'est la consommation croissante du caoutchouc. C'est là le principal produit du pays. La gomme élastique est, comme on sait, la sève d'un arbre de la famille des euphorbiacées, dont le nom scientifique est *hœvea guyanensis*, ou mieux *siphonia elastica.* Les Indiens nommaient ce produit *cau-uchu*, mot qui se prononce en portugais et en espagnol *caoutchou.* Ici, le peuple le nomme *seringa* et le commerce *borracha ;* les Anglais lui donnent le nom de *rubber*. Le *siphonia elastica* est un bel arbre, qui s'élève plus haut que le chêne, et dont le diamètre varie de 40 à 80 centimètres. Le suc laiteux qui découle des incisions faites au tronc de cet arbre est le caoutchouc. Au sortir de l'incision, il se

montre fluide et blanchâtre ; au contact de l'air, il s'épaissit, se coagule, passe au jaune, puis à des nuances de plus en plus obscures. Après un ou deux mois, il forme une masse dure, noirâtre en dehors, plus claire en dedans. On le coupe alors en gros morceaux carrés et on le met en caisse. On cherche depuis longtemps les moyens de conserver le suc laiteux à l'état liquide, ce qui conviendrait mieux à l'industrie ; mais ceux qu'on a trouvés jusqu'ici sont trop coûteux pour pouvoir être mis en pratique.

La rapide fortune des provinces d'Amazonas et du Gram Para n'est pas due seulement à l'extension prise par l'industrie du caoutchouc, elle l'est aussi à la bonne qualité de ce produit. Le prix de la gomme, qui en 1877 était de 2 fr. 25 et 2 fr. 40 la livre, s'élevait déjà à 2 fr. 75 et 2 fr. 85 quand elle provenait de Para. En 1881, la gomme de différentes provenances valait en moyenne 4 fr. 15, et celle de l'Amazone 5 fr. 25. L'écart se maintient toujours. Aux Etats-Unis, le grand marché du caoutchouc, on prise beaucoup le produit de la région amazonienne, et jusqu'à présent l'offre n'a pas dépassé la demande. On croyait que le *siphonia elastica* ne prospérait que dans les terres humides. M. Coudreau assure, au contraire, qu'on le trouve magnifique à toutes les altitudes, depuis le niveau de la mer jusqu'à 3000 mètres et au-dessus. Seulement, il est plus abondant en suc laiteux dans les terrains marécageux ; ce fait n'a pas besoin d'explication.

L'Amazone, dit M. Coudreau, avec ses affluents gigantesques et ses sous-affluents, aussi nombreux que considérables, ses rivages d'une étendue prodigieuse, son delta riche en îles de toutes dimensions, ses grandes étendues périodiquement submergées, contient une quan-

tité incalculable d'arbres à caoutchouc. Aussi les chances de diminution de l'exploitation par suite d'épuisement des arbres sont-elles bien faibles et bien éloignées. On ne peut nier que les arbres dont on exige trop ne s'épuisent au bout de quelques années, mais on vérifie aussi que le repos leur rend leur vigueur primitive. On compte aujourd'hui dans la région amazonienne 80 000 *seringueiros*, c'est-à-dire 80 000 personnes employées à l'exploitation du *siphonia elastica ;* il pourrait y en avoir le triple que ce serait encore peu. Le chef seringueiro est possesseur ou locataire du district à exploiter. Le locataire paie au propriétaire, qui divise son district en sections appelées *estradas*, un tant pour cent du produit. A mesure qu'on s'avance vers les terrains inexplorés, ces terrains vont appartenant pour l'exploitation au premier occupant.

« Cette source de richesses est pour ainsi dire inépuisable. Quel que soit le nombre des travailleurs, quelle que soit leur activité, l'Amazone et ses nombreux tributaires leur offriront bien longtemps encore une production supérieure à leur travail. Par suite de diverses causes, une émigration de Brésiliens d'autres provinces se dirige activement aujourd'hui, et se dirigera plus activement encore dans quelques années, vers cette vallée. La production ira donc en augmentant, sans que l'on puisse prévoir pour le moment une cause d'épuisement dans l'avenir. Circonstance plus étonnante encore, la hausse des prix accompagne et surpasse celle de la production. C'est que nous nous trouvons en présence d'un produit qui s'adresse à une industrie presque naissante, lequel se prête aux expériences de la science et aux inspirations de l'invention, trouvant ainsi des applications de plus en plus nombreuses, qui le rendent de plus en plus précieux. »

La récolte de la gomme ne peut se faire toute l'année dans les terres basses, à cause de la crue des eaux qui les submerge. Elle n'a guère lieu que de la fin de juillet

à la mi-janvier. L'Amazonie est peut-être la contrée la mieux arrosée de la terre. Elle l'est même malheureusement beaucoup trop. Rien que du confluent du Rio-Negro au cap du Nord, le fleuve reçoit sur la rive gauche plus de vingt grands affluents parallèles, dont cinq au moins sont aussi importants que le Rhin. La rive droite est encore mieux partagée. C'est le plus grand système fluvial de notre planète. Il n'y aurait à cela qu'avantages, si ces cours d'eau avaient une pente suffisante et régulière ; mais, si les barrages les rendent inutiles à la navigation, les débordements annuels en font un fléau par les fièvres qui en sont le produit. La chute d'eau n'est peut-être pas plus grande dans la région amazonienne que dans certaines autres contrées du monde ; M. Coudreau assure même que, malgré la muraille que la chaîne des Andes oppose aux vapeurs de la terre, lesquelles retombent toutes sur le versant est et prennent leur écoulement vers l'Atlantique, il tombe moins de pluie dans la vallée des Amazones qu'il n'en tombe par exemple au Bengale. Mais, outre que les bords du Gange sont le foyer de pestilence d'où le choléra s'élance sur le monde, c'est le réseau sans fin des *furos*, des *paranas*, des *igarapés*, qui rend cette belle vallée si malsaine.

Les indigènes eux-mêmes, soit par cette cause soit par d'autres, ne paraissent ni robustes ni sains. Ils sont affectés de maladies de peau fort répugnantes. Quand une épidémie sévit, comme par exemple la petite vérole, ils succombent presque tous.

II

Jusqu'à Manaos, l'ancien Barro do Rio-Negro, les Européens ont aujourd'hui un accès aussi facile que sur le Danube ou la Tamise. Il ne s'agit que d'avoir un peu de

patience, car on remonte avec lenteur, et beaucoup de santé pour échapper aux influences délétères. Après Manaos, on entre en pays presque sauvage, par conséquent très intéressant.

Le Rio-Uaupès est un affluent du Rio-Negro. Tout d'abord, la rivière n'a que 200 ou 300 mètres de large; puis elle va s'élargissant et forme des îles. Les chenaux qui les enserrent sont parfois éloignés l'un de l'autre de deux ou trois kilomètres. Il n'y a point de rapides jusqu'à Panoré, mais il y a des bancs de sable et des roches à fleur d'eau, de sorte qu'on ne peut naviguer qu'en petite pirogue.

Pendant plusieurs jours de navigation, et malgré la présence du père Mathieu, notre voyageur ne trouva rien à manger. Les Indiens avaient déserté leurs *sitios* (hameaux) en emportant leurs provisions. Si le père eût été seul, il n'en eût probablement pas été ainsi. Mais M. Coudreau avait aussi une petite escorte militaire, et les Indiens ont une peur terrible des soldats. Notre voyageur assure que c'est à tort qu'on accuse les militaires brésiliens de maltraiter les indigènes, et que le senhor Antonio Pereira do Silva, son chef d'escorte, n'aurait pas acheté une poule de force. Nous aimons à le penser; mais, dans tous les pays sud-américains que nous avons connus, nous avons vu officiers et soldats, en paix comme en guerre, faire main basse sans scrupule sur tout ce qu'ils trouvaient à leur convenance, et fort souvent ne pas payer. C'est là leur tort : ne pas payer; quant à prendre de force, il le faut quelquefois. Les Indiens sont tellement prévenus contre les blancs, qu'ils leur font sournoisement la guerre et qu'ils les feraient volontiers mourir de faim. Sans en mourir, M. Coudreau en souffrit beaucoup : il ne mangea pendant plusieurs jours que des

pupunhas (fruit du palmier paripou), car il ne s'était pas encombré de conserves. Quand il arriva à Trovao (un village neuf, composé de quatre maisons inachevées et d'une chapelle), il n'y avait personne. Des émissaires étaient venus prévenir charitablement les habitants du passage des blancs, et on avait levé le camp.

Le surlendemain, les voyageurs arrivèrent à une station de blancs. Trois familles, — un Portugais, un Brésilien, un Néo-Grenadin, — occupent et retiennent autour d'elles un certain nombre d'indigènes. Leur influence rayonne au loin, et il leur suffit d'envoyer des émissaires aux villages voisins en montant la rivière pour que les Indiens rassurés préparent un certain accueil au voyageur. Après cela, le père Mathieu devait être sur ses terres, et trouver chez ses ouailles des bras et des provisions.

On arrive à un petit hameau de cinq ou six cases nommé Micura. Les habitants apportent au Père et à ses compagnons du poisson boucané, des ananas, de la farine de manioc.

— Vous n'avez donc pas fui ? leur dit M. Coudreau.

Ils répondent avec un naïf orgueil :

— Nous sommes de la *povoação*.

Ce qui équivaut à : Nous sommes des gens civilisés. Ces braves gens sont chrétiens à leur manière. Au fond, ce n'était point parce qu'ils se sentaient plus civilisés que les autres qu'ils étaient restés au village, c'est parce que leur pasteur spirituel arrivait. Le respect, et aussi le besoin qu'ils avaient de son ministère pour les baptêmes, les mariages et les enterrements, avaient arrêté leur fuite. Le père Mathieu était le seul qui pût entendre leur dialecte, qui est un *giria* (patois) tucano. Ils ne savent ni le portugais ni même la *lingua geral* (langue

générale ou *nheengatu*), qui est celle qu'on parle sur l'Amazone et qui relie entre elles les différentes tribus. De même dans tous les hameaux. Sans le père Mathieu, les voyageurs eussent été complètement perdus. Au village d'Anana, ils dormirent dans une case propre que les habitants venaient de construire pour leur pasteur. La qualité de chrétiens avait, chez eux, opéré des merveilles. Ils travaillaient avec un zèle ardent et un amour-propre de clocher à embellir leur église, dont ils voulaient faire la rivale de l'église de Panoré, à leurs yeux la basilique métropolitaine du pays.

Panoré ! Panoré ! On y arrive après cinquante longs jours de canotage avec la même joie que dans une terre promise. Dans ces solitudes, Panoré produit sur le voyageur l'effet d'une capitale. Ses maisons ne sont, il est vrai, que de simples cases, mais ses rues sont alignées, tirées au cordeau, perpendiculaires. Chaque rue a un nom, chaque case un numéro, le tout écrit de la main de l'ancien curé, le père José. Panoré possède 56 maisons et compte environ 350 habitants.

Avant l'arrivée du père José, en 1883, Panoré était un hameau misérable de cinq ou six cases, comme les autres. Le prédécesseur payait les Indiens ; rien n'avançait, rien n'allait. Le père José établit bravement la corvée un jour par semaine et accoutuma ses ouailles à se réunir à la porte de l'église au premier coup de cloche. Un caractère autoritaire est justement ce qui leur convient ; l'amour et la crainte se marient dans leurs cœurs. En un an, le village prit l'aspect d'une petite ville ; un presbytère s'éleva, et surtout une belle église, de 19 mètres de long, toute décorée à l'intérieur de peintures dues au pinceau du père José. L'ordre, la propreté, voire même les bonnes mœurs régnèrent à Panoré. Malheureusement,

ce village avait été jusque-là un des plus voués aux superstitions, et les pauvres Indiens ne pouvaient disjoindre dans leur tête Jésus-Christ et Jurupari, les missionnaires et les sorciers. Le père, qui est franciscain, voulut frapper un grand coup en exposant publiquement l'image de Jurupari devant ses ouailles. Afficher le mépris des idoles, c'est ainsi qu'avaient procédé dans toutes les parties de l'Amérique ceux de son ordre, et ce moyen, fait pour saisir les imaginations, avait toujours réussi. Il paraît que les temps n'étaient pas mûrs à Panoré, que les *pagets* (prêtres et sorciers) y avaient encore trop de crédit, et le bon père dut s'éloigner pour laisser passer la tempête qu'il venait de soulever. Mais son œuvre matérielle subsiste. M. Coudreau put passer un mois entier dans une confortable demeure, au milieu d'un village bien ordonné, de plantations de cannes à sucre, de patates, de bananes, d'ignames, et d'une abondance de volailles, de porcs, à laquelle il n'était plus accoutumé depuis longtemps.

Il utilisa ce temps de ses quartiers à Capoue pour étudier l'histoire du pays et la religion des indigènes. Deux voyageurs européens seulement y avaient passé avant lui : A.-R. Wallace, en 1852, Stradelli en 1881, et ils n'en avaient rapporté que peu de renseignements.

Les premières missions des Uaupès furent fondées en 1852 par les franciscains, vrais grenadiers de l'église catholique dans l'Amérique du sud. De même qu'ils ont conquis tout le versant oriental des Andes à l'Espagne, ce sont eux qui peu à peu ont étendu le Brésil jusqu'à la frontière vénézuélienne. Ils ont ainsi fait pour lui la conquête politique des rives du Uaupès. Toutefois, ce n'est pas là le résultat qu'ils cherchaient ; celui auquel ils tendent, christianiser, civiliser, moraliser les pauvres

Indiens, les fuit toujours. Il y a eu déjà des villages fondés, des centres de population formés par les missionnaires qui se sont fondus comme neige après leur départ. Caruru, qui possède aujourd'hui 168 habitants et qui a eu, de 1852 à 1854, plus de 300 âmes, s'est trouvé un jour réduit à une seule case. D'autres villages ont complètement disparu. Il en sera peut-être de même de Panoré, car les Indiens tendent à la dispersion avec toute la force d'un instinct héréditaire. L'œuvre des missionnaires se fait et se défait sans cesse. Elle se défait matériellement quand les villages sont abandonnés ; moralement, quand leurs ouailles retournent, presque inconsciemment, les pauvres gens, à leurs superstitions premières. Il en sera ainsi tant qu'ils auront parmi eux des pagets, ou prêtres des idoles. Le père José demandait au gouvernement de lui prêter main forte pour les expulser du pays. Mais cela eût ressemblé à une persécution religieuse, et fût sorti du véritable et légitime caractère de son œuvre. Avec la présence de ce clergé idolâtre, fortement organisé et hiérarchisé comme il l'est, leurs conquêtes ne sauraient être durables.

L'étude de M. Henri Coudreau sur la religion des Uaupès est la plus curieuse de son livre. Elle est presque entièrement nouvelle, parce qu'il l'a faite d'après des documents originaux. Ces documents, ce sont les révélations arrachées aux enfants par les missionnaires et les dessins gravés sur les pierres des cachoeiras qui les ont fournis. De plus, M. Coudreau, qui a l'avantage de connaître tous les dialectes et sous-dialectes de la région amazonienne, a pu trouver, par la philologie, des analogies instructives. Il propose, sur les guerrières que crurent apercevoir les premiers navigateurs, une théorie qui ferait rentrer, au moins en ce qui concerne les bords

du Marañon, la légende des Amazones dans la véritable histoire. Voici en résumé le récit de M. Coudreau :

Depuis trente-deux ans que les missionnaires portugais avaient pénétré chez les Uaupès (sans parler des Espagnols, qui ont dû avoir au début de la conquête quelques relations avec eux), aucun n'avait, en 1883, pénétré le culte secret de ces Indiens. Les *regatões*, ou commerçants nomades de l'intérieur, n'en connaissaient que les pratiques, mais nullement l'esprit. C'est dans les circonstances suivantes que, tout récemment, s'est révélé aux étrangers le secret du culte de Jurupari.

Au commencement d'octobre 1883, des gens de Jauarité vinrent se plaindre au missionnaire qu'un certain Ambrosio avait empoisonné leur *tuxau*, — leur chef, — Manoel. Le missionnaire se transporta sur les lieux et fit arrêter Ambrosio. Averti que les partisans de celui-ci voulaient l'assassiner pendant la nuit, le père José partit à neuf heures du soir, avec quatre enfants pour pagayeurs, et passa, par une nuit noire, la cachoeira qui se trouve au bas de Jauarité. Le vaillant missionnaire emmenait avec lui Ambrosio, qui n'avait pu s'échapper. Arrivé à Panoré, il instruisit la cause. Ambrosio fut déclaré innocent. Nous ne savons s'il était coupable ; toujours est-il que, pour disposer son juge en sa faveur, il lui avait offert une caisse d'objets précieux. Ces objets, c'étaient des emblèmes religieux des Uaupès : la caisse contenait des *paxiubas* (instruments de musique en bambou) et deux *macacarauas*. Ambrosio disait en pleurant : « Ne montrez les macacarauas à personne, surtout pas aux femmes, qui ne peuvent voir, sous peine de mort, ces emblèmes de Jurupari. » Puis, effrayé de son acte, Ambrosio retourna dans son village, où il ne tarda pas à être assassiné.

Qu'était-ce donc que ces macacarauas? Le père José, qui commençait à pénétrer le mystère du culte secret des Uaupès, voulut en essayer l'effet sur ses catéchumènes. De cette manière, il apprit des choses complètement inconnues jusqu'alors sur Jurupari et sur sa religion.

Un jour qu'une soixantaine de garçons et de filles se trouvaient rassemblés pour le catéchisme, il ferme la porte à clef et expose les macacarauas. Les garçons poussent des cris d'admiration; les jeunes filles épouvantées se cachent les unes derrière les autres et se voilent le visage de leurs mains.

Le lendemain, le père José expose le symbole sur sa maison, au sommet d'un mât. Les Indiens (les hommes seulement), sous la conduite de leurs pagets, se réunissent autour de la cure, menaçants. Pour les disperser, le père José tire deux coups de fusil en l'air. Les Indiens rentrent chez eux sans décrocher le macacaraua, que le père José descend bientôt et met en lieu sûr.

Le père José interrogea ensuite secrètement les enfants et obtint d'eux des renseignements sur les jeûnes en l'honneur de Jurupari, sur les *dabucuris*, — fêtes religieuses, — sur le supplice du poison infligé aux femmes qui avaient vu le macacaraua, sur le massacre de ceux qui révèlent les mystères, etc.

Désireux de pénétrer plus avant dans les secrets de ce culte étrange, le père José commit une véritable imprudence. Toutefois, cette imprudence fut féconde en résultats au point de vue de son investigation. Il manda le père Mathieu à Panoré. Là, le 18 octobre 1883, après la messe, ce père monta en chaire, et, pendant que le père José fermait les portes de l'église, il exhiba l'emblème sacré. Ce fut un tumulte indescriptible. Les femmes, voyant la mort devant elles, affolées, ne savaient où se

cacher, où fuir. Les pagets soufflaient sur le peuple et, en ce faisant, suivant la croyance indienne, lui insufflaient la mort. Les Indiens gravirent l'escalier de la chaire et se précipitèrent sur le père Mathieu pour lui arracher le macacaraua ; mais ils ne purent que lacérer l'objet sacré et les vêtements du missionnaire, lequel se défendait vigoureusement à l'aide d'un grand crucifix de bronze, dont il donnait de grands coups sur la tête des pagets. Enfin, la foule trouve une issue par l'escalier de la tour, s'échappe et sort de l'église par la toiture. Les hommes, conduits par leurs pagets, s'attroupent menaçants autour de l'édifice. Le père José se présente à la porte ; un Indien tire sur lui deux coups de fusil : les deux coups ratent. Frappée de ce fait, dans lequel il lui semble voir quelque chose de surnaturel, la foule recule. Les missionnaires passent, courent à leur maison, saisissent leurs armes et font face au danger. Les Indiens, intimidés, s'éloignent. Cependant, comme il était certain qu'ils reviendraient en nombre et massacreraient les missionnaires, ceux-ci eurent la prudence de partir pour Taraqua, leur quartier-général.

Toute la population féminine de Panoré s'était enfuie dans la forêt, attendant la mort. Le chef, ou tuxau, lui intima l'ordre de revenir. « On ne peut empoisonner toutes les femmes du village, dit-il, mais toutes iront en enfer ; s'il n'y en eût eu que quatre ou cinq qui eussent vu le macacaraua, elles seraient déjà mortes. » Tout finit par un jeûne général, que les pagets ordonnèrent pour apaiser le dieu Jurupari.

Pourquoi donc Jurupari est-il si fort offensé quand une femme a vu le macacaraua, son emblème ? Pour le comprendre, il faut éclairer les dogmes de sa religion par l'interprétation qu'en propose M. Coudreau.

Les Uaupès adorent deux dieux, ou plutôt ils en connaissent un et en adorent un autre. Le premier est Tupan ; non peut-être le Tupan des anciens Tupis, répandus dans le Brésil, mais le principe abstrait que tous les peuples reconnaissent ; le second est Jurupari, leur dieu particulier, leur ancêtre. Jurupari (*Juru-para-i*, issu de la bouche du fleuve) est né d'une vierge. Un jour que les pagets s'étaient réunis chez elle pour boire le *cachiri* (liqueur fermentée dont on fait usage dans les fêtes religieuses), la vierge en but une si grande quantité que son ventre s'emplit et qu'elle mit au monde un enfant extraordinaire. De son corps sortaient des lumières ; en remuant les doigts il produisait des sons, et de toute sa personne s'échappait un bruit de tonnerre.

Quand il eut grandi, il dit aux hommes (en ce temps-là les femmes ne jeûnaient pas encore) qu'il fallait que toute la population jeûnât. Des enfants lui ayant désobéi, Jurupari, indigné, tua les enfants et les mangea. Les pères, furieux, se réunirent, firent un grand cachiri (fête où l'on boit le cachiri), enivrèrent Jurupari et le jetèrent dans le feu. De ses cendres naquirent les palmiers paxiubas, qui sont les os de Jurupari, et dont on fait les instruments de musique sacrés. Le son que les Indiens tirent des paxiubas préparées est la voix même de Jurupari. Et comme, de son vivant, le fils de la vierge allait vêtu d'une peau de singe, le macacaraua (poil de singe) est aujourd'hui son symbole. Le macacaraua est un manteau noir sans manches, descendant jusqu'à la ceinture, fait de poil de singe entremêlé de cheveux coupés aux jeunes filles. Il est muni d'une tête en bois, avec un trou pour la bouche et deux pour les yeux. Le masque est surmonté de plumes formant couronne.

Le macacaraua est soigneusement caché. Les femmes

ne le cherchent pas, de peur d'être trahies ou découvertes ; si l'une d'elles l'aperçoit, elle se garde bien de s'en vanter. Elles doivent de même fuir la vue des paxiubas, qui sont proprement des tuyaux d'orgue en bambou, dont on tire un son qui rappelle le mugissement du taureau. Si elles ont manqué à la défense de Jurupari, les pagets savent leur administrer le poison de façon à les faire mourir en quelques heures, quelques jours, quelques semaines ou quelques mois, comme ils veulent, et ils prédisent leur mort avec certitude. Quand elle arrive, les autres femmes ne savent pas s'il faut l'attribuer à la vengeance directe du dieu, à un empoisonnement pur et simple du paget, ou bien à l'effet de la puissance spéciale qui serait dans le ministre de Jurupari de faire mourir par le fait seul de sa volonté en soufflant sur la personne. Et cela les entretient dans une frayeur religieuse, une espèce d'horreur sacrée, dont le beau sexe ne sort jamais dans le Uaupès.

Or, M. Coudreau croit voir dans cette singulière politique religieuse la trace d'une revanche des hommes sur les femmes, lesquelles auraient régné jadis en souveraines sur ces rivages. L'histoire de Jurupari est écrite partout, de la main de Tupan, disent les Indiens, sur le granit des cachoeiras, et elle l'est surtout dans des dessins grossiers et peu décents qui représentent le dieu frappant une femme, la tuant et lui faisant subir tous les outrages. Ce n'a pas été pendant le cours de sa vie mortelle que Jurupari a fait cet exploit. Au contraire : né d'une femme, il était d'abord tout aux femmes. Après son ascension au ciel, c'étaient elles qui avaient la garde du macacaraua et qui jouaient des paxiubas dans les cérémonies, autrement dit, qui étaient prêtresses et souveraines. Mais un jour, irrité contre elles pour quelque

motif mystérieux, il fondit du haut des cieux sur la terre, se mit à la poursuite de leur reine, la vainquit, l'outragea et, depuis ce moment, maudit leur sexe. A partir de ce moment aussi, il ordonna que les macacarauas, ses emblèmes sacrés, fussent tissés avec un mélange de cheveux coupés à des vierges, tandis qu'autrefois c'étaient des cheveux d'hommes que les femmes entremêlaient au poil de singe dans leur macacaraua. Dans les deux cas, ce fait rappelle la coutume des Caraïbes du nord et de beaucoup de peuples sauvages d'orner leurs personnes de la chevelure des vaincus.

M. Coudreau pense que ce fut peu de temps après la conquête européenne qu'eut lieu la révolte des hommes contre la tyrannie féminine. Mais, chez des peuples qui ne connaissent pas d'autres moyens de perpétuer leurs souvenirs ou d'exprimer leurs idées que de graver sur les roches polies par les eaux des dessins grossiers, il est naturel que les temps se confondent et que des faits relativement récents paraissent se perdre dans un lointain brouillard.

« Une coïncidence des plus probantes, dit-il, est celle de la tradition de l'exode uaupès avec la légende de l'exode des Amazones. Les Uaupès, d'après le dire de leurs anciens, viendraient *d'en bas*, d'un pays de prairies et d'un très grand fleuve. Or, c'est à l'Amazone, en aval du confluent du Rio-Negro, près des savanes du Jamundá, qu'ont été rencontrées les premières femmes guerrières que, par analogie avec celles de l'antiquité, on a nommées les Amazones. Les diverses légendes ayant cours sur le Marañon s'accordent, de leur côté, à dire qu'elles remontèrent vers le nord, probablement par le Rio-Branco et par cette grande zone de prairies qui se trouve dans le bassin supérieur de cette rivière, et qu'elles arrivèrent au Uaupès par le Catrimani, puis par la rive gauche du Rio-Negro.

» On trouve un nouvel argument dans le caractère actuel des Indiennes du Uaupès. Trois siècles de servitude n'ont pas en-

core étouffé l'énergie primitive des anciennes guerrières. Elles sont habiles à la pêche, à la chasse, ont gardé quelque chose d'héroïque dans leur allure, et, contrairement à ce qui se passe dans toutes les autres tribus, travaillent moins que les hommes et ne permettent pas qu'on les frappe. »

Les deux macacarauas donnés au père José par ce pauvre Ambrosio, et qui ont été l'origine de ces intéressantes découvertes, sont aujourd'hui à Rome, où les missionnaires les ont envoyés. Ils y resteraient confondus avec tous les fétiches de l'Afrique et du nouveau monde, sans l'étude curieuse de M. Coudreau, étude dont ces mêmes missionnaires lui ont en partie fourni les éléments. Le savant voyageur ne tient pas ses inductions pour certaines, mais seulement pour probables. Comme il est actuellement retourné dans le champ de ses travaux et qu'il comprend de mieux en mieux les langues de la région des Amazones, il nous rapportera peut-être de son second voyage de nouveaux éclaircissements sur les cultes qui s'y pratiquent et sur les légendes qui y ont cours.

V. de Floriant.

PREMIER AMOUR

NOUVELLE

Représentez-vous neuf maisons à deux étages, contiguës et toutes identiques, alignées de manière à figurer une L majuscule couchée horizontalement.

C'est dans une des maisons formant la base de l'L que j'ai passé ma petite enfance. Pour préciser, j'ajouterai que cette maison s'élevait sur le sol d'un minuscule pays, en Europe.

Chaque maison avait une véranda et une terrasse avec jardinet ; un escalier en pierre de quelques marches, fermé par une grille, permettait à chacun des différents habitants de ces sortes de cages de descendre dans le square commun à tous ; ce square était limité de deux côtés par les maisons, et des deux autres il était clos de murs.

Or, bien que cette description rigoureuse, technique, ne soit qu'une photographie peu séduisante, j'ai tenu à la faire, quitte à en briser le cliché dès qu'on y aura jeté un regard.

En effet, pour bien suivre tous les événements qui se

déroulèrent sur cette scène et qui bouleversèrent ma septième année, il est indispensable de se représenter le décor du drame. Puis, comme ces neuf jardins et ce square, dont la surface totale mesurait un demi-hectare tout au plus, étaient à cette époque heureuse et lointaine de ma vie « mon petit univers, » je ne veux pas avoir l'air de tourner le dos à ces chères vieilles choses ; ce dédain serait d'un ingrat.

Ils étaient du reste fort pimpants, ces jardinets que chaque propriétaire taillait, ensemençait, râtissait avec amour ! Et qu'elles étaient fraîches ces vérandas, sous la glycine, la vigne vierge et les roses banksia, qui escaladaient à l'envi les colonnes de fer ! Et comme les pères, fatigués d'une journée de travail, y fumaient avec délices leur cigare, les soirs d'avril, quand les premiers lilas poussaient leurs grappes violettes dans la verdure claire !

Chaque jardin possédait, outre ses bosquets, au moins un arbre sérieux et une corbeille de fleurs centrale, très décorative, sans parler des plates-bandes de second ordre, dispersées dans tous les coins. La corbeille principale de notre jardin était un massif d'héliotropes, toujours grillés, et l'arbre unique, un saule pleureur, planté près de l'escalier de sortie. Pendant les jours de pénitence, de pluie ou d'hiver, j'apercevais de la porte-fenêtre du salon ces branches qui tombaient avec lassitude, éternellement désolées, même au temps joyeux des frondaisons qui partent, et le spectacle de ce découragement incurable avait imprégné mon enfance d'une mélancolique timidité.

Les habitants du square s'efforçaient de vivre en harmonie, autant du moins que faire se peut entre voisins. Certaines familles entretenaient même des relations d'amitié ; les autres se bornaient à des rapports de cour-

toisie, échange de visites le jour de l'an, félicitations ou condoléances en cas d'événement grave, et autres menues politesses. Mais, je l'ai dit, tous ces gens qui auraient voulu être des amis étaient des voisins ! Malgré leur bonne volonté, les clans contigus étaient souvent en guerre, et réciproquement les clans amis étaient ceux que la disposition topographique éloignait les uns des autres.

Entre plusieurs causes d'hostilité, j'en citerai deux, les principales : la question des chats et la question des enfants.

Les chats d'abord. Il est évident que neuf maisonnées comportent un nombre de chats considérable, sans compter les chats adoptifs, les chats de passage, les chats indiscrets ou voleurs. Car, si les hommes ont la notion à peu près exacte du tien et du mien, il n'en est pas de même de ces félins que Baudelaire a chantés et dont Coppée et Banville aiment à caresser le soyeux pelage. Il y avait donc de fréquentes incursions de ces animaux, soi-disant domestiques, d'un jardin à l'autre ; mainte fois un gros matou venait se reposer d'une nuit de maraude sur les canapés d'une véranda... et bien inoffensif devait-on le considérer quand il n'y laissait que son poil !... Puis, comme les toits de toutes ces vérandas se touchaient, les pillards pouvaient librement circuler à la hauteur des premiers étages, pénétrer dans les chambres à coucher, faire le siège des cages à serins et semer ainsi dans les appartements l'inconduite, le ravage et la mort.

Il en résultait de cruelles représailles, des coups de canne ou de pistolet à l'adresse des coupables, et souvent de fatales erreurs dans ces exécutions. Alors les lettres acerbes se croisaient, les vieilles demoiselles accouraient

tout en larmes, les cuisinières se montraient le poing, et les chefs de famille eux-mêmes, bien que plus dignes dans leur animosité, se saluaient durant quelques jours d'un geste moins souple et sans sourire.

Quant aux enfants, ils n'étaient pas moins nuisibles aux bons rapports et engendraient des discordes plus envenimées que les autres : toutefois, elles duraient peu ; les enfants avaient vite fait de tout oublier dans une embrassade, et les parents, désarmés, suivaient leur exemple. Que de fâcheries et que de réconciliations ! C'était inévitable. Songez que chaque jour, sauf pendant les semaines glacées d'hiver, les grilles des neuf jardins s'ouvraient dès le matin, déversant dans le grand square le torrent babillard, impétueux et dévastateur des garçonnets et des fillettes. Il y en avait de tout âge, depuis ces poupards endormis, emmaillotés, qui dans les bras de leurs opulentes nourrices semblent des paquets blancs, jusqu'à ces adolescents poncifs qui, dédaignant de jouer, croient devoir contempler avec complaisance, à l'instar de M. Jabot, les divertissements du jeune âge. Au total, et en négligeant les enfants au-dessous de cinq ans et au-dessus de quatorze, le square pouvait compter au nombre de ses familiers au moins vingt-cinq à trente petits êtres des deux sexes ; et toute cette marmaille allait, venait, courait dans la grande allée circulaire, sur les deux pelouses piétinées, dans les bosquets, partout ! Les garçons grimpaient aux arbres, coupaient les branches, faisaient des trous dans la terre, tailladaient les bancs ; les fillettes, plus faibles, s'attaquaient aux corbeilles de fleurs, et les tout petits, saisis eux-mêmes de cette fièvre de désorganiser et de détruire, apportaient sur les bancs la terre des plates-bandes et semaient sur les pelouses le gravier des allées. Le plus

philosophe des jardiniers serait devenu fou dans cet enfer.

Heureusement, il n'y avait pas de jardinier. Une fois ou deux par an, il est juste de le dire, on apercevait un homme en manches de chemise, vêtu d'un tablier blanc dont la vaste poche recélait un sécateur. Cet homme, durant deux jours, se promenait dans le square, faisant un simulacre de taille et d'émondage, puis il s'en allait, content de lui. Parfois, pris d'un beau zèle, il commençait de sarcler une des deux corbeilles de roses de Bengale, mais, à la première tentative, on l'arrêtait. De vieilles dames éplorées posaient leur main tremblante sur ce bras profane.

— Quel dommage, disaient-elles, d'arracher ces herbes ! Avec quoi nourrirons-nous nos canaris ?

Et l'homme cédait volontiers, laissant le seneçon envahir tout à son aise le domaine des fleurs. Que lui importait à ce jardinier d'aventure ? Il était payé à la journée !

De temps en temps, un père intervenait, protestait contre cette dévastation organisée et faisait entendre de violents reproches aux enfants ébahis. C'est qu'il avait ce jour-là, le pauvre papa, éprouvé quelque mésaventure, soit qu'il eût commis la fâcheuse inadvertance de mettre le pied dans un trou astucieusement caché sous des branches coupées, ou qu'il se fût nonchalamment assis sur les pâtés de terre humide qui ornaient les bancs. Son indignation était donc presque de la rancune, et avec notre bon sens d'enfants nous comprenions vite que sa sévérité à notre égard n'avait rien d'impartial. Aussi, dès qu'il avait tourné les talons, nous hâtions-nous de retourner, sans le moindre remords, à nos libres ébats.

Cependant, il arrivait parfois qu'un méfait d'une plus

grave portée fût commis par l'un des enfants; dans ce cas les parents sévissaient d'un commun accord.

Ainsi, je me rappelle avoir été enfermé quarante-huit heures pour avoir aidé mon frère à peindre en bleu le chien d'une voisine. Ce même frère, une autre fois, fut privé, pendant toute une semaine, de sa liberté, à la suite d'un crime plus horrible encore. Il avait placé au petit jour, sur la fenêtre d'une autre voisine, ennemie des idées démocratiques, un buste en plâtre de Garibaldi. Cette dame fut plus scandalisée qu'effrayée, et mon frère, qui n'avait que treize ans et pas la moindre intention révolutionnaire, — pas plus qu'aujourd'hui, — fut lui-même consterné de la vive impression produite par son Garibaldi en plâtre. Il subit stoïquement sa punition, mais ne comprit que bien des années plus tard combien juste était l'arrêt qui l'avait frappé.

Et maintenant que vous vous représentez peut-être ces gazons piétinés, ces bosquets hachés, ces fleurs mutilées par d'impitoyables mains d'enfants ; ces allées et ces pelouses encombrées de bébés et de gamins, ces joueurs de balle, de barres, de croquet, ces dénicheurs d'oiseaux, ces persécuteurs de chiens et de chats, ces « poseurs de Garibaldis, » bref toute cette horde barbare dans ce jardin dont elle cherchait à faire un désert ; maintenant, apprenez que parmi les cages habitées par ces petits êtres féroces, il y en avait une où se cachait la plus inoffensive et la plus gracieuse réunion de créatures qui fût au monde. Oui, chaque ménagerie peut avoir dans un coin, entre les singes et les hyènes, une volière où de frêles oiseaux picorent leur grain et lissent leurs plumes au milieu des rugissements des fauves, et le soir mettent la tête sous l'aile et s'endorment en rêvant du libre ciel et de la mousse des bois ! Les con-

trastes sont partout, il en faut, et c'est ainsi que l'une des maisons du square abritait un pensionnat de jeunes filles.

Durant la journée on ne voyait jamais les pensionnaires. La maison avait une apparence hautaine et laborieuse. Les fenêtres étaient closes, et, si on les ouvrait par hasard, les contrevents se fermaient aussitôt et, entre les fentes des jalousies vertes s'échappaient les voix de trois pianos. Car il y en avait un au rez-de-chaussée, un au premier, un au second étage ; sur l'un roulait une gamme perpétuelle, sur l'autre s'exécutaient de monotones études, sur le troisième enfin, les morceaux dits « d'agrément ; » dès que les pianos faisaient silence, on entendait comme un sourd bourdonnement de fables qu'on récite, de leçons de grammaire ou de dictées, et les enfants effrayés n'osaient approcher de cette demeure, qui leur semblait l'antre du Minotaure appelé le Travail.

Malgré cette austérité de vie, le pensionnat avait des heures de demi-indépendance. Chaque soir, dans la belle saison, pendant ces tièdes crépuscules d'été qui promènent longtemps leurs indécises lueurs, les jeunes filles sortaient de leur prison.

Cette manœuvre s'opérait avec discipline et méthode. Sur la terrasse une voix retentissait :

— Allons, mesdemoiselles !

C'était la directrice qui, en même temps, frappait trois coups dans ses mains pour assembler les fillettes, comme les fées d'antan évoquant les bons génies ; et bientôt, timides, mais les yeux pleins de joie, sans un mot, sans un cri, les jeunes filles descendaient les quelques marches de la terrasse et faisaient leur entrée dans le square. La directrice, passant la dernière, refermait la

grille... ; puis les pensionnaires, deux par deux, se donnaient le bras ; les couples prenaient leur distance, comme les cavaliers au manège, et la promenade commençait. Elle consistait à faire un certain nombre de fois le tour du square, d'un pas égal, toujours dans le même sens ; pas de voltes ni de changements de main. Elles allaient, dans cet air pur du soir, fières de ne plus fouler du pied le plancher des salles d'étude, heureuses d'arracher en passant une feuille verte aux arbustes qui bordaient l'allée. C'était l'instant des confidences. Elles avaient bien des choses à se dire, les recluses, pendant ce court et mouvant tête-à-tête. Chacune, sans doute, songeait toute la journée à l'heure attendue où elle pourrait, sans enfreindre la consigne, babiller avec sa compagne de promenade. Que de jolis riens devaient s'échanger sous l'aile discrète des grands chapeaux de paille ! Il y avait des pressions de bras qui soulignaient certaines phrases ; on voyait les visages se rapprocher, et de petits éclats de rire, vite réprimés, sonnaient ! Ils devaient être bien charmants, les mille détails de ces causeries, puisqu'aujourd'hui même, après bien des années, je les retrouve, je les ressaisis... ou plutôt je les devine. Mais alors nous étions des enfants, c'est-à-dire des aveugles, des sacrilèges, et, au lieu d'admirer en silence, nous mettions toute notre ingéniosité à troubler la récréation du pensionnat. Embusqués derrière les massifs de lauriers, nous bondissions tout à coup en poussant des cris de guerriers peaux-rouges, et les jeunes filles sursautaient, appuyant un instant la main sur leur cœur qui battait affolé, puis, toutes tremblantes et les joues pâles encore, elles reprenaient leur promenade. D'autres fois, nous bombardions les malheureuses avec tous les projectiles que fournit le règne végétal, glands,

marrons d'Inde, boules de platanes, baies de toute espèce qui, en s'écrasant sur les robes, éclaboussent et tachent les délicates étoffes. Puis c'étaient des traquenards, des ficelles tendues en travers, dans les allées, cent farces hideuses dont le souvenir me fait honte. Et malgré tout, nos victimes ne se plaignaient pas ; elles revenaient chaque soir, avec leur jeune sourire qui disait la joie d'être libres, l'oubli des frayeurs passées et le pardon des offenses !

Loin de nous désarmer, cette mansuétude nous irritait. Quand je dis nous, je commets une erreur ; le respect de la vérité m'oblige à dire que, moins hardi que mes camarades, je n'osais guère prendre une part active à ces quotidiennes persécutions ; j'éprouvais même quelquefois une sorte de pitié ; mais je ne l'avouais pas, certain qu'on se moquerait de moi, et j'affectais au contraire de rire bruyamment des exploits auxquels j'assistais. Naturellement chaque pensionnaire, dès le jour de son arrivée, recevait un surnom : *la grande mince*, *la petite au lorgnon*, *l'Anglaise*, *Casse-noisette*, *la fée Carabosse*... Que voulez-vous ? on a de l'esprit ou on n'en a pas... Une seule n'avait pas de sobriquet. Elle s'appelait Ida B..., avait quatorze ans et arrivait d'Alsace, où habitait sa famille. Nous avions appris ces détails par l'un de nous, aux parents duquel Mlle Ida avait été recommandée. Mais, comme elle n'avait d'ailleurs jamais accepté aucune invitation, la règle du pensionnat s'y opposant, elle était restée pour nous une étrangère, comme les autres.

Pourtant, elle ne m'était pas indifférente. Je le répète, j'avais sept ans, et, à cet âge, les petits hommes savent déjà fort bien distinguer le beau du laid. Or, bien qu'Ida n'eût rien encore de ce qui fait dire : « C'est une

jolie personne, » on devinait en elle de délicieuses promesses. Des yeux, dont le bleu limpide étonnait dans l'encadrement châtain des sourcils ; une très petite bouche qui avait des envies folles de rire aux éclats, et un nez malin qui regardait en l'air. Ses cheveux réunis en une longue tresse faisaient songer à « Gretchen, » et sa robe courte, — la robe de l'âge ingrat, — allait à son corps léger, souple et fin. Ida, quand elle se promenait dans le square, suivait du regard nos jeux et nos courses folles. Pour un peu je crois qu'elle aurait lâché le bras de sa compagne de chaîne pour se mêler à notre troupe. C'est qu'elle avait des frères, — je l'ai su depuis, — et nos divertissements tapageurs lui rappelaient sa chère Alsace. Alors un regret passait dans ses yeux et une jolie ombre de mélancolie rendait grave son visage d'enfant...

Quand je la rencontrais dans la grande allée, j'essayais de la regarder tendrement. Mais je pense que mes yeux craintifs prenaient sans le vouloir des airs impertinents ou haineux, car Ida semblait surprise et détournait la tête. Les gens timides se jouent à eux-mêmes de ces tours-là. Pourtant, ma sympathie naissante était bien réelle, et si j'eusse atteint déjà l'âge fatigant où l'homme analyse ses propres sensations, j'aurais découvert en moi des symptômes révélateurs. Ainsi, ma toilette, qui n'était pas toujours irréprochable à l'heure du dîner, cherchait à le devenir aussitôt après. C'était le moment de la sortie du pensionnat, et jamais je ne retournais au square sans avoir donné un nouveau lustre à mes atours. Sournoisement je remontais à ma chambre, je plongeais ma brosse dans mon pot à eau pour lisser mes cheveux bouclés et je choisissais une cravate dont la nuance distinguée, — quelque chose

comme du rouge vif ou du vert pomme, — donnât l'éveil à mon amie.

J'arrive à la scène fatale.

Ce printemps-là, notre jeu favori, — un jeu presque national, — était le tir à l'arc. Or, un soir de mai, dix ou douze petits Guillaume-Tell étaient réunis sur l'une des pelouses au centre du square, et là, bien campés sur leurs jarrets tendus, le torse cambré en arrière, ils envoyaient à perte de vue leurs flèches vers le ciel. Arrivée au terme de sa course verticale, la flèche s'arrêtait une seconde comme un oiseau qui va fondre sur sa proie, puis, gracieusement, se retournait et, menaçante, acérée, toujours plus rapide, replongeait.

— Gare ! Gare !

Et, avec un sifflement suivi d'un son mat, la flèche, frôlant parfois une joue d'enfant, s'enfonçait toute vibrante dans le gazon.

Le pensionnat, comme à l'ordinaire, tournait en rond, longeant les terrasses dont le lierre touffu pointait pardessus les murs de jeunes branches vert tendre sur le passage des promeneuses. Dans l'air qui se rafraîchissait, les parfums montaient, prenant leur essor, et sur les pétunias entr'ouverts, de gros sphinx passaient, nocturnes et voltigeants buveurs.

Tout à coup, un cri de frayeur retentit et nous vîmes au détour de la grande allée, tout près de nous, les pensionnaires se réunir en essaim, tout affairées, avec des murmures de voix.

Les archers s'approchèrent. Hélas ! quels regards on leur lança ! La directrice du pensionnat, au milieu de ses élèves consternées, racontait l'accident. Elle brandissait son chapeau, dont l'aile immense était percée d'une flèche qui s'y balançait encore, piteusement.

— Je porterai plainte ! disait-elle.

— Ce n'est pas moi ! s'écrièrent tous les archers comme un seul homme.

— C'est toi ! C'est lui ! ajoutèrent naturellement d'autres voix qui s'accusaient. Même deux ou trois de mes camarades se tournaient vers moi pour me désigner coupable. Sûr de ne pas l'être, je m'indignais. Comment donc ! n'avais-je pas encore à mon arc la flèche que j'allais décocher quand le cri d'épouvante avait arrêté mon bras ?

Et, pour mieux expliquer la chose, joignant le geste à la parole, je bandais mon arc... Fatalité ! On me poussa, et comme, pour châtier l'impudent, je me retournais, mes doigts s'ouvrirent, lâchèrent la corde tendue, et ma flèche, horizontalement braquée, partit !...

Dans le groupe des jeunes filles un cri aigu fut poussé, un vrai cri de douleur cette fois, et mes yeux, écarquillés de stupeur, virent Ida se cacher le visage, tandis qu'un filet de sang s'échappait de ses doigts, rayant de rouge le dos de sa main.

D'un seul bloc, tout le groupe qui entourait Ida se porta vers la pompe qui s'élevait entre les deux pelouses. Atterré, muet, je suivis ; toute force avait fui mon corps ; c'est à peine si mes jambes molles et tremblantes me soutenaient.

Ida était penchée sur le bassin ; elle avait au front une assez profonde entaille que la directrice épongeait avec son mouchoir. La digne personne, très troublée, avait remis sur sa tête son chapeau, à l'aile duquel se balançait encore la flèche qui l'avait transpercée ; et, sans se douter de l'effet comique et sauvage produit par cet appendice homicide, elle inondait à tour de bras le visage de la jeune fille.

Celle-ci, très pâle, supportait, sans une larme, la dou-

leur cuisante de l'eau fraîche dans la chair ouverte, et, quand le sang ne coula plus, elle dit d'une voix ferme :

— Ça va mieux ; merci, mademoiselle, je vais rentrer.

Le cercle d'enfants et de pensionnaires qui entourait la pompe s'ouvrit respectueusement, et Ida, s'appuyant au bras de la directrice, se mit en marche. Elle m'aperçut alors ; j'avais l'air si lamentable qu'elle eut pitié de moi et désira me consoler ; un sourire vint à ses lèvres, et, avec une petite moue très douce, elle secoua la tête, comme pour me dire : « Ça ne sera rien ! »

Mais la directrice, avant de rentrer, voulut nous jeter une dernière menace ; tout en marchant elle se retourna, fronça le sourcil et, levant sa droite terrible, s'écria :

— Vous verrez...

Malheureusement, la « droite terrible » rencontra la flèche plantée dans l'aile du chapeau et le geste perdit toute ampleur ; la parole s'arrêta net dans le gosier de la vieille demoiselle, qui, d'un mouvement rageur et brusque, arracha la flèche ! Mais cet effort déchira la paille du chapeau, dont l'aile déchiquetée, inerte, m'apparaît aujourd'hui comme une aile d'oiseau que le plomb vient de fracasser ! La grille du jardin s'ouvrit puis se referma sur les pensionnaires, et, quelques secondes après, la demeure de nos victimes avait repris son aspect impassible et morne.

Je ne sais si La Rochefoucauld a toujours et partout raison quand il dit que nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui. En tout cas, mes chers camarades, à la suite de ce malheur, n'éprouvèrent qu'une compassion relative en face de mon silencieux et profond abattement. Pour eux, tout se réduisait à savoir quel châtiment on allait m'infliger. Chacun donnait son avis, l'appuyait d'exemples, citait les punitions qu'il

avait subies en telle ou telle circonstance. Et comme, tout blême, j'insinuais qu'on se contenterait peut-être de me mettre un jour en pénitence, le chœur des amis protesta contre ce trop naïf espoir, affirmant que « ça ne serait pas assez sévère. »

Je m'enfuis à la maison en me rasant dans l'ombre des bosquets et des murs, et, après avoir, en toute hâte, embrassé mes parents, je montai me coucher... Mais le sommeil fut lent à me rejoindre dans mon petit lit, et longtemps mon cerveau resta enfiévré des souvenirs de cette soirée; dans un demi-cauchemar, je revoyais le front sanglant d'Ida, le chapeau effondré de la directrice, son geste menaçant, et j'entendais autour de moi des voix qui bourdonnaient, infatigables comme des remords, disant : « Tu seras puni, tu seras puni ! »

Je le fus et sérieusement. Pénitence, privation de dessert, confiscation de tous mes jouets, rien n'y manqua. Je n'ai pas encore oublié ces lugubres journées. Mais tout cela était peu de chose en comparaison de l'épreuve imposée à ma timidité. D'après le désir exprimé par la directrice, il avait été décidé que j'irais présenter mes excuses à elle et à Ida. Or cette idée me terrifiait. On m'avait composé la formule suivante : « Mademoiselle, je suis bien fâché, je ne le ferai plus. » Je me résignais à la réciter, comme une leçon apprise, à la directrice, mais à Ida !... jamais ! Il me semblait qu'il devait y avoir d'autres mots pour exprimer ma confusion, ma tristesse, ma colère contre moi-même. J'espérais, sans rien en dire, qu'on me laisserait seul avec Ida et que je saurais bien alors lui parler le langage naturel, facile et persuasif du vrai repentir.

Au jour fixé, ma bonne me conduisit à la pension. J'entends encore son coup de sonnette, à la porte. Je

revois l'étroit vestibule où elle s'assit pour m'attendre pendant qu'on m'introduisait dans le salon. Il était vide. Je restai planté au milieu, considérant tour à tour les fleurs aux teintes passées du tapis et, sur la cheminée, le chien de bronze de la pendule, flanquée de deux vases en verre bleu.

Tout à coup la porte s'ouvrit et la directrice parut. Elle me fit, en clignant des yeux, à la façon des myopes, un salut froid et dit : « Entrez, mesdemoiselles. »

Et le flot des pensionnaires entra dans le salon.

Curieuses et très égayées, elles se pressaient, me donnant leur premier regard et se réjouissant de mon air piteux. Parmi elles, je reconnus Ida, qui portait encore un bandeau noir au front. Elle souriait plus discrètement que les autres et la même expression de pitié et de sympathie qu'elle avait trois jours avant rendaient très doux ses yeux qui me fixaient.

— Mesdemoiselles, dit la directrice, voici le jeune homme qui vient pour me faire des excuses devant vous toutes.

Il y eut un grand silence.

Je devais être écarlate ; la honte et la peur me faisaient souhaiter de mourir subitement. Impossible d'articuler un mot.

— Allons, mon jeune ami, approchez, dit une voix que je distinguais à peine. Vous êtes fâché, n'est-ce pas ?

Il paraît qu'à ce moment je fis un pas en avant et que je balbutiai : « Oui, je ne le ferai plus. »

J'ai le souvenir d'une poignée de main glacée et d'un signe de tête presque indulgent, où deux boucles grises tremblaient de chaque côté d'une paire de lunettes.

Puis la voix reprit :

— Maintenant, présentez vos excuses à Mlle Ida.

Oh ! comme j'avais envie de pleurer, après l'énervement de cette ridicule mise en scène ! Quelle atroce angoisse me saisissait à la pensée qu'il me fallait, devant tout ce monde, parler à cette fillette, dont la troublante image hantait déjà mes rêveries d'enfant. Combien à cette heure encore, je vous suis reconnaissant, madame, d'avoir tout deviné, tout compris ! Vous aviez quatorze ans, mais vous étiez femme... tout est là !

Ida n'attendit pas qu'une parole sortît de mes lèvres ; elle bondit vers moi, se laissa tomber sur les genoux, me prit la tête à deux mains, et, comme une sœur aînée, m'embrassa sur chaque joue, pan ! pan ! puis encore une fois sur les yeux, en murmurant :

— Pauvre petit ! Pauvre garçon ! Il est si malheureux !

Quant à moi, attendri, bouleversé, méprisant les vaines conventions du monde, je passai mes bras autour du cou de ma consolatrice et je fondis en larmes.

Ce fut un coup de théâtre. L'émotion gagna toute l'assistance ; les pensionnaires, se bousculant les unes les autres, m'entouraient, me plaignaient, m'embrassaient. Jamais pareille avalanche de mots tendres et de baisers ne s'abattit en si peu de secondes sur le front d'un jeune mortel. Je me laissais faire, je tendais les joues, je riais. Et la directrice, qui sentait des regards furieux se tourner vers elle, craignit une révolte et s'écarta.

Quand la première ivresse fut calmée, je demandai à voir la blessure que j'avais faite. Ida retira son bandeau, me montra la plaie, très étroite et qui paraissait d'un joli rose à travers le fin sparadrap, et me dit :

— Le docteur croit que je garderai une petite cicatrice.

J'en éprouvai une sorte d'orgueil ; ce qui ne m'empêcha pas d'exprimer mes regrets, avec élan cette fois ; puis je racontai comment le malheur était arrivé, et, à

la fin de mon récit, je crois que les embrassades auraient recommencé de plus belle, si la directrice n'y eût mis ordre. Elle me rendit à ma bonne, et je partis, cachant au fond de mon cœur un trésor de joie et de délicieuse émotion.

Cet événement fit quelque bruit et me donna de l'importance auprès de mes camarades ; puis on l'oublia. Au square la vie avait repris son cours normal. Chaque soir le pensionnat venait tourner autour des pelouses, dans la grande allée. Ida, entièrement guérie, était à son rang. Donc, en apparence, rien ne semblait changé... Et pourtant ! Au dedans de moi, quelle révolution ! Je comprends aujourd'hui que c'était l'amour, tout bêtement, qui en était cause. Mais, dans ce temps-là, ce mot flamboyant m'était obscur ; les vocabulaires de l'école ne m'en avaient point appris la signification et nul poète encore ne m'avait fait à ce propos ses harmonieuses confidences !

Pour n'avoir pas de nom, la préoccupation de mon cœur n'en était pas moins manifeste. Le mal progressait. J'en étais arrivé à la phase sombre. Au lieu de soigner comme autrefois mon nœud de cravate et ma coiffure, je les négligeais. Ebloui moi-même, je ne cherchais plus à éblouir ; je ne demandais rien, je n'espérais rien, j'étais vaincu ! Ma timidité, un instant éloignée, était revenue au galop, en croupe de l'amour. Je fuyais Ida. Si, par hasard, je me rencontrais face à face avec elle, son bonjour gai n'obtenait, pour toute réponse, qu'un brusque signe de tête, accompagné d'un remuement de lèvres silencieux et involontairement boudeur. Puis, à peine m'avait-elle dépassé, que je me retournais, envoyant après elle un long regard qui lui demandait pardon de ma sottise... et j'avais beau me promettre à moi-

même d'être plus aimable le lendemain, chaque soir, en la revoyant, je me sentais plus timide et plus découragé.

Un jour, à la promenade, elle perdit un de ses gants. Je le reconnaîtrais encore ! Un petit gant de filoselle gris fer, dont un élastique serrait le poignet. Il fut ramassé par un de mes camarades, un grand de treize ans.

— Tiens, rapporte-le, me dit-il.

Je refusai, et, comme toute la bande se mettait à mes trousses, je jetai le gant dans un buisson et je m'enfuis.

Le lendemain, à l'heure où le square était désert, je revins seul, comme un voleur, à cet endroit. Le gant n'y était plus ! Mais, le soir, ils me le montrèrent, les impies, près du bassin de la pompe où ils l'avaient plongé, puis foulé aux pieds, avant de l'abandonner là boueux, fripé, informe ! Ce pauvre petit gant me faisait pitié et cependant je ne le recueillis pas.

La timidité ! Toujours la timidité !

L'été vint. C'était une saison où le square se dépeuplait. On s'en allait à la montagne ou aux eaux, fuyant la chaleur. Le pensionnat même se dispersait. Ida, l'une des premières, était partie pour l'Alsace, où elle devait passer les vacances. Et, comme mes parents ne s'absentèrent pas cette année-là, je vécus pendant deux mois presque sans amis.

L'après-midi, mes leçons terminées, je descendais dans le square vide ; j'errais sur les pelouses brûlées ; j'allais rêver près du bassin où Ida avait baigné son front. Je m'asseyais n'importe où, sur un banc, près d'un bosquet, au milieu d'une allée, insoucieux du grand soleil qui surchauffait le gravier, et je restais là, consterné aussi par cette immense torpeur de l'été s'abattant sur les choses. Autour de moi, tout semblait sommeiller ou languir : les

maisons, dont tous les contrevents étaient fermés, avaient l'air de hautes et blanches figures, aux paupières immobiles et closes. Sur les rosiers, plus une fleur; les tiges, sans calice, montraient leurs petits fruits d'un jaune rougeâtre qui survivaient seuls. Dans la terre craquelée par le soleil, toutes les plantes séchaient; les gazons n'étaient plus que du foin dans de la poussière; et, sur la plupart des terrasses mêmes, naguère tout ombre, verdure et parfums, la végétation, abandonnée et lasse de souffrir, laissait tomber une à une des fleurs pâlies et des feuilles recroquevillées.

Tristes heures !

Le soir, la solitude était moins complète, mais je n'en ressentais que mieux l'absence d'Ida. Le pensionnat était réduit à deux ou trois couples : des jeunes filles pauvres, peut-être, ou peu aimées ; de celles qu'on laisse toute l'année en pension, qui regardent, avec des yeux gros de larmes, partir les heureuses, les libérées, et pour qui les semaines de congé sont moins joyeuses que les semaines de travail. Et, quand elles avaient passé et repassé une ou deux fois devant le banc d'où je les regardais, — sans timidité, celles-là, — quelque chose de leur mélancolie se joignait à la mienne.

L'été s'en alla, et, fin août, pour la rentrée des classes, mes camarades revinrent de tous côtés. Le mois de septembre fut gai ; cependant Ida n'avait point reparu ! Qui sait même si je devais la revoir? Car octobre était arrivé et le temps des claires soirées était fini ; plus de ces longs crépuscules d'été ! L'ombre tombait vite, couvrant tout. C'est à peine si, le soir, après dîner, les familles faisaient sur les terrasses une courte apparition, avec pardessus et cache-nez, dans la brume où l'on voyait les souffles ! On sentait que l'hiver rôdait autour du

square, attendant l'heure d'y entrer. Les feuilles jonchaient les allées humides ; et le saule pleureur de notre jardin laissait pendre au milieu du brouillard ses minces branches dénudées où des gouttes d'eau glissaient comme des larmes !

Mais ce triste retour du froid m'impressionnait moins que d'habitude. Depuis quinze jours, une vive et joyeuse émotion occupait ma pensée et en chassait jusqu'au souvenir d'Ida ! Je vivais dans l'attente fiévreuse d'un événement unique dans la vie d'un homme : le premier bal !

Mon premier bal !

L'invitation était arrivée un matin, à l'heure du déjeuner; elle m'était personnellement adressée, et lorsque j'en eus déchiré l'enveloppe d'une main qui tremblait, je dus me faire lire la formule banale écrite d'une fine anglaise, indéchiffrable pour moi. Dès l'instant où j'en connus le sens, je ne rêvai plus que splendeurs, quinquets, mousselines tourbillonnantes, violons et gâteaux. On m'apprit les pas élémentaires du galop, de la valse et de la polka, dont je faisais des répétitions tout seul dans ma chambre, tenant entre mes bras un objet quelconque, parapluie ou coussin, qui simulait une danseuse. J'avais bien de temps en temps des crises de timidité en voyant s'approcher le jour de l'épreuve, mais l'élan était pris et la folie du bal m'attirait.

Enfin il arriva, ce jour ! Fier, mais un peu gêné dans mon costume neuf de velours noir, je fis mon entrée à huit heures précises dans la salle du bal. On n'y dansait pas encore. La maîtresse de la maison m'embrassa en me demandant comment je m'appelais. Cette familiarité me déplut, mais il y avait autour de moi tant de sujets d'éblouissement que j'oubliai ma rancune dès que j'eus tourné le dos à la dame.

En effet, la réalité dépassait de beaucoup ce que je m'étais figuré. J'ouvrais des yeux infinis. J'admirais combien semblait grand ce salon sans meubles, où, seules, d'étroités banquettes s'alignaient le long des murs ; ce lustre dont les feux et les cent boules de cristal se miraient dans le brun étincelant du parquet ; ces hautes plantes vertes qui enchevêtraient leurs tiges devant les foyers morts des cheminées.

Je regardais, effaré et ravi, toutes ces fillettes en blanc, ces épaules nues, ces rubans roses ou bleus dans l'or léger des cheveux. J'aimais ces domestiques superbes et polis, se courbant avec mansuétude jusqu'à nos mains avec leurs plateaux chargés et se redressant une seconde après avec leurs plateaux vides : et surtout, dans l'autre salle, cette table où j'entrevoyais de sérieuses promesses de souper. Il y avait là des pyramides de sandwichs, un saumon entouré de géraniums, un pâté d'où sortait le bec immense d'une bécasse, des galantines, au milieu d'une gelée tremblante, et des macédoines de fruits, dont les couleurs variées s'harmonisaient artistement, comme en un bouquet. Les petits garçons regardaient tout cela, prêts à piller, et les plus âgés, initiés déjà aux coutumes du grand monde, daignaient nous les apprendre.

On entendait des phrases comme celles-ci :

— Tout ça, c'est pour plus tard ; c'est pour quand les petits seront partis. C'est surtout pour les parents, et puis, il y aura du vin aussi ; moi, au dernier bal, j'ai eu du champagne.

— Mets ton doigt dans la bouche du poisson, disait un grand à un tout petit.

Et comme l'autre obéissait, confiant, le grand asséna un coup de poing sur la tête du saumon, dont les mâchoires se fermèrent pinçant le doigt...

Le petit se mit à pleurer... et je m'éloignai, craignant qu'on ne me fît aussi quelque farce.

Au même instant, un large accord vibra, il y eut un pêle-mêle joyeux et le flot des garçons m'amena au milieu d'un groupe de danseuses ; j'en pris une au hasard, une inconnue, en marmottant une phrase, et je m'élançai au plus fort du tourbillon. Le premier pas était fait.

Dès lors, plus rien ne m'arrêta, et pendant une heure je dansai furieusement, ne m'arrêtant qu'avec la musique pour bondir sur les plateaux et happer n'importe quoi ; puis, au premier appel du piano, je revenais, la bouche pleine, les bras tendus vers les danseuses ; j'en saisissais une et je repartais.

Tout à coup, à la fin d'un quadrille, je sentis une main se poser sur mon épaule et j'entendis une voix qui me disait :

— Vous ne me reconnaissez donc pas ?

Vivement je me retournai : Ida était devant moi ! Comment, pourquoi se trouvait-elle là ? Venait-elle de la pension ou arrivait-elle d'Alsace ? N'était-elle pas plutôt tombée du ciel au milieu de ce bal, juste à temps pour me toucher du doigt, m'ôter ma belle audace et me faire rougir ? Je ne sais ; je baissais les yeux, ne regardant que les souliers mordorés de mon amie et ses bas à jour, si fins que le reflet rosé de la peau passait au travers.

— Voulez-vous danser avec moi ? me dit-elle.

Je me décidai à lever les yeux très vite, puis je les détournai aussitôt en balbutiant :

— Oh non ! vous êtes trop grande !

En effet, je lui arrivais à peine à l'épaule et je calculais que, pour entourer sa taille, il me faudrait lever le bras. Elle se mit à rire et dit :

— Mais non, ça ne fait rien.

Puis elle me prit par la main, me conduisit à une banquette, et me fit asseoir près d'elle.

— Eh bien ! vous voyez que je suis guérie.

Et avec un sourire, elle abaissa vers moi son front. On y voyait, comme une ligne blanche dans la peau, la trace de ma flèche.

— Je suis bien fâché... lui dis-je.

— Bah ! Qu'est-ce que c'est que ça ! mes frères m'en ont fait bien d'autres !

Cette idée m'apaisa et, pour la première fois, j'osai contempler Ida.

— Vous avez une jolie robe, murmurai-je.

Et, avec la hardiesse des timides, pour me donner une contenance, je caressai du bout de mes doigts gantés un des nœuds de ruban rouge plantés dans la gaze pâle de sa robe. Puis brusquement :

— Etes-vous rentrée à la pension?

— Oui, et l'on ne m'a permis de venir à ce bal que parce que mes parents l'ont voulu. Mme C., qui donne le bal, est notre cousine.

— Votre cousine?

Je ne pouvais croire que la grosse dame qui m'avait embrassé le soir même en me demandant mon nom, fût la cousine de ma fraîche amie ; qu'une parenté existât entre deux êtres, l'un si gracieux, l'autre si déplaisant.

Le pianiste attaqua une valse.

— Dansons, dit Ida.

Je me laissai conduire et cela n'alla pas trop mal.

Deux sentiments très opposés combattaient en moi. D'une part, une émotion intense faite de joie et de peur, qui me donnait envie de rire et de pleurer. D'autre part, une grande fatigue dans les pointes des pieds, par suite

de la préoccupation constante que j'avais de me hausser pour paraître plus grand.

La danse finie, j'offris mon bras à Ida, sur sa demande, pour la conduire au buffet, et il me sembla qu'on me regardait. Ida prit une tasse de thé, puis un collégien vint l'engager et l'emmena.

— Nous danserons encore, me dit-elle en s'éloignant.

Alors ma vraie souffrance commença. A demi caché derrière le montant d'une porte, je couvais des yeux Ida tandis qu'elle dansait ; elle avait l'air aussi heureuse avec cet autre garçon qu'avec moi. Elle avait le même sourire, les mêmes gestes gracieux de tête ; comme avec moi, elle remuait par instant les lèvres, pour dire, sans doute, un mot gentil à son danseur. Quel enseignement !

A partir de ce moment, je ne pensai plus à danser ; les fillettes de mon âge n'existaient plus pour moi ; mais, tout en me cachant pour qu'Ida ne me rencontrât pas, je ne la perdais pas de vue, et, toute la soirée, je la vis tourbillonner et sourire...

J'avais le cœur si gros que j'étouffais !

Une ou deux fois, le regard d'Ida erra autour d'elle comme si elle me cherchait ; je me dissimulais alors derrière une forte maman et, à la première occasion, je m'esquivais dans une autre salle.

L'heure s'avançait. Plusieurs enfants partaient déjà et, dans le fond du vestibule, on apercevait des fillettes emmitouflées, que des bonnes poussaient devant elles vers la grande porte où l'on entendait rouler des voitures.

Soudain, un mot passa de bouche en bouche : « Le cotillon ! » Il y eut un va-et-vient de chaises qu'on transporte, de banquettes qu'on déplace, et, en quelques minutes un cercle se forma, bordant tout le salon d'une jeune guirlande de fillettes assises.

N'ayant pas de danseuse, je m'étais mêlé à un groupe de garçons qui se tenaient debout près d'une porte. Ida, qui dirigeait le cotillon, était assise en face de moi; elle m'aperçut et, à plusieurs reprises, elle me désigna pour prendre part aux « figures » qu'elle organisait. J'avais envie de résister, mais impossible de fuir! J'en étais d'autant plus fâché que, chaque fois que liberté était donnée aux petites danseuses de choisir leur cavalier, je restais invariablement sur le carreau et regagnais ma place, tout honteux. Les parents riaient de mes perpétuelles déconvenues, et un père même, homme d'esprit à coup sûr, m'attrapa au passage et, saisissant ma tête dans ses grosses mains, tourna mon visage du côté des dames, en disant : « C'est vrai que voilà une *frimousse* mal taillée. » Quelle bonne haine je lui vouai, à ce père, et combien d'années il a fallu que je laisse passer avant de lever les épaules au souvenir de cette insulte! Ida entendit cette parole, et, comme je méditais d'aller retrouver ma bonne, le regard doux et navré de ma grande amie vola jusqu'à moi et m'arrêta dans mon projet désespéré!

D'ailleurs, une figure nouvelle commençait, — la classique figure du miroir. Tour à tour chaque fillette s'asseyait sur une chaise au milieu du salon, tenant à la main une petite glace. Un à un s'approchant du dossier de la chaise, les danseurs se miraient dans la glace où la fillette, en signe de refus, effaçait d'un coup de mouchoir l'image entrevue; et ainsi de suite jusqu'à ce qu'un visage sympathique lui apparût. Elle se levait alors, et honorait l'élu d'un tour de valse.

A la fin, Ida elle-même prit place; on lui amena d'abord les grands danseurs; elle les refusa, puis d'autres, puis d'autres encore, et sans cesse le mouchoir impitoya-

ble et régulier balayait la surface du miroir. On fit venir à la rescousse de tout petits danseurs, on en prit même dans le groupe où j'étais. Peine perdue ! On lui ramena ceux qu'elle avait renvoyés, pensant qu'elle les avait mal jugés ! Non ! Toujours non ! Je m'étais caché au dernier rang, tremblant qu'on ne me conduisît aussi à l'autel où Ida immolait tous ces amours-propres, mais de mon coin obscur j'observais cette scène avec une joie féroce. Les refusés avaient fini par s'agenouiller derrière la chaise de l'inflexible, si bien qu'au bout de quelques minutes tous les danseurs y étaient. Un frémissement courait dans la foule de tous ces petits bonshommes.

A ce moment, on m'aperçut dans ma solitude, faisant tache, avec mon costume noir, sur un panneau blanc, et, en désespoir de cause, on vint me chercher. A peine avais-je fait un pas qu'Ida se leva et, debout au milieu de la foule de ces adorateurs dédaignés qui s'écartaient, elle me salua d'un sourire et me dit :

— Enfin ! C'est bien heureux !

Des applaudissements retentirent et, avec la force indicible que donne une légitime fierté, je fis faire à Ida deux tours de valse incroyablement rapides.

C'en était trop pour moi, mes forces étaient à bout, et, après un « merci » qui eut peine à sortir de ma gorge étranglée, je me réfugiai au buffet presque pâmé, et un instant après je quittai le bal sans même avoir revu la charmante amie à qui je devais cette première et inoubliable sensation de félicité et de triomphe.

Dès lors mon cœur eut son secret, comme celui d'Arvers, et ce secret fut bien gardé. Mais, quand on ne prend pas d'autre confident que soi-même, on se parle souvent ; aussi la semaine qui suivit le bal ne fut-elle qu'une lon-

gue rêverie. Mon travail s'en ressentit; la plume s'endormait au bout de mes doigts et se réveillait baignée dans une large flaque d'encre; les fautes d'orthographe pullulaient dans mes dictées, et je me rappelle que mon professeur mit en marge d'un de mes cahiers : « Il y a cinq fautes dans ce mot de quatre lettres ; » le samedi, jour anniversaire de mon bal, mon témoignage de fin de semaine fut si déplorable qu'on me punit. J'en pris mon parti bravement; il me semblait que je pâtissais pour Ida ; il y avait déjà du martyre dans mon amour.

Cependant, une chose m'inquiétait. Depuis le bal j'étais allé flâner plus d'une fois dans le square; un aimable soleil d'automne réchauffait encore les après-midi, et, à deux reprises, dans la même semaine, vers une heure, le pensionnat avait fait une rapide promenade. Mais Ida manquait. Etait-elle malade ? Avait-elle refusé de sortir ? L'avait-on punie ? Qui sait ? Peut-être l'emprisonnait-on ? Des souvenirs me revenaient d'un livre où étaient énumérés les châtiments terribles subis par une jeune Anglaise dans une pension ! Hélas, une réalité plus douloureuse encore m'attendait ! Un soir, un voisin qui nous faisait visite raconta qu'Ida venait de perdre sa mère et qu'elle était repartie pour l'Alsace, d'où elle ne reviendrait probablement jamais, son père désirant la garder auprès de lui !

Le voisin avait dit vrai. Ida ne revint pas à la pension, et ce fut pour moi un chagrin que je portai plus d'une année stoïquement. Puis le temps, — ce guérisseur des maux des hommes et des enfants, — le temps fit son devoir et m'ôta ma tristesse. Mais le souvenir de cette naïve émotion resta vivant en moi, et dès lors tous les bals me parurent monotones.

Quatre années s'écoulèrent; j'avais onze ans et je ve-

nais d'entrer au collège. A cet âge, nous jouions déjà les petits hommes. Plusieurs de mes contemporains se racontaient tout bas, les lendemains de bal, pendant la classe, leurs succès de la veille, leurs secrets, leurs espoirs ! Et, comme ils s'étonnaient que je n'eusse rien de semblable à chuchoter, je me décidai à leur faire quelques confidences sur mon passé. Pourquoi ? Etait-ce afin d'exciter leur compassion ? Etait-ce fatuité inconsciente ou simple esprit d'imitation ? Toutes ces causes agirent sans doute : bref, je parlai, et de ce jour je fus considéré !

Or, un matin, à déjeûner, comme j'allais partir pour le collège, mon père, qui décachetait son courrier, lut à demi voix l'imprimé suivant :

« Monsieur B... a l'honneur de vous faire part du mariage de sa fille, mademoiselle Ida B... avec monsieur X... »

Du coup, je laissai tomber ma tartine en m'écriant : « Ida ! » Puis, craignant de me trahir, je replongeai ma figure dans mon bol de café au lait.

Cette journée demeure pour moi un souvenir comique. En me rendant au collège, je me persuadai qu'il était nécessaire d'affecter une sombre douleur aux yeux de mes camarades ; et j'y réussis ! Lorsque j'entrai en classe, mon abattement avait quelque chose de théâtral qu'on remarqua. Naturellement, on m'en demanda la raison. C'était ce que voulais, et, pendant la leçon de géographie, je racontai l'événement cruel qui me frappait ; l'histoire fit le tour de la classe, et les mauvaises notes tombèrent dru sur ces amis qui, dans leur émoi sympathique, oubliaient toute discipline. A la récréation de 10 heures, je crus devoir ne pas jouer aux barres ni à la balle, et je me promenai, l'air fatal. Au fond je m'en-

nuyais horriblement, mais je me savais observé et je tenais bon. De temps en temps un ami quittait le jeu pour venir me serrer silencieusement la main, et si un profane demandait : « Qu'est-ce qu'il a donc ? » j'entendais la voix de quelqu'un de mes intimes lui répondre avec mystère : « Il a un grand chagrin. »

Et ces serrements de mains, ces phrases tragiques, ces regards consolateurs qu'on me jetait, tout cet apparat d'un ridicule parfait me comblait d'aise. Comédien, va ! Triple comédien !

Il y avait plus de vingt ans que je n'avais songé à Ida et à ce temps nébuleux de mon premier amour, lorsque récemment j'allai faire visite à un vieux camarade qui, en revenant d'Angleterre, s'arrêtait quelques jours à Paris. Il était descendu au Grand Hôtel. Je dis descendu pour parler comme tout le monde ; mon ami logeait au quatrième étage ; c'est pourquoi je demandai l'ascenseur.

Au moment où je prenais place dans la cage mobile, une dame y entra, tout essoufflée, avec deux grands garçons, — presque des hommes, — et une fillette. La dame, assez forte, avait chaud ; elle s'assit.

— Quel étage ? me demanda le préposé à l'ascenseur.

— Quatrième.

— Et vous, madame ?

— Quatrième aussi, répondit-elle avec un léger accent alsacien.

— Ah ! parfaitement, reprit l'homme qui était bavard ; je reconnais madame ; madame va chez monsieur B.

Ce nom me rappelait quelque chose que je cherchais en vain. La fillette, sans le savoir, me vint en aide.

— Papa nous attend, n'est-ce pas, ma tante ?

— Oui, fit la dame. Henri, ajouta-t-elle en s'adressant

à l'un de ses fils, porte donc le parapluie de ta cousine, il est tout mouillé.

— Oh! répondit la fillette, ça ne fait rien, tante Ida!

Tante Ida... Monsieur B..., son frère!... Ida B!... Telle fut la série de raisonnements instantanés que ma pensée enchaîna! Maintenant je me rappelais, et, comme tante Ida ne portait pas de cheveux frisés sur le front, je finis par distinguer une courte raie blanche à la place que ma flèche avait déchirée autrefois!

Un claquement métallique se fit entendre; l'ascenseur, mollement, s'arrêta; la porte s'ouvrit, et nous nous séparâmes, la tante Ida et sa famille tirant d'un côté, moi de l'autre...

...Et, tandis qu'errant dans le dédale des corridors, je cherchais le numéro 427 où habitait mon ami, je revoyais le grand square, Ida et son bandeau noir, la scène du pardon, mon premier bal, mon triomphe, toute mon enfance timide, amoureuse, émue! Et, en comparant l'enfant d'alors et l'homme d'aujourd'hui, je me surpris à regretter ce temps où il fallait si peu de chose pour nous faire rire ou nous faire pleurer.

ADOLPHE CHENEVIÈRE.

POÈTES MODERNES DE L'ANGLETERRE

ALFRED TENNYSON

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE[1]

Arthur a appris de Genièvre, en rentrant à la cour, que le chevalier inconnu n'était autre que Lancelot ; mais, quand la reine entend dire que les couleurs d'une dame ornaient le heaume de son amant, elle se sent mordue par une terrible jalousie. Cependant Gauvain, envoyé par le roi pour porter le prix de la victoire à Lancelot, est allé à Astolat et s'est contenté de remettre le diamant à Elaine ; il revient, et raconte partout qu'il a découvert la dame mystérieuse du chevalier. La jalousie redouble dans le cœur tourmenté de Genièvre.

Elaine sait maintenant le nom de celui qu'elle aime. Elle obtient de son père d'aller, avec Torre, remettre à Lancelot le diamant et l'écu. Puis, trouvant le chevalier blessé dans l'ermitage, elle le soigne avec un dévouement passionné, et Lancelot revient à la vie.

Le jour où Lancelot fut guéri, tous les trois
Gagnèrent Astolat au trot de leurs montures,
Et là, chaque matin, choisissant les parures

[1] Pour les deux premières parties, voir les livraisons de mars et avril.

Qui lui seyaient le mieux, à ce qu'elle pensait,
Allant vers Lancelot, tout bas elle disait :
« Ce sera là, s'il m'aime, une robe de fête,
Sinon, pour la victime une parure prête. »
Et Lancelot voulait, chaque jour plus pressant,
Qu'elle lui demandât quelque royal présent
Pour elle ou pour les siens. « Ne craignez pas de dire
Le plus cher des objets que votre cœur désire ;
Un service si grand a certes mérité
Que je me livre en tout à votre volonté ;
Je suis prince, seigneur, et ma voix est puissante. »
Elle levait sur lui sa figure innocente,
Pâle comme un fantôme et ne pouvait parler.
Lui voyait que la peur la faisait reculer.
Pour l'entendre et tenir la promesse donnée,
Il attendit un peu ; puis, une matinée,
Comme il la rencontrait sous les ifs du jardin :
— Votre vœu, lui dit-il, parlez-moi donc enfin,
Car je pars aujourd'hui. — Partir, quelle nouvelle !
Nous ne vous reverrons jamais, s'écria-t-elle,
Il me faudra mourir pour n'oser dire un mot.
— Demandez tout, et tout est à vous aussitôt.
Soudain elle eut un cri de passion suprême :
— Je suis folle, et je veux mourir, et je vous aime !
— Ma sœur, dit Lancelot, quels mots ai-je entendus ?
Elle reprit, très douce, et les bras étendus :
— Votre amour, votre amour ! Que je sois votre femme !
— Si je l'avais voulu, lui dit-il, jeune dame,
J'aurais dû, dès longtemps déjà, me marier,
Mais je n'aurai jamais de femme à mon foyer.
— Eh bien ! non, que m'importe à moi le mariage,
Mais rester avec vous, mais voir votre visage,
Mais vous servir toujours, mais vous suivre en tous lieux.
— Non, non, dit-il, le monde est trop malicieux,
Tout yeux et tout oreille, et l'âme si stupide
A juger ce qu'il voit, la langue si perfide
A répandre partout un jugement blessant !
Ce serait me montrer bien peu reconnaissant
Pour l'amitié dont j'eus ici le témoignage.

— Ainsi vivre sans vous, sans voir votre visage ?
Hélas, malheur à moi, mes beaux jours sont passés !
— Non, noble fille, non, dix fois non, je le sais :
Non, ce n'est pas l'amour, mais la première flamme
Que l'amour si souvent jette en une jeune âme.
Plus tard vous sourirez vous-même en y pensant,
Un autre aura la fleur de votre être innocent,
Plus digne, et n'ayant pas le triple de votre âge ;
Et moi qui vous connais sincère, douce et sage,
Plus que femme ici-bas ne l'a jamais été,
Si votre chevalier est pauvre, en vérité
Voici la riche dot que je saurai vous faire :
Des domaines, des biens, la moitié de ma terre
Par delà l'Océan. Soyez heureuse ainsi.
En toute occasion je promets d'être aussi
Pour vous, jusqu'à ma mort, un chevalier fidèle.
Je puis faire cela, ma douce damoiselle,
Je ne puis faire plus.
                    Pendant qu'il lui parlait,
Elle, debout, n'avait rougi, ni ne tremblait,
Mais son visage était d'une pâleur mortelle.
— Non, non, je ne veux rien de tout cela, dit-elle.
Puis elle tomba raide, et l'on dut l'emporter.
Son père, qui passait, avait pu l'écouter
Derrière les ifs noirs : — Hélas, j'ai grande crainte,
Dit-il, de voir ma fleur mortellement atteinte.
Monseigneur Lancelot, vous êtes trop courtois,
Je voudrais vous prier d'être rude une fois,
Pour briser son amour.
                    — Cest un devoir pénible,
Répondit Lancelot. Je ferai mon possible.
Il resta tout le jour encor ; le soir venant
Il demanda l'écu ; l'enfant très doucement
Se leva, prit la housse et lui donna l'armure.
Puis, comme le cheval frappait la pierre dure,
Elle ouvrit la fenêtre, et vit, les yeux en pleurs,
Que le heaume déjà n'avait plus ses couleurs.
Lancelot entendit le bruit de la fenêtre ;
Et, par instinct d'amour, elle put reconnaître

Que Lancelot sentait le regard de ses yeux ;
Pourtant il ne fit point de signes, ni d'adieux,
Mais sans dire un seul mot partit plein de tristesse.
Et ce silence-là fut sa seule rudesse.

Ainsi, la blanche enfant demeura dans la tour,
Seule, son écu même emporté sans retour,
N'ayant plus que la housse, un inutile ouvrage.
Pourtant elle entendait Lancelot, dont l'image
Semblait sortir du mur et grandir lentement.
Quand son père venait lui dire doucement :
« Courage, » elle inclinait sa figure amaigrie.
Quand ses frères venaient lui dire : « Sœur chérie,
Sois en paix, » très tranquille elle leur répondait,
Puis elle restait seule ; alors elle entendait
Comme une voix d'ami, lointaine et solennelle,
La mort, qui dans la nuit semblait venir vers elle ;
Les lugubres hibous qui gémissaient le soir,
Les dernières clartés du jour sur le ciel noir
Et les plaintes du vent berçaient son triste rêve.
Dans ce temps elle fit une chanson très brève
Sur « l'amour et la mort, » puis voulut une fois
Chanter cette chanson, douce comme sa voix :

Doux est l'amour, même sans espérance,
Douce est la mort, terme de la souffrance,
Lequel des deux est plus doux à sentir ?

Doux est l'amour, et la mort est amère ;
S'il est amer, la mort est douce et chère ;
La mort est douce, ah ! laissez-moi mourir !

O doux amour, qui semble toujours luire,
O douce mort, qui semble tout détruire :
Lequel des deux est plus doux à sentir ?

Je voudrais bien suivre l'amour et vivre,
Mais c'est la mort qui m'appelle à la suivre,
Et je la suis. Ah ! laissez-moi mourir !

Sa voix devint très haute à ce dernier passage.
Le matin se levait, sous le vent et l'orage

Qui secouaient la tour. Dans un affreux frisson
Ses frères dirent : « C'est l'esprit de la maison ;
Quand on l'entend crier, une mort est prochaine ! »
En hâte, avec leur père, ils vinrent vers Elaine.
Sous des clartés de sang, qui la faisaient rougir,
Elle criait encore : « Ah ! laissez-moi mourir ! »

Son père et ses frères essaient d'arracher du cœur d'Elaine cet impossible amour, mais elle est brisée, et la vie l'abandonne rapidement. Elle demande un prêtre.

Ainsi, le prêtre vint, et repartit bientôt.
Sereine, comme on l'est sous le pardon d'en haut,
Elle appela Lavaine et le pria d'écrire
Une lettre, en mettant les mots qu'elle allait dire.
— Est-ce pour Lancelot, est-ce pour mon seigneur ?
Ah ! je la porterais, dit-il, avec bonheur.
— Elle est pour Lancelot, pour la cour, pour la reine,
Mais je dois la porter moi-même. Alors Lavaine
Fit comme elle voulait ; puis, le message écrit
Et clos. — Père, dit-elle, ô mon père chéri,
Ne me refusez pas, vous si plein d'indulgence,
Cette demande ; elle est bien étrange, je pense ;
C'est ma dernière aussi. Mettez-moi dans la main
La lettre que voilà, l'instant avant ma fin,
Car je veux la garder jusque dans la mort même.
Puis, quand mon cœur sera glacé du froid suprême,
Prenez le petit lit sur lequel je mourrai
Pour Lancelot ; qu'il soit aussi riche et paré
Que celui de la reine ; ordonnez qu'on me mette,
Comme à la reine aussi, ma plus riche toilette.
Alors, à la rivière un char me conduira,
Et puis, sur la rivière un bateau me prendra,
Orné de voiles noirs, et je veux qu'il m'emmène,
Dans ma robe de cour, pour visiter la reine.
Moi-même je saurai parler, j'en ai la foi,
Bien mieux qu'aucun de vous ne le ferait pour moi :
Aussi que le vieillard muet soit mon seul guide ;
Il peut bien diriger une barque rapide.
Aux portes du palais nous irons tous les deux.

Son père promit tout. Elle eut un air heureux,
Et chacun même crut que la mort annoncée
N'était qu'un mauvais rêve éclos dans sa pensée.
Mais, quand vint le dernier de douze lents matins,
Son père lui plaça la lettre dans les mains,
Qu'il referma ; la mort l'emporta sous son aile.
Ce jour, dans Astolat, chacun pleura sur elle.
Mais, quand le jour nouveau ramena la clarté,
Ses frères, à pas lents, et le front contracté,
Suivirent tristement le convoi funéraire,
Qui passait comme une ombre, à travers la lumière
D'un glorieux été ; prête à les recevoir
Une barque était là, tendue en velours noir ;
L'être qui les avait servis sa vie entière,
Le vieux homme muet se tenait à l'arrière,
Clignant des yeux, le front crispé par la douleur.
Les deux frères alors soulevèrent leur sœur
Et sur le bateau noir la mirent, pâle et frêle,
Un lis dans une main, l'ouvrage fait par elle,
La housse aux beaux blasons sur elle reposant ;
Ils baisèrent son front paisible en lui disant :
« Sœur, adieu pour toujours, » et de nouveau lui dirent :
« Adieu, douce sœur, » puis tout en larmes partirent.
Le vieillard se leva, le flot avec lenteur
Emporta cette barque et ce muet rameur ;
Sa lettre en sa main gauche, un lis en sa main droite,
Ses blonds cheveux épars bordant sa couche étroite,
Elle était à demi couverte d'un drap d'or,
Et ses vêtements blancs rendaient plus blanche encor
Sa figure, toujours divinement jolie ;
Elle ne semblait pas morte, mais endormie
Profondément, avec un sourire très doux.

Ce jour-là, Lancelot a demandé audience à Genièvre. Il vient lui offrir les neuf diamants ; mais la reine, qui se croit trahie, le reçoit avec des paroles de fureur, et jette les pierres précieuses dans la rivière.

Lancelot se pencha, sentant l'amer dédain
De l'amour, de la vie et de tout, quand soudain,

Là même où les joyaux venaient de disparaître,
Il vit un bateau noir passant sous la fenêtre
Et l'enfant d'Astolat, blanche comme un beau lis,
Souriant, et semblant un astre dans les nuits.
La reine, sans rien voir, sortit tout en colère;
Elle voulait gémir et pleurer solitaire.
Le bateau, qui passait, eut bientôt abordé
Sous le massif portail par deux soldats gardé.
Sur le grand escalier, du sommet à la base,
Vinrent des spectateurs qui, les yeux en extase,
Disaient : Qu'est ceci ? Mais le visage hagard
Du rameur, immobile et dur, comme au regard
Apparaît quelquefois le profil d'un visage,
Bizarrement tracé sur un rocher sauvage,
Les effrayait : « Ce vieux, c'est quelque enchantement,
Ne peut parler ! Et comme elle dort doucement !
On dirait une fée. Elle paraît si belle !
Mais si pâle ! Sont-ils tous deux de chair ? Vient-elle
Prendre Arthur qui, dit-on, au royaume enchanté,
Sans passer par la mort, doit être transporté ? »
Comme ils parlaient du roi, le roi vint en personne
Avec les chevaliers dont la cour l'environne.
Quand le vieillard le vit, il se dressa tout droit,
Montrant la damoiselle et les portes du doigt.
Arthur à Galahad, ainsi qu'à Percivale,
Ordonna d'emporter la jeune fille pâle;
Ils la mirent alors tous deux, pleins de respect,
Dans la cour, où Gauvain s'émut à son aspect;
Puis Lancelot fixa longtemps les yeux sur elle,
Puis la reine eut pitié d'une morte si belle;
Mais Arthur avait vu la lettre entre ses doigts,
Il rompit le cachet et lut à haute voix :
« Monseigneur Lancelot du Lac, preux gentilhomme,
Moi, fille d'Astolat, c'est ainsi qu'on me nomme,
Puisque sans dire adieu vous vous êtes enfui,
C'est pour vous dire adieu que je viens aujourd'hui.
Je vous aimais. Ma voix ne fut point entendue,
Et mon profond amour, par suite, m'a perdue.
Donc, à Lady Geniėvre, aux dames de la cour,

Je viens faire ma plainte, et parler à mon tour.
Pour mon âme priez ; mettez mon corps en terre ;
Toi, pour mon âme aussi va dire une prière,
Lancelot, chevalier sans rival. »
Les seigneurs
Et les dames avaient écouté tout en pleurs ;
Leurs yeux allant du roi qui lisait le message
A la morte sans voix ; par instants ce visage
Et ces lèvres, hier vivantes pour dicter
La lettre, leur semblaient de nouveau s'agiter.

Lancelot raconte à la cour la triste histoire d'Elaine, et dévoré de remords et de chagrin, il va errer dans la solitude, « ne sachant pas encore qu'il mourrait saintement. »

Il est à craindre que le principal charme de ce récit ne se soit évaporé dans notre traduction ; le style, si simple à la fois et si délicat, du poème original, recouvre merveilleusement ce qu'on y peut trouver de sentimentalité un peu convenue. Ne voit-on pas pourtant, même sous ce travestissement, combien cette narration est gracieuse, et cette scène finale, tout entière, croyons-nous, de l'invention de Tennyson, vraiment touchante !

A ce moment déjà, des ferments de destruction menacent l'œuvre d'Arthur, et trois beaux épisodes nous donnent l'impression, toujours grandissante, de ce déclin. Les chevaliers sont partis, salués par les acclamations de tout un peuple, à la recherche du *Saint-Graal*, ce vase mystérieux, disparu de la terre à cause de la méchanceté des temps, et que les cœurs purs verront seuls. Percivale, devenu moine dans ses vieux jours, fait au frère Ambroise le récit de cette expédition, dont tous sont revenus découragés, sauf sir Galahad, le chevalier sans reproche, qui a disparu dans une vision céleste. Percivale, lui, a cru entrevoir le Graal, bien loin dans les

cieux, comme une lueur rose, tombant d'une étoile sur la cité sainte. Mais, outre Galahad, lui seul et Bors ont aperçu le vase sacré; les autres ont bientôt compris qu'ils étaient trop chargés de péchés pour obtenir cette grâce.

Nous l'avons déjà dit, Tennyson a fait dans le *Saint-Graal* un grand effort vers la poésie symbolique ; il y a réussi, et il a peint, en beaux traits, le contraste entre ces hommes, tous, même les plus nobles, vaincus par les sens, et les perfections lumineuses auxquelles ils ne peuvent atteindre.

Nous redescendons à terre avec *Pelléas et Ettare.* Pelléas est un amoureux plein de candeur, Ettare une perfide amazone ; elle brise par ses mépris le cœur du jeune homme qui a combattu pour elle ; elle se rend au traître Gauvain, qui vient de promettre à Pelléas de s'interposer pour lui. Pelléas, désespéré, dédaigne une vengeance facile ; comme il va à la cour d'Arthur, il apprend en chemin l'adultère de Genièvre, et cette triste histoire achève de l'accabler. Tableau vraiment puissant d'une jeune âme qui s'ouvre à la vie, bouillante d'ardeur, pleine de désirs d'amour, de dévouement, d'héroïsme, et que terrasse tout à coup la vue claire des horreurs du monde.

Le *Dernier tournoi* est l'histoire si connue de Tristan qui va trouver la blonde Iseult, et se fait tuer à ses côtés par Mark, le mari outragé. En même temps, Arthur est allé combattre des rebelles ; quand il revient de sa campagne, il entend aux portes du palais quelqu'un qui sanglote.

— Qui est là ? dit-il.

— C'est moi, c'est moi, ton bouffon, qui ne te ferai plus jamais sourire.

La honte est, en effet, bien près d'éclater ; la découverte du scandale ignoré du roi seul va mettre aux prises Arthur et Lancelot, et disperser toute la Table-Ronde : c'est ce que nous montre le poème de *Genièvre*. Le traître Modred surprend les amants : Lancelot fuit dans son château, et Genièvre dans l'abbaye d'Almesbury, où le babil innocent d'une petite nonne ravive ses remords. Le roi, qui a trouvé la retraite de sa femme, vient la voir avant de partir pour sa dernière bataille, et, tandis qu'elle rampe à ses pieds, il lui fait ses adieux et lui pardonne, dans un discours que nous avons peine à ne pas trouver un peu froid, mais qui est pourtant d'un noble accent religieux.

Ainsi disparaît, dans le sang et dans la honte, cette Table-Ronde dont Arthur était si fier. Il ne reste plus au roi qu'à courir une dernière fois à ses ennemis, puis à mourir. Le *Départ d'Arthur*, dans lequel est encadrée l'ancienne *Mort d'Arthur*, s'ouvre par un admirable tableau, la bataille de l'Ouest, où, sous le brouillard, les guerriers combattent comme des fantômes. Vers le soir, Arthur, mortellement blessé, est resté seul sur le champ du carnage avec son fidèle Bedivere ; sentant la mort venir, il lui ordonne de jeter à la mer sa grande épée Excalibur. Bedivere n'obéit qu'à contre-cœur, tant il est séduit par les diamants de la poignée. Deux fois déjà, il a faussement annoncé au roi qu'il l'a jetée ; mais Arthur, qui devine un mensonge, lui répète une troisième fois son ordre en termes plus pressants. Bedivere se décide enfin ; à peine Excalibur a-t-elle touché l'eau, qu'un bras s'élève et la saisit. Puis, un bateau apparaît, couvert de tentures noires, et peuplé de figures noires et mystérieuses ; là sont les trois reines qui ont protégé Arthur dès sa naissance ; elles le prennent dans le bateau et l'emmènent. Le roi fait ainsi ses adieux à son écuyer :

Et lentement Arthur répondit du bateau :
« L'ordre ancien se transforme et fait place au nouveau.
Dieu change d'instruments pour que tout s'accomplisse,
De peur qu'avec un seul le monde ne périsse.
Prends courage ! J'ai bon courage, je suis prêt,
Car j'ai vécu ma vie, et tout ce que j'ai fait,
Que Dieu le purifie aux rayons de sa grâce.
Et toi, s'il ne t'est plus donné de voir ma face,
Va prier pour mon âme. Ah ! gardes-en la foi,
La prière fait plus que le monde ne croit.
Que tes prières soient comme une source vive !
L'homme serait-il plus que la brute passive,
Somnolente, au cerveau rempli d'obscurs instincts,
Si vers Dieu qu'il connaît il n'élevait les mains,
Pour lui-même, aussi bien que pour toute âme chère ?
Le cœur croyant, ainsi, peut voir la terre entière
Liée aux pieds de Dieu par une chaîne d'or.
Mais adieu maintenant. Il me faut faire encor,
Par ces femmes conduit, une bien longue route
(Irai-je jusqu'au bout ? Un nuage de doute
Obscurcit mon esprit), vers l'île d'Avilion.
Jamais n'y tombent pluie ou neige ; l'aquilon
N'y résonne jamais ; elle s'étend couverte
De vergers, de bosquets, d'herbe profonde et verte,
Et pour ceinture elle a l'océan du midi [1].
Là de mon coup mortel je dois être guéri. »
Il dit, et le bateau, dont la voile s'incline,
S'éloigne, comme un cygne à la large poitrine,
Qui chante un chant sauvage et doux avant sa mort,
Dresse ses plumes, bat de l'aile, et fuit le bord.
Longtemps, se souvenant du passé, Bedivere
Resta songeur. Enfin, la barque funéraire
Ne fut plus qu'un point noir au bord du firmament,
Et le chant de douleur s'éteignit lentement.

[1] Il y a dans ces vers une réminiscence évidente d'une belle description de l'Olympe, dans l'*Odyssée* (VI, 43-46) : « Il n'est pas ébranlé par les vents, ni baigné par la pluie ; la neige n'en approche pas, mais un ciel sans nuages s'y déploie, une blanche lumière l'environne ; c'est là que, tous les jours, se réjouissent les dieux bienheureux. »

Le rideau se baisse ainsi, avec ce chant funèbre et pourtant presque triomphal, sur cette belle série de tableaux.

Toute épopée a son idée morale, son âme, dont personnages et épisodes sont comme les symboles extérieurs. Dans une pièce adressée à la reine, Tennyson nous apprend que la pensée profonde de son poème, c'est le combat de l'âme contre les sens.

Pensée élevée, qui, conçue et poursuivie froidement, aurait produit la plus ennuyeuse des allégories. Mais le poète s'en est senti pénétré, presque inconsciemment, et elle se dégage d'elle-même de tous ses récits. Oui, les lois d'Arthur étaient trop belles pour de faibles hommes, et tous ont failli à leurs vœux. Galahad disparu, la figure du roi est seule restée noble jusqu'au bout; mais, il faut l'avouer, sa perfection même lui donne quelque froideur; on voudrait un peu plus de sang d'homme dans cette statue de demi-dieu.

La conclusion des *Idylles* est cependant sereine, et les adieux d'Arthur sont pleins de paroles d'espérance. Sans doute, les hommes ont failli, mais ils ont lutté; leur héroïsme sera fécond, leur côté sombre ira s'effaçant, leur côté lumineux grandira, dans cet ordre nouveau auquel l'ancien fait place.

Ce qui marque ces poèmes d'un caractère spécial, c'est qu'ils sont le confluent où se réunissent deux genres très distincts, l'épopée romantique et l'idylle. Les héros de Walter Scott et de Byron sont descendus de leurs sommets dédaigneux pour s'encadrer dans ces jolis paysages, dans ces décors de légende ornés avec un goût si sûr ; ils se sont mis à parler la langue qu'un critique français a si justement nommée le lyrisme familier. Mais l'idylle aussi a pris à leur contact un caractère plus gran-

diose. L'idylle héroïque, ce genre charmant, qui est une véritable création de Tennyson, a exercé, dit-on, une grande influence sur la littérature anglaise. Mais, comme toute invention originale, et précisément parce qu'elle est originale, elle est restée inimitable.

VII

En terminant les *Idylles du Roi*, Tennyson touchait à la vieillesse. Se reposer, fier des couronnes gagnées, ou tirer encore quelque œuvre bien ciselée d'un fonds amassé si sagement, telle semblait la fin naturelle de sa carrière poétique. Mais le paisible artiste s'est trouvé être un vaillant. A soixante-six ans, il n'a pas hésité à se lancer dans la tentative qui paraissait le plus contraire à son génie : il a abordé le drame, et c'est dans ce genre nouveau qu'il a écrit ses dernières grandes œuvres, ses trois tragédies non représentées[1], *La reine Marie, Harold* et *Becket*. Ce théâtre se complète par trois petites pièces jouées avec un succès d'estime, le *Faucon*, gracieuse idylle dialoguée, adaptation d'un conte bien connu de Boccace, la *Coupe*, mélodrame antique, d'un effet un peu gros et insuffisamment préparé, enfin la *Promesse de mai*, sorte de pastorale tragique de date toute récente.

Que la fibre dramatique dût manquer à Tennyson, aucun de ses fidèles lecteurs n'en pouvait douter. Dans son étude des passions humaines, le poète n'était jamais allé bien au delà de l'écorce. S'il avait atteint parfois des effets puissants, c'était plutôt en fouillant, en retournant sous toutes ses faces un sentiment unique, qu'en mettant

[1] Il y a eu, toutefois, si nos souvenirs ne nous trompent pas, une adaptation de la *Reine Marie* au théâtre. Nous n'avons pu vérifier la chose en temps utile.

en conflit des sentiments opposés ; même dans *Viviane* et dans *Genièvre*, l'intérêt ne jaillit pas d'une lutte ; Merlin n'a devant la sorcière qu'une résistance molle, et Genièvre est sans paroles devant les reproches d'Arthur.

Lyrique toujours, épique dans quelques pages, dramatique jamais, voilà le jugement qu'on eût pu formuler sur Tennyson. En vérité, il semblait voir l'espèce humaine de trop loin pour en bien rendre la vie fiévreuse, la course folle à la puissance et au plaisir, ce conflit de devoirs mal observés et de passions déchaînées ou mal contenues, qui est l'existence même. « Ah ! charmant poète, lui eût-on dit, continuez à vivre avec vos vieilles légendes, ou, si le désir de la réalité vous prend quelquefois, allez à vos héros rustiques, ce sont des âmes simples, mais n'essayez pas de nous montrer, aux prises avec la vie réelle, l'âme complexe des personnages de l'histoire. Votre lyre s'y briserait. »

Tennyson a en partie démenti ces prévisions ; il a accompli tout ce dont est capable l'effort consciencieux pour remplacer les facultés innées, et peu de poètes se sont soutenus si longtemps et si noblement en dehors de leurs voies naturelles.

Mais ses tragédies portent les marques de cet effort ; elles sont froides, parce qu'il y manque la véritable spontanéité ; la vie dramatique n'anime pas assez ces tableaux d'histoire, et l'intrigue romanesque qui s'y mêle, dans *Harold* et dans *Becket*, n'a pas produit une scène qui soit vraiment pathétique.

C'est parce qu'aucune fiction ne la dépare que la *Reine Marie* est, à notre avis, le meilleur des trois drames. C'est de la pure histoire, mais bien découpée, avec des caractères copiés consciencieusement sur la réalité. Marie, Philippe II, Elisabeth, Cranmer sont bien tels

que leurs contemporains nous les décrivent, mais ils se présentent tout d'une pièce ; le poète ne les jette pas en pleine action, les laissant eux-mêmes déployer leurs volontés ou céder à leurs passions. Il les campe comme de beaux portraits. Aucune intrigue ; toute la pièce est faite avec le mariage de Marie, et son amour passionné pour Philippe II, qui le lui rendit si mal, avec les persécutions catholiques, et la révolte de Wyatt. Elle se termine par la mort de la reine, et l'annonce du triomphe prochain d'Elisabeth.

Shakespeare a évidemment servi de modèle ; nous retrouvons là son grand nombre de personnages, ses fréquents changements de décors, et ses épisodes populaires. Mais nous sommes loin, avouons-le, de la puissance créatrice du maître. Nous chercherions en vain dans ce long drame, à défaut des grandes scènes, quelques-uns de ces détails qui illuminent toute une situation, comme le meurtre du poète Cinna, dans *Jules-César*, ou le passage de l'armée de Fortinbras dans *Hamlet*. Nous avons ici un bas-relief correct et sans vie.

Harold est d'une composition plus simple, mais l'étude des caractères y est peut-être inférieure. Ils se dessinent d'emblée avec des traits exagérés ; ainsi Edouard-le-Confesseur, dont le poète a fait un pauvre dévot ridicule. Quant à Harold, il n'est pas loin d'être insupportable, avec ses hésitations sans fin, et la rivalité d'Aldwyth et d'Edith, qui l'aiment toutes les deux, laisse le lecteur très froid.

Becket a de belles scènes historiques. Le personnage principal, cet archevêque, qui se tourne, au nom des intérêts de l'église, contre le roi, son bienfaiteur, nous paraît très vivant, bien que, là comme dans ses autres drames, le poète ait le tort de trop souligner ses inten-

tions. Mais combien est glaciale cette lutte entre la reine Eléonore et la favorite Rosemonde ! C'est le ressort de l'œuvre, et, ce qui est, croyons-nous, contraire à la réalité, le poète en fait une des causes de l'assassinat du prélat.

Malgré leurs défauts, ces trois tragédies, les deux premières surtout, sont d'une lecture attachante ; la langue en est belle, les discours parfois éloquents, et dans les chants qu'il y a intercalés, Tennyson a retrouvé le lyrisme de ses beaux jours.

Œuvres manquées ? il répugne, vis-à-vis d'un si grand talent, de prononcer une condamnation si sommaire. Devant Shakespeare, même devant Corneille ou Schiller, ces tragédies n'ont sans doute qu'une existence assez pâle, mais elles n'en sont pas moins de beaux et nobles efforts.

Que dire maintenant de la *Promesse de mai*, sinon que des essais dramatiques de Tennyson, c'est le seul où nous ayons cru sentir la main fatiguée de la vieillesse ? L'intention morale de l'histoire prête un peu au sourire. Un jeune matérialiste, au nom des théories qu'il professe, séduit une jeune fille, en lui promettant de l'épouser, puis il veut, quelques années plus tard, et sous un nouveau nom, épouser, pour de bon, la sœur de sa victime ; celle-ci, qu'il croit morte, apparaît, et meurt de saisissement à sa vue. Il y a heureusement, à côté de ces situations invraisemblables, une jolie mise en scène rustique, et d'amusants dialogues de campagnards.

C'est en somme une défaillance, mais on peut la signaler sans tristesse, car elle a été passagère, et les dernières œuvres lyriques, dont il nous reste à parler, sont encore pleines de force et riches en beautés de premier ordre.

VIII

On sort avec une certaine joie de ces longs drames, où la voix du poète s'est un peu enflée, pour retrouver ses charmantes inspirations d'autrefois, ses idylles, toujours imprégnées d'une robuste odeur de campagne, et ses beaux récits lyriques, dont l'accent est plus vigoureux que jamais. La *Défense de Lucknow*, la ballade du bateau la *Revenge* sont des merveilles de description guerrière, et *Rizpah*, l'histoire d'une vieille mère qui va de nuit dérober un à un les os de son fils pendu pour les mettre en terre sainte, est d'un pathétique terrible. Le *Voyage de Maeldune*, dont le sujet est emprunté à une sorte d'Odyssée irlandaise, nous offre une série de tableaux éblouissants de couleur.

« Et nous arrivâmes dans l'île des fleurs ; leur haleine venait à nous sur les mers, car le printemps et le plein été étaient chacun sûr le sein de la brise ; et la fleur rouge de la passion et la clématite bleu foncé s'accrochaient aux falaises, où le long convolvulus pendait, étoilé de myriades de fleurs ; le plus haut sommet des montagnes était couvert de lis au lieu de neige, et les lis, comme des glaciers, serpentaient et descendaient à travers les feux des tulipes et des pavots, la flamme des bruyères, et la rougeur de millions de roses, qui poussaient sans une feuille et sans une épine. Et toutes ces pentes étincelantes, sans un arbre, descendant du sommet, coulaient comme un torrent de pierres précieuses, du ciel jusqu'au bleu de la mer. »

Cette richesse descriptive est l'un des dons les plus caractéristiques de Tennyson ; il l'a eu en partage dès sa jeunesse ; la première partie du *Récit de l'amoureux*, antérieure même à ses premières poésies publiées, et recueillie avec ses dernières, nous en fournit une nouvelle preuve ; il l'a composée à dix-neuf ans, et nous y trouvons cette exubérance de lyrisme, qu'il n'a eu plus

tard qu'à discipliner. A cette histoire, il a fait, il y a quelques années, une suite imitée de Boccace. Les deux parties s'adaptent assez mal, et la clarté du récit en souffre ; mais il est curieux de voir ainsi, à côté l'une de l'autre, ces productions d'époques si différentes ; c'est là qu'on peut le mieux juger de la parfaite unité du talent de Tennyson.

Une note que le poète n'a jamais prodiguée, mais qui, depuis la *Princesse*, se retrouve parfois sous le courant sérieux et lyrique de la plupart de ses œuvres, c'est la note humoristique. Elle apparaît assez accentuée dans quelques récits en patois des derniers recueils, notamment dans l'amusante pièce : *Les amoureux de la vieille fille*. L'humour de Tennyson a un caractère spécial. Il est fait presque uniquement d'une fine observation des menus détails du langage ou des gestes. Aucune trace de l'amertume de tant d'humoristes anglais, ni de la bonhomie sentimentale de quelques autres. C'est la nature même, imitée en perfection. Il y a ici un rapport évident avec Georges Eliot et ses paysans du *Mill on the Floss* ou d'*Adam Bede*.

La vieillesse se fait sentir, dans lés récents poèmes, à la prédominance des sujets graves ou tristes, à un ton de mélancolie un peu plus sombre que jadis, à un sens plus profond du côté tragique de l'existence ; le poète voit la vie à travers un prisme décoloré, et l'âge sceptique dont il est condamné à être le témoin lui inspire parfois des pensées moroses.

A ce point de vue, le plus curieux de ses récents poèmes est celui de *Locksley Hall soixante ans après*. Le héros de l'ancien *Locksley Hall* est maintenant un vieillard ; ainsi qu'autrefois, il se promène sur les plages où les flots de l'océan s'écroulent en cataractes ;

mais comme ses pensées sont différentes ! L'amertume dont son cœur était plein contre celle qui l'avait abandonné a fait place à un souvenir attendri, car l'infidèle est morte, il y a bien longtemps ; mort aussi, mais seulement d'hier, ce rival qu'il invectivait, et qui s'est pourtant trouvé un bon époux ; morte aussi celle qui fut sa femme à lui, et sa femme dévouée, quand son cœur se fut ouvert à un nouvel amour. Il n'a plus que son petit-fils, victime toute récente d'une déception semblable à celle qu'il éprouva, et il console le jeune homme, comme un bon vieillard qui sait le peu d'importance réelle de ces choses.

Mais, on s'en souvient, l'amoureux trahi de l'ancien *Locksley Hall* avait trouvé dans sa croyance au progrès la consolation de son malheur. Il a quatre-vingts ans maintenant, il a vu le train du monde, le mal toujours puissant, les hommes toujours en guerre, les mœurs toujours mauvaises. Il renonce à croire que l'humanité change jamais, que la somme du bien et du mal ne reste pas indéfiniment la même.

« Pardonnez-moi, criez : en avant ! à vous la jeunesse et l'espérance ! mais, pour moi, quatre-vingts hivers rendent le chien trop faible pour qu'il s'élance à l'appel, faible et vieux, ayant fini son temps, passant maintenant dans la nuit ; je voudrais pourtant que la race qui commence fût à moitié aussi avide de lumière que la nôtre. »

Le poète vieilli jette ainsi un regard attristé sur l'avenir. N'est-ce pas naturel ? Il est arrivé à l'âge d'homme dans une époque pleine d'espérances humanitaires, et l'avenir, qui lui apparaissait si beau, lui offre, aujourd'hui qu'il s'est fait présent, une Europe comprimée par la puissance militaire, une science sans Dieu, une démocratie sans principes élevés, une littérature

sans idéal moral. L'hymne de découragement qu'il a chanté, n'est-il pas, n'a-t-il pas été sur les lèvres de beaucoup de ses contemporains, grandis comme lui en regardant vers ces perspectives de progrès pacifique dont notre génération a détourné les yeux?

L'avenir meilleur, que la terre ne connaîtra pas, le poète n'a pas renoncé à l'espérer au delà. Il est resté fidèle à ses croyances spiritualistes. « Suis la lumière, et fais le bien, car l'homme est à demi l'auteur de sa destinée, » ainsi termine-t-il sa pièce, « jusqu'à ce que tu trouves l'ange immortel assis dans la tombe vide. »

Tennyson est resté chrétien, mais comme beaucoup d'âmes tendres, il ne voit dans le christianisme que ses côtés consolants ; il veut ignorer ces dogmes cruels, enfer, peines éternelles, qui sont, en effet, peu conformes à l'esprit de cette religion ; cependant ils existent, du moins dans l'interprétation courante, et ils sont pour beaucoup une pierre d'achoppement. Cette pensée a inspiré le poème de *Désespoir*. C'est le plus pathétique que Tennyson ait jamais fait ; on y sent passer comme le frisson d'horreur d'une humanité affamée de croyances, et accablée par la certitude définitive que le ciel est vide.

Un homme et sa femme, tous deux âmes nobles, esprits cultivés, se sont détachés du christianisme ; ayant perdu peu à peu toute foi en Dieu, désespérant de toutes choses, ils ont résolu de se noyer ensemble. Mais, tandis que la femme est emportée par les flots, l'homme est sauvé par le ministre de la secte qu'il a abandonnée ; il l'accable de reproches, et exhale son désespoir en cris sauvages.

« Nous avions été élevés dans la triste nuit de vos croyances fatalistes, et nous nous tournâmes vers l'aurore, car nous espérions une aurore; nous espérions que la lumière d'un soleil à venir disperserait les fantômes du passé, que les croyances

qui avaient rendu les peuples insensés disparaîtraient enfin, et nous nous séparâmes du Christ, notre frère humain, notre ami, car il a parlé, ou il semble qu'il ait parlé, d'un enfer sans pardon et sans fin.

. . . .

» Mais la pitié, le païen la tient pour un vice, était en moi et en elle, impuissante, prenant la place du Dieu de pitié qui devrait être. Pitié pour tout ce qui souffre dans l'étreinte d'une puissance imbécile, et pitié pour nous-mêmes, pauvres êtres vivant dans un monde sans fleurs, pitié pour tout ce qui souffre sur la terre, dans l'air, dans les abîmes, et pitié pour nous-mêmes, jusqu'à ce que nous aspirâmes à l'éternel sommeil... Un violent courant devait nous entraîner vers la haute mer. O Dieu ! dis-je, quoique en parlant je sentisse que je prenais son nom en vain. O Dieu ! Et nous nous tournâmes l'un vers l'autre, nous embrassant, nous étreignant, sachant que notre amour, que nous avions cru éternel, allait mourir... Cher amour, pour toujours et toujours, pour toujours et toujours adieu ! Jamais un cri si désolé depuis le commencement du monde, jamais un baiser si triste, non, depuis l'apparition de l'homme. Mais la vague aveugle m'a rejeté sur la rive, et vous avez sauvé ma vie désormais sans valeur. N'attendez pas de gratitude, vous avez séparé l'homme de la femme. Je suis laissé seul sur la terre, elle est toute seule dans la mer ; si une malédiction avait un sens, je vous maudirais pour ne m'avoir pas abandonné à mon sort... Et si je croyais en Dieu, je le remercierais de ce que l'autre est morte ; elle avait dans son sein un enfant qui n'a pas vu la lumière ; le plus heureux de nous tous, il a passé de la nuit dans la nuit...

» Pourquoi supporterions-nous une heure de torture, un moment de peine, si chaque homme meurt pour toujours, si toujours il souffre en vain, si la planète sans habitants doit rouler à la fin dans le silence de l'espace, veuve pour toujours d'une race disparue pour toujours, quand le ver se sera tordu une dernière fois, que le dernier ver aura fui du crâne mort et fossile laissé sur les roches d'une terre morte ?

. . . .

» L'enfer ? Si les âmes des hommes étaient immortelles, comme on le leur a dit, le débauché resterait à ses débauches, et l'avare aspirerait toujours à son or, et ainsi l'enfer serait

pour toujours ! Mais, s'il y avait un Dieu, comme vous dites, son amour aurait pouvoir sur l'enfer, jusqu'à ce qu'il l'eût fait entièrement disparaître.

» Et pourtant, j'ai eu quelquefois une vague lueur, dans mes peines les plus noires, d'un Dieu derrière tout, après tout, le seul grand Dieu que je puisse reconnaître ; mais le Dieu de l'amour et de l'enfer ensemble, ce n'est pas possible. S'il est un tel Dieu, que ce grand Dieu le maudisse et le réduise au néant ! »

Mais nous ne quittons pas Tennyson sur une note si sombre ; la page d'après, *L'ancien sage*, nous le montre trouvant dans l'accomplissement du devoir le premier pas vers la vérité, la première réponse aux doutes qui obscurcissent l'esprit. Penser bien, agir bien, n'est-ce pas, en effet, depuis que l'homme existe, le chemin le plus sûr pour arriver à ce qu'il peut posséder de certitude ?

IX

Le talent de Tennyson, si varié dans ses inventions, et cependant partout si semblable à lui-même, expliquerait en tout temps le succès qu'il a obtenu. Mais le poète a eu encore, nous l'avons dit, le privilège de venir à son heure. Il a satisfait le goût d'une génération que le romantisme avait habituée à des sensations poétiques nouvelles, mais qu'il avait fatiguée de ses éclats de voix. Wordsworth avait déjà profité, dans sa vieillesse, de ce retour du public aux sentiments paisibles et raisonnables ; Tennyson a subi l'influence de celui dont il a recueilli la couronne de lauréat ; il lui a pris l'inspiration sereine, le don de poétiser les réalités les plus humbles ; il a ajouté à cela une imagination brillante, une invention toujours féconde, une forme d'une pureté parfaite. Wordsworth est souvent monotone ; Tennyson ne lasse jamais. Il a été le poète par excellence de cette époque tranquille, encore glorieuse, que les Anglais

nomment avec orgueil « l'époque victorienne. » A ce point de vue, la faveur de la souveraine a été judicieuse. Parmi ses rivaux, Robert Browning a plus de profondeur, Swinburne plus de puissance, mais Tennyson ré pond beaucoup mieux que tous les deux à ces besoins de curiosité raffinée, de dilettantisme aimable, de correction morale et sociale qui ont caractérisé son temps.

Si maintenant nous portons nos regards au delà de l'Angleterre, et si nous plaçons Tennyson au milieu des grands poètes de tous les temps et de tous les pays, nous verrons qu'il y tient encore un rang enviable.

Il n'est pas précisément un créateur ; il n'a chanté que d'une voix discrète, et dans de rares occasions, ses douleurs personnelles ; il n'a remué que par instants les questions vitales qui nous passionnent. Son domaine n'est pas sur les sommets du grand art ; il est à mi-côte, si l'on peut ainsi dire. Le poète n'a vécu ni avec les dieux ni tout à fait avec les hommes, mais dans une région intermédiaire, où les choses humaines ont leurs formes les plus exquises. La beauté au culte de laquelle il est resté toujours attaché se distingue moins par la grandeur que par la grâce ; elle n'a pas la noblesse parfaite des lignes, mais elle a ce charme fait de traits délicats, de nuances fugitives, de jeux changeants de lumière.

Parce qu'il est le poète de la grâce, on lui a reproché souvent de manquer de passion et de virilité. Appliqué à beaucoup de ses œuvres, ce reproche n'est pas sans justesse. On sort ébloui et charmé de leur lecture, mais on en garde je ne sais quel remords. Ce sont trop d'heures passées à entendre le chant du rossignol, et nous risquons d'y oublier les devoirs plus sérieux, comme les Lotophages oubliaient leur patrie. « Cette

poésie est délicieuse, a dit M. Montégut, mais les eaux du Léthé devaient avoir le même goût. »

Pourtant, Tennyson a su tirer de son instrument des sons graves et profonds ; s'il a dissimulé souvent l'artiste viril qui est en lui, c'est qu'il a, d'une façon générale, conçu autrement le rôle du poète. Sa conception n'est-elle pas légitime? Rendre la pure beauté, sans la vigueur, qui la déforme un peu, sans les passions, qui la marquent, ne prendre que la fleur des choses et des sentiments, assourdir la joie, adoucir la tristesse, voilà ce qu'il a su faire, et avec une telle perfection qu'il a pris rang à côté des maîtres.

« Le monde qui a écouté Tennyson vaut mieux que notre monde de bourgeois et de bohêmes. Mais j'aime mieux Alfred de Musset que Tennyson. » Ainsi dit M. Taine, en terminant la belle étude qu'il a consacrée à notre poète: Nous serons moins exclusif encore. Nous saurons admirer les cris de passion et de désespoir les plus sincères qui furent jamais, mais nous n'admirerons pas moins toute cette longue vie, pleine de dignité, consacrée à perfectionner un talent harmonieux et pur.

Nous saluerons donc de notre respectueuse sympathie le noble vieillard, le plus grand peut-être des poètes qui restent encore à l'Europe. Nous le lirons et le relirons ; nous pourrons avoir à chercher ailleurs des enseignements virils, mais, quand notre esprit fatigué aura besoin de chants, il n'en trouvera nulle part de plus exquis.

HENRI JACOTTET.

SOUVENIRS

D'UN SÉJOUR EN RUSSIE

SECONDE PARTIE[1]

Moscou.

I

Si Pétersbourg impose par sa magnificence et par ses grands airs de ville impériale, Moscou étonne par son étendue, sa désinvolture et l'infinie variété de ses maisons, de ses édifices et de ses rues. Pétersbourg se déploie orgueilleusement avec ses palais et ses pompeuses Perspectives ; c'est la ville de la ligne droite et de la symétrie savante. Moscou s'étale librement, sans souci de l'espace et de la régularité ; il a un air de bonhomie et de mollesse qui annonce déjà l'Orient, et l'on sent que les Tatars et les Kalmouks ont jadis passé par là. Sa grande rivale des bords de la Néva est une cité absolument européenne, malgré son bazar et ses coupoles byzantines ; Moscou a quelque chose d'asiatique, qui a son charme et qui ne lui messied pas. Il monte, il descend, il s'évase en places immenses, bordées de maisons basses et très espacées, qui leur font un cadre vague et ouvert

[1] Pour la première partie, voir la livraison d'avril.

de tous les côtés ; puis, tout à coup, il s'étrangle en ruelles qui aboutissent à des rues d'une largeur extravagante. Ici, une impasse où vous vous engagez sans crainte, puis qui se trahit et vous trahit après un bon quart d'heure de marche ; là, un carrefour de gros village où vous vous arrêtez inquiet, perdu, ne sachant quelle rue choisir ni à quelle direction vous fier. La rue principale, qui représente à Moscou le centre des affaires et de la vie sociale, la rue des étrangers, des beaux magasins, des loyers coûteux, où l'on entend parler le français et l'allemand plus encore que le russe, le Pont-des-Maréchaux en un mot (*Kousniewski Most*), est une voie irrégulière et même tortueuse ; très large à certains endroits, rétrécie dans d'autres, d'une pente fort raide à l'une de ses extrémités et vers le milieu, elle n'a aucune prétention à la symétrie et à la magnificence. On y voit des maisons de trois ou quatre étages à côté d'autres qui n'ont guère qu'un rez-de-chaussée, les unes en retraite, les autres avançant sur le trottoir, proprettes, luisantes, badigeonnées de toutes les couleurs, la plupart en briques, quelques-unes en bois ; elles sont gaies et attrayantes, parce qu'elles ne sont pas uniformes ; du reste, pas l'ombre de pont ni de maréchaux, malgré les promesses du nom. Les trois Perspectives de Pétersbourg sont remplacées à Moscou par de grands boulevards, qu'assombrissent d'épaisses allées d'arbres très touffus, très élevés, qu'on émonde rarement. La circulation est peu animée sur ces boulevards, et le commerce peu actif, car il se confine de préférence dans les rues du centre, où il se sent moins perdu et plus en vue que dans ces larges promenades d'une longueur démesurée.

Moscou renferme encore aujourd'hui plus de maisons

de bois que de maisons de pierre ou de briques, en dépit de la loi qui, depuis un demi-siècle environ, interdit de construire de nouvelles habitations de bois et même de restaurer les anciennes ; mais les incendies y sont moins fréquents qu'on ne devrait s'y attendre dans une cité aussi combustible, car locataires et propriétaires sont habitués à prendre des précautions extrêmes, et le service des pompes est prompt et fort bien organisé. En général les maisons moscovites ne sont pas très élégantes extérieurement, et la vanité ne s'y est pas donné carrière comme à Pétersbourg ; elles n'ont nulle honte d'être en bois et ne cachent ni leurs poutres ni leurs planches, qui sont enduites le plus souvent d'un vernis jaune, solide, dit-on, mais à coup sûr criard et désagréable à l'œil. L'aménagement et le confort intérieurs n'en sont pas moins très bien entendus. Les chambres sont hautes, vastes, bien aérées et bien éclairées ; partout des tapis moelleux en hiver et des nattes en été. Point de portes intérieures ; des portières d'une couleur vive séparent les pièces, et, comme elles restent toujours écartées par des embrasses, on passe d'une chambre à l'autre sans être obligé de tourner un bouton ni de soulever un rideau.

Les maisons de Moscou, surtout celles de bois, sont imperméables à l'humidité et au froid. Les doubles ou triples rangées de planches et de rondins dont elles sont faites sont si exactement jointes par de l'étoupe et du ciment que l'air extérieur ne peut y pénétrer. Toutes les pièces sont pourvues de doubles fenêtres ; dans l'intervalle qui sépare les deux châssis vitrés, on étend en hiver une épaisse couche de ouate, et sur cette ouate on répand du sel et des morceaux de charbon qui pompent le peu d'humidité à laquelle la croisée extérieure

pourrait livrer passage. Même pendant les froids les plus aigus, il règne dans tous les corridors, les escaliers, les vestibules et les chambres une chaleur douce et parfaitement égale, de sorte que le thermomètre a beau descendre au dehors à —30 et 35 degrés Réaumur [1], on n'en sait rien au dedans, et les dames se promènent dans leurs appartements en robe claire d'indienne ou de soie, et n'ont pas même l'air de se douter qu'un hiver hyperboréen guette à la porte. « Je n'ai jamais grelotté qu'en Italie et en Espagne, me disait une dame russe, et il me tardait de revenir passer l'hiver à Moscou pour avoir chaud. » En effet, l'hiver se voit en Russie et il se sent ailleurs ; c'est que dans nul pays on ne s'entend mieux à le chasser de chez soi. Dans les maisons riches et de construction récente, on a établi de vastes calorifères en sous-sol, qui ne s'éteignent jamais pendant plus de six mois de l'année et qui cependant ne dévorent que du bois. Dans les maisons bourgeoises, chaque pièce renferme un gros poêle de faïence, qu'un domestique bourre le jour et la nuit et qu'on ne laisse guère s'éteindre non plus. Ce poêle prend des proportions énormes dans les maisons de paysans et, placé au milieu de la salle principale, il l'envahit si bien qu'il ne reste que quatre étroits couloirs tout autour de la pièce. La famille, hommes, femmes et enfants, mange, dort et travaille en hiver sur ce poêle et n'en descend guère que pour lui servir sa pâture de sapin et de bouleau, et pour sortir de l'isba.

Grâce à ces précautions, le Moscovite, riche ou pauvre, brave des températures dont nous n'avons aucune idée dans nos pays. Mais cette chaleur artificielle dont il s'entoure, cet air renfermé qu'il respire pendant la moi-

[1] La seule graduation usitée en Russie.

tié de l'année, sont au fond très préjudiciables à la santé. On rencontre rarement à Moscou des enfants et des jeunes gens au teint frais et aux allures vives ; une pâleur plombée, des cercles bleuâtres autour des yeux, des intumescences aux mains, aux lèvres, au nez, disent clairement que les scrofules et la chlorose exercent leurs ravages dans bien des familles, et surtout parmi les jeunes filles nobles, qui sortent très rarement en hiver, et jamais à pied. Il est à remarquer que Moscou, sans être aussi malsain que Pétersbourg, a un climat bien plus rude ; il a beau être situé à près de 800 kilomètres plus au sud, l'hiver y est plus long, plus constant et bien plus rigoureux. Le voisinage de la mer tempère à Pétersbourg les rigueurs du froid ; mais Moscou, placé au milieu des terres, à 200 lieues de la mer la plus proche, exposé aux vents du nord, n'a rien qui le défende des froids extrêmes, et le thermomètre y descend quelquefois en janvier à — 36° Réaumur. Les Russes, qui redoutent si peu ces frimas, conviennent eux-mêmes qu'à une pareille température il est imprudent de sortir de sa maison, si bien botté, fourré et capitonné que l'on soit. Le froid aurait de la peine sans doute à percer une cuirasse de fourrure épaisse de trois centimètres, mais vos yeux, et votre nez surtout, que vous ne pourriez emprisonner avec le reste, risqueraient de geler sur place ; vos poumons, horriblement oppressés, comme si l'air se glaçait en y entrant, seraient aussitôt menacés d'une congestion qui tournerait facilement à la fluxion de poitrine. Au-dessous de 30 degrés, la salive que vous rejetez au dehors tombe en glaçons sur le sol ; vos cils, vos sourcils, votre menton et vos cheveux se hérissent de stalactites, et la plus belle barbe noire devient une barbe blanche de vieux pontife. Pendant les jours où le ther-

momètre descend à —35°, Moscou est presque désert et beaucoup de magasins restent fermés ; mais il est facile de prévoir ce froid terrible, qui se produit graduellement et qui ne dure jamais longtemps, de sorte qu'on ne risque pas d'être affamé chez soi ; du reste, cette température ne se présente pas tous les hivers, et, sans même atteindre à une pareille intensité, le froid joue de fort mauvais tours aux promeneurs inexpérimentés. A —25°, les oreilles et le nez qui ne sont pas suffisamment protégés commencent à jaunir et à prendre des tons de cire, signes avant-coureurs d'une congélation prochaine. Le passant qui voit votre danger vous en avertit charitablement, car vous ne vous apercevez de la chose que lorsqu'il est déjà trop tard, aucune cuisson, aucun picotement ne précédant cette conclusion fatale.

Je me souviens qu'un jour un homme du peuple, après avoir pris une poignée de neige, se jeta brusquement sur moi et me saisit le nez ; je crus d'abord à une agression brutale et j'allais riposter de mon mieux au butor, lorsqu'il me dit fort doucement que c'était pour mon bien, et il me le prouva en me frottant vigoureusement le nez avec la neige qu'il tenait à la main. Je lui dois et mon nez et de la reconnaissance ; mais je n'en fus pas moins retenu plusieurs jours à la maison par une sorte d'érésipèle, qui donnait à cette partie de mon visage une vague ressemblance avec un tubercule. J'avais renouvelé à mes dépens l'expérience d'Alexandre Dumas.

Au fond, ces grands froids sont gais et les Russes les aiment beaucoup ; ils se plaignent même lorsque l'hiver se montre trop clément : « Quand reviendront nos beaux froids ? » s'écrient-ils. Ces beaux froids, ils les préfèrent souvent à l'été, car la saison chaude, — je n'ose pas dire la belle saison, — est généralement très pluvieuse, de

sorte qu'on a pu dire que Moscou a deux hivers : l'hiver blanc et l'hiver vert, et le premier est infiniment plus agréable que le second. Le ciel lui-même, d'un bleu clair indéfinissable, étincelle gaiement et a l'air de se réjouir de ces frimas. L'air tranquille permet aux myriades de molécules d'eau qu'il contient de se cristalliser, et ces innombrables paillettes de glace qui flottent dans l'espace s'irisent au soleil de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et vous éblouissent de leurs tourbillons bleus, rouges, jaunes, orange ; c'est d'un effet étrange et magique.

Les petits chevaux russes qui font voler les traîneaux sur la neige durcie sont fouettés par ce froid bien plus que par leurs maîtres, et ils vous emportent à travers les rues comme s'ils avaient des troupeaux de loups à leurs trousses. Votre traîneau rencontre-t-il sur sa route une borne, un creux, un obstacle quelconque, malheur à vous ! Vous êtes violemment jeté au dehors par une effroyable secousse que vous ne pouvez ni prévoir ni prévenir, et vous allez rouler à droite ou à gauche, ou renverser un passant qui sait ce qu'il en est et ne vous en veut pas. Pendant ce temps, votre traîneau poursuit son vol, et c'est avec peine que le cocher arrête son attelage pour vous attendre et vous recueillir, froissé, moulu, contusionné peut-être, mais presque toujours sans grande avarie.

Oh ! ces chevaux moscovites ! Quelle singulière mine ils ont sous les coups de ce froid qui les lance à toute vapeur ; oui, à toute vapeur, j'ose le dire, car la chaleur qu'ils dégagent dans leur course folle, rencontrant cet air glacé, forme une vapeur qui les enveloppe comme d'un brouillard. Théophile Gautier les a admirablement peints en quelques lignes : « Le cheval, échauffé par la rapidité de la course, souffle des jets de fumée comme

un dragon de la fable, et de ses flancs en sueur s'élève un brouillard qui l'accompagne. En passant, vous voyez les chevaux d'autres isvoschiks arrêtés devant leurs mangeoires ; la transpiration s'est gelée sur leurs corps ; ils sont tout pralinés et comme pris dans une croûte de glace semblable à de la pâte de verre. Lorsqu'ils se remettent en marche, la pellicule se brise, se détache et fond pour se reformer au premier temps d'arrêt. »

II

Ceci m'amène tout naturellement à parler des *isvoschiks*, l'une des curiosités de Moscou. L'isvoschik est une sorte de cocher de fiacre, mais il se distingue autant des cochers de notre pays que sa voiture se distingue de nos fiacres. Son nom s'applique aussi bien à son véhicule qu'à lui-même, et l'on dit également appeler un isvoschik et monter dans un isvoschik.

Bien qu'on ne puisse trouver en Russie une seule voiture indigène qui soit moelleuse ou simplement commode, on en compte beaucoup de variétés, qui feraient le bonheur d'un collectionneur de voitures, s'il en existait. Elles diffèrent les unes des autres par la forme, par le nom, par le système d'attelage et par les diverses manières dont elles vous font rebondir et vous rompent les os.

L'une des plus curieuses est la *guitare*, dont le nom russe m'échappe. C'est le plus ancien et le plus primitif de ces véhicules, et on le dit d'origine mongole ; on ne le trouve plus guère à Saint-Pétersbourg, mais à Moscou, où il tend aussi à disparaître, on en voit encore un assez grand nombre dans les quartiers populeux. La guitare consiste en une planchette longue et étroite, rembourrée

d'un peu de paille serrée, couverte de drap bleu ou vert et montée sur quatre roues basses ; elle n'a ni ressorts, ni dossier. Le voyageur se place à califourchon sur cette planchette et appuie ses talons sur deux marchepieds qui lui servent d'étriers. Le moujik à large barbe qui représente le cocher s'assied devant lui à quelques centimètres de distance : il dit un mot ou donne un léger coup de bride à son bidet, petit cheval étriqué, à peine gros comme un âne, et le martyre commence. Ce sont des balancements, des chocs, des secousses, un tangage et un roulis à vous décrocher le cœur et les entrailles. On s'y fait pourtant, surtout si l'on y est forcé, c'est-à-dire si l'on est pauvre, car pour un *grivnik* (25 centimes) la guitare se charge de faire rebondir pendant une heure son patient sur les affreux cailloux de la grand'-ville. Pas n'est besoin de connaître tous les arcanes de la langue russe pour se faire conduire par ces bons isvoschiks. Trois mots suffisent : *na pravo*, à droite, *na laevo*, à gauche, *stoï*, arrête. Vous y ajoutez, si vous voulez, une autre langue que l'isvoschik comprend beaucoup mieux que le français et l'allemand ; c'est un coup de poing dans le dos, si vous désirez qu'il presse le pas, et sept ou huit autres s'il se trompe et vous égare, ce qui lui arrive quelquefois.

Vêtu d'un caftan de gros drap bleu, sans boutons, qu'il serre à la taille au moyen d'une ceinture de laine rouge, chaussé de grosses bottes, coiffé d'une toque énorme à quatre cornes, assez semblable à celle que portent les juges en cour d'assises, l'isvoschik n'a pas mauvaise façon en été ; en hiver, lorsqu'il porte sa grosse touloupe en peau de mouton, dont il tourne le poil en dedans et qui l'enveloppe de haut en bas, et son énorme bonnet, dont la fauve toison se confond avec sa chevelure et sa barbe

de filasse, on le prendrait pour un Esquimau. L'isvoschik a l'habitude de demander au voyageur trois fois plus qu'il n'espère obtenir ; il faut toujours commencer par un marchandage avec lui ; c'est, du reste, le seul moment où il sorte de sa placidité ordinaire et où il s'échauffe un peu. Quand on est pressé, on supprime les débats, on monte dans sa voiture, on lui lance l'adresse et, en le quittant, on lui jette ce qu'on veut ; s'il trouve la somme insuffisante, il se contente de grommeler dans sa barbe, mais il ne vous poursuit pas.

Rien de plus touchant du reste que la tendresse de ces bons isvoschiks pour leurs chevaux ; ils ne les traitent pas comme des bêtes, ni même comme des serviteurs, mais comme des frères et des amis. Ils les flattent de la main et joignent à leurs caresses d'affectueux discours où l'on entend roucouler les doux noms de *duchinka maïa*, ma petite âme, de *mouïl moï*, mon chéri. Le fouet dont ils sont armés est dans leur main comme le bâton dans la main d'un maréchal : ils ne s'en servent pas, c'est un emblème. Au départ, l'isvoschik secoue un peu les brides ; à l'arrivée, il les laisse retomber sur le dos du cheval, qui n'en demande pas davantage pour comprendre et obéir. S'il plaît à l'animal de ralentir sa marche, le maître, respectant cette paresse, attendra patiemment que son compagnon retrouve un peu d'entrain ; tout au plus cherchera-t-il à réveiller son zèle par quelques bonnes paroles. Et puis, ce sont des soins, des attentions, des ménagements ! Un jour, je montai dans un droschki que je vis arrêté au coin d'une rue et je donnai mon adresse à l'isvoschik ; il me dit quelques mots que je ne compris pas. Je le pressai de partir, mais, pour toute réponse, il me montra son cheval, le museau plongé dans un seau d'avoine. Ce geste me dit

clairement : « Impossible, monsieur, on ne dérange pas l'honnête cheval qui dîne. » Je descendis donc et allai à la recherche d'un autre véhicule.

Le *droschki* russe est une sorte de coupé à deux places qui est fort usité à Moscou. Comme il est pourvu d'un siège de drap rembourré de laine, qu'il a une capote de cuir qui protège la tête du voyageur, qu'enfin, prétend-on, il existe entre les roues et le plancher de la voiture quelque chose qui tient lieu de ressorts, le droschki se loue plus cher que les autres véhicules indigènes ; il est ordinairement attelé d'un seul cheval, d'assez triste mine, il est vrai, mais qui ne laisse pas d'être un modèle de patience, et de résister bravement à tous les temps, à toutes les fatigues et à toutes les privations. Plusieurs de ces chevaux étonnent vivement l'étranger par leur pelage blanc, tout plaqué de larges taches rouges, qui les fait prendre de loin pour de petites vaches.

Le *tarantass* sert surtout à voyager en province ; c'est une espèce de gros char de solide charpente, sans ressorts, cela s'entend, surmonté d'une vaste capote mobile en toile grossière, sous laquelle s'entassent les gens condamnés à subir les tortures de cet abominable véhicule. Il est ordinairement attelé de quatre ou cinq chevaux de front, qui, dans les montées, dans les descentes, sur les rochers, dans les fondrières, courent toujours à bride abattue. Naturellement, plus on va vite, plus le supplice est atroce ; mais l'iemschik qui conduit n'entend ni vos cris, ni vos supplications ; le tarantass roule ou plutôt bondit toujours jusqu'à destination. J'ai fait, pour mon compte, le voyage de Riazan à Moscou en tarantass, et je crois y avoir expié tous mes péchés passés et futurs.

Le *téléga* est un char plus léger, ce qui lui permet de

sauter plus haut quand, lancé au galop de ses deux ou trois chevaux, il rencontre sur sa route un tronc d'arbre ou un obstacle quelconque.

La *troïka* est, dans l'empire des tsars, le roi des véhicules : c'est le traîneau, le fameux traîneau russe qui va comme l'éclair et qui supporte gaillardement, sans s'arrêter ni jour ni nuit, des promenades de soixante jours, de Saint-Pétersbourg jusqu'aux extrémités orientales de la Sibérie. Qu'elle soit grande ou petite, qu'elle porte un gros boyard ou un pauvre moujik, la vraie troïka varie peu de forme. Elle est toujours pourvue d'une *douga* [1] entourée de clochettes ou de grelots, qui accompagnent la course d'une musique gaie, sinon harmonieuse; assez large et évasée, elle est peu élevée sur ses patins, de sorte que, s'il lui prend fantaisie de rejeter au dehors les voyageurs qu'elle emporte, — et ce jeu semble lui plaire beaucoup, — ceux-ci en sont quittes pour un plongeon dans la neige, désagréable sans doute, mais nullement périlleux. Les traîneaux fermés, capitonnés et confortables ne sont rares ni à Pétersbourg ni même à Moscou; mais une troïka qui veut mériter son nom doit être entièrement découverte. Une peau de renard bleu, de zibeline, d'ours, de genette ou de mouton, suivant la position et la fortune du propriétaire, recouvre les jambes et les genoux. Pour le reste, on s'en remet au bonnet de fourrure et à l'épaisse et longue pelisse, dont le vaste collet peut se remonter bien au-dessus de la tête.

Les voitures de toute espèce et de toutes dimensions qui sillonnent en tous sens les rues de Moscou sont innombrables ; on en rencontre partout, car elles n'ont

[1] La *douga* est un arc allongé qui, fixé aux brancards, les écarte et maintient la distance entre les chevaux.



pas plus de stations que de tarifs; quand elles sont vides, elles s'arrêtent au bord d'un trottoir, ou plutôt elles parcourent lentement les rues, attendant qu'un piéton les prenne au passage. La rapidité de leur course dépend beaucoup de l'importance du pourboire promis ; si vous êtes pressé, je vous conseille de ne pas lésiner, car Moscou est si étendu que votre isvoschik peut vous promener trois ou quatre heures dans la ville avant de vous déposer au but.

III

« Vaste comme Moscou, » voilà en effet un dicton slave que cette vieille cité justifie de reste. Bien qu'elle compte à peine 600 000 habitants, 70 000 de moins que Pétersbourg, elle embrasse une superficie bien plus considérable. Les places y sont plus nombreuses ; quelques-unes paraissent presque illimitées; de plus, les maisons y sont moins hautes, la plupart n'ayant qu'un rez-de-chaussée et un étage. Chacune est habitée par une seule famille; certains grands propriétaires occupent même avec leurs parents et leur personnel le quart ou la moitié d'une longue rue. C'est ainsi que la *Loubianka*, la *Pretschistinka*, la *Dmitrovka*, la *Tverskaïa*, le *Léontievski-pérèoulok* et tant d'autres, sans être fort peuplés, s'allongent indéfiniment, et le piéton peut croire qu'il n'en verra jamais la fin. Pour ma part, je n'ai pas poussé une seule fois jusqu'au bout de la *Sadovaïa-ulitza* (rue des Jardins) et cependant je l'ai souvent arpentée pour rendre visite à des amis. Bien plus, je n'ai jamais franchi les ponts de la Moscova. Cette rivière, un affluent du Volga, est aussi étroite, aussi languissante, aussi pauvre d'eau que la Néva est large, profonde et imposante. Elle serpente au pied du Kremlin et divise Moscou en deux

moitiés presque égales. L'une contient le Kremlin, l'université, le Gastini-Dvor, les théâtres, les principaux monuments, tout le commerce de détail et de luxe, et elle est le centre de la vie mondaine. L'autre est occupée par des écoles spéciales, des séminaires, des couvents, d'innombrables églises, et elle est habitée par les gros marchands russes, souvent très riches, mais peu policés et parfaitement ignorants [1]. Les étrangers, que rien n'attire dans cette seconde cité, ne la fréquentent guère, et j'avoue à ma honte que je n'y ai jamais mis les pieds pendant le séjour de deux ans que j'ai fait à Moscou. La rive droite était bien assez grande pour moi, et je savais qu'elle contient tout ce que Moscou peut présenter d'intéressant.

Le Kremlin d'abord.

Le Kremlin n'est point la forteresse de Moscou, comme on l'a dit souvent, et il n'a rien de ce qu'il faut non seulement pour protéger la ville, mais encore pour se défendre lui-même. C'est une sorte de cité sainte qui, entourée de murailles et flanquée de grosses tours à clochers ou à créneaux, se compose d'un bizarre assemblage de palais inhabités, de monastères et de petites églises serrées les unes contre les autres. Le Kremlin est le noyau de Moscou : tout se groupe autour de lui ; plus élevé que le reste de la ville, dont il occupe le centre et dont il se sépare par d'immenses places, il trône comme

[1] Malgré les énormes affaires qu'ils brassent, beaucoup de ces marchands ne connaissent en fait de tenue de livres que le maniement de rondelles creuses qu'ils font courir rapidement sur des tiges de métal fixées dans un cadre de bois. Suivant le côté où ils les poussent, ces rondelles leur fournissent tous les calculs et leur donnent tous les résultats dont ils ont besoin. Enveloppés des pieds à la tête dans leur *chouba* (grosse pelisse), ils se promènent de long en large dans leurs magasins, où ils ne font pas de feu en hiver, de peur des incendies, et dont ils laissent toujours la porte ouverte.



un dieu protecteur sur la vieille capitale. C'est en même temps le sanctuaire de la monarchie, le palladium de la religion, la citadelle par excellence, la montagne sacrée. Il est défendu de franchir la porte principale, le *Spasskoï-dvor*, qui donne accès dans l'enceinte, sans s'incliner profondément et sans ôter son chapeau. L'étranger qui, par ignorance ou scepticisme, néglige cette formalité, risque fort de voir voler au loin le chapeau sacrilège, s'il vient à rencontrer un Moscovite sous cette voûte, et la tradition rapporte qu'un coup de vent envoyé par la Vierge y fit tomber le bicorne de Napoléon Ier, qui avait prétendu se dispenser de cette marque de respect. Anciennement, celui qui passait sous le Spasskoï-dvor sans se découvrir était arrêté par le factionnaire et obligé de se jeter cinquante fois à genoux devant l'image de la Vierge d'Inverski, qui est suspendue à l'entrée du passage, derrière une petite lampe toujours allumée.

Le peuple russe honore un certain nombre de Vierges qui ont chacune leur spécialité; l'une fait des cures merveilleuses, l'autre vous défend en voyage, sur terre et sur mer, de tout accident fâcheux ; celle-ci tire adroitement des grâces et des faveurs de l'âme du souverain, celle-là fait prospérer le commerce ; quelques-unes même ont accepté l'étrange mission de faire naître des enfants chez des époux qui n'en ont pas ou pas assez. Mais la Vierge qui, à Moscou, éclipse toutes les autres, est Notre-Dame-d'Inverski : elle sauve de la maladie, de la ruine, de la colère du tsar ; elle préserve des incendies, et c'est elle qui, selon la tradition, arrêta à point l'embrasement de Moscou en 1812. Grands et petits, bourgeois et manants, ne manquent pas de faire leurs dévotions devant son image et d'implorer ses bontés

dans toutes les circonstances solennelles de leur vie. Les riches seigneurs font mieux encore : comme la Vierge d'Inverski opère aussi à domicile, ils l'invitent à venir chez eux, et pour cela ils adressent une supplique au métropolitain de Moscou, qui décide si le cas allégué pour obtenir cette faveur est de si grande importance qu'il mérite un tel honneur et justifie un tel dérangement. La décision est généralement favorable quand le solliciteur est connu pour suffisamment puissant, riche et généreux. Une voiture de gala, attelée de six chevaux noirs, est alors envoyée à la Vierge, que deux prélats descendent de sa niche avec tout le respect imaginable et installent délicatement dans le fond du carrosse. Un évêque et un archimandrite s'assoient devant elle ; deux autres prêtres, faisant office de laquais, se tiennent debout derrière la voiture, qui est conduite par un moine en grande tenue, servant de cocher. Puis l'équipage sacré, s'avançant majestueusement entre deux haies de gens prosternés, se rend d'un pas lent devant la maison du seigneur privilégié. L'image est portée par l'évêque, qui la tient au-dessus de sa tête de ses deux bras levés, et, accompagnée des membres de la famille, des amis et des valets en brillante livrée, elle fait son entrée dans le grand salon de réception, où elle est placée sur un somptueux autel, dressé pour la circonstance. Là, elle « écoute » une messe prononcée en son honneur et reçoit les supplications et requêtes de la famille agenouillée. Le service fini, elle est reconduite à son poste avec le même cérémonial. Le reste est affaire à règler entre le riche boyard et le trésorier du chapitre.

Une fois qu'on a franchi la porte de Spasskoï, — et il y en a quelques autres encore, — on se trouve en face d'une immense esplanade couverte d'édifices religieux ou pro-

fanes, qui sont séparés par des places dallées, et dont l'architecture, datant de toutes les époques, a été empruntée à tous les styles connus, depuis le grec le plus pur jusqu'au chinois le plus fantaisiste. Les églises y sont très nombreuses, et cinq d'entre elles ont le nom et le rang de cathédrales (*sobor*). Aucune n'est bien grande, et elles se ressemblent comme des sœurs jumelles. La plus vieille et la plus vénérée est celle de l'Assomption, où se fait le couronnement des tsars et dans laquelle eut lieu, en 1883, le sacre, si longtemps différé, d'Alexandre III. Quelques-unes de ces églises, — et ce ne sont pas les moins curieuses, — sont comprises dans l'enceinte du monastère des Miracles et du couvent des religieuses de l'Ascension.

Quant aux palais profanes, on en trouve de toutes les formes, de tous les styles et de tous les âges. Le nouveau palais impérial, le plus grand, le plus somptueux de tous, n'est ni le plus élégant ni le plus intéressant, malgré les dorures étincelantes de l'intérieur et l'immense étendue de la salle du trône, où quatre mille échines peuvent se courber à l'aise autour du fauteuil impérial. Je lui préfère infiniment le Belvédère, ou *Téréma*, qui date des premiers tsars de Moscou et qui, avec son dessin irrégulier, est original, pittoresque, et ne manque pas de grâce. Quand on a passé devant le pavillon dit des *Petits-Plaisirs*, sur lequel on raconte des choses assez mystérieuses, mais que peut seul visiter le voyageur muni d'une autorisation spéciale, on va voir le nouvel arsenal, où est renfermé le trésor impérial et qui contient en joyaux, en bijoux, en ouvrages d'orfèvrerie et en armes précieuses des richesses incalculables.

Mais la principale attraction du Kremlin, le clou, si

l'on peut se servir de ce misérable mot pour une si grande chose, est la tour d'Ivan-Véliki, construite vers 1600 par le tsar Boris-Godounoff, en souvenir d'une affreuse famine qui désola le pays sous son règne. C'est une sorte de campanile qui rappelle très peu celui de Venise et qui est beaucoup plus élevé, car il mesure 85 mètres de hauteur. La tour d'Ivan-Veliki protège une petite église, dédiée à saint-Jean-le-Climaque, auprès de laquelle elle est comme un géant qui veillerait sur un bébé couché à ses pieds. Elle est composée de trois étages en retraite l'un sur l'autre, et couronnée par un de ces énormes oignons de tulipe dorés qui brillent sur toutes les églises russes ; cette coupole est elle-même surmontée d'une croix grecque très élégante et très élevée, qui remplace, dit-on, celle que Napoléon Ier fit enlever en 1812, la croyant d'or massif, et jeter ensuite à la voirie quand il s'aperçut qu'il était volé.

Le clocher d'Ivan-Veliki loge toute une nichée de cloches, dont quelques-unes sont de très grosse taille ; d'autres, plus petites, sont précieuses par la forte proportion d'argent qui entre dans leur alliage. Ce sont ces cloches, une trentaine environ, qui, la veille de Pâques, à minuit, donnent aux mille autres cloches de Moscou le signal auquel celles-ci répondent immédiatement et avec un ensemble parfait, en célébrant à toute volée la résurrection de Jésus-Christ. A ce moment, tous les habitants de Moscou sortent de chez eux pour se rendre à l'église, au sein d'un carillon capable de briser les tympans les plus solides. La jeunesse surtout ne manque pas une si belle occasion d'aller faire ses dévotions, car, au moment où les prêtres s'écrient devant l'iconostase : *Christos voscress* (Christ est ressuscité), tous les assistants, jeunes et vieux, hommes et femmes, se donnent un baiser

sur la bouche. Les jeunes gens ont le droit d'embrasser toutes les jeunes dames qu'ils rencontrent, même les inconnues, même les grandes duchesses ; vous jugez s'ils profitent de la permission ! On prétend même que les jeunes filles ne choisissent pas de préférence ce jour-là pour rester chez elles ; mais je n'en crois rien.

Puisque je parle de cloches, je ne puis passer sous silence le fameux *Tsar kolokol*, la reine des cloches. C'est en effet la plus grosse cloche qu'on connaisse. Elle pèse 405 000 livres et mesure cinq mètres de diamètre sur six et demi de hauteur. Douze convives peuvent, à l'intérieur, dîner à l'aise autour de la même table, et autant de domestiques courir autour d'eux pour les servir. Fondue en 1668, elle fut, pendant un incendie, précipitée du clocher où elle était suspendue et brisée en plusieurs morceaux. On la refondit en 1733 et on la logea provisoirement dans un édifice de bois. Un nouvel incendie descella les crampons de fer qui la retenaient, la fit tomber sur le sol, où elle s'enfonça si profondément qu'on ne parvint à la retirer que cent ans plus tard, sous le règne de Nicolas. Ce fut l'architecte de Saint-Isaac, M. de Montferrand, qui, grâce à des machines perfectionnées, réussit à l'arracher de la fosse qu'elle s'était creusée. Les câbles dont on se servit pour la suspendre de nouveau se cassèrent sous son poids. Décidément, elle y mettait de la mauvaise volonté ; on renonça donc à la suspendre et on l'installa en plein air sur un beau socle de pierre, où elle trône encore aujourd'hui. Un énorme morceau s'étant détaché lors de la chute du monstre, l'architecte ne chercha pas à le ressouder, et il le plaça contre le socle. Le trou formé par la cassure est assez grand pour qu'un homme puisse entrer, sans se baisser, dans le corps de ce géant de bronze.

IV

Les églises situées dans l'enceinte du Kremlin peuvent être les plus anciennes et les plus vénérées, mais elles ne sont ni les plus grandes, ni les plus belles, ni les plus originales de Moscou. En dehors du Kremlin, et devant l'une des murailles qui font face au bazar de Gastini-Dvor, s'étend un vaste quadrilatère qui présente au couchant le monument le plus extravagant, le plus stupéfiant qui soit sorti des mains de l'homme ; c'est l'église de Vassili-Blagennoï. Quelques-uns la trouvent monstrueuse, d'autres n'en parlent qu'avec enthousiasme ; il est certain pourtant qu'elle ne laisse personne indifférent. C'est peut-être le dernier mot du mauvais goût, mais, quand le mauvais goût dépasse certaines limites, il s'impose à l'imagination et se fait admirer. Vassili-Blagennoï est la plus inoubliable des églises : une fois vue elle reste dans les yeux pour toute la vie. Avec cela, la parole est impuissante à en donner une idée ; il faut l'avoir vue, on ne peut la décrire. C'est un chaos de coupoles de toutes les formes, de toutes les dimensions, de toutes les couleurs, rondes, allongées, aplaties, tordues, unies, bulbeuses, squameuses. Les unes rappellent des ananas, les autres des navets et des cantaloups ; celles-ci ressemblent à des oranges, celles-là à des oignons. Toutes sont disposées, malgré leur apparente confusion, de façon qu'aucune ne cache l'autre. Il n'est pas une couleur de la palette d'un peintre qui ne se trouve appliquée quelque part sur cet édifice insensé ; c'est le Rabelais de l'architecture, le bouffon monté jusqu'au sublime. On sait qu'Ivan-le-Terrible, qui fit construire ce superbe monstre en 1555, en souvenir de la prise de

Kazan, ordonna qu'on crevât les yeux de l'architecte qui l'avait créé, afin qu'il ne pût ni l'imiter ailleurs, ni faire rien de plus beau ou de plus extraordinaire. Vassili-Blagennoï est d'un dessin tellement compliqué et enchevêtré qu'extérieurement il ne paraît pas fort grand, et cependant il contient dix-neuf chapelles, dont quelques-unes sont vastes et très riches, notamment la chapelle de la sainte Trinité.

Je ne puis pas dresser ici un catalogue de toutes les églises de Moscou ; la dévotion russe les a tellement multipliées sur tous les points de cette immense ville, qu'un fidèle peut tous les jours, pendant deux ans, choisir une église différente pour y faire sa prière. Une croyance répandue, dit-on, et soigneusement entretenue par le clergé moscovite, veut que tout homme, quelle qu'ait été sa conduite pendant sa vie, ait droit à une place dans le paradis, s'il fait construire une église de son vivant ou s'il lègue une somme suffisante pour qu'on en érige une après sa mort. Naturellement, à cette église il faut des desservants, et à ces desservants une dotation perpétuelle ; d'après la décision du clergé, c'est à celle-ci que le souverain Juge proportionnera la récompense promise dans le ciel au pieux donateur. Morale très simple, comme on le voit : faites une grande fortune par les moyens les plus expéditifs, tout sera pardonné et tout sera pour le mieux, pourvu qu'à votre mort vous en rendiez une bonne partie, non pas à ceux à qui vous l'avez prise, mais aux prêtres. Etant connus le bigotisme et l'épaisse ignorance des gros marchands moscovites, on peut juger s'il passe de l'argent aux églises et, partant, aux innombrables prêtres qui les desservent. Du reste, la plupart de ces églises sont construites sur le même modèle et ne diffè-

rent guère que par la couleur dont elles sont badigeonnées : les unes sont rouges du haut en bas, les autres vertes ; celles-ci sont jaunes, celles-là sont bleues. Cette peinture voyante leur donne un aspect étrange, mais un peu enfantin, malgré les belles coupoles dorées ou argentées qui leur font un si riche diadème.

Moscou possède pourtant une église très sérieuse et réellement imposante, la basilique de Saint-Sauveur. C'est un monument qui peut soutenir la comparaison avec Saint-Isaac de Pétersbourg et qui serait beaucoup plus digne d'être la cathédrale de la vieille cité que toutes les églises du Kremlin. Alexandre Ier en décida la construction en mémoire de la retraite des Français. Elle devait à l'origine s'élever au sommet de la Montagne-des-Moineaux, colline située sur la rive gauche de la Moscova, et les fondations en avaient déjà été jetées ; mais le peu de solidité du terrain obligea les architectes à chercher un autre emplacement : ils choisirent un vaste quadrilatère situé à l'est du Kremlin, non loin de l'université et tout près de la *Znamenka-Ulitza*. La première pierre fut posée par Nicolas Ier en 1839 et l'église n'a été inaugurée que quarante-quatre ans plus tard, en 1883, par l'empereur actuel, après les fêtes de son couronnement. C'est un immense et noble édifice, dont les proportions sont très harmonieuses. Tous les matériaux qui sont entrés dans sa construction ont été tirés de l'empire russe, satisfaction donnée à l'amour-propre national. La coupole centrale est aussi grande que celle de Saint-Isaac, et les quatre dômes dorés qui se groupent autour d'elle sont d'une suprême élégance et lancent des éclairs éblouissants lorsque le soleil les illumine. Inutile de dire que l'iconostase à huit pans qui cache le maître-autel est d'une grande magnificence et que, comme toujours, l'or,

l'argent, les pierres précieuses, les marbres les plus fins y ont été prodigués. Les murs intérieurs et la voûte des coupoles sont revêtus de belles peintures, dont le sujet est tiré des Saintes Ecritures ou de l'histoire de Russie ; elles sont dues au pinceau des grands peintres indigènes et font honneur à l'école russe.

V

Le décor tient une si grande place dans les églises russes, qu'au risque d'être accusé d'irrévérence je me permettrai de passer sans transition de la belle basilique de Saint-Sauveur au grand Théâtre impérial. Moscou ne possède pas autant de théâtres que Saint-Pétersbourg, mais son Opéra a été longtemps le plus vaste et le plus beau théâtre de l'Europe, et je ne suis pas persuadé que le *Hoftheater* de Vienne et l'Opéra de Paris le dépassent en grandeur et en magnificence. C'est un bel édifice, situé au milieu d'une grande place, dans le quartier fashionable de Moscou, près du Pont-des-Maréchaux. D'une architecture sobre et d'un dessin régulier, il présente une façade monumentale, avec un portique soutenu par d'énormes colonnes de granit et un large fronton orné d'admirables bas-reliefs. La salle, vaste hémicycle contenant cinq rangs de loges, est très riche ; l'or, le velours, les peintures n'y ont pas été épargnés. La scène est assez profonde et d'assez large envergure pour que d'immenses décors puissent s'y développer à l'aise, et elle est admirablement disposée pour les pièces à grand spectacle et surtout pour les ballets. Les Russes sont très friands de ce genre de représentations, et ils exigent que les directeurs y déploient un grand luxe de lumières, de costumes, de mise en scène, et avant tout

qu'ils leur présentent des danseuses jeunes, jolies et de première force. Du reste, les citadins en fournissent largement les moyens, car ils fréquentent beaucoup le théâtre et paient leurs loges fort cher. Les belles recettes que font les directeurs, jointes à une grasse subvention du gouvernement, permettent donc à ceux-ci de faire les choses grandement, sans se ruiner, et même d'engager pour la saison des virtuoses célèbres et des étoiles *di primo cartello*. J'ai eu, pour ma part, l'occasion d'y voir Richard Wagner diriger lui-même l'orchestre dans un festival où il faisait exécuter par une troupe d'élite les plus beaux morceaux de ses opéras. La représentation, annoncée pour une certaine date, était sans cesse ajournée à cause des répétitions que le maëstro multipliait, sans se soucier de l'impatience du public et de l'irritation des musiciens, qu'il mettait sur les dents. Quand enfin elle eut lieu, les auditeurs s'aperçurent qu'ils n'avaient rien perdu pour attendre ; en effet, je n'ai jamais rien entendu de plus puissant, de plus grandiose et en même temps de plus délicat et de plus parfait : c'était tout simplement divin. La salle était dans le délire, et les cris, les trépignements d'enthousiasme étaient tels qu'on se demandait avec angoisse si les galeries n'allaient pas s'écrouler sur le parterre. Des auditeurs, hors d'eux-mêmes, criaient comme des fous : *Eto adin bog*, *éto adin bog !* (C'est un dieu, c'est un dieu !)

Cet enthousiasme pour les œuvres étranges et profondes du grand maître n'a rien d'étonnant. Les Russes sont admirablement doués pour la musique, et leurs chants populaires, d'un caractère si original et si inspiré, se chargent de le prouver. J'ai souvent remarqué avec quelle facilité la jeunesse russe apprend la musique. Dans les pensionnats, dans les familles, il n'est pas rare

d'entendre des jeunes filles de quatorze à dix-sept ans exécuter sur le piano avec une maëstria, une aisance, une expression exquise, les grandes sonates de Beethoven, de Rubinstein et les rapsodies de Liszt. Combien d'autres sont, à l'âge de vingt ans, des cantatrices consommées, qui feraient honneur à nos grands concerts, et dont le beau talent se confine modestement dans le cercle intime de la famille et des amis! J'ai dû des soirées délicieuses à ces jeunes musiciennes, que j'applaudissais de tout cœur, mais à qui je me gardais bien de dire qu'elles pourraient dans d'autres pays passer pour des virtuoses, de peur de diminuer en elles ce charme de modestie qui donne tant de saveur au talent.

Du reste, rien de plus affable, de plus accueillant, de plus naturellement aimable que la société moscovite. Beaucoup de distinction dans le langage et les manières, mais point de morgue, point de sotte étiquette, point de cérémonies inutiles. Quand même vous n'occuperiez dans le monde qu'une position des plus modestes, et qu'on vous saurait sans fortune, si vous êtes bien élevé, vous serez cordialement reçu dans les maisons même les plus aristocratiques, et ce pays du despotisme, où les castes sont si marquées, pourrait donner à cet égard de fameuses leçons à bien des républiques. Dès que vous avez été présenté à une famille, fussiez-vous un petit commerçant, un instituteur, un artiste, fussiez-vous même un poète, vous devenez leur ami. On ne vous invite plus, car vous êtes toujours invité; si vous arrivez à l'heure du repas, — et à Moscou cette heure sonne souvent dans la journée, — on ne vous prie pas de prendre place ou l'on n'attend pas que vous soyez parti pour se mettre à table: il va sans dire que vous restez, et le domestique sait qu'il doit ajouter un couvert sans que personne le lui

rappelle. D'ailleurs, on ne servira pas pour vous un plat ou une bouteille de plus ; nos insupportables suppléments de cérémonie, avec leurs vanités gastronomiques et leur luxe de vaisselle, sont inconnus dans cette ville hospitalière. Les familles riches ont toujours une table copieuse et bien servie, où le champagne de la veuve Cliquot, le vin favori des Russes qui peuvent le payer, figure comme vin ordinaire et même comme vin unique[1]. Les familles peu aisées partageront avec vous leur modeste repas sans fausse honte et sans embarras : gens du dedans et amis du dehors savent s'en contenter. Là, point de champagne naturellement, ni même de vin quelconque, mais le *kwass*, la fameuse bière nationale, qui ne ressemble à notre bière que par la couleur : c'est une boisson aigrelette faite de seigle, de grains d'orge et de croûtes de pain qu'on a laissés longtemps fermenter dans l'eau. La première fois que vous en tâtez, vous jetez les hauts cris et vous êtes fort tenté de vous cramponner à la table. Mais patience ! Vous vous y ferez à la longue et vous finirez par reconnaître qu'il est peu de breuvages plus sains et plus rafraîchissants. Dans les familles nobles et chez les riches, on n'abuse pas des mets nationaux, et c'est fort heureux pour les invités étrangers, qui auraient de la peine à réprimer une grimace peu aimable.

Le *tchi*, par exemple, est une espèce de soupe aux choux, aigre et lourde, agrémentée de débris de mouton ou de bœuf. Les Russes raffolent de ce potage, et, si on

[1] Le vin coûte un prix exorbitant en Russie, à cause de la douane, qui réclame pour tout fût ou toute bouteille qui passe la frontière un droit égal au montant de la facture. Aussi les marchands ne font-ils guère venir de l'étranger que des vins fins destinés aux maisons riches qui reçoivent beaucoup de monde. Les particuliers de modeste fortune préfèrent les boissons indigènes ou se contentent d'un certain vin blanc de Crimée, qui est lourd et assez âpre, mais qui est relativement bon marché.



le calomnie devant eux, ils le défendent comme s'il s'agissait d'une affaire de patriotisme ; mais les Occidentaux qui déclarent l'aimer beaucoup, ou seulement un peu, le font, je crois, par politesse.

En revanche, le *blinniy*, dont je suis sûr que le nom seul fera venir l'eau à la bouche des Russes qui me liront, est fort apprécié de tous ceux qui y goûtent pour la première fois. C'est une sorte de petite crêpe blanche trempée dans du beurre fondu ; elle n'aurait pas beaucoup de goût, si on ne la recouvrait d'une épaisse couche de cet excellent caviar d'Astrakhan, à moitié liquide, doux et savoureux, qui n'a qu'une ressemblance très vague avec cet affreux onguent noir, épais, rance et salé que nos marchands de comestibles vendent sous le nom de caviar russe. Le blinniy se mange en toute saison, sauf en temps de carême, mais dans la semaine qui suit Pâques, c'est le mets obligatoire de tous les Russes, depuis l'empereur jusqu'au plus pauvre moujik. Si un indigent est assez dénué de tout pour ne pouvoir en faire ou en acheter, il n'a qu'à frapper à la première maison qu'il trouvera sur son passage : on ne refuse de blinniys à personne dans la semaine pascale.

Et le *kasch ?* Ne dites pas de mal du kasch dans l'empire des tsars ; on douterait de votre bon sens, ou plutôt on croirait qu'il vous manque un sens. Quant à moi, je l'avoue, je n'ai jamais pu découvrir les charmes secrets de ce gruau brun, cuit à petit feu dans de la graisse ; je me suis même permis de le trouver assez fade. J'appréciais davantage le *borsch*, un potage violet fait de betteraves coupées en menus morceaux et dont la saveur aigre-douce me semblait assez appétissante. Il est à remarquer, du reste, combien les Russes aiment ce qui est aigre en fait de cuisine. Ils ont cent façons de

faire aigrir la viande, les choux et surtout le lait, auquel ils assignent différents noms suivant le degré d'acidité et la consistance qu'on lui donne.

Le dîner russe a toujours un prélude, qui est destiné à mettre les convives en appétit, c'est le *zakouski*. Le zakouski est une collation composée de salaisons, de caviar, de poissons secs et de fromage; on le mange debout, devant une table où figurent une foule de petits plats et de flacons de liqueurs, et qui est dressée ordinairement dans un salon attenant à la salle à manger. La première fois que je dînai chez un seigneur russe, je crus que c'était là tout le festin qui m'attendait, et, bien que je le trouvasse assez original et peu réconfortant, j'y fis grandement honneur; je dus même beaucoup étonner mes compagnons de table, qui touchaient à tout du bout de leur fourchette et ne s'arrêtaient à rien. Je reconnus ma bévue quand un domestique écarta la portière de la salle à manger et nous fit asseoir autour d'une longue table somptueusement servie. Mais le zakouski, qui devait m'ouvrir l'appétit, l'avait complètement fermé, et je boudai obstinément tous les plats qui me furent présentés, même ce fameux sterlet du Volga dont les Moscovites sont fanatiques : le sterlet, le plus cher des poissons, mais non le meilleur, car, sous prétexte de paraître délicat, il est visqueux, et il conserve sur l'assiette le goût de la vase dont il fut tiré.

VI

Trouve-t-on à Moscou des cafés et des restaurants? Sans doute, surtout au Pont-des-Maréchaux, mais ce sont des étrangers qui les ont établis et qui les exploitent pour les étrangers. Les Russes qui ne se sont pas affiné

le palais dans des voyages en Occident ne connaissent guère que les *traktirs*, et les traktirs ne sont ni des restaurants ni des cafés. On y peut bien commander d'avance un dîner de quelques couverts, mais, préparé par des cuisiniers du pays, il sera tout en *tchi*, en *kasch*, en *piroggi*[1], en *soudak*, un gros poisson insipide, et il n'aura de charme que pour les indigènes. La principale affaire du traktir est de servir pour 5 copecks (20 centimes) des verres de thé bouillant, excellent thé de caravane du reste, très limpide, peu chargé, mais d'un goût exquis. La tranche de citron, que le garçon, le *tchélaviek*, comme on l'appelle, fait flotter sur la surface du liquide, en gâte un peu l'arome, mais, comme je l'ai dit, le palais russe exige de l'acide en toute chose, même dans le thé. En revanche, il se passe très bien de sucre; si le buveur en prend un morceau, il ne le laisse pas fondre dans son verre, mais il le tient à la main et le ronge petit à petit, à chaque gorgée qu'il avale.

On dit que dans certains bateaux à vapeur de la Baltique on a trouvé un moyen plus économique encore de distribuer aux matelots le sucre de leur thé. On suspend au bout d'une ficelle attachée au plafond de l'entrepont un gros morceau de sucre candi, qui se balance au-dessus de la table autour de laquelle l'équipage est assis. L'un attire le morceau dans sa bouche, le suce une seconde, puis le renvoie directement dans la bouche de son voisin. Le sucre passe ainsi de lèvres en lèvres, jusqu'à ce que le morceau soit usé ; on ne le renouvelle d'ailleurs qu'une ou deux fois par semaine.

Il y a des traktirs pour toutes les classes de la population, et si le moujik n'entre jamais dans le traktir des *barines* (seigneurs), ceux-ci à leur tour ne s'aven-

[1] Sorte de petits pâtés au poisson, qui se mangent avec le potage.

turent point dans celui du moujik. Le thé est aussi bon et le service aussi prompt dans l'un que dans l'autre. Pour la propreté, c'est autre chose. Cependant le samovar, cette fameuse bouilloire russe que tout le monde connaît, est partout d'une netteté irréprochable. Le samovar est l'ustensile sacré de la famille et du traktir ; on a pour lui des soins maternels, il faut qu'il reluise du haut en bas et qu'on s'y mire de tous côtés ; il trône sur la table du riche et du pauvre, arrondissant son ventre de cuivre et allongeant son cou aux reflets d'or, d'où s'échappe une haleine brûlante. On se groupe autour de lui comme au coin du feu ; c'est l'ami qui réchauffe, qui ranime les forces et la gaieté et qui, dans les longues soirées d'hiver, vous chante régulièrement la petite chanson de l'eau qui bout. Aussi, il faut voir quelle riche collection de samovars brille sur le comptoir des débits de thé. Dans les traktirs fashionables, les garçons, vêtus de blouses roses toujours fraîches, servent les clients avec une grâce, une politesse, une promptitude qui tirent le pourboire du gousset le mieux fermé. Quand le verre de thé, le *stakan tchaï*, est épuisé, un signe suffit pour qu'il soit immédiatement renouvelé, et le renouvellement s'opère presque aussi souvent que celui des canettes dans les brasseries allemandes. On voit des gens s'attabler pendant trois ou quatre heures pour savourer silencieusement la délicieuse infusion et écouter les ouvertures et les symphonies qui s'échappent d'un gigantesque orchestrion, dont les tuyaux d'acier reluisent dans un coin de la salle. Ces bonnes gens se grisent de thé et de musique.

Outre les traktirs, le bas peuple fréquente trop souvent aussi certains cabarets borgnes, où il s'alcoolise horriblement à l'aide d'une eau-de-vie empestée, le *vôdki*,

auprès de laquelle notre esprit-de-vin pourrait passer pour un doux marasquin. Ce vôdki n'enivre pas, il assomme, et le malheureux qui s'en est saturé tombe tout à coup comme une masse inerte. On le lance alors dans un tombereau, où il heurte souvent quelques-uns de ses compagnons d'ivrognerie, puis on va le jeter dans un trou infect, dépôt, cachot ou cloaque, et on attend qu'il ait repris vie pour le rendre à la rue et à son cabaret. Rien de lamentable et d'écœurant comme de voir ces brutes, — des hommes, des femmes, et même des jeunes filles, — étendues comme des cadavres au coin d'une borne ou dans un ruisseau, la bouche grande ouverte, le regard vitreux, la lèvre écumante et sordide. Chose étrange ! la dévotion s'introduit jusque dans ces antres abominables. Au fond du cabaret est toujours suspendue une image sainte, éclairée d'une lampe. L'ivrogne ne manque jamais de faire ses signes de croix devant cette image avant d'ingurgiter son eau-de-vie, comme s'il l'adressait à la Vierge ou à son saint de prédilection. Quand il tombe ivre-mort, son dernier mouvement est encore un signe de croix ; est-ce que, pressentant sa chute, il se recommande au saint pour qu'il la lui rende moins lourde ? Je me suis souvent demandé s'il n'entrait pas une pointe d'ironie dans la singulière vénération que le peuple russe semble professer pour ces saints innombrables qu'il chôme si religieusement. Le Moscovite ne serait-il pas un peu comme le Français du moyen âge, superstitieux et sceptique à la fois, dévot et gouailleur ? Il observe extérieurement toutes les pratiques qu'on lui enseigne ou qu'on lui impose, mais qui sait ce qu'il en pense ?

La façon dont le christianisme fut introduit en Russie ne prouverait pas, d'ailleurs, que le peuple l'eût adopté par conviction et pour obéir à la voix de sa conscience.

La tradition rapporte que, vers le dixième siècle, le grand prince Vladimir, dit le Saint, — où la sainteté va-t-elle se nicher? — ne possédant à la mort de son père que Novgorod, partit en guerre pour agrandir ses états, vainquit tous les peuples barbares qu'il trouva sur son passage et s'empara de presque tout le pays qui s'étend de la mer Noire à la Baltique. Il voulut alors ne faire qu'une nation de toutes les peuplades qu'il avait subjuguées et chercha d'abord à les unir par le lien d'une religion commune. Mais choisir la meilleure parmi toutes celles qui florissaient en Europe était chose embarrassante. Le catholicisme lui plaisait assez par ses pompes, ses richesses et sa puissante organisation, mais il fallait le détacher du latin et le rendre indépendant du pouvoir des papes de Rome, ce qui n'était pas facile. L'islamisme lui aurait assez souri, parce qu'il permettait la polygamie, ce qui ne pouvait inspirer aucune répugnance à un prince pourvu de cinq femmes légitimes et d'un nombre illimité de favorites ; mais il proscrivait le vin, et Vladimir, grand buveur s'il en fut, ne se sentait nullement disposé à donner à ses sujets l'exemple de la tempérance. Le judaïsme était trop austère, trop sombre, et il était pratiqué par une race d'hommes disséminés partout, persécutés et honnis de toute l'Europe. Il ne pouvait être question du protestantisme, qui n'existait pas encore. Restait l'orthodoxie grecque qui, avec ses riches églises, ses beaux costumes, ses images de Vierges et de saints, ses cérémonies à grand spectacle, avait tout ce qu'il fallait pour plaire à un peuple primitif et peu sensible aux abstractions. Il l'adopta donc pour lui-même et, après s'être fait donner pour femme la sœur de Constantin IX et de Basile II, empereurs d'Orient, il imposa son nouveau culte à tous ses sujets et les fit baptiser en

bloc, sans leur demander leur avis. Or, s'il est vrai que les religions ne s'enracinent profondément dans l'âme des peuples que par la lutte, les persécutions et le martyre, il faut reconnaître que l'origine du christianisme en Russie n'a rien de bien héroïque et qu'elle explique jusqu'à un certain point comment les Russes, si dévots et si formalistes, sont au fond si peu religieux.

Cela n'empêche pas que le Moscovite, comme tous les Slaves en général, ne soit fort intelligent, et les étudiants, ainsi que les jeunes filles russes qui suivent nos écoles, nous en donnent chaque jour la preuve. Qu'on enlève cette épaisse couche de superstitions et d'ignorance qui pèse en Russie sur la grande masse de la nation, et l'on trouvera un peuple ouvert à toutes les idées hautes et généreuses, prompt à tout comprendre et à tout apprendre. Si le clergé et le gouvernement voulaient bien laisser pénétrer dans cette nation un peu de ces libertés et de ces lumières dont nous jouissons si largement en Occident, le Slave pourrait bien conquérir le monde dans un avenir plus ou moins lointain, et je crois qu'il ne tarderait pas alors à atteindre, pour ne pas dire à devancer, dans les arts, dans la science, dans les lettres, nos races occidentales un peu vieillies et comme épuisées par la civilisation. Chaque nation est appelée, au moins une fois, à marcher à la tête de l'humanité. L'Egypte, l'Assyrie, la Grèce, Rome, l'Espagne, la France, l'Angleterre, l'Allemagne ont eu successivement ce privilège. La Russie s'avance, et peut-être se prépare-t-elle à revendiquer son tour.

EMILE JULLIARD.

RÉCITS AMÉRICAINS

LA ROBE DE SOIE NOIRE

— Apporte-le vite ici, père ! Pauvre petit, j'espère bien que nous allons le tirer de là.

L'homme qui venait de repêcher le petit mécréant dans le ruisseau obéit à la douce voix et, entrant dans la maisonnette brune avec son fardeau ruisselant, le déposa sur le plancher et courut à la recherche du docteur, tandis que tante Nancy Peck déshabillait et frictionnait le corps froid, et essayait sur l'enfant tous ses remèdes de bonne femme, tous ses secrets de ménagère.

Les garçons ont la vie dure; aussi, avant l'arrivée du docteur, Leslie Varick avait ouvert les yeux ; le bon vieux visage de tante Nancy avait retrouvé son sourire, et elle regardait, toute joyeuse, le petit garnement. Leslie avait été expédié par sa mère à Barrett pour y passer l'été, tandis que ses parents voyageaient. Mais, comme il était de « l'espèce masculine, » — ainsi que parle M. Chadband, — il inventait et jouait tous les bons tours connus à sa lignée. Son dernier exploit avait été cette chute dans l'étang du moulin, d'où Ozias Peck venait de le retirer, dès qu'il eut reparu à la surface, pour en faire ce que nous avons dit plus haut. Mais, quand maître Leslie commença à remuer dans son nid de chaudes couvertures, il se prit aussitôt à hurler. S'il n'avait été qu'à demi noyé, mon

histoire aurait eu le sort de la ballade instructive de Franklin qui commence par ces mots :

Faute d'un clou, le soulier fut perdu.

Mais ici le clou ne manqua pas, car, en tombant, l'enfant avait heurté violemment une pierre ; il avait une jambe cassée, et fit connaissance avec le lit de tante Nancy. Mais enfin, il fut remis sur pied et, en automne, quand il rentra chez ses parents, il raconta à sa mère combien la tante Nancy avait été bonne pour lui. Sans doute sa pension, pendant les six semaines qu'il passa chez la bonne femme, avait été dûment payée, mais Mme Varick sentait comme les mères savent sentir, même quand il s'agit du plus méchant des garçons : elle jugea qu'elle avait une dette de reconnaissance à acquitter, et son fils lui-même cachait un bon petit cœur sous toutes ses peccadilles, juste assez pour devenir un brave homme, quand il aurait compris que les animaux sont capables de souffrir, et que d'autres garçons peuvent avoir des idées et des goûts différents des siens. Il arrêta donc la danse bruyante qu'il exécutait autour des malles ouvertes, contenant tant de jolies choses rapportées pour lui de l'étranger et, posant sa tête bouclée sur les genoux de sa mère, il lui dit :

— Petite mère, n'y a-t-il rien dans tout ce butin-là que je puisse donner à la vieille tantine ? Elle a été si terriblement bonne pour moi quand je me suis massacré la jambe, là-bas, à Barrett !

Mme Varick se mit à rire.

— Oh ! Lello, quel jargon de collégien tu parles là ! N'importe. Si tu désires faire un cadeau à Mme Peck, choisis toi-même. Je comptais bien lui envoyer un souvenir à Noël, mais il vaut mieux que cela vienne de toi.

— J'ai trouvé ! dit Lello. Envoyez-lui ces choses rouges que vous mettez à votre cou et à vos oreilles... C'est si joli ! et on ne regardera plus qu'elle, le dimanche, à l'église de Barrett.

— Mon assortiment de corail rose... Bien choisi, Lello ! Quel air crois-tu que ces camées auraient sur une robe d'alpaga noir ? Et puis, c'est monté en perles fines, et ça m'a coûté cinq cents dollars. Cherchez autre chose, monsieur.

— O maman, comment voulez-vous qu'un homme puisse se reconnaître dans tous ces attirails de femme ?

— Un homme ! j'aime bien cela, dit la jeune mère souriante. Mais choisis encore un objet et, si tu ne trouves rien, je te viendrai en aide.

Leslie pencha la tête de côté, comme un oiseau qui guette sa proie, il enfonça ses mains dans ses poches et se mit à siffler l'air du « Capitaine Jinks, » tout en fourrageant dans les malles. A la fin il disparut à moitié au fond de la plus grande de toutes.

— Voici ce qu'il me faut ! ce vieux châle qui a perdu ses couleurs. Il a bien l'air un peu sale, mais elle le lavera, et il est très douillet et très chaud.

Mme Varick se laissa tomber sur une chaise, en levant les yeux et les mains au ciel...

— Leslie, Leslie ! mon châle en poils de chameau, ce châle que ton père a absolument voulu m'acheter à Paris ! Jamais, moi, je n'aurais fait une dépense pareille. C'était le plus beau châle qu'il y eût à Paris, et le plus cher.

— Ça n'empêche pas qu'il a l'air sale, protesta Leslie. Qu'est-ce que cela me fait, si même il a coûté vingt mille dollars ? Il n'est pas propre.

— Mais, petit nigaud, ils sont tous comme cela.

— Ça n'empêche pas que tante Peck ne le porterait jamais tant qu'il n'aurait pas été lavé. Elle ne peut pas souffrir la saleté... Mais, cette fois c'est à vous de choisir ; je crois que vous avez envie de lui escamoter votre cadeau : je ne tombe jamais juste.

— Eh bien, Lello, ne crois-tu pas qu'une bonne robe de soie noire serait du goût de Mme Peck ?

— Peut-être, marmotta le garçon désappointé qui trouvait que c'était là quelque chose de bien sombre et de bien ordinaire pour un cadeau de Noël. Du satin rouge aurait été bien plus de son goût, mais il n'osa suggérer cette idée après s'être si souvent trompé.

De sorte que Mme Varick acheta vingt-cinq mètres d'une excellente soie noire, et une lourde frange pour la garnir, des boutons coûteux et tout ce qu'il fallait en fait de doublures, etc. Elle n'avait jamais vu tante Nancy ni son entourage, mais

d'après les enthousiastes récits de son fils sur la maison, la grange, le jardin, l'abondante nourriture, elle avait conclu qu'Ozias Peck devait être un riche fermier plutôt qu'un pauvre forgeron, dont le pain quotidien paraissait si savoureux à Leslie à cause du bon air de Barrett et de son magnifique appétit. Mme Varick, elle, serait morte de faim si elle avait dû manger le pain de seigle, les fèves cuites au four, le pouding indien, le porc grillé et le *succotash* qui paraissaient si délicieux à Leslie, de même qu'elle n'aurait jamais compris qu'on pût se bien trouver dans cette petite maison brune avec son unique chambre à coucher, son étroit parloir s'ouvrant sur la cuisine et sentant le renfermé, car le vieux couple vivait dans la cuisine et dormait dans le petit entresol.

Néanmoins, la robe fut emballée et expédiée à Noël, avec une courte lettre griffonnée par Leslie, exprimant sa reconnaissance et souhaitant bonne fête à la tante Peck. Et ceci fut la fin de l'histoire en ce qui concerne les Varick, mais ce n'est que le commencement de tout pour tante Nancy.

Quand le paquet arriva, elle fut aussi heureuse qu'une femme peut l'être.

— Mais ! mais ! 'Zias Peck, exclama-t-elle tandis que les bruissantes largeurs de la belle étoffe se déroulaient sous ses yeux et que les boutons étincelaient. Non, je n'ai jamais rien vu de pareil ! Mais, au nom du ciel, que vais-je faire de tout cela ? C'est beaucoup trop beau pour une vieille comme moi...

— Pour ça, non ! répondit Ozias avec décision. J'ai toujours mijoté dans ma tête le projet de t'acheter un jour une robe de soie, Nancy, mais les choses se sont terriblement tournées contre moi... Il n'y a pas une femme à Barrett qui en mérite une plus que toi, et je remercie la Providence qui te l'a envoyée, puisque, moi, je n'ai pu en venir à bout.

Des larmes brillèrent dans les yeux bruns de Nancy. Ce n'était pas souvent qu'Ozias s'accordait le luxe de chanter les louanges de sa femme : peu d'hommes le font, mais la louange est un réconfortant précieux aux cœurs féminins. Si seulement les hommes le comprenaient mieux !

— Bon, bon, papa ! Je ne dis pas que je ne sois pas bien aise, quand même pourtant j'aurais encore mieux aimé un bon ha-

bit du dimanche pour toi ; ma robe d'alpaga est encore très convenable.

— Ta, ta, ta, la mère ! Va-t-en coudre tes cotillons, fais-toi belle, et vas avec aux assemblées : les beaux habits du dimanche font beaucoup plus de bien aux femmes qu'à nous autres.

La tante Nancy rit de bon cœur : cette ironie aimable l'amusait. Elle remit donc la belle robe dans ses enveloppes et, la semaine suivante, elle la porta à miss Salter, qui devait la couper et la bâtir, car elle entendait bien la coudre elle-même. Mais, comme l'étoffe déployée gisait encore sur la table de la couturière, Mme Gross, dont le mari tenait la boutique de Barrett, fit son entrée.

— A qui cette robe ? demanda-t-elle sèchement.

— Mais, à tante Nancy Peck, répondit miss Salter de sa voix la plus roucoulante : n'est-ce pas quelle belle soie !

— Je vous demande un peu ! Mais qu'est-ce qui arrive donc à ces Peck ? je les croyais aussi pauvres qu'un chardon du Canada. D'où peut lui venir cette robe ? C'est drôle comme des gens de cet acabit ont toujours des dettes et s'accordent pardessus le marché tout ce qu'ils veulent.

— Mais elle dit que c'est un cadeau qui lui a été fait par ce garçon que 'Zias a repêché l'été dernier.

— Peuh ! Je n'en crois rien... Il y a assez de garçons comme cela, dans le monde, pour qu'on ne récompense pas les gens qui retirent de l'eau ceux qui s'y jettent. Je crois plutôt que c'est elle qui a mis de côté, sou après sou, depuis des années, de quoi l'acheter.

Et Mme Gross opéra sa retraite, s'en allant, tout droit, au magasin de son mari.

— Eh bien, Hiram Gross, commença-t-elle en s'asseyant sur une pile de fromages, dans l'arrière-boutique où se trouvait son mari, un homme lent, patient, et parlant avec difficulté, voilà dix-sept ans que je te sers comme une esclave, faisant toutes les économies possibles dans le ménage, et je n'ai jamais eu une robe de soie sur mon dos, et voilà que la femme de 'Zias Peck en a une, noire, belle comme du satin, et Sabry Salter est après à la couper, et elle serait digne de la femme du juge, et les garnitures assorties... Et ils te doivent quelque chose, hein ?

— Voilà ! dit le brave homme en regardant par-dessus ses

besicles, je ne sais pas bien, mais je crois qu'il y a quelque chose... 'Zias a bonne intention, très bonne, mais il n'est pas très déluré et, véritablement, je ne puis pas lui en vouloir : il est né fatigué, quoi !...

— Eh bien, Hi Gross, il faut que je voie tes écritures. S'il te doit trente dollars, mets l'affaire aux mains du procureur, et quand tu auras raccroché ton argent, achète-moi une robe de soie... Elle aurait bien fait de payer ses dettes avant de se donner de pareils atours, moi qui vais bien partout avec une robe de mérinos.

— Non, Sary ; c'est inutile de regarder les comptes dans ce moment : mes livres ne sont pas au net.

Et le mari serra ses lèvres, grimace expressive bien connue de sa moitié : c'était là sa manière de résister à la tyrannie conjugale. Il ne savait ni commander, ni prendre la haute main, mais il savait fermer la bouche et, lui aussi, pensait que le silence est d'or.

Cependant, Mme Gross ne voulut pas en avoir le démenti. Les deux employés du magasin prenaient pension chez elle : le plus jeune, un gros garçon qui grandissait encore, l'appétit toujours ouvert, était l'esclave soumis de la maîtresse du logis ; elle le tenait par l'estomac, le nourrissant bien quand il faisait ses volontés, le mettant au régime quand il regimbait. Dans l'occurrence présente, elle eut recours à son infaillible rubrique et apprit bientôt qu'Ozias devait trente-six dollars à son mari.

Maîtresse de la situation, elle entra un matin dans la petite maison brune. Le froid était vif. Ozias, accroupi devant le foyer, attendait vainement de l'ouvrage. Mme Gross, d'un ton sec et bref, déclara au pauvre homme que son mari avait besoin de son argent et que cela ne l'arrangeait pas du tout de l'attendre si longtemps.

Ozias était un homme simple ; les finesses du commerce lui étaient inconnues ; il ne voyait pas pourquoi Mme Gross n'aurait pas autant de droits que son mari à se faire payer la note ; sa figure s'allongea.

— Je suis bien fâché, Mme Gross, dit-il plaintivement, mais je ne sais où prendre de l'argent ; je croyais que nous étions convenus de régler l'affaire, pour une partie moyennant le fer-

rage du cheval et, pour le reste, dès que j'aurais trouvé la somme; mais les temps sont durs, le métier ne va pas, et...

— Les gens qui peuvent acheter à leurs femmes des robes de soie noire devraient aussi pouvoir payer leurs fournisseurs, rétorqua la dame en fixant sur le forgeron ses yeux gris et froids.

Ozias demeura bouche bée... Quoi! c'était cette même robe de soie dont il était si fier qu'on lui jetait ainsi à la tête!... Mme Gross le laissa en proie à une profonde stupéfaction.

— O Seigneur! murmura-t-il comme elle disparaissait, et il se laissa tomber sur le baril de clous qui lui servait de siège. Au nom du ciel, que nous veut-on? Non, c'est trop fort! Mais je n'en dirai rien à la mère... Si même ils nous prenaient les meubles, ils ne pourront pas pourtant lui enlever sa robe, et ça me fait au moins plaisir.

Au même moment, on amena une paire de chevaux à la forge et Ozias se mit à l'ouvrage.

Pendant que se passaient ces choses, tante Nancy, assise à sa fenêtre, cousait activement la robe neuve, et voilà miss Beers, la collectrice pour les contributions d'église, qui entre. Tante Nancy, dans sa pauvreté, avait toujours trouvé moyen de donner quelque chose pour les collectes : c'était pour elle un devoir sacré. Mais, cette année, il lui avait absolument fallu remplacer son chapeau d'hiver; pas moyen de le regarnir, le feutre était déchiré, le ruban usé, la doublure finie; puis, avec la robe neuve un chapeau plus convenable était devenu nécessaire... Et c'est ainsi que le petit pécule, lentement amassé par la vente d'œufs, de fruits, de poulets, de tricotages, s'en était allé pour acheter un couvre-chef garni de satin et des gants chauds dont elle avait aussi un urgent besoin.

— Je suis excessivement fâchée, commença-t-elle d'une voix craintive quand miss Semantha Beers introduisit dans la chambre son anguleuse personne et s'assit sur la chaise offerte; j'avais espéré pouvoir vous remettre ma petite contribution, comme d'habitude, mais, cette année, les circonstances sont telles que je ne puis faire comme je voudrais.

— Hum! renifla miss Beers en serrant encore plus ses lèvres minces et les yeux fixés sur la robe de soie, ceux qui soignent si bien leur pauvre corps mortel qu'il ne leur reste rien pour

venir en aide aux âmes perdues, pauvres âmes qui élèvent leurs voix depuis les confins de la terre, ceux-là se trouveront peut-être crier en vain, quand toutes ces vanités auront disparu dans le néant, et...

— Je suis vraiment peinée, interrompit tante Nancy un peu effrayée de la prophétie, mais c'est ainsi ; je ne puis donner ce que je n'ai pas.

— J'aurais cru que, si vous aviez vendu vos biens terrestres pour en donner l'argent à ceux qui ont beaucoup plus besoin du salut que vous de votre robe de soie, cela aurait été plus salutaire à votre âme immortelle.

— Miséricorde, miss Semantha ! la robe m'a été donnée, je ne puis donc pas la vendre... Ce jeune Varick, qui s'était presque noyé ici, tout près, est resté chez nous un certain temps ; il avait une jambe cassée, et je l'ai soigné pendant que ses parents étaient en Europe : à Noël, il m'a envoyé cette robe, avec la garniture et tout... Ça m'a donné un coup quand je l'ai reçue... Vous sentez bien que je n'aurais jamais pu m'accorder une robe pareille, — mais j'avoue que je me sens très fière de l'avoir maintenant.

— Je n'en doute pas ! soupira miss Semantha, ses yeux verts contemplant amoureusement la riche étoffe. Mais il me semble qu'il aurait mieux valu qu'on payât la pension du garçon en bon argent sonnant...

— Mon Dieu, ils n'y ont pas manqué, cinq dollars par semaine !... Mais c'est un présent que Leslie a voulu me faire : il avait si bon cœur, ce garçon ! et nous étions devenus une paire d'amis, pendant qu'il couchait là, dans le lit des hôtes.

— Je vous avoue que tout cela me paraît assez drôle ! J'aurais cru que cinq dollars par semaine devaient leur sembler tout à fait suffisants... Mais, du moment que vous le dites, c'est sans doute comme cela : pourtant, je pense que ce doit être des gens follement dépensiers pour agir de la sorte.

Mme Peck n'ayant rien à objecter à cette observation, miss Semantha partit, parfaitement convaincue que la robe avait été achetée avec l'argent de la pension, et que la conscience de tante Nancy s'était faussée pour faire croire que la robe était un cadeau. Elle fit un récit très complet et palpitant de toute l'affaire à la première réunion de couture et, grâce à cette mysté-

rieuse agence de publicité qui répand partout les « on dit » comme des microbes, son histoire arriva aux oreilles de Stephen Spencer, le Crésus de Barrett, qui possédait une hypothèque sur le petit enclos d'Ozias.

Cinq ans auparavant, Chester Peck, le fils unique d'Ozias, avait été saisi d'un irrésistible désir de partir pour la Californie. La vie était ennuyeuse à Barrett; rien n'y marchait, excepté la grande filature de coton de M. Spencer, et Chester n'aimait pas le travail enfermé! Il ne pouvait acheter une ferme, ni même la louer. C'était un jeune homme actif et intelligent, et Ozias avait assez de bon sens pour comprendre qu'il fallait autre chose à son fils pour réussir, ou même pour trouver de l'occupation ; il hypothéqua sa maison pour trois cents dollars, et lança son garçon dans le vaste monde. Chester était parti pour San-Francisco, où il trouva au bout d'un certain temps une place de teneur de livres dans un hôtel; mais, après deux ans d'absence, ses lettres avaient brusquement cessé d'arriver, et, peu à peu, ses parents avaient fini par croire à sa mort. Mais l'hypothèque ne mourait pas et, année après année, Ozias avait toutes les peines du monde à en payer l'intérêt; sans cette circonstance, jamais la petite dette à la boutique n'aurait traîné aussi longtemps et, d'autre part, sans l'heureux accident de Leslie Varick, certainement, cette année, on aurait saisi la maisonnette, mais les intérêts avaient pu être soldés, grâce aux trente dollars de pension. Quant à Stephen Spencer, c'était un homme qui avait fait fortune grâce à la plus stricte parcimonie, et en recourant à toute espèce de subterfuges et de stratagèmes. Un de ses articles de foi était que tout homme pauvre ne doit pas dépenser un sou, si ce n'est pour les nécessités absolues et impérieuses de la vie ; le porc, les choux, les pommes de terre constituaient une nourriture suffisante; les vanités de la toilette étaient péché, le calicot, l'alpaga très convenables pour habiller une femme, l'argent, l'unique bien, le but suprême de la vie. Il ne jouissait d'aucun des privilèges que la fortune donne à ses élus ; ses habits étaient râpés, sa manière de vivre sordide; il lésinait jusqu'au dernier centime sur les gages de ses ouvriers : bref « Steve » Spencer était devenu proverbial dans le pays pour sa mesquinerie et son avidité.

Il était peu probable qu'un pareil homme se mît dans le cas

de perdre son argent, faute de surveiller ses débiteurs. Lorsqu'il entendit raconter que la femme d'Ozias Peck avait une robe de soie noire, neuve, et quand il vit cette robe de ses yeux, par un brillant dimanche de mars, faisant un délicieux frou-frou autour de la personne rondelette de tante Nancy, à la réunion, — car elle avait ôté son châle sous le porche, et Ozias le portait sur son bras, — il en tira tout de suite la conclusion que ce couple infortuné avait été pris de cette soudaine folie qui s'attaque parfois aux indigents pour leur faire commettre quelque dépense extravagante, qui paraît inspirée par le même mouvement de désespoir que celui d'un esclave qui frappe son maître ou d'un prisonnier qui tue son geôlier; car où est l'esclavage qui soit pire que les lourdes chaînes de la pauvreté, la misère rongeante des dettes, l'engrenage d'une vie d'incessant travail où il n'y a place pour aucun plaisir, et cette indéfinissable terreur qui hante un homme sans argent ?

Voilà l'espèce d'inquiétude qui s'empara de Stephen Spencer en regardant la robe brillante de tante Nancy descendre tout le long de l'église, car Ozias étant un peu sourd, le vieux couple s'installait toujours près de la chaire, pour mieux entendre le sermon. Stephen se persuada qu'il allait perdre les intérêts de son hypothèque pour le semestre courant; aussi fut-il bien vite décidé à commencer des poursuites... Sa fille, à lui, une douce créature opprimée, n'avait de sa vie possédé une robe de soie : elle était là, assise à ses côtés, dans sa mince robe de laine, coiffée d'un chapeau garni de velours usé, si pure et si pâle avec son apparence délicate, sa taille menue, son extérieur enfantin et comme effrayé. Jamais il ne put entrer dans la tête du vieil avare que cette robe de soie était un cadeau : lui qui, dans sa longue vie, s'était gardé de donner même la valeur d'une épingle, aurait taxé de fou dangereux celui à qui serait venu une idée de ce genre. Il se réconforta donc avec la pensée de menacer tout de suite Ozias de poursuites juridiques, s'il ne payait pas sur l'heure ce qu'il devait depuis deux semaines. Satisfait de cette résolution, il s'endormit dans le coin de son banc, jouissant de ce saint jour du dimanche, qu'il ne considérait pas d'ailleurs à un autre point de vue qu'à celui du repos. Ozias, lui, courbait la tête, accablé sous le fardeau de ses dettes, qu'il sentait jusque dans le sanctuaire. Il ne pouvait

faire autrement que de remarquer les yeux clairs et froids de Mme Gross fixés sur sa femme, tandis que celle-ci entrait à l'église dans toute l'innocente satisfaction de son cœur, et il croyait voir aussi le mari qui le regardait de côté, comme s'il pensait : « A toi aujourd'hui, mais demain à moi ! » Et, dans son trouble extrême, il poussait de tels soupirs que tante Nancy, qui buvait à longs traits le discours du pasteur Fry, se laissa aller à l'espoir qu'enfin son mari se sentait sous la coulpe ; aussi, son chagrin, sa honte de n'avoir pu contribuer aux collectes, redoubla. Si seulement Ozias se convertissait, pensait-elle, elle se priverait de tout pour faire une offrande de reconnaissance ! Et, comme elle pensait à ces choses, la robe de soie sortit complètement de son âme simple et pieuse, et elle n'y songea plus.

Mais toutes les femmes appartenant à la société de couture avaient l'œil sur cette soie de malheur, et bien des hochements de tête se répondaient sur la chute de tante Nancy Peck, victime des vanités du monde. Enfin, quand l'assemblée sortit de l'église, miss Semantha Beers s'éloigna d'elle en lui jetant un regard de pitié méprisante, ce qui donna à la pauvrette l'impression qu'elle était une pécheresse irrémédiablement perdue. Et pourtant, sa conscience ne la condamnait pas, mais l'opinion des autres a souvent plus de poids sur notre esprit que la nôtre propre.

Le lundi fut un jour triste pour Ozias. Il était à peine entré dans sa forge que Stephen Spencer fit son apparition pour réclamer son dû.

— Vous devriez être plus exact, 'Zias Peck. Tous les six mois l'intérêt à payer... Et le jour est échu vendredi, et je n'ai vu ni sou ni maille.

— O mon Dieu, s'écria Ozias avec l'air d'une souris prise au piége. Je vous en prie, monsieur Spencer, les temps sont difficiles, le métier va mal ! Si j'avais l'argent, vous l'auriez déjà, mais il semble vraiment que les gens aiment mieux laisser marcher les bêtes sur leurs sabots que de les faire ferrer ; on ne vient plus à la forge... Je ne vous dis que cela, squire.

— Des paroles, et rien de plus, dit le gros monsieur fixant ses yeux durs sur Ozias. Les affaires sont les affaires : ceux qui veulent emprunter doivent savoir payer, et si vous pouvez acheter à votre femme une robe de soie pour aller aux assem-

blées, aussi sûr que j'existe vous pouvez me payer quinze dollars, et je vous le ferai bien voir...

— Au diable cette robe ! Voilà le mot qui s'échappa des lèvres tremblantes d'Ozias, mais il s'empressa d'ajouter : non, je ne désire pas cela non plus ; la robe est à elle et elle en fait le plus grand cas : c'est un don qu'elle a reçu. Je ne l'ai pas plus achetée que vous. J'aurais bien voulu le pouvoir, mais impossible !

— Bon ! ne me faites pas des histoires, 'Zias Peck ! Des robes comme celle-là ne sont pas des cadeaux qu'on fasse à de vieilles bonnes femmes de la campagne, pas plus qu'elles ne tombent du ciel. Je vous le répète une fois pour toutes : j'aurai mon argent avant samedi soir, ou bien je lâche le procureur à vos trousses. Vous pouvez y compter !

Sur ces mots, le vieil usurier s'en alla, content de ce qu'il avait dit et fait, et le pauvre Ozias, se laissant tomber sur son baril de clous, ensevelit sa figure dans ses mains.

Que faire ? Il n'y avait qu'un seul parti à prendre, vendre la génisse, une bête née chez eux, élevée par eux et dont on engraissait déjà la mère pour le boucher : pas d'autre moyen de sortir d'affaire... Avec l'argent on pourrait payer le squire et un acompte sur la note de M. Gross. Mais c'était comme de vendre son enfant... Cette jolie bête était la favorite de tante Nancy, et, quand Ozias allait la chercher au pâturage, elle venait à lui bien vite, fourrant son fin museau dans sa main pour y chercher une croûte de pain, une pincée de sel et, si elle ne trouvait rien, elle tournait les yeux vers son maître avec un air de doux reproche qui lui allait au cœur.

Puis, vendre Betty, cela entraînait la disette de lait, l'absence de beurre, la privation des petits fromages à la crème en été et du fromage sec tout le long de l'année, c'est-à-dire, du même coup, les trois quarts des modestes plaisirs qu'ils s'accordaient devaient disparaître, mais cela valait pourtant encore mieux que de perdre leur vieille maison. Le pauvre homme se sentait incapable d'annoncer ces mauvaises nouvelles à sa femme, là, tout de suite. Il s'en alla donc à la taverne de Selah Hills, pour voir ce que Selah lui donnerait de sa génisse ; l'affaire ayant été conclue pour trente dollars, argent comptant, il s'engagea à remettre Betty aux mains de l'acheteur, la semaine suivante.

Il renvoya tant qu'il put de parler de tout cela à tante Nancy, quoiqu'il eût prévenu le squire que le jeudi suivant, il s'acquitterait de sa dette, assurance qui ne fit pas trop plaisir au vieux grigou : celui-ci aurait préféré terminer l'affaire différemment et mettre une fois pour toutes son capital en sûreté. Ozias n'entendit plus parler de son compte à la boutique : Mme Gross était partie subitement pour aller soigner sa mère malade, et rien n'était plus éloigné de l'esprit du mari que l'idée de tourmenter pour cette bagatelle un brave homme, un travailleur comme Ozias Peck. Mais ce dernier, craignant qu'on ne lui envoyât son compte et que sa femme ne prît peur, écrivit une lettre au boutiquier pour lui promettre de payer une partie de ce qu'il devait la semaine suivante, le jeudi... Par malheur, M. Gross était parti pour aller chercher sa femme, et l'humble épître, si soigneusement élaborée, si touchante dans sa simplicité, eut à attendre son retour.

Ces jours-là, Ozias se sentit comme écrasé sous une chape de plomb ; il mangeait ses repas en silence, soupirait et gémissait pendant son sommeil, ne prenait plus aucun intérêt à la lecture du *Journal de la Semaine*, tous symptômes qui entretenaient chez Nancy l'espoir qu'il luttait pour sortir de sa vie de péché et entrer dans le droit chemin qui mène à la foi et au devoir. Elle l'observait dans un respectueux silence, espérant toujours qu'il allait lui confier ses secrètes pensées. Enfin, n'y tenant plus, un soir que son vieux, assis près du feu, se tenait la tête entre les mains, elle éclata.

— 'Zias, dis-moi, te sens-tu convaincu de ton péché ?

— Mon Dieu, exclama le pauvre homme tout surpris et la regardant en face, mon péché ! Je suis surtout convaincu de celui des autres, j'en suis bien plus accablé que du mien propre.

— Quel malheur ! s'écria tante Nancy avec compassion tout en essuyant ses lunettes avec son tablier à carreaux. J'avais espéré que tu voyais tes fautes, et que tu étais pris de repentir. Tu sais, 'Zias, voici longtemps que l'huile du sanctuaire tombe sur toi goutte à goutte : comment est-il possible que ton cœur soit encore endurci ?

— Ah ! plût à Dieu que je le fusse, endurci ! Je voudrais être comme une pierre dans un mur ; hélas ! je n'ai pas cette chance, dit le pauvre Ozias se levant brusquement et se dirigeant vers



la porte. Il ne pouvait en entendre plus long; bien qu'il eût mis tout son cœur, toute sa force, à cacher leurs malheurs à sa femme, il s'irritait extrêmement de ne pas avoir sa sympathie, pour une chose qu'elle ignorait entièrement. Ainsi sont faits les hommes.

Tante Nancy soupira : elle aussi avait son chagrin. La veille, elle avait eu la visite de M. le ministre et, quoiqu'il n'eût pas fait d'allusion à la fameuse robe de soie, il avait tant discouru sur la vertu du renoncement, sur l'économie, sur l'humilité, les devoirs que nous avons envers les païens, que la pauvre femme comprit très bien qu'il avait entendu parler de ses péchés, peut-être même remarqué à l'église la splendeur de sa toilette. Ce qu'elle ne soupçonnait pas, c'était la part que Mme Fry, une petite femme, toute douceur et bonté, avait prise à l'affaire. Son mari l'ayant poussée à bout en insistant pour qu'elle l'accompagnât au prochain meeting de l'*Association*, à Hartford, après qu'elle lui eut donné quelques mauvaises excuses pour dire non, excuses immédiatement démontrées nulles par la logique maritale, elle lui jeta enfin à la tête la vraie raison en lui criant :

— Je n'ai pas une robe mettable pour aller à Hartford, monsieur Fry ! Si j'étais la femme de 'Zias Peck, j'aurais au moins une bonne robe de soie noire, car il ne gaspille pas son argent, lui, à acheter tous les livres qui s'impriment...

Et, ayant ainsi soulagé son cœur, Mme Fry éclata en pleurs; et s'en alla en fermant la porte à grand bruit.

Semantha Beers avait déjà recommandé au pasteur d'admonester tante Nancy pour un oubli si complet de ses devoirs, mais, comme c'était un homme d'étude, il avait perdu de vue cette affaire, jusqu'au moment où la scène que lui fit sa femme vint lui rafraîchir la mémoire. Il vit clairement son devoir, et s'en alla tout de suite le remplir avec une onction singulière. Pauvre madame Peck ! Tenue en respect par la dignité de l'office et de l'officiant, elle écouta l'exhortation sans mot dire, se laissa même tomber sur les genoux et fut l'objet d'une prière qui dura un bon quart d'heure d'horloge, et qui lui arracha quelques larmes. Elle avait jusqu'ici gardé ses soucis pour elle seule, ainsi que son mari l'avait fait des siens, et pour

obéir comme lui au saint commandement : « Portez les fardeaux les uns des autres. » Peut-être cet ordre est-il aussi impérieux que celui de donner à l'œuvre des missions.

Enfin le mardi arriva, et Ozias s'en alla, pour la dernière fois, conduire sa génisse au pâturage. C'était aujourd'hui qu'il faudrait tout avouer à sa femme, et son cœur en saignait. Mais, en approchant de l'étable, une toux de mauvais augure lui fit dresser l'oreille ; il entra précipitamment et vit Betty, le poil hérissé, les yeux égarés et tristes, la respiration haletante, la bouche baveuse, les jambes flageolantes... Pauvre Betty ! la terrible maladie du bétail l'avait saisie et, devant ce triste spectacle, Ozias se souvint que, la veille, la génisse était rentrée d'un pas bien lent, mais il avait cru qu'elle était fatiguée par le soleil d'avril qui brûle parfois comme en juillet, lors même que les collines sont encore blanches de neige.

Voilà ! Il n'aurait donc pas besoin de parler de la vente à sa femme ; mais il s'agissait de soigner la pauvre bête. Tout le jour Ozias et Nancy s'ingénièrent autour de leur génisse, lui donnant remède sur remède. La nuit, ils la veillèrent et au matin, quand Selah arriva avec l'argent, il les aperçut tous deux dans l'étable, Ozias appuyé contre le râtelier et reniflant avec bruit, tante Nancy assise, pleurant comme un enfant, la tête de la génisse reposant sur ses genoux, tandis que les yeux violets de sa favorite, obscurcis déjà par les ombres de la mort, se tournaient vers elle comme pour la supplier de lui venir en aide.

— Par ma foi ! s'écria Selah passant son vieux chapeau blanc à travers la porte, voilà une bête morte, ou je ne m'y connais pas... A combien la peau et les cornes, 'Zias ?

Tante Nancy le regarda avec une vraie colère, mais une main se posa doucement sur l'épaule de Selah et une voix dit lentement :

— Quel dommage ! pauvre bête, elle a la p... pl... pleuroneumanie, n'est-ce pas, 'Zias ? J'en suis bien fâché pour vous...

— Moi aussi, j'en suis bien fâché, dit Ozias d'une voix ferme, enfonçant son chapeau déchiré sur sa tête, clignant des yeux pour refouler ses larmes, et toussotant pour s'éclaircir le gosier, car il voyait Stephen Spencer caché derrière les autres

et qui contemplait cette triste scène de ses yeux durs. On eût dit que, de loin, il avait flairé une proie et était venu s'abattre là, tout près, de peur qu'elle ne lui échappât, car 'Zias avait très expressément fixé le lendemain pour lui faire son paiement.

— Moi aussi j'en suis bien fâché, mais le chagrin ne sert de rien, continua le pauvre homme; la génisse est à moitié morte; j'avais compté la vendre à Selah, payer avec l'argent l'intérêt de l'hypothèque et vous remettre un acompte sur ma note, monsieur Gross, mais cela ne sera pas; je n'ai pas l'argent, je ne puis le donner, et c'est tout...

— Mais, 'Zias, repartit le boutiquier de sa voix douce, j'arrive de Plymouth, je viens de trouver votre lettre, je n'avais aucune idée de vous demander l'argent; rien ne presse, je ne comprends pas ce qui vous a passé par la tête, car enfin, cet argent, je ne vous l'ai jamais réclamé...

— Votre femme a été ici et a dit que vous en aviez besoin tout de suite et, comme elle savait exactement le montant et tout, j'ai pensé que c'était vous qui l'aviez envoyée, et je comptais bien vous payer un acompte, si...

La voix de 'Zias se brisa dans un sanglot; il étendit une main tremblante vers la vache mourante, avec un geste simple et qui n'était pas sans dignité.

— Pour moi, dit Stephen Spencer, je suis venu pour vous talonner, et j'y reste. Si on ne me paye pas, je ferai saisir la baraque et les effets pour rembourser l'hypothèque: je suis sûr que la robe de soie me rapportera quelque chose, et non seulement à moi, mais peut-être aussi à monsieur Gross.

Tante Nancy jeta son tablier sur sa tête, pour cacher son désespoir; la génisse poussa un faible gémissement, un frisson la secoua, puis tout se tut. Mais Nancy ne vit rien et Ozias n'entendit rien: leur chagrin les affolait... De son poing serré Ozias menaça l'usurier...

— Fais-le, si tu l'oses! Cette robe appartient à ma femme: elle l'a reçue comme tu ne recevras jamais un sou, parce qu'elle a été bonne pour un être humain en détresse... Si vous vous hasardez à toucher seulement un bouton de la robe, je vous jette dans l'étang du moulin, et ce n'est pas moi qui vous repêcherai. Rembourse-toi de ton hypothèque; prends tout ce

que j'ai, nous irons à la maison des pauvres, demain, sans mot dire, et cela me sera même bien égal, pourvu que Nancy soit avec moi. Mais tu ne toucheras ni à elle ni à rien de ce qui lui appartient !

— Vous avez raison, père, il n'y touchera pas ! exclama une forte voix de jeune homme de derrière le groupe assemblé.

Tante Nancy, laissant tomber la tête de sa génisse qu'elle soutenait toujours, sauta sur ses pieds, et d'un bond, avec un grand cri, elle se trouva serrée dans les bras de son fils, revenu de Californie juste au bon moment.

Cela fait l'effet d'un roman, n'est-ce pas ? Mais, après tout, les romanciers ne prennent-ils pas leurs sujets dans la vie réelle ? Le fait est que Sam, après avoir quitté San-Francisco, dont le climat ne lui convenait pas, avait vécu dans l'intérieur de la Californie, où il avait très bien réussi, non pas en cherchant de l'or, mais en travaillant dans un ranch. Maintenant, il possédait une ferme à lui, et faisait le commerce de denrées et de fruits ; il avait à la banque un petit capital et devant lui des chances de devenir riche. Ses lettres à ses parents étant restées sans réponse, comme il désirait acquitter sa dette envers son père, et qu'il avait encore une raison plus forte, qui était un secret entre lui et une autre personne, il s'était décidé à venir à Barrett, et, comme on le voit, il y était arrivé à point. En vingt-quatre heures, la dette hypothécaire fut payée, le compte à la boutique acquitté, et cinq cents dollars placés à la caisse d'épargne de Hartford, au nom de son père. Tante Nancy sécha les larmes qu'elle avait versées sur sa favorite, tout en ayant un peu honte de se sentir si heureuse après cette mort ; Ozias rentra dans son assiette, et Selah Hills, qui était charpentier aussi bien qu'aubergiste, élevait déjà une étable sur le terrain de 'Zias, pour y loger une superbe vache, pur sang d'Alderney, que Sam Peck avait achetée à Hartford, et qu'on avait jugée digne d'un logis plus convenable que le réduit à moitié ruiné de la pauvre Betty. Mais tout cela n'était rien. Barrett, un beau matin, fut frappé de stupeur en apprenant que Nelly Spencer, la douce, pâle, aimable fille, victime de la tyrannie de son père, avait épousé le fils d'Ozias et qu'ils étaient tous deux en route pour la Californie.

C'était la vérité vraie. Sam et Nelly s'étaient aimés déjà sur les bancs de l'école, et ils n'avaient jamais cessé de s'aimer. Quelque chose de la pâleur et de la tristesse de Nelly était dû au silence de son amoureux qui n'écrivait plus : elle le croyait mort, car ils avaient engagé leur foi, et elle savait que la mort seule pouvait les séparer. Elle n'avait pas compté sur les irrégularités de la poste dans ces pays perdus.

Les jeunes gens savaient bien qu'il était inutile de demander le consentement du père de Nelly. Un beau matin, celle-ci mit son vieux châle, son chapeau défraîchi, et se rendit chez le ministre Fry. Sam l'y attendait avec son père dans ses habits du dimanche, et tante Nancy dans sa fameuse robe de soie noire. Après une courte cérémonie religieuse, l'heureux couple monta en diligence pour aller prendre le chemin de fer à la station voisine. Tante Nancy s'arrêta au retour chez miss Sementha Beers et lui remit cinq dollars pour les missions étrangères. Et, dès ce jour, elle porta sa robe de soie en toute paix, aussi longtemps qu'elle dura.

Rose Terry Cook.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

EN ITALIE

I. *Memorie autobiografiche* di G. Garibaldi (1 vol. in-18, Barbera, Florence). — II. *Rime nuove*, par Giosuè Carducci (1 vol. in-16, Bologne, Zanichelli.) — III. L'*Opera di Dante*, discorso di Giosuè Carducci (in-8°, id., ibid.) — IV. *Lezioni di letteratura. Storia della letteratura italiana*, par G. C. Molineri (3 vol. in-18, Turin, Roux & Cie). — V. *Vincenzo Monti, le lettere e la politica in Italia dal 1750 al 1830*, par L. Vicchi (4 vol. in-8°, Fusignano, Morandi.) — VI. *Le due mogli di Napoleone I*, par Ernesto Masi (1 vol. in-18, Bologne, Zanichelli.)

La figure de Garibaldi est demeurée vivante dans trop de souvenirs pour que la publication de ses mémoires, annoncée depuis longtemps, n'ait pas soulevé la plus vive curiosité; et de fait, les cinquante pages dans lesquelles il raconte les périodes les plus mouvementées de son existence sont d'un très réel intérêt. La composition même du livre a déjà son originalité: ce n'est pas un journal intime, une série de notes prises au jour le jour, les soirs de bataille, sous la tente ou autour des bivouacs; ce ne sont pas non plus des mémoires rédigés dans le loisir des années de vieillesse, avec la préoccupation de l'attitude qu'on tient à se donner: c'est une combinaison des deux. Garibaldi les a écrits à différentes époques, retouchés à d'autres, et sans se départir d'une évidente sincérité. Il ne pose pas. Il ne fait pas de littérature. On dirait qu'il

tient davantage à fixer ses souvenirs pour sa propre satisfaction qu'à renseigner la postérité sur les événements auxquels il a été mêlé ou qu'il a dirigés. Son style sobre et direct ferait penser aux *Commentaires* de César, si de temps en temps il ne s'abandonnait à un élan de lyrisme qui trahit le poète, le fantaisiste, sous le capitaine; et, dans certains morceaux, son art un peu fruste est pourtant d'un très grand effet.

Un spirituel critique a pris prétexte de ce volume pour établir un ingénieux parallèle entre Garibaldi et don Quichotte. Il y a certainement une analogie; mais Garibaldi n'était pas seulement une âme ardente toujours prête à s'enflammer pour une idée, comme le chevalier de la Manche pour sa chimérique dame. Il était, de tempérament, d'instinct, de nature, un aventurier, aimant les aventures, le danger, le mouvement, les voyages, pour eux-mêmes, indépendamment du but poursuivi. Il se montre tel dès son enfance, et mélangeant déjà, je crois, cette passion du mouvement à de certaines vagues idées sur la société et sur les hommes. Un jour, fatigué de l'école et de la vie sédentaire, il propose à quelques-uns de ses camarades de s'enfuir et de partir pour Gênes, « sans projet déterminé, pour tenter la fortune. » Ils s'emparent d'un bateau, se munissent de provisions et de quelques instruments de pêche, et les voilà disparus! On les poursuit et les ramène : un abbé avait révélé leur fuite. « Voyez quelle combinaison : un abbé, l'embryon d'un prêtre, contribuait à me sauver, et je suis assez ingrat pour persécuter ces pauvres prêtres. Mais un prêtre est un imposteur, et je me dois avant tout au saint culte de la vérité! » N'est-il pas tout entier dans cette anecdote de son enfance?

Ce projet avorté d'expédition « sans but déterminé » et « pour tenter la fortune, » Garibaldi devait le reprendre plus d'une fois, et toujours avec le même enthousiasme : dans l'Amérique du Sud, où il guerroya pour le compte du Rio-Grande et de Montevideo, et en Italie, à Rome et en Sicile.

Nous ne pouvons suivre Garibaldi à travers les péripéties, d'ailleurs si connues, de ses diverses campagnes. Il y demeure le même homme, toujours prêt à obéir à l'impulsion toujours généreuse qui le pousse, sans calculer ni les moyens, ni les résultats. L'expédition des Mille, entre autres, c'est en grand,

avec des souffles d'épopée, et en définitive avec un succès qui montra une fois de plus que l'audace n'a pas toujours tort, sa fuite d'écolier, accomplie « sans but déterminé, » « pour tenter la fortune. » Cette expédition provoqua en Europe une vive inquiétude ; on s'attendait à voir se rouvrir la question italienne, à une intervention de l'Autriche, à toutes sortes de complications ; Cavour, angoissé, voyait chanceler son œuvre ; la diplomatie était prête à intervenir, avec ses lenteurs, ses calculs et ses atermoiements auxquels Garibaldi ne comprenait absolument rien. Lui allait toujours : c'était l'héroïsme des temps romains qui renaissait « dans un temps de honteuse misère, » c'était la lutte grandiose d'un peuple pour son indépendance, c'était « la joie du danger, des aventures, et de la conscience de servir la cause sainte de la patrie ; » c'était superbe et cela suffisait. Est-ce qu'on a jamais vu un peuple vaincu quand il combat pour la liberté ? Est-ce que les Bourbons n'étaient pas des tyrans, et comme tels, ne devaient pas succomber ? Est-ce que les Mille n'avaient pas plus de vaillance et de foi qu'il n'en faut pour renverser tous les despotes ? Et, contre tous les calculs de la sagesse, contre toutes les données du bon sens, ces raisonnements d'enthousiaste aveugle se trouvaient justes : on allait de succès en victoire, de Calatafimi au Volturne, les inquiétudes du gouvernement régulier grandissant à chaque succès du dictateur de la Sicile, qui à la fin avait la sagesse inespérée de déposer son pouvoir entre les mains de Victor-Emmanuel.

Ce sacrifice lui coûta. Non certes par ambition personnelle : Garibaldi était profondément désintéressé. Mais il touchait à la réalisation de ses rêves. Son idéal politique, en effet, il le dit à mainte reprise, c'est la liberté par la dictature, la liberté comme but, la dictature comme moyen : la dictature d'un honnête homme, bien entendu ; mais comment en serait-il autrement ? est-ce que celui que sacre la faveur populaire pourrait ne pas être un honnête homme ? Maintenant, après cette enivrante campagne de Sicile et de Naples, après des succès qui lui donnaient raison contre toutes les prévisions de la sagesse, il avait l'arme dans la main, et il lui fallait la rendre ! Il sut se résigner pourtant, et il se résigna malgré les réclamations des théoriciens, des « Mazziniens, » des « conspirateurs en

chambre », qu'il déteste et méprise presque autant que les diplomates.

En somme, imagination féconde, cœur généreux, homme d'action, voilà ce que fut Garibaldi : ses actes l'avaient montré tel, ses mémoires sont bien d'accord avec ses actes. Il appartenait à cette classe de héros que les sages jugent sévèrement, pour lesquels les simples se passionnent, et qu'on ne peut s'empêcher d'aimer malgré tout. Qu'importent, en définitive, les faiblesses et les erreurs de son raisonnement ? N'y a-t-il pas suppléé par l'intuition ? Et n'a-t-il pas été, au même titre que de plus habiles, peut-être même davantage qu'eux, un des fauteurs du beau mouvement patriotique qui a refait l'Italie ? Cavour le savait bien : il l'appelait une « force morale, » et, tout en redoutant ses coups de tête, cherchait à le faire servir à ses plans. Et aujourd'hui, le nom de Garibaldi est cher à tous les Italiens, cher aussi aux hommes de tous pays qui, en dehors des considérations de pratique et d'opportunité, aiment la générosité, le courage et le désintéressement pour eux-mêmes.

— « O splendide rebelle d'Aspromonte, — ô superbe vengeur de Mentana, — viens, et raconte Palerme et Rome — au Capitole avec Camille...

» Aujourd'hui l'Italie t'adore. — La nouvelle Rome t'invoque, nouveau Romulus ; — Tu montes, ô divin : les longs silences de la mort — s'éloignent de ta tête.

» Au-dessus du vulgaire troupeau des âmes — les siècles t'appellent, fulgurant, — vers les hauteurs, au pur concile — des dieux protecteurs de la patrie.

» Tu montes. Et Dante dit à Virgile : — « Jamais nous n'avons » rêvé forme plus noble — de héros. » Livius dit en souriant : — « C'est de l'histoire, ô poètes !... »

Voilà en quels termes, il y a huit ans, M. Giosuè Carducci célébrait Garibaldi, dans une ode qui, comme tous les écrits de l'auteur, fit grand bruit.

M. Giosuè Carducci, dont on vient de publier les *Rime nuove*, est le poète le plus connu de l'Italie actuelle. Je pourrais presque dire le plus populaire, car, quoique son talent soit en lui-même très cultivé et un peu artificiel, les idées dont il s'est fait

le défenseur lui ont rallié des suffrages habituellement assez indifférents à la poésie, et son nom est de ceux qui jouissent de la faveur des partis avancés. Du reste, sa renommée n'est pas restée confinée dans son pays : Hillebrandt s'est chargé de le présenter en Allemagne, où plusieurs bons écrivains, entre autres, si je ne me trompe, M. Paul Heyse, ont traduit quelques-unes de ses poésies. En France, dès 1874, M. Etienne le distinguait ; Marc Monnier s'est également occupé de lui, et, il y a deux ou trois ans, M. Roger Allou lui consacrait une étude enthousiaste. Pourtant, sa poésie ne me paraît guère destinée à faire le tour du monde : si elle s'impose, c'est surtout par la beauté de la langue, par l'harmonie et la perfection des vers, par la richesse des rythmes. Traduite, elle perd le cent pour cent. Les idées et les images, qui sous leur forme italienne entraînent et ravissent le lecteur, perdent leur qualité en passant dans une autre langue : est-ce que leur qualité est donc discutable ? ou serait-ce plutôt que la forme que leur a donnée le poète est si parfaite, qu'elle est la seule qui puisse leur convenir ? C'est un peu les deux : car M. Carducci n'est pas seulement un merveilleux ciseleur de vers ; sans être un penseur, il est, comme ses écrits en prose en font foi, une forte personnalité et une vigoureuse intelligence. Il lui arrive de tomber dans des « chitarronate, » comme il appelle lui-même sa poésie la plus célèbre, son *Hymne à Satan ;* il lui arrive de choir dans le paradoxe, où le pousse la pente naturelle de son esprit ; il lui arrive encore, surtout dans ses satires, d'enfler un sentiment peut-être sincère jusqu'à l'affectation ; et il a le défaut de prendre trop souvent, avec un évident parti-pris, pour le plaisir d'étonner le monde, le contre-pied des opinions reçues. De là un assez grand nombre de pièces auxquelles il est impossible d'accorder la moindre admiration, ou qui même irritent et blessent. Mais ces taches sont bien compensées par des qualités d'ordre supérieur, qui expliquent le succès persistant et la croissante renommée de M. Carducci.

Son nouveau volume ne mérite pas entièrement son titre de *Rime nuove :* on y retrouve, en effet, des traductions de Heine et de Platen qui ont déjà figuré dans un précédent recueil, intitulé déjà *Nuove poesie ;* on y retrouve le poème intitulé *Ça ira*, qui a déjà été publié, et le fameux sonnet du *Bœuf*,

qui, comme les traductions, se trouvait également dans les *Nuove poesie*. Je ne sais si ce morceau célèbre a été traduit en français. Le voici :

« Je t'aime, ô bœuf pieux[1]; et tu verses doucement dans mon cœur un sentiment de vigueur et de paix, soit que, solennel comme un monument, tu regardes les champs libres et féconds,

» Soit que, t'inclinant content et grave sous le joug, tu secondes l'œuvre active de l'homme : lui t'exhorte et te pousse, et tu réponds par le lent regard de tes yeux patients.

» Ton souffle sort fumant de ta large narine humide et noire, et, comme un hymne joyeux, ton mugissement se perd dans l'air serein ;

» Et, dans l'austère douceur de ton grave œil glauque, se mire ample et tranquille le divin de la plaine silencieuse et verte. »

C'est là, il faut en convenir, un fort beau tableau : on ne peut pas mieux peindre avec des mots, on ne peut pas rendre avec plus d'art à la fois l'apparence de l'objet décrit et les impressions qu'il suggère. Et de pareils morceaux ne sont rares ni dans l'œuvre de M. Carducci, ni dans son nouveau recueil. Je ne puis résister au plaisir de traduire un second sonnet, d'une forme aussi parfaite, mais où l'on verra apparaître, à côté des belles qualités si purement manifestées dans le *Bœuf*, le parti-pris de satire et de mauvaise humeur qui gâte trop souvent l'œuvre de notre poète :

« Toi qui ombrages les rochers solitaires et les tristes plaines, ô chêne pensif, je ne t'aime plus depuis que tu as ceint de ton doux rameau le front des furieux destructeurs de villes.

» Et toi, laurier infécond, je ne t'admire ni ne te désire, toi qui mens et insultes et qui ceins l'hiver triste de tes verts rameaux qui lui demeurent étrangers.

» Je t'aime, vigne, toi qui entre les pierres brunes, ris dans tes pampres, et pieuse fais mûrir pour nous le sage oubli de la vie.

» Mais surtout, j'honore le sapin : lui qui, entre quatre planches, simple cercueil, enferme à la fin les obscurs tumultes de ma pensée et ses vains désirs. »

[1] Je conserve le mot italien, dont le sens est moins précis que celui du mot français correspondant.

Remarquez, je vous prie, le ton de mauvaise humeur qui règne dans la première partie de ce sonnet : il sera celui d'un grand nombre de pièces de M. Carducci, qui presque jamais ne s'élèvera à un art serein. C'est qu'il n'est pas seulement poète : il est, de tempérament, polémiste et pamphlétaire. Plus préoccupé des idées qui exercent une action sur les hommes que de motifs poétiques, il a souvent quitté les *templa serena* pour descendre dans l'arène de la politique. Il n'y a rien gagné. En 1859, dans une *Ode à la croix de Savoie*, il célébrait avec ardeur Victor-Emmanuel : à ce moment-là, on le sait, les Mazziniens rêvaient la république. Or, plus tard, M. Carducci se rapprocha d'eux et se rallia à l'opposition républicaine. C'était un avatar : on le lui a reproché, on en a pris prétexte pour déverser sur lui quelques-unes de ces calomnies que les partis opposés ne s'épargnent jamais. Il a dû se défendre, il a dû, comme tous ceux qui brûlent ce qu'ils ont adoré, s'appliquer à démontrer par des arguments pénibles qu'il était resté le même, que seules les circonstances avait changé.

« J'étais, expliqua-t-il, de ceux qui, en 1859 et 1860, acceptèrent la formule garibaldienne : *Italie et Victor-Emmanuel*, sans grand enthousiasme pour le parti modéré et ses chefs, mais loyalement, un peu par reconnaissance affectueuse au roi et au Piémont, dans la fermeté desquels les misères des dix dernières années avaient trouvé quelque consolation, un peu avec l'idée que, dans la fusion d'éléments patriciens et bourgeois, de l'armée et du peuple, des souvenirs monarchiques d'une partie du pays et des souvenirs démocratiques d'autres parties, dans la conspiration de la fidélité et de la liberté, de la discipline et de l'enthousiasme, de la tradition antique et de la foi nouvelle, l'histoire de l'Italie, cette histoire admirablement complexe... trouverait à la fois, mieux que ne l'avait fait l'histoire grecque, sa réalisation et son complément nécessaires, l'indépendance, l'unité et la grandeur de la patrie par le courage et la force de la nation, sans et contre toute intervention étrangère... Et que ces idées n'étaient ni en dehors ni au delà du possible, les miracles de 1860 le prouvèrent bien ; mais certainement les indignes procédés employés contre l'armée du sud et son grand capitaine ne pouvaient nous rapprocher du parti modéré, pas plus que la politique à la fois violente et cor-

ruptrice, tyrannique et anarchique, incertaine, faible, inepte, qui maltraita les provinces du midi, pas plus que la misérable sujétion à tous les empires de France, pas plus que le guet-apens d'Aspromonte... Et pourtant, nous supportions tout cela, et nous en aurions supporté davantage, si, après tant d'affirmations de force, tant de belles promesses, tant de demandes et de délais, après une digestion si rapide de tant de millions absorbés en masse par la voracité de la guerre et de la marine, si, après une dictature de cinq ans, les modérés nous eussent, en 1866, donné la victoire. Mais les vainqueurs de Castelfidardo nous donnèrent Custozza, les vainqueurs de Gaëte nous donnèrent Lissa... »

N'est-il pas douloureux d'entendre un homme supérieur à d'autres égards, un homme qui pourtant connaît l'histoire de son pays et devrait avoir acquis en l'étudiant quelque sens politique, se noyer dans de pareilles subtilités ? Et pourquoi ? Tout simplement parce que, ayant suivi son tempérament de mécontent, il a passé à l'opposition. Il est vrai que l'opposition a toujours le droit d'être injuste, et que souvent elle en abuse.

Notez que l'homme qui s'exprimait ainsi était fonctionnaire du gouvernement et occupait une chaire d'histoire à l'université de Bologne. C'était donc fort courageux de sa part d'arborer sa cocarde avec une franchise aussi crue. Mais le gouvernement fut généreux, et M. Carducci ne fut pas inquiété. Il eut pourtant, en 1867, quelques tracasseries à supporter.

A l'occasion d'élections à Bologne, il avait attaqué avec sa violence habituelle la candidature de M. Minghetti. M. Bonghi, alors ministre de l'instruction publique, voulut le déplacer, et le nomma, sans lui avoir préalablement demandé son avis, professeur de langue latine à l'université de Naples. Il refusa. Comme à la même époque il avait participé à un banquet commémoratif de la république romaine de 1849, le ministère conservateur le suspendit de ses fonctions. L'affaire s'arrêta là ; je crois même que la suspension ne fut pas maintenue, et M. Carducci put continuer librement son enseignement. Tout récemment, le gouvernement italien vient de donner à son sujet une nouvelle preuve de libéralisme. On a créé à Rome une chaire pour l'explication de Dante : ces chaires, — il y en a maintenant trois, à Rome, à Naples, et à Florence, où elle

existe depuis Boccace, — sont extrêmement recherchées et très populaires; et comment en pourrait-il être autrement? L'étude de Dante est la plus attrayante à laquelle on puisse se livrer: seul entre tous les poètes modernes, seul peut-être entre tous les poètes de tous les temps, Dante a réussi à condenser dans son œuvre les sentiments et les idées de toute une époque. Il est à la fois universel et circonscrit: son grand poème et ses autres écrits forment peu de volumes et n'ont pas de limites. Il est à lui seul aussi vaste que toute une littérature, et qu'une littérature qui serait entièrement parfaite; et les questions qu'il soulève sont éternelles. De plus, il est par excellence le poète national de son pays: dès la période où apparaissent les premières traces du « risorgimento, » il est invoqué comme le maître par tous les hommes du mouvement nouveau, du pauvre Gasparo Gozzi, qui souleva l'opinion publique contre les blasphèmes de Bettinelli, à Balbo, à Rossetti et à Mazzini. Il ne se passe pas de semaine où il ne paraisse sur Dante quelque écrit nouveau, et ceux qui parlent de lui, n'eussent-ils d'autre mérite que l'admiration et l'enthousiasme, sont toujours sûrs de trouver un écho. On comprend donc que la création d'une chaire dantesque à Rome soit un événement, et qu'un appel à cette chaire apparaisse comme un rêve à tous les Italiens qui ont consacré leur vie à l'étude de la littérature de leur pays. Eh bien, c'est à M. Carducci, le républicain, l'adversaire avoué des institutions actuelles de l'Italie, que cette chaire fut offerte. Voilà, certes, qui honore le gouvernement du roi Humbert. Du reste, il fut tout aussi généreux qu'on l'était envers lui, et une sorte de lutte de courtoisie s'engagea entre lui et le gouvernement. Il refusa sa nomination, en alléguant que ses idées sur Dante étaient complètement différentes de celles qu'on espérait sans doute voir enseigner dans la chaire nouvelle. Le ministère alors renonça à pourvoir la chaire, du moins pour le moment, décida de remplacer provisoirement l'enseignement complet par quelques conférences, et chargea M. Carducci d'en ouvrir la série. Il n'aurait pu refuser sans mauvaise grâce, et il accepta. Son premier discours, tenu devant un auditoire nombreux et enthousiaste, vient d'être publié: c'est tout simplement un des plus beaux morceaux de littérature qu'on puisse lire, et il faudrait remonter

bien haut pour en trouver l'équivalent. Depuis Ozanam, personne n'a pénétré d'une façon plus profonde et plus intime la pensée de Dante, et M. Carducci a sur le grand critique catholique l'avantage de penser et de juger en toute indépendance, sans être gêné par aucune entrave. De plus, il a accompli le prodigieux tour de force, que je crois sans précédent, de résumer en cinquante pages, dans la plus belle langue qu'on ait écrite depuis deux siècles, des vues d'ensemble parfaitement coordonnées sur Dante et sur son œuvre complète. Après avoir dégagé en quelques phrases à la fois brillantes et concises le sens des œuvres diverses de Dante, il le montre réunissant et synthétisant sa pensée dans la *Divine Comédie.* Je ne puis le suivre dans une analyse qu'il serait impossible de condenser ; mais les lecteurs de la *Bibliothèque universelle* me permettront de leur citer un morceau de ce magistral discours, et ce sera le fragment relatif au traité *De monarchia* et aux idées politiques de Dante :

« Dans la *Monarchia*, la doctrine morale sur l'âme humaine et les deux sortes de perfection et de bonheur pour lesquelles elle a été créée, la doctrine politique sur la direction de la culture chrétienne, la doctrine historique sur les destinées providentiellement assignées au peuple romain, doctrines dont les premiers germes et les premiers indices étaient dans le *Convito*, reçoivent la plus ample et la plus vigoureuse expression, en trois livres qui sont les plus parfaits des traités de Dante, et autour desquels se groupent toutes ses idées politiques.

» L'homme, de même que seul entre les êtres il participe de la corruptibilité et de l'incorruptibilité, prétend par un double but à une double perfection et à une double félicité, temporelle dans cette vie, éternelle dans l'autre : à celle-là il parvient par l'exercice des vertus intellectuelles, à celle-ci par l'exercice des vertus théologales. De tels moyens sont démontrés et donnés à l'homme par la raison et par la philosophie, par la foi et par la théologie : mais l'homme, par faiblesse et convoitise, peut manquer le but ou dévier du chemin ; de là la nécessité d'une lumière, d'un maître et d'un frein : et cette nécessité se trouve réalisée d'une part dans la puissance temporelle de l'empereur romain, de l'autre dans la puissance spirituelle du pontife romain. Puisque ces deux chefs conduisent directement à ce but,

il faut que dans le monde il y ait accord sur eux, il faut qu'à la béatitude dans le ciel réponde sur la terre la paix aux hommes de bonne volonté. Mais, sur la terre, la convoitise induit à la discorde, et celle-ci ne peut être apaisée que par un monarque unique, lequel, ayant des sujets à lui tout entiers et n'ayant rien à désirer pour son propre compte, conduit et gouverne justement princes, peuples et communes, selon les enseignements de la philosophie. Non que des royaumes, des nations et des villes n'aient pas certaines propriétés particulières qui exigent des lois différentes ; mais les lois communes, qui conviennent à toute l'humanité, et suivant lesquelles elle est conduite à la paix, celles-là, les princes et les gouverneurs particuliers doivent les recevoir du monarque : de même l'intelligence pratique, pour être poussée à l'action, doit recevoir l'impulsion de l'intelligence spéculative à laquelle elle ajoute l'impulsion particulière qui est son œuvre. La dignité d'une telle monarchie universelle est nécessaire au salut du monde : source unique de toute puissance terrestre, Dieu l'a placée dans le peuple romain, préparé à cela par la venue d'Enée en Italie, au moment précis où se préparait l'œuvre de la rédemption, et par les conquêtes du monde légitime de par un jugement de Dieu prononcé entre le peuple romain et les autres peuples. Dieu lui-même a établi et reconnu l'empire romain : de telle sorte qu'il voulut se revêtir de l'humanité au sein du peuple romain, en s'assujettissant à la naissance au temps d'Octave, en se soumettant au jugement de Ponce Pilate. L'empire signifiant la domination du peuple romain sur la terre, la majesté du peuple romain est transférée à l'empereur, de quelque nation qu'il soit. L'Italie est le jardin de l'empire, non l'Allemagne : et, de là, le prince romain étend le sceptre sur toutes les autres monarchies, dans le but de faire du monde une république chrétienne, de laquelle tous les états sont les membres, aussi bien le royaume de France que la plus petite commune italienne. L'autorité de l'empire vient directement de Dieu ; l'église ne peut pas prétendre à le dominer ou à l'investir de son autorité, puisqu'elle n'a pas eu part à son établissement, qui l'a précédée : elle ne pourrait trouver, pour appuyer ses prétentions, aucune image dans l'Ancien ni dans le Nouveau Testament. La personne même de l'empereur a été

choisie par Dieu, et les électeurs ne sont que des instruments dans la main de Dieu. L'empereur étant ainsi indépendant du pape pour son royaume sur la terre, il lui reste subordonné en ce sens que le bonheur terrestre, auquel l'empereur est préposé, est un moyen pour arriver à la félicité éternelle, à laquelle conduit le souverain pontife. César donc doit vénérer Pierre, comme le père son fils premier-né, parce que, éclairé par la grâce paternelle, il éclaire mieux la terre. Mais les souverains pontifes, en usurpant la suprématie sur le pouvoir civil des empereurs ; mais le pape, en pratiquant le principe guelfe, contraire à la monarchie universelle ; mais le gouvernement ecclésiastique, en n'observant pas les lois de l'empire, en gênant l'exercice de la légitime autorité et en incitant par de mauvais exemples à chercher les biens de la terre, sont cause que le monde est devenu coupable. Et ce gouvernement mixte doit nécessairement marcher mal et finir mal, puisque l'une des deux autorités dont il relève ne peut être réprimée par l'autre ; et de là la corruption et l'anarchie universelles. »

Il est impossible de résumer avec plus de puissance et plus de clarté cette grande théorie de l'union des deux pouvoirs, que Dante élaborait au moment même où les Guelfes et les Gibelins s'entre-déchiraient encore, qui a été si souvent commentée et si souvent faussée. Mais une traduction ne saurait rendre l'éloquence de la belle période latine, que M. Carducci manie et développe avec une ampleur magistrale. Il semblait qu'un discours d'une heure et demie sur l'ensemble de l'œuvre de Dante ne pût être qu'un stérile bavardage, qu'un tissu de banalités, que seule aurait pu sauver la sonorité des phrases : M. Carducci est arrivé à faire de sa conférence un chef-d'œuvre d'interprétation aussi bien que de langue, et ce n'est pas à tort que les Revues italiennes l'ont saluée comme un véritable événement littéraire.

— Ah ! si les auteurs de manuels et d'histoires littéraires possédaient, fût-ce à un moindre degré, ce don de résumer avec précision les sujets qu'ils sont obligés de traiter en peu d'espace ! Mais ils ne le possèdent guère, et l'on dirait que, moins ils ont d'espace à leur disposition, plus ils tiennent à s'en servir pour le remplir de choses inutiles. C'est la réflexion que je faisais en parcourant les trois volumes que M. G. C. Molineri

vient de publier sur l'*Histoire de la littérature italienne*. Ce n'est pas à dire que ces trois volumes soient inférieurs à beaucoup d'autres du même genre : tant s'en faut. Certaines parties sont même assez bien traitées, notamment le chapitre consacré à Dante. Mais M. Molineri n'a pas évité complètement le défaut des ouvrages pareils au sien, l'abus des dissertations fastidieuses qui viennent trop souvent remplacer les renseignements précis. De plus, si les grandes époques sont étudiées avec soin, les époques de moindre importance sont décidément par trop négligées. Le dix-septième siècle est exécuté en quatre-vingts pages : je sais bien que c'est une pauvre période; mais elle n'est pas entièrement dépourvue d'intérêt; il s'y trouve des points sur lesquels il serait d'autant plus agréable d'être renseignés que les renseignements sont assez rares. Le dix-huitième siècle est aussi traité trop sommairement : c'est à peine, par exemple, si M. Molineri mentionne en passant ce Carlo Gozzi, l'auteur des spirituels *Mémoires inutiles écrits par humilité*, qui sont un des livres les plus charmants qu'il y ait, et de féeries en partie abandonnées à l'inspiration des acteurs, c'est vrai, mais où se trouvent aussi de beaux vers que Gœthe ne dédaignait pas d'admirer. Après cet ouvrage comme avant, le besoin d'une bonne histoire de la littérature italienne subsiste encore : il n'en existe ni en italien, ni en français : celle de M. Perrens, quoique fort érudite, est trop succincte; celle de de Sanctis est trop écrite au profit de certains points de vue particuliers à l'auteur; celle de M. Bartoli ne nous conduit encore qu'au XIV[e] siècle. Quant au manuel d'Etienne, le plus répandu de tous parmi nous, il est tout rempli de bavardages et d'une notoire insuffisance.

— Une importante publication, commencée en 1885 et qui n'est pas encore près d'être achevée, c'est la volumineuse étude de M. Leone Vicchi sur Vincenzo Monti et son époque (*Vincenzo Monti, le lettere e la politica in Italia dal 1750 al 1830*). L'ouvrage complet doit comporter douze volumes, dont quatre ont déjà paru. Ce sont ceux qui traitent de la seconde période de la vie du poète (1778-1799), et le suivent de ses débuts dans le journalisme et la polémique à son séjour à Paris, où il traduit la *Pucelle d'Orléans* de Voltaire. Monti n'est peut-être pas une des figures les plus intéressantes de la littérature italienne;

mais, pendant la période mouvementée et mobile de la révolution, il a été le porte-voix le plus fidèle de son pays, mobile et changeant comme lui à ce moment-là. De plus, son époque a été peu étudiée, et l'on connaît mal cette Italie encore endormie, mais qui avait pourtant entendu déjà la voix mâle de Parini, et que la fierté romaine des tragédies d'Alfieri allait réveiller. L'ouvrage de M. Vicchi, lorsqu'il sera achevé, comblera enfin cette lacune. Les volumes déjà parus en font foi : il sera un tableau complet de la vie intellectuelle et politique de l'époque, établi avec une rare conscience et une érudition considérable, rempli de discussions définitives sur des points restés obscurs jusqu'à présent et de documents importants. Il est seulement à regretter que l'auteur ne se soit pas appliqué dés maintenant à mettre plus de jour dans son ouvrage, qui est d'un maniement assez malaisé : ces gros volumes de 700 pages in-8° n'ont pas de tables des matières ; le premier avait un index alphabétique, qui manque au quatrième. M. Vicchi a tenu à éviter toute apparence de vulgarisation ; il n'a que trop bien réussi. Il est à regretter également qu'un ami de M. Vicchi, M. P. Q. Le Choisieu, ait placé en tête de l'ouvrage une préface qui traite de démêlés survenus entre M. Vicchi et le commandeur Beltrani-Scalia, avec soufflet donné par M. Vicchi et condamnation à six mois de prison pour outrage à un fonctionnaire public. C'est là une petite histoire qui fit du bruit en son temps, mais aujourd'hui parfaitement oubliée, et dont il était au moins inutile de fixer le souvenir en tête d'un livre destiné à survivre à bien des querelles administratives. Dans de telles affaires, celui qui a raison a tort encore, et personne n'a jamais le beau rôle : le mieux est donc de les laisser dans l'oubli où elles ne tardent pas à tomber ; pourquoi faut-il que ceux qui en ont été les héros, et dont les violences ont pour un instant passionné l'opinion publique, éprouvent le besoin d'y revenir sans cesse ?

— Je signalerai encore une double étude de M. Ernesto Masi, *Les deux femmes de Napoléon Ier*, qui traite avec beaucoup de pénétration et de tact psychologique un sujet toujours captivant. Joséphine de Beauharnais et Marie-Louise, en effet, sont deux figures inégalement séduisantes, mais auxquelles les circonstances ont donné un attrait égal et irrésistible ; et

l'on peut encore parler d'elles après les biographies d'Imbert de Saint-Amand et du baron Helfert. M. Masi a finement marqué la disproportion qui a existé entre elles et l'homme auquel leur sort fut lié, et qui se retrouve aussi entre leur caractère et les événements de leur vie. Il a montré comment cette disproportion est atténuée chez Joséphine, à cause de sa bonté, de sa grâce féminine, de son charme ; comment au contraire, chez Marie-Louise, elle est rendue choquante par la sécheresse de l'esprit et du cœur et par l'égoïste inertie du caractère. Les deux figures, si différentes, sont étudiées avec le même soin, et le livre de M. Masi renforce et justifie l'impression que produisent toujours les quelques détails qu'on lit sur elles dans les histoires : Joséphine inspire une affectueuse sympathie, tandis que Marie-Louise reste indifférente jusque dans ses malheurs.

EDOUARD ROD.

CHRONIQUE PARISIENNE

Histoire d'une grande dame au XVIIIe siècle, par Lucien Perey : La suite d'un roman vrai. Hélène, comtesse Potocka. Le château d'Ukraine. Chagrins et désillusions. Dénouement. — Livres nouveaux.

Les lecteurs de la Revue n'ont peut-être pas oublié la petite princesse Hélène de Ligne, dont un fureteur incomparable avait découvert les *mémoires* dans un vieux carton, des *mémoires* commencés à neuf ans et terminés à quatorze [1]. Lucien Perey (Mlle Herpin) s'était empressé de publier sa trouvaille, et il avait mené la biographie de son héroïne jusqu'à la trentième année. Son volume nous montrait la jeune imprudente gâtant de si jolis commencements par une coquetterie acharnée et finissant par s'éprendre d'un beau Polonais, le comte Vincent Potocki, qu'elle épousa dès qu'elle fut veuve. Le comte était marié. Il avait même déjà eu deux femmes, mais on divorçait si facilement en Pologne, dans ce temps-là, que le mariage était une barrière bien fragile. Hélène et son beau Polonais s'en étaient encore exagéré le peu d'importance, car il leur avait paru suffisant de demander à Rome l'annulation du mariage du comte Potocki. Ils s'étaient remariés ensemble sans attendre la réponse. Le nouveau volume de Lucien Perey [2] nous apprend la suite du roman, et si la justice des choses atteignit la coupable. J'oubliais de dire que la comtesse Anna Potocka, la seconde femme de l'irrésistible Vincent, n'avait aucune envie de céder son mari à la princesse de Ligne. Elle n'avait donné son consentement au divorce que pour ravoir son enfant. Tout cela n'est pas très joli.

[1] *Histoire d'une grande dame au XVIIIe siècle. La princesse Hélène de Ligne.* Paris, Calmann Lévy.

[2] *Histoire d'une grande dame au XVIIIe siècle. La comtesse Hélène Potocka*, par Lucien Perey. 1 vol. in-8°. Paris, Calmann Lévy.

La lune de miel fut néanmoins délicieuse. Ni remords, ce qui s'explique au début d'une passion absorbante, qui ne laisse point place à d'autres pensées ; ni la moindre inquiétude au sujet de cette réponse de Rome qui n'arrivait point. Ils n'y pensaient même pas. Ils s'étaient arrangé une existence moitié féodale, moitié orientale, dans un château en Ukraine, et filaient le parfait amour étendus sous des tentes turques, aux sons d'un orchestre et en respirant le parfum des orangers. La comtesse Hélène mettait sa personne en harmonie avec le cadre. Elle apparaissait, selon sa fantaisie, « vêtue à l'orientale, à la grecque ou à la polonaise ; aujourd'hui, elle portait une robe à la mameluck en étoffe turque, ponceau et argent ; le lendemain une polonaise de soie des Indes blanche, brodée de fleurs roses ; un autre jour, une tunique à la cosaque en tyftick mordoré broché d'or. » Elle était restée fort jolie et ces costumes étranges lui allaient très bien. D'autre part, elle soignait le menu des repas, sachant que son époux n'était pas insensible à ce genre de séduction. Le comte Vincent menait une vie de coq en pâte. Choyé, dorloté, bourré de petits plats, traité d'ange du matin au soir, il se laissait adorer avec mansuétude. Il est incroyable combien les hommes trouvent naturel d'être adorés. Cela ne les étonne jamais.

Le conte de fées dura un an. Un enfant était né. La comtesse Anna était aussi profondément oubliée que la réponse de Rome. Tout à coup, vers la fin de 1793, on apprit que l'épouse délaissée, n'ayant jamais pu se consoler (faut-il que les femmes soient sottes !) du départ de l'infidèle, s'occupait de faire casser un mariage qui était en effet illégal, puisque la cour de Rome n'avait pas annulé le précédent. Hélène, dit Lucien Perey, fut « atterrée, » et les idées les plus sinistres se croisaient dans sa tête. Le premier orage passa pourtant sans crever. Le comte Potocki vit la comtessse Anna, qui sentit à l'instant se réveiller en elle l'amour que « rien n'avait pu arracher de son cœur, » et le comte abusa de la situation pour faire faire à cette malheureuse ce qu'il lui convenait. La dissolution légale de leur mariage fut prononcée deux ans après que l'époux avait pris une troisième femme. Quelles situations bizarres !

A peine fut-il reparti, que la pauvre Anna, échappant à la fascination qu'il exerçait sur elle, voulut reprendre d'une main

ce qu'elle avait donné de l'autre. Le détail de leurs démêlés est trop long pour cette chronique. Il nécessitera des voyages et des séparations qui nous ont valu une correspondance brûlante entre Hélène et Vincent. Rien ne vieillit plus vite que le langage du sentiment, et il est aujourd'hui impossible de lire sans sourire ces effusions lyriques sur une boucle de cheveux, sur un portrait perpétuellement mouillé de larmes ou brûlant de baisers, sur une fricassée de poulet qu'on n'a pu manger parce que les larmes vous suffoquaient. Vincent est plus ardent, Hélène est plus sentimentale. Il y a aussi çà et là, dans les lettres incendiaires de Vincent, des mots qui ramènent tout d'un coup le lecteur sur la terre de la façon la plus burlesque, témoin le passage suivant : « Non, mon aimable Hélène, il n'est pas possible d'exprimer les sensations de plaisir, d'attendrissement, de consolation, de bonheur, que m'a causés ta lettre. Elle est arrivée hier au soir. Le cœur me battait, je me suis enfermé pour la lire. Ce n'est qu'à la troisième fois que je l'ai lue avec plus de tranquillité ; les larmes de bonheur m'en ont empêché pour les deux premières. *Ne va pas redire, mon Hélène, que j'ai le vin tendre,* car il n'est pas possible d'être plus sobre, et *j'espère que tu me connais assez pour être sûre que ces larmes partent du cœur.* »

Voilà des lignes terribles. Quelle échappée sur la réalité ! Le coup est d'autant plus rude pour le lecteur, que rien ne l'y avait préparé. Lucien Perey nous avait dissimulé la lettre où Hélène accusait cet époux chéri, ce cher ange, qu'elle « préférait aux chérubins, aux séraphins et à toute la hiérarchie céleste, » d'avoir le vin tendre et d'être gris quand il pleurait d'amour.

Enfin, puisque Vincent n'en était pas dépoétisé aux yeux d'Hélène (rien ne pouvait le dépoétiser ; il ronflait, et c'était aux yeux de sa femme une grâce de plus), nous n'avons pas le droit d'être plus sévères que la belle comtesse. Va donc pour le vin !

Les choses s'arrangèrent enfin, grâce à l'intervention toute-puissante de l'impératrice Catherine, et le conte de fées reprit son cours dans le château d'Ukraine. Il y a des grâces d'amour, comme il y a des grâces d'état. Hélène ne soupçonnait même pas que son mari était un joueur, un coureur, un pauvre sire à tous égards, qui ruinait sa femme et lui faisait toutes les infi-

délités du monde. Ce grand séducteur ne s'y prenait pas par des moyens machiavéliques pour aveugler sa femme. Il n'avait qu'une recette, mais elle était infaillible. Elle consistait à dire ou à écrire à sa femme, en termes que nous n'oserions pas toujours reproduire ici, qu'il l'aimait d'une façon délirante, dévorante, extravagante. C'était une petite corvée assez vite exécutée, après quoi Vincent retournait aux cartes, à la bouteille, et trompait sa femme sous son propre toit. Il devait rire en lui-même des extases de joie et d'adoration avec lesquelles ses déclarations embrasées étaient accueillies par la naïve, crédule et jalouse Hélène.

Cependant le châtiment arrivait. Leurs trois enfants moururent. Le château enchanté fut saisi par des créanciers, et le tout aimable Vincent devint moins aimable lorsqu'il eut à s'occuper de procès, de séquestre et de liquidation. Bien lui en prit de s'être fait faire donation de l'immense fortune de sa femme. Ce fut le salut, qui n'empêcha pas le comte de devenir désagréable. En 1807, Hélène écrit la note suivante, à propos de son époux : « C'est un homme égoïste, qui n'aime que lui et qui ne se soucie de personne. » Symptôme plus grave encore, elle n'admire plus les ronflements de son mari. « En se levant, dit une autre note, mon mari m'a grondée parce que je l'éveille quand il ronfle trop fort ; je ne puis m'en empêcher, car c'est insupportable ! Il m'a dit qu'il resterait dans sa chambre, puisque cela me gênait. J'ai beaucoup pleuré ! Nous nous sommes réconciliés après dîner. » « Il est évident, ajoute Lucien Perey, qu'on se réconciliait trop souvent. » La réflexion est très juste.

Sur ces entrefaites, la comtesse reçut une lettre qui la remua. Elle avait eu de son mariage avec Charles de Ligne une fille appelée Sidonie, envers laquelle elle s'était montrée aussi mauvaise mère qu'il est possible de l'être. Elle l'avait entièrement abandonnée à quatorze mois, n'en avait jamais demandé de nouvelles et l'aurait dépouillée jusqu'au dernier sou en faveur du comte Vincent, si l'impératrice Catherine n'était intervenue. Et voilà qu'au moment précis où elle ouvre les yeux sur l'indignité de l'homme à qui elle a tout sacrifié, on lui remet une lettre de cette grande fille de dix-sept ans, qui l'appelle chère maman et la supplie respectueusement de venir la voir. La comtesse n'osa pas répondre ; le comte ne semblait pas le dé-

sirer; mais de vieux souvenirs remontèrent à sa mémoire et, avec eux, des sentiments nouveaux. Elle s'éveillait de l'étrange sommeil moral où l'avait plongée, depuis plus de dix ans, une passion insensée. Elle commençait à se juger, et son mari avec elle. Un outrage sanglant qu'elle reçut de lui combla la mesure. Après des essais de réconciliation, suivis de nouvelles querelles et de scènes violentes, survint le craquement inévitable. On lit dans le *Journal* d'Hélène : « Mon mari est venu ce matin chez moi; il avait l'air si froid et si faux, que cela m'a mise au désespoir ! Mon chagrin m'empêche de dormir ; je me suis relevée à minuit et je suis encore là, sans pouvoir chasser mes tristes pensées. J'ai déclaré à mon mari qu'il n'avait qu'à m'assurer un sort et que je le quitterais ; je crois qu'il ne demande pas mieux ; il m'a répondu froidement qu'il m'assurerait mon sort dans deux mois. »

Grâce à son imprudente donation, elle en était réduite à solliciter une pension alimentaire. Le surlendemain, nouvelle scène du comte. La comtesse ne peut plus y tenir. « Quand j'ai été levée, je suis allée lui déclarer que je voulais absolument partir d'ici. La matinée s'est passée en scènes, au point que mon mari a écrit à Sambowski [1] de venir pour faire les arrangements de mon départ. » Sambowski apporta un papier qui assurait son sort et qu'elle accepta sans le lire. Deux jours après, le comte Potocki mettait cérémonieusement sa femme en voiture et fermait la portière. Les chevaux partirent. Adieu le conte de fées ! La pauvre Hélène, affaissée dans son coin, était anéantie de chagrin et, nous l'espérons pour elle, de honte. Elle sentait qu'elle aimait toujours cet animal qui venait de se débarrasser d'elle d'un air si glacial !

La suite n'étonnera que les personnes qui ont peu d'expérience du monde et qui ignorent la faiblesse de certaines femmes devant une belle figure d'homme. Elles en perdent le sens commun et le sens moral. Elles bayent aux corneilles devant ce chef-d'œuvre. Or Vincent était « remarquablement beau, distingué et élégant. »

Hélène se rencontra inopinément, le second ou troisième jour de la séparation, avec son ancien beau-père, le prince de Ligne. Celui-ci, préoccupé de l'avenir de sa petite-fille Sidonie,

[1] Son intendant.

conseilla à la comtesse de ne pas causer un nouveau scandale et de retourner chez son mari. Le conseil fut reçu avec ivresse. Elle ne demandait que cela. Elle remonta dans sa voiture, envoya une estafette pour solliciter la permission de revenir, rentra dans la cour de sa maison cinq jours après en être sortie et trouva son mari debout à la même place d'où il avait fermé la portière, prêt à lui offrir poliment la main pour descendre de voiture. Il suffit au comte d'un mot et d'un baiser pour l'avoir de nouveau à ses pieds. Il était si beau ! si irrésistible ! Le livre de Lucien Perey fait aimer les hommes laids.

Il resta pourtant à la comtesse, de cette bourrasque, un remords. A présent qu'elle s'était ressouvenue qu'elle avait une fille, elle ne pouvait plus l'oublier. Elle songeait souvent à Sidonie, et elle ne pouvait plus songer à Sidonie sans se rappeler qu'elle l'avait déshéritée au profit du fils de son mari et de la comtesse Anna. C'était, en effet, à quoi avaient abouti les générosités faites par Hélène au comte Potocki. En lui donnant sa fortune, elle n'avait pas prévu le cas où ils n'auraient pas, ou ne conserveraient pas d'enfants. Ceux-ci étant morts, le seul héritier du beau Vincent était son fils unique, François Potocki, élevé par sa mère divorcée, et dont son père ne s'était jamais plus soucié qu'Hélène ne s'était souciée de Sidonie. Comment faire, à présent, pour que ce jeune étranger n'eût pas tout, tandis que Sidonie n'aurait rien ?

On n'est pas en vain femme d'imagination. Hélène trouva un moyen très simple de tout arranger. C'était de marier Sidonie et François. Elle ne les connaissait ni l'un ni l'autre, mais elle avait conservé les traditions d'un siècle où il était bourgeois et mesquin de s'inquiéter d'assortir les époux. Elle proposa son idée comme une vraie trouvaille, et eut le bonheur d'avoir affaire à des gens qui possédaient tous la tradition et trouvèrent aussi cela très simple. Quand ce fut chose bien entendue, on présenta François à Sidonie, le comte Vincent et le prince de Ligne firent le contrat, les deux fiancés devinrent amoureux comme il convenait qu'ils le fussent, et patatras ! ils furent mariés. Hélène n'assistait pas à la cérémonie, où elle se serait rencontrée avec la comtesse Anna, mais son gendre ne tarda guère à lui amener Sidonie, qu'elle ne connaissait tou-

jours pas, et dont la vue provoqua une explosion de larmes et d'amour maternel tout à fait touchante. C'était le temps où l'on avait encore de la sensibilité et où l'on était dupe de ses propres attendrissements. Nous prendrons congé de l'aimable Hélène sur cette apothéose, tenant sa fille sur ses genoux et la couvrant de baisers éperdus, tandis que Sidonie lorgne du coin de l'œil une pile de cartons pleins de colifichets à la mode, et qu'elle grille d'ouvrir. Ce détail donne bonne opinion de Sidonie. Elle avait du naturel. Sa mère a des sentiments trop littéraires.

Et le beau Vincent? Il resta le beau Vincent. Il continua à tromper sa femme, à l'apaiser d'un geste et à être heureux. Un jour, à Paris, le hasard le plaça dans un salon au milieu de ses trois femmes. Chacun admira l'aisance avec laquelle il salua les deux qui n'étaient plus en fonctions, la bonne grâce avec laquelle il leur adressa quelques mots gracieux. C'est un « tableau enchanteur, » comme on disait alors. Après la mort d'Hélène, il se préparait à réépouser la comtesse Anna, à la grande joie de cette inconsolable, lorsqu'il mourut à son tour.

— M. Girot a traduit de l'allemand un ouvrage du docteur Piderit sur *La mimique et la physiognomonie* (Félix Alcan). La partie *Mimique* nous enseigne comment et pourquoi telle émotion de l'âme produit une contraction de tel muscle de la face. J'y lis, souligné, un axiome que m'avaient révélé depuis longtemps mes observations personnelles. « Un signe caractéristique du rire fréquent, dit le docteur Piderit, ce sont les pattes d'oie, c'est-à-dire les petits plissements de la peau auprès de l'extrémité externe de l'œil. » Le docteur Piderit n'a pas réfléchi, en traçant ces lignes, qu'il allait empêcher toutes les femmes coquettes de rire, de peur de hâter l'apparition de la patte d'oie. Il aurait dû ajouter le correctif, que je tiens d'une vieille religieuse très sage, qui avait passé sa vie à élever des jeunes filles. « Soyez aimables dans votre jeunesse, leur disait-elle, pour que les rides se placent bien. » En effet, tout le problème est là. Nous avons toujours des rides en vieillissant; il s'agit d'avoir celles du rire et non celles de la mauvaise humeur.

La seconde partie du volume, intitulée *Physiognomonie*, nous enseigne à reconnaître un hypocrite ou un pédant à la forme du nez ou à la direction du regard. C'est du Lavater scientifique.

— Il s'est formé à Paris, en 1883, une société dont l'objet était d'étudier les « questions de représentation proportionnelle, » en d'autres termes, les moyens à employer pour obtenir que, dans une élection quelconque, la minorité soit aussi représentée. La société vient de publier les ouvrages exécutés jusqu'à aujourd'hui. (*La représentation proportionnelle*, 1 vol. in-8°, Pichon.) Le volume ouvre par une magistrale étude de votre collaborateur, M. Maurice Vernes, sur les avantages d'une représentation exacte, les inconvénients de la pratique actuelle, et les divers systèmes imaginés pour y remédier. Suivent une série de travaux, signés de différents noms, sur les débats législatifs auxquels ont donné lieu, en France ou à l'étranger, les questions de représentation proportionnelle.

Le moyen le plus simple, et le seul efficace, d'assurer la représentation de tous les groupes d'un corps d'électeurs serait de tirer au sort les élus. Les règles du calcul des probabilités sont là pour nous garantir une égalité de distribution que n'obtiendront jamais les règles savantes de M. Maurice Vernes et de ses collègues. La moyenne intellectuelle des élus du hasard ne serait certainement pas inférieure à celle des élus du suffrage universel; témoin la chambre française actuelle. Mon système n'offre donc que des avantages, et les seuls préjugés empêcheront de l'adopter. Par malheur, les Français sont pétris de préjugés, et ils ne prendraient pas ma proposition au sérieux.

— M. Notovitch nous donne un petit volume appelé *La liberté de la volonté* (Félix Alcan), où il cherche à expliquer, au point de vue philosophique, les tendances de la Russie contemporaine. Il propose incidemment l'établissement de la polygamie. J'avoue que son livre m'a laissé des idées trop confuses pour me permettre de m'y étendre. Je craindrais de fausser la pensée de l'auteur.

— Le livre de M. Paul Janet sur *Les passions et les caractères dans la littérature du dix-septième siècle* (Calmann Lévy) ne peut être trop chaudement recommandé. Selon l'expression de l'auteur, c'est un essai de philosophie mondaine et littéraire. La finesse de l'analyse, l'agrément du style et l'élévation constante de la pensée en font un de ces ouvrages qu'on aime

à mettre entre les mains de la jeunesse cultivée et sérieuse. J'aime surtout la grande étude sur Bossuet.

— Voici qui sera dévoré par tous les jeunes avocats en herbe : *Les époques de l'éloquence judiciaire en France*, par M. Munier-Jolain, avocat à la cour d'appel (Perrin). *Le Barreau avant les Plaideurs*, *le Barreau classique*, *le Barreau sous la révolution*, etc ; quels titres de chapitres alléchants ! Mais pourquoi M. Munier-Jolain n'écrit-il pas plus simplement ? C'est sans doute qu'il est encore de mode, en parlant devant les tribunaux, de puiser largement dans le vieux sac à figures de rhétorique, qui est démodé partout ailleurs. Les pompons que M. Munier-Jolain en retire à pleines mains sont fanés. Je lis à la page 159 que la nouvelle philosophie, « des étoiles d'or, pays des songes ailés, nous a précipités, penseurs inassouvis, jusque dans la poussière des vérités tangibles. » Ce sont des métaphores qu'il faut laisser au vestiaire du palais, avec sa robe et sa toque.

— Je ne puis que signaler aujourd'hui l'*Histoire de Beaumarchais*, de M. Maurice Tourneux (Plon et Nourrit). C'est un de ces livres solides, bourrés de faits, qui exigent un examen approfondi et une véritable étude comparée. Le nom de l'auteur nous est une garantie que l'œuvre est consciencieuse et point banale. C'est tout ce qu'on peut hasarder, dans un sujet aussi épineux que l'histoire de Beaumarchais, sur une première inspection, forcément superficielle.

— Deux romans pour finir. Les *Fonctionnaires et boyardes* du prince Lubomirski portent pour second titre : Vol. I, *Tatiana*, Vol. II, *Schelm* (Calmann Lévy). Or, à la fin du volume I, nous voyons Schelm garotté, attaché à la selle d'un cheval sur lequel est monté son ennemi mortel. Le cheval traverse une rivière à la nage et son cavalier vomit injures et railleries sur Schelm, lequel le mérite, car c'est le traître de l'histoire. Quand Muller — c'est le nom du vengeur — a assez joui de la terreur de sa victime, qui lui offre des millions en échange de sa vie, il coupe un à un, avec son poignard, les liens qui attachent le misérable à la selle.

« — Je vais me noyer ! Pitié, Muller... je me noie !

. . . .

» — Adieu, Schelm ! crie Muller. Songe à moi en enfer ! »

Le traître disparaît sous l'eau, mais, puisque le second volume porte son nom, il faut bien qu'il en soit sorti, et vivant encore. Que d'émotions ! Quelles péripéties émouvantes !

— *La fille du diable*, traduit de l'anglais de Ouida (2 vol. Plon et Nourrit), est une histoire mystérieuse, tragique et fantastique.

CHRONIQUE ALLEMANDE

La mort de l'empereur. — Biographie de Carmen Sylva. — Jubilé des fumeurs. — Le petit Mortara est retrouvé ! — La manie du gothique. — La philatélie.

Le grand événement du mois de mars a été la mort de l'empereur Guillaume. Tous les journaux ont raconté dans ses menus détails la vie mouvementée de ce héros national. Une chose en ressort : la fragilité des gloires d'ici-bas. Ce monarque, qui est descendu dans la tombe accompagné des pleurs de toute l'Allemagne, fut en 1848, après la révolution, l'objet d'une haine presque universelle. Le 18 mars 1848 une foule immense, rassemblée devant le palais du roi Guillaume IV, à Berlin, réclamait à grands cris une constitution. Le roi parut sur le balcon et la promit, aux applaudissements frénétiques de la multitude. On cria alors au roi de donner un gage de sa bonne foi en faisant retirer les soldats qui entouraient le château. Coïncidence fatale, à ce même moment les portes s'ouvraient pour livrer passage à une troupe chargée de repousser la foule. Quelques coups de fusil furent tirés ; il y eut des blessés. Le peuple aussitôt cria à la trahison et accusa le frère du roi, son âme damnée, comme il l'appelait, d'avoir fait le coup. Celui-ci fut obligé de fuir, et n'y réussit qu'à grand'peine, déguisé en cocher et sous le nom de Lehmann. Pendant ce temps, le peuple élevait des barricades et tenait tête plus de douze heures aux forces qu'on lui opposait. Le prince Guillaume fut accueilli en Angleterre par lord Palmerston, et y resta assez longtemps. Il en revint

avec des idées libérales qui le rendirent, cette fois, suspect aux réactionnaires et, grâce à leurs intrigues, il se vit bientôt relégué à Coblence, où il se livra à l'étude des sciences. C'est là qu'il conçut le plan de son chef-d'œuvre, la réorganisation de l'armée, plan qu'il devait réaliser plus tard d'une façon si magistrale.

— Mme Natalie von Stackelberg réédite pour la troisième fois sa biographie de Carmen Sylva (c'est le nom de plume de la reine Elisabeth de Roumanie). L'ouvrage est publié avec un luxe digne du rang de celle dont il s'occupe, et orné de quatre belles photographies, représentant la reine à trois époques différentes de sa vie, et sa résidence favorite, au milieu des forêts et des rochers pittoresques de la Roumanie. Le récit est fort simple, mais attrayant par sa simplicité même. C'est l'histoire d'une vie sans aventures romanesques ni catastrophes palpitantes, mais variée cependant, grâce à de nombreux voyages et aux ressources d'un caractère et d'un talent supérieurs. On sait qu'Alphonse Daudet est l'ami de Carmen Sylva, à laquelle il a rendu plus d'une fois visite. C'est au même titre que je me permettrai de parler d'elle un peu longuement à mes lecteurs. Elle-même nous explique son pseudonyme dans ces vers :

Carmen, das *Lied*, und Sylva, der *Wald*:
Von selbst gesungen das *Waldlied* schallt.
Und, wenn ich im Wald nicht geboren wär,
Dann säng ich die Lieder schon längst nicht mehr.

« Carmen, le *chant*, et Sylva, la *forêt :* c'est que le *chant de la forêt* vient tout seul sur mes lèvres. Et, si je n'étais pas née dans la forêt, il y a longtemps que je ne chanterais plus. »

La reine descend de l'ancienne maison des princes de Wied, médiatisés en 1815, mais restés maîtres de leurs grands domaines de Neuwied, au bord du Rhin. Son père, après avoir servi le roi de Prusse, s'adonna à l'étude de la philosophie. Il se maria en 1842 avec la fille du duc de Nassau. De cette union naquit Elisabeth, qui se montra tout de suite d'un caractère décidé et presque sauvage. Son grand plaisir, comme jeune fille, était de se promener dans les forêts séculaires du château de Monrepos, la résidence d'été de ses parents. Elle reçut néanmoins une solide éducation. A Bonn, où son père habitait l'hi-

ver, elle se lia avec le poète Ernst Moritz Arndt, un vieil ami de la maison, qui aimait à lui raconter les plus belles pages de son existence agitée. L'université de Bonn comptait alors au nombre de ses étudiants l'empereur actuel d'Allemagne et plusieurs autres princes, qui se rencontraient souvent dans les salons de la princesse de Wied, libéralement ouverts aussi aux savants et aux artistes.

Dans un séjour qu'elle fit à Paris, la jeune princesse suivit les cours de l'abbé Gautier, et à son retour se manifesta chez elle un désir irrésistible de se vouer à l'enseignement. Elle déclara à sa mère qu'elle voulait étudier et obtenir les diplômes qu'on exige des maîtresses d'école. Elle l'aurait certainement fait, si son mariage n'était venu la détourner de ces projets. Elle n'en avait pas moins commencé l'étude du latin, des langues et des littératures modernes, de l'histoire et de la philosophie, et le fonds qu'elle amassa ainsi lui fut utile dans la suite. On ne lui permit qu'à dix-neuf ans de lire des romans. Le *Vaste monde*, de Mrs Wetherell, les récits de Walter Scott et de Gustave Freytag devinrent bientôt ses lectures favorites. Déjà toute jeune elle s'était exercée à faire des vers, mais sans suite et sans aucune connaissance de la métrique. Elle se méfiait même des règles et avait coutume de dire qu'elles tuaient toute inspiration. Et en effet, ses premiers vers sont de vrais *Stimmungslieder*, des chants tout d'inspiration, dans lesquels règne le sentiment seul, sans nulle contrainte ni recherche de pensée. Ils nous la montrent errant en automne sous les hêtres de Monrepos, accompagnée de ses trois superbes chiens, et s'amusant à disperser bruyamment les feuilles mortes dont les chemins sont jonchés :

In all dem Gebrause, ich schreite dahin,
Mit kräftigen Schritten, mit fröhlichem Sinn.

« Au milieu du bruissement des feuilles je vais droit devant moi, à grands pas, et le cœur content. »

Elle devait cependant avoir aussi ses tristesses, cette existence heureuse. Des deux frères d'Elisabeth, l'un mourut jeune, l'autre la quitta pour aller faire ses études à Bâle, sous la direction du professeur Gelzer. Son père, s'affaiblissant avec l'âge, demandait des soins continuels, de sorte que la jeune prin-

cesse passa quelques années bien pénibles, et succombant presque sous le poids de sa lourde tâche. Aussi sa tante, la grande-duchesse Hélène de Russie, l'emmena-t-elle, pour la distraire, à Ouchy, sur les bords du lac Léman. De l'hôtel Beau-Rivage, Elisabeth écrivait à sa mère : « Quel pays ! Oh ! le moyen de remplir ses poches de ce beau soleil, pour le rapporter chez nous et t'en réchauffer ! » Elle alla ensuite à Saint-Pétersbourg ; mais la vie mondaine qu'elle dut y mener ne convenait ni à sa santé ni à son caractère. Elle s'y sentit d'abord triste et malheureuse, puis elle tomba sérieusement malade. Elle entrait à peine en convalescence, lorsque la mort de son père vint lui donner un nouveau coup et amena une rechute. « Tu n'es pas faite pour le monde, lui dit alors sa tante ; au milieu du faste et des pompes de la cour, tu te fermes comme la sensitive au contact de la main. » Et en effet, sauf les leçons de Rubinstein et de Clara Schumann, Elisabeth ne remporta guère de souvenirs agréables de Pétersbourg.

Moscou, en revanche, l'enchanta : « Qu'elle est poétique, écrivait-elle, cette ville orientale aux mille couleurs, aux coupoles dorées, aux toits verts, aux rues si larges que vous ne savez plus ce qui est rue et ce qui est place ! L'impression est trop étrange ! Une ville dont les maisons, entourées de jardins, n'ont qu'un étage, une ville toute rustique, presque un village ! Quatre cents églises aux coupoles étincelantes, lançant leurs reflets sur une ville bleue, rouge, verte et jaune ! »

Elle revint enfin à Monrepos, où elle retrouva sa mère. Mais elle n'en continua pas moins ses voyages. A Ragatz, elle fit la connaissance du maréchal de Moltke qui, le premier, lui parla de Charles de Hohenzollern, roi de Roumanie. Elle ne se doutait guère à cette époque qu'il serait bientôt son fiancé, car peu après elle disait à sa mère dans une lettre datée de Naples : « Je veux me vouer à l'enseignement. L'horrible mot de vieille fille ne m'inspire aucune terreur. Je partagerai ce nom avec tant de femmes admirables, qui s'acquittent simplement et noblement de leur tâche ! Ce qu'il me faut pour être heureuse, c'est une tâche aussi et le travail ! »

Deux ans plus tard, elle épousait cependant Charles Ier de Roumanie. Elle savait que des devoirs nombreux et importants l'attendaient dans sa nouvelle patrie, mais elle se félicitait de

la mission qui lui était échue, se souvenant d'une parole qu'elle avait prononcée quelques années auparavant : « De tous les trônes d'Europe, un seul pourrait me tenter, celui de Roumanie : car là-bas il y a encore une belle tâche à accomplir. » En 1874, la reine publia son premier livre : *Poésies roumaines*, où elle exprimait dans ces vers tout l'amour qu'elle avait pour son pays natal.

Dass ich die schönste Heimat hab'
In deutschen Gau'n besessen,
Das macht, dass ich sie bis zum Grab
Nun nimmer kann vergessen.

« J'ai eu, en pays allemand, la plus belle des patries : c'est pourquoi, jusqu'au tombeau, je ne pourrai jamais l'oublier. »

Je laisse à son biographe le soin de compléter le récit de sa vie, mais je tenais à montrer à mes lecteurs les fruits d'une éducation princière allemande, solide, mais simple, et ne sacrifiant pas aux exigences d'une vaine étiquette.

— Que ne va-t-on pas dénicher en fait de centenaires ? Nos journaux consacrent maintenant leurs articles à celui du tabac. La *Gazette de Francfort* fait remonter à 1588 l'introduction de cette plante en Europe. Suivant elle, c'est cette année-là qu'un capitaine anglais offrit à la reine Elisabeth une pipe d'argile et un paquet de tabac, qu'il avait rapportés de Virginie. L'usage de la pipe se répandit rapidement à Londres ; on fumait dans tous les cabarets, et même au théâtre de Shakespeare. Bientôt Jean Nicot, l'auteur du *Dictionnaire françois*, introduisit en France la plante merveilleuse, et les savants donnèrent le nom de *nicotine* au poison qu'on en retire. Il faut bien ajouter que les médecins l'avaient saluée, dès son apparition, comme une panacée et l'avaient baptisée « l'herbe sacrosainte (*herba sacrosancta*). » Ils lui attribuaient toutes les vertus possibles, depuis la guérison des plaies jusqu'à la destruction de la vermine. En Suisse, trente ans avant ce prétendu jubilé, l'humaniste Gessner écrivait déjà : « On m'a dit que les Indiens brûlent les feuilles de cette plante pour en aspirer la fumée. Moi-même, j'en ai placé quelques-unes sur des braises recouvertes de cendres et j'ai aspiré la fumée qui s'en dégageait. L'effet fut étrange, car bientôt il me sembla

descendre très rapidement un fleuve en bateau, puis tout se mit à tourner autour de moi. »

Cent ans plus tard, l'usage du tabac s'était si bien étendu qu'on fumait dans les églises. Le pape Urbain VIII fut même obligé de lancer une bulle pour réprimer cette abomination. Dans quelques pays catholiques on établit même, sous le nom de « chambre du tabac, » une sorte d'inquisition contre les fumeurs. En Russie, on coupait le nez aux priseurs; en Turquie, on se bornait à le leur percer pour y suspendre l'instrument du délit.

Quand on vit que tout était inutile, on laissa faire. De nos jours, on fume plus que jamais. On a calculé que l'Amérique consomme deux kilogrammes de tabac par habitant; l'Allemagne et l'Autriche ne sont pas loin de ce chiffre, tandis que l'Italie et l'Angleterre n'arrivent qu'à la moitié. C'est la Suisse, paraît-il, qui tient le premier rang. Certes, on pourrait faire de belles économies en renonçant au tabac; mais ce n'est pas le nécessaire, c'est le superflu qui fait plaisir dans la vie, et songez à combien de pauvres gens il procure un gagne-pain! Je ne pense en ce moment qu'à Vienne et à la Thuringe, où l'on fabrique des milliers d'objets en écume et en ambre. Si jamais vous allez visiter l'antique château de la Wartburg, faites-vous mener par un bon guide dans les sombres forêts qui l'avoisinent. Au bout de trois heures de marche agréable, vous atteindrez un grand village, qui forme une seule rue, longue de près d'une lieue. C'est Roula, dont la population tout entière fabrique des articles de fumeurs, de toutes les sortes et de tous les prix. Les habitants n'en sont pas tous riches, loin de là : il y en a beaucoup de misérables, mal payés, mal nourris, mal logés, mais tous vivent de cette industrie; les bons ouvriers sont bien rétribués et le village présente un air de prospérité qui témoigne d'une certaine aisance.

— On a retrouvé le petit Mortara ! — Mais qui est le petit Mortara ? Le même dont Edmond About parlait en 1859 en ces termes au début de sa fameuse *Question romaine*: « L'église catholique romaine, que je respecte sincèrement, se compose de 139 millions d'individus, sans compter le petit Mortara. »

Ce dernier, né en 1851, de parents juifs, fut baptisé à l'âge de deux ans, grâce à la ruse d'une servante catholique, puis,

réclamé plus tard par l'église, il fut enlevé à ses parents et enfermé dans un couvent de Rome. Toute l'Europe s'intéressa à ce scandale, qui hâta la révolte des Marches contre le pape, et l'abolition du pouvoir temporel. Dès lors, on n'avait plus entendu parler de Mortara. Or, voici le Dr Rolef, professeur à Fribourg, qui l'a retrouvé en Espagne ! Ce qu'il raconte n'est pas sans intérêt. Il paraît qu'à l'âge de dix-neuf ans, le jeune homme fut de nouveau réclamé par ses parents : Rome était alors redevenue italienne. Mais l'éducation du couvent avait porté ses fruits, et le jeune Mortara resta sourd à l'appel du sang. Pour échapper à toute contrainte, il se retira à Innsbruck, où il étudia la théologie et la philologie. Plus tard, il se fit recevoir docteur à la Sorbonne. En 1878, il invita sa mère à venir le voir à Paris ; elle s'y rendit et il resta dès lors en correspondance avec elle, ainsi qu'avec ses frères et sœurs. Mais aucun de ceux-ci n'a embrassé le catholicisme. Mortara prêcha dans les missions de Paris et de Lyon ; puis, chassé par les décrets de mars, il se rendit en Espagne, où il est encore, en qualité de chanoine de Saint-Latran de Cadix. C'est de là qu'il fait actuellement ses tournées de missions. M. Rolef le dépeint comme un homme très instruit, parlant facilement sept ou huit langues, enthousiaste de l'Allemagne, nullement fanatique contre les protestants. Voilà ce qu'est devenu le petit Mortara. Pour plus amples détails, voir le *Voyage en Espagne et au Maroc* de François Rolef, publié à Einsiedeln, en Suisse.

— M. Willy Heisen se moque, dans un de ses essais, de la manie du style gothique et renaissance qui règne en ce moment en Allemagne. J'en détache le passage suivant :

« Le grand mot de notre époque, dit-il, est *stilvoll* (plein de style), néologisme aussi détestable par sa forme que ridicule pour le fond. Voyez seulement votre appartement renaissance : il est on ne peut plus *stilvoll*, mais madame y porte une robe et une tournure de Paris, et, en guise de rouet et de quenouille, elle s'y sert d'une machine à coudre ; monsieur, qui travaille à côté d'elle, a sur le dos une jaquette qui se moque bien des préceptes donnés par le père Jahn pour la confection *des altdeutschen Rockes* (de l'antique redingote allemande), et de la maxime qui les résume : *hinten zu und vorne offen* (fermé par derrière et ouvert par devant). Votre salle à manger renferme

un buffet tout ce qu'il y a de plus *stilvoll*, garni de hanaps, de coupes et de brocs énormes, qui vous transportent au bon vieux temps où Bassompierre vidait sa grande botte en l'honneur des cantons suisses. Mais où sont aujourd'hui les chevaliers capables de vider de pareils verres? Sont-ce ces lieutenants aux moustaches cirées et aux monocles provoquants? Non, la tasse de thé a tout envahi, et le corset de ces messieurs ne ressemble en rien au haubert des preux chevaliers. Et, ce qui est bien pis, toute cette perfection de style fait naître des inventions fort mal commodes, si bien que ces vieilles chambres tudesques finissent par devenir de vraies chambres de torture. Les chaises vous scient le dos, leurs reliefs élégants vous entrent dans les chairs, le bureau vous enlève la lumière nécessaire pour lire et pour écrire, les grands vases du buffet menacent constamment de vous tomber sur la tête. Ne me parlez pas du tudesque! Rendez-moi mon sofa, ou tout au moins les peaux d'ours des Germains de Tacite; je vous promets que, quoique modernes, nous nous y étendrons avec toute la délicieuse paresse de nos ancêtres.

» Un dernier mot et j'ai fini. Vous pensez avoir fait une découverte toute neuve, avoir conçu une idée tout originale en nous ramenant au style gothique! Détrompez-vous : les romantiques de 1825 vous ont devancés. Lisez seulement cette conversation de Gœthe avec Eckermann (17 janvier 1827) :

« Nous parlions, conte le fidèle secrétaire du poète, du goût
» qui commence à se répandre de meubler des chambres en-
» tières dans le style gothique ou vieux allemand et de vivre
» au milieu de ces résurrections du passé. — Cela me fait l'effet
» d'une mascarade, fit remarquer Gœthe, puisque c'est en con-
» tradiction avec la vie moderne. En temps de carnaval, un
» homme peut s'affubler pour un soir d'un costume turc; mais
» que diriez-vous de cet homme s'il portait ce costume toute
» l'année? Vous diriez qu'il est fou ou en train de le devenir. »

— La philatélie est une autre extravagance qui règne en ce moment chez nous et à l'étranger. Nos puristes attaquent ce nom, emprunté du grec (*philos* et *ateleia*, affranchissement), mais de graves savants écrivent des articles de Revues pour démontrer la valeur scientifique et commerciale de ce passe-temps. On cite déjà en Allemagne plusieurs collections éva-

luées à plus de 50 000 marcs, et en Angleterre il y en a, paraît-il, qui valent encore bien davantage. Cela n'est pas étonnant, quand on voit nos prix courants offrir 30 marcs pour un seul timbre saxon de 1850 ! Il est vrai de dire aussi que certaines administrations semblent plus spéculer sur la passion des philatélistes qu'à avoir à cœur les intérêts du public. C'est ainsi que les petites républiques d'Amérique changent leurs timbres-poste chaque année, et que l'état du Congo a retiré bien plus de profit de la vente de ses timbres à Bruxelles que de l'exploitation de ses postes.

CHRONIQUE ANGLAISE

Orientaux à Londres. — Les Indes occidentales. — Autobiographie des acteurs Bancroft. — L'architecture de la Dalmatie.

Dans ces derniers temps, j'ai été souvent frappé du cosmopolitisme de Londres. Sans cesse, on rencontre dans les rues des nègres, des Hindous, des Chinois, des Japonais, et d'autres Orientaux, tantôt dans leur costume national, tantôt vêtus à l'européenne. Il y a quinze ou vingt ans, ou même moins, ces physionomies étranges auraient amené les passants à se retourner, et les gamins à les suivre, comme cela se fait encore dans l'intérieur du pays ou même dans les quartiers excentriques. Mais maintenant ils peuvent circuler dans les rues sans exciter la moindre attention, leur présence étant devenue trop familière pour que la foule y prenne garde. Un grand nombre de ces étrangers fréquentent comme étudiants nos universités et nos écoles professionnelles, d'où ils retournent dans leur pays pour utiliser les connaissances acquises. Parfois, on rencontre une face noire dans la chaire, ou parmi les avocats dans les cours de justice. Même, à l'occasion, on peut voir la figure d'un nègre avec la perruque blanche qui fait partie du costume professionnel des juges et des avocats, et contraste avec la couleur de sa peau. Plus d'un Indien

Baboo s'est présenté comme candidat au parlement, mais les électeurs « libres et indépendants » ne se sont pas montrés diposés jusqu'ici à voter pour de pareils représentants. Je crois que c'est la profession d'avocat qui attire surtout ces étudiants, les tribunaux aux Indes et dans les colonies tropicales leur offrant un assez bel avenir. Ils étudient avec beaucoup de succès, font d'assez brillants examens, et même un Chinois a obtenu la plus haute récompense offerte aux étudiants en droit, tandis que les Hindous gagnent fréquemment les petites bourses que les étudiants anglais des universités sont trop portés à négliger, bien qu'elles fournissent à un jeune homme entrant dans la carrière un secours qui n'est pas à dédaigner.

— Les Indes occidentales font aujourd'hui si peu de bruit qu'il est difficile de se souvenir que les colonies que l'Angleterre y possède constituaient jadis la partie la plus productive et la plus précieuse de notre empire colonial. Maintenant, ce qui nous en arrive surtout, ce sont les lamentations des propriétaires fonciers, dont le sucre ne peut plus lutter contre le sucre de betterave d'Europe, encouragé par des subsides de l'état. Et, en réalité, il paraît très douteux que même la suppression attendue de ces subsides parvienne à ressusciter la culture tombée de la canne à sucre dans ces îles. Le livre de M. Froude sur les *Anglais dans les Indes occidentales* a ramené l'attention publique sur ce sujet. C'est un récit brillant des impressions personnelles de l'auteur pendant un voyage récent, mélangé de souvenirs historiques et de réflexions politiques. Quant à ces dernières, M. Froude n'a qu'une corde à sa lyre, et il y joue continuellement la même note, tant et si bien que son refrain en devient aussi monotone que le *delenda est Carthago* de Caton. Je ne sais trop combien de fois M. Froude insiste sur l'insuffisance de ce qu'on appelle les institutions libres dans le gouvernement de communautés nègres, mélangées d'un nombre de blancs petit et décroissant, ni combien souvent il prêche le même sermon contre la négligence et la politique insensée du gouvernement anglais, et particulièrement de notre parti radical. Quoique, après les critiques acérées faites au sujet des inexactitudes qui se sont glissées dans son précédent livre sur l'Australie, *Oceana*, on ne puisse guère accepter sans

contrôle ce que dit l'auteur, son livre n'en mérite pas moins l'attention comme expression d'un esprit vigoureux, de grande expérience, et d'un maître de la langue anglaise, qui ne manque jamais de rendre sa pensée parfaitement claire. On y trouve également, exprimées avec hardiesse, des opinions intéressantes sur des sujets de la plus haute importance en politique, en science sociale, et même en religion, bien propres à faire penser ; tandis que ses récits de Drake et des boucaniers, des victoires de Rodney, qui n'est inférieur qu'à Nelson parmi nos héros maritimes, nous enlèvent et nous réjouissent. A ceci s'ajoutent de charmantes descriptions des splendeurs de la nature tropicale et de l'hospitalité des colons.

M. Froude a beaucoup à dire de la condition de la population noire, qu'il représente comme totalement incapable de se gouverner elle-même et, en thèse générale, de prendre la moindre part au gouvernement, mais qui peut jouir d'un bonheur sans limites dans son existence purement animale. Il affirme qu'on ne trouverait nulle part ailleurs, sur la terre, des paysans aussi à leur aise, dont on s'occupe avec plus de soin, aussi heureux et contents que nos deux millions d'esclaves émancipés des Indes occidentales. Voici ce qu'il dit : « Les nègres qui furent enlevés de l'Afrique, comparés à ceux qui y furent laissés, ont été comme des élus pour le salut qui, après un purgatoire de peu de durée, ont obtenu un bonheur éternel. Une des conditions de ce bonheur, c'est le maintien de l'autorité de la couronne anglaise. Les blancs de ces îles ne peuvent les gouverner équitablement. Ils ne sont pas encore débarrassés des anciennes traditions. Si, pour obéir à des théories, ou pour écarter nos responsabilités, nous les forçons à se gouverner eux-mêmes, la situation de Haïti est là comme un exemple horrible de l'état dans lequel ils tomberont inévitablement. Les croyants les plus endurcis à l'influence régénératrice de la liberté politique ne peuvent rester complètement aveugles devant les ruines qui en sortiraient nécessairement pour la race dont ils prétendent que les intérêts leur tiennent particulièrement au cœur. »

Quant à la situation terrible de Haïti après trois générations d'indépendance nègre, M. Froude, d'abord incrédule, fut enfin obligé d'admettre la vérité du récit qui en a été fait par

M. Spencer Saint-John dans sa *République noire;* il donne même de nouvelles preuves du cannibalisme et d'autres énormités qui ont suivi le retour à un paganisme pratique, dont la révélation dans le livre de M. Saint-John fit passer comme un frisson d'horreur en Europe il y a quelques années.

J'ai été grandement frappé de ce que M. Froude dit de Cuba, qu'il considère comme jouissant d'une grande prospérité, en dépit de l'injustice et de la corruption du gouvernement, qui nourrissent dans le peuple un désir incessant d'indépendance. Quant aux îles britanniques, leur avenir est représenté comme extrêmement sombre. Les noirs augmentent en nombre, tandis que les blancs décroissent, et, quoique les négociants américains disent qu'il y a « des dollars dans les îles, » en particulier dans la culture des fruits et dans d'autres industries nouvelles, les colons en général sont représentés comme incapables d'en développer les ressources naturelles et comme livrés à une désespérance paresseuse.

Le passage suivant résume si bien les opinions de l'auteur que, quoique un peu étendu, je le donnerai tout entier: « La Havane était à voir. Elle est le centre et le résumé de la domination espagnole dans ces mers, et j'ai été forcé d'admettre, qu'il a été bon pour Cuba que les tentatives des Anglais pour en prendre possession aient échoué. Que les fautes de leur administration soient aussi grandes qu'on le représente, les Espagnols ont plus fait pour rapprocher leurs îles de la culture européenne que nous pour les nôtres. Ils ont rendu Cuba espagnole. La Trinité, Dominique, Sainte-Lucie, Grenade, n'ont jamais été anglaises du tout, et la Jamaïque et les Barbades ont cessé de l'être. Cuba est une seconde patrie pour les Espagnols, une adjonction permanente à leur territoire. Nous, nous ne sommes que des oiseaux de passage, des résidents temporaires pour des buts transitoires, sans établissements durables dans nos îles. Autrefois, nous pensions qu'elles valaient la peine d'être défendues, et, aussi longtemps qu'il ne s'est agi que de vaisseaux et de canons, nous avons gardé notre suprématie dans la mer des Caraïbes ; mais les Français et les Espagnols nous y survivront probablement ; ils y resteront comme satellites des Etats-Unis ou de quelque autre confédération, ou en recouvrant quelque force propre. Pour nous, si les causes

qui opèrent maintenant continuent à exercer leur influence, nous aurons disparu de la scène dans une génération ou deux. A Cuba, il y a une grande population espagnole ; la Martinique et la Guadeloupe font partie de la France. A nous, il semble être indifférent que nous gardions nos îles ou que nous nous les abandonnions, et nous laissons ces établissements jadis précieux s'en aller à la dérive comme ils le peuvent. L'Australie et le Canada vivent de leur propre vie ; nous attendons de nos Indes occidentales qu'elles fassent de même, sans tenir compte de la différence des situations. Nous ne parlons plus maintenant d'abandonner nos colonies ; l'opinion publique a changé sur ce point, et personne n'oserait désormais soutenir ouvertement l'abandon de la moindre d'entre elles. Mais l'indifférence et la négligence continuent ; nous ne voulons pas les gouverner nous-mêmes d'une manière effective ; notre politique, pour autant que nous ayons une politique, est de répandre parmi elles les principes du *self-government*, et ce gouvernement ne peut qu'y précipiter notre extinction aussi complètement qu'il le ferait aux Indes, comme nous le savons de reste, si nous étions assez inconsidérés pour nous y aventurer dans une pareille expérience. »

— Voici près de trois ans que Marie Wilton et son mari, M. Bancroft, se sont retirés du théâtre, où ils avaient acquis l'un et l'autre une grande popularité et une fortune assez ronde. Dans leur ouvrage intitulé *M. et Mme Bancroft au théâtre et au dehors*[1], ils viennent de nous donner deux volumes d'autobiographie qui prouvent qu'ils n'ont pas oublié l'art d'amuser le public et de l'instruire.

Marie Wilton a commencé sa carrière tout au bas de l'échelle et extrêmement jeune. Comme tout petit enfant, elle enchanta tellement les auditeurs d'un petit théâtre forain, sur la plage d'un port du nord, que, pour lui faire compliment, les bonnes commères de l'endroit jetèrent sur la scène des poissons, dont elle dut les remercier et qu'elle dut emporter dans ses bras comme si c'eussent été des bouquets de fleurs précieuses. Malheureusement, le spectacle prit fin brusquement par une marée extraordinairement haute, qui emporta le théâtre, et la petite

[1] *Mr and Mrs Bancroft on and off the stage.*

actrice fut emmenée jusqu'à la rive dans un panier de pêche dont l'odeur lui laissa un tel souvenir que, dès lors, elle en garda le dégoût du poisson. Mais l'enfant n'était pas toujours en compagnie aussi odorante. Une fois, elle joua dans la même pièce que le grand tragédien Macready. C'était dans une représentation d'adieu de *Macbeth*, où elle avait le rôle du jeune garçon Fleance. Après la représentation, Macready la fit appeller et elle, connaissant la réputation de fierté et de morgue du grand homme, s'imagina qu'elle allait être grondée. Elle fut introduite en sa présence redoutée, et la femme de chambre qui l'avait amenée dit : « — Voici, monsieur, la petite fille que vous avez fait demander. » Macready répondit : « — Ah ! oui, allumez le gaz, » à peu près du ton dont il aurait dit : « Duncan vient ici cette nuit. » « Mais, raconte-t-elle ensuite, il me regarda avec bonté et me dit : « — Venez-ici, mon enfant, » et il me tendit la main. J'allai vers lui ; il me caressa de la main la tête et m'embrassa ; puis, m'examinant pendant un instant, il ajouta : « — Eh bien, je suppose que vous espérez devenir un jour une grande actrice. » Je répondis immédiatement : « — Oui, monsieur. » Il sourit. « — Et qu'est-ce que vous avez l'intention de jouer ? » « — Lady Macbeth, monsieur. » Sur quoi il rit à gorge déployée et dit : « — Oh ! rien que cela ? Eh bien, j'aime votre ambition ; vous êtes une drôle de petite créature, et vous avez des yeux étranges ; mais vous aurez à les changer avant de pouvoir jouer lady Macbeth, car vous feriez rire vos auditeurs au lieu de les faire pleurer. » Ceci ne me plut pas tout à fait ; mais il me gagna bientôt le cœur en ajoutant : « — Voulez-vous que je vous donne un souverain pour acheter une poupée ou un verre de vin ? » Après quelque hésitation, je répondis : « — Il me semble que j'aimerais avoir tous les deux. » Il parut enchanté de ma réponse ouverte et répliqua en riant : « — Bien ! je suis sûr que vous ferez une bonne actrice. Je crois entrevoir le génie à travers ces petites fenêtres, ajouta-t-il en plaçant les mains sur mes yeux, mais ne jouez pas lady Macbeth trop tôt. Commencez lentement, sinon vous pourriez finir très vite. » Je bus mon vin, je pris mon souverain, et m'en allai à la maison, pleine de joie et me sentant aussi fière que le plus fier des petits paons. Le grand homme avait condescendu à me caresser la tête et m'avait donné un vrai baiser. Je ne désirais plus me laver la figure. »

Mais les yeux joyeux de Marie Wilton ne changèrent jamais. Pendant longtemps, ses rôles ordinaires furent des Cupidons et des jeunes garçons dans diverses pièces burlesques. Ce ne fut que beaucoup plus tard, alors qu'elle était devenue directrice d'un petit théâtre de Londres, qu'elle eut l'occasion d'aborder la comédie de société, dans laquelle elle-même et M. Bancroft ont assuré leur grande réputation. Ce fut un véritable exploit que celui qu'ils accomplirent à ce théâtre. Lorsqu'elle en prit la direction, les spectateurs étaient de ceux qui paient un shelling par tête et qui mangent des oranges, tout en échangeant des plaisanteries avec les acteurs. C'était dans ce même théâtre qu'Irving, maintenant si fameux, avait fait peu de temps auparavant partie d'une troupe dont tous les acteurs se partageaient également les bénéfices, qui leur valaient à chacun à peu près 16 shellings par semaine. Sous le nouveau régime, le théâtre, qui se trouvait un peu à l'écart, ne tarda pas à être rempli de personnes du grand monde à 10 shellings par fauteuil, pour voir Marie Wilton et sa compagnie jouer les comédies de Tom Robertson, telles que *Société*, *Les nôtres*, *Caste*, *L'école*, et d'autres, qui toutes eurent un grand nombre de représentations et dont chacun se souvient avec plaisir.

— Les amateurs d'architecture et de pittoresque, les historiens, les antiquaires et les voyageurs trouveront tous un festin rare dans les trois beaux volumes de M. Jackson sur la *Dalmatie, le Quarnero et l'Istrie*. Les antiquités romaines importantes de ces pays ont été bien décrites et rendues par la gravure depuis assez longtemps; mais leurs nombreux spécimens d'art du moyen âge ont reçu jusqu'à présent peu d'attention et sont restés inconnus en général. La seule œuvre importante sur ce sujet qui ait été déjà publiée, dit notre auteur, a été celle du professeur Eitelberger, de Vienne, que sa mort a laissée incomplète.

En qualité d'architecte de quelques-uns des nouveaux édifices d'Oxford les plus admirés, M. Jackson a des titres à la confiance de ses lecteurs. Dans son livre, on retrouve les connaissances pratiques de l'architecte unies à l'érudition universitaire. Des illustrations nombreuses, la plupart d'après les dessins de l'auteur, sont très attrayantes; elles embrassent

des objets d'un intérêt général, des détails architecturaux dessinés avec un très grand soin, des plans d'édifices, des dessins d'ustensiles ecclésiastiques et de pièces d'orfèvrerie, dont la Dalmatie est extrêmement riche. Les archéologues pourront jouir de la reproduction textuelle d'un grand nombre d'inscriptions antiques et du moyen âge. Je n'ai plus assez d'espace pour parler du magnifique palais de Dioclétien à Spalato et du gigantesque amphithéâtre de Pola, qui brillent dans leur blancheur sur un ciel d'un bleu foncé, et s'élèvent sur la rive bien au-dessus de l'arsenal moderne de la marine autrichienne. Quant aux édifices du moyen âge, à peine en trouverait-on autre part de plus intéressants que le *Palazzo del Rettore* à Raguse, le plus élégant des hôtels de ville, ou que la cathédrale de Sebenico. Où trouver aussi de plus délicates sculptures que celles du porche de Traü, tandis que la basilique de Parenzo, qui date de Justinien, rivalise avec celle de Ravenne? Le livre de M. Jackson sera une révélation pour la plupart de ceux qui n'ont pas eu la chance de visiter ces pays écartés et encore peu connus. Comme œuvre d'architecture il est devenu immédiatement classique.

On y trouve aussi l'histoire du pays et de ses différentes villes. L'attention est attirée par la personnalité inscrutable de l'empereur Dioclétien dans sa retraite, et par l'étrange carrière de Marco Antonio de Dominis, archevêque de Spalato, plus tard doyen de Windsor en Angleterre, qui mourut prisonnier dans le château Saint-Ange à Rome, et a été reconnu par sir Isaac Newton comme le premier qui ait expliqué scientifiquement les couleurs de l'arc-en-ciel.

La curieuse piraterie organisée des Uscoques à Segna et à Almissa attire également l'attention, et l'on a du plaisir à apprendre quelque chose de l'origine des premières républiques de Raguse et de Roglizza, et plus encore de la principauté montagnarde du Montenegro. Mais, ceci dit, il est difficile de s'intéresser beaucoup à la fortune temporaire de petites communautés dont le sort malheureux a été de devenir la proie de celui de leurs voisins à qui il arrivait d'être le plus fort pour un temps, que ce fussent les Croates, les Turcs, les Hongrois, les Vénitiens ou les Autrichiens. La configuration à la

fois longue et étroite de la Dalmatie indique bien quelle devait en être l'histoire. Elle est continuellement écrasée entre l'Occident et l'Orient et réduite à l'impuissance par le conflit des races et des idées.

CHRONIQUE SUISSE

Les victimes de l'hiver. — A Næfels. — Chillon. — Vieux papiers; un voyageur il y a cent ans. — Genève et Rome.

Quel printemps! Ou plutôt quel hiver! On n'entend partout que ce cri de désespoir. Comme cette persistance anormale de la saison rigoureuse a mis chacun de mauvaise humeur, il est clair que logiquement la disposition générale de l'Europe a dû s'en ressentir: aussi voyez l'état des esprits en France, le malaise croissant; voyez la mésintelligence qui a éclaté entre M. de Bismarck et son empereur!... Que voulez-vous? Par un temps pareil!... En Suisse, nous avons vraiment quelque droit d'être grincheux; les avalanches ont commis sur divers points de graves méfaits, et les populations de nos hautes vallées ont sérieusement souffert, depuis quelques mois, dans leur corps et dans leur âme. Un ami de la Chaux-de-Fonds me disait hier, avec un ton de profond accablement: « Ce qui est affreux, c'est de penser que quand finira cet hiver, le suivant commencera. » Et un spirituel écrivain loclois m'écrit: « Cet hiver interminable nous a tellement déprimés, que nous tombons dans le mysticisme, dans le nihilisme, ou dans l'idiotisme. C'est vers ce troisième abîme que je glisse de jour en jour. »

Voilà l'effet lamentable produit par la perturbation de l'ordre des saisons sur les esprits les plus sains et les mieux équilibrés. L'hiver est un allié sur lequel le pessimisme ne comptait pas. Je sais bien, d'ailleurs, ce qui va arriver; quand ces lignes paraîtront, le printemps aura reconquis les droits que le calendrier lui confère, le 1er mai resplendira dans sa gloire,

les frimas seront oubliés comme un mauvais rêve qu'emporte le réveil, mes réflexions chagrines ne rimeront plus à rien,... et, naturellement, j'aurai encore l'air de m'être plaint sans raison !...

— Il n'en reste pas moins avéré que ce temps déplorable a nui sérieusement, le 5 avril, au succès du jubilé cinq fois séculaire de la bataille de Næfels. N'ayant pu m'y rendre, j'ai lu, du moins, avec une dévotion patriotique, tout ce que la presse en a raconté. Et, franchement, l'impression que m'a laissée toute cette littérature, est celle d'une solennité passablement glaciale. Les reporters, en dépit de la chaleur de leurs sentiments helvétiques, ont manifestement conservé leur calme; pas plus que la foule elle-même et que les personnages officiels, ils n'ont éprouvé cette espèce de griserie collective, ce crescendo d'enthousiasme que nos confédérés appellent la *Stimmung*. A Næfels, — je dis en 1888, et non en 1388, — il n'y a pas eu de *Stimmung*. Hélas ! comme dans l'*Expiation*,

Il neigeait. L'âpre hiver fondait en avalanche.

Or c'est vraiment bien dommage, car, sans parler des préparatifs faits de longue date, le souvenir de la victoire remportée, le 9 avril 1388, par Matthias am Bühl et quelques centaines de Glaronnais sur six mille Autrichiens, est une des pages les plus attachantes de notre histoire nationale. Les divers épisodes de cette héroïque journée, qui eut pour la confédération des conséquences décisives, ont été racontés et commentés avec beaucoup de soin, dans la *Gazette de Lausanne*, par M. Eugène Secretan ; l'étude très consciencieuse qu'il a faite du champ de bataille lui a permis de fixer avec une certitude à peu près complète le point précis de la Rauti (immédiatement au-dessus de Næfels, et à quelques minutes de la Letzi) où se rallièrent les braves de Glaris et où la cavalerie autrichienne fit sa vaine tentative d'escalade.

Le souvenir de cette grande journée a été célébré par un imposant cortège, dont chaque étape rappelait une des péripéties du combat, par des discours officiels, quelques-uns fort longs, enfin par l'inauguration d'un monument commémoratif. L'orateur du conseil fédéral était M. Hammer : il a prononcé un discours excellent, que toute la presse suisse a reproduit, et

dont le caractère d'énergique simplicité convenait à la circonstance. Il a montré avec une sobre éloquence la Suisse longtemps divisée, devenue même la proie de l'étranger, puis reconstituée sur des bases solides, et aujourd'hui plus que jamais unie et forte, mais entourée aussi de puissants voisins armés jusqu'aux dents; si nous vivons en bonne amitié avec eux, rien ne nous assure que nous serons éternellement à l'abri des épreuves. Mais, quoi qu'il arrive, comme dans l'hymne d'Amiel, « les fils seront dignes des pères. » L'orateur a terminé par un appel à l'union, source de la force, et par une invocation au Dieu qui protège la patrie.

Cela se passait devant le monument, qui, comme le discours de M. Hammer, est beau de simplicité: un obélisque tronqué, en granit, sur un large piédestal aussi en granit, avec l'inscription : NÆFELS, 1388-1888. Cette sobre conception est due à un jeune artiste bernois, M. Romang.

— Une nouvelle réunion de l'association *Pro Chillone* a eu lieu récemment et a élu un comité exécutif. Reste à savoir comment on s'y prendra pour réaliser la restauration du vieux manoir féodal et recueillir les sommes nécessaires. C'est sur ces questions que le comité devra faire rapport à une prochaine assemblée. Ajoutons que l'argent commence à venir; l'impulsion paraît donnée. Il appartient aux promoteurs du mouvement de ne pas laisser refroidir les bonnes dispositions du public qui, en somme, n'a jamais été plus sympathique qu'en notre temps à l'étude du passé et à la conservation de ses monuments.

— Il en est de même du respect dû aux vieux papiers : à force de protester contre l'aveugle manie de destruction qui a longtemps sévi parmi les plus honnêtes gens du monde, les amateurs d'études historiques ont réussi à se faire mieux entendre ; les détenteurs de paperasses sont devenus plus prudents, moins prompts à l'autodafé, plus curieux de leurs propres richesses et plus disposés à en faire profiter les chercheurs. Nos sociétés d'histoire ont beaucoup contribué à ce progrès, et la presse les y a aidées en donnant à leurs travaux la part d'attention qu'ils méritent. C'est d'ailleurs l'intérêt bien entendu de nos journaux, qui seront toujours sûrs de

plaire à leurs lecteurs en les entretenant du passé de leur ville ou de leur canton.

Les abonnés du *Journal de Genève* ont pris grand plaisir à l'exhumation d'un amusant manuscrit d'Ami Mallet, qui vivait au siècle dernier. Cet écrivain aurait peut-être pris un rang distingué dans notre littérature nationale, s'il n'était mort à trente et un ans. Il en avait vingt quand mourut Jean-Jacques; il avait pris, à le lire, le goût de la nature et des excursions pédestres. Esprit cultivé et fin, doué du sens de l'observation, il confiait au papier ses impressions de voyage. C'est ainsi qu'il a raconté sa course autour du lac de Genève en 1785, récit dont le *Journal* a offert la primeur à ses lecteurs. Cette narration est piquante surtout par les comparaisons qu'elle suggère avec les choses et les mœurs d'aujourd'hui. Le passage que nous allons citer montre une fois de plus quel attrait exerçait sur les imaginations d'alors la contrée où Rousseau a placé la scène de son *Héloïse*, et l'impression produite sur les bonnes gens du cru par la curiosité des visiteurs étrangers; il n'est pas moins intéressant de voir revivre dans cette jolie page un batelier de Clarens (pas celui de Juste Olivier), qui, par son esprit ouvert, son goût de la lecture, fait penser aux vieux paysans mis en scène par Eugène Rambert dans *Ma rhétorique*. Qui sait? Peut-être, parmi les personnages que nous allons voir, se trouve-t-il quelque aïeul du poète :

« — Ces messieurs vont-ils à Clarens? nous dit notre conducteur. — Sans doute, et le plus tôt possible. — J'y ai mené bien du monde depuis dix ans. — Savez-vous pourquoi tout le monde y va? — Non, pardieu! — Pour une jolie personne. — Ah! ah, dit-il à son compagnon, gage que je sais qui c'est. — Et qui? — La nièce de Berthelet... »

» A peine avons-nous débarqué qu'un bon paysan nous offre de nous conduire au bosquet d'Héloïse, et, chemin faisant : « Ils ont fait, dit-il, l'histoire d'une Héloïse qui venait à ce bosquet; je ne l'ai pas vue, mais il faut que ce soit beau, car on y vient tout l'été. » Ce bosquet était en forme de verger, planté d'arbres ordinaires, mais on y dominait le lac et Meillerie...

» Redescendons au village: « — Messieurs, nous dit alors notre guide, faites-moi l'amitié de vous reposer un instant chez

moi. C'est la maison d'un paysan, mais il a bonne volonté. » Nous entrons : son petit ménage était bien arrangé, et sa fille de seize ans, véritable bouton de rose, se hâta d'apporter les plus beaux raisins. Pendant notre régal, le père prit le hautbois avec lequel il soutenait le chant à l'église, et il en tira des sons plus vigoureux que doux. Le hautbois sert ici à la danse comme à l'église, et ce sont les pères qui en jouent ; à Clarens, ils sont nécessaires aux plaisirs de leurs enfants. En sortant, nous voulûmes être reconnaissants autrement que par des paroles : « — Non, messieurs, nous dit le bonhomme, vous m'avez fait plaisir et vous me l'ôteriez. » Et il nous suivit jusqu'au bateau, au milieu d'une double haie des jolis visages du lieu, qui sembleraient prouver que Clarens est un vrai nid de Julies.

» L'un de nos bateliers avait étudié au collège de Vevey : « On y apprend, dit-il, le latin. *Amo, j'aime ;* mais, à mon âge, quoique je touche aux soixante, *gaudeo, je me réjouis...* » Et nous voyant rire : « *Gaudent, ils se réjouissent...* Ah ! si j'avais eu de quoi, comme j'aurais étudié ! N'ai-je pas ma Bible en latin ? J'en lis tous les jours un chapitre ; j'aime mieux ça que le français. Les histoires, c'est mon plaisir. Si j'en avais toujours, jamais je n'irais boire !... J'ai lu Rollin : des Assyriens, des Mèdes et des Perses ; Rapin-Thoiras : de l'Angleterre et de la France. Et ce Voltaire, c'est ça qui était un homme ! Si on savait tous les paquets que je lui ai portés chez M. Tronchin ! Il avait tout lu, pardieu ! Aussi faut-il voir comme il parle bien sur les papes ! »

» Cet homme était outré à la pensée de Jean Huss et de Jérôme de Prague brûlés malgré un sauf-conduit. « — Ah ! si l'on avait des livres chez nous ! Mais on n'en a qu'à Genève. Quand j'y vais et que j'en vois dans l'étalage de ces femmes qui vendent les vieux habits, j'en achète une hottée, j'embarque ça, et je retourne lire chez moi. » « — Mais, dans ces hottées, il faut bien trier pour trouver quelque chose de bon ? » « — Oh ! imaginez, sur la quantité, s'il n'y a pas quelque chose ! N'ai-je pas trouvé une fois les *Larmes de Pineton de Chambrun*, ce ministre d'Orange, au temps de la persécution ! » Et là-dessus, il nous raconte la Réforme du pays de Vaud, sans oublier une date, puis ses voyages sur les rives de la Savoie

et les disputes qu'il s'est délecté d'avoir avec les curés sur la transsubstantiation et les autres erreurs romaines : « — J'ai eu, ajouta-t-il, seize prix au collège, et il y en avait de piété ; nous avions pour maître un ancien jésuite qui m'avait pris d'amitié. Quand nous jouions des comédies, il me donnait toujours les beaux rôles. » « — Et quelles comédies ? » « — Des comédies de la Bible. Le plus grand faisait Jésus-Christ et le plus petit Judas. Cela lui a porté malheur : il n'a pas pu grandir depuis. Moi, je faisais saint Pierre. » Ici finit notre colloque, car nous abordions à Vevey... »

— Loin de sortir du passé, nous nous y enfonçons de plus belle à la suite de M. Charles Morel, qui vient de publier un savant ouvrage sur *Genève et la colonie de Vienne*[1]. Oh ! savant, et très savant ! Il ne s'agit de rien moins que d'une étude minutieuse sur l'organisation municipale d'une colonie de la Gaule sous la domination romaine. Vienne en Dauphiné était le chef-lieu d'un vaste territoire correspondant à peu près à celui des Allobroges, c'est-à-dire comprenant la Savoie (en bonne partie), la Haute-Savoie et le département de l'Isère. Parmi les florissantes bourgades qui dépendaient de Vienne, Genève occupait un bon rang.

La cité de Vienne, en tant que colonie honoraire, jouissait d'une indépendance des autorités provinciales que pouvaient lui envier la plupart des autres cités de la Narbonnaise, et d'une prospérité qui est attestée par les auteurs anciens :

« Moins en évidence que Lyon, sa voisine et sa rivale, Vienne paraît avoir eu un sort plus heureux. A la fois centre religieux et commercial des trois Gaules, siège de l'Assemblée des soixante-quatre cités gauloises, avec ses nombreuses corporations de marchands, sa Monnaie et sa garnison permanente, Lyon a parfois éclipsé l'ancien chef-lieu des Allobroges ; mais il eut aussi le funeste privilège d'attirer davantage l'attention des usurpateurs ou des chefs barbares et de succomber plus tôt dans les luttes qui ont marqué les derniers temps de l'empire. Vienne a vu sans doute aussi de mauvais jours, mais la plupart des orages ont passé à côté d'elle et les désastres qu'ils lui ont causés ont été promptement réparés. »

[1] *Genève et la colonie de Vienne*. Etude sur une organisation municipale à l'époque romaine, par Ch. Morel. Avec une carte. — In-8°. Genève, Jullien, 1888.

En passant, notons ce détail caractéristique qu'un tailleur viennois s'annonçait dans une réclame (la réclame est de tous les siècles !) comme coupant les habits à la mode de Rome: tel était le degré de civilisation de la colonie.

L'auteur retrace l'histoire de Vienne à la lumière des nombreuses inscriptions retrouvées dans son territoire ; il esquisse l'organisation très complète qu'elle posséda, décrit les institutions en vigueur dans la colonie et les divers rouages de cette vaste administration ; car les magistrats de Vienne exerçaient la justice, surveillaient les travaux publics sur toute l'étendue de la colonie. Quand les renseignements directs font défaut, M. Morel procède par analogie et appelle à son aide les lois municipales relatives à d'autres cités de l'empire ; il s'occupe encore du culte public, des voies de communication, de la condition des habitants, pour autant du moins qu'on la peut connaître.

Les chapitres spécialement consacrés à Genève sont de beaucoup les plus attrayants pour le commun des lecteurs, que rebutera l'érudition forcément un peu ardue des chapitres précédents. Tandis que la haute société de la colonie, la noblesse municipale, résidait à Vienne, Genève, comme les autres bourgades du territoire, n'était peuplée que d'une catégorie inférieure d'habitants, familles d'affranchis, soldats libérés du service, petites gens cherchant la vie à bon marché, modestes cultivateurs, aubergistes et boutiquiers. Cependant, le *vicus* devait prendre avec le temps, grâce à sa position, assez d'importance pour mériter d'être au IVe siècle, ainsi que Grenoble, élevé au rang de *civitas :* Genève était un lieu de passage, au carrefour de trois ou quatre grandes voies de communication, l'entrepôt naturel de toutes sortes de marchandises venant du Midi, et un centre d'approvisionnements pour les riches villas qui couvraient déjà les rives du lac.

Les nombreuses inscriptions trouvées dans la ville et dans ses environs ont permis à M. Morel de reconstituer avec quelque certitude l'état de l'ancienne bourgade ; elle s'étageait sur la rive gauche du Rhône ; un sanctuaire, dont l'importance n'est d'ailleurs pas déterminée, occupait vraisemblablement la place où s'élève aujourd'hui l'église de Saint-Pierre. De nombreux vestiges d'habitations ont été découverts sur les Tran-

chées. Ce qui est frappant, — inquiétant pour la sobriété de ces antiques Genevois, — c'est la quantité d'amphores qu'on a trouvées dans leurs caves. Mais rassurons-nous, puisque Genève était un entrepôt. Ce qui est sûr, c'est qu'on y a constaté la présence, en ces temps reculés, d'un atelier de faux monnayeurs. Cette industrie, — la seule dont on ait trouvé trace, — travaillait sans doute pour l'exportation en Germanie, où Genève envoie aujourd'hui de belles et bonnes montres munies du poinçon officiel. Il y a donc progrès... Les inscriptions ont permis de recueillir près de cinquante noms de familles, dont plusieurs d'origine gauloise.

Genève a dû passer, à la fin du III[e] siècle, un bien mauvais quart d'heure : les invasions germaines désolaient la Gaule, et la situation de la bourgade la plaçait sur le chemin des fuyards. Les trésors exhumés dans la contrée, à Saint-Genis par exemple, attestent les précautions prises contre les barbares par les infortunés qui se sauvaient devant eux. En revanche, l'épigraphie n'a plus rien à nous apprendre sur Genève devenue *cité :* elle reçut sans doute une organisation municipale de toutes pièces, fut dotée d'un hôtel municipal (*curia*) et fut entourée de murs. On sait qu'au moment où les Bourguignons constituèrent un royaume indépendant, elle était une des villes principales de cette partie de la Gaule, puisqu'elle servit de résidence à quelques-uns de leurs rois, notamment à Chilpéric.

M. Morel a joint à cette étude, où j'ai glané en courant ces quelques détails, une carte du territoire de la cité de Vienne et un appendice épigraphique qui offre un vif intérêt. Il nous entretient des deux incriptions de Julius Brocchus, magistrat de Vienne et de Nyon, qui avait fait don aux Genevois de réservoirs publics. Dans ce temps-là, quand on faisait un cadeau à une ville, on avait soin de s'en assurer le bénéfice auprès de la postérité en consignant sur la pierre le récit de sa bonne action ; aujourd'hui, on le fait insérer dans la gazette... Ces inscriptions de Julius Brocchus ont donné lieu aux interprétations les plus biscornues, dont M. Morel fait justice le mieux du monde, mais qui font la joie des ignorants comme nous, toujours heureux de voir patauger les érudits.

C'est un plaisir que M. Morel ne nous donnera jamais.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

Encore les bateaux sous-marins. — La torpille gyroscope. — Canons à tir rapide. — Le chemin de fer souterrain de Londres. — Tramway monorail. — Les écluses de Panama. — L'oléoduc. — Les lampes à incandescence. — Eclairage électrique des théâtres.

Selon toute probabilité, nous allons assister derechef à une transformation plus ou moins radicale des flottes de guerre, ou tout au moins de leur spécialité la plus récente, celle des torpilleurs. Ensuite d'un concours dont on vient de proclamer les résultats, les Etats-Unis, au lieu de dépenser des millions à construire les torpilleurs qui leur manquent, ont adopté le bateau dit sous-marin, ou, pour mieux dire, le bateau-plongeur Nordenfelt; la France étudie un type analogue, celui de Dupuy-de-Lôme, revu et corrigé par Zédé; l'Italie et l'Espagne se préoccupent de la chose; la Russie a depuis longtemps des bateaux-plongeurs; l'Angleterre enfin, celle des puissances maritimes qui a le plus d'intérêt à ne pas se laisser devancer, s'apprête à prendre une décision dans le même sens. Seule, l'Allemagne se tient encore sur la réserve, ou plutôt n'a pas jugé à propos de divulguer ce qu'elle va faire.

C'est en bonne partie aux essais tentés récemment en rade de Portsmouth qu'il faut attribuer le courant en faveur d'un type de bâtiment mieux disposé pour l'attaque que les torpilleurs actuels, qui n'ont guère pour eux que la vitesse. Ces essais ont prouvé que le bateau Nordenfelt, même sans disparaître entièrement, peut arriver à 500 mètres d'un navire ennemi, sans que rien trahisse son approche, car il ne dégage pas de fumée et ne montre qu'une tourelle à peine plus grosse qu'un casque de plongeur. Qu'il s'avise de disparaître complètement, de s'enfoncer à quelques mètres, rien ne trahit plus sa présence, et le vaisseau qu'il vise peut être considéré comme perdu, surtout s'il est à l'ancre. Sa seule chance de salut, s'il aperçoit à temps son perfide adversaire, c'est la fuite. En effet, le bateau-plongeur

est naturellement très inférieur pour la vitesse aux navires *sous-marins*, et cela en raison de sa grande surface immergée.

Nous disons bateau-plongeur et non point bateau sous-marin. Cette dernière dénomination ne peut en effet qu'induire en erreur. Il ne s'agit point de naviguer sous l'eau, à l'instar du *Nautilus* de Jules Verne, mais de marcher entre deux eaux jusqu'à proximité de l'ennemi, et de plonger à quelques mètres pour une ou deux minutes, le temps de lancer une torpille.

Depuis ma dernière chronique, nous avons vu se produire encore deux nouveaux bateaux-plongeurs : celui du Danois Hovgaard, qui n'use de vapeur qu'à la surface, et a recours à l'électricité dès qu'il plonge ; puis le plongeur de Waddington, mû également par l'électricité et qui ressemble fort à celui de Goubet. Le premier spécimen de ce dernier type, n'ayant que 11 mètres de longueur, se prête évidemment mieux que tout autre à être transporté à bord d'un navire, puis mis à flot au moment psychologique.

— Ces bateaux-plongeurs sont tous uniquement destinés à lancer des torpilles. Lesquelles ? En Europe, sauf l'Angleterre, qui a adopté, au moins dans certains cas, la torpille Brennan, on se sert exclusivement de celle de Whitehead. Mais les Etats-Unis, qui semblent vouloir se distinguer en tout de l'ancien monde, viennent de jeter leur dévolu sur la torpille Howell, qui, à entendre l'*Engineering*, laisse bien loin derrière elle ses devancières. Ce qui la caractérise, ce n'est point la charge, mais le mode de propulsion. Whitehead use de l'air comprimé, Brennan de l'électricité ; Howell au contraire met en œuvre uniquement la force acquise ou, si vous aimez mieux, la force centrifuge. Sa torpille est munie d'un volant, auquel, au moyen d'une machine à vapeur spéciale et au moment du lancement, on imprime en 30 secondes une vitesse de 10 000 révolutions à la minute. Cette vitesse, après s'être communiquée aux hélices, se maintient par suite de la force d'inertie, et sans diminution bien sensible, sur un parcours de 1000 yards, soit à peu près 900 mètres, tandis que la torpille Whitehead ne porte qu'à 600 yards. En outre, la marche de l'engin américain est plus rapide et il se gouverne lui-même. Quant à sa force explosive, elle serait aussi plus considérable.

Pour mettre en mouvement le volant, on pourrait user avec avantage de l'admirable turbine à vapeur que nous devons à un Anglais, M. Parsons. Cette turbine dépasse de beaucoup les machines à vapeur les plus rapides, car elle atteint 10 000 révolutions à la minute. La machine Parsons est basée sur le même principe que les turbines hydrauliques ; seulement, l'eau y est remplacée par la vapeur. Celle-ci pénètre dans une sorte de boîte, où elle rencontre un arbre muni à sa circonférence de 50 à 100 ailettes, sur lesquelles elle agit de façon à produire la vitesse merveilleuse que je viens d'indiquer. L'arbre est accouplé à une machine quelconque. Dans l'espèce, la turbine Parsons ne s'emploie jusqu'à présent qu'à actionner les machines dynamos qui produisent la lumière électrique à bord des navires, et cela surtout parce qu'elle occupe peu de place ; mais je pense qu'on pourrait s'en servir avec avantage par exemple pour actionner des écrémeuses, d'autant qu'elle n'exige presque pas de surveillance et consomme peu de vapeur.

— Revenons pour un instant aux engins d'attaque et de défense. Les usines Krupp se sont décidément lancées dans la fabrication des canons à tir rapide, destinés principalement à la marine. Originairement ces canons, dont le type le plus connu est celui de Hotchkiss, n'étaient guère que des fusils à répétition de fort calibre. Mais, aujourd'hui, ils ne le cèdent plus en rien aux pièces de campagne. Ceux de Krupp varient entre quatre et treize centimètres. Les plus petits sont montés sur pivot, les grands sur un affût à freins hydrauliques qui réduisent le recul au minimum. La charge se compose exclusivement de poudre à gros grains de la fabrique de Rottweil. Cette poudre donne aux projectiles la vitesse initiale énorme de 650 mètres à la minute et leur fait traverser des blindages d'acier de plus de 10 centimètres ! Quant à la rapidité du tir, voici les chiffres que donne le canon rapide de 13 centimètres : charge 8 kg., projectile 30 kg., vitesse 12 coups à la minute. En 60 secondes, ce canon lance donc 360 kg. d'acier.

D'autre part, Nordenfelt vient de terminer ses batteries de campagne de 5, 6 et 8 livres. Ces batteries sont spécialement destinées à seconder les efforts de la cavalerie. La vitesse est de 30 coups à la minute. A 2500 mètres, le tir est encore suffisam-

ment exact, au dire du moins de l'*Engineer*, à qui nous empruntons ces détails.

— J'ai déjà parlé du chemin de fer souterrain qui relie actuellement à la Cité de Londres les quartiers situés au sud de la Tamise. Cette voie ferrée se distingue des lignes métropolitaines existantes en ce qu'elle passe bien au-dessous des maisons et des canalisations des rues, de sorte qu'il n'y a eu aucuns frais d'expropriation. Mais, à pareille profondeur, on rencontre en général des eaux souterraines. Aussi a-t-il fallu adopter un mode de construction spécial. La ligne se compose de deux tubes hermétiquement clos et indépendants l'un de l'autre qu'on a enfoncés dans le sol, comme cela se pratique pour le creusage des puits de mines ou des puits artésiens. Le système employé récemment à Londres permet donc la construction de lignes métropolitaines même dans les villes où la nappe d'eau souterraine est très rapprochée du sol; mais reste à savoir si, ailleurs qu'à Londres, le public s'accommoderait d'un voyage dans un tube nécessairement mal aéré. A noter aussi le passage de la Tamise. La construction des deux tunnels sous-aquatiques du nouveau railway n'a guère duré plus de mois que celle du fameux tunnel de Londres n'a duré d'années. Quels progrès depuis lors dans l'art de l'ingénieur!

— A propos des moyens de communications dans l'intérieur des grandes villes, le professeur Dietrich, de Berlin, publie des données statistiques intéressantes. Voici comment ces communications se répartissent dans les deux seules capitales de l'Europe qu'on puisse comparer, Londres et Berlin, ces villes ayant seules des chemins de fer urbains. Chacun des habitants de ces grands centres fait, annuellement, les courses suivantes :

	En omnibus.	En tramway.	En chemin de fer.
Londres	19	29,5	28,5
Berlin	15	65	10

Ainsi, l'usage des tramways prédomine encore de beaucoup à Berlin, grâce à leur bonne organisation et à la largeur des rues de la ville. Mais déjà l'on y réclame à grands cris l'extension des voies ferrées aériennes, et tôt ou tard il faudra en venir là. Il suffit du moindre obstacle pour entraver le service

des tramways et, par la neige, ils ne marchent plus qu'à grand'peine, alors que la voie aérienne se rit des encombrements et des intempéries.

— M. Lartigue, un ingénieur français dont j'ai déjà vanté les chemins de fer monorails, vient d'installer en Irlande une ligne de ce type, qui diffère des lignes construites en Algérie en ce qu'elle transporte des voyageurs et que la traction s'opère au moyen de locomotives d'un aspect baroque, à cheval sur le rail unique, comme les wagons. A en juger par les dessins, rien de plus singulier qu'un train Lartigue. On ne voit pas de roues, mais seulement au-dessous des véhicules les portants du rail, qui rappellent les jambes d'un animal. A mon humble avis, le système Lartigue conviendrait à certaines régions de la Suisse. Il est peu coûteux, n'exigeant pas de travaux de terrassement, et fort peu d'expropriations. En outre, il permet les courbes les plus brusques, tout danger de déraillement étant écarté.

— En fait de grands travaux publics, je vous signalerai en première ligne les écluses du canal de Panama, dont M. Eiffel a entrepris la construction. M. de Lesseps ayant renoncé, et pour cause, au canal de niveau, il s'agit de racheter, au moyen de huit écluses, les 38 mètres de la chaîne des Andes qu'on se voit dans l'impossibilité d'excaver. Les écluses en perspective auront des dimensions tout à fait inusitées : longueur 180 mètres, largeur près de 25, chute 11 et 5 mètres. M. Eiffel a imaginé un système très ingénieux pour y introduire ou en faire sortir en un quart d'heure les 80 000 mètres cubes d'eau qu'elles peuvent contenir, de sorte que dix navires pourront les traverser chaque jour. L'eau indispensable sera fournie par la terrible rivière de Chagres, qui a donné tant de mal aux ingénieurs.

Les journaux techniques américains condamnent les écluses. A les entendre, on eût mieux fait d'établir un chemin de fer système Eads, c'est-à-dire de transporter les vaisseaux pardessus la montagne, sur des rails, après les avoir sortis de l'eau comme s'il s'agissait de les mettre en dock. Pareille voie ferrée, disent-ils, coûterait dix fois moins que les écluses et serait bien plus vite construite.

On sait qu'Eads se proposait de franchir l'isthme de Tehuan-

tepec au moyen d'un chemin de fer semblable. Sa mort est venue enrayer ce projet.

— Le gouvernement russe a accordé à une compagnie franco-belge la concession de la conduite à pétrole ou *oléoduc* qu'il était depuis longtemps question d'installer entre Bakou sur la mer Caspienne et Batoum sur la mer Noire. Ces conduites sont fort répandues en Amérique, où elles ont été imposées par les prétentions des compagnies de chemins de fer. Elles ont, dans ce pays, une longueur totale de 11 000 kilomètres. Tout fait donc prévoir que rien n'entravera la construction de l'*oléoduc* caucasien, long de 800 kilomètres, bien que celui-ci ait à franchir plusieurs contreforts du Caucase, dont l'un atteint 1100 mètres d'élévation. Pour racheter ces hauteurs et vaincre la capillarité, on installera 24 réservoirs avec pompes d'une force totale de 14 400 chevaux. De la sorte, on espère faire passer annuellement 1 300 000 tonnes de pétrole dans la conduite. Celle-ci sera à ciel ouvert dans les contrées où il n'y a pas à craindre de grands froids. Son diamètre intérieur est fixé à 20 centimètres.

— Dans la sphère de l'éclairage électrique, nous assistons à une lutte intéressante entre la lampe à incandescence et la lampe à arc, lutte où celle-ci finira par avoir le dessous. Naguère encore il paraissait entendu que les lampes à arc voltaïque seraient exclusivement réservées aux grands espaces, la lampe Edison aux intérieurs. Mais voici que M. W. Siemens, l'inventeur véritable des lampes à arc, après de nombreux essais, tentés dans le plus grand secret, élabore un nouveau système qui donne aux lampes incandescentes une force de 50 à 100 bougies, et cela — chose essentielle — à des prix qui dépassent peu ceux de l'entretien d'une lampe à arc de même puissance. Ce résultat, auquel d'autres électriciens étaient, du reste, déjà arrivés, mais avec une perfection bien moins grande, est dû à l'emploi de l'installation en séries, et non plus en dérivation; c'est-à-dire que les lampes ne sont plus insérées chacune à part dans un petit circuit secondaire, dérivé du conducteur principal, mais, comme les lampes à arc, dans le grand conducteur même. Ce système présente, il est vrai, des dangers, dont on fait bon marché en Amérique. Il amène à introduire

dans les appartements des courants à forte tension, qui peuvent occasionner des accidents. Aussi, pour le moment, M. Siemens ne compte-t-il l'appliquer qu'aux parcs, places publiques, rues, tunnels, etc., réservant l'éclairage domestique pour le moment où l'on sera parvenu à écarter tout danger.

D'autre part M. Parsons, dont j'ai décrit plus haut la turbine à vapeur, vient de mettre en vente des lampes à incandescence dont le pouvoir éclairant ascende à 1000 bougies, c'est-à-dire à celui de lampes à arc de fortes dimensions. Malheureusement, on n'indique pas le prix de revient de cet éclairage.

Les avantages du montage des lampes en séries sont palpables. Il permet d'établir l'usine de production à des distances de 2 à 3000 mètres, chose essentielle dans les grandes villes. Quant aux lampes à incandescence elles-mêmes, chacun sait qu'elles sont préférables. Leur lumière est plus douce; et puis, elles n'exigent aucune surveillance. Il suffit de les renouveler après 800 à 1000 heures d'usage effectif.

— A la Société électro-technique de Berlin, conférence très intéressante de M. Gœrz sur l'éclairage électrique des théâtres. Cet éclairage se divise en trois parties bien distinctes : celui des couloirs, des dégagements, des loges des acteurs ; celui de la salle et du foyer; enfin celui de la scène. Le premier n'offre rien de particulier : pour le second, les difficultés sont déjà plus grandes. Il s'agit en effet de réduire l'intensité lumineuse des lustres dès le lever du rideau et de leur faire reprendre leur état normal au moment ou l'acte se termine. On y arrive en général en insérant des résistances dans les conducteurs, et en enlevant ces résistances à l'instant voulu. Fort compliqué est naturellement l'éclairage de la scène, surtout celui qui est destiné à produire certains effets, comme le clair de lune, le lever du soleil, les éclairs. Il s'agit non seulement de régler l'intensité des lampes, mais aussi de donner à la lumière électrique des reflets tantôt rouges, tantôt verts. A Munich, par exemple, on se sert pour cela d'écrans rouges ou verts, qu'on place à un moment donné devant les lampes de la scène ou une partie d'entre elles. L'autre système, qu'on a adopté à l'opéra de Berlin, comporte trois séries de lampes, dont les globes sont ou transparents ou recouverts d'un vernis rouge ou vert. C'est naturel-



lement plus cher et plus compliqué, mais aussi plus parfait. Ainsi, la rampe, chaque coulisse et chaque frise, chaque décor mobile a trois séries de lampes, qu'on allume et éteint tour à tour. Chaque frise est garnie de 150 lampes de 32 bougies, dont 50 blanches, 50 rouges et 50 vertes : la rampe en a 120, et ainsi de suite.

La partie la plus importante de l'éclairage est naturellement le régulateur. A Berlin, il est installé de telle façon qu'il suffit d'un employé pour régler tout l'éclairage de la salle et de la scène. On pourrait comparer ce régulateur à un orgue avec ses registres. L'*organiste* touche, par exemple, un bouton ou tire un levier, et les lampes d'un côté de la scène projettent des lueurs rouges ou vertes. Il pèse sur un autre bouton, et le lustre ne donne presque plus de lumière; certains boutons produisent les éclairs, ou la lumière aveuglante du soleil. Ces manipulations exigent bien entendu une connaissance parfaite de la pièce qu'on joue et une grande présence d'esprit.

En général, le régulateur est installé dans l'une des coulisses, ou bien sous le plancher de la scène, près du trou du souffleur, c'est-à-dire à une place d'où l'on peut aisément observer tout ce qui se passe sur la scène.

CHRONIQUE POLITIQUE

Situation générale : Frédéric III, sa maladie et ses difficultés. — Le prince Bismarck et la Russie. — Mouvements populaires en France. — La République et le suffrage universel. — L'expulsion de Suisse des chefs du *Sozialdemokrat*. — Le Nord-est.

La situation n'a guère changé, en apparence, tout au moins, depuis le mois dernier, mais elle s'est plutôt accentuée sur les deux points qui se partagent l'intérêt de l'Europe, Berlin et Paris. Néanmoins cet intérêt est bien différent selon qu'il se porte au nord ou à l'ouest. A Berlin, la tragédie continue. Frédéric III

commence à sortir d'une nouvelle crise qui paraît avoir été plus forte et plus dangereuse qu'aucune des autres. Lorsqu'elle est arrivée à son point culminant, on a pu croire que tout était fini, et pendant une nuit en particulier toute sa famille est restée debout auprès de lui dans l'attente de son dernier soupir. Heureusement, un mieux sensible est intervenu, et l'empereur paraît être rentré à peu près dans l'état supportable antérieur. Cette maladie si longue, probablement très douloureuse et surtout angoissante, qui amène de temps à autre l'empereur aux portes de la mort, en le laissant vivre, est réellement bien étrange. Qu'elle ait eu et ait encore des effets moraux grands et excellents, qu'elle ait préparé le souverain à exercer son pouvoir d'une manière bienfaisante pour l'Allemagne et pour l'Europe, on n'en saurait douter. Un homme qui a passé par un tel creuset doit en sortir épuré et amélioré, pour peu qu'il y ait quelque chose de bon en lui. Et ne serait-il pas lamentable de voir disparaître ces trésors au moment où ils peuvent servir au bien des hommes ! Aussi, dans tous les pays de l'Europe doit certainement monter vers le ciel un concert de vœux pour la guérison de l'empereur, ou tout au moins pour que cette existence si précieuse soit conservée, fût-ce dans la maladie.

Indépendamment du mal qui la ronge, cette vie n'est pourtant pas exempte de soucis. Un grand désastre a frappé les provinces du nord de la Prusse. De très fortes quantités de neige y étaient tombées ; lorsqu'elles ont commencé à fondre, les fleuves de ces pays plats, qui n'ont presque pas de courant, se sont remplis, ils ont débordé et porté la ruine sur de vastes étendues de terres. Toutes ces eaux ont peu ou point d'écoulement et il faudra du temps avant qu'on en soit débarrassé. La santé publique en souffrira beaucoup. De grandes sommes seront nécessaires pour atténuer ce désastre. L'état devra y consacrer bon nombre de millions. En attendant, la charité publique s'évertue à soulager les premiers besoins, et des sommes considérables sont réunies en Allemagne et au dehors pour y pourvoir. Dans ce grand malheur, l'impératrice Victoria a quitté son mari pour aller porter aux inondés des paroles de consolation et d'encouragement, qui ont été un baume pour ces populations si fortement éprouvées et contribueront à res-

serrer les liens qui unissent le peuple à la maison régnante. L'accueil fait à l'impératrice l'a bien montré.

On aurait presque pu en douter si l'on ne lisait que les journaux allemands. L'impératrice a sur son mari une grande et légitime influence, qui a toujours été vue de mauvais œil par le prince Bismarck, son entourage, ses tenants et aboutissants, fort nombreux. C'est ce qui explique probablement pourquoi Frédéric III a été tenu à l'écart des affaires du vivant de son père. Mais il semble que l'impératrice, par ses bonnes œuvres, par diverses créations excellentes, se soit acquis aussi de chaudes affections dans sa patrie adoptive, en particulier auprès des femmes. Elle en obtiendrait certainement auprès de la masse du peuple, s'il était plus connu que son influence s'exerce dans le sens d'un libéralisme qui est assurément dans les vœux de la nation, qui n'a pas été réclamé du vivant du vieil empereur, mais était attendu de son successeur, et dont la réalisation ne pourra être indéfiniment ajournée, même par le prince Bismarck.

C'est peut-être parce qu'il le sent qu'une lutte s'est établie, presque dès le début, entre lui et ce qu'il appelle l'influence anglaise. Elle a même failli entraîner sa démission. Il paraît que depuis plusieurs années une grande affection existe entre la princesse Victoria, seconde fille de l'empereur, âgée aujourd'hui de 22 ans, et le prince Alexandre de Battenberg, souverain démissionnaire de la Bulgarie. L'impératrice et l'empereur lui-même désiraient les unir, et il fut question de fiançailles prochaines. Le prince Bismarck s'y opposa, et n'ayant pas réussi immédiatement, il chercha à mettre de son côté l'opinion publique et à exercer ainsi sur la famille impériale une pression qui n'était peut-être pas très correcte dans un pays comme la Prusse; enfin il menaça de se retirer. Au fond il avait raison. Ce mariage aurait été presque un défi personnel au tsar et pouvait entraîner des conséquences extrêmement graves, dont un politique aussi avisé que le chacelier ne pouvait faire abstraction. Il le pouvait d'autant moins que tous ses efforts ont porté récemment à ramener la Russie et à rétablir des relations cordiales avec elle. A quel prix ? On le saura sans doute bientôt. Mais un assez grand nombre de signes

indiquent que la triple alliance, sur laquelle la politique allemande a été basée ces dernières années, est menacée de dissolution. En Autriche, des questions inquiétantes se posent à ce sujet. L'Allemagne, dit-on, demande beaucoup de ses alliés, sans s'engager à rien vis-à-vis d'eux. Dans ces conditions, l'alliance n'est-elle pas une duperie ? L'objection prend un caractère d'autant plus aigu que la lutte d'influence de l'Autriche et de la Russie en Orient est devenue plus vive ces derniers temps. La Russie semble vouloir sortir de l'expectative pour entrer dans l'action. Le désir de reconquérir son influence en Bulgarie, et peut-être quelque chose de plus, la tourmente. Sa poussée dans ce sens se fait de plus en plus sentir. L'or et les émissaires russes sont-ils complètement étrangers aux troubles qui agitent dans ce moment la Roumanie ? Avec de pareils moyens, si l'on y a réellement recours, nous avons grande idée que, dans cette nouvelle campagne, la Russie ne fera qu'ajouter aux déboires et aux humiliations dont la Bulgarie a été la cause pour elle depuis deux ans. Mais le prince Bismarck a eu probablement raison de ne pas vouloir ajouter un nouvel élément d'animosité dans une situation déjà si obscure et troublée.

Provisoirement, les événements de France sont favorables à l'Allemagne et à la paix générale. Depuis le mois dernier, les affaires ont marché dans ce pays, sans s'améliorer. Le ministère Tirard a dû se retirer. Il a été remplacé par un cabinet dirigé par M. Floquet, qui a pour principaux lieutenants M. Goblet aux affaires étrangères et M. de Freycinet à la guerre. Le gouvernement en France a donc descendu successivement la pente du radicalisme jusqu'à en toucher le fond. Impossible d'aller plus bas. Dès le début, le parlement a manifesté sa défiance au nouveau ministre. Son candidat à la présidence de la chambre des députés n'a pas été élu. Les deux chambres, au lieu de prendre, comme d'ordinaire, des vacances de six semaines, ont décidé de rentrer en session après quinze jours. Chacun pensait que la rentrée serait le signal de la chute d'un cabinet qui ne rencontrait guère que de l'hostilité. Il est encore debout, néanmoins, si l'on peut se servir de cette expression à son propos, sauvé par M. Boulanger, mais pour combien de temps ?

Pendant tout le mois, en effet, M. Boulanger a rempli la France de sa personnalité tapageuse. Une fois mis à la retraite de l'armée et rendu à la liberté, le radicalisme extrême s'est emparé de lui et a commencé sur son nom une campagne plébiscitaire, où il a été appuyé par les bonapartistes, ce qui était dans leur rôle, et, nous regrettons de le dire, par les orléanistes, qui y ont perdu, pour les honnêtes gens, tous droits à la sympathie, à l'estime et au respect. M. Boulanger, mis en élection dans plusieurs départements, y a obtenu un nombre de voix considérable. Sur plusieurs points, il a été élu, mais n'a accepté que le mandat du département du Nord, où il a été nommé par 172 000 suffrages. Que signifiaient tous ces votes donnés à un général indiscipliné, qui n'a rien fait de sérieux pour gagner une popularité incontestable? Evidemment que le pays est las et dégoûté d'une chambre impossible, d'un gouvernement de plus en plus radical, qui a peuplé l'administration de ses créatures, couvert le pays d'un réseau de comités irresponsables, qui mènent tout, et que la majorité des électeurs en est arrivée à ce point de jeter le manche après la cognée, c'est-à-dire de vouloir un changement quel qu'il soit, sans souci des conséquences. Il semble donc que le remède étant clairement indiqué devrait être facile à appliquer. Il n'en est rien. La situation extraordinaire dans laquelle se trouve la France a pour cause principale la composition de la chambre, dans laquelle il n'existe aucune majorité. La droite monarchique y compte 200 membres, qui, en s'unissant à l'extrême gauche, peuvent rendre tout gouvernement impossible, et celle-ci s'est servie de cette situation pour se rendre maîtresse du terrain, bien que beaucoup moins nombreuse que le centre républicain, autrement dit les opportunistes. Ces derniers, fidèles à leur nom, et soi-disant pour ne pas compromettre la république, se sont laissé annihiler, et aujourd'hui, en face du danger boulangiste, ils soutiennent, à contre-cœur, le ministère Floquet, qui ne leur inspire que la défiance, et que nombre de personnes avisées tiennent pour aussi dangereux que M. Boulanger lui-même.

Et en effet, indépendamment des raisons de défiance personnelles, leur présence est faite pour accentuer le courant qui

pousse une partie de la France vers la dictature. Le danger se trouve dans le suffrage universel, qui n'a maintenant d'autre moyen de protester qu'en se portant sur un nom qui représente l'hostilité contre le gouvernement actuel et la volonté de le renverser. A Paris, un coup de main paraît impossible, car M. Boulanger n'y compte que peu d'adhérents proportionnellement, et de la pire espèce. Nous avons pu nous en convaincre *de visu*. Nous nous trouvions à Paris lorsqu'il est allé prendre son siège à la chambre. Nous l'en avons vu revenir, passant par la rue de Rivoli dans son landau attelé de chevaux flamboyants, et derrière lequel s'était juché un voyou qui regardait de haut M. Boulanger. Il y avait des spectateurs, peu pressés, sur les trottoirs : des hommes à l'air narquois, des étrangers, des femmes en grand nombre ; aucune acclamation de leur part. La voiture était suivie par une cinquantaine de gamins et de souteneurs, payés probablement ou espérant l'être, et qui criaient « Vive Boulanger ! » Lorsqu'elle arriva près de l'hôtel du Louvre, la foule devint très grande, parce que ce point est à l'un des carrefours les plus animés de Paris et qu'il suffit qu'il soit barré, pour que les gens s'y accumulent en quelques minutes et rendent le passage impossible ; mais il y avait là des curieux, des badauds, des gens arrêtés sans le vouloir, et fort peu de boulangistes. Ces derniers, qui se recrutent pour la plupart dans cette lie de la population qui est la plaie de toutes les grandes villes, se sont crus un moment les maîtres. Le soir de l'élection du Nord, à l'instar de Gessler, ils avaient placé le portrait de Boulanger entre deux chandelles et ils forçaient les passants à tirer leur chapeau et à s'incliner devant l'idole, maltraitant ceux qui lui refusaient cet hommage. Leur triomphe a été de courte durée. Il a suscité des contre-manifestations. Les étudiants du quartier latin se sont réunis en grand nombre, criant : « A bas Boulanger ! conspuez Boulanger ! point de dictature, vive la République ! » Et ces promenades, qui ont eu lieu plusieurs jours de suite, entraînant bon nombre de batailles, ne sont pas restées sans effets : elles ont créé un centre de résistance qui était devenu nécessaire ; elles ont permis de constater que la police contenait bon nombre d'agents boulangistes, et que

quelques-uns des chefs étaient contaminés ; elles ont amené le gouvernement à intervenir et lui ont permis d'interdire toute manifestation sur la voie publique, dans un sens aussi bien que dans l'autre. Que les étudiants aient ainsi porté un coup très rude au boulangisme, c'est ce qu'a prouvé la fureur sans bornes des ignobles organes de cet ignoble parti.

Paris n'est donc pas boulangiste, et nous avons entendu sur les lieux mêmes beaucoup de personnes s'en réjouir, et en tirer des motifs de se rassurer. Dans un sens, elles avaient raison : un coup de main en devient, sinon impossible, au moins bien difficile et hasardeux, et ce sera déjà un grand bien si on peut l'éviter. Mais il reste le suffrage universel, qui peut submerger Paris. Si on laisse le mécontentement se consolider et s'accroître, les prochaines élections générales pourront donner à M. Boulanger un nombre de suffrages qui le rendra le maître du pays, dont il sera l'élu. Néanmoins cette situation, qui peut durer encore un an et demi, pourra être pendant ce temps un gage de paix pour l'Europe, comme pour la France elle-même.

En Suisse, le conseil fédéral vient de prendre une mesure d'épuration qui obtient l'approbation de la plus grande partie du pays. Il a décidé d'expulser les principaux chefs de l'officine allemande du *Sozialdemokrat*, à Zurich, les nommés Bernstein, rédacteur en chef, Motteler, expéditeur, Schlütter, chef de la librairie, Tauscher, chef de l'imprimerie, tous Allemands, sauf Schlütter, qui, originaire du Schleswig-Holstein, s'est fait naturaliser Américain. Depuis plusieurs années, ces étrangers publiaient à Zurich, pour le compte du parti socialiste allemand, les écrits les plus violents et les plus injurieux, et les introduisaient clandestinement en Allemagne. Les incidents de ces derniers mois, succédant à la publication d'un pamphlet particulièrement grossier sur la famille impériale et les autorités allemandes, le *Diable rouge*, ont appelé l'attention du conseil fédéral sur cette organisation, dirigée contre la tranquillité de l'état voisin. On pourrait s'étonner que des mesures énergiques n'aient pas été prises plus tôt, ce qu'il faut attribuer, croyons-nous, en tout premier lieu, à la

complaisance des autorités de police de Zurich, qui sympathisaient assez ouvertement avec les socialistes allemands, comme l'affaire Fischer l'a mis en évidence, et peut-être aussi à la trop grande indulgence du département fédéral de justice et police, qui a eu le tort d'envisager ces excès d'un œil par trop placide. Si l'on avait agi plus tôt, il est certain que les incidents désagréables qui se sont produits au Reichstag allemand, puis dans la presse des deux pays, n'auraient pas eu lieu.

La presse sensée a approuvé sans réserve l'attitude énergique, quoique tardive, du conseil fédéral. Ces mesures ne sont du reste, que la conséquence logique du discours prononcé par M. Droz à l'assemblée fédérale, discours qui y a obtenu une approbation presque unanime et que nous avons reproduit dans notre dernière chronique. Désormais, il y a lieu d'attendre que les scandales des dernières années, les menées anarchistes et socialistes, les agitations d'agents provocateurs insuffisamment surveillés par nos polices cantonales, les publications hostiles et offensantes pour l'étranger, cesseront complètement. Il suffira pour cela d'avoir la main ferme et d'arrêter toute manifestation à ses débuts. Si nos autorités de police étaient tentées de s'endormir de nouveau, on peut croire que la presse saura leur rappeler leur devoir.

A côté de l'approbation il y a eu la critique. Nombre de journaux ultra-radicaux et ultramontains, — les extrêmes se touchent, — ont accusé le conseil fédéral d'avoir agi sous la pression de l'étranger, d'avoir humilié le pays, violé les garanties constitutionnelles, le droit d'asile et la liberté de la presse, en méconnaissant la mission de la Suisse, qui est de favoriser le développement des idées républicaines et sociales. De telles critiques ont de tout temps et en tous pays accueilli de semblables mesures, mais elles reposent sur une singulière conception des principes les plus élémentaires du droit des gens. Vingt fois au moins depuis 1848, le conseil fédéral a donné satisfaction à des réclamations de l'étranger, portant sur les abus de la presse : il n'aurait compromis la dignité du pays que si ces réclamations eussent été mal fondées. L'Allemagne s'est-elle humiliée devant la France lorsqu'elle lui a donné satisfaction dans l'affaire

Schnaebele et dans l'affaire Kaufmann? Evidemment, mieux vaut prévenir les réclamations, et c'est ce que le conseil fédéral a certainement fait dans le cas spécial, avec toute raison, bien qu'il risque en sens inverse d'encourir le reproche de la part des mêmes gens d'avoir montré trop de zèle, puisqu'il n'y avait pas de réclamation. Quant au droit d'asile et à la liberté de la presse, c'est les comprendre étrangement que de croire qu'on peut en faire des espèces de meurtrières, établies dans les murailles de notre maison, pour permettre aux réfugiés de tirer commodément et sans danger sur les habitants des maisons voisines. La mission de la Suisse est de montrer que, sous un régime républicain, l'ordre le plus complet peut régner, et qu'une démocratie n'est pas forcément une démagogie turbulente, faite pour inquiéter la tranquillité des autres états. La question n'est pas de savoir si nous avons des sympathies pour la cause de certains réfugiés politiques : ainsi, il est certain qu'en 1848 et dans les années suivantes les Suisses sympathisaient plutôt avec les réfugiés italiens et les victimes du 2 décembre qu'avec le régime autrichien en Lombardie ou le second Bonaparte. Mais cela n'a pas empêché le conseil fédéral de prendre des mesures sévères et de prononcer de nombreuses expulsions à la suite d'abus de la presse, dirigés contre les gouvernements autrichien et français. Chacun chez soi, voilà le seul principe rationnel en semblable matière.

Les quelques manifestations qui se sont produites, dans des assemblées tenues à Berne et à Zurich, sont allées à fin contraire. Elles ont été accueillies par l'indifférence absolue des populations de ces villes, qui n'ont éprouvé quelque étonnement, et même un peu d'indignation, qu'en voyant que ce sont en bonne partie des étrangers, des ouvriers allemands, des étudiants et étudiantes russes, qui protestent contre les autorités fédérales au nom de nos libertés, et qui entonnent dans nos rues le *Rufst du mein Vaterland*. Rien n'est mieux fait pour montrer le bien fondé des mesures prises contre le *Sozialdemokrat*.

— La question du rachat du Nord-est a reculé plutôt qu'avancé. A une lettre du conseil fédéral, annonçant qu'il ne pouvait accepter les conditions posées par l'assemblée du mois

de février, mais qu'il ne se refuserait pas à reprendre des négociations si on le désirait, le conseil d'administration a répondu qu'il ne voyait pas de motifs pour les renouer. Il ne restait plus au conseil fédéral qu'à se prononcer sur une modification de statuts, soumise par la compagnie en vue d'augmenter son capital-actions, de manière à lui permettre la construction des lignes du moratoire. On sait que l'émission dans ce but de nouvelles obligations avait été contestée par le conseil fédéral comme aggravant la situation financière de la compagnie. Le conseil fédéral vient d'approuver les statuts modifiés, mais il s'est refusé à lever l'interdiction de répartir des dividendes aussi longtemps que la justification financière de la construction de ces lignes n'aura pas été présentée et approuvée. L'affaire en est là. Depuis dix-huit mois on a piétiné sur place, et c'est avec un vrai soulagement que nous constatons la nouvelle attitude du conseil fédéral. Le bruit a couru que le groupe des actionnaires genevois songeait à reprendre la question du rachat, en faisant au conseil fédéral de nouvelles propositions. Que cette nouvelle soit fondée ou non, nous espérons bien avoir vu la fin de tous ces tripotages.

Lausanne, le 27 avril 1888.

BULLETIN LITTÉRAIRE

ET BIBLIOGRAPHIQUE

Mémoires et correspondance du comte de Villèle, tome Ier. — 1 vol. in-8°. Paris, Perrin, 1888.

Le comte de Villèle est le politique qui personnifie le mieux la Restauration. Il l'a servie avec autant de fidélité que de talent pendant plus de dix années, à la tête du gouvernement, sous Louis XVIII et sous Charles X. Quand il en parle et qu'il la juge, c'est donc en connaissance de cause, et un volume comme celui que nous annonçons ne peut avoir qu'une très grande valeur historique, si d'ailleurs son auteur est sincère, ce dont la carrière publique du comte de Villèle et son caractère nous fournissent la meilleure garantie.

Après avoir passé sa jeunesse sur mer et dans les colonies, au service de la marine française, le comte de Villèle fut pris par la vie politique dès les élections générales de 1815, qui le trouvèrent maire de Toulouse. Il se fit rapidement une place dans la chambre. Dans les premiers mois de 1816, il prit, comme rapporteur de la loi électorale, une part active aux débats du parlement. Ce premier volume ne va pas au delà de cette époque; ce n'est donc, à vrai dire, qu'un volume d'introduction, et néanmoins il fournit, à lui seul, une explication complète de l'échec que subit après peu d'années un régime qui s'était annoncé réparateur et riche de promesses d'avenir.

Le comte de Villèle fut avant tout un homme de principes, fait tout d'une pièce, ce qu'on appelle aujourd'hui un homme « entier. » Il croyait à la logique et, lorsqu'il avait reconnu une vérité, il en poursuivait l'application sans souci des nécessités

du jour et des compromissions que l'opinion impose aux gouvernements. C'est en homme de principes qu'il juge la Restauration, loyalement, franchement, avec sévérité même. Il n'écrit pas pour son plaisir ou par vanité, pour faire parler de lui ; au contraire, écrire lui répugne, mais on le lui a demandé avec insistance et il a cédé, dans l'intérêt de la vérité historique et avec l'espoir qu'il en sortira quelque salutaire leçon. « Toute l'utilité du travail auquel je consacre un temps précieux à mon âge, dit-il, disparaîtrait à mes yeux devant le plus léger déguisement auquel je me prêterais. » Et, en effet, le comte de Villèle ne déguise rien. Tant mieux pour nous ; c'est ainsi qu'il faut écrire l'histoire.

Pourquoi la Restauration n'a-t-elle pas abouti ? Parce qu'elle n'a pas eu le courage d'être elle-même. « L'avenir d'un gouvernement, nous dit M. de Villèle, dépend de la fermeté inébranlable avec laquelle il sait s'interdire à temps toute concession contraire au principe sur lequel il repose. » La Restauration fit exactement le contraire. M. de Villèle eût voulu un gouvernement confiant dans sa propre force et dans le pays, restaurant courageusement l'ancienne France décentralisée sur un terrain déblayé des ruines semées par la révolution. Pour gagner le pays, — c'est toujours M. de Villèle qui parle, — il fallait s'emparer de l'animosité que Bonaparte avait soulevée contre lui, profiter de sa chute honteuse pour porter un coup mortel aux idées de la révolution, dont il était le représentant, ensevelir dans le désastre de Waterloo et le turbulent génie de la guerre perpétuelle et les décevantes théories révolutionnaires, restaurer largement les libertés anciennes du pays, donner des franchises larges et réelles en évitant tout ce qui pouvait entraver l'exercice des divers souverains de la monarchie légitime. On n'en fit rien. « Ils se sont malheureusement fourré dans la tête que les quatre cinquièmes de la France sont révolutionnaires et ennemis des Bourbons, écrit le jeune député à son père en octobre 1816, et là-dessus ils bâtissent un système de ménagements et de faiblesse qui nous perdra de nouveau. »

Passons en revue les divers éléments du régime et voyons ce que M. de Villèle en pense. La charte d'abord, issue des déclarations de Saint-Ouen et de Cambrai : elle était « si féconde en germes de révolutions que, même en l'interprétant et en

l'appliquant dans le sens monarchique, il eût été bien difficile d'en éviter les conséquences fatales. » Le roi? « Plein de perspicacité, de facilité et d'esprit, Louis XVIII était, par suite de sa complexion, de ses longs malheurs, et peut-être aussi de quelques imperfections de son caractère, porté à une certaine indifférence, je dirais presque à une certaine répulsion pour les affaires; quand ses ministres venaient lui en parler, il lui était difficile de leur dissimuler qu'ils l'ennuyaient; le roi était donc tout disposé à laisser prendre à ses conseillers les décisions les plus importantes, même les plus contraires à son opinion personnelle, puisque après tout c'était à eux qu'en revenait la responsabilité. » Quels étaient ces conseillers, les premiers, ceux qui marquèrent les débuts, et chacun sait qu'à l'avènement d'un régime nouveau, il importe de débuter bien? C'étaient Talleyrand et Fouché, les plus fourbes parmi les serviteurs de la révolution : Talleyrand, un prêtre apostat, et Fouché, un régicide! Le duc de Richelieu, qui leur succéda, n'avait pas la main assez ferme pour sortir le régime de la voie des concessions dangereuses dans laquelle on l'avait fourvoyé à l'origine. Restent les chambres: comment étaient-elles composées en 1816? La chambre haute comptait une majorité de sénateurs « pour la plupart vieux révolutionnaires, que l'égoïsme, la bassesse et l'intrigue avaient fait surnager au milieu des différents bouleversements politiques; le reste fut choisi parmi les hommes de l'ancienne cour, dont les exigences intéressées et vaniteuses, la légèreté et l'incapacité avaient hâté la révolution de 1789. Dans la chambre, les deux tiers des députés appartenaient à l'opinion royaliste, — ce qui prouve bien l'attachement du pays à la monarchie; mais que pouvaient faire, sans chefs suffisamment capables et autorisés, trois cent cinquante nobles arrivant du fond de leurs provinces, sans s'être jamais, pour la plupart, occupés d'affaires publiques, qui pendant vingt ans avaient été bannis, sinon tous du pays, du moins tous des fonctions de l'état, et qui par leurs sentiments et leurs principes étaient absolument étrangers au mécanisme démocratique introduit par la charte?

En résumé, le pays était prêt à se donner, les élections de 1815 en sont la preuve; non seulement on ne fit rien pour répondre à tant d'empressement, mais on livra la chose publique

aux hommes de la révolution qui, eux, ne négligeaient rien pour rendre Louis XVIII et son parti odieux à l'opinion, le faisant responsable de tous les maux et de toutes les humiliations de la France.

On voit par ces citations que, dès 1816, M. de Villèle augurait mal de la Restauration. Nous ne faisons pas ici de la critique historique, nous rendons compte d'un livre; sinon nous examinerions si, en arrivant à son tour au pouvoir, M. de Villèle a bien fait ce qu'il fallait pour réparer les fautes de ses prédécesseurs, ou si, en poursuivant opiniâtrement certains buts tels que la restitution des biens des émigrés, il ne compromit pas plus encore la situation, mais ceci nous entraînerait trop loin. Bornons-nous à signaler les mémoires du comte de Villèle comme une source précieuse de renseignements sincères sur une époque très discutée, dont M. de Villèle fut précisément un des représentants les plus calomniés. Après avoir lu son livre, il est au moins deux grandes qualités qu'on ne lui conteste pas : la clairvoyance et la franchise dans l'appréciation des actes d'autrui. ED. S.

LA FIN DE LA CRISE, par *H. Bovet-Bolens.* — 1 vol. in-8°. Paris, Guillaumin, 1888.

Ces lignes n'ont d'autre objet que de signaler dès maintenant et de recommander vivement à l'attention un livre touchant à des questions vitales de l'heure actuelle, et écrit avec une compétence assez rare en ces matières pour qu'il convienne de la relever.

Trop longtemps la science des Adam Smith et des Jean-Baptiste Say a été considérée comme un code auquel il ne manquait pas un seul article, et, sur ce fond invariable, on se contentait d'exécuter quelques légères variantes de mots et de style. Elle est devenue ainsi, bien souvent, comme un thème d'exercices, de rhétorique, et l'on juge de son intérêt!

Mais voilà qu'en face de cette école classique et toute de doctrine, nous avons vu apparaître l'école historique, dont les maîtres sont en Allemagne, et qui part du principe que les vieilles formules qu'on prétendait appliquer à tous les cas concrets n'ont pas la fixité qu'on leur attribuait. Affaire de lieu,

de temps, de convenance. L'économie politique devenait ainsi un art, de science qu'elle était, et trop souvent un instrument à toutes fins. Tel était le danger de cette seconde école, qui a du reste fait revenir la première de quelques-unes de ses exagérations.

L'auteur du livre dont le titre figure en tête de cette notice a prouvé, par ses divers travaux, qu'il procède des deux écoles en présence et que si, d'un côté, il croit à des lois économiques constantes, il descend cependant, quand il le faut, des hauteurs sereines de la théorie pour examiner, en homme orienté par ses études générales, ce qu'on pourrait appeler les questions d'ordre pratique. Dans la *Fin de la Crise*, après avoir recherché les causes du marasme industriel et commercial actuel, et distingué celles qui peuvent provenir de la faute des gouvernements, il aborde le remède au mal. Le commencement de la crise se rattache d'après lui à l'altération des traités de commerce qui, de libéraux qu'ils étaient à l'origine, ont fini par devenir une des ressources du protectionnisme et une machine de guerre. La fin de la crise doit conséquemment, d'après M. Bovet-Bolens, se trouver avant tout dans un retour au libre échange, que les traités de commerce auraient progressivement et naturellement amené s'ils fussent restés fidèles à leur mission. Il lui semble qu'il existe en Europe différents états qui, bien que séparés géographiquement les uns des autres, ont des intérêts communs et pourraient, en se rapprochant, renouer les traditions de liberté économique interrompues. Ils se grouperaient en une « fédération libre-échangiste internationale, » qui deviendrait le noyau d'un organisme appelé sans doute à un développement considérable.

On voit sur quel terrain se place M. Bovet-Bolens, et l'on se souviendra que M. le conseiller fédéral Numa Droz, dans un article récent et très remarqué de la *Bibliothèque universelle*, a adopté un point de vue très voisin de celui de son compatriote de Neuchâtel.

En voilà juste assez pour faire savoir qu'il vient de paraître, sur les questions économiques, un livre à lire. Mais il vaudra la peine de revenir avec les détails nécessaires sur le sujet qu'il traite, et c'est ce que nous aurons le plaisir de faire ici même avant qu'il soit trop longtemps. LOUIS WUARIN.

Mémoires du général Dirk van Hogendorp, comte de l'Empire, etc., publiés par son petit-fils, M. le comte *D. C. A. van Hogendorp*. — 1 vol. in-8°. La Haye et Paris, 1887.

Ministre de la guerre, puis ambassadeur, à Vienne, du roi Louis-Napoléon, quand celui-ci gouvernait les Pays-Bas; général de division et aide de camp de l'empereur après l'annexion de la Hollande à la France; gouverneur de Wilna pendant la campagne de Russie; gouverneur de Hambourg sous le commandement du maréchal Davout, le général comte van Hogendorp ne quitta le service de France qu'après l'abdication de Napoléon. Survint le retour de l'île d'Elbe. Comme tant d'autres, le général van Hogendorp ne put résister à l'appel de l'empereur. Il fit, avec les armées françaises, la campagne des Cent-Jours. Sa carrière finit à Waterloo. Il termina sa vie au Brésil, où il s'établit comme colon aux environs de Rio-de-Janeiro.

C'est là, dans les méditations et l'isolement d'un exil volontaire, que le vieux soldat a fait de sa vie mouvementée et aventureuse le récit publié par son petit-fils. Ces mémoires renferment une foule de renseignements pleins d'intérêt sur les hommes et les choses de l'époque agitée pendant laquelle Napoléon Ier promena ses armées à travers l'Europe. De bonne heure, van Hogendorp était entré en contact avec de grands personnages. Jeune homme, il fit ses premières armes au corps des cadets du grand Frédéric; il donne sur cette institution, sur l'éducation qu'y recevaient les jeunes officiers prussiens, sur le roi lui-même, qu'il eut l'honneur de rencontrer, des détails fort curieux. Ayant quitté de bonne heure le service de Prusse, il prit la mer et passa plusieurs années aux Indes orientales, pour rentrer en Europe peu d'années avant l'avènement du roi Louis, dont il fut le ministre de la guerre. En cette qualité, van Hogendorp eut l'occasion de voir le frère de l'empereur dans l'intimité et d'étudier de près le caractère hésitant et ombrageux de ce souverain d'un jour. Ambassadeur à Vienne, il vit de près Mme de Staël quand, avec la coopération de son ami Schlegel, elle prêcha la croisade contre la France dans les salons du comte de Stadion et du prince de Ligne. Le jugement que le général porte sur

Mme de Staël n'est pas celui d'un admirateur : « Elle se serait fait martyriser pour qu'on parlât d'elle, » dit-il. Comme gouverneur de Wilna, van Hogendorp eut maille à partir avec le général Jomini, auquel, pour un fait d'indiscipline, il dut infliger les arrêts ; ici encore le jugement est sévère : « Je n'ai jamais, dans le cours de ma vie, observé un amour-propre aussi désordonné et aussi aveugle que celui de cet homme, qui depuis a encore flétri son nom par la plus lâche et la plus infâme trahison connue dans les annales de l'honnête métier de la guerre. »

On voit par ces deux appréciations, — nous n'avons pas à les discuter, — que le général van Hogendorp a son franc parler. Cela donne de l'intérêt à ses mémoires. Il avait épousé avec chaleur le cause de l'empereur, qu'il servit avec fidélité et non sans éclat ; les ennemis de Napoléon sont les siens ; il ne s'en cache pas et ne se pique guère d'impartialité, mais on sent dans ses écrits la rude franchise d'un soldat, emporté parfois, toujours sincère. Ajoutons que ces mémoires, quoique écrits en français par un homme dont cette langue n'était pas l'idiome maternel et qui ne fut pas un lettré, se lisent agréablement. Certaines pages ont même un mérite de style ; celles où il décrit, en termes très sobres, la retraite de la grande armée à travers Wilna, sont saisissantes. On ne peut que remercier le petit-fils du général d'avoir livré ces mémoires si vivants à la publicité, par le ministère du savant et éminent historien M. Campbell, conservateur de la bibliothèque royale de La Haye. Ce volume ajoute des matériaux nouveaux à l'histoire du premier empire.

ED. S.

THE PLEASURES OF LIFE, by sir *John Lubbock*, Bart., M. P. — 1 vol. in-8°. London, Macmillan, 1887.

Il est d'usage en Angleterre d'appeler des membres de la noblesse à présider la cérémonie de la distribution des prix dans les écoles, et généralement on attend d'eux un petit discours.

Un député au parlement, connu par d'admirables études d'histoire naturelle, sir John Lubbock, a eu l'excellente idée de faire un volume des allocutions qu'il a prononcées en pareille occurence. Le volume est petit, et n'a pas d'autre préten-

tion que de rafraîchir la mémoire des écoliers qui ont eu le privilège d'entendre le spirituel orateur. Il sera le bienvenu auprès des adultes, qui y trouveront une foule de leçons données avec grâce.

Sir Lubbock avait à cœur de montrer que la vie, si souvent calomniée, tient bien des joies en réserve pour les gens modestes dans leurs désirs. Etant lui-même, il le prétend du moins, de nature mélancolique, porté à voir surtout l'envers des choses, il a pris la peine de noter dans ses lectures tous les passages propres à le guérir de cette disposition fâcheuse, et il en a fait un bouquet d'un salutaire et vivifiant parfum. Les fleurs ne sont pas de lui, mais bien leur arrangement et le lien qui les unit. Que demande-t-on de plus d'un amateur?

Le discours qui ouvre le volume en est aussi le plus original. Il a pour titre : *Le devoir d'être heureux* et pour épigraphe cette sentence d'Epictète : « Si un homme est malheureux, ce doit être sa faute; car Dieu a fait les hommes pour qu'ils soient heureux. »

La morale nous fait un devoir de chercher à rendre heureux ceux qui nous entourent; sir Lubbock estime que nous devons d'abord chercher à être heureux nous-mêmes, non par égoïsme, mais parce qu'il n'y a pas de moyen plus efficace pour contribuer au bonheur des autres. Une citation de Marc-Aurèle arrive fort à propos, pour fermer la bouche aux personnes qui objecteraient que lorsqu'on souffre, il est impossible d'être gai.

Sir Lubbock est philosophe de tempérament; il veut qu'on prenne les épreuves en bonne part, comme Socrate, et qu'on sache tirer quelque plaisir même des mésaventures. Il eût été plus fort s'il avait commencé par faire la différence entre bonheur et plaisir, entre joie et gaieté. Il passe sans transition d'un terme à l'autre, ce qui introduit quelque confusion dans les idées. On peut avoir de la philosophie, évidemment, sans avoir l'esprit philosophique.

S'adressant à des enfants, il était à propos de leur rappeler qu'il y a du bonheur à faire son devoir; c'est le sujet d'un second discours : *The happiness of duty*. Nous doutons que ce petit chapitre de morale leur ait fait autant de plaisir que l'allocution pleine d'humour sur : *Le plaisir de voyager* ou celle sur : *Les plaisirs du foyer*.

Nous aurions été surpris si un naturaliste aussi éminent s'était abstenu de discourir sur les joies que procure l'étude de l'histoire naturelle. Le discours sur : *Les plaisirs de la science*, écrit de verve, a dû inspirer à plus d'un jeune auditeur une forte envie d'aller faire l'école buissonnière avec une coiffe à papillons ou la traditionnelle boîte à botanique.

Le conclusion de sir Lubbock, c'est que ceux qui se plaignent de la monotonie de l'existence n'ont de reproche à adresser qu'à eux-mêmes. La nôtre, que si le volume de l'honorable conférencier devait ennuyer ses lecteurs, ceux-ci n'auraient à se plaindre que d'eux-mêmes, car il ne pèche pas par la monotonie.

AUG. GLARDON.

JOHN WYCLYFF, SA VIE, SES ŒUVRES, SA DOCTRINE, par *Victor Vattier*. — 1 vol. in-8°. Paris, Leroux, 1886.

Le public lettré de la France connaissait depuis longtemps le nom, la vie et jusqu'à un certain point les œuvres du célèbre précurseur de la réforme ; mais jamais encore on ne lui avait présenté cet important sujet d'histoire ecclésiastique d'une manière aussi complète et aussi rationnelle.

M. Vattier est un de ces écrivains français de l'école historique moderne, qui recherchent avec ardeur la vérité dans les documents originaux et se font un point d'honneur de la présenter telle quelle, en s'abstenant de conclure, de telle sorte que le lecteur puisse se former un jugement personnel.

Cette préoccupation se montre partout. Chaque fois que l'auteur a été amené à donner la version protestante d'un fait, il s'empresse de mettre en regard la version catholique, et il s'abstient si complètement de formuler son propre jugement, qu'il nous a été impossible de découvrir si nous avions affaire à un catholique ou à un réformé.

Est-ce un blâme, est-ce un éloge ? Il y a de l'un et de l'autre dans notre pensée. Nous nous demandons si le véritable historien n'est pas celui qui, après l'analyse, fait la synthèse et prononce un jugement. On parle du jugement de l'histoire, avec cette confiance que le jour vient tôt ou tard où, les passions s'étant éteintes avec ceux qui les nourrissaient, les événements sont appréciés sans parti pris. Mais voici que l'historien semble vouloir se récuser.

A la vérité, M. Vattier s'accorde le plaisir d'inscrire en tête de son dernier chapitre le titre de *Conclusion;* mais ce chapitre ne contient guère qu'un résumé.

En fait d'appréciation, il n'y a qu'une seule phrase à citer : « Quant à son œuvre, elle sera appréciée diversement, mais il est impossible de lui refuser quelque valeur et de nier son étendue. » Voilà qui est clair; M. Vattier se refuse à conclure.

Nous qui aimons à conclure, nous terminerons cet article en disant que, si M. Vattier a fait œuvre d'archéologue plutôt que d'historien, il n'en a pas moins rendu un service notable aux sciences historiques en offrant au public lettré une magistrale exposition des documents relatifs à la personne et à l'œuvre de Wyclyff. Son livre est en même temps un beau travail d'érudition et « un livre de bonne foy. » A. G.

Les chevaliers de Malte et la marine de Philippe II, par le vice-amiral *Jurien de la Gravière*, membre de l'Institut. — 2 vol. in-12. Paris, Plon, 1887.

C'est l'histoire d'une lutte épique que celle de ce fameux siège de Malte en 1565, soutenu contre les Turcs par les chevaliers de Saint-Jean, sous l'héroïque commandement du grand maître de l'ordre, Jean de la Valette. Le vaillant guerrier que c'était, et que ses troupes étaient braves! Que de beaux coups d'épée, que de rudes assauts reçus et donnés, pendant ces quatre mois de combats sans trêve, en campagne et derrière le rempart, de nuit et de jour, sur mer et sur terre! Deux cent soixante valeureux chevaliers et près de huit mille soldats y laissèrent la vie; plus de trente mille Turcs, dit-on, y mordirent la poussière. Chiffres énormes par une époque où les effectifs formidables des temps modernes étaient inconnus. On se battait corps à corps dans ce temps-là, sur le pont des galères prêtes à sombrer, comme sur la brèche du rempart démoli. Et avec quel courage et quel acharnement! « Ce ne sont pas les balles qui tuent, c'est la fatalité, » disaient les infidèles. « Notre vie est entre les mains de Celui qui nous l'a donnée, » répondaient les chrétiens. Et dans ces sentiments-là, on allait à la bataille confiant et joyeux, la vigueur du choc des armes étant doublée par la force morale de ceux qui les portaient.

On sent que M. Jurien de la Gravière trouve un vrai plaisir de soldat et de marin à raconter ces belles et aventureuses équipées, où chacun s'en donnait à cœur joie, où on courait sus à l'ennemi sans souci du lendemain. Brillante compagnie de héros que cet ordre des chevaliers de Malte, quand même, sous prétexte de combattre pour la croix contre le croissant, ils faisaient la course en vrais pirates, à la mode du temps. Les épisodes du siège, les incidents multiples de ces quatre longs mois rappellent à l'amiral-écrivain les beaux jours passés sous Sébastopol, à bord de la flotte ou dans les tranchées, devant Malakoff et le grand Redan. M. de la Gravière est un maître conteur; son récit court alerte comme les galères des chevaliers se précipitant à l'abordage de la capitane. C'est sobrement dit, comme il convient quand les faits parlent haut, mais ce n'en est que plus vivant; tel récit de capture maritime, ou de poursuite sur mer, telle narration d'assaut repoussé ou d'attaque de nuit pour prendre l'ennemi en défaut, telle page où l'auteur montre les souffrances endurées, de part et d'autre, pendant ce siège sanglant, présentent de saisissants tableaux de bataille que l'auteur, en homme du métier, accompagne de remarques et d'observations critiques, le plus souvent pleines d'à-propos. C'est un livre à lire, non seulement par les amateurs d'études historiques, cela va sans dire, mais par tous ceux qui s'intéressent aux récits de guerre.

Ed. S.

La BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE paraît à Lausanne au commencement de chaque mois par livraisons de 224 pages, et forme chaque année quatre beaux volumes de près de 2700 pages ensemble.

PRIX DE L'ABONNEMENT DE LA BIBLIOTHÈQUE (FRANC DE PORT)

(LES ABONNEMENTS PARTENT DU COMMENCEMENT DE CHAQUE TRIMESTRE.)

	Un an.	Six mois.
SUISSE	20 fr.	11 fr.
UNION POSTALE	25 fr.	14 fr.

Mêmes prix pour les ARCHIVES DES SCIENCES.

Les payements peuvent se faire en espèces, en mandats de poste, ou en effets de commerce sur la Suisse ou sur Paris.

On s'abonne :

AUX BUREAUX DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET DES ARCHIVES

LAUSANNE, place de la Louve, 1; — **GENÈVE**, Pélisserie, 18.

PARIS, chez **FIRMIN-DIDOT** et Cᵉ, 56, rue Jacob.

LONDRES, chez Edw. **STANFORD**, 55, Charing Cross, S. W.

On reçoit aussi les abonnements dans tous les bureaux de poste de la Suisse, de la France, de l'Allemagne et de l'Autriche, et aux librairies suivantes :

GENÈVE, A. Cherbuliez, Burckhardt, H. Georg, Stapelmohr.

NEUCHATEL, Delachaux, A. Berthoud.

BERNE......... Jent et Gassmann. Dalp. Huber et Cie.
BALE........... Georg. Louis Jenke.
ZURICH......... Orell, Füssli & Cie. Schulthess.
SAINT-GALL..... Huber et Cie.
AARAU.......... Sauerlænder.

FRANCE

PARIS............ Firmin-Didot & Cie, 56, rue Jacob.

ITALIE

ROME, TURIN......... Bocca frères.
GÊNES........... Beuf.
FLORENCE........ Vieusseux.
MILAN.......... Dumolard. Henry Berger.
VENISE.......... Munster.

HOLLANDE

AMSTERDAM... Feikema & Cie. Caarelsen & Cie. C. M. van Gogh.
ROTTERDAM.... Kramers & Fils.

ANGLETERRE

LONDRES........... Edw. Stanford, 55, Charing Cross.

ALLEMAGNE

Agence pour toute l'Allemagne:

LEIPZIG... Librairie A. Twietmeyer.

On peut s'abonner chez tous les libraires, et aux bureaux des postes de l'Allemagne et de l'Autriche.

RUSSIE

St-PÉTERSBOURG... Mellier & Cie.

SUÈDE

STOCKHOLM...... Librairie Fritze.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE

SOMMAIRE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LA LIVRAISON DE MAI

Lausanne. — Imp. Georges Bridel.

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

93me ANNÉE — TROISIÈME PÉRIODE

TOME XXXVIII

N° 114. — Juin 1888.

LAUSANNE
Bureaux de la Bibliothèque universelle,
PARIS
CHEZ FIRMIN-DIDOT & Cie, 56, rue Jacob.
LONDRES
EDW. STANFORD
55, Charing Cross. S. W
HACHETTE & Cie
18, King William Street, Strand.
LEIPZIG : A. TWIETMEYER, LIBRAIRE.
1888



OUVRAGES REÇUS :

Le siècle apostolique. Première période, par E. de Pressensé. 1 vol. in-8°. Paris, Fischbacher, 1888.

Histoire des papes depuis la fin du moyen âge, par le Dr Louis Pastor, professeur à Insbrück. Traduite par Furcy Raynaud. — 2 vol. in-8°. Paris, Plon, 1888.

Mabillon et la société de Saint-Germain-des-Prés à la fin du XVIIe siècle (1664-1707), par Emmanuel de Broglie. — 2 vol. in-8°. Paris, Plon, 1888.

1814, par Henri Houssaye. — 1 vol. in-8°. Paris, Perrin, 1888.

Les médecins pendant la Révolution (1789-1799), par le Dr Constant Saucerotte. — 1 vol. in-12. Paris, Perrin, 1887.[1]

La morale économique, par G. de Molinari, correspondant de l'Institut. — 1 vol. in-8°. Paris, Guillaumin, 1888.

Traité d'économie politique rurale. Agriculture, économie forestière, etc., par Guillaume Roscher, professeur à Leipzig. Traduit par Charles Vogel, conseiller. — 1 vol. in-8°. Paris, Guillaumin, 1888.

Physiologie des exercices du corps, par le Dr Fernand Lagrange. — 1 vol. in-8°. Paris, Alcan, 1888.

Origine paléontologique des arbres cultivés ou utilisés par l'homme, par le marquis G. de Saporta, correspondant de l'Institut. — 1 vol. in-12, illustré. Paris, Baillière, 1888.

Le duc d'Enghien (1772-1804), par Henry Welschinger. — 1 vol. in-8°. Paris, Plon, 1888.

Recueil. Politique, religion, duel, par le prince Georges Bibesco. — 1 vol. in-8°. Paris, Plon, 1888.

Campagne dans le Haut-Sénégal et dans le Haut-Niger (1885-1886), par le colonel H. Frey, commandant le 2d régiment d'infanterie de marine. — 1 vol. in-8°, avec cartes. Paris, Plon, 1888.

Aux Etats-Unis. Notes de voyage, par F.-Frédéric Moreau. — 1 vol. in-12, illustré. Paris, Plon, 1888.

Catherine de Sienne, par Joséphine Butler. Traduit de l'anglais par P. Trivier. 2de édition. — 1 vol. in-12. Lausanne, Rouge, 1888.

Barbondias. Conte d'un grand-père, par le vicomte de Lorgeril. — 1 vol. in-12. Paris, Perrin, 1887.

Un crime de province, par Paul Ginisty. — 1 vol. in-12. Paris, Mourlon, 1888.

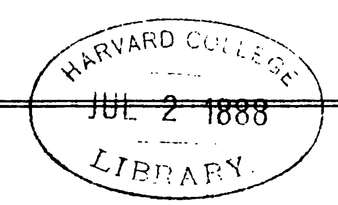
La fiancée de La Fontenelle, par Charles d'Héricault. — 1 vol. in-12. Paris, Perrin, 1888.

Les frères Karamazov, de Th. Dostoïevsky. Traduit par E. Halpérine-Kaminsky et Ch. Morice. — 2 vol. in-12, avec portrait. Paris, Plon, 1888.

The principles of Banking, its utility and economy; with remarks on the working and management of the Bank of England, by Thomson Hankey, esq., a director and formerly governor of the Bank of England. Revised by Clifford Wigram, esq., a director of the Bank. 4th edition. — 1 vol. in-8°. London, Effingham Wilson, 1887.

Partial Portraits, by Henry James. — 1 vol. in-12. London, Macmillan, 1888.

Wessex Tales, strange, lively and commonplace, by Thomas Hardy, author of *The Woodlanders*, etc. — 2 vol. in-12. London, Macmillan, 1888.



L'ARMÉE FRANÇAISE

CONSIDÉRATIONS SUR SON ÉTAT ACTUEL

Quoique la France ne soit plus au premier rang des puissances militaires de l'Europe, il est impossible de ne pas compter avec son armée. Mais peut-on compter sur elle? Quel degré de solidité présente-t-elle? Certains indices ne dénoncent-ils pas qu'elle recèle des plaies secrètes et que des troubles organiques la débilitent? Son apparence, assurément, est plutôt rassurante : en quinze ans, elle a accompli des progrès réels. Les qualités de son matériel de guerre témoignent du savoir des ingénieurs et des officiers qui en ont étudié ou réalisé la construction. Qu'il s'agisse de fusils ou de ballons, on ne peut s'empêcher de reconnaître la perfection de l'outillage. Tout n'est pas aussi réussi : il y a eu dans les études de l'indécision et du décousu. Les nécessités budgétaires, malgré la libéralité du parlement, et l'instabilité du personnel, malgré l'inamovibilité des bureaux et des gens spéciaux qu'on a rarement enlevés à leur spécialité, les incertitudes de la direction enfin ont produit des tiraillements et des flottements. Souvent,

trop souvent même, les solutions proposées ont fait plus d'honneur à l'ingéniosité des inventeurs qu'à leur sens pratique. Est-ce affaire de race et de tempérament? Est-ce le résultat de la situation politique ? N'est-ce pas plutôt un peu de ceci et un peu de cela ? Toujours est-il que, à certaines époques, il y a des nations qui s'épuisent en chinoiseries et en japonaiseries. De même que, sous Napoléon III, la littérature, forcée de procéder par allusions, avait dû chercher une forme appropriée et, sevrée des élans d'enthousiasme, comme de la vigueur des indignations, se rabattre sur les subtilités de l'analyse psychologique, procéder par nuances et remplacer la largeur des conceptions par la délicatesse de l'esprit, de même l'impuissance militaire d'une nation se traduit parfois par un art minutieux des détails, par de la virtuosité et de la jonglerie. L'ancienne fortification de la Hollande, par exemple, dénotait un amour du « fignolage » que ne comporte véritablement pas la guerre. Certaines parties du matériel de l'artillerie autrichienne, certains détails de l'organisation de l'armée italienne, sont de purs chefs-d'œuvre, considérés intrinsèquement; mais on a dû y renoncer et les modifier, parce que tout doit être simple plutôt que parfait à la guerre ; les mécanismes trop précis sont fragiles et, en campagne, une grossièreté « rustique » est de mise.

Donc le matériel de l'armée française se ressent de ces influences diverses. Il est à quelques égards trop parfait, d'une perfection déplacée, pour ainsi dire: l'unité a fait un peu défaut dans les vues qui ont présidé à sa création, et l'argent aussi a plus d'une fois manqué pour qu'on pût réaliser les types les meilleurs. Malgré tout, à ce point de vue, les conditions sont satisfaisantes. Les corps savants ont fait preuve de compétence; l'ad-

ministration a montré de l'intelligence et de l'intégrité ; on a su utiliser les grandes ressources que peut offrir une industrie réduite aux abois par la crise commerciale et que la dureté des temps a rendue plus « industrieuse » et plus entreprenante qu'elle ne l'était naguère. Habillement, équipement, armement, casernement, fortification, voies ferrées, véhicules de toutes sortes, tous ces éléments de la force du pays existent, et, en gros, on ne peut nier qu'ils ne soient bons, en certains points même excellents. Mais l'âme qui anime ce corps convenablement constitué est-elle digne de l'habiter ? N'y a-t-il pas à redouter ses défaillances et son inertie ? Hélas, si.

I

Les catastrophes de l'année terrible, les effroyables revers de 1870 prouvèrent clairement qu'il y avait dans l'armée quelque chose de profondément défectueux. On ne sut malheureusement pas déterminer au juste ce quelque chose. Etaient-ce les institutions qui étaient vicieuses, ou l'outillage qui laissait à désirer ? Le point faible se trouvait-il dans l'organisation ou dans l'instruction, dans le personnel ou dans les règlements ? On accusa les hommes ; on cria à l'incapacité des chefs et à la félonie. Le commandement avait manqué d'autorité ; la transmission de ses ordres s'était opérée par les rouages mal ajustés d'un état-major peu préparé à sa besogne. On se plaignit du fonctionnement des services accessoires. Les plans stratégiques étaient médiocres ; la tactique de détail des différentes armes avait été peu étudiée. La prévoyance avait fait défaut : utilisation des voies ferrées, mobilisation, concentration, approvisionnements, rien n'était prêt au moment du besoin. Le cou-

rage individuel, qui d'ailleurs avait subi partiellement quelques éclipses, n'avait pu surmonter les obstacles accumulés par la légèreté. Il n'avait pu contrebalancer la supériorité du canon, acquise à la Prusse, et il n'était pas arrivé à profiter de la supériorité du fusil, acquise à la France.

Dans le désarroi où l'on se trouvait, il n'est pas surprenant qu'on n'ait su de quel côté se tourner. Au milieu des ruines, on était obligé, par la force des circonstances, d'entreprendre au plus tôt l'œuvre de reconstruction, sans avoir le temps de déblayer le terrain, d'élaborer un projet rationnel, et en utilisant pour le nouvel édifice les matériaux disjoints et ce qui restait des anciens fondements. L'unité pouvait-elle exister et n'était-on pas condamné à produire quelque chose d'hybride, d'incohérent et de boiteux? Le parlement, comme il arrive toujours dans les discussions techniques, était tiraillé en sens divers par les gens du métier; l'impartialité de son incompétence se traduisit par l'éclectisme de la législation. Il y a de tout dans la loi militaire: on a pris à droite et à gauche pour en rassembler les éléments. Elle est faite de compromis, de transactions et de discordances, de pièces et de morceaux.

Deux tendances opposées, en effet, se sont trouvées de prime abord en conflit. La France est remplie de la gloire de Napoléon. La légende de l'épopée impériale, si elle ne persiste pas dans les plus humbles chaumières, n'a pas disparu des casernes. Elle s'est heurtée à l'esprit nouveau. Entre le passé et le progrès l'antagonisme a éclaté.

Tous les militaires avaient inconsciemment gardé du respect et de l'admiration pour une machine merveilleusement agencée, admirable instrument de conquête, que

le maître avait su rendre docile à sa volonté par une centralisation puissante et tenace. Les procédés autoritaires du grand capitaine paraissaient le *nec plus ultra* de l'esprit militaire, considéré comme inséparable du despotisme. En vain quelques penseurs protestaient-ils ; en vain quelques compagnons d'armes de l'illustre homme de guerre avaient-ils affirmé qu'il avait trop abaissé les caractères et trop éteint les initiatives, à force de vouloir tout tenir dans sa main : on s'était habitué à regarder la discipline napoléonienne comme la condition même du succès. Or, cette discipline était surtout passive. Les lieutenants de l'empereur attendaient pour agir un signe du chef et ne faisaient rien par eux-mêmes ; tout au moins le champ de leur action était-il étroitement borné. Avec l'extension formidable du nombre des combattants mis en jeu sur les théâtres d'opérations, il est impossible de continuer à vouloir diriger les détails : heureux si on peut imprimer « en gros » à l'ensemble des plans stratégiques une direction générale. L'histoire contemporaine est là pour prouver que, bien des fois, cette direction échappe au commandement. Les armées se répandent sur de si larges espaces, leur fonctionnement met en œuvre tant de services accessoires, il y a dans les moyens qu'elles emploient et dans les besoins qu'elles ont une telle diversité, qu'une pensée unique ne peut en pénétrer la masse et en animer toutes les parcelles. En dépit des chemins de fer, des télégraphes, des téléphones, les corps d'armée sont toujours plus ou moins isolés, ou ils risquent de l'être : ils ne reçoivent pas directement et d'une façon assurée les ordres du grand quartier-général. Et pareillement, les communications entre les régiments et les brigades, entre les brigades et les corps d'armée, sont incertaines et lentes. L'effectif de

l'armée d'Italie, celui dont Napoléon disposait en 1813 pour résister à l'invasion, correspondent à l'effectif actuel de trois ou quatre corps d'armée seulement. Le maréchal Marmont, qui avait vu ces évènements de près, ayant été mêlé à ces grandes actions, proclamait déjà « qu'un général, à la tête de 80, 100 ou 150 mille hommes, ne donne que l'impulsion ; il fixe les principaux points des mouvements ; il arrête les conditions générales de la bataille ; il pourvoit enfin aux grands accidents qui surviennent ; c'est la providence vivante de l'armée. » Que dirait-il aujourd'hui en face des chiffres fantastiques dont on parle, car il n'est plus question que de lancer des millions d'hommes les uns contre les autres ?

Les liens qui vont du stratège à ses subordonnés ont dû forcément se relâcher. Chaque général a cessé d'être un pantin dont les fils viennent se réunir dans la main du généralissime : il est devenu son collaborateur, et plus il mettra d'ardeur intelligente à la besogne, meilleure sera l'œuvre. Il n'est pas jusqu'à la forme même de la tactique de détail qui n'appelle le développement des individualités. Figurons-nous bien ce que pouvait être la ligne de bataille avant l'invention de la poudre. Le front de la troupe forme une muraille humaine toute hérissée de pointes de fer. Derrière les piquiers du premier rang, il y a cinq rangs, six rangs, dix rangs, et, dans l'antique phalange, jusqu'à seize autres rangs de piquiers qui croisent en avant leurs lances longues de plusieurs mètres. Comment attaquer une masse aussi solide, aussi compacte, dont l'emboîtement et l'enchevêtrement font la force principale ? Il faut y faire brèche, il faut disjoindre la ligne. Arnold de Winkelried s'est immortalisé en enfonçant dans sa poitrine toutes les lances qu'il put saisir dans ses bras : il rompit ainsi la

continuité du front et en rendit un point vulnérable. L'usage des armes à feu ne modifia pas ces principes, bien qu'il ait fait adopter des formations de moins en moins profondes. On renonça à la pique, mais ce fut pour la remplacer par la baïonnette, et la tactique linéaire continua d'être en vigueur. Tant qu'on la conserva, tant que l'invulnérabilité du front résida dans la régularité du coude à coude, qu'importait le courage individuel? Quand un boulet faisait une trouée dans le rang, les *serre-files* faisaient serrer les files, de façon à boucher le vide produit. Mais, le jour où le fusil devint plus meurtrier et le canon plus puissant, il fallut admettre l'ordre dispersé, qui abandonne l'homme à lui-même, en éparpillant l'infanterie en tirailleurs isolés. Dès lors, comme derrière chaque soldat on ne peut placer un gradé qui le surveille, il est de toute nécessité qu'on ait mis ce soldat à l'abri des défaillances. Il faut qu'au savoir professionnel il joigne les qualités morales. Il n'a pas seulement à épauler et à viser, mais encore à se cacher dans un couvert commode et, ce qui est plus dur, à en sortir, le moment venu, pour se jeter sur l'ennemi. Quelle valeur ne lui faut-il pas pour se préserver des défaillances à cet instant critique? Et ne faut-il pas des âmes fortement trempées (car à nos Français, amoureux de la vie, on ne saurait demander le fatalisme des Orientaux), ne faut-il pas de solides convictions et un profond sentiment du devoir pour résister aux mille tentations de se dérober, et aux facilités que présente le combat en ordre dispersé, avec l'absence de contrôle qui en résulte?

Eh bien, ces hautes vertus morales et civiques, il se trouve justement que nous pouvons les demander à nos soldats, et qu'on ne le pouvait pas autrefois. Le merce-

naire que le sergent recruteur embauchait était un misérable ou un malheureux, qui cédait à un entraînement passager en se laissant enrôler. Plus tard, revenu à lui, il cherchait à se ressaisir. On s'appliquait à l'en empêcher : on éloignait de sa pensée le souvenir du pays natal et des affections de la famille. On lui interdisait de chanter les airs avec lesquels son enfance avait été bercée. On développait en lui le goût des querelles, du pillage et même de la boisson : ne fallait-il pas distraire sa jeunesse?

Ces habitudes persistèrent dans l'armée après que le recrutement eut changé de caractère. Les conscrits que le tirage au sort amenait au régiment, de même que les engagés ou les remplaçants qui y entraient de leur plein gré, appartenaient aux plus basses couches de la nation. Ils avaient été élevés dans l'ignorance et la misère. Loin de développer en eux l'intelligence et les affections naturelles, on cherchait surtout à les exciter d'une ardeur belliqueuse factice. On émoustille les taureaux en agitant des flammes rouges devant eux, pour les combats du cirque. C'est par des moyens analogues qu'on surchauffait les courages. On ne parlait pas au soldat de la grandeur de son rôle ; on ne lui rappelait point qu'il avait à défendre sa famille. On évitait, au contraire, d'en prononcer le nom devant lui, car on voulait qu'il oubliât le toit paternel et qu'il écartât des souvenirs qu'on tenait pour amollissants. On le dépaysait, on empêchait sa pensée de retourner au pays natal, auquel bientôt rien ne le rattachait plus, en un temps où les communications étaient difficiles ou coûteuses. Ce n'était donc pas la conscience de ses devoirs envers les siens qu'on pouvait faire vibrer en lui. Le respect, la foi lui manquaient. Ni le sentiment d'une récompense dans un

autre monde, ni la croyance en une fatalité inexorable ne le rendait insensible et ne le disposait à affronter la mort. Il n'y avait dans son âme ni l'enthousiasme des martyrs chrétiens, ni la résignation des musulmans. Il n'éprouvait pas davantage de vénération pour son souverain. La révolution avait ébranlé et ruiné dans le pays l'ancien esprit féodal : le vassal n'aimait plus et ne respectait plus son seigneur. Le sujet n'aimait plus ni ne respectait son roi. Le fétichisme de la nation pour Napoléon s'adressait à l'homme même, au soldat couronné, au plébéien parvenu, et non à la pourpre impériale et au trône. Comment donc exalter le courage du soldat? En faisant de lui un être à part, avec une morale à part, qui n'est pas celle de tout le monde, en lui donnant comme culte suprême l'adoration de l'honneur, et on entendait par là quelque chose de fort différent de ce que le commun des mortels connaît sous ce nom. Mettre le sabre au clair pour un mot dit de travers était le premier article de foi de cette religion : le duel en était le sacrement. L'armée ne proposait pas à ses membres l'exercice des vertus évangéliques. Elle ne prêchait à ses fidèles ni la modestie, ni la tempérance, ni les bonnes mœurs, ni l'économie, ni la sagesse. Elle les poussait à la brutalité, elle allumait leurs appétits et leurs convoitises. On raconte que le duc de Wellington, avant les charges de Waterloo, fit distribuer de larges rations d'eau-de-vie à ses cavaliers. Pour l'œuvre de destruction, on ne regarde pas aux moyens. On monte les imaginations de sa troupe en calomniant ses ennemis, en promettant le pillage, en distribuant des récompenses et des distinctions honorifiques. Car c'est la vanité surtout qui, à défaut de tout autre sentiment, a paru le moteur le plus puissant à employer. On a persuadé aux

militaires qu'ils n'étaient pas des hommes comme les autres, que les règles de la morale courante ne leur sont pas applicables. Ce qui, pour un citoyen ordinaire, serait criminel, leur est compté comme simple peccadille. On applaudit à leurs traits de grossièreté, à leurs fanfaronnades, à leurs insolences. Ils relèvent de tribunaux spéciaux qui ne leur appliquent pas les principes du droit commun, mais les jugent d'après un code fait exclusivement à leur usage. Le bourgeois doit se ranger devant le soldat. Et à quoi servent ces uniformes éclatants, ces parades, ces revues, ces défilés, si ce n'est à pénétrer la masse du peuple d'ébahissement et d'admiration, à augmenter le prestige et la considération dont jouissent les militaires ? On est arrivé ainsi à leur créer une situation flatteuse pour leur amour-propre, à leur faire aimer la caserne, à leur faire respecter le drapeau. C'était tout ce qu'on désirait. Par ces moyens, on les mettait en dehors du reste de la France. « L'armée est une nation dans la nation, disait naguère Alfred de Vigny : c'est un vice de nos temps. Dans l'antiquité il en était autrement : tout citoyen était guerrier, et tout guerrier était citoyen ; les hommes de l'armée ne se faisaient point un autre visage que les hommes de la cité. »

Eh bien, nous en sommes revenus à ce point : aujourd'hui encore tout citoyen est guerrier. Aussi n'y a-t-il plus de raison pour que le soldat soit soumis à d'autres règles que le reste de ses concitoyens, ni pour qu'on le maintienne dans un état d'abrutissement systématique. C'est le sentiment de ses devoirs civiques qu'il faut évoquer en lui. La troupe a cessé d'être un « bétail humain, » de la « chair à canon : » c'est une collection d'individus qui ont librement aliéné leur liberté pour être en état de défendre un jour le territoire national ou de protéger,

le cas échéant, l'honneur du pays. La conscience de cette obligation est quelque chose de supérieur au respect conventionnel qu'on accorde au drapeau. Un Français ne contemple pas sans émotion cet emblème symbolique qui personnifie la patrie ; mais ce n'est après tout qu'un emblème ! Les parades aussi n'ont plus d'utilité : l'excitation factice que donnent ces représentations n'augmente pas le patriotisme et ne le crée point. Elle produit tout au plus le *chauvinisme*, qui en est une forme spéciale, inventée à l'usage des soldats avant l'adoption du service universel ; patriotisme de mauvais aloi et tout en surface. Si le Français, comme électeur, a voté la loi militaire, si, comme citoyen, il s'y soumet, c'est avec l'intention d'en tirer un profit réel, qui est d'assurer la sécurité du pays et de contribuer à sa puissance. Il se révolte de tout ce qu'on lui fait faire inutilement, de tout ce qui ne va pas droit à ce but : il en souffre comme d'une déloyauté commise à son égard. M. Jules Simon se faisait, l'autre jour, au sénat, l'interprète de cette disposition d'esprit : « Le temps qui n'est pas employé à fortifier l'armée, disait-il, c'est un temps volé à la patrie. C'est une injure au sens commun et au bon sens, c'est un crime... » Avec le service de sept ans, qu'on coupât l'année scolaire de congés et de vacances, rien de mieux. Qu'on perdît des heures et des heures à des cérémonies militaires, à des solennités de pure parade destinées à rehausser le prestige de l'armée et à la grandir à ses propres yeux, parfait. Mais aujourd'hui tout chômage non justifié est coupable, tout exercice superflu doit être supprimé. Hors le repos strictement nécessaire à des jeunes gens en pleine croissance et qui travaillent, aucun instant ne doit être détourné de l'œuvre de l'instruction. Il ne s'agit plus de rendre la

vie douce à des prisonniers, de dorer leur collier, d'enguirlander leur chaîne : il s'agit d'utiliser pour un résultat sérieux la bonne volonté de citoyens arrachés à leurs études ou à leur gagne-pain. L'oisiveté finit par leur peser, après avoir commencé par leur plaire : le paysan obligé naguère de se lever matin, d'endurer la froidure ou de suer sur le sillon, le portefaix ou le bûcheron qui ont quitté de rudes et pénibles labeurs, sont saisis par la douceur d'une vie bien réglée et relativement facile. Ils jouissent d'une existence semblable à celle qu'on mène au collège, et qui n'est guère plus fatigante. Leur pain du lendemain est assuré : ils n'éprouvent pas ces angoisses qui tourmentent le sommeil du laboureur alors qu'il redoute la gelée, qu'il entend tomber la grêle, ou qu'il désespère de voir la pluie rendre la sève au sol desséché par un implacable été. Le malheureux ouvrier, l'artisan, le commerçant ont le souci cruel d'une échéance qui approche, de la clientèle qui ne vient pas, des commandes qui font défaut. Le jeune homme qui a vu ces tristesses assombrir le foyer paternel se détend dans l'atmosphère calme de la caserne. Mais il retourne chez lui, on lui écrit, on l'associe à ce qui se passe à la maison, on lui parle des champs et du bétail. Et alors ces longs dimanches qu'il avait commencé par passer au cabaret, ces flâneries qu'on lui impose sous le prétexte de ménager sa santé, il finit par se les reprocher. Il est honteux, grand garçon de vingt ans, de ne pouvoir venir en aide à sa famille et de vivre paisiblement, tandis qu'elle peine. Et la nation, elle, souffre de cette inaction de son armée. Un vétéran des guerres de l'empire, le général Morand, s'est exprimé avec infiniment de netteté à ce sujet :

« Ce n'est, lisons-nous dans son *Armée selon la Charte*, ce n'est que lorsque les militaires seront aperçus par tous les citoyens, dans tous les temps, dans une grande activité, continuellement occupés ou sous les drapeaux ou dans le sein de leur famille, qu'ils auront la considération dont ils ne peuvent être privés sans que le salut et la gloire de l'état soient mis en danger; c'est alors seulement que les dépenses pour l'entretien de l'armée ne seront plus regardées par les citoyens comme une charge insupportable. »

Ainsi, la stratégie et la tactique ont changé de caractère par suite du perfectionnement des armes à feu et de l'immensité des effectifs ; les aspirations du pays se sont modifiées ; la composition de l'armée se ressent et de ce que le recrutement prend tout le monde et de ce que l'instruction publique a pénétré plus profondément la masse de la nation; aux mercenaires d'autrefois ont succédé des citoyens ; le soldat n'est plus un numéro quelconque, c'est un fils d'électeur et un futur électeur qui, si la loi militaire a pesé trop lourdement sur lui, s'efforcera d'en secouer le joug, au risque d'amoindrir la force du pays, c'est un homme libre dont le cœur consent aux plus durs sacrifices, si sa raison lui en démontre l'utilité, mais dont la raison est exigeante. On ne peut se dispenser de compter sur sa clairvoyance: son intérêt est là qui lui ouvre les yeux ; il marchande, et, s'il accepte de payer l'impôt du sang, il veut que ce soit au rabais.

Que les temps sont changés! Combien les conditions de notre état militaire diffèrent de ce qu'elles étaient, je ne dis pas avant la révolution, ni même après l'empire, mais simplement il y a vingt ans!

La nature de l'évolution opérée n'a pas été comprise, en général. Trop de bons esprits ont gardé comme idéal le type de la vieille garde et de la grande armée, comme

si le siècle n'avait pas marché! On a bien senti qu'il fallait faire des concessions à l'esprit nouveau; mais on n'a pas su discerner au juste ce qu'exigeait le progrès. On a perçu confusément et vaguement qu'il y avait quelque chose qui n'allait plus; mais on était fort empêché de dire quoi. Peu d'écrivains, peu de penseurs, peu de philosophes ont su discerner les principes auxquels devait répondre la constitution d'une armée démocratique. Leur conviction, en tout cas, n'a pu passer dans l'âme du parlement. On est resté fidèle au culte du passé, tout en éprouvant que la centralisation à outrance, que la compression des individualités, que le formalisme et le symbolisme ont fait leur temps. Les récentes discussions sur la durée du service ont mis en évidence ce rêve, que presque tous les partis caressent, de reconstituer l'armée sur le modèle de celle que Napoléon avait organisée.

II

Dans cette lutte qui ne pouvait manquer d'éclater entre la légende et le progrès, aucun de nos ministres de la guerre n'a su prendre un parti radical. Un d'eux l'eût-il su d'ailleurs, que, sans doute, il ne serait pas venu à bout de convaincre l'opinion publique. Si révolutionnaire que se dise la France, elle a peur des innovations: *ignoti nulla cupido.* Elle a l'humeur changeante et le tempérament conservateur. Elle aime les aventures et craint les inventeurs. Contraste bizarre! Aucun de ses généraux n'a su dire ce qu'il fallait effacer de l'ancienne législation. Chacun a essayé de s'en servir en la rajeunissant le moins possible. Lorsqu'une crise de croissance ou une maladie a complètement modifié votre corpulence, vous appelez le tailleur pour qu'il ajuste vos vête-

ments d'autrefois. C'est à ce travail d'ajustage que nos réformateurs militaires ont épuisé leurs efforts, sans s'apercevoir que le changement de la situation exigeait plus que des retouches. Il fallait du neuf. Faute d'avoir compris les choses ainsi, on est condamné à d'incessants remaniements. Et remarquons bien qu'il était fatal que cette nécessité s'imposât. Pour réorganiser rationnellement l'armée au lendemain de 1870, il eût fallu un homme de génie ; mais ce n'est pas tout encore, il eût fallu que cet homme se fît écouter. Et comment aurait-il acquis l'autorité suffisante pour qu'on acceptât ses plans de réforme?

Le malheur a voulu qu'on se soit contenté d'améliorations partielles, de replâtrages. On a remédié successivement à tous les détails défectueux, et pourtant l'ensemble de l'œuvre porte encore la trace de ces défectuosités. Le symptôme local a disparu : le mal général, l'affection organique subsiste.

La méconnaissance des besoins réels de l'armée et l'instabilité des institutions militaires, tels sont les caractères de la crise que traverse l'armée française, crise tantôt sourde, tantôt aiguë, que le passage du général Boulanger au pouvoir n'a fait qu'exacerber. L'examen rapide de quelques-unes des mesures qu'il a prises montrera mieux qu'une discussion abstraite le sens des considérations qui précèdent.

A l'interdiction de porter la barbe, il a substitué l'obligation de la porter. Trouve-t-on dans cette obligation la moindre trace de libéralisme? Et n'est-il pas étonnant que, au temps où nous vivons, on s'amuse à réglementer de tels détails de toilette? Et la couleur des guérites? Si jadis l'amour de l'uniformité et de la centralisation a pu faire décider qu'on les peindrait en *vert olive*, ne

pouvait-on rendre l'usage de cette nuance facultative et laisser à l'autorité locale le choix des couleurs à adopter ? Mais point : un ukase ministériel (inexécuté d'ailleurs) a prescrit que, dans toute la France, toutes les guérites seraient rayées de blanc, de bleu et de rouge. Pour « faire de la popularité, » le général Boulanger a interdit tout travail le dimanche, et, comme la pénurie des finances l'a déterminé à multiplier les vacances et à envoyer beaucoup d'hommes en congé, l'instruction en a souffert, sans profit pour la nation. Quinze jours passés chez lui ne permettent pas au soldat de reprendre son métier ou d'exercer sa profession : c'est autant de temps employé à s'amuser, et le trouble que ces absences occasionnent dans la marche du service n'est pas compensé par l'économie correspondante faite sur la solde.

Les cérémonies extérieures, le casque de Mangin, le panache, la pompe, la décoration, le général Boulanger aime tout cela. Il l'a prouvé. Il a ordonné des revues à grand orchestre, et il en a passé de fort belles ; mais il a pris soin d'en fixer lui-même la date *ne varietur*. Le premier samedi de chaque trimestre, à dix heures du matin, le ministre peut dire que dans toutes les garnisons les troupes défilent devant leur commandant d'armes, et que celui-ci leur adresse des paroles enflammées du plus pur patriotisme. C'est beau, l'enthousiasme. Mais il perd de son prix quand on le prescrit impérativement, à jour fixe. Lorsque les réservistes et les territoriaux arrivent dans leurs garnisons respectives pour accomplir leur période annuelle d'exercices, la musique les attend à la gare et les accompagne à leurs casernes. Trop de grosse caisse ! Rien de grotesque comme ce défilé qui s'ouvre par la fanfare sonnant de tous ses cuivres ; puis vient une longue procession de braves gens en blouse ou en jaquette

qui marchent cahin-caha, leurs malles à la main ou leur parapluie sous le bras ; et derrière enfin marche, baïonnette au canon, un piquet de soldats chargés de faire avancer les traînards ou de ramasser les ivrognes. Au lieu de compter sur la raison éclairée de ces hommes, au lieu de faire appel à leurs sentiments de discipline et à leur patriotisme, le ministre a jugé utile de les réconforter par quelques « pas redoublés. » Ils sont tristes, a-t-il dit, eh bien, régalons-les d'un air de musique ! Cela les égaiera. Peut-être cette innovation qu'il a introduite lui a-t-elle été suggérée par l'exemple des charlatans de campagne qui, au moment où ils arrachent une dent à leur pauvre patient, déchaînent les tempêtes de leur orchestre ambulant pour couvrir les cris du malheureux.

Tous ces enfantillages de mise en scène ne sont plus de saison, pas plus que la réglementation à outrance. L'armée française est ballottée sans répit d'un bord à l'autre. Le port de la barbe, d'abord prohibé, est devenu obligatoire. Il est aujourd'hui facultatif. Le moindre détail de la tenue est précisé avec la plus minutieuse rigueur. On a considéré comme un acte de libéralisme audacieux de la part du général Ferron, au moment où il décrétait pour les cuisiniers militaires l'usage d'une toque et d'un tablier, qu'il eût laissé les colonels libres d'en déterminer le modèle ! Il est vrai qu'il en a imposé la couleur : les maîtres cuisiniers sont en *blanc*, les autres en *bleu*, et ceux qui font le café en *cachou !* Ne voilà-t-il pas de la belle besogne et bien digne d'un général de division, décoré de plusieurs ordres, auteur d'ouvrages fort estimés, et appartenant à une arme savante ? Mais que voulez-vous ? Personne, en France, ne comprend que le premier soin du commandement devrait

être de développer les individualités. Décentraliser le pouvoir, habituer chaque officier à l'exercice de l'initiative et des responsabilités, mais c'est détruire l'œuvre de Napoléon ! Et on n'en veut pas entendre parler. D'ailleurs, avec les procédés soupçonneux et inquisitoriaux du régime parlementaire, c'est par surcroît dangereux. Si on autorisait les colonels à choisir la couleur des tabliers de cuisine, il se trouverait bien un député pour interpeller le gouvernement à ce sujet : Pourquoi dans telle caserne avoir adopté le blanc et ailleurs le bleu ? Pourquoi n'avoir pas prescrit la nuance la moins salissante ou la moins chère ?

Nous croyons qu'un ministre qui tiendrait tête à de telles ingérences obtiendrait une réelle tranquillité. Il ne serait pas malaisé de faire comprendre aux chambres et à tout le pays que les caractères s'affaissent, à être trop longtemps et trop étroitement tenus en lisières. Mais il faudrait d'abord en être convaincu soi-même. Nos généraux, qui ont été soumis à ce régime et qui en ont subi les effets, ne s'en rendent pas compte : l'intelligence chez eux, si elle persiste, survit au caractère. Le général Boulanger, puisque enfin c'est à lui, toujours à lui qu'il faut en revenir, est un exemple frappant et une preuve de ce fait. Nul plus que lui n'a bouleversé l'œuvre de ses prédécesseurs, et, si on lui en avait laissé le temps, il aurait continué... Devons-nous ajouter que même les mesures qu'il a prises n'étaient pas à l'abri de son activité fébrile, qu'il en a rapporté ou modifié un bon nombre, sans parler de celles qu'il a laissées sans exécution, soit qu'il trouvât plus facile de parler que d'agir, soit qu'elles fussent véritablement inapplicables ? Nul plus que lui n'a cédé à l'amour de l'uniformité et d'un symbolisme suranné. Nul ne s'est montré, dans ses

tendances au moins et ses allures, plus despote. Dans ses actes, à la vérité, il y a eu des accommodements, parce qu'il a voulu ménager la chèvre et le chou, comme on dit; d'où une certaine incertitude dans sa ligne de conduite. Mais, au fond, il n'a rien en lui d'un libéral : il est trop exclusivement soldat, soldat de la vieille école, pour ne pas être immodérément autoritaire. Le ton dont il parle l'indique bien, sinon les paroles qu'il prononce.

Hélas ! Il ne personnifie que trop l'état de notre armée, toute imbue de routine, toute pénétrée d'un esprit rétrograde et pourtant rongée d'impatience, éprise de changements et mal éclairée sur ses besoins réels. Ces besoins sont la décentralisation absolue du commandement, la suppression de toute réglementation inutile comme de tout exercice superflu, l'utilisation de toutes les forces que recèle la nation par le développement des intelligences et des caractères. L'étude de la tactique contemporaine, comme la psychologie du soldat et de l'officier, indique que le salut est là et qu'il n'est nulle part ailleurs. Accumulez dans l'ordre matériel tels progrès que vous voudrez, si vous ne vivifiez pas l'armée, si vous ne relevez pas son âme, ou si vous croyez l'élever par de simples manifestations extérieures, vous n'aurez rien fait pour la grandeur du pays et l'extension de sa puissance militaire.

Et pour opérer cette œuvre indispensable de réforme, il suffit qu'on ne perde plus de vue le caractère nouveau de ce qu'on a si justement appelé la nation armée. La troupe tient à la chair et au sang de la nation, elle en est pétrie. Le citoyen, soumis à l'obligation du service militaire, le considère comme un devoir civique. Le régiment est l'école où il apprend à défendre sa vie; mais cette vie, son éducation lui a fait comprendre qu'il ne

devait pas hésiter à l'exposer pour l'intérêt plus général de son pays et de l'humanité. Le régiment, donc, lui enseigne à verser utilement son sang, à mettre en exploitation rationnelle ce qu'il a de patriotisme, à en tirer un « rendement maximum. » La France respecte en ses soldats ce dévouement conscient et raisonné : elle n'a plus besoin de se les donner en spectacle et de les faire figurer dans des représentations militaires. Le soldat est un citoyen armé. Cette définition suffit à caractériser son rôle, d'une part, et, de l'autre, la place qui lui revient dans la société. Le jour où on en comprendra toute la valeur, une ère nouvelle commencera. Souhaitons de voir bientôt les premières manifestations de cette régénération.

ABEL VEUGLAIRE.

RÊVES DE GLOIRE

NOUVELLE

La maison du banquier Le Normand était fort luxueuse; une belle enfilade de salons permettait de recevoir grandement, et ces salons, à chaque bal, étaient splendidement éclairés et décorés. Cependant, on y sentait un peu de mesquinerie, sans qu'on sût au juste d'où venait cette impression : il semblait que tout y fût mesuré strictement, depuis les fleurs jusqu'au buffet, le buffet surtout. Mme Le Normand, une maîtresse femme, menait son monde à la baguette ; elle était dure et hautaine avec ses domestiques, se mettait dans des colères formidables pour quelques bûches brûlées hors de propos ou une livre de sucre gaspillée. La nature l'avait faite ainsi ; elle aurait été fort à sa place derrière un comptoir de mercerie ; le sort avait fait d'elle une femme du monde : le sort est parfois bien aveugle.

Explique qui pourra la chose, cette personne qui gémissait lorsqu'elle n'arrivait pas à grapiller sur la forte somme que lui donnait son mari chaque premier du mois, était mondaine dans l'âme. Elle avait toujours aimé à

recevoir, tiraillée d'une part lorsqu'elle songeait aux notes à payer, malheureuse de l'autre si, par hasard, ses invitations n'étaient pas acceptées. Elle était aussi impitoyable pour la visite retardée d'une connaissance que pour les comptes de sa cuisinière.

L'orchestre de ses bals ne comportait que deux musiciens, un pianiste et un violoniste, ce qui était un peu maigre ; aussi demandait-elle à ces deux musiciens de faire du bruit pour quatre. Son pianiste de prédilection avait la main puissante.

Un certain soir, lorsque Mme Le Normand, sous les armes, attendant ses invités, un sourire de convention déjà aux lèvres, vit arriver, non pas le musicien qu'elle attendait, mais un jeune homme tout mince, tout frêle, elle ne put contenir son indignation.

— Madame, dit le jeune homme, M. Durand s'est trouvé subitement indisposé et vous prie de vouloir bien m'agréer à sa place.

— C'est la seconde fois qu'il me joue ce tour ; je n'y crois pas, à ses indispositions. Il aura préféré aller ailleurs, et m'envoie n'importe qui. Est-ce que je sais, moi, si vous êtes seulement capable de jouer une valse !...

Le jeune homme, blessé, se redressa et une réponse vive semblait sur le point de lui échapper, mais il se contint. Heureusement des invités arrivaient, et le son de la voix aigre et criarde de Mme Le Normand chercha à s'adoucir. Bientôt le bal commença.

Non, certes, le nouveau pianiste n'avait pas les moyens physiques de M. Durand, mais il jouait admirablement. Les valses, sous ses doigts maigres, chantaient ; les jeunes filles se laissaient bercer comme dans un rêve délicieux, et, lorsque la valse finissait, auraient volontiers crié : « Encore ! »

Et lui aussi, le malheureux, il rêvait au son de la musique qu'il faisait. Il avait vingt-quatre ans ; il avait cru que la gloire l'attendait, et, ce qui l'attendait, c'était cela : arriver, non sans peine, à gagner trente francs par-ci, par-là, en faisant danser des Parisiens, pour qui il n'était qu'une machine vivante...

Et que d'efforts, que de luttes, que de souffrances pour en arriver là ! Franz Leiner était Alsacien, fils d'un instituteur de village chargé d'une famille nombreuse. La pauvreté de l'humble maisonnée était une pauvreté cruelle, celle qui ne doit pas trop se laisser deviner ; le père comptait sur ce fils aîné, si bien doué, pour lui venir en aide. Franz, tout enfant, apprenait tout ce qu'il voulait ; on aurait, sans trop de peine, pu le pousser vers la carrière du professorat ; il serait devenu, non pas un instituteur de village comme son père, mais, qui sait ? un normalien peut-être. Il aurait ainsi sa vie assurée ; il pourrait, à son tour, pousser les petits ! Mais, plus il avançait en âge, moins Franz, qui ne rêvait que musique, montrait de goût pour les leçons de son père. Le curé de l'endroit, charmé de la voix fraîche et juste de l'enfant, de ses dispositions étonnantes pour la musique, entretenait la passion naissante de Franz. Sur l'harmonium de l'église il composait des thèmes naïfs qui semblaient lui venir tout seuls. Enfin, le curé enthousiaste parla si bien de son petit protégé aux quelques châtelains du voisinage, que ceux-ci lui firent une toute petite bourse et l'envoyèrent étudier à Strasbourg. On pleura beaucoup dans l'humble maison de l'instituteur lorsque l'aîné, l'enfant favorisé entre tous, l'espérance des parents s'en alla, tout radieux, avec cette ingratitude inconsciente des enfants. Il souriait, lui, il disait : « Je reviendrai riche et célèbre, vous verrez, vous verrez ! »

De Strasbourg il vint à Paris ; il entra au Conservatoire. Seulement il fallait vivre. La petite pension n'avait guère été continuée après sa dix-huitième année ; on considérait qu'à partir de ce moment le jeune homme devait se tirer d'affaire seul. La misère de l'instituteur s'était plutôt aggravée qu'adoucie. La guerre avait passé par là.

Franz ne pouvait pas leur dire, à ces chers êtres, qu'il souffrait souvent, non pas seulement de l'isolement, mais de la faim et du froid, du froid surtout. Comment vivait-il ? De quelques infimes besognes qui souvent chômaient, de musique à copier, de quelques très rares leçons à des prix dérisoires, d'une petite place dans un orchestre de théâtre. Ce qui le chagrinait surtout, c'était que tout ce travail long, fastidieux, lui prenait son temps, entravait ses études, le retardait indéfiniment. Il avait déjà concouru deux fois pour le prix de Rome ; il devait concourir de nouveau, et comme préparation il se tuait de travail. Sa santé devenait chaque jour plus délicate, et, avec l'insouciance de la jeunesse, il n'en avait cure. Il ne mangeait que fort irrégulièrement et horriblement mal ; il avait éternellement froid.

Et malgré tout, Franz Leiner était heureux ; heureux comme l'étaient, aux jours de la foi, les ascètes, ravis au-dessus des choses de la terre, vivant en communion perpétuelle avec le ciel. Son extase à lui était faite de mélodies, d'harmonies divines. S'il ne savait pas bien rendre ce qu'il rêvait, au moins il jouissait pleinement de ses rêves. Avec la force physique, quelque chose aussi de sa force de conception s'était évanoui sans qu'il en eût conscience. Ses compositions, d'un charme indicible, d'une poésie qui allait au cœur, d'une originalité aussi très rare, n'avaient pas la magnificence, la grandeur, la

majesté ; elles tournaient parfois un peu court. Mais tel qu'il était, ses professeurs le tenaient en grande estime ; chacun pensait qu'au prochain concours ce serait son tour de réussir.

En attendant, le pauvre Franz était à bout de ressources. Malgré tous ses efforts pour vivre de rien, il avait fait quelques dettes. Il fallait pourtant être vêtu à peu près comme tout le monde ; on a beau soigner son habit, son chapeau, épargner ses chaussures, tout s'use à la fin ! Aussi, lorsque par hasard il se présentait une occasion de gagner quelques francs, il la saisissait avec avidité. D'ordinaire, lorsqu'il jouait dans des soirées, il était traité avec humanité ; les paroles de la femme du banquier l'avaient atteint comme un soufflet en pleine figure.

Au-dessus du piano se trouvait une glace, et, tout en jouant ses valses, Franz suivait distraitement le mouvement du bal. Des couples passaient et repassaient ; les femmes riaient, causaient, tout en dansant ; les jeunes filles souriaient, heureuses du bercement, heureuses de se sentir jolies. En passant, parfois, les jupes de tulle ou de soie frôlaient le pianiste ; un mot dit entre deux tours de valse lui sonnait dans l'oreille. Et cependant un mur impénétrable n'aurait pas mieux séparé le musicien de ces mondains que ne le faisait la convention sociale.

Franz était horriblement triste. Il sentait très vivement, ce soir-là, l'isolement dans lequel il vivait. Très timide, sensible comme une femme, meurtri souvent pendant ces longues années de pauvreté par le contact de natures grossières, il s'était replié sur lui-même ; l'enfant heureux du village alsacien était devenu un homme ; souffrant de choses dont les autres hommes ne souffrent guère ; un mot dur, un regard dédaigneux suffisaient à le torturer ; alors il s'enfuyait, s'enfermait,

cherchait une consolation dans sa musique. Il était bien peu fait pour les luttes de la vie! Il se disait que, mieux que ces jeunes gens, raides et gourmés, qui dansaient comme s'ils faisaient une concession au monde en dansant, il saurait apprécier le bonheur d'approcher ces femmes dont quelques-unes étaient belles, dont beaucoup avaient la grâce ; et que pour lui l'amour, les beaux sentiments de chevalerie auprès d'une femme adorée étaient choses défendues, impossibles...

Les heures passaient ; la musique allait toujours. Franz se sentait exténué ; il n'avait guère mangé le soir avant d'arriver, et pour cause, et la faiblesse venait. Le malheureux luttait pourtant ; ses doigts marchaient, mais il lui arriva de perdre le sentiment de ce qu'il faisait, de plaquer un accord à faux.

— Eh bien ! monsieur, qu'est-ce qui vous prend?

Mme Le Normand passait en ce moment et le cingla de sa voix rêche comme on cingle un cheval qui monte la côte en trébuchant.

Franz se reprit, retrouva un peu de force, mais il se dit qu'il n'irait pas loin, qu'il s'évanouirait sur son piano, que ce serait un scandale et que le pianiste Durand ne se ferait plus remplacer par lui. Heureusement la valse finissait. Seulement, on commencerait tout à l'heure le cotillon, alors qu'arriverait-il? Désespéré, il essuyait son front où perlait déjà la sueur froide. Il était pâle à faire peur, sa figure fine de blond était tirée, les yeux, agrandis par la peur de se trouver mal, avaient pris une expression d'animal chassé et forcé.

Il fut tiré de sa demi-torpeur par une voix de femme qui disait tout près de lui :

— Vous êtes fatigué, monsieur, reposez-vous ; cela m'amusera de jouer un peu à votre place...

Franz se leva d'un bond, puis s'appuya au piano pour ne pas tomber.

La femme qui lui avait parlé n'était plus une toute jeune femme ; elle était dans la plénitude et dans l'épanouissement de l'âge. Sans être belle, elle était charmante, et le sourire qui errait sur ses lèvres, le regard de ses yeux presque noirs, disaient assez qu'elle avait la bonté.

— Madame,... vous êtes mille fois trop aimable, jamais je ne pourrais consentir.

— Je ne vous demande pas votre consentement, monsieur, je prends votre place tout bonnement.

Et elle appela la fille de la maison, jeune personne aussi franche et généreuse que sa mère était sèche et avare.

— Claire, ma mignonne, vous allez donner des ordres pour qu'on fasse souper monsieur, pendant que je jouerai à sa place. C'est par amour-propre, monsieur, ce que j'en fais ; je ne veux pas que vous entendiez de trop près votre remplaçante, car vous jouez en véritable artiste.

— Pour ça, oui ! Vous jouez bien mieux que Durand ; vous tapez moins fort, mais que c'est entraînant ! Venez, je vais moi-même vous faire servir !

Mlle Claire, qui était vive et bonne et affectait un peu des allures de garçon, fendit la foule sans façon. Avant de s'être bien rendu compte de ce qui se passait, Franz se trouva en tête-à-tête avec de la galantine, du poulet et du vin.

« Il me semble, se dit-il, que j'avais un peu faim ! »

Il mourait de faim, tout bonnement.

Le petit souper fit de notre musicien un autre homme ; la faiblesse, le quitta et bientôt, se faufilant au milieu

des groupes, il arriva jusqu'à son poste. Sa remplaçante finissait à peine et répondait en riant aux observations de Mme Le Normand.

— Si vous saviez comme cela m'amuse de jouer avec un violon, et de faire danser ! C'est pour m'être agréable que monsieur a bien voulu me céder sa place.

— Non, madame, dit Franz, vous avez pris ma place pour me sauver d'un évanouissement qui menaçait ; je vous en suis profondément reconnaissant.

— Quand on n'est pas de force à faire une besogne, il ne faudrait pas l'accepter.

La maîtresse de maison, ayant dit son fait à l'homme qui se permettait ainsi de se trouver mal chez elle, alla s'occuper du cotillon.

Cela donna un peu de répit aux musiciens. Le violoniste alla chercher quelque chose à manger à son tour, et Franz eut quelques minutes pour exprimer le mieux qu'il put sa reconnaissance à la femme charmante qui était venue à son secours. Elle mettait ses gants, une besogne lente, car ils étaient fort longs.

— Ce n'est pas votre profession réelle, monsieur, de jouer dans les bals, j'en suis bien sûre.

— Je suis pourtant très heureux, madame, quand on veut bien m'employer. J'ai de vastes ambitions, mais il faut manger ! Je n'avais guère dîné avant de venir, c'est peut-être pour cela que je me suis senti faible.

Il disait cela tranquillement, comme s'il s'agissait d'une chose très simple ; elle l'était, en effet, pour lui. La femme changea de visage. On entend parler de ces choses-là, mais on n'y croit jamais tout à fait. Elle s'assit et se mit à causer avec ce jeune homme dont la figure pâle, fine, distinguée, l'avait frappée.

— Vous me pardonnerez si je suis indiscrète ; mais

il me semble qu'en vous remplaçant j'ai acquis un peu le droit de vous questionner, de vous demander quelles sont les « vastes ambitions » dont vous parlez.

— Oh! c'est bien simple. Je veux devenir grand prix de Rome d'abord, puis faire une révolution dans l'art de la musique en France ; me poser en grand génie, tout bonnement!

Il se mit à rire, d'un bon rire d'enfant, qui fit cependant tressaillir la femme qui l'écoutait, car dans ce rire sonnait quelque chose de creux, de terriblement inquiétant.

— Vous allez concourir cette année?

— Oui, madame, si toutefois je ne meurs pas de faim auparavant.

Elle semblait hésiter un peu. Puis elle lui dit très simplement :

— On va commencer le cotillon ; de temps en temps je vous remplacerai, oh! je le veux. Vous commencerez, pour ne pas mécontenter Mme Le Normand. Mais auparavant dites-moi votre nom, et donnez-moi votre adresse. Je connais beaucoup de monde et, si je pouvais vous être utile, j'en serais très heureuse. Je suis un peu mélomane.

— Je ne sais comment vous remercier, madame, aussi n'essayerai-je pas : il me semble tout simple que vous soyez bonne et que je profite de cette bonté. Voici ma carte.

— Merci. Je me nomme Mme de Laray.

Deux jours plus tard Franz se présentait chez Mme Le Normand pour toucher les trente francs si durement gagnés. Il avait promis un petit acompte à son tailleur et se proposait d'acheter un peu de bois ; il serait si heureux de se chauffer bien, d'avoir une fois vraiment chaud! L'idée de ce luxe inouï le remplissait de joie.

On le fit entrer dans un petit salon dont les meubles

étaient couverts de housses. Les salons de Mme Le Normand ne servaient qu'une fois par semaine, à son « jour. » Il attendit quelque temps et commençait à s'impatienter lorsqu'une femme de chambre vint le trouver et lui mit dans la main une pièce de dix francs et deux grosses pièces de cent sous.

Franz, embarrassé, tournait cet argent dans sa main, au grand amusement de la soubrette.

— Pardon, mademoiselle, mais il y a erreur. M. Durand m'avait dit que son prix...

— Etait de trente francs, n'est-ce pas? C'est très vrai, mais madame estime que, puisqu'on vous a aidé et que vous n'avez fait qu'une partie de la besogne, vous n'avez droit qu'à une partie du prix.

Le visage de Franz s'empourpra ; il fut sur le point de jeter l'argent à terre. La femme de chambre ajouta :

— Vous savez, si ça ne vous convient pas !... l'argent jeté est vite ramassé!

Le malheureux garçon sortit en courant. Il donna les vingt francs à son tailleur et n'acheta point de bois. Il gelait pourtant à pierres fendre et Franz toussait lamentablement.

Le lendemain, il reçut une lettre de Mme de Laray qui lui demandait, avec une grâce exquise, de vouloir bien donner des leçons de piano à ses deux petites filles. Il était sauvé.

Au prochain concours, Franz Leiner obtint le grand prix. Ils étaient deux concurrents de force à peu près égale. Un des juges dit : « L'autre peut bien attendre encore un an. Puis il y aura probablement, la fois prochaine, deux prix à donner. Ce pauvre Leiner a du plomb dans l'aile... pourquoi ne pas procurer une dernière joie à un mourant?

Dès que Franz eut la bonne nouvelle, il courut chez Mme de Laray et arriva tellement essoufflé qu'il n'eut que la force de lui dire :

— Ah! madame, c'est vous qui m'avez porté bonheur! Depuis que vous m'avez pris par la main, tout me réussit; vous avez donné un peu de votre bonté au monde entier. Que je suis heureux, que je suis donc heureux!

Ce fut une joie pour toute cette famille, qui avait à peu près adopté le musicien solitaire ; les fillettes sautaient de joie, M. de Laray lui secoua vigoureusement les mains ; Mme de Laray ne disait pas grand'chose, mais dans ses yeux qui brillaient un soupçon de larme perla.

Franz, qui avait vécu tant d'années dans une solitude froide et austère, était entré dans cette famille presque avec recueillement. On y respirait une telle honnêteté, une union si parfaite, que pour ce pauvre garçon qui ne se souvenait plus que vaguement de sa vie au milieu des siens, dans cette petite maison alsacienne où l'on s'aimait bien aussi, mais où les traces d'une misère âpre jetaient la tristesse, la maison des Laray semblait un coin de paradis retrouvé. Il ne savait trop lequel il aimait le plus, de ses élèves, de leur père ou de leur mère. Devant Mme de Laray il se serait volontiers agenouillé comme devant le symbole même de la femme : un peu silencieuse parfois, toujours douce, songeant aux autres et jamais à elle-même, adorant son mari, tendre pour ses enfants, on avait presque envie de lui découvrir un petit défaut. Elle était sa providence ; sans elle il n'eût peut-être pas eu le courage de persévérer jusqu'au bout ; sans elle il était persuadé qu'il n'eût pas rencontré chez presque tous cette indulgence, cette bonté qui l'étonnaient, qui le touchaient. Parfois il disait : « Je ne sais

pourquoi on parle toujours de la vie comme mauvaise, des hommes comme méchants. J'ai souffert, il est vrai, mais toujours, au moment où j'aurais pu désespérer, une main s'est tendue vers moi. »

Lorsqu'il venait donner sa leçon aux petites filles, on le retenait presque toujours à dîner, si bien qu'il disait en riant : « Mme de Laray croit toujours que je n'ai pas mangé de la journée! »

Son grand charme, c'était une simplicité d'enfant ; et en effet, la vie, les souffrances avaient glissé sur lui presque sans laisser d'empreinte ; un rayon de soleil, un mot affectueux le rendaient gai, d'une gaieté naïve. S'il se repliait sur lui-même au moindre choc, il se donnait pleinement dès qu'il se sentait aimé. Il n'avait alors aucune de ces fiertés communes aux hommes, il ne cherchait nullement à cacher ses sentiments intimes ; dès qu'on lui voulait du bien cela suffisait, il ouvrait son cœur, disait ses pensées, parlait de lui-même ou questionnait les autres, comme l'aurait fait un enfant choyé.

Et on l'aimait pour cet abandon absolu. S'il ne savait rien cacher, c'est qu'en vérité il n'avait rien à cacher. La maladie, en lui mettant sa marque au front, l'avait séparé de la moyenne des hommes ; leurs passions violentes l'effrayaient, leurs haines, leurs rancunes, leurs vilenies passaient sa compréhension. Il y resta toujours étranger. Une seule passion le tenait, le possédait en entier : la musique.

Lorsqu'on voulait lui faire plaisir, on éteignait dans le salon des de Laray toutes les lampes, on restait dans une obscurité traversée par la lueur des bûches qui flambaient, et alors, au piano, il jouait le plus souvent de la musique des maîtres, de Mendelssohn surtout, ou bien il se laissait aller à sa propre fantaisie. Maintenant, il

était un maître à son tour, très savant ; dans les motifs naïfs pour la plupart qu'il faisait chanter sur le clavier, on sentait cependant un véritable harmoniste ; mais ce qu'on y sentait par-dessus tout, c'était un poète qui cherchait à trouver son expression, qui souffrait de n'y pas arriver toujours, qui était sincère, dont les sanglots étaient de vrais sanglots, les sourires de vrais sourires.

Un soir, un peu tard, Mme de Laray était seule avec lui. A mesure qu'il jouait, il semblait à la jeune femme entendre dans sa musique comme une protestation navrante contre le sort, un cri de révolte de cette nature d'élite contre la mort prochaine, brutale et impitoyable. Elle était très émue, et le musicien s'arrêta net, ayant entendu pleurer. En un instant il fut à ses pieds, agenouillé ; la regardant à la lueur des flammes, il prit une de ses belles mains et la baisa dévotement.

— Madame, il me semble que toutes les peines de ma vie, celles qui m'attendent comme celles que j'ai subies déjà, me sont payées d'un grand prix, du prix de vos larmes.

Elle ne répondit pas tout de suite, puis très doucement elle lui dit :

— Mon pauvre enfant !

Franz était grisé d'émotion, de musique aussi ; un instant il rêva de prendre cette femme dans ses bras, de lui murmurer des mots d'amour. Sa folie ne dura qu'un instant, et il lui en resta comme un remords. Mme de Laray le forçait à se lever, lui parlait de sa belle voix calme, avec une sollicitude quasi-maternelle ; et de fait, elle avait une dixaine d'années de plus que lui ; elle prenait toujours soin de se vieillir, de le traiter à peu près comme elle traitait ses filles.

Et maintenant leur musicien allait partir ! Après la

première joie de la victoire vint la pensée de la séparation : on vit alors, au chagrin que tous éprouvaient, le progrès qu'avait fait cette amitié de quelques mois. Pendant le temps qui restait avant son départ, il fut convenu que Franz leur donnerait le plus possible de sa société. M. de Laray avait une belle propriété dans la Creuse, où ils allaient passer une partie de l'été et de l'automne ; cette fois on emmena Franz qui, tout joyeux, se laissait faire. Sous les ombrages du parc il composa quelques-unes de ses plus belles mélodies. Mais, malgré son bonheur, malgré ses exclamations si fréquentes : « Dieu ! que le monde est beau et bon, et que je suis donc heureux ! » il avait pourtant hâte d'aller voir cette ville de ses rêves, cette Rome entrevue pendant tant d'années, objet de toutes ses ambitions, de tous ses désirs ; il lui tardait de vivre dans cette belle villa Médicis que, tant de fois, il s'était fait décrire par les camarades, ses heureux devanciers. Il était pressé par ce besoin d'aller vite qui est en nous, qui nous pousse vers l'avenir, qui nous empêche mainte fois de jouir pleinement du présent, d'en savourer les délices, qui nous donne la nostalgie de l'inconnu, cet inconnu parfois si plein d'horreur et de misère !

La première lettre de Rome fut pour les de Laray.

« Mes bons et chers amis,

» Il me semble que, si j'avais un gros chagrin, j'irais tout de suite en pleurer avec vous, et voilà trois grandes semaines que je suis à Rome, que je vis dans mon rêve, que je suis un peu fou, ne sachant au juste si c'est bien moi qui ai de ma fenêtre le spectacle de la ville sainte toute baignée de soleil, et je ne vous en ai encore rien dit ! Est-ce donc vrai que le bonheur rend égoïste ?

» Sachez donc que j'ai une chambre immense donnant sur la grande avenue de chênes verts qui mène au Pincio ; que mon piano attend que je veuille bien m'occuper de lui, que je ne fais rien qu'ouvrir les yeux ; les couchers de soleil merveilleux qui mettent une gloire d'or et de pourpre autour du dôme de Saint-Pierre, les clairs de lune, les heures du midi qui flamboient, me procurent un attendrissement délicieux. Je ne fais rien, et le soir je suis comme brisé : les émotions remplacent le travail. Je cours les musées, je fais mon métier de touriste, — les mendiants me traitent de *Eccellenza*, s'il vous plaît, — je prends un petit air capable en me plantant devant un tableau, et j'emprunte les mots d'argot de mes camarades les peintres pour en expliquer les mérites, puis j'ai envie de me moquer de moi-même. Mais je n'en fais rien, je vous prie de le croire! J'ai maintenant un grand respect pour M. Leiner, Pensionnaire de l'Ecole de Rome, je mets des majuscules partout, comme vous voyez ! C'est que le petit Franz du village alsacien a fait ce qu'il rêvait de faire ; il a remporté le grand prix, que peut-être bien il n'aurait jamais remporté si, dans une soirée parisienne, une femme n'avait pas eu pitié du pauvre diable de pianiste qui s'évanouissait de faim et de fatigue!

» Vous riez parfois, chère madame, lorsque je vous dis que votre bonté est chose contagieuse ; eh ! bien, la contagion traverse les Alpes, elle a atteint la villa Médicis. Depuis le directeur et sa femme jusqu'au concierge, — il est crânement beau, notre concierge! — tout le monde me gâte, me choye, me dorlote ; je ne sais comment cela se fait, mais partout où j'ai été j'ai trouvé de braves gens, surtout depuis que je vous ai connue. Lorsqu'on me parle, les voix s'adoucissent, les regards deviennent

presque caressants. C'est au point que, si j'avais un peu de vanité, je croirais que Franz Leiner est un monsieur tout à fait irrésistible, qu'il fait des passions à tout bout de champ! La domestique même qui s'occupe de ma chambre le matin me fait comprendre, moitié par signes, moitié dans son charabia, que je devrais me couvrir, fermer ma fenêtre, que sais-je encore! Et notez que je me porte comme un charme, plus de toux, plus rien ; je marche comme un Anglais, je mange comme quatre Anglais, et je dors comme mes petites élèves de Paris quand elles ont bien étudié leur piano!

» Tout ce bavardage, mes bons amis, est destiné à vous faire savoir que je suis heureux, mais heureux! Je ne veux pas prétendre que, dès le début, j'aie atteint au maximum de l'enthousiasme. Non ; je suis entré à Rome par un jour de pluie, les rues étaient fort sales et me semblaient bien étroites, la plupart des maisons bien mesquines. Songez donc : j'avais vu dans mon imagination une ville toute de palais, habilement variés par des ruines grandioses placées bien en vue. La vérité, c'est qu'il faut aller chercher les ruines, dont les abords parfois manquent de pittoresque, et qu'on les avait rêvées un peu autres qu'elles ne sont. Mais déjà je parle comme un vieux Romain qui fait comprendre aux nouveaux venus qu'un étranger de passage est incapable de sentir la beauté austère de la ville éternelle, qu'il faut avoir « vécu Rome » pour savoir l'apprécier.

» Mais, voyez-vous, ce qu'on sent tout de suite, ce qui, pour ma part m'enivre, me met hors de moi, me donne une délicieuse envie de pleurer, c'est la campagne de Rome, cette grande plaine avec son horizon de montagnes dont les cimes neigeuses scintillent au soleil, avec ses ruines mélancoliques, ses quelques bouquets

d'arbres, ses grands espaces, ses aqueducs si fièrement dessinés, son silence exquis. J'y passe parfois de longues heures, tout seul, perdu dans cette immensité ; je choisis un coin bien sauvage, où je suis sûr que les touristes qui ont un courrier ne viendront jamais me déranger. Et là je reste immobile, heureux comme un dieu, écoutant, dans le grand silence, le chant subit de l'alouette qui monte, qui monte toujours ! Si jamais il me vient une inspiration un peu originale, je suis persuadé que cette inspiration me sera jetée du ciel par un oiseau qui chante...

» Evidemment, c'est pour cela qu'on envoie les musiciens à Rome, car autrement... Mais moi, je trouve qu'on a fort bien agi ; je ne prendrai plus comme maîtres que le silence de la campagne de Rome et les fusées de ses alouettes.

» Ecrivez-moi, pensez à moi, aimez-moi un peu tous deux, — tous quatre plutôt, — je vous dois tant que je voudrais vous devoir plus encore, quoiqu'en échange je n'aie à vous offrir que ma reconnaissance et mon dévouement éternel et absolu. » FRANZ LEINER. »

Le mois d'avril à Rome est un enchantement perpétuel ; la ville est pleine de fleurs, la campagne austère se pare d'épine blanche et de myrte, le soleil triomphant rend tout joyeux, donne partout la vie. Un jour d'avril deux voyageurs entrèrent en pourparlers avec le concierge de l'Académie et eurent la bonne chance d'adoucir ce personnage important. Il leur ouvrit la grille, les accompagna à travers les jardins, ouvrit une nouvelle porte, leur montra des marches et leur dit avec un beau geste plein de majesté : « C'est l'heure où M. Leiner se recueille dans le *bosco*. »

Les deux Parisiens montèrent les vieilles marches. Le

bosco, qu'ils connaissaient bien par les lettres de Franz, est un tout petit bois de chênes verts, tout vieux, tout silencieux, haut perché au-dessus du jardin, fermé et mystérieux : un endroit où, lorsqu'on ne craint pas trop la mélancolie, on aime à rêver. Une nuit de printemps dans ce bosquet, lorsque les rossignols se donnent la réplique, est chose qu'on n'oublie jamais.

Franz aimait fort ce merveilleux coin. Ce jour-là il se tenait debout, appuyé contre un chêne, très absorbé. Son visage, trop pâle, portait en ce moment de méditation profonde, une expression de tristesse, presque de souffrance. Il se retourna subitement, attiré par les regards fixés sur lui. Il pressa vivement la main sur son cœur, comme si la surprise et la joie lui causaient une angoisse physique, puis il s'élança :

— Oh! mes amis, mes amis!...

Il leur prenait les mains, les dévorait des yeux tous les deux, les aimant autant l'un que l'autre, fou de bonheur de les revoir, de retrouver ainsi sa famille d'adoption.

— Et vous ne m'en aviez rien dit!

— En général, répondit M. de Laray, je n'aime pas les surprises, mais il y a longtemps que nous méditons ce voyage et je me suis tout d'un coup trouvé libre la semaine dernière. Cela s'est fait tout de suite, — je ne sais trop comment, — et nous voilà tous quatre, car les fillettes sont de la partie, et nous comptons « vivre Rome » tout comme vous, mon cher!

— Quelle joie, vous voir tant que je voudrai, vous promener, faire le cicerone!

— A quoi pensiez-vous si fort, Franz, lorsque nous vous avons surpris ? demanda Mme de Laray après un peu de bavardage à bâtons rompus.

— Ah! voilà... Elles n'étaient pas bien gaies, mes

pensées ! Je vous ai écrit que je travaillais ferme depuis quelques mois ; qu'entre autres choses je faisais une messe pour le bout de l'an d'un camarade. Il est mort ici, en plein travail, en pleines promesses de talent ; je l'avais connu un peu à Paris, le pauvre garçon ! C'était un sculpteur, tout jeune, qui avait eu la vie dure comme nous l'avons eue presque tous. Enfin, il était arrivé, on comptait sur lui, car il était doué comme pas un, il faisait tout ce qu'il voulait, de la peinture, de la musique aussi ; ce qui ne l'empêchait pas de s'acharner à sa sculpture, de l'aimer d'un amour un peu farouche ; il semblait destiné à être un de nos plus grands artistes. Il avait entrepris une œuvre colossale, et craignant d'être en retard pour l'exposition de l'Ecole, il piochait sans se donner le temps de manger ou de dormir. En tripotant la terre mouillée, en restant éternellement dans son atelier humide, il prit froid ; un soir il grelotta la fièvre, dix jours plus tard il était mort. Et c'en était fait de toutes les promesses de talent, de tout le travail déjà accompli, de toutes les gloires entrevues. Cassé net, comme la branche d'un arbre. Pourquoi ? La mort frappe à coups redoublés sur ceux qui ont tant de raisons pour aimer la vie, qui pourraient tant pour l'honneur de leur pays, et elle épargne les malheureux qui se traînent en gémissant ! Pourquoi, pourquoi ? Arriver à vingt-cinq ans, avoir tant souffert, tant espéré, toucher au but, relever la tête dans la conscience de sa force, de sa jeunesse, de son génie et, — parce que l'air est malsain, parce qu'on a eu un peu froid, — s'effondrer en un instant, disparaître ! Et l'avenir ne se souviendra même pas que le garçon qui n'a laissé que des ébauches, des projets, des œuvres d'essai, aurait été acclamé grand homme s'il avait pu vivre encore quelques années, quelques pauvres

petites années. Il est tombé dans l'oubli, dans le néant, comme une pierre qui tombe au fond d'une eau profonde. C'est cruel...

Franz avait dit tout cela avec une passion concentrée. Le mari et la femme échangèrent un regard, et la femme frissonna légèrement. Le jeune homme secoua l'impression pénible qu'il avait éprouvée et retrouva son bon sourire, un sourire qui illuminait toute sa figure mince et fine, qui riait dans ses yeux d'un bleu profond.

— Pardonnez-moi, mes amis, je vous attriste avec mes histoires lugubres, au lieu de me laisser aller à la joie d'être auprès de vous. Je me sens des vôtres, de votre famille, ce qui est peut-être bien présomptueux, mais il y a de votre faute aussi, car vous m'avez gâté. Vous savez, je rêve d'aller vous retrouver encore sous vos beaux ombrages, et en attendant nous allons nous amuser ici. Je vais si bien maintenant que je fais de grandes courses ; nous irons partout ensemble. Vous viendrez aux soirées du directeur, j'y fais de la musique avec mon camarade, celui qui m'a précédé d'un an. Puis vous viendrez à notre messe ; ce sera justement la semaine prochaine. — Une messe de mort, — voyez-vous les belles récréations que je vous offre!...

Il riait maintenant, avec cette mobilité d'impresssions que ses amis connaissaient si bien.

A la cérémonie du bout de l'an, l'église Saint-Louis des Français était remplie de monde. Les membres de l'Académie de France, de la légation, tous les Français qui habitaient la ville s'étaient fait un devoir d'assister à cette messe.

Franz, depuis plusieurs jours déjà, ne savait plus où donner de la tête. Au moment où son orchestre, ses voix, tout semblait marcher à souhait, il y eut, comme tou-

jours, mainte anicroche. Le jeune compositeur ne dormait plus, il était exténué, persuadé que tout irait de travers, que cette musique faite avec amour, avec la grande pitié que lui inspirait cette mort de jeune homme, ne serait pas comprise, ne « porterait » pas, faute d'être bien interprétée. Et ses émotions d'artiste étaient telles qu'elles lui faisaient oublier toute sa pitié d'homme. Le camarade mort n'était plus que le prétexte de l'œuvre d'un vivant.

— Vous n'êtes pas raisonnable, mon ami, lui disait Mme de Laray. Il n'est pas permis de se mettre dans un état pareil!

— Bah! on n'en meurt pas. Mon *Agnus Dei* m'inquiète ; et cependant il me semble que c'est ce que j'ai fait de mieux. Mais il y a ce diable de ténor qui est,... qui est bête comme un chanteur! Le misérable, s'il me rate mon *Agnus Dei*, je le tue raide!

Il se moquait alors gaiement de ses propres violences. Mais aucun jeune auteur à la veille d'une « première » n'était plus travaillé d'inquiétudes, d'émotions, que notre compositeur lorsque les premières notes de son œuvre se firent entendre.

C'était une messe un peu étrange que celle de Franz Leiner. Dans les vieux cadres le jeune musicien avait placé de la musique bien moderne, très savante, un peu trop savante même peut-être, mais où il avait mis sa marque : cette espèce de naïveté étrangement touchante qui était en lui, qu'on retrouvait dans son sourire, dans son regard. On écoutait avec recueillement ; la musique avait, ce qu'a rarement la musique moderne, un vrai souffle religieux, on sentait que son auteur était mystique de sa nature.

Enfin commença l'*Agnus Dei*. Le thème était d'une

simplicité et d'une largeur extrêmes. Le talent de Leiner, un peu étroit, un peu maigre, s'était, en cette occasion, subitement élargi. La grande phrase centrale montait superbe, toute chargée de tristesse humaine, d'appels à la divinité, de regrets, de tendresse, d'espoir aussi. Il y eut dans toute l'assemblée comme un frisson ; et Mme de Laray croyait, à travers la belle musique, retrouver les paroles entendues sous les chênes verts sombres du *bosco ;* elle y retrouvait autre chose aussi, des moments où celui que pleurait ainsi le pauvre Franz n'était pas le camarade, à peine connu, qui dormait sous la terre romaine. Comme beaucoup de poitrinaires, Franz avait des moments où il se croyait guéri, sauvé ; mais il y en avait d'autres où son courage et ses illusions volontaires ne tenaient plus devant les preuves matérielles de son mal.

Au sortir de l'église, M. et Mme de Laray, de loin, virent le musicien, les cheveux au vent, les yeux extraordinairement brillants, les pommettes rouges. Il était très entouré et ne se hâtait pas trop de rejoindre ses amis. Il savourait les compliments avec un bonheur enfantin ; il lui semblait qu'il entrait dans la gloire. Enfin, il courut vers la voiture. Avant qu'il arrivât, Mme de Laray entendit la respiration sifflante du jeune homme ; il s'élança et se laissa tomber sur son siège.

— Que je suis heureux, mes bons amis, mais que je suis donc fatigué... Le ténor n'a pas trop mal dit, hein?

Il eut une petite toux, bien faible, presque rien, et porta son mouchoir à ses lèvres ; le mouchoir fut tout de suite teint en rouge.

Pendant quelques semaines on désespéra de le sauver ; puis vint un mieux sensible, et il put enfin se lever, parler un peu, se mettre à son piano quelques minutes, de temps à autre. Ce ne serait rien ; l'été le remettrait

tout à fait ; il avait plusieurs fois eu des crachements de sang sans que ça tirât à conséquence ; celui-ci avait été plus grave parce qu'il s'était surmené avec sa messe. A l'avenir il serait plus sage et guérirait tout à fait. On approuvait, on souriait, on se détournait pour cacher des larmes subites ; et Franz, avec son oreille de musicien, démêlait dans le son des voix quelque chose qui sonnait faux. Alors, quand on le laissait seul, il s'abandonnait, pleurait sur lui-même, sur ses beaux rêves de gloire qui devaient se perdre dans un cercueil...

Enfin, lorsque vinrent les grandes chaleurs, on l'emmena avec mille précautions aux *Ombrages*. D'abord il avait résisté ; puis, comme la plupart de ses camarades quittaient la villa, il eut peur de se trouver seul, et, malgré la grande lassitude qui lui faisait craindre le moindre déplacement, la moindre fatigue, il partit. Il se cramponnait à cette amitié si noble, si pure, qui était venue embellir la fin de sa pauvre vie ; il disait avec un accent d'enfant peureux :

— Vous ne m'abandonnerez jamais, vous ne me laisserez pas seul, dites ?

On le consolait, on supportait ses caprices de malade, respectant ses longs silences, encourageant les moindres velléités de gaieté qui lui revenaient par-ci par-là, qui le faisaient jouer avec ses petites élèves comme s'il eût eu leur âge.

Aux *Ombrages*, il alla subitement beaucoup mieux. L'espoir commençait à renaître, — on a vu des cures si merveilleuses ! — Quant à lui, dès qu'il se sentait un peu de force, il reprenait, avec une élasticité de nature extrême, sa confiance : il était bien sûr de guérir, de faire de belles œuvres !

Le pauvre Franz avait parfois de mauvaises heures,

des heures où l'amitié que lui témoignaient ses amis l'humiliait, où la tendresse quasi-maternelle de Mme de Laray le mettait hors de lui. Il s'imaginait alors avoir voué à cette noble femme un amour romanesque qu'elle avait méconnu ; sa tête s'exaltait ; l'affection des deux époux l'un pour l'autre, une affection profonde, unique, passionnée aussi, l'irritait au point d'aggraver son mal. Puis le mauvais vent qui avait soufflé sur lui cessait tout d'un coup, et il était pris de repentir, il s'accusait d'être un monstre d'ingratitude. Il voulait à toute force se confesser, alors il ne le pouvait plus, ne trouvait pas ses mots, rougissait des paroles qu'il lui aurait fallu employer : ce qui n'empêchait pas Mme de Laray de le comprendre parfaitement. Elle le calmait, elle endormait ses remords :

— Mais non, mais non, mon pauvre ami, vous n'êtes pas ingrat ; vous n'êtes que malade et nous vous guérirons !

Une fois, il entra au salon triomphant : il avait composé une sorte d'hymne à la nature d'un beau style. C'était son premier travail depuis son accident ; toujours prompt à s'exalter, il lui semblait que, puisqu'il avait retrouvé l'inspiration, il retrouverait aussi sûrement la santé et la force. Mme de Laray, très musicienne, possédait une belle voix de contralto : il lui fallut apprendre tout de suite la mélodie, la chanter, mettre dans l'exécution tout le feu que l'auteur avait su mettre dans la composition. Ce fut une journée folle de joie et d'espoir.

Mais, après le dîner, lorsque l'excitation fut tombée, Franz resta silencieux, abattu, à moitié couché dans son grand fauteuil d'osier. La soirée, encore très chaude, lumineuse d'une grande gloire rouge que laissait le soleil derrière lui, était toute parfumée de l'odeur des roses.

M. de Laray, avec ses filles, se promenait ; sa femme, rêveuse, regardait l'ombre s'épaissir peu à peu sous la grande charmille où l'on s'était installé pour prendre le café. Un peu de la lassitude que semble éprouver toute la terre après les heures brûlantes, qui rend les arbres immobiles et fait pencher les fleurs, rendait silencieux le musicien et son amie ; puis la séance musicale avait ébranlé leurs nerfs, qui maintenant se détendaient délicieusement.

Mais, le silence ayant duré un certain temps, Mme de Laray se retourna du côté de son malade, se demandant s'il s'était assoupi. Les yeux de Franz étaient fixés sur elle avec une expression de tristesse si profonde qu'elle tressaillit et vivement se rapprocha de lui.

— Vous ne souffrez pas, Franz ? Vous vous êtes trop fatigué aujourd'hui...

— Non, non, je ne souffre pas ; je suis bien ainsi lorsque vous me regardez, lorsque vous pensez à moi. Restez ainsi, permettez que je garde votre main dans les miennes. La main dit tant de choses ; la vôtre est si bien celle que vous devez avoir. Savez-vous qu'elle est fort belle ? Pas trop petite, ferme, aux doigts effilés, une main de femme forte, faite pour conduire, pour soutenir, pour redresser. Elle me donne du courage, cette main vaillante, moi qui en ai tant besoin...

— Mais le courage ne vous manque pas, mon ami ; vous avez bien travaillé.

— Oui, le chant du cygne. Ah ! ne secouez pas la tête, laissez-moi tout dire. Je crois que cela me soulagera. Il me semble que ce soir je voie pour la première fois l'ironie de ma vie et que je comprenne ce qui m'était caché. A quoi bon vouloir éternellement se tromper et tromper les autres ? Je vais mourir dans quelques jours,

dans quelques mois, peu importe. Tout est fini. Vous rappelez-vous ce que je vous disais dans le *bosco* à propos de ce malheureux pour qui je faisais ma messe, mort à vingt-cinq ans, à mon âge ? Je parlais de lui, je parlais de moi aussi. On fait des rêves de gloire, — de gloire, quelle ironie ! — On leur sacrifie tout ; il semble que la création doive retenir son haleine pour rendre hommage au génie qui va se révéler. On avait besoin de moi à la maison, — nous étions si pauvres, — j'aurais dû travailler, aider le pauvre père. Bah ! je faisais des rêves de gloire ! Je suis parti joyeux, sans retourner la tête. Je veux tout vous dire : je les aimais bien pourtant, les pauvres miens ! mais l'idée de leur sacrifier un seul de mes rêves ne me vint pas. N'étais-je pas un prédestiné, moi ? et les prédestinés poursuivent leur chemin quand même et toujours. J'ai rencontré des amitiés rares ; même les indifférents s'écartaient pour me laisser passer, et je trouvais cela tout naturel ; je croyais que tous voyaient écrite sur mon front la gloire future. Tout d'un coup, ce soir, sans raison, j'ai compris ce qui en était. Ce qu'on voyait écrit sur mon front, c'était mon arrêt de mort. Ce que je prenais pour de l'affection, pour de l'admiration, pour un hommage justement rendu, c'était de la pitié. Vous tous vous vous disiez : il rêve de triomphes, et dans un an, dans six mois, dans six semaines, on le clouera dans une boîte, lui et ses rêves, et ça fera de la pâture pour les vers !...

Le malheureux garçon se cacha le visage de ses deux mains : tout son pauvre corps tremblait.

— Franz, dit M[me] de Laray avec autorité, regardez-moi ; vous savez que je ne mens jamais. Ce n'est pas par pitié que nous vous avons adopté comme nôtre ; le croyez-vous ?

— Qu'est-ce donc alors ?... Ah ! ne me croyez pas ingrat ! Vous m'êtes tout, mon ange gardien, ma conscience, ma force ; vous avez fait pour moi plus que n'aurait fait une sœur, est-ce ma faute si tout cela ne me suffit pas, si parfois auprès de vous je souffre, moi qu'on n'a jamais aimé... Et qu'est-ce donc qu'une vie comme la mienne ? Un fragment informe, une préface sans livre, une chose boiteuse, inutile, ridicule !... Mourir sans avoir vécu,... et vous voulez que je me résigne ?

— Oui, je veux que vous vous résigniez ; je veux que vous regardiez autour de vous, pour voir les infortunes des autres, je veux surtout que vous appréciiez l'affection qui vous est donnée. Vous n'êtes pas un mourant, vous n'êtes qu'un malade, et les malades guérissent. Votre vie peut encore être belle, utile aux autres, douce à vous-même : mais à une condition, c'est que vous ne permettiez pas à la maladie de toucher à des sentiments vrais, francs, honnêtes, et d'en faire je ne sais quoi de malsain et de fatal. Vous m'avez peinée, Franz, vous chez qui j'avais cru voir une nature d'élite, à qui j'avais voué une affection que vous avez tort de mépriser. Que me parlez-vous d'amour ? Ma vie est ouverte à tous les yeux ; j'ai épousé un homme qui m'aimait, à qui je me suis donnée sans réserve, absolument : nous nous aimons maintenant comme aux premiers jours de notre mariage ; nous avons l'un pour l'autre une confiance absolue, une estime sans mélange. Je suis sa femme, gardienne de son honneur comme du mien ; et c'est à moi que vous vous plaignez, à moi ? Vous ne voulez pas de l'amitié que tous deux nous vous avons vouée ? Ah ! c'est qu'alors vraiment vous en êtes indigne. Dès le premier soir où je vous ai vu, où j'ai deviné vos souffrances, votre isolement, votre génie, je vous ai plaint, c'est vrai, mais je

vous ai donné autre chose que de la pitié ; lorsque nous vous avons adopté, pour ainsi dire, vos chagrins sont devenus nos chagrins, vos joies nos joies. Est-ce vrai ?

— C'est vrai. Je suis à vos pieds, madame, épargnez-moi, pardonnez-moi.

— Je vous pardonne, mon pauvre ami, je voudrais surtout vous guérir.

— Je guérirai, je vous le jure. Je ne suis qu'un ingrat : ingrat envers vous, ingrat envers Dieu. J'ai eu des moments de joie que je n'échangerais contre rien, pas même contre la vie, que j'aime pourtant bien. Et qui sait si dans mon œuvre, si courte, si incomplète qu'elle soit, d'autres, venant après moi, ne trouveront pas une ébauche dont ils feront un chef-d'œuvre ? Rien ne se perd ici-bas ; c'est ce que nous comprenons à grand'peine ; nous ne songeons qu'à nous, qui ne sommes pourtant que les atomes d'un grand tout. Oui, vous avez raison, ma grande et noble amie, je ne suis qu'un enfant geignant qu'il faut mettre à la raison. Voyez comme, après le jour tout de feu et de flamme, la nuit vient doucement, tendrement, et descend sur la terre comme une caresse ; la terre est lasse et trouve le repos bon. Qu'il en soit de même pour moi. Je ne me débats plus, je me sens bien las aussi, je trouve que ce qui est, est bien. Posez votre belle main sur mon front, comme cela ; je vous serai soumis en toutes choses. Ecoutez, lorsque je travaillais à ma messe cet hiver, j'allais passer de longues heures dans les églises ; c'était la première fois depuis des années ; j'y ai beaucoup réfléchi ; je crois que j'y ai prié. Alors, quand, de ma fenêtre, je voyais descendre le soleil derrière Saint-Pierre, je me répétais ce que, dans mes méditations, je me disais souvent : après la nuit viendra le jour, un jour radieux, éternel, plein

d'harmonies infinies. J'y crois, à ce jour-là, j'y crois de toute la force de mon âme. La mort n'est pas le dernier mot de toutes choses...

A partir de ce jour, Franz Leiner sembla heureux ; il n'avait pas assez de mots pour remercier ses deux amis de leurs soins ; il n'était plus fantasque, il semblait avoir oublié ses velléités de passion ; il se sentait mourir, s'en aller très doucement, presque sans souffrance, entouré des soins les plus affectueux, les plus délicats. On ne se faisait plus d'illusions, il eût été difficile de s'en faire. Il eut encore une joie. Sa messe, éditée à Paris, fut donnée avec solennité dans une grande église, et les journaux en parlèrent.

— Ah ! si on voulait la donner une fois encore, quand je ne serai plus là, il me semble que mon pauvre cœur mort en tressaillerait de bonheur !...

Franz lut dans les yeux de son amie une promesse que ses lèvres tremblantes n'arrivaient pas à formuler. Il sourit, tout heureux.

Le soir même, il mourut. Les fenêtres étaient grandes ouvertes, et, entre les accès de faiblesse qui ressemblaient à la mort, il fixait de ses yeux profonds le soleil couchant. Les paroles étaient à peine prononcées, son souffle se perdait, mais Mme de Laray comprit qu'il lui disait :

« Il y aura un lendemain.... »

Telle fut la fin des rêves de gloire du pauvre Franz Leiner.

JEANNE MAIRET.

DANS LES MONTAGNES

DE LA NORVÈGE

En 1879, l'auteur de cet écrit partit pour la Norvège, se proposant d'explorer un des groupes de montagnes de la contrée.

C'est la mode depuis quelque vingt ans, dans nos pays d'Europe, de faire le voyage de Hammerfest et du cap Nord. Des steamers, offrant dans toute sa banalité le confort moderne des hôtels et des tables d'hôte, défilent chaque été, bondés de voyageurs, le long des côtes de la Norvège. Bædeker, Murray et consorts nous les dépeignent par le menu : ils vantent les beautés du soleil de minuit, l'aspect étrange des fjords encaissés entre leurs hautes parois de rochers, et le bon marché du saumon.

L'intérieur du pays est moins connu des touristes. Dans le sud, avant l'établissement du chemin de fer qui relie Christiania à Throndhjem, il était d'usage de se rendre de l'une à l'autre de ces villes en carriole, — ou *kariole*, petite voiture norvégienne à une place, — en franchissant le passage du Dovre ; et plus d'un voyageur

s'écartait de sa route pour escalader quelqu'un des sommets de la chaîne de montagnes qui, sous cette latitude, occupe toute la largeur de la péninsule.

Au nord, l'intérieur de la Norvège est presque ignoré de ceux qui voyagent pour leur plaisir. Deux ou trois rivières, dont les saumons ont appris à connaître le goût de la mouche artificielle, attirent sur leurs rives quelques Anglais amateurs de pêche, et c'est tout. L'homme est rare dans ces régions. Ce n'est qu'au bord de la mer que se rencontrent de loin en loin quelques cabanes de pêcheurs, ou, au fond d'un fjord, un village avec son église. A mesure qu'on s'éloigne des côtes, le pays devient plus désert, couvert d'épaisses forêts de sapins et de bouleaux dans les régions inférieures, de glace et de neige sur les sommités plus élevées.

Les montagnes se rapprochent du rivage, et, quoique moins hautes que celles du groupe méridional, n'en paraissent pas d'un accès moins difficile, car leurs sommets sont bien plus élancés, plus arides, et presque partout couverts de neige. Depuis Wahlenberg, naturaliste suédois qui, en 1807, explora le massif de Sulitjelma, je ne sache pas qu'on ait pénétré bien avant dans l'intérieur des terres, sous la latitude avoisinant le cercle polaire.

Ces considérations me déterminèrent à diriger mes pas vers le nord de la Norvège. J'étudiai la carte de Forbes, qui indique par une teinte verte les massifs glaciaires, et je constatai que la tache verte la plus considérable se trouvait sous le cercle polaire, au nord du Ranenfjord, et portait le nom de Fondalen. Je choisis ce massif pour en faire le but de mon expédition.

Je m'embarquai donc à Hull, vers le milieu du mois de juin, sur le paquebot *Domino*, et, après avoir été

ballotté par la houle de la mer du Nord, heureux de n'avoir point le mal de mer, tandis que les autres passagers en souffraient, — « mal de voisin réconforte, » disait le commandant Bravida, — j'arrivai à Bergen le quatrième jour.

Bergen est la ville commerçante par excellence de la Norvège. C'est aussi, dit-on, une des villes d'Europe où il pleut le plus. Pourtant, ce matin-là, le soleil brillait avec autant d'ardeur que dans le midi. Le fjord, d'un bleu intense, n'était ridé par aucun souffle d'air, et les hauts bâtiments alignés sur le quai, avec leurs façades de bois peintes en blanc ou en jaune, réfléchissaient la lumière du soleil, la rendaient plus éblouissante et plus ardente, tout en répandant au loin la forte odeur du poisson séché qu'ils contenaient.

L'étranger inexpérimenté n'apprécie guère, d'habitude, cette odeur de poisson, mais les habitants de Bergen ont le droit d'en être fiers, car la morue séchée est la source, unique à peu près, de leur prospérité commerciale.

Les pêcheries des îles Lofodden, fréquentées par les pêcheurs de la côte septentrionale de la Norvège, fournissent chaque année plus de trois millions de morues. C'est du moins ce que disent les itinéraires. Le poisson est pêché en hiver. Au printemps, les rivages de ces îles, désertés par les pêcheurs, sont jonchés de morues qui sèchent, sans sel, au soleil. En juin, les pêcheurs arrivent de nouveau par flottilles, empilent le poisson sur leurs barques jusqu'à mi-hauteur du mât, et le transportent à Bergen, où les marchands de la ville l'achètent pour l'expédier dans toute l'Europe.

Après deux jours passés à Bergen, nous partîmes pour Throndhjem. La soirée était fort avancée, mais, déjà sous cette latitude relativement peu septentrionale, la

nuit, dans cette saison, ne se montre que sous forme d'un long crépuscule, si bien que plusieurs passagers, naturellement embarrassés de s'en aller dormir en plein jour, lisaient sur le pont à minuit.

Le steamer poursuivait sa route dans d'étroits bras de mer, serpentant au travers d'un labyrinthe d'îlots, et changeant à chaque instant la direction de sa course. Deux vaisseaux échoués sur des écueils, l'extrémité seule des mâts sortant de l'eau, montraient que la navigation n'est pas sans danger dans ces parages. Les steamers anglais ont à bord, même en été, des pilotes norvégiens qui dirigent la course du bateau presque sans regarder la boussole, instrument de peu d'utilité au milieu de ces récifs.

Je partageais ma cabine avec l'un de ces pilotes, quand il n'était pas de quart, et je regrette de devoir dire qu'il violait effrontément les règlements du bord, en fumant une énorme pipe, assis sur son cadre.

D'innombrables îlots, tous semblables les uns aux autres, font à la côte une ceinture dont la largeur dépasse en plus d'un point quinze kilomètres. Ces îlots sont plats, à fleur d'eau. On n'y voit d'autre végétation que des lichens, des mousses, et quelquefois un peu d'herbe ; le reste est du roc arrondi et poli, qui descend par une pente insensible sous les flots.

Sur la côte, dont le roc nu est semblable à celui des îlots, on aperçoit de distance en distance une cabane de pêcheur, cabane de bois, peinte en rouge, qui fait relief sur la monotonie de ces rochers nivelés. En effet, toute cette étendue de pays, qui semble avoir été aplanie et rabotée par un agent puissant de la nature, est d'un aspect très uniforme, et par cela même, d'une beauté caractéristique.

Ces rochers arrondis, tant des îlots que de la côte, sont des « roches moutonnées. » Leur configuration est due à l'action d'anciens glaciers.

En 1823, tandis que Venetz, en Suisse, intrigué par les conjectures d'un simple chasseur de chamois, concluait à l'existence d'un ancien glacier dans la plaine du Rhône, le professeur Esmark, de Christiania, décrivait une moraine de sept kilomètres de long, non loin du niveau de la mer, entre Fossand et Vasbotten, près de Stavanger. Il inférait de l'existence de cette moraine que les glaciers de la Norvège s'étaient avancés bien au delà de leurs limites actuelles, et avaient exercé une influence très grande sur la configuration du sol.

En 1851, James Forbes démontra que la côte et les îlots qui l'avoisinent doivent avoir été rabotés par des glaciers d'une épaisseur énorme.

On trouve sur ces roches des stries parallèles, qui, comme on sait, ne doivent leur existence qu'à l'action des glaciers, et qui indiquent la direction suivie par ceux-ci dans leur marche. Ces stries sont le plus souvent perpendiculaires à la ligne de la côte.

Du reste, le fait que la Norvège, à une époque récente au point de vue géologique, a été recouverte de grands glaciers, aussi bien qu'une étendue considérable d'autres contrées, est universellement reconnu. Mais, si l'existence de ces anciens glaciers est dûment constatée, beaucoup de points de leur histoire, et surtout les causes qui ont présidé à leur formation, n'en sont pas moins des problèmes embarrassants.

La latitude septentrionale de la Norvège, son voisinage de la mer, ses fjords, les glaciers qui la recouvrent encore en partie aujourd'hui, font que l'étude des phénomènes glaciaires y est plus intéressante peut-être que

dans d'autres pays. Et puis, la Norvège n'a été que bien peu envahie par les eaux de l'Océan ; ses rochers, d'un gneiss ou d'un schiste cristallin si dur que les lames du large qui viennent s'y briser depuis des milliers de siècles y ont à peine laissé leur empreinte, présentent encore dans toute leur pureté les traces de l'action des glaciers.

Telles étaient les raisons qui m'avaient décidé à honorer de ma visite le massif du Fondal, qui est vaste et élevé, et dans l'intérieur duquel pénètrent des fjords profonds, en particulier le Ranenfjord, que je me proposais d'étudier. « Un voyage de plaisir, m'étais-je dit, c'est charmant, mais une exploration scientifique, voilà qui est autrement distingué. »

Nous arrivâmes à Trondhjem à minuit, comme une pluie fine commençait à tomber. Je n'eus que le temps de passer du steamer anglais sur un steamer norvégien en partance, continuant ainsi sans interruption mon voyage vers le nord.

J'ai dit plus haut que les vapeurs norvégiens sont organisés de façon à assurer aux voyageurs tout le bien-être désirable. Cela est vrai, en tant qu'il s'agit de la première classe, destinée aux touristes. L'entrepont, la troisième classe, qu'occupent seuls les Norvégiens, est loin d'offrir le même confort.

La nécessité de maintenir l'équilibre de mon budget, et aussi, comme prétexte additionnel, le désir que j'avais de me perfectionner dans la pratique de la langue du pays, firent que je demandai, en mon meilleur norse, un billet de troisième classe pour Vigholmen, îlot situé à quelques kilomètres au sud du cercle polaire. Puis je descendis dans l'entrepont pour dormir.

Mais où le faire ?

L'entrepont était garni tout à l'entour de piles de coffres, de sacs, d'objets de toute espèce, et sur ces piles ronflaient par groupes confus des êtres humains des deux sexes et de tout âge. Çà et là un enfant, ou un chœur d'enfants, criait lamentablement. Ailleurs, un groupe d'hommes, aux formes vaguement gigantesques dans le crépuscule, causaient à voix basse, se détournant tantôt l'un tantôt l'autre pour expulser le tabac dont une mastication prolongée avait épuisé les sucs savoureux. Plus loin, une famille apprêtait son déjeuner. Des femmes chantaient un air norvégien, d'une voix traînante et plaintive.

Je cherchais quelque coin tranquille et pas trop peuplé, mais sur tous les coffres se trouvaient des dormeurs, et j'étais encore trop civilisé pour m'établir sur le plancher.

Enfin, je découvris une petite caisse munie de son couvercle sur laquelle je réussis à m'installer, les genoux sous le menton et les pieds sous les coudes. Je commençais à sommeiller, lorsqu'arriva le propriétaire de la caisse, un grand Scandinave à la mine mélancolique. Il souhaitait de regarder dans son coffre, ou de s'asseoir dessus, ou de voir la couleur du couvercle, que sais-je ? Je m'en allai sur le pont, pour réfléchir.

J'étais appuyé contre un des mâts et je fumais une pipe, tandis qu'une pluie fine et serrée me mouillait doucement. — J'ai eu l'occasion, depuis, de chercher un abri contre la pluie au pied d'un poteau télégraphique. A peine donnerais-je la préférence à un mât de paquebot. — Un Norvégien fort ivre s'approcha. Il prononça quelques mots que je ne compris pas, m'arracha ma pipe d'entre les dents, la plaça entre les siennes, puis reprit sa promenade sinueuse sur le pont, fumant et crachant.

J'avais lu et entendu dire tant de choses sur l'honnêteté et la bonhomie des Norvégiens, que je crus d'abord à une simple manière de plaisanterie, pour souhaiter la bienvenue aux étrangers, quelque chose comme la cérémonie du calumet de paix qui circule de bouche en bouche en Irlande ou en Amérique. Aussi, je me bornai à sourire, d'un sourire paisible, et à dire : *Meget vel*, très bien.

Mais bientôt mon homme se perdit dans le brouillard et la foule, et je ne le revis plus.

Le matin arrivait, et j'entrepris sans plus tarder un voyage de découverte à la recherche d'un déjeuner. Je comptais trouver une cuisine ou une cantine quelconque où je pourrais acheter des vivres, car j'avais négligé d'en apporter, comme le font les Norvégiens. Mais mes recherches furent infructueuses, et mes questions vaines, car je n'en compris jamais les réponses. Je veux bien croire que la langue norvégienne est une langue expressive, mais j'avais trop grand appétit pour en apprécier alors les beautés.

Je finis donc par m'établir dans un canot, qui gisait sur le pont à l'avant du bateau, et je me mis à fumer en serrant soigneusement les dents. Je savais que la pipe est le camarade le plus fidèle du voyageur, — et j'espère que cette considération suffira, aimable lecteur, pour que vous me pardonniez de revenir sur un sujet si ordinaire, — aussi m'étais-je sagement muni de deux de ces précieux instruments.

Je restai là toute la journée, pelotonné dans mon manteau, et adossé à une caisse d'allumettes qui sentait singulièrement le phosphore. Je lisais mon manuel de conversation : j'y vis de belles phrases sur le parfum des violettes au printemps, sur la beauté des cathédrales,

sur les agréments que procure le jeu, mais je n'y trouvai rien qui pût se rapporter à ma situation.

Soixante à quatre-vingts Norvégiens, mes compagnons de voyage, me considéraient de loin, d'un air méfiant, semblant me croire un être étonnant et mystérieux.

Dans l'après-midi, un groupe formé par les anciens de la troupe tint conseil, puis s'approcha de moi, et le plus ancien des anciens, prenant la parole, me fit comprendre qu'il serait flatté de savoir si j'avais l'avantage d'être le domestique de quelque Anglais. Je répondis brièvement : *Nej* (non). Sur ce, les anciens délibérèrent longuement, et me semblèrent conclure que ma réponse n'était pas l'expression de la vérité. L'orateur alors énuméra les passagers du salon d'arrière, et me certifia qu'il fallait bien que je fusse le domestique de l'un d'eux. Je répondis encore : *Nej!* Alors les anciens délibérèrent encore, pendant une heure et demie, et me firent savoir qu'ils ne me feraient plus de questions, puisque je m'obstinais à mentir. Ils allèrent souper, tandis que je retombais dans ma contemplation interrompue.

Je dormis fort bien dans mon canot. Le lendemain, vers midi, je débarquai à Vigholmen.

Vigholmen est un îlot de deux cents pas de diamètre ; on y voit une maison jaune et un arbuste. La maison jaune est une auberge, *Giestgivergaard* en norvégien, c'est-à-dire « ferme donnant l'hospitalité. » J'en franchis le seuil et m'empressai d'y demander à dîner. L'hôtesse m'annonça que le dîner serait prêt *strax*, mot qui dans le dictionnaire signifie « tout de suite, » mais dans la pratique un intervalle d'une ou deux heures. Au bout d'une heure et demie, je m'assis à la table commune, et dînai d'une soupe au lait aigre et de morue bouillie.

Et maintenant que, son jeûne de quarante-deux heures

ayant pris fin, l'auteur est revenu à une situation d'esprit plus tranquille, il convient de dire que les traits du caractère norvégien esquissés plus haut, sans être exagérés, ont quelque chose d'exceptionnel.

Tous les voyageurs s'accordent à louer l'honnêteté et les mœurs hospitalières du peuple de la Norvège, et ils ont raison.

Le Norvégien du nord, — je ne parle ici que de ce que j'ai vu, — est en général un homme grand et robuste, de belle carrure. Sa barbe est brune et épaisse, ses cheveux blonds, plus ou moins, et fort longs. Sa figure n'est pas très intelligente, point rusée, mais honnête et bonne ; elle porte fréquemment l'empreinte d'une sorte d'apathie mélancolique. Son œil est doux et tranquille. Ses mouvements sont lents, mais délibérés.

C'est un homme curieux, qui ne néglige aucune occasion de s'instruire, et sa curiosité n'est ni blessante, ni désagréable. Je veux en donner un exemple : Les allumettes-bougies n'ont pas encore pénétré dans la contrée. Chaque fois qu'il m'arrivait d'en allumer une et de la tenir la flamme en haut en la laissant brûler lentement, un groupe silencieux se formait autour de moi, à distance. Bientôt l'un des Norvégiens du groupe avançait doucement la main et demandait à voir de près cet objet singulier. On l'entourait alors, à son tour, tandis qu'il décomposait gravement l'allumette en ses fils élémentaires, ou analysait le goût de la cire. Mais jamais personne ne poussait d'exclamation. Chacun réfléchissait longuement avant de parler, et ne formulait ses conclusions qu'à voix basse, tandis que tous écoutaient avec recueillement.

Vigholmen est située à quelques minutes au nord du 66me degré de latitude, et commande l'entrée du Ranen-

fjord. Plusieurs espèces d'oiseaux marins, des goëlands, des mouettes rieuses, des oies et des canards sauvages, y vivent en nombre considérable, pondant leurs œufs sur les rocs bruns du rivage.

L'île est parfaitement plate, mais on y remarque quelques blocs erratiques, dont un de belle taille, en granit rose.

Ces blocs sont comme la marque du glacier qui les a charriés. Il est vrai qu'on a tenté d'expliquer l'existence des blocs erratiques, et des roches moutonnées, par la supposition que les pays où se retrouvent ces traces de l'action glaciaire étaient autrefois submergés, et que des montagnes de glace flottante, des icebergs, pareils à ceux des mers polaires actuelles, venaient s'y échouer et déposer les débris dont ils étaient chargés au fond de l'eau, tandis que leur frottement sur le roc polissait et rabotait celui-ci.

Il est vrai qu'on rencontre fréquemment des blocs de rochers sur les icebergs ; ceux-ci sont d'ailleurs des fragments de glaciers, et les glaciers, on le sait, charrient des pierres. Il est vrai aussi que des icebergs, dans une mer peu profonde, peuvent s'échouer sur un obstacle sous-marin. Mais il est bien difficile de s'expliquer que des montagnes de glace, arrêtées par des écueils, et soumises à un mouvement d'oscillation sous l'influence des courants, puissent opérer un frottement assez régulier sur ces écueils pour qu'ils arrivent à présenter ces contours arrondis et lisses que nous observons dans les roches moutonnées, avec leurs stries parallèles. En outre, les recherches faites sur la côte de l'Amérique du Nord pour trouver des stries glaciaires produites par les icebergs actuels sur des surfaces rocheuses ont été tout à fait infructueuses.

Si donc il est vrai que les îlots de la côte de Norvège doivent leurs formes particulières à l'action des glaciers, la question suivante se pose : Est-il possible de déduire de la forme de ces îlots l'épaisseur du flot de glace qui les a recouverts ?

J'ai dit plus haut que, du Skagerack jusqu'au Throndhjemsfjord, et même jusqu'au cercle polaire, les îlots sont tous peu élevés au-dessus de la mer, et polis sur toute leur surface par la glace. Mais, à mesure qu'on remonte plus au nord, ces îlots s'élèvent de plus en plus au-dessus des flots. L'île d'Alsteen, formée par la chaîne de montagnes des Sept-Sœurs, est située sous 66° de latitude. Les sept pics de cette île, contrairement à ce qu'on observe plus au sud sur la côte, sont abrupts et élancés, ce qui montre qu'ils n'ont que peu ou point subi l'action de la glace. Ces pics se dressent au-dessus d'un niveau de rocs ondulés et moutonnés. Il en est de même pour les montagnes du littoral qu'on rencontre plus au nord, pour l'Oextind, pyramide rocheuse reliée au continent par un isthme étroit, pour l'Hestmandõ, — l'île du cavalier, — pour les roches du Foldenfjord; partout on remarque des cimes aiguës, qui dominent des roches presque horizontales, et analogues par leur configuration aux îlots de la côte. Ces roches moutonnées s'élèvent à une hauteur de 500 à 650 mètres au-dessus du niveau actuel de la mer. D'où l'on peut conclure que, sur cette côte du moins, ces 500 à 650 mètres représentent le minimum d'épaisseur des glaciers qui ont façonné les roches moutonnées.

Il n'est pas à supposer que l'aspect de ces montagnes ait subi beaucoup de changements dans les temps modernes ; on ne remarque guère à leur base de traces d'éboulements tant soit peu considérables. La transition

entre le roc ondulé et la cime abrupte est encore actuellement tout à fait brusque, sans que la roche qui constitue l'une et l'autre varie dans sa composition.

De ce que les îlots du sud sont plus bas que ceux du nord, il n'est pas possible de conclure que dans le sud le flot de glace atteignait une épaisseur plus considérable, car il se peut que les premiers fussent dès l'origine moins élevés que les îlots septentrionaux. Il faut, pour arriver à une conclusion sur ce point, invoquer des témoignages d'un autre genre.

Il semble à première vue difficile d'expliquer comment les glaciers descendant de l'intérieur ont pu franchir les nombreux bras de mer qui séparent les îlots, pour venir raboter ceux-ci jusqu'à dix et quinze kilomètres des côtes. Cette difficulté pourrait porter à croire que le pays tout entier, à l'époque glaciaire, était plus élevé qu'aujourd'hui au-dessus du niveau de la mer. Mais, bien que pour d'autres motifs cet exhaussement de la Norvège soit probable, il suffit de se représenter l'épaisseur de ses anciens glaciers, pour comprendre qu'ils pouvaient, comme le font aujourd'hui les glaciers du Groënland, repousser la mer devant eux, et s'avancer en dépit d'elle jusqu'à une grande distance des côtes.

Le lendemain de mon arrivée à Vigholmen, je me rendis en bateau à Mo, au fond du Ranenfjord.

Le village de Mo, — dont le nom doit être agréable aux officiers de l'état civil, — se compose d'une demi-douzaine de huttes de pêcheurs, bâties en partie sur pilotis, et de deux bâtiments plus importants, une église et une habitation qui sert d'auberge.

A l'est du village s'étend le Ranenfjord, dont les eaux tranquilles forment un ruban sinueux, encaissé, sur une longueur peu inférieure à celle du lac Léman, entre

deux hautes parois de rochers. Du faîte de ces parois, couvert de neige, de nombreuses cascades descendent dans le fjord.

A l'ouest de Mo la rivière Ranen descend lentement, par bonds, au travers des bois. Plus au sud, bloquant et comblant la vallée qui continue le fjord, se trouve une moraine ensevelie sous une forêt. Ses blocs supérieurs, quelques-uns d'une dimension colossale, restent seuls visibles sous la mousse et les sapins qui la recouvrent.

Les moraines sont rares sur le littoral de la Norvège. Je ne sache pas qu'on en trouve de quelque importance sur aucune des îles qui bordent la côte, — je ne parle pas des îles Lofodden, dont les montagnes nourrissent encore aujourd'hui des glaciers. — En revanche, sur beaucoup d'îlots sont perchés des blocs erratiques. Les vraies moraines se rencontrent plus près du centre de l'action glaciaire, dans les vallées qui descendent vers les fjords.

Je passai trois jours à Mo, retenu par le mauvais temps.

Le matin du quatrième jour, je me mis en route, le sac au dos. Je traversai le fjord en canot, pour en gagner la rive septentrionale, puis je commençai à gravir la montagne, me dirigeant vers un col qui formait une échancrure dans la chaîne de collines qui borde le fjord au nord. Cette chaîne franchie, il s'en présenta une seconde, dont je fis également l'ascension. Je marchais aussi rigoureusement que possible dans la direction du nord.

Dans l'après-midi, je me trouvai éloigné de toute habitation humaine et en vue d'un grand lac de trente à quarante kilomètres de long.

Vers quatre heures, comme mon sac devenait lourd,

je m'établis au bord d'un ruisseau pour allumer du feu et apprêter mon dîner.

Les forêts de sapins qui couvrent les flancs de ces collines renferment beaucoup de menu gibier. Bien des fois par jour, durant mon voyage, attiré par quelque bruissement dans les sapins, ou par le cri d'un oiseau, je partais à la découverte, laissant mon sac dans des cachettes, où j'avais grand'peine à le retrouver, et, armé d'un mauvais petit revolver, je me mettais à la poursuite d'une gelinotte ou d'un coq de bruyère. Je revenais ordinairement comme j'étais parti, les mains vides.

Le lac dont j'ai parlé, — il s'appelle je crois, Svaartisvand, ou lac Svaartis, cependant Petermann l'appelle Langvand, — me barrait la route du nord. Des pentes abruptes l'encaissent de tous côtés. Au nord-ouest ces pentes, brisées ou coupées de précipices, terminent un groupe de montagnes couvertes de neige. C'est le Fondal, qui, comme je l'ai déjà dit, devait être le but de mes efforts. J'avais l'intention de faire tout d'abord l'ascension du plus rapproché de ces sommets, un grand dôme arrondi et tout blanc.

Pour y arriver, il fallait avant tout gagner l'angle occidental du lac. Je me mis donc à en longer la rive méridionale, suivant le faîte d'une chaîne de collines, hautes d'environ cinq cents mètres, qui court de l'est à l'ouest. Cette chaîne n'a pas d'arête dans le sens ordinaire du mot; le sommet en est une sorte de plateau, long, étroit, marécageux et rocheux. Des masses de schiste, polies et arrondies, se font jour au milieu d'eaux stagnantes et de terrains mouvants, où croissent des herbes maigres et jaunes. Ces terrains, — si toutefois ils méritent ce nom, — sont faits pour jeter l'affliction et le doute dans l'âme de celui qui les traverse. Car la

vase sablonneuse qui se trouve dans les dépressions, entremêlée de mousses et de racines décomposées et gonflées par l'eau, est recouverte d'un tapis jaunâtre, ou noirâtre, qui trompe l'œil. Ce ne fut pas sans appréhension que je sentis le sol onduler sous mes pieds comme la glace d'un étang par un jour de dégel, et que je vis les mottes de terre noire s'enfoncer et disparaître dans la vase. Je tentai plus d'une fois de descendre vers le bord du lac, mais la pente des collines était si abrupte, les sapins y poussaient si serrés, et le sol était jonché de tant d'arbres morts que j'y eusse avancé avec plus de lenteur encore.

J'avais emporté un bagage considérable, et cependant je m'étais efforcé de le réduire au strict nécessaire. Le matériel scientifique se composait d'une grammaire et d'un manuel de conversation norvégiens, qui ne me furent d'aucune utilité jusque vers la fin de mon voyage, — je m'en servis alors pour allumer mon feu, — de quelques volumes qui devaient me tenir lieu d'herbier, d'une carte, d'un thermomètre, d'une boussole, d'un ciseau à pierre, et de divers flacons, les uns contenant du sel, du borax, du salpêtre, de la quinine, les autres destinés à renfermer des spécimens de la faune du pays.

Le matériel de guerre consistait en un bâton ferré, une petite hache, un revolver, deux couteaux, des hameçons, des aiguilles et des épingles. En fait de provisions, j'avais du tabac, des allumettes, du chocolat, du café, un kilogramme de viande de Chicago, du sucre et une bouilloire. Enfin venaient les effets d'équipement, parmi lesquels je dois un souvenir à un vaste et excellent manteau qui me fut bien utile.

Vers dix heures du soir, j'arrivai à une ravine par laquelle je me décidai à descendre, car j'avais faim et pour souper il me fallait de l'eau courante.

Je m'établis à mi-hauteur de la montagne, dans une petite clairière où les fougères croissaient serrées, et où le sol n'était pas si incliné que je n'y pusse dormir sans rouler.

Le lendemain, lorsque je me réveillai, le ciel était gris, et déjà sur la fin du déjeûner, une pluie fine commença à tomber.

Je continuai à descendre vers le lac, mais, comme la pluie allait en augmentant, et que la forêt devenait de plus en plus épaisse, je m'arrêtai avant midi pour m'asseoir au pied d'un sapin, le dos contre le tronc, et me sécher devant un grand feu. Quelques coups de hache me procurèrent tout le combustible nécessaire, et je passai presque tout le reste de la journée à regarder brûler mon feu, à fumer, à boire du café, et à tuer des moustiques, car ils pullulent en été dans ces parages.

Les sapins, aux environs du cercle polaire, ne dépassent pas la taille moyenne. Ils croissent lentement, mais ils n'en sont que plus durs, plus résistants, et bien plus propres aux usages de la marine que les sapins dont la croissance est plus rapide. Cette lenteur à grandir tient peut-être au climat, à la grande quantité de neige qui les recouvre pendant la majeure partie de l'année. Mais elle provient aussi d'autres causes. L'une d'elles est la pauvreté du sol et la trop grande abondance d'eau : le roc de la contrée est un schiste impénétrable à l'eau, et dans toutes les nombreuses dépressions qu'il présente se forment des mares ou des étangs, même sur le sommet des collines. Aussi les forêts de sapins ne croissent-elles que sur les pentes. Les arbres prennent racine dans un sol peu profond, qui semble entièrement composé de détritus végétaux.

Ce qui gêne enfin la croissance de ces sapins, c'est leur trop grand nombre. Ils sont tellement serrés qu'il est

souvent bien difficile de se frayer un chemin au milieu d'eux, d'autant plus que le sol est couvert de bois mort, souvent sur une épaisseur de plusieurs mètres.

A chaque instant, dans ces forêts, on trouve le passage barré par un entassement d'arbres morts, empilés les uns sur les autres, et tout hérissés de rameaux secs comme d'autant de baïonnettes. C'est alors une opération longue et désagréable que de passer par-dessus ces abatis ; il faut cependant s'y résigner, car le grand nombre des arbres, la raideur de la pente et les inégalités du sol empêchent en général de tourner l'obstacle. Les branches qui rayonnent de tous côtés de ces troncs amoncelés cassent comme du verre dans votre main ou sous votre pied, ou bien, à la descente, leurs pointes se fixent dans vos vêtements, et vous tiennent suspendu dans une position ridicule et pénible.

Ajoutez à cela les caprices du terrain. Un épais tapis de mousse, ou pis encore, de fougères, recouvre les anciennes couches de bois mort. On risque donc aussi bien de mettre le pied dans un trou de profondeur inconnue et à contours anguleux, que de marcher sur la pointe d'une branche verticale, qui rompt sous le poids du voyageur et l'oblige à s'asseoir plus brusquement qu'il ne voudrait.

Dans la soirée, comme la pluie persistait à tomber, je me décidai à chercher des quartiers plus confortables. Au bout de trois heures de marche, représentant une distance de trois kilomètres au plus, j'atteignis le bord du lac.

Après avoir choisi une chambre à coucher sous des sapins touffus, j'allai m'établir sur un des rocs du rivage et me mis à pêcher. J'employai comme appât, à défaut de vers, de petites phalènes blanches qui voltigeaient dans les herbes mouillées.

Je restai là deux heures, à courir après les phalènes, à jeter ma ligne à l'eau, à me donner de la peine, sans prendre le moindre goujon, lorsqu'une idée me vint:

« Ce lac, me dis-je, ne contient peut-être pas de poisson; dans ce cas il est quelque peu ridicule de m'obstiner à pêcher sous une pluie battante. »

Je m'en allai donc, non sans avoir laissé deux lignes dans l'eau, amorcées, l'une d'une araignée, l'autre d'une grosse phalène particulièrement savoureuse.

Le sol était humide, et je me mis en devoir de me faire un lit sec. C'est facile dans une forêt de sapins. A coups de hache, je dépouillai un arbre jeune et tendre d'une partie de ses branches, que je disposai sur le sol par séries transversales, plaçant en dehors les gros tronçons noueux. Je m'enveloppai dans mon manteau, fumai la pipe du soir pour jeter une terreur salutaire dans l'âme des moustiques, et m'endormis paisiblement.

Peu de choses en voyage sont aussi estimables qu'un lit de branches de sapin. On y dort tranquillement, non d'un sommeil lourd et engourdi, qui n'est égayé par aucun songe, mais légèrement, au point qu'on se sent dormir. Et l'on se réveille frais et dispos, sans qu'il soit besoin de se frotter les yeux.

Le lendemain, comme je m'éveillais, les dernières gouttes de pluie tombaient. J'allai voir aux appâts que j'avais posés la veille. L'araignée pendait encore à son hameçon d'un air inconsolable, mais à la seconde ligne était prise une truite de vingt-cinq centimètres de long. Je transportai ma capture auprès du feu, et je pris mon café plus fort et plus sucré ce matin-là, en l'honneur de la prise. J'en fis mon dîner, de ce poisson. Je le trouvai bon, mais bien petit. TH. CHAPUIS.

(*La suite prochainement.*)

LES JEUX DE HASARD

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE [1]

On pourra trouver exagéré de parler des millions encaissés chaque année par les banquiers des maisons de jeu. Rien n'est mieux constaté, cependant, que la rapidité avec laquelle s'élèvent les fortunes gagnées de cette manière. Il n'y a pas au monde de métier plus lucratif et qui soit, malgré les apparences, moins exposé aux chances contraires.

Vous pensez avoir convaincu le joueur de sa folie? Pas du tout; il a trouvé une nouvelle combinaison, — une *martingale,* — au moyen de laquelle il se fait fort de gagner une somme quelconque, déterminée à l'avance. Il y a plusieurs sortes de martingales : je décrirai celle que j'ai vu pratiquer à Monaco.

Vous divisez une page de papier blanc en trois colonnes, celle de gauche réservée aux gains (G), celle de droite aux pertes (P), celle du milieu à l'élaboration de la martingale (M).

Et maintenant, combien souhaitez-vous gagner aujourd'hui? Voyons, soyons modeste : cent francs !

[1] Pour la première partie, voir la livraison de mai.

La première chose que vous ayez à faire, c'est de diviser vos cent francs en trois ou quatre sommes, mettons trois : 40, 40 et 20. Inscrivons ces trois chiffres dans la colonne M, et tirons une barre au-dessous pour les mettre à part.

Les opérations de la martingale ne commenceront qu'avec la première perte. Si nous débutons par un gain, tant mieux ; c'est autant de pris sur l'ennemi. Supposons que votre première perte soit de 20 fr. Vous inscrirez cette somme dans la colonne M et dans celle des pertes P. Puis vous mettrez comme nouvel enjeu la somme des nombres supérieur et inférieur de la colonne M, 40 + 20, soit 60 fr. Supposons que vous perdiez : c'est 60 fr. à inscrire dans la colonne M et dans la colonne P. La somme des nombres en tête et en queue de la martingale, 40 + 60, soit 100 fr., représentera votre nouvel enjeu.

Admettons que cette fois le sort vous est favorable. Après avoir inscrit 100 dans la colonne G, nous traçons en M les deux chiffres qui viennent de vous donner un gain ; les deux suivants, supérieur et inférieur, formeront votre nouvelle mise, 60 fr.

Vous les perdez ? Inscrivez-les en M et en P. Après une nouvelle addition, faite sur le même principe que les précédentes, vous déposez 100 fr. comme enjeu. Si vous perdez de nouveau, la mise suivante sera de 40 + 100, soit 140 fr.

Ainsi de suite jusqu'à ce que tous les chiffres de la colonne M aient été effacés. Votre martingale est terminée. Additionnons : pertes 260 fr., gains 360. Vous avez gagné vos cent francs, et remarquez-le, sans avoir eu à doubler vos mises. Leur chiffre, quand vous perdiez, croissait en proportion arithmétique seulement. Les ris-

ques à courir étaient moins considérables qu'en jouant quitte ou double.

G	M	P
Francs	Francs	Francs
	40	
	40	
	20	
	20	20
	60	60
100		
	60	60
	100	100
140		
80		
	20	20
40		
360		260

Quoi donc? Avons-nous réellement trouvé, comme l'assurent les naïfs, une méthode de gain infaillible?

Assurément : à une seule condition, c'est que vous puissiez jouer assez longtemps. Si la banque n'assigne pas de limite à la valeur des enjeux, et que vous ayez une caisse où vous puissiez en cas d'une série de pertes puiser indéfiniment, votre victoire finale est assurée.

Malheureusement pour le joueur, la banque assigne toujours une limite ; et, plus malheureusement encore, vous n'avez pas à votre service une bourse sans fond. Vous gagnerez quelquefois ; vous finirez par perdre plus que vous n'aurez gagné, si encore il ne vous arrive pas de commencer par une série de pertes qui vous ruine du coup.

Il en est de cette martingale comme du jeu plus sim-

ple dont nous parlions tout à l'heure ; la seule différence réelle, c'est que l'agonie du joueur est plus longue, le résultat demeurant le même : une ruine certaine, amenée avec une certitude mathématique, par le fait de la double limite assignée au joueur.

III

Ce n'est pas seulement dans les jeux dits de hasard, comme la roulette ou les cartes, que les lois du hasard trouvent leur application, mais dans toutes les opérations financières où la chance entre comme facteur principal.

Ainsi pour les paris aux courses de chevaux.

Ici, à la vérité, nous trouvons un élément d'observation, un calcul basé sur l'étude. Le maquignon habitué à lire couramment les qualités et les défauts de la race chevaline pourra faire usage de son expérience et mettre bien des chances de son côté. Toutefois, même pour lui, la part du hasard est considérable. Il y a tant d'éléments qu'on ne peut calculer dans une course de chevaux ! Quant aux amateurs du sport, la plupart seraient incapables de se faire une opinion personnelle ; c'est au petit bonheur, en se fiant soit aux appréciations d'autrui souvent intéressées, soit à leur veine, qu'ils engagent leur argent.

A vrai dire, je l'aime mieux ainsi. Il est moins répugnant de voir quelqu'un proposer un pari à autrui dans l'ignorance du résultat que les yeux bien ouverts et à coup sûr. Dans le monde, on admire les connaisseurs qui parient presque à coup sûr ; à mes yeux, ce sont presque des voleurs.

Parier à coup sûr, c'est-à-dire avec la certitude que

l'adversaire, qui n'y connaît rien, perdra son argent, cela n'équivaut-il pas à le lui prendre?

La seule circonstance atténuante, c'est que le plus malin peut se tromper et que le hasard entrera toujours pour quelque chose dans le résultat.

A y regarder de près, l'analogie est grande entre le pari et le jeu de la roulette. On se ruine à l'un comme à l'autre, et la ruine est aussi inévitable dans un cas que dans l'autre pour quiconque persévèrerait assez longtemps. Il y a, en effet, aux courses de chevaux des gens qui font un métier analogue à celui des banquiers de roulette et qui, tout comme eux, sont sûrs d'empocher à la longue tout l'argent du naïf public. Ce sont les *bookmakers*.

On appelle de ce nom des gens dont c'est la profession de faire des paris sur le turf. Ils étudient à l'avance le fort et le faible de chaque bête et varient leurs paris de manière à gagner le plus possible, surtout de manière à gagner toujours. A chaque course, la somme totale prélevée par les bookmakers sur les amateurs est énorme. C'est bien aussi pourquoi dernièrement, à Paris, la clameur publique a obligé le préfet de police à exclure les bookmakers de l'enceinte du pesage. Seulement, il n'est pas probable que leur influence en ait été beaucoup amoindrie.

Voici comment, à en croire M. Proctor qui s'y connait, ces industriels procèdent.

Règle générale, ils parient contre tous les chevaux, et cela en proportion inverse de leur valeur. Moins un cheval a chance de gagner, plus la somme qu'ils offrent de parier contre lui sera forte.

Supposons que neuf chevaux soient inscrits et que notre homme se soit proposé de gagner mille francs. Il

cherchera des amateurs disposés à parier et n'aura pas de peine à en trouver, surtout avec les avantages qu'il est prêt à leur faire.

Voici le cheval A, le favori, une bête superbe, dont la victoire est presque certaine. Qui ne serait disposé à parier 3000 fr. contre 8000 qu'il arrivera bon premier?

Le cheval B est un peu moins en faveur ; en offrant 9000 fr. au lieu de 8000, contre 2000, il ne sera pas difficile de trouver preneur. Ainsi de suite.

Voilà, à l'autre bout de la liste, une rossinante qui a presque toutes les chances contre elle; personne ne se soucierait de parier en sa faveur. Pourtant, un brave homme, qui l'a examinée de près et qui se flatte d'être connaisseur, pense qu'on pourrait risquer quelques centaines de francs, et voici tout à point pour le tenter notre bookmaker qui vient lui offrir de parier 10 500 fr. contre 500 que ce cheval perdra la bataille. La tentation est grande d'engager 500 fr., quand on a quelque espoir d'en gagner 10 500, vingt et une fois autant. L'amateur se laisse séduire, et notre bookmaker clôt sa liste, sûr de son affaire. Que les autres s'agitent, se passionnent, soient inquiets, il a le droit d'être tranquille. Quel que soit le vainqueur, il aura ses mille francs ; la journée sera bonne pour lui, grâce à la manière ingénieuse dont il a composé son livret. Voici le livret : il parie

Fr.	8 000	contre	3 000	que	A	perdra.
»	9 000	»	2 000	»	B	»
»	9 500	»	1 500	»	C	»
»	9 800	»	1 200	»	D	»
»	9 800	»	1 200	»	E	»
»	10 000	»	1 000	»	F	»
»	10 000	»	1 000	»	G	»
»	10 400	»	600	»	H	»
»	10 500	»	500	»	K	»

Examinez ce tableau ; vous verrez que notre homme peut compter sur ses mille francs, même dans le cas, en apparence le plus défavorable, où K serait vainqueur. Il aura à débourser, c'est vrai, 10 500 fr., mais les amateurs qui ont parié contre lui en faveur des autres chevaux lui payeront l'un 3000 francs, un autre 2000, etc., en tout 11 500 francs, ce qui lui laissera 1000 fr. de bénéfice net.

Nous avons supposé, pour simplifier, qu'il avait pu compléter son livret avec neuf adversaires seulement : en réalité, il ne trouvera que rarement des amateurs disposés à engager d'aussi grosses sommes. Il en sera quitte pour diviser les opérations en cherchant, par exemple, trois personnes disposées à risquer chacune 1000 francs sur A pour parfaire le chiffre de 3000, et ainsi de suite. Qu'importe, s'il a de la peine ; sa peine lui sera largement payée.

Chaque fois qu'on fait courir, à Epsom ou à Paris, les bookmakers prélèvent de la sorte quelques centaines de mille francs sur les enjeux déposés par les amateurs. Quelques-uns de ceux-ci gagnent, on en fait grand bruit; la plupart perdent et s'en retournent chez eux sans rien dire, le gousset vide et la tête basse. Dans le public, on ne connaît guère que les sommes gagnées ; et, comme les petites affaires des bookmakers ont passé à peu près inaperçues, il y a chaque année plus d'amateurs empressés à venir perdre leur argent.

Dans notre hypothèse, le bookmaker était un homme honnête (ou réputé tel), faisant consciencieusement son légitime métier. Il en est de fripons aussi, qui s'entendent avec les propriétaires de chevaux, ou plus souvent avec les jockeys. Tels accidents, imprévus pour le public, avaient été prévus par un groupe de personnages qui en réaliseront le bénéfice.

Un accident n'est même pas nécessaire ; on sait combien il est facile de ralentir l'allure d'un cheval, sans que cela paraisse. Ce n'est pas seulement M. Proctor qui le dit : mainte fois en Angleterre j'ai eu l'occasion d'entendre parler des filouteries qui se pratiquent à Epsom, parfois sur une échelle gigantesque et avec une audace, une absence de scrupules inouïes.

On fait courir en Suisse depuis quelques années et avec raison, s'il est vrai que ce soit un stimulant nécessaire pour les éleveurs de chevaux. Plaise à Dieu et à nos magistrats que la folie des paris ne s'empare pas de nos populations !

IV

J'en étais là de mon travail, quand j'ai reçu par la poste, d'un quidam que je ne connais pas, une invitation pressante à prendre un billet à la loterie nationale de Hambourg.

Nationale, vous entendez ? « fondée et surveillée par le gouvernement, » ce qui constitue « une garantie sérieuse du paiement ponctuel des lots gagnés et une sollicitude soutenue pour les intérêts (?) de chaque participant. »

Pour le prix modique de 7 fr. 50, je me procurerais la chance de gagner le gros lot, un demi-million de marcs !

« Je suis convaincu, ajoute l'auteur de l'alléchant prospectus, qu'un jour vous me saurez gré de vous avoir indiqué le moyen qu'il faut adopter pour faire fortune, moyen auquel des milliers d'hommes avant vous ont été redevables d'un succès hors ligne. »

Il ne dit pas combien de milliers et de myriades de pauvres gens y ont perdu leur pécule, un pécule dont leur famille aurait eu le plus grand besoin, puisqu'il est

notoire que ce sont des boutiquiers, des commis de bureau, de simples ouvriers, qui font la clientèle principale de la loterie hambourgeoise.

Voyons un peu ce que c'est que cette institution, une des plus favorables aux joueurs qui soit en Europe.

En premier lieu, nous tenons à rappeler que c'est un jeu de hasard au même titre et dans les mêmes conditions que les autres. Le prospectus nous informe que « la moitié des billets sont gagnants, » ce qui donne au joueur une chance sur deux de perdre sa mise. N'est-ce pas exactement le cas du rouge et noir, du pile ou face? A part que la roulette est remplacée par deux « roues de fortune, » dont l'une contient tous les numéros et l'autre seulement les gagnants, c'est absolument le même jeu.

Le même jeu, mais infiniment plus pernicieux ; d'abord parce qu'il n'est pas frappé de la même réprobation. Le joueur de profession est mal vu dans la société ; le jeu lui-même y est tenu pour condamnable. Quiconque a une réputation d'honnêteté à maintenir se gardera d'entrer dans une maison de jeu. On ne se fera pas toujours scrupule de prendre des billets à la loterie. Vous rougiriez d'aller à Monaco vous mêler à la horde des veinards et des décavés, subir le contact des croupiers ; la loterie nationale, fondée ou patronnée par le gouvernement, ne vous fera pas du tout la même impression.

Ce qu'il y a en second lieu de démoralisant dans la loterie, c'est qu'elle vient s'offrir à domicile. Pour entrer dans une maison de jeu, il faut sortir de chez soi, traverser les rues de la ville, se montrer dans un cercle mal famé, ou faire un long et coûteux voyage, quitter ses affaires, prendre congé de sa famille, dire où l'on va et ce qu'on va faire. Mais ce petit prospectus, qui vous arrive par la poste, mêlé aux lettres et aux jour-

naux, ne sera la cause d'aucune question embarrassante, n'engendrera pas de scandale ; il se faufilera dans votre chambre sans que personne s'en aperçoive. Vous pourrez l'étudier à loisir au coin du feu, admirer à l'aise les énormes chiffres des lots principaux qu'il étale en caractères gras sous vos yeux, peser les aphorismes pleins de bon sens imprimés en tête de la première page :

Qui ne risque rien, ne gagne rien,
Brillantes chances, petite mise.

Finalement, rien ne vous sera plus aisé que de prendre votre plume pour remplir le formulaire joint au prospectus :

« Monsieur, par la présente, je viens vous demander de m'envoyer... billets originaux... »

L'affaire sera vite conclue ; on vous autorise à payer plus tard par remboursement postal. Vous n'avez donc plus qu'à jeter votre pli dans la boîte aux lettres pour être en passe de faire fortune, sans que personne en sache rien.

Et voilà précisément le péril ! La loterie, c'est Monte-Carlo mis à votre porte, installé à votre foyer.

Une remarque encore. Une loterie n'est absolument équitable que si la somme des lots équivaut à celle des enjeux. Supposez dix personnes s'associant pour mettre en loterie un billet de mille francs. Chacune d'elles y contribuera par une mise de cent francs et aura une chance sur dix de gagner la prime. Voilà une loterie équitable, chacun des participants ayant payé la valeur exacte de sa chance. La preuve, c'est que, si l'un des associés prenait les dix billets à sa charge, il serait sûr d'obtenir la prime de mille francs et de rentrer dans ses fonds.

Qu'il y ait une prime ou plusieurs, cela ne change rien aux conditions du jeu ; pour qu'il soit équitable, la somme des lots devra toujours être équivalente à celle des enjeux. Au lieu de ne faire qu'un seul lot de mille francs, on pourrait dans le cas présent faire par exemple trois lots, un de 500 francs, un de 300 et un de 200. La condition essentielle serait remplie, puisque la personne qui achèterait les dix billets gagnerait les trois lots.

Supposez d'autre part que, dans la loterie de dix billets à 100 francs le billet, le lot unique ou la somme des lots soit de 900 francs. Cette loterie serait déloyale, puisque, pour obtenir à coup sûr la prime de 900 francs, il faudrait débourser 1000 francs. Il y aurait 100 francs de perte pour le joueur, dix francs par billet : la dépréciation de chaque billet serait d'un dixième.

Si je vous disais : « Messieurs, nous voici dix dans ma chambre ; je vous propose un petit jeu de société. Chacun de nous mettra 5 francs dans cette boîte ; je ferai dix billets, dont l'un sera marqué ; nous les tirerons au sort, et je remettrai 45 francs à celui d'entre nous qui aura le billet marqué... Accepteriez-vous ? »

Non ; il serait trop évident que je me propose de mettre dans ma poche une pièce de cent sous. Mais, ce que vous n'accepteriez pas dans ma chambre où l'on voit clair, des milliers de personnes l'acceptent quand il s'agit d'une loterie nationale, conduite d'après le même principe. Il est vrai que, dans ce cas, on voit moins bien ce qu'on fait.

La loterie de Hambourg, la plus équitable ou la moins déloyale qui soit au monde, envoie partout des prospectus imprimés avec un grand luxe de caractères majuscules, lettres grasses, italiques, etc., qu'on peut lire sans lunettes, eût-on la vue tout à fait mauvaise : il fau-

drait presque une loupe pour y découvrir la mention faite en caractères microscopiques que l'état se réserve le 10 % du produit brut. Or, dans la loterie dont le tirage, le deux cent quatre-vingt-treizième, va se faire, la somme des lots est de 9 212 500 marcs. L'état prélèverait ainsi 921 250 marcs sur une seule loterie, à supposer — cas le plus favorable — que la somme des lots soit équivalente à celle que les billets représentent, ce que nous pensons sans en être bien sûr, le prospectus se taisant sur ce point.

Un million de francs, c'est un joli denier. Le gouvernement hambourgeois a grandement raison de tenir à sa loterie ; elle lui rapporte beaucoup, sans que cet impôt prélevé sur les joueurs des cinq parties du monde pèse aucunement sur les contribuables de la ville. Seulement, nous tenons à constater que la valeur réelle de chaque billet est inférieure d'un dixième à sa valeur nominale, ce qui fait que ce jeu n'est pas absolument équitable ; il ne l'est qu'aux neuf dixièmes.

On objectera d'abord que le gouvernement de Hambourg n'autoriserait pas cette loterie s'il ne devait en retirer aucun profit, ensuite qu'il n'y a pas de déloyauté à constituer une loterie dans des conditions acceptées de tous les joueurs.

Il est vrai. Aussi bien, nous n'accusons pas de déloyauté les promoteurs de l'entreprise, mais la loterie, ce qui est bien différent. Elle est déloyale, parce que celui qui y participe n'a que les neuf dixièmes de la chance à laquelle son billet lui donne droit. Qu'il accepte de jouer dans ces conditions, c'est son affaire ; il n'en demeure pas moins qu'il fait un métier de dupe.

Supposez, en effet, qu'il prenne fantaisie à un Vanderbilt de se charger à lui seul de tous les billets : il

déboursera 9 212 500 marcs et ne recevra en lots que 8 291 250 marcs. En gagnant tout ce qu'on pouvait gagner, il aura perdu un million de francs.

Or, c'est le public des joueurs qui, à chaque tirage, perd ce million auquel, d'après les strictes règles du jeu, il avait droit.

En Italie, un autre système de loterie prévaut, infiniment plus ruineux pour les joueurs et dont tous les profits vont à l'état. Dans ce système, les gains peuvent être considérables ; les chances à courir le sont plus encore, dépassant de beaucoup les limites d'un jeu loyal. De temps à autre, les journaux publient à grand fracas l'aventure de tel pêcheur sicilien, de telle marchande de châtaignes, qui avait mis quelques francs à la loterie, et qu'un coup du sort a fait millionnaire ; ils ne disent jamais rien des pertes qui sont le pain quotidien de milliers de joueurs malheureux, pauvres hères, que jette ou que maintient dans la misère l'habitude prise de mettre à la loterie l'argent qu'ils auraient pu épargner pour leurs vieux jours.

En vérité, on se demande pourquoi les maisons de jeu sont frappées de réprobation par les mêmes gouvernements qui non seulement autorisent les loteries, mais en établissent pour leur propre compte ? Quelle différence font-ils entre ces deux méthodes de solliciter l'argent des naïfs ? Roulette ou loterie, n'est-ce pas toujours le jeu de hasard ? L'un est tenu pour immoral, puisqu'on l'interdit ; l'autre, qui ne l'est pas moins, est en outre infiniment plus pernicieux, — nous l'avons montré, — pourquoi le tolère-t-on, pourquoi va-t-on jusqu'à le patronner ?

On nous trouvera peut-être bien sévère ; nous réprouvons même la loterie dite de charité. Ce n'est pas

que le moyen ne soit commode pour se procurer de l'argent. Vous avez besoin, je suppose, d'un millier de francs pour faire des vêtements d'hiver à vos pauvres : achetez pour cent francs, à quelque rapin, un tableau qui en vaut cinquante et dont il sera trop heureux de se défaire. Voilà une première bonne action. Mettez cette croûte en loterie, douze cents billets à un franc le billet. Vous trouverez aisément des amis pour vous aider à les placer. Quelques-unes des personnes à qui on s'adressera les prendront pour vous obliger; d'autres seront alléchées par la perspective de gagner pour quelques sous un tableau de valeur. Quand vous aurez placé tous vos billets, payé au peintre ce que vous lui devez, soldé le compte de l'imprimeur, il vous restera bien mille francs pour vos achats de vêtements.

On voit que c'est très simple, sans compter la gloire de contribuer au soulagement de la misère d'autrui. Mais pourquoi, au lieu de vous donner tant de peine, n'avez-vous pas tout bonnement averti vos amis que vous aviez besoin de mille francs pour vos pauvres?

Pourquoi? Ah! parce que vous n'auriez pas eu vos mille francs. Au fond, sans peut-être vous l'avouer, vous avez spéculé sur l'attrait du jeu, sur l'appât d'un gros lot.

Que de fois n'avons-nous pas entendu des quêteurs avouer que, sans la loterie, leur récolte aurait été moins fructueuse, et se justifier du procédé en alléguant « que c'était autant de pris sur les Egyptiens. »

Ne nous arrêtons pas à examiner si la loterie de charité est loyale, c'est-à-dire si la valeur des lots équivaut à la somme représentée par les billets. C'est rarement le cas, mais il est admis que pour les œuvres pies on se laisse duper. Nous nous contenterons de demander si ce

n'est pas une manœuvre immorale que de spéculer sur la passion du jeu, d'encourager cette passion chez des personnes qui, sous ombre de charité, seront tentées de la satisfaire, de l'éveiller chez d'autres qui n'y songeaient pas?

Il n'y aurait qu'un argument à faire valoir, un seul, c'est que la fin justifie les moyens. Je pense que vous ne voulez pas de cet argument-là.

V

Nous croyons avoir démontré que les jeux de hasard sont désastreux pour la société et qu'à la longue on s'y ruine. Reste à montrer qu'ils sont immoraux. Cette partie de notre tâche, non la moins importante, sera la plus aisée, sachant à qui nous nous adressons.

Les jeux de hasard sont immoraux, parce qu'ils ne représentent pas un gain pour la société. Tout le monde désire gagner de l'argent. Ce désir est assurément légitime ; mais quand, dans une transaction pécuniaire quelconque, une somme d'argent a passé des mains d'une personne dans celles d'une autre sans qu'un travail utile ait été produit, les règles de la morale sociale sont violées, à moins qu'il ne s'agisse d'une aumône.

C'est une des lois fondamentales de l'économie politique qu'un gain, pour être licite, doit équivaloir à la somme de travail qu'il représente.

Je fournis à un de mes clients, au prix de 20 francs, une paire de chaussures dont la matière première m'a coûté 12 francs, la main-d'œuvre me revenant à 8 francs ; j'ai fait un gain licite de 8 francs, parce que ces 8 francs sont l'équivalent de mon travail. Si, toutes choses égales d'ailleurs, j'avais demandé 24 francs, mon client me les

eût peut-être donnés de bonne grâce ; je n'en aurais pas moins mis dans ma poche une somme de 4 francs à laquelle je n'avais aucun droit.

En jouant à pile ou face avec un camarade, je fais un gain de 8 francs. Ce gain représente-t-il une somme de travail utile ?

Non.

Mon camarade en a-t-il retiré quelque profit ?

Pas davantage.

Ce gain est un impôt prélevé sur sa passion, un gain immoral. Est-il beaucoup moins immoral d'obtenir pour 1 franc un tableau qui en vaut 50 ? En acceptant le gros lot comme l'équivalent du billet qui ne m'a coûté qu'un franc, je fais tort de 49 francs à la société, puisque, dans l'acquisition de ce tableau, que je puis revendre, ma part de travail n'est représentée que par 1 franc sur 50. A supposer que cette loterie ne fût que de cinquante billets, il y aurait quarante-neuf personnes ayant dépensé chacune 1 franc sans profit pour elles-mêmes. Mon gain représente exactement la perte qu'elles ont subie : il est immoral à un cinquantième près.

Est-il besoin d'insister ? Je ne le pense pas. Si affolée que soit la conscience humaine dans l'atmosphère fiévreuse et troublée de cette fin de siècle, elle n'a jamais encore varié sur ce point spécial de l'immoralité des jeux de hasard. Il n'était peut-être pas inutile de montrer qu'ils sont désavantageux pour tout le monde, même et surtout pour les joueurs heureux.

AUG. GLARDON.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN ESPAGNE

LES ROMANS NOUVEAUX

Nous rendions compte, il y a un an, à cette même place, des romans nouvellement nés sur la terre féconde d'Espagne. La patrie de Cervantès reste inépuisable. Le théâtre et le roman y refleurissent de nos jours comme au siècle d'or. Toutefois le théâtre classique, la tragédie, la haute comédie, le drame noble, n'y sont représentés que par un seul homme, — un homme qui en vaut trois, il est vrai, — M. José Echegaray ; le roman au contraire est cultivé par une légion d'écrivains de talent, dont quelques-uns, tout en le retrempant aux sources modernes, ont su lui conserver la supériorité native du roman espagnol, la gaieté picaresque et la haute ironie.

Parmi ces derniers, MM. Leopoldo Alas et Armando Palacio Valdès continuent d'occuper le premier rang. Ce sont d'admirables humoristes. M. Palacio Valdès, qui avait déjà fait dans *Riverita* une si bonne charge du *reporter* journaliste, a pris cette année pour sujet la critique de la presse périodique, telle qu'elle fonctionne dans les pays parlementaires. Il a eu la main heu-

reuse, car la veine est riche, et le *Cuarto Poder*[1], — le quatrième pouvoir, — est de notre temps la force qui donne l'impulsion aux autres. En prenant la presse pour point de mire, le romancier s'est attaqué à ce qu'il y a de plus fort dans notre société. Pour le faire, il s'est servi des armes légères qui, dans les mains de son grand ancêtre, ont porté les derniers coups à la chevalerie, — cette autre grande force sociale du moyen âge, — et vraiment il les a maniées avec une égale dextérité.

I

Prendre son point de vue d'une capitale, et nous montrer le fonctionnement de la presse à côté d'un parlement, cela eût été vrai, mais banal. Nous n'eussions eu ainsi du monstre que la sombre et odieuse image que nos yeux sont habitués à contempler. L'idée de faire sur un petit théâtre, dans une ville du dernier ordre, naître et grandir le « quatrième pouvoir » est beaucoup plus originale. La parodie se développe d'elle-même, et les figures provinciales qui entrent en scène prêtent, bien mieux que les types rebattus de la bohème littéraire et politique, à l'effet burlesque. Ces figures, pour M. Palacio Valdès, sont probablement des portraits : il a placé l'action sur ces mêmes rivages cantabres où il a coutume d'installer son chevalet et ses pinceaux. Oviédo est sa patrie, et dans ce beau pays, l'excellent peintre a toujours aimé à travailler d'après nature.

Nous sommes dans une salle de théâtre, salle exiguë, incommode, où les acteurs sont de pauvres diables qui ne doutent de rien, donnent hardiment toutes les pièces

[1] *El Cuarto Poder*, novela de costumbres, par Armando Palacio Valdès. — 2 vol. in-8°. Madrid, 1888.

qu'on joue au théâtre *del Principe* de Madrid et chantent imperturbablement les opéras qu'on chante à la Scala de Milan. On y voit *Don Juan Tenorio* enrubanné, avec ses revenants saupoudrés de farine, son commandeur qui se glisse par l'entre-bâillement d'une porte attachée par des ficelles, ses flammes infernales s'échappant d'un bol d'esprit-de-vin, et son apothéose faite de papier d'emballage. A l'orchestre, le señor Matias, sacristain, qui joue du trombone, et le señor Manolo, barbier, qui joue de la flûte, et Don Juan el Salado, secrétaire de la mairie, qui joue de la clarinette, se gourmandent familièrement sous l'œil paternel du señor Anselme, menuisier de la ville, qui les conduit en tenant à la main, en guise de baguette, la clef de sa boutique. Les spectateurs, au reste, en usent de même, particulièrement les abonnés, qui se regardent là comme chez eux. De ce nombre est Pablito Belinchon, le beau de la ville, le coq de Sarrio, le fils du plus riche armateur et marchand de morues en gros du pays, Pablito, dont les femmes raffolent. Il a loué, en compagnie de quelques amis, une loge d'avant-scène, et de là il échange des remarques avec les occupants de la loge d'en face. On se lance des papillottes et des caramels, on se moque les uns des autres, on est sans façon comme dans l'âge d'or.

Mais voici toute une famille qui fait son entrée. Ce sont les señores de Belinchon, père, mère et sœurs de Pablito. Ils sont là debout, triomphants, pendant qu'ils se dépouillent de leurs manteaux, chose qui au théâtre de Sarrio se fait dans des loges complètement ouvertes : Don Rosendo Belinchon, chef de la famille, est un vieil Espagnol, solennel, grand, un peu courbé, orné d'un beau dentier tout neuf, chef-d'œuvre d'un dentiste nou-

vellement établi dans le pays ; il porte des favoris, et pose évidemment pour la majesté. Don Rosendo tient le dé du commerce à Sarrio ; il fait presque à son gré les cours du marché ; mais cette dictature ne suffit pas à sa noble ambition, et sans savoir positivement ce qu'il désire, ce prudhomme de la vanité bourgeoise aspire secrètement à jouer un rôle politique.

Un murmure accueille l'arrivée de la famille Belinchon. La señora de Belinchon, Doña Paula, rougit, se trouble ; il faut que sa fille aînée, Cecilia, vienne à son aide, lui ôte sa magnifique pelisse de fourrure et lui dise à l'oreille : « Assieds-toi, maman, » pour qu'elle surmonte sa timidité. Pourquoi cette émotion chez la femme du riche commerçant ? Le voici : Doña Paula était d'humble condition ; son mari l'avait épousée par amour, et chaque fois qu'elle paraissait en public avec une toilette nouvelle, le reproche de son origine lui semblait écrit sur tous les visages. Aussi, c'était toujours avec confusion, en ménageant les transitions, en demandant grâce, pour ainsi dire, qu'elle se parait. La vanité de son époux, en la condamnant au luxe, lui infligeait un perpétuel supplice. Sa vie eût pu se diviser, pour le biographe, en cinq chapitres :

Chapitre I. Comprend la période entre le jour du mariage et celui où l'ancienne cigarière prend la mantille de dentelle. Cette année se passe à la maison, dans une réclusion absolue.

Chapitre II. Seconde période : s'étend du jour de la mantille à celui des gants.

Chapitre III. Troisième période : dure quatre ans, et se termine par la robe de soie.

Chapitre IV. De la robe de soie au chapeau ; et finalement du chapeau à ce scandaleux manteau de fourrure,

qui venait de faire son entrée dans le théâtre de Sarrio.

Et chaque fois que la pauvre Paula arborait un de ces insignes de sa nouvelle qualité de bourgeoise, c'était dans la petite ville une explosion d'indignation : « Avez-vous vu ? » se disaient les bourgeoises de naissance en s'abordant le lendemain. « Eh bien, Doña Dolorès, qu'est-ce que vous dites de cela ? » Et Dolorès baissait les yeux, avec un geste de résignation. Le jour du chapeau toutes les femmes s'interpellaient : « Voyez donc, ma chère, la gabare que la Serena s'est mise sur la tête ! » Il faut savoir que cette pauvre Paula avait pour père un *sereno*, c'est-à-dire un veilleur de nuit, et qu'à cause de cela on ne l'appelait que la Serena. Le soir du manteau, ce fut bien autre chose : chacune de se pencher à l'oreille de sa voisine, et la salle entière de transpercer la victime de regards intentionnellement étonnés. Enfin, comme tout finit, on se lassa de la tourmenter, et les spectateurs se décidèrent à se tourner vers la scène.

Autre événement. On apporte un message à Don Rosendo. C'est l'annonce de l'arrivée en vue de Sarrio d'un de ses navires, venant d'Angleterre. Le fiancé de de sa fille aînée, Gonzalo, est à bord. Cecilia rougit de plaisir, Don Rosendo sort, et, dans l'entr'acte, tous les hommes le suivent sur le quai ; car, à Sarrio, l'entrée d'un bâtiment appartenant au port, surtout quand elle a lieu au clair de lune, grâce à l'habileté du capitaine, est toujours un événement plein d'intérêt. Les péripéties de la manœuvre, les réflexions des spectateurs, forment un tableau plein de vie, et cette scène, jointe à celle qui se passe ensuite au café, où les hommes vont, après que le navire a jeté l'ancre, clore fraternellement la soirée, nous initie complètement à la vie du petit port. L'auteur fait défiler devant nous ses principaux habitants. Les

caractères sont si nettement dessinés qu'après les avoir vus une fois, on se croit en pays de vieilles connaissances. C'est d'abord Don Roque, l'alcade, gros homme colérique, dont l'énergie se déploie contre les balayeurs des rues, auxquels il arrache parfois le balai des mains pour leur enseigner leur art. « Il allait par derrière les surprendre et leur mettait lui-même la main au collet : — Sacrebleu! est-ce ainsi qu'on balaye, etc. ; » c'est le capitaine Don Melchior, l'homme le plus populaire et le plus respecté du café de la Marine, vieux loup de mer, oncle de Gonzalo ; c'est Don Mateo, l'organisateur sexagénaire de toutes les fêtes, l'élément conciliateur de la société, le doux Philinte de Sarrio, la grande « utilité » de la ville ; c'est M. Delaunay, un ingénieur français en quête de moyens d'existence, grand inventeur et faiseur de projets irréalisables ; c'est Don Pedro Miranda, le propriétaire terrien par excellence, l'homme qui met l'intérêt agricole au-dessus de tous les intérêts divins et humains, le plus riche et le plus avare des habitants du pays ; c'est Gabino Maza, grand, mince, hypocondriaque, cassant, dominateur, et en même temps brave, ce qui le fait craindre de tous ; c'est Don Alvaro Peña, Don Lorenzo, Don Agapito, tous petits commerçants ou petits propriétaires, gens pacifiques, unis par des liens de parenté, d'amitié héréditaire, de parrainage, d'affaires ; tous bornés d'intelligence et d'idées, comme des gens qui n'ont jamais quitté leur village, et pour qui le port de Sarrio est plus grand que celui de Marseille ; tous convaincus que Don Rosendo Belinchon est un homme supérieur en d'autres choses encore que l'armement des bateaux de pêche et le commerce de la morue.

Et bientôt nous allons voir les effets de cette malheu-

reuse conviction. Nous allons voir comment, en tout pays, l'opinion s'empare d'un homme, lui fait facticement une auréole ; comment la presse, « le quatrième pouvoir, » vient à la rescousse pour troubler la paix publique et pour faire d'une petite communauté prospère un foyer de stérile agitation.

Deux mois se sont écoulés, depuis le jour de la représentation théâtrale dans laquelle le manteau de fourrure de Doña Paula a fait si grande sensation. La salle de théâtre sert aujourd'hui à un autre objet. Les notables y sont rassemblés, sous la présidence de Don Rosendo Belinchon, pour entendre communication d'un projet encore mystérieux d'intérêt local. Le comité est installé autour d'une table sur la scène ; le public est dans le parterre. Le grincheux Gabino reste avec le public. En vain, on l'interpelle et on l'appelle : « Je suis bien là, répond-il brusquement ; faites vos affaires. »

Un ami de Belinchon, Don Alvaro Peña, avec une gravité pédantesque, expose le projet : Il faut que la ville de Sarrio ait « un organe de l'opinion publique, » il faut à tout prix qu'il existe « une tribune » où l'on puisse « défendre les intérêts moraux et matériels » de la ville de Sarrio ; il faut prouver que la population de Sarrio n'est pas étrangère aux « progrès de notre temps ; » il faut se mettre « à la hauteur du siècle » et pour cela « secouer le joug théocratique. » Jusqu'ici Sarrio a « gémi sous la domination abêtissante du clergé, » et « un peuple que domine et gouverne la théocratie est toujours un peuple arriéré. » Il faut que Sarrio « se réveille de sa léthargie ; » qu'il vive de « la vie intellectuelle et scientifique ; » il faut enfin se mettre « dans le courant des idées modernes, » et, pour cela, il n'est qu'un moyen, c'est de fonder un journal politique et littéraire

comme en possède toute ville éclairée. Ce journal portera le titre significatif de *Phare de Sarrio*. Il sera créé au capital de 50 000 fr., représenté par cinquante actions de 1000 fr., pour lesquelles chacun des notables présents est invité à souscrire.

La première partie de ce discours soulève un tonnerre d'applaudissements : la seconde, celle qui a trait à la souscription, est accueillie avec plus de froideur. Sur les cinquante actions émises, quarante et une restent à Belinchon ; il déclare s'en charger, et, ce point important réglé, tout le monde se sent plus à l'aise. Alors commence à se déchaîner le torrent de l'éloquence politique. Un jeune homme, assis dans la galerie, se penche au-dessus de la balustrade et demande la parole. C'est Sinforoso Suarez, le fils du cordonnier Suarez, un des chefs du parti catholique et conservateur à Sarrio. Le vieux Suarez récite le rosaire le soir devant sa porte, entouré des bonnes femmes du quartier. Le jeune Suarez, phénix de l'école primaire dans son enfance, a trouvé chez les propriétaires des environs des patrons qui l'ont mis d'abord au séminaire, puis, comme sa vocation ne se déclarait pas, à l'école de droit, où il a pris ses degrés. Le voilà avocat et, dans l'ordre laïque, un rempart de l'église. Aussi le discours d'Alvaro Peña, plein d'allusions désobligeantes pour le clergé, a-t-il soulevé la bile de Sinforoso. D'ailleurs, opinion à part, il s'agit pour le jeune avocat, sans causes et sans argent, de se mettre en avant, et il n'a garde de laisser passer l'occasion qui s'en présente.

« — Je demande la parole !

» — Qui est-ce ? qui est-ce ? se demandent les uns aux autres les spectateurs qui sont dans la salle, et les hauts personnages qui occupent la scène.

» — C'est le fils du Perinolo.

» — Qui ?

» — Le fils du Perinolo, — le fils du Perinolo, — le fils du Perinolo : la phrase de bouche en bouche fait le tour du théâtre. On donnait ce surnom au vieux cordonnier qui avait l'honneur d'avoir pour fils ce jeune avocat au teint pâle, à la longue crinière, à la redingote râpée, dont la voix venait de se faire entendre.

» — Qui a demandé la parole ? interrogea gravement le président.

» — Moi, Suarez, Sinforoso Suarez.

» — Monsieur Suarez, vous avez la parole.

Le jeune homme toussa, passa les doigts dans ses cheveux, mit à cheval sur son nez le lorgnon qui pendait sur sa poitrine, se pencha sur la balustrade et commença :

» — Messieurs ! (L'intonation ferme et calme avec laquelle il prononça ce mot, la pause qui suivit, le geste qu'il fit pour raffermir son lorgnon, le regard qu'il promena sur l'assistance, tout imposa le respect et l'attention à l'auditoire.) Messieurs, après le brillant discours que vient de prononcer mon illustre ami, le Señor Don Alvaro Peña, adjudant de notre port (Peña, bien qu'il n'eût point parlé plus de deux fois dans sa vie à Suarez, s'inclina avec reconnaissance), après le brillant discours que vient de prononcer mon illustre ami, l'assemblée ne saurait douter des intentions généreuses et patriotiques qui président à ce *meeting* (le mot, nouveau à leurs oreilles, frappe et charme les assistants). Il n'y a rien en ce monde de plus grand, de plus beau, de plus sublime, que de voir un peuple se réunir pour délibérer sur ses intérêts les plus élevés et les plus chers. Ah ! messieurs, quand j'écoutais tout à l'heure l'orateur qui m'a précédé à la tribune, je croyais être à l'agora d'Athènes ; je me voyais citoyen libre, décidant au milieu d'autres citoyens, libres comme moi, des destinées de ma patrie ; il me semblait entendre la parole ardente et vigoureuse de quelqu'un de ces grands orateurs qui ont illustré le peuple hellène. Car, messieurs, il y a dans l'éloquence de mon honorable ami, le Señor Peña, quelque chose de cette passion entraînante qui a caractérisé jadis l'éloquence de Démosthène, comme aussi des traits marqués de celle de Périclès, l'élégance,

la grâce et la facilité. Ah ! moi aussi, comme mon éminent ami, je désire de toute mon âme que la ville où j'ai vu la lumière du jour s'éveille à la vie du progrès, de la liberté, de la justice. Sarrio ! Sarrio, ma patrie ! que de doux souvenirs ; quelle ineffable joie ce nom seul fait naître en mon âme ! Ici se sont écoulées les heureuses années de mon enfance ! Ici mon cœur a commencé à battre d'émotion pour la première fois ! Ailleurs, j'ai pu peut-être orner mon esprit, fortifier ma raison, mais c'est ici que j'ai connu les joies saintes du foyer, que j'ai nourri mon cœur des purifiantes affections de la famille. Messieurs, je le dis bien haut : quoi qu'il arrive, Sarrio est appelé à de grandes destinées ; il a le droit d'être une des premières villes de la côte cantabre, un emporium d'activité et de richesses ; ainsi l'a voulu la nature, qui l'a doté d'un port excellent ; ainsi le veulent les hautes qualités intellectuelles et morales de ses habitants. »

Suarez continue ainsi pendant une demi-heure ; bravos répétés sur tous les bancs et applaudissements enthousiastes.

Après une pause de quelques secondes, le jeune avocat raffermit ses lunettes et se dispose à reprendre. Le président dit alors :

« — Si le Señor Suarez est fatigué, il peut prendre du repos : je vais donner l'ordre qu'on lui apporte un verre d'eau.

» — Je ne suis pas fatigué, monsieur le président, répond doucement l'orateur.

» — Si ! si ! qu'il se repose, crie la foule. Laissez-le se reposer ! — Qu'on lui apporte un verre d'eau ! — Non ! non ! cela pourrait lui faire mal ! Qu'on y mette un peu d'anis ! Les auditeurs, saisis d'un mouvement subit de tendresse, étaient tous devenus comme autant de mères tendres pour le fils du Perinolo.

» Celui-ci, souriant avec grâce, reprit :

» — La fatigue n'arrive qu'aux nouvelles recrues : ceux qui sont comme moi accoutumés aux luttes de la tribune (il avait quelquefois parlé à l'académie de jurisprudence d'une ville voisine) ne se rendent pas aussi facilement. »

Et pendant une heure encore le jeune avocat continue à débiter ses lieux communs et ses clichés, à la grande joie des habitants de Sarrio, pour qui toutes ces idées banales et rebattues étaient nouvelles. Pendant une heure encore, il trouve moyen de parler pour ne rien dire, en singeant parfaitement l'éloquence. Un cordonnier, concurrent de son père, les coudes appuyés sur la balustrade du paradis, le menton enfoncé dans ses mains, les sourcils en broussaille, la figure rageuse, le regardait d'un air moqueur. Quand il eut supporté un peu de temps la jactance du fils de son rival, il ne put pas souffrir davantage cette farce absurde, et cria d'une voix forte et rauque : « A la porte, cet imbécile ! » L'indignation de l'auditoire fut indescriptible. Tous les yeux se tournèrent vers l'interrupteur avec colère : « Quel est ce malotru ! En prison ! Qu'on mette ce cochon à la porte ! » Le président demanda avec une sévérité terrible : « Sommes-nous dans un pays civilisé ou chez les Hottentots ? » Suarez, un peu pâle, dit d'une voix douce et altérée : « Si l'assemblée le désire, je suis prêt à m'asseoir. » — « Non ! non ! continuez ! continuez ! » (*Applaudissements prolongés.*) L'attitude modeste et tranquille de l'orateur accrut tellement l'indignation du public contre le grossier interrupteur, que celui-ci jugea prudent de s'esquiver. L'avocat fit ensuite une longue excursion dans le champ de l'histoire pour prouver que depuis l'époque de la domination romaine, alors que l'Espagne était divisée en Citérieure et Ultérieure d'abord, en Taragonaise, Bétique et Lusitanie ensuite, jusqu'à nos jours, les habitants de Sarrio avaient toujours montré un génie puissant, infiniment supérieur à celui des habitants de Nieva et autres villes voisines. Une pareille démonstration ne pouvait manquer d'être accueillie

avec les marques de l'approbation la plus vive. Il entra ensuite tout d'un coup dans le domaine de la science du droit, exposant en termes techniques les différents systèmes législatifs qui avaient existé à Sarrio aux différentes époques, et se montra très fort sur Tribonien et Papinien. A un certain moment, il remarqua, avec une modestie propre à lui faire honneur, que rien de ce qu'il venait de dire n'avait au reste une grande valeur scientifique, que tout étudiant de première année en pouvait savoir autant, etc. etc.

Puis, approchant enfin de la péroraison :

« ... S'il est vrai, comme j'ai cru le comprendre, que, grâce à l'initiative patriotique et généreuse d'un personnage hautement respectable de notre cité, l'avènement chez nous du quatrième pouvoir des états modernes est proche ; s'il est vrai que Sarrio doive être bientôt doté d'un journal qui sera l'interprète de toutes les aspirations légitimes, l'arène dans laquelle s'exerceront les intelligences, la sauvegarde de ses plus chers intérêts, la sentinelle avancée qui veillera sur sa tranquillité et son repos, le canal enfin par lequel il sera mis en communication constante avec le monde des idées, félicitons-nous, messieurs, que le sort nous ait fait naître dans cette ville privilégiée, félicitons-nous, et félicitons aussi l'illustre patricien par les efforts duquel va luire sur nous un rayon de cet astre lumineux du XIX[e] siècle qui s'appelle la presse ! »

(Bravo ! bravo ! Tous les regards se tournent vers le président dont le visage resplendit de douceur et de majesté.)

Il y avait cependant un homme dans la salle que le triomphe oratoire de Suarez importunait, c'était le maître d'école. Don Jerómino de la Fuente, habitué à régenter la petite ville, ne pouvait supporter qu'un autre la régentât mieux que lui. Après quelques interruptions malheureuses, dont l'avocat sut tirer de nouveaux succès pour lui-même, il demanda la parole à son tour.

Jerómino de la Fuente commença par faire remarquer

que, voué par sa profession au soin d'allumer le flambeau de la science dans les jeunes esprits, il ne pouvait pas être moins partisan que l'honorable orateur qui l'avait précédé à la tribune (*honorable* tout simplement; c'était un peu sec) du progrès moderne et particulièrement de la presse; aussi son intention était-elle, aussitôt que Sarrio aurait un journal, de s'en servir pour exposer devant le public la solution qu'il croyait avoir trouvée du problème de la trisection de l'angle. Il parla ensuite avec beaucoup d'à-propos sur la physique, la géographie, l'astronomie, expliquant d'une façon claire et brève le double mouvement de rotation et de translation de la terre, la composition de l'air, la formation des nuages et des rosées, le régime des eaux, la raison scientifique des marées; puis il passa à la mécanique céleste, à la loi de l'attraction universelle, expliqua brillamment en passant ce que c'est qu'une ellipse, fit observer, en parlant de la lune, que sa période de révolution autour de la terre diminue sensiblement, ce qui donne lieu de penser que son orbite s'est rétrécie et fait craindre qu'elle n'en vienne à tomber sur notre planète, auquel cas elles se briseraient l'une et l'autre. Sur cette prophétie terrifiante, Don Jerómino s'assit au milieu de l'émotion générale des auditeurs.

Le médecin, Don Rufo, ne pouvait point permettre qu'une pareille fête se passât sans lui, et il s'avança pour parler, non à la balustrade d'une loge, car il étai avec les notables sur la scène, mais au bord de la rampe. C'était un homme de haute taille, maigre, avec une barbe de chèvre et des lunettes d'or. En peu de mots, il déclara sèchement que la pensée n'est qu'une fonction physiologique du cerveau, et l'âme qu'un attribut de la matière; que le plus ou le moins d'intelli-

gence chez tous les êtres animés dépend du poids de la masse cérébrale et du nombre plus ou moins grand de circonvolutions qui y sont décrites. Ce poids, il l'évaluait en moyenne chez l'homme à trois livres ou trois livres et demie. Bien entendu qu'il fallait aussi tenir compte de la quantité de phosphore. Il compara longuement la composition du cerveau chez les mammifères et chez les oiseaux, chez le fœtus, l'enfant et l'adulte. Il se demanda à lui-même quel est le point de l'encéphale où l'on est autorisé à placer le foyer de l'activité intellectuelle, et discuta les diverses opinions des savants à ce sujet. Il parla en détail de la *dure-mère*, des *hémisphères cérébraux*, des *lobes*, etc., et termina en disant que l'ensemble de facultés qu'on appelle l'âme ne sont que les fonctions de la substance grise, que le cerveau sécrète la pensée comme le foie sécrète la bile, et le rein l'urine, etc. Enfin, après avoir épuisé tous les lieux communs du matérialisme, Don Rufo termina en disant qu'aussi longtemps que toutes ces vérités seraient méconnues, l'humanité ne pourrait sortir de l'état de barbarie dans lequel elle gémissait encore.

Comme le vétérinaire Navarro n'avait jamais entendu être, en quoi que ce fût, moins avancé que le médecin, il voulut parler à son tour. Et, après quelques phrases consacrées à féliciter l'assemblée et lui-même sur le motif qui les avait amenés au *meeting* (aucun orateur ne manqua d'employer ce mot), il exposa des vues très plausibles sur les causes de l'angine du porc, sur son traitement prophylactique, sur la clavelée des moutons, etc. Il parlait difficilement, suait et soufflait pour exprimer sa pensée. Le public, bien qu'il écoutât respectueusement, était impatient d'entendre enfin les déclarations du président, car, depuis les allusions faites par le fils

du Perinolo, et surtout depuis le discours d'Alvaro Peña, on était pressé d'arriver au fait. Pendant que Navarro dissertait doctement sur l'emploi, dans certains cas, du soufre et du foie d'antimoine, une voix, partie du parterre, cria : « Que Don Rosendo parle ! » et, quoique le public protestât par des chut ! énergiques contre la grossière interruption, il était évident que l'interrupteur venait d'exprimer le sentiment général. Navarro se rassit bientôt, et le grand homme de Sarrio, le porte-étendard de tous les progrès, le patricien illustre Don Rosendo Belinchon éleva au-dessus du niveau de la table son buste majestueux.

— Chut ! chut ! Ecoutez ! écoutez ! Attention ! attention, messieurs !

Ces cris partirent de tous les points de la salle. Comme tous les hommes profonds, Don Rosendo écrivait mieux qu'il ne parlait. Cependant, sa parole reposée avait un cachet de grandeur qu'on eût cherché en vain chez tous les orateurs qui l'avaient précédé.

« Messieurs (*pause*), je remercie (*pause*) toutes les personnes (*pause*) qui ont bien voulu (*pause*) se rendre ce soir (*pause*) à la réunion que j'ai eu l'honneur de convoquer (*pause beaucoup plus longue que les autres*). J'éprouve une véritable satisfaction (*pause*) à voir réunies ici (*pause*) toutes les personnes distinguées de cette ville, et toutes celles qui, pour une raison ou pour une autre, ont leur mérite et leur valeur. »

(*Bravo! bravo ! très bien! très bien !*)

Après cet exorde si favorablement accueilli, l'orateur exprima sa conviction que ce qui manquait à la ville de Sarrio, c'était « de s'élever davantage dans l'ordre intellectuel, » et il ajouta que c'était pour y parvenir qu'il avait cru devoir convoquer ce meeting. (*Applaudissements prolongés.*) Il se sentait indigne et incapable de

coopérer à cette œuvre ; ses mérites personnels étaient bien insuffisants. (*Non! non! Applaudissements.*) Mais il comptait, il croyait du moins pouvoir compter sur le puissant concours de tant d'hommes de cœur, d'intelligence et de dévouement, que Sarrio renfermait dans son sein. (*Marques d'approbation*). Le moyen, selon lui, le plus efficace pour élever le niveau moral de Sarrio, c'était celui qu'avait indiqué en commençant son digne ami Don Alvaro Peña, le brave adjudant de ce port, la création d'un organe de ses intérêts politiques, moraux et matériels. Donc, dans un temps peu éloigné, au mois d'août peut-être (*attention! écoutez! écoutez!*), la ville de Sarrio possèderait un journal bi-hebdomadaire. (*Applaudissements frénétiques; les auditeurs lancent leurs chapeaux sur la scène.*)

« Mon humble plume, ma modeste fortune, mes forces tout entières appartiennent à la ville de Sarrio. Le nouveau journal a une grande mission à remplir. Cette mission consiste à introduire les réformes, à amener les progrès dont le besoin se fait sentir. Ces progrès et ces réformes sont depuis longtemps désirés, et leur nécessité s'impose. Le marché couvert, la route carrossable à Rodillero, l'abattoir... »

Gabino Maza, qui depuis le commencement de la soirée avait écouté avec un dédain marqué les orateurs qui s'étaient succédé, qui avait eu cent fois envie de leur crier : « Animaux ! imbéciles ! » et à qui toutes ces « paillasseries, » comme il disait, soulevaient fortement la bile, en entendant parler de l'abattoir, ne put se contenir davantage. Il se leva brusquement de son siège, enjamba les bancs du parterre, et s'approchant le plus possible de la scène, cria d'une voix forte : « On ne joue pas franc jeu ici ! » Puis il sortit, avec un air de mépris et de dédain.

Nous ne savons comme cela se fait. Mais il est certain que dans toute assemblée délibérante se glisse toujours un vague soupçon qu'il y a sous roche quelque mystère. Donnez un corps, une expression nette à ce sentiment presque inconscient de méfiance, et vous êtes sûr de produire un effet désastreux. Don Gabino savait que Belinchon tenait beaucoup à ce que le nouvel abattoir s'élevât dans un certain quartier où il était propriétaire de vieilles maisons qu'il faudrait exproprier, et toute la ville pouvait s'en rendre compte aussi bien que Gabino ; mais personne n'y avait songé. Don Rosendo pâlit, se tut. Un fort murmure parcourut la salle. Quelques-uns crièrent : « A la porte l'interrupteur ! » Mais presque tout le monde resta silencieux, incertain. Don Rosendo reprit d'une voix sourde :

« — Messieurs, si, par ces paroles, l'interrupteur a entendu qu'en convoquant cette réunion j'ai eu quelque motif inavouable, je suis prêt à me retirer.

» — Non ! non ! continuez ! Vive le président ! »

Toutefois, en dépit de ces encouragements forcés, le mal était fait et tout eût été perdu, si quelqu'un n'eût soufflé à voix basse à l'oreille de son voisin que l'interrupteur était un habitant de Nieva. Celui-ci versa la révélation dans l'oreille d'un autre, et ainsi de suite ; de sorte que toute la salle, qui pourtant avait vu Gabino Maza se lever et marcher vers la scène, fut bientôt convaincue que ce n'était pas lui qui avait jeté le cri accusateur ; on s'expliqua alors l'incident par la jalousie que la gloire naissante de Sarrio suscitait dans l'âme envieuse de l'enfant d'une ville rivale. Un cri formidable de *Mort à Nieva ! Vive Sarrio !* s'éleva de toutes parts. Le calme étant revenu, Don Rosendo reprit noblement son allocution, déclara avec franchise que dans

sa pensée l'abattoir devait être élevé dans l'Escombrera, et il leva la séance, au milieu de l'émotion générale.

Ce petit récit, que nous avons présenté en raccourci, donne au lecteur une idée suffisante du caractère tout satirique de ce charmant roman. Nous voyons dans la suite à l'œuvre la rédaction du *Phare de Sarrio ;* nous lisons dans ce journal les élucubrations plates et niaises de Don Rosendo ; les déclamations ampoulées de Suarez ; les articles scientifiques idiots de Don Rufo ; les clichés d'Alvaro Peña ; des vers ridicules de poètes du cru ; des polémiques de clocher avec les journaux des villes voisines ; des articles politiques faits dans la mansarde de pauvres diables qui dévident leur propre cocon, le tout aussi vide, aussi creux, aussi absolument stupide que tous les discours que nous venons d'entendre. Au bout de quelques mois, l'heureuse et paisible petite ville, grâce aux excitations incessantes du journalisme, devient un foyer de haine et d'agitation ; les amis ont l'air de ne plus se connaître, tant ils comprennent que les conversations les plus simples peuvent dégénérer en discussions acerbes ; le cercle de la Marine, qui autrefois réunissait tous les habitants notables, se divise ; Don Gabino Maza se retire avec sa troupe sur le mont Aventin ; il fonde un autre cercle, et bientôt après, un autre journal. Alors les passions se déchaînent ; il y a jusqu'à des rencontres armées dans les rues, où les deux partis combattent à l'aide des cannes et des parapluies. Des scènes du plus haut comique se succèdent. Enfin Rosendo Belinchon s'avise un jour de cette vérité « qu'un journaliste qui ne sait pas tirer le pistolet et l'épée, est comme un danseur qui ne saurait pas jouer des castagnettes. » Tout ce qui fait la grâce et le brio lui manque.

Aussitôt il écrit à Paris pour qu'on lui envoie un maître d'armes. On lui expédie, moyennant 2000 francs par an et « le droit de donner des leçons en ville, » un jeune escogriffe qui rappelle celui de M. Jourdain. La clause fatale est grosse de conséquences désastreuses. D'abord, quand les gens de Sarrio virent arriver le maître d'armes, M. Lemaire, et remarquèrent que Don Rosendo ne sortait plus qu'escorté de cet effrayant personnage, ils ressentirent un sentiment de crainte vague. Leur première pensée fut que Belinchon voulait tuer quelqu'un. Mais ils s'y accoutumèrent, et bientôt, prendre des leçons d'escrime devint la mode générale. Alors finit l'âge d'or des combats de parapluie ! Aussitôt que tous ces braves gens savent ou croient savoir tirer, les duels, incessamment suscités par les journaux, pleuvent à Sarrio drus comme grêle. Quand nous disons les duels, nous voulons dire les provocations en duel ; car « l'honneur est satisfait » à bon marché et l'on répand dans ces « affaires d'honneur » plus d'encre que de sang. Mais ce n'est pas seulement à Sarrio qu'on se défie ; il y a aussi les journalistes de Lancio ; il y a ceux de Nieva ; et l'on se rencontre à mi-route, et l'on se bat, — ou plutôt on dresse des procès-verbaux, — dans toute la province. Pendant ce temps, ces bons bourgeois négligent leurs affaires privées, — absolument comme Don Quichotte les siennes, — sans que les affaires publiques en aillent mieux pour cela ; et quand enfin le désordre des esprits est à son comble, un grand seigneur à moitié ruiné vient passer un hiver à Sarrio pour se faire élire à l'assemblée des Cortès, en exploitant le journal, la bourse et la vanité de Don Rosendo. Il était impossible de rajeunir et moderniser mieux que ne l'a fait M. Palacio Valdès

deux types à la fois, celui du bourgeois gentilhomme et celui du chevalier de la Manche, réunis l'un et l'autre dans le personnage de Belinchon; de mieux suivre la parodie de la presse; celle du patriotisme, de l'éloquence, de l'honneur, du talent, des vertus civiques; et de fondre plus heureusement le tout dans une immense et vaniteuse niaiserie. Le *Cuarto Poder* est tué à Sarrio, comme il devrait l'être en beaucoup d'autres lieux, par le ridicule.

II

Nous avons insisté longtemps sur l'œuvre nouvelle de M. Valdès, parce qu'elle nous semble être, dans l'ordre du roman, une des plus importantes et des plus réussies de l'année. Il y a pourtant celle de M. Perez Galdós, qui ne lui cède à aucun égard. C'est même une étude plus vaste, en ce sens qu'elle n'est pas, comme l'excellente satire de M. Valdès, uniquement humoristique. Le grand romancier y a mis sa force et son art, son expérience des choses du monde, la maëstria que donne au talent l'habitude du succès. *Fortunato y Jacinto* est comme le sommaire et l'épilogue de son œuvre. C'est l'histoire d'un homme et d'une femme mariés, par conséquent l'histoire de presque tout le monde; et l'on sait que, dans le roman, les situations générales sont toujours les meilleures.

Un écrivain espagnol, encore peu connu et qui réside, croyons-nous, en France, M. Joseph Pin y Soler, a publié cette année et l'année précédente plusieurs romans très agréables. *La Familia dels Garrigas* est une curieuse étude de mœurs catalanes. Malheureusement pour beaucoup de lecteurs (quoique heureusement pour beau-

coup d'autres) le livre est écrit dans cette vive langue catalane qui est la langue d'oc de l'Espagne. Cela le rend, pour quelques-uns, d'intelligence difficile ; mais, d'un autre côté, cela rehausse son prix, parce que les peintures de mœurs ne sont vraiment bonnes que lorsqu'elles sont faites avec les couleurs du cru. Un autre écrivain espagnol, — celui-là appartenant aux colonies, — M. Ramon Meza a imprimé et publié à la Havane *Flores y Calabazas*, — Fleurs et calebasses, — et un gracieux petit roman intitulé *Carmela* [1]. L'œuvre est délicate, et à la mode d'il y a vingt ans, ce qui pour nous est loin d'être un défaut. Béni soit l'éloignement qui a préservé le romancier cubain de subir d'une façon immédiate l'influence des excès modernes ! Il ne connaîtra du naturalisme que le sédiment fécond que celui-ci aura déposé dans la littérature : il n'en aura pas connu les luttes, les écarts et les gageures. Sa Carmela est agréable à voir des yeux de l'esprit, et nous rappelle notre jeunesse, comme le palmier auquel l'Ecriture compare la femme, et dont l'ombre a abrité celle-ci dans son enfance.

Revenant non à l'Espagne, mais en Espagne, nous avons à signaler une œuvre qui a obtenu les suffrages et les encouragements de l'Académie, *Las Riquezas del Alma* (Les richesses de l'âme), par Doña Angela Grassi. Nous avouons humblement ne l'avoir point lue, mais l'approbation de la docte assemblée qui lui a décerné le prix nous fait supposer qu'à défaut de grands mérites l'ouvrage n'a pas du moins de grandes taches. M. Alonso a donné le second volume de ses *Historias cortesanas*, titre qu'il faut traduire par *Histoires madrilènes* ; M. Sepulveda, *La vie à Madrid*, et M. Moreno, *Les escla-*

[1] *Carmela*, par don Ramon Meza. — Habana, La Propaganda literaria, 1887.

ves de l'amour. Une foule d'autres romans, la plupart inclinant vers le naturalisme, ont défrayé, tant dans la capitale que dans les provinces, les loisirs de ce public littéraire féminin qui grandit et s'accroît tous les jours en Espagne, comme dans les autres pays. On n'en finirait pas si l'on voulait en citer seulement les titres. Sous la rubrique alléchante pour les uns, suspecte pour les autres, de bibliothèque du demi-monde, MM. Rocaberti, Armenteros, Zahonero, Vidal, ont donné des ouvrages qui, au lieu d'aller à la clientèle dont ils portaient l'enseigne, ont été lus et goûtés de la plus haute société madrilène. Doña Emilia Pardo Bazan, l'excellente romancière qui a été en Espagne l'importatrice du genre naturaliste et qui y est restée chef d'école, n'a rien publié que nous sachions pendant l'année 1887.

Pour nous en consoler, Clarin (M. Leopoldo Alas), dont nous avons l'année dernière étudié à cette même place le beau talent dans son roman de *La Regenta*, a donné dans *Nueva Campaña*, — une nouvelle campagne, — un livre de critique élevée, saine et judicieuse. M. Alas a si glorieusement fait ses preuves lui-même qu'il a doublement le droit de juger les autres. Et avec quelle justice bienveillante il s'acquitte de sa tâche ! Le rôle du critique n'est pas si aisé qu'on pense. Il ne s'agit pas d'affirmer ses préférences ; de rendre des arrêts, fussent-ils même fondés, mais d'exposer les matières qui sont mises en jugement, de les analyser au creuset, de les disséquer au microscope. C'est le meilleur moyen de rendre service au public que de le convier à examiner, à juger avec vous, que de le mettre en état de faire lui-même fonction de critique. On ne se fait pas, en général, une idée nette de cette fonction ; on s'imagine que, parce

que *critique* en grec signifie *juge*, un critique ne peut marcher qu'armé du glaive symbolique. Cette impression rappelle celle de cet enfant que Charles Dickens nous montre dans *Pickwick*, porté sur les bras de sa mère à l'audience du tribunal, et qui fait retentir la salle de ses cris, parce que, dans sa tête enfantine, un juge était un homme avec lequel on n'avait que le choix entre le gibet ou la prison. On devrait plutôt se souvenir que le prince des critiques a été Aristarque ; et que, par une coïncidence significative, son nom, qui est devenu en matière littéraire synonyme de juge parfait, signifie *très bon prince*. M. Alas paraît s'en être pénétré, avant de tremper sa plume pour écrire *Nueva Campaña*. Car nous ne croyons pas que l'exemple qu'il cite de Gustave Planche, le critique misanthrope, que la fatigue et le dégoût avaient fini par rendre indulgent d'une indulgence égale pour tous, lui soit du tout applicable. M. Alas est jeune, et sa jeunesse n'est pas seulement celle de l'âge, elle est surtout la jeunesse de l'âme ; il ne peut avoir rien de commun avec le vieil atrabilaire. Mais, comme les braves se connaissent en bravoure, homme de talent lui-même, il se connaît en talent.

Aussi cela a-t-il été une vraie fête pour nous qui (nous ne rougissons pas de l'avouer) croyons que la sympathie est une force de pénétration au moins égale à celle de l'antipathie, et que la lumière est ordinairement mieux perçue de l'œil droit que de l'œil gauche, de suivre M. Leopoldo Alas à travers ses études sur les écrivains espagnols contemporains, Alarcon, Valera, Pelayo, Armando Palacio Valdès, et sur ceux qui sont déjà soit passés, comme José Zorilla, dans les rangs des vétérans respectables, soit « hors concours, » comme Juan Valera,

Ramon Campoamor et Nuñez de Arce. Il a su se tenir à égale distance de l'esprit de camaraderie flagorneuse, vers lequel incline quelquefois un peu trop la politesse espagnole, et de l'outrageante insolence d'une certaine école de critique née dans la libre Angleterre. Vers le milieu du siècle, cette école était tombée dans de révoltants excès. Il n'a pas tenu à M. Lockhart de la *Quarterly Review*, ni au *Spectator* de Londres que les plus beaux talents dont s'honore aujourd'hui la littérature anglaise ne fussent étouffés au berceau. En ce temps-là, le critique littéraire n'apparaissait aux auteurs qu'au milieu du sifflement des serpents qui entouraient sa tête, ou sous la forme d'une harpie, salissant leurs pages. La plus grande vengeance que ceux qui produisent des œuvres d'esprit pourraient exercer contre ceux qui les jugent de si haut, ce serait de publier une collection des arrêts absurdes de la critique. Sans doute, l'optimiste est sujet à errer comme le pessimiste ; mais combien moins fâcheuse est son erreur ! Et puis, nous le répétons, par ce temps de suffrage universel, il n'y a plus de « rois de la critique. » Le vrai roi de la critique, c'est le public ; et le travail de l'écrivain, que les circonstances ont investi de la mission de lui faciliter sa tâche, doit se rapprocher davantage du résumé des débats que fait un président impartial que du réquisitoire que lance un procureur passionné.

Nous avons à dessein terminé notre courte revue des romans derniers-nés en Espagne par cette petite digression dans le domaine de la critique littéraire, digression amenée pas le livre de M. Leopoldo Alas, parce que nous avions été heureux de trouver chez le spirituel auteur « la poétique de notre propre poésie. » Nous avions été

heureux de voir que nous n'étions plus seul à comprendre le rôle du critique comme celui d'un rapporteur, plutôt que d'un juge, à une époque où, les lois étant abrogées, les canons mis en doute, ce juge n'aurait plus d'autres canons et d'autres lois à appliquer que ceux de sa fantaisie. Qu'il en propose d'autres, s'il le veut, qu'il cherche à restaurer les anciens, s'il le peut, c'est son droit, cela entre même pour beaucoup dans sa tâche, mais qu'il n'ait pas la prétention absolue de les imposer. En l'absence de code, — et les codes littéraires sont déchirés, leurs feuillets jetés au vent, — il ne saurait plus y avoir de *juges* proprement dits, il n'y a plus que des guides, des conseillers, des penseurs, et, pour emprunter une comparaison à la pratique du laboratoire scientifique, — ce laboratoire qui est aujourd'hui l'archétype de tous les autres, — des *préparateurs*.

E. Rios.

LES GRANDS MAGASINS

ET LE PETIT COMMERCE

Parmi les millions de visiteurs de tous pays et de toutes langues qui ont afflué sur les bords de la Seine pour visiter les expositions grandioses installées successivement à Paris depuis 1855, l'attention d'un grand nombre avait été attirée par la réputation croissante des magasins du *Bon Marché*, à la rue du Bac, et, en admirant les facilités particulières qu'ils y rencontraient pour l'acquisition des objets divers dont ils avaient besoin, ils avaient été étonnés d'y trouver une organisation commerciale d'un genre tout nouveau. A la fin de 1887, cette attention s'est réveillée, et les regards de toute l'Europe se sont tournés vers cet établissement commercial, à la suite d'un événement cependant tout privé, la mort de sa propriétaire, Mme veuve Boucicaut, dont le testament a fait grand bruit.

Ce qui explique le vif intérêt qui s'est ainsi porté sur les magasins du *Bon Marché,* sur Mme Boucicaut et sur son testament, c'est que ces trois éléments n'en représentent pour ainsi dire qu'un seul, qui a exercé et exerce

encore une influence considérable sur la vie commerciale et industrielle de notre époque, et qu'il est intéressant d'étudier de près. Cet élément est ce qu'on appelle communément les *grands magasins*.

La création de ce genre d'établissements est de date relativement récente, et leur développement s'est accompli à peu près parallèlement à celui des chemins de fer, qui ont été, grâce à la foule des voyageurs qu'ils amènent dans les grands centres, une de leurs principales sources de prospérité, et avec lesquels ils ont, du reste, une certaine analogie d'influence.

De même que les chemins de fer ont anéanti les diligences sur les lignes où ils se sont établis et qu'ils répandent dans les campagnes l'influence des villes, de même aussi les grands magasins de nouveautés tendent à écraser autour d'eux et à leur profit tout commerce qui vit de la toilette de l'homme et surtout de la femme ; ils ont en outre vulgarisé l'élégance en la rendant accessible aux bourses les plus légères, aux campagnards aussi bien qu'aux citadins. C'est ainsi que les étoffes de soie, inconnues à la bourgeoisie d'autrefois, se trouvent aujourd'hui dans les ménages les plus modestes, et que, dans les campagnes, le paysan a remplacé la blouse brodée du dimanche par un veston confectionné, qu'on lui livre presque au même prix.

I

L'histoire des grands magasins de Paris est curieuse à étudier. Des premiers qui commencèrent à rechercher la faveur du public, et qui s'appelaient les *Villes de France*, la *Ville de Paris*, le *Pauvre Diable*, le *Coin de Rue*, le *Petit Saint-Thomas*, plusieurs ont disparu,

tandis que les autres semblent être restés stationnaires, se préoccupant plutôt de la solidité de leur clientèle que de son étendue.

Or, il se trouvait en 1852, au *Petit Saint-Thomas*, un chef de comptoir, nommé Aristide Boucicaut, âgé de quarante-deux ans et marié à une simple giletière, Marguerite Guérin. Cet employé, acheteur de premier ordre, vendeur habile et brillant, se sentait fait pour diriger et faire prospérer lui-même un commerce ; aussi s'associa-t-il, grâce aux quelques économies qu'il avait réunies, avec un nommé Vidau, qui possédait, au coin de la rue de Sèvres et de la rue du Bac, une toute petite boutique à l'enseigne du *Bon Marché*. Il ne se débitait dans ce chétif local que de la mercerie, de la rouennerie et quelques nouveautés.

Boucicaut, qui était doué pour le commerce d'une façon tout à fait supérieure, adjoignit à la petite boutique une autre branche d'affaires, la « fantaisie ; » il se contenta d'un bénéfice fort minime, en s'efforçant de ne vendre que des objets de première qualité ; il encouragea ses employés en les traitant fort bien, et réussit par sa prévenance et son activité à se créer une nombreuse clientèle, malgré la distance qui séparait sa maison du Paris fashionable. Au bout d'un an, le chiffre d'affaires du minuscule *Bon Marché* était arrivé déjà à 450 000 fr., et à chaque saison il fallut agrandir le magasin. Les progrès furent si rapides qu'après plusieurs achats de terrain successifs, M. Boucicaut put poser, en 1869, la première pierre du colossal édifice qui constitue actuellement le *Bon Marché*. Aujourd'hui, celui-ci compte environ 3500 employés, fait annuellement pour 120 millions d'affaires, et occupe en plein Paris un espace de 10 000 mètres carrés.

A la même époque à peu près où Boucicaut sortait du *Petit Saint-Thomas* pour prendre en mains et faire prospérer le *Bon Marché*, MM. Hériot et Chauchard, qui étaient acheteurs tous deux aux *Villes de France*, s'associaient pour fonder, avec une commandite des MM. Pereire, les *Magasins du Louvre*. Hériot, qui prit bientôt la tête de la maison, grâce à ses étonnantes facultés en affaires, est mort à la peine, après avoir organisé le magnifique établissement du *Louvre* actuel, laissant à M. Chauchard une maison inébranlable et à son frère, le commandant Hériot, une fortune considérable. C'est celui-ci qui aujourd'hui dirige les *Magasins du Louvre*.

Le point de départ de M. Jaluzot, le propriétaire du splendide établissement du *Printemps*, qui partage avec le *Louvre* et le *Bon Marché* la clientèle d'une partie de l'Europe, se rapproche beaucoup de celui de M. Boucicaut, dont il fut d'ailleurs l'employé le plus apprécié pendant cinq ans. M. Jaluzot débuta aux *Villes de France ;* puis, voyant ce magasin péricliter, et n'ayant pas confiance en son avenir, il alla frapper à la porte du *Bon Marché*, sûr d'avance de son succès. Il y entra à 1500 francs par an, plus un minime intérêt ; il en gagnait 20 000 environ lorsque, cinq ans plus tard, il se sépara de Boucicaut pour aller fonder, non loin de la gare Saint-Lazare, les magasins du *Printemps*.

Ce ne fut pas sans grandes peines qu'il arriva au niveau de ses aînés. Il commença par n'avoir que le rez-de-chaussée de la maison ; l'année suivante, il prit l'entresol, puis le premier, le second, le troisième, enfin toute la maison. Il marcha à pas de géant, sans être arrêté même par l'incendie, et aujourd'hui c'est un superbe bâtiment, au centre du boulevard Haussmann, qui

constitue le *Printemps*, et qui montre une fois de plus quelle peut être la fortune de ce genre d'établissements entre les mains d'un homme intelligent, actif, ayant de l'initiative et de l'audace.

Pour se rendre bien compte des résultats auxquels ont pu arriver les créateurs de ce qu'on nomme les *grands magasins*, et de l'organisation puissante qui est l'essence de ces gigantesques établissements, il ne suffit pas de lire certains romans naturalistes, qui en donnent des descriptions plus ou moins accommodées aux besoins de leur œuvre et au désir de produire de l'effet ; il faut entrer dans le vif de cette organisation elle-même, et en étudier pour ainsi dire le squelette.

Pour ce faire, nous ne pouvons mieux nous adresser qu'au *Bon Marché*, puisqu'il a été le premier du genre et le type sur lequel les établissements analogues se sont formés.

Les employés des magasins de nouveautés formaient à Paris, il y a quarante ans encore, une sorte de caste de parias. Jeunes et intelligents pour la plupart, ils étaient exploités par des chefs impitoyables ; travaillant sans trêve ni relâche pendant de longues semaines, puis consacrant à des plaisirs bruyants et excessifs leurs trop rares moments de loisirs, ils étaient considérés en dehors de leurs établissements comme un élément de désordre, tandis qu'au dedans ils étaient traités comme une troupe de mercenaires.

C'est dans la transformation de cet état de choses vicieux qu'Aristide Boucicaut crut voir l'avenir de son entreprise et la source d'une fortune, et c'est là-dessus en effet qu'il basa le développement de son petit magasin du *Bon Marché*. Il diminua les heures de travail de ses employés, et ferma régulièrement ses devantures

à midi tous les dimanches et jours fériés, tandis qu'à cette époque les magasins de nouveautés restaient ouverts jusqu'à minuit et ne chômaient le dimanche que depuis quatre ou six heures du soir.

Il était aussi d'usage, dans cette spécialité, de nourrir les commis : le patron s'arrangeait avec un cuisinier chargé de fournir au rabais, à tant par tête, un semblant de repas, qu'il avait tout intérêt à donner insuffisant, puisqu'on lui laissait la faculté de vendre des suppléments aux employés peu satisfaits de leur portion. Le fondateur du *Bon Marché* voulut nourrir lui-même ses employés, et installa un économat ; il exigea que la nourriture fût donnée à discrétion, sans vente de suppléments, et qu'elle fût saine et bien préparée. Souvent il venait à l'improviste s'asseoir à l'une ou l'autre des nombreuses tables de son personnel et y déjeuner ou dîner, pour juger par lui-même de la façon dont s'exécutaient ses ordres. Il ne trouvait aucun détail indifférent, persuadé qu'il était que la bonne marche des affaires se trouve activée lorsque le contentement et le bien-être stimulent le zèle et la bonne humeur des employés vis-à-vis du public.

M. Boucicaut augmenta les appointements et, en outre, attribua à chaque employé un petit intérêt, d'abord dans sa vente individuelle, puis ensuite dans l'inventaire général de la maison. Il chercha enfin par tous les moyens à relever le niveau de la corporation d'où il était sorti ; aussi bien, lorsqu'il combina l'édifice grandiose qui fut ouvert aux clients du *Bon Marché* en 1872, édifice admirablement conçu au point de vue de l'exploitation et de la vente, il n'oublia pas d'y ménager les emplacements nécessaires à la mise en œuvre des projets qu'il formait sans cesse pour l'amélioration du sort de ses employés.

Cette construction modèle est tout entière en pierre de taille, en fer et en verre, d'une architecture élégante et d'une décoration intérieure assez sobre pour faire valoir la marchandise étalée, qui doit en être réellement l'ornement et la parure. Les sous-sols contiennent les machines et accessoires servant à produire la lumière électrique, qui éclaire tout le bâtiment, le dépôt des produits arrivant des fabriques, les réserves de marchandises, classées par genres pour les besoins journaliers de chaque comptoir spécial et tout le service de distribution des paquets dans Paris et la banlieue, service qui emploie 60 voitures et 200 chevaux, logés non loin des magasins. C'est aussi dans les sous-sols que se trouvent naturellement les calorifères, les postes où quinze pompiers et trente lampistes et gaziers soignent leur matériel et exercent leur surveillance, les machines à échantillonner, les caves à charbon, les celliers et les chambres de provisions.

Le rez-de-chaussée, le premier et le second étage sont réservés principalement à la vente, en vue de laquelle ils ont été admirablement aménagés, et qui, à certains jours de l'année, dépasse un million de francs ; tout cet argent entre sonnant et trébuchant dans les caisses, puisque toutes les ventes et expéditions se font au comptant.

Mais ces vastes locaux renferment bien des salles qui, pour n'être pas consacrées directement à l'écoulement de la marchandise, le sont indirectement, par le fait qu'elles attirent et retiennent les clients. Ici, c'est un buffet élégamment servi, à l'usage des acheteurs qui désirent se restaurer après un parcours prolongé à travers les magasins, et où aucun argent n'est reçu, sauf dans un tronc destiné aux pauvres. Là, c'est un salon

de lecture contenant des revues et des journaux écrits dans toutes les langues de l'Europe. Là, enfin, c'est une galerie de tableaux, mise gratuitement à la disposition des artistes qui veulent profiter de la clientèle du *Bon Marché* pour exposer et vendre leurs œuvres.

Aux étages supérieurs se trouvent les installations administratives et les bureaux, ainsi que le service des expéditions pour la France et l'étranger ; plusieurs centaines d'employés suffisent tout juste à dépouiller les sept ou huit mille lettres qui arrivent chaque jour au *Bon Marché* de toutes les parties du monde, et à choisir les innombrables échantillons d'articles demandés.

C'est aussi dans les étages supérieurs que se trouvent les cuisines et les salles à manger, afin que les odeurs qui en proviennent et qui tendent toujours à s'élever ne pénètrent pas dans les salles destinées aux clients. Le *Bon Marché* nourrit ses 3500 employés en les répartissant par séries dans cinq salles différentes, où les repas sont envoyés par des économes disposant d'une centaine de cuisiniers et de garçons de salle, sous la surveillance d'une commission prise parmi les employés eux-mêmes. La consommation journalière est d'environ 30 hectolitres de vin, 1800 kilogrammes de pain, 1000 kilogrammes de viande ; les jours où celle-ci est remplacée par de la volaille ou du gibier, il faut, pour suffire à tant de convives, environ 350 poulets ou autant de lièvres.

Au-dessus de ces locaux se trouvent les galeries affectées aux garçons de magasins forcés de coucher dans l'établissement, et pour lesquels sont installés 400 cabinets de toilette-lavabos, entourés de rideaux ; il s'y trouve aussi des salles qui servent aux cours de langues, de musique et d'escrime, donnés le soir gratuitement et très fréquentés par les employés.

En face des magasins, de l'autre côté de la rue, est installé ce qu'on appelle l'*Hôtel Boucicaut*, c'est-à-dire un bâtiment contenant 300 chambres spacieuses, claires et coquettes, pour le logement des demoiselles employées qui n'ont pas leur famille à Paris. Une salle de réunion avec bibliothèque, pianos, jeux, etc., fait suite à ces chambres, tandis que non loin de là, dans un immeuble spécial, situé rue de la Chaise, une installation toute semblable a été faite à l'usage des employés les plus jeunes.

On comprend que cette puissante et savante organisation matérielle a été appuyée sur une organisation administrative également puissante et ingénieuse. Boucicaut avait dès l'origine organisé hiérarchiquement son personnel ; il ne prenait aucun chef ni aucun sous-chef en dehors de sa maison, l'inférieur progressant toujours selon son ancienneté et les services qu'il avait pu rendre à la maison ; les employés les plus haut placés, se trouvant ainsi être en même temps les plus anciens et les plus méritants, devenaient en quelque sorte des associés du patron.

Celui-ci n'était pas tendre pour les fautes commises, et, s'il s'occupait avec sollicitude de ceux qui l'aidaient à accomplir son œuvre, il était sans pitié pour l'employé fautif, surtout lorsqu'il y avait le moindre soupçon de fraude. Aimé d'ailleurs de son personnel, comme le sont souvent ceux qui en sont aussi redoutés, Boucicaut s'occupait sans repos ni trêve de son énorme entreprise et donnait aux siens l'exemple d'une dévorante activité.

Mais il s'usait à la tâche, et il venait à peine de créer chez lui une nouvelle œuvre d'utilité et d'avenir, une Caisse de prévoyance pour son personnel, lorsqu'il mou-

rut, en décembre 1877. Il laissait son entreprise en pleine prospérité sous tous les rapports ; mais son fils unique, déjà gravement malade, ne lui survécut que quelques mois, et ce fut Mme Boucicaut qui dut continuer seule et l'exploitation commerciale et les œuvres philanthropiques commencées de concert avec son regretté mari.

Jusqu'au décès de celui-ci, Mme Boucicaut ne s'était guère occupée des affaires proprement dites du *Bon Marché*, mais elle avait suivi de près le système d'administration de son mari et, en observant scrupuleusement les traditions établies, en s'appuyant sur l'excellent personnel déjà formé, elle eut le bonheur de voir l'entreprise prospérer de plus en plus. Cela lui permit d'étendre toutes les institutions bienfaisantes déjà établies et d'en créer de nouvelles.

Pour mieux marquer l'union qui doit exister entre chefs et employés, elle céda un certain nombre de parts dans la propriété du fonds de commerce aux employés les plus anciens et les plus méritants, sans distinction de grades. Elle développa largement la caisse de prévoyance du *Bon Marché*, si bien qu'en 1886 celle-ci comptait plus de 1000 participants et possédait près de 1 200 000 francs. Enfin, elle fonda une caisse de retraite, à laquelle elle affecta dès l'abord une somme d'un million, pour l'augmenter peu après d'un nouveau don de quatre millions.

Depuis le 8 décembre 1887, date de la mort de cette noble femme, dont les œuvres charitables en dehors de son entreprise sont aussi fort nombreuses, la maison du *Bon Marché* demeure, grâce à sa clairvoyante bonté, plus florissante que jamais, restant la propriété commune des collaborateurs qu'elle avait choisis, et qui,

nourris de ses traditions de travail et de loyauté, sauront la maintenir dans la voie du progrès pour le bien de tous les co-intéressés.

Dans les fastes du passé, les testaments mémorables sont rares : on ne cite guère que ceux de quelques empereurs ou autres grands de la terre. Mais le testament laissé par Mme Boucicaut prendra rang dans l'histoire, comme il a, lors de son apparition, attiré l'attention non seulement de la population parisienne, mais encore de l'Europe entière, dont la presse de toutes langues a rendu hommage au caractère élevé et philantropique de la testatrice.

Ce qu'on a admiré dans ce testament, ce n'est pas spécialement la largeur des vues charitables de cette fille modeste de cultivateurs, de simple ouvrière devenue chef de maison, ni la magnificence de sa générosité ; car il était en quelque sorte naturel que, n'ayant pas d'héritier direct, Mme Boucicaut désirât appliquer après elle sa fortune aux œuvres qui l'avaient intéressée pendant sa vie, et lui donnât une destination bienfaisante. Elle ne faisait que suivre en cela, dans des proportions considérables, l'exemple de beaucoup de bienfaiteurs qui ont fait leurs héritiers d'élection des pauvres et des souffrants, des savants ou des artistes. C'est très beau, c'est très bien, mais, au grand honneur de l'humanité, ce n'est pas exceptionnel.

Ce qui est bien autrement digne de mémoire et ce qui a frappé l'opinion publique dans le testament de cette femme éminente, c'est qu'elle a voulu prouver après sa mort ce qu'elle disait de son vivant, que ses employés étaient ses seuls enfants, et qu'elle a fait participer à son héritage tous ses auxiliaires, depuis le plus important jusqu'au plus humble ; c'est qu'elle a tenu à faire

subsister après elle l'association organisée par ses soins, et qu'elle a su assigner à chacun, en proportion de ses efforts, sa part dans la distribution du bénéfice commun.

Nous n'énumérerons pas tous les legs généreux que M[me] Boucicaut a faits à des œuvres charitables et à différentes églises, même aux églises protestantes et juives, qui lui étaient étrangères ; mais nous citerons rapidement ceux qu'elle a destinés aux employés du *Bon Marché*. Tous ceux dont l'entrée dans la maison remonte d'un jour à trois ans ont reçu une somme de 1000 fr. ; ceux qui y sont restés de trois à six ans ont reçu 3000 francs ; ceux qui y ont passé de six à dix ans en ont reçu 6000 ; enfin, ceux qui sont au *Bon Marché* depuis plus de dix ans ont eu chacun une somme de 10 000 fr., et ils sont près de 1100.

Dans ce testament qui est rempli d'aperçus délicats et de réflexions dignes d'être méditées, des legs sont encore faits aux entrepreneurs qui ont travaillé pour la maison du *Bon Marché* et à tous leurs ouvriers, aux professeurs qui donnent aux employés les cours gratuits de langues, de musique, d'escrime, etc. Enfin, la belle propriété que M[me] Boucicaut possédait à Fontenay-aux-Roses, près Paris, est laissée à la maison du *Bon Marché* « pour l'agrément et l'utilité de ses employés et de leurs familles. »

Ne semble-t-il pas que, par son testament, comme son mari par sa vie, M[me] Boucicaut ait résolu un des grands points du problème social, et déterminé la base sur laquelle peut s'établir la réconciliation du travail et du capital ? Envisager l'employé non seulement comme l'instrument mais comme l'associé du patron, assurer, en même temps que son présent, la sécurité de son avenir, le lier à tout jamais, par son intérêt même, à la prospé-

rité de l'établissement où il est entré, stimuler ses efforts, son zèle, son initiative, au profit de l'entreprise commune par le sentiment de sa participation personnelle à cette entreprise, faire de lui, en un mot, non plus l'auxiliaire au jour le jour, mais le participant de toujours, voilà la grande idée, le grand œuvre dont les propriétaires du *Bon Marché* ont donné l'exemple et montré les fruits.

Cela dépasse, on doit le reconnaître, les limites d'un acte charitable, pour atteindre la hauteur d'une leçon sociale ; ici ce n'est plus la bienfaisance seule qui est en jeu, c'est l'humanité avec ses aspirations les plus nobles et les plus légitimes.

II

Mais aucune œuvre de l'homme, même parmi les meilleures, n'est parfaite, et s'il y a beaucoup à admirer dans la création et le développement extraordinaire des principales entreprises des grands magasins, et surtout dans celle du *Bon Marché*, qui en est comme le type, la révolution commerciale dont M. et Mme Boucicaut ont été, involontairement il est vrai, les auteurs, n'est pas sans avoir soulevé bien des critiques, causé bien des déboires et fait retentir des plaintes bien amères.

Ces plaintes ne sont certes pas sans fondement, et, après avoir constaté le côté brillant de l'institution des grands magasins dans le plus philanthropique d'entre eux, nous devons jeter les yeux maintenant sur le revers de la médaille, et examiner quelle influence commerciale et industrielle a exercée autour d'elle cette nouvelle institution.

La lutte entre les partisans des grands magasins et leurs adversaires, qui prennent la défense du petit com-

merce, a eu des alternatives d'accalmie et de grande ardeur ; mais on comprendra facilement qu'elle se soit réveillée plus forte, que les passions aient été surexcitées à la suite du testament de Mme Boucicaut, qui faisait toucher au doigt ce qu'ont d'excessif les « magasins colosses. »

Il est évident, en premier lieu, qu'ils ont contribué à faire perdre au travail son stimulant essentiel, la sanction toujours rêvée : travailler à son compte. Quand l'employé a reconnu, devant les accaparements successifs et devant l'afflux des capitaux, qu'il lui sera impossible de s'établir à son tour et de réaliser l'ambition, si légitime, qu'il avait nourrie dès le début de sa carrière d'être un jour son maître, une profonde déception l'a envahi. En sentant son horizon invinciblement borné, en considérant que tous ses efforts, son activité et son intelligence ne pourront le sortir de sa situation actuelle, une sorte de découragement l'a pris et, se contentant de travailler pour le présent, il a moins songé à l'avenir, accusant les grands magasins de l'anéantissement de cet avenir.

De cette situation sont venus souvent et l'insouciance de l'épargne, et l'incapacité de supporter les privations de la vie, et plus de penchant à se laisser aller aux entraînements de l'existence.

L'établissement à son compte, ce n'était pas seulement, en effet, une petite fortune entrevue, c'était aussi en perspective le mariage, les enfants, la prospérité du foyer et les joies domestiques. Mais concevez donc aujourd'hui ce programme derrière un comptoir et bercez-vous de l'espoir de le réaliser : vous referiez le rêve de Perrette !

Le temps n'est plus où la fille du patron était presque

la fiancée désignée de l'employé modèle, où le fonds de commerce était la dot qu'il obtenait un jour à force de travail et de bonne conduite.

Dans les grands magasins, et même souvent en dehors d'eux, mais sous leur influence, le patron est une sorte de gros actionnaire, ignorant les mérites du commis qui lui gagne ses dividendes, et les fonds de commerce représentent de si grosses sommes qu'on les cote à la bourse et non plus sur les contrats de mariage. M. et Mme Boucicaut ont eu le mérite de remédier à cette situation du personnel, autant que cela leur était possible, et avec une philanthropie prévenante et affectueuse; mais il s'en faut, et de beaucoup, que tous les établissements créés sur le modèle du leur aient cherché sérieusement à les imiter. Il n'y règne que trop souvent un esprit de défiance et de jalousie réciproques, envenimé par l'âpreté de la lutte pour le gain, et, d'autre part, aucune mesure n'y est prise pour maintenir entre les employés des deux sexes les règles de la morale et de la bienséance.

En second lieu, mais cette fois au point de vue de la clientèle, on peut considérer comme un inconvénient véritable des grands magasins de nouveautés le bon marché même auquel ils offrent certains produits. En effet, en mettant à la portée de toutes les bourses des objets souvent de pure vanité, tels que parures, rubans et mille autres de ces riens qui flattent la coquetterie naturelle de la femme, ces maisons attirent à elles et absorbent un argent péniblement gagné, à l'atelier ou au bureau, et ils frustrent ainsi le ménage d'une partie de ses ressources.

D'un autre côté, parmi les griefs que font entendre contre les grands magasins la plupart des négociants,

un des plus fondés est certainement celui que ces établissements ne paient pas à l'état ou aux municipalités des patentes et des impôts en rapport avec leur chiffre d'affaires ; ils sont en effet rangés généralement dans la première classe des commerçants, et la taxe d'impôt qui en résulte pour eux est loin, bien loin de représenter ce qu'ils devraient payer, si on les taxait séparément pour chacune des branches de commerce qu'ils exploitent. Une réforme fiscale serait réellement bien désirable sur ce point.

Mais les petits commerçants et ceux qui soutiennent leur cause sont dans l'erreur quand ils avancent que, si les grands magasins font tant de mal autour d'eux, c'est parce qu'ils vendent à perte. On peut leur répondre qu'il n'y a pas d'entreprise industrielle ou commerciale qui puisse résister à un pareil système, pas de capital de réserve qui puisse y suffire longtemps, et ce n'est certes pas en vendant à perte de 1852 à 1887 que Mme Boucicaut a pu réaliser de quoi faire les legs qu'on sait.

Que les grands magasins procèdent de temps en temps à la liquidation de leurs stocks de marchandises défraîchies ou démodées, qu'ils cherchent à écouler, même bien au-dessous de leur prix de revient, ce qu'on appelle dans le commerce les *rossignols*, c'est possible, c'est certain, c'est même inévitable ; tous les négociants le font ou doivent le faire, sous peine de voir leurs locaux encombrés d'articles devenus invendables et dont la valeur sera peut-être totalement perdue pour eux. Seulement, le but que poursuivent les grands magasins dans ces liquidations, c'est, tout en faisant argent de certaines marchandises dépréciées, de faire servir ces écoulements de stocks à leur publicité, et de vendre des coupons d'étoffes ou de dentelles de la même façon qu'ils feraient distribuer des

prospectus. Et cette combinaison est d'autant plus habile que la clientèle, une fois attirée par ces articles, qu'elle sait réellement « sacrifiés, » et trouvant à côté d'eux les attractions d'un buffet, d'un salon de journaux et de tableaux, les séductions de brillants étalages, se laisse tenter et, au lieu de se contenter de l'article sacrifié, en achète aussi d'autres, sur lesquels la maison fait son bénéfice.

On voit bien des gens qui s'étonnent que les grands magasins puissent livrer à des prix très bas, souvent à des prix inférieurs à ceux du petit commerce, des marchandises parfaitement confectionnées ; ils ne peuvent admettre qu'avec leurs énormes frais généraux, il leur soit possible de rester dans les termes d'un commerce loyal. Mais l'observateur un peu attentif se rend très bien compte de ce qui se passe en réalité, parce qu'il voit le mouvement de concentration des produits et de la consommation, et celui d'élimination des intermédiaires, qui s'opèrent aujourd'hui.

Autrefois, l'industriel livrait ses produits à un « marchand en gros, » qui lui-même, par cascades successives, les faisait arriver au marchand dit « de demi-gros, » au « marchand de détail, » et finalement au consommateur. Aujourd'hui, le marchand en gros, et même celui en demi-gros, tendent à disparaître, écrasés qu'ils sont en partie par les grands magasins, mais plus encore par les voyageurs de commerce et les représentants de fabriques, qui ont de grands avantages sur le marchand. N'ayant, en effet, ni magasins ni accumulations de marchandises, ne traitant que sur échantillons et à la commission, ils n'ont presque pas de frais généraux.

Et maintenant est-il étonnant que le directeur d'un

grand magasin puisse obtenir du représentant de fabrique ou du fabricant lui-même tel ou tel article à un prix excessivement bas, lorsqu'il lui en demande mille, dix mille exemplaires ? Il les obtient à un prix si bas qu'en y ajoutant encore pour lui-même un joli bénéfice, le total n'atteindra pas le chiffre que doit payer au fabricant le petit commerçant, qui n'achète que dix ou cinquante articles, et doit ensuite y trouver son bénéfice. Cela doit d'autant moins étonner que, outre qu'il commande en fabrique, le grand magasin, disposant d'un énorme fonds de roulement, par lui-même et parce qu'il vend tout au comptant, peut offrir en espèces le montant de cette commande, et qu'il obtient ainsi de ses fournisseurs un escompte souvent considérable, dont la différence avec le taux de l'intérêt vient s'ajouter à son bénéfice.

Si les grands magasins ont donc contre eux les frais généraux énormes que leur organisation fastueuse entraîne, et les pertes quelquefois considérables auxquelles ils consentent pour écouler leurs stocks de marchandises défraîchies, ils ont pour eux la sécurité de la vente au comptant, l'importance des commandes qu'ils peuvent faire, les avantages de leurs gros capitaux disponibles, et le fait que, embrassant un grand nombre de branches d'affaires, ils peuvent ne pas gagner momentanément sur l'une d'elles, parce qu'ils se rattrapent sur les autres ; enfin, le chiffre colossal de leurs ventes leur permet de ne prélever sur chacune qu'un bénéfice infiniment petit, parce que ce bénéfice, infinitésimal sur l'unité, devient énorme sur l'ensemble, comme on voit dans les mers équatoriales émerger des profondeurs des eaux des récifs gigantesques, qui ne sont composés que d'innombrables animalcules.

III

La perturbation amenée sur le marché par la création des grands magasins est évidente, et elle tend de jour en jour à s'étendre, non seulement en France sous l'influence du *Bon Marché*, du *Louvre* et du *Printemps*, mais en Angleterre, grâce aux établissements Whiteley et autres, en Allemagne, où l'on fonde actuellement, à Berlin et ailleurs, des entreprises analogues, et dans d'autres contrées encore; bien plus, ce système commercial commence à affecter plusieurs branches autres que celles du vêtement et des nouveautés.

Mais il ne suffit pas, pour arrêter cet essor, d'en gémir ou de le maudire, en appelant ces établissements des accapareurs, des pieuvres. Pour se faire une opinion impartiale dans la lutte ouverte, il faut bien se souvenir que la création des grands magasins n'a point été un fait isolé, un phénomène social entièrement nouveau, mais que leurs fondateurs n'ont fait réellement qu'apporter dans le commerce un élément, une transformation du mode de travailler, qui s'étaient déjà manifestés dans l'industrie et dans la banque.

La féodalité commerciale que représentent les grands magasins a deux sœurs aînées : la féodalité industrielle, que représentent par exemple les mines d'Anzin, les usines de Seraing, du Creusot, de Cail et tant d'autres, ainsi que les colossales compagnies de chemins de fer ; puis la féodalité financière, incarnée dans ces grandioses institutions qui ont nom le *Crédit foncier*, la *Société générale*, le *Crédit Lyonnais*, etc., etc. Mais ces diverses féodalités, qui ne sont au fond que des manifestations nouvelles et variées de l'activité

et du génie de l'homme, ne se sont nullement imposées par la force, comme l'avait fait la féodalité du moyen âge, à laquelle on veut à tort les comparer ; elles n'ont dû leurs succès qu'aux services qu'elles ont rendus.

Qu'on pense à ce que serait notre époque sans l'œuvre qu'ont exécutée les sociétés par actions. Ce ne sont pas des particuliers isolés, même les plus riches et les plus énergiques, ni les gouvernements eux-mêmes, qui auraient osé et pu se lancer dans ces grandes entreprises de constructions de chemins de fer, de percements de tunnels et de canaux qui ont transformé l'existence moderne. Dans l'industrie et dans la banque, les sociétés par actions ont joué le même rôle que jouent dans le commerce les grands magasins, et, si leur marche envahissante a rendu d'immenses services, elle a aussi foulé et écrasé bien des initiatives, immolé bien des carrières et bien des intérêts individuels.

Mais aucune grande transformation économique ne peut s'effectuer sans laisser des ruines derrière elle ; et si, d'une part, dans le domaine commercial, les grands bazars font une concurrence ruineuse au petit commerce, d'autre part, dans le domaine industriel, la concentration du capital a mis en opposition, dans certaines contrées, des populations entières d'ouvriers et un petit nombre de bailleurs d'ouvrage, dont elles sont souvent obligées d'accepter les conditions, sous peine de perdre leur gagne-pain.

Il n'est pas possible de lutter contre le mouvement de notre époque, contre la transformation des conditions du commerce et de l'industrie ; mais il faut chercher à en tirer le meilleur parti possible. Pour cela il faut reconnaître que ce qui fait le malheur de la situation actuelle, c'est que la concentration du grand capital in-

dustriel et commercial n'ait pas été, dès son origine, accompagnée d'un mouvement analogue et comme parallèle de concentration du travail et de la petite épargne, et il faut aujourd'hui chercher à opérer cette concentration.

Il restera toujours, cela est évident, dans chaque ville et dans chaque bourgade, de petits commerçants, de petits magasins, modestes comme un feu de veuve, et réchauffant trois ou quatre braves gens engourdis. Mais il se fait heureusement dans le monde du petit commerce, comme dans le monde des ouvriers, un travail fort intéressant, et dont les proportions grandissent de jour en jour : c'est celui de l'association, qui oppose à la grande industrie et au grand commerce la puissance qu'offre un faisceau de petites forces réunies.

En France, le *Bon Marché* a donné lui-même l'exemple de ce que peut un pareil faisceau, car, depuis plus de dix ans qu'Aristide Boucicaut est décédé, cet établissement fonctionne uniquement par l'association de son personnel ; et ce fonctionnement a donné des résultats financiers splendides.

Un autre faisceau français qui montre la puissance de l'association est celui qui porte ce beau nom : *Les Prévoyants de l'avenir*, et dont l'origine ne remonte qu'à 1880. C'est alors en effet que quelques ouvriers typographes formèrent une sorte de caisse d'épargne commune, où ils mettaient chacun un franc par mois. L'idée fit du chemin et, en 1883 déjà, les Prévoyants étaient 1500 et possédaient 20 000 francs ; au 31 décembre 1887, la société comptait 47 000 membres et avait en caisse 1 270 000 francs.

Actuellement, on voit partout, en France, comme en Belgique, en Suisse, etc., les sociétés coopératives de

consommation grandir et prospérer, et nous citerons seulement pour terminer la *Société coopérative anglaise de marchandises en gros*, la *Wholesale*, qui, fondée en 1864, compte aujourd'hui 600 000 adhérents et possède un capital de 25 millions de francs, avec lequel elle fait pour 137 millions d'affaires par an, tandis que l'institution analogue qui existe en Ecosse en fait pour 50 millions.

Ces exemples et bien d'autres encore, qu'il serait trop long d'énumérer, montrent qu'en se réunissant les petits commerçants et les ouvriers peuvent opposer aux grands magasins dont ils se plaignent d'autres grands magasins, dont ils sont eux-mêmes les propriétaires, les directeurs et les employés. C'est la coopération et la concentration des petites forces et des petits capitaux qui peut et doit seule faire contrepoids à la concentration industrielle, commerciale et financière des grands capitaux.

Ed. Lullin.

LA PENDULE

NOUVELLE

I

Depuis quelque temps il n'était question dans le beau monde florentin que des extravagances de la marquise Adrienne. Par exemple, les jeunes filles sont-elles faites, oui ou non, pour se marier? Que les laides, les pauvres restent longtemps à attendre, cela se conçoit; mais qu'elle, Adrienne de Villareale, elle qui était riche, belle, d'une des plus illustres familles d'Italie, eût attendu ses vingt-six ans pour épouser un homme âgé de quarante-cinq, c'était à n'y rien comprendre. Passe encore si son père ne se fût point inquiété de la caser ou que personne ne l'eût recherchée. Mais le bon prince avait fait en conscience tout ce que peut faire un père habile et prévoyant, et avant d'arriver à ses dix-huit ans, sa fille était demandée en mariage par des jeunes gens aussi nobles et plus riches qu'elle. Elle les refusa tous. Si au moins on avait su pourquoi. Mais rien. Une fois elle parut disposée à se décider et on parla d'un mariage avec un comte de San Salvario, gentilhomme piémontais très élégant, espérance secrète de bien des mères, désir manifeste de bien des filles. Mais voici qu'un soir il vint à l'esprit de ce bienheureux comte de parler de Napoléon et de sa guerre contre Pierre-le-Grand.

— Alexandre ! objecta Adrienne.

— Ah ! oui, Alexandre-le-Grand, reprit bien vite le comte de San Salvario.

— Non, Alexandre tout court, c'est assez...

Et l'autre piqué :

— Grand ou petit, j'ai eu mieux à faire dans ma vie que d'étudier l'histoire de Russie.

— Et celle de Grèce. Les pays schismatiques ne comptent pas.

Et après ces ironies non déguisées le mariage s'en alla à vau l'eau. Cela a-t-il le sens commun de rompre un mariage pareil pour une erreur chronologique ?

Un matin du mois de juillet, tandis que, selon leur habitude, les Villareale passaient l'été à Pausilippe, le prince, en sortant de déjeuner, appela Adrienne, et la baisant au front lui remit un écrin de velours rouge.

— Pour toi, mon Adrinette, c'est mon cadeau.

Adrienne ouvrit l'écrin : il contenait deux admirables perles noires, deux boucles d'oreilles dignes d'une reine. Elle jeta ses bras au cou de son père et lui rendit son baiser avec une grande expansion.

— Dis la vérité, tu croyais que j'avais oublié ? Oublier le 18 juillet, ton anniversaire de naissance ? Jamais ! Il y a des dates qui ne s'oublient pas. Tu es née à cette heure même : midi et un quart. Il me semble que c'était hier. Et pourtant, il n'y a pas moins de vingt-cinq ans. Eh, mon Adrinette, le temps passe... et il faudrait bien que nous eussions une petite explication.

— A votre aise, reprit gaiement Adrienne.

Et, montrant l'écrin...

— Si la conclusion ressemble à l'exorde...

— Eh ! non, non. Il s'agit d'une conversation sérieuse. Ecoute-moi. Tu le vois, ma fille, je n'oublie aucune de nos chères solennités de famille et je veux qu'aujourd'hui ton anniversaire se célèbre dans toutes les règles. Mais, mon Adrinette, il faut aussi songer que c'est le vingt-quatrième que nous célé-



brons. Représente-toi, mon Adrienne, quelle douleur ce sera pour moi quand, un jour, tu t'en iras... il y a de ces déchirements... mais passons, vous autres enfants, vous ne pouvez les imaginer. Je voudrais que tu restasses avec moi toute la vie... Certainement, si tu étais bossue ou sans dot... mais avec ce petit minois... eh, c'est ainsi, il n'y a pas de quoi baisser les yeux, ce n'est pas un jouvenceau qui te le dit, c'est ton père... Et avec un demi-million de dot, et des espérances...

— Mon père !

— Oui, c'est clair, ces espérances ne sont pas les tiennes, mais seront celles de ton mari et de tes enfants, si tu en as. On le sait, il faut mourir, et une fois ou l'autre mon tour viendra. Prions Dieu que ce soit le plus tard possible. Je te le répète, je voudrais que tu vécusses toujours avec moi, mais ton frère a trente ans et il faut qu'il prenne femme. Avant tout, tu le sais, je suis tout cœur, et je ne me résignerais pas à fermer les yeux sans avoir tenu dans mes bras des petits-enfants. Puis, si ton frère ne se marie pas, il continuera à jouer et, s'il continue à jouer, c'est moi qui aurai à chaque instant des soucis. Donc, écoute-moi, tu sais combien nous t'aimons, Guillaume et moi, mais le monde est le monde. Comment veux-tu qu'une femme entre dans cette maison, tandis que tu...

Il s'interrompit. Et Adrienne, les yeux fixés sur ceux de son père ajouta :

— Je comprends. Une belle-sœur est une entrave.

— Voilà...

Et, tandis que la jeune fille continuait à le regarder fixement, le prince reprit :

— Tu as compris, je te le dis les larmes aux yeux, car en somme une belle-fille a beau être la femme de notre propre fils, ce n'est pas le sang de notre sang.

— Et... alors? demanda Adrienne après quelques secondes de silence.

— Et alors... je n'essaie plus de te proposer personne. C'est peine perdue. Mais mon désir est que tu saches que, n'importe le choix que tu pourrais faire, je l'approuve d'avance. Tu ne

peux choisir qu'un homme de bien... et, mon enfant, je te comprends. Crois-tu que je ne voie pas combien, au jour d'aujourd'hui, les jeunes gens valent peu de chose. C'est à en désespérer. Mais d'autre part, quand il n'y a rien de mieux : *lorsqu'on n'a pas ce que l'on aime, il faut aimer ce que l'on a*, disait cette folâtre de Sophie Arnould. Tu étais faite pour rester toujours à mes côtés et devenir mon bâton de vieillesse, mais...

Et se postant devant une glace, il releva ses cheveux et s'écria avec un soupir :

— Elle n'est pas gaie, la vie !

— Mais, mon père...

— Non, non ; ne me réponds rien, mon Adrienne, ne me réponds rien. Je saisis ta pensée au vol. Point de discours pénibles, par charité. J'ai fait mon devoir. Je te l'ai déjà dit, vous autres jeunesses, vous ne le croyez pas, mais ce n'est que trop vrai que la vie n'est pas gaie. Il faut prendre courage, et avec un peu de courage on se traîne, comme moi, que bien que mal jusqu'à la soixantaine. Donc, mon Adrinette, nous nous sommes compris. J'approuve d'avance, j'approuve les yeux fermés, j'approuve sans discussion.

Il se mit à la fenêtre, cria : « Vincenzo, préparez le canot ! » et s'en alla en sifflottant un motif de l'*Africaine*.

II

Adrienne passa la plus grande partie de la soirée sur la terrasse dominant la mer. C'était une soirée enchanteresse, mais que je ne vous décrirai point, parce que, eût-elle été tout autre et le vent d'ouest eût-il agité les vagues et la foudre sillonné là-bas le Vésuve, Adrienne, toute renfermée en elle-même, n'aurait pas senti et pensé différemment. Ses yeux étaient tournés vers le ciel étoilé, mais elle ne le regardait, elle ne le voyait pas.

Quand le marquis Gaudenzi, ancien ami de la maison, qui l'avait connue petite fille, l'aborda lui demandant sur le ton badin d'une vieille intimité :

— Que cherchez-vous donc là-haut?

— Une inspiration, répondit-elle sans sortir de son rêve.

Puis, tout d'un coup, se tournant vers lui :

— Et je l'ai trouvée.

— Tant mieux. Et peut-on savoir ?

— Comment donc !... L'inspiration de vous appeler à mon aide.

— Pour quoi faire?

— Pour trouver un mari.

— Mauvaise inspiration ! Si j'avais de ces habiletés-là, je m'en servirais moi-même pour trouver femme avant d'arriver à ces bienheureux quarante-cinq ans et de sentir peser sur moi le poids un peu lourd du célibat.

— Ah ! une autre inspiration ! Vous êtes un honnête homme?

— Eh ! on fait ce qu'on peut...

— Et moi je suis une bonne fille...

— Pour cela, personne ne le met en doute.

— Donc...

— Donc quoi ?

— Donc il me semble que ma seconde inspiration est une inspiration superbe.

— Je ne comprends pas, reprit le marquis après une minute de silence.

— Oh ! vous comprenez très bien. Vous vous lamentez d'être célibataire : moi, je dois me marier. Impossible que je reste fille, puisque Guillaume est joueur et qu'une belle-sœur est une entrave.

— Comment, comment ?

— Passons. Si je vous disais que j'ai de l'amour pour vous, je dirais un mensonge pour la première fois de ma vie et vous vous mettriez à rire. Je vous dis donc : je n'ai pas d'amour pour vous, mais je suis une bonne fille. Pensez-y.

Elle rentra dans le salon et, s'approchant de son père qui s'y était étendu en lisant son journal, elle lui chuchota à l'oreille :

— J'ai demandé la main du marquis. J'espère qu'il me l'accordera.

Huit jours se passèrent avant qu'Adrienne se décidât à redire un mot au marquis. Lui, stupéfait d'abord, s'était mis peu à peu à caresser doucement ce projet. Il ne s'expliquait pas le mobile d'Adrienne ; il désirait des explications et des éclaircissements. Mais plus il la recherchait et s'acharnait à se ménager un entretien, plus Adrienne l'évitait et parfois même le fuyait ouvertement.

Un soir, ils se rencontrèrent seuls à la porte de l'escalier. Lui descendait pour la chercher dans le jardin, elle montait, craignant qu'il ne s'y trouvât. Prise entre la porte et le mur, Adrienne ne laissa pas au marquis le temps d'ouvrir la bouche.

— J'ai dit, fit-elle. Je ne suis pas une femme éprise, mais je suis une brave enfant. En vérité, je ne saurais dire autre chose.

Et elle alla s'enfermer dans sa chambre.

Le même soir le marquis Gaudenzi demanda au prince la main de sa fille. Le prince lui répondit en l'embrassant et en s'essuyant les yeux :

— S'il est écrit que quelqu'un vienne me la prendre, mieux vaut que ce soit toi qu'un autre.

III

Deux ans plus tard la comtesse Montani écrivait de Florence à une cousine qui habitait Palerme :

« Sais-tu, ma chère Lili, que tu es très, mais très curieuse ? Tu restes un an sans m'écrire, puis en dix lignes que tu m'envoies, tu ne me parles ni de toi ni des tiens, mais tu me défiles un chapelet d'interrogations. Tu mériterais que je ne te répondisse rien. Remercie Dieu de ce qu'il fait un temps horrible et de ce que je dois remplir d'une façon quelconque l'heure de la promenade.

» Passons aux interrogations.

» Première question : Quel a été le carnaval à Florence ?

» Très beau. Tous les soirs des bals ; de petits bals, bien entendu, mais pleins d'entrain, de ceux qui me plaisent, de ceux où l'on ne court pas le risque des présentations. Sur ce



point tu connais depuis longtemps mes opinions et mes goûts.

» J'aime Florence telle qu'elle est aujourd'hui, sans visages nouveaux, la Florence où les prénoms suffisent, où quand on parle de Pierino, de Masino, de Julie, de Bice, d'Euphrosine, on comprend d'emblée de qui il s'agit.

» Seconde question : A quel point en sont les noces de Guillaume Villareale ?

» Au point final. Il y a huit mois qu'il a épousé la Zanhoff. Quand il était garçon, il jouait : maintenant il a laissé les cartes pour les chevaux et ne fait autre chose que conduire. Sa femme, en revanche, ne se laisse point conduire, à ce qu'on dit.

» Troisième question : Ce que fait le ménage Gaudenzi ?

» Adrienne, je crois te l'avoir écrit, a eu un bébé. Elle a voulu le nourrir elle-même, et maintenant il est à la campagne parce que, dit-elle, les enfants ne peuvent croître et prospérer dans l'atmosphère des salons. En hiver, elle va le voir deux fois par semaine, puis, en mai, elle s'installe elle-même à la campagne et au revoir jusqu'à Noël. Quand elle habite Florence, elle reçoit le mercredi. Trois mois durant nous avons persévéré à aller ponctuellement chaque mercredi jusqu'à l'extrémité du Lung'Arno pour la voir. Le portier ôte son chapeau, s'incline comme tout portier bien élevé et répète sérieusement, comme s'il était certain de dire la vérité, tantôt : « Madame est souffrante, » tantôt : « Madame a dû sortir. » Je ne m'y trompe plus, et rien qu'en jetant les yeux sur le calendrier je sais quel est le jour d'absence et le jour de maladie. La marquise va rarement dans le monde et se retire vers onze heures. Bonne nuit ! Tu peux entamer n'importe quelle conversation avec elle sans qu'elle réponde autre chose que oui et non. Tu ne lui tireras jamais de la bouche plus d'un monosyllabe. C'était bien la peine d'apprendre quatre langues pour se taire ensuite dans toutes les quatre !

» Son père dîne chez elle de temps en temps et il raconte qu'il n'y va pas pour le dîner, mais pour la digestion, parce qu'il est bien certain que sa fille ne la troublera pas par des discus-

sions. L'autre soir, comme je lui demandais si Adrienne causait au moins avec son mari, il me répondit que dans le mariage il s'agissait d'agir et non pas de parler. Je ne sais trop ce qu'il a voulu dire. Quant au marquis, c'est le contentement personnifié. A le voir, il paraît rajeuni de dix ans, et lorsqu'il est avec sa femme il la regarde comme s'il la voyait pour la première fois. Jusqu'à présent il a bien raison, car Adrienne est plus belle aujourd'hui que jamais. Les hommes le nient parce qu'ils n'ont rien à espérer, les femmes en conviennent parce qu'elles n'ont rien à craindre. Le marquis, lui aussi, va et vient de la ville à la campagne et de la campagne à la ville. Il s'occupe de grandes cultures très utiles, le moment venu à *Mimi*, qui, élevé de cette façon, deviendra un beau paysan et pourra travailler ses terres.

» Y a-t-il une autre question ? Ah ! oui.

» Quatrième et dernière : Ce qu'il en est de Carlo Sismondi ?

» Depuis bien des mois on ne le voyait plus. Il est apparu pendant le carnaval, complètement changé et sans cet air boudeur habituel qui t'ennuyait si fort à Saint-Moritz. Il a dansé tous les soirs et toujours avec des jeunes filles. Cela fait supposer qu'il se prépare à entrer dans le saint mariage. Hier j'ai entendu dire qu'il va partir pour Madagascar. Que va-t-il faire à Madagascar ? Tu me le demandes ? Lui-même n'en sait rien. C'est un drôle de garçon ! Il n'est jamais bien que là où il n'est pas, et selon mon modeste jugement, je le crois destiné à n'être jamais content. Il a le cœur trop sensible, la cervelle trop détraquée, le goût trop délicat. Comme dit La Fontaine :

Les délicats sont malheureux,
Rien ne saurait les satisfaire.

» Et sur ce reste d'érudition acquise à la Sainte-Annonciation, je te laisse pour aller m'habiller. Votre seigneurie est priée de m'écrire plus souvent et plus longuement.

» Une poignée de main à ton mari, un salut à la Conque d'or, à toi un baiser de tout cœur. »

IV

En ce même jour du mois de mars, à l'heure précise où la comtesse Montani écrivait, la marquise Adrienne était seule dans son petit salon pompadour. Cette pièce ne lui plaisait pas; mais en entrant, jeune mariée, dans le palais Gaudenzi, elle avait tenu à la laisser telle quelle. C'était la mère du marquis qui dans les dernières années de sa vie l'avait organisée ainsi, et en la transformant elle aurait craint de faire de la peine à son mari.

La pendule de porcelaine de Saxe placée sur la cheminée, devant la glace, entre deux candélabres également en vieux Saxe, indiquait quatre heures et trente-sept minutes. Il pleuvait à verse. La marquise avait parcouru à plusieurs reprises le court trajet entre la cheminée et la fenêtre qui donnait sur l'Arno.

Tantôt, le front appuyé aux vitres, elle paraissait suivre du regard les nuages qui, tout proche, couvraient la colline de Montoliveto; tantôt retournant s'asseoir sur un fauteuil, elle tisonnait avec les pincettes le feu flambant dans la cheminée. Comme elle en était à l'une de ces courtes et fréquentes allées et venues, le domestique entra.

— M. l'avocat Sismondi demande si madame la marquise peut le recevoir?

La marquise s'arrêta et, sans répondre, regarda fixement le domestique. Celui-ci, croyant lire un reproche dans ce regard ajouta :

— Je lui ai déjà dit que madame recevait le mercredi, mais...

— Qu'il entre!

Et elle s'assit sur le fauteuil, au coin de la cheminée.

— N'est-ce pas, madame, vous me pardonnez d'avoir insisté? dit en entrant M. Sismondi. Je désirais beaucoup vous voir avant de partir.

— C'est donc vrai? demanda la marquise en lui tendant la main.

— C'est vrai.

Elle lui fit signe de s'asseoir dans le fauteuil placé vis-à-vis du sien, puis :

— Quand partez-vous ?

— Demain matin, je crois. Demain soir, au plus tard.

— Et vous allez à Madagascar ?

— Pas même en rêve ! Qui vous l'a dit ?

— Mon père. Il a dîné chez moi hier soir et il l'avait entendu dire, je ne me souviens plus à qui.

— Je n'ai pu cacher mes préparatifs de voyage et chacun s'est cru en droit de me demander où j'allais. Aux uns, j'ai dit : Je vais à Madagascar ; aux autres, à Nice. Hier soir, chez Mme Sangiacomo, où j'espérais vous rencontrer, j'ai annoncé mon départ pour Londres ; ce matin, de bonne heure, quand Toriani est venu chez moi prendre des informations, je lui ai confié en grand secret que je m'embarque pour les îles Philippines. A vous, à vous seule, je veux dire la vérité. Je vais à Hambourg. On y prépare une expédition pour le pôle nord : j'ai demandé et obtenu d'en faire partie.

— Et comment donc vous est venu tout à coup cet enthousiasme pour la découverte de la mer libre ?

— Mais... il me vient du désir de faire quelque chose.

— Et il est nécessaire pour cela d'aller au pôle ?

— Que voulez-vous que je fasse à Florence ?

— Vous êtes avocat : pourquoi n'exercez-vous pas ? On veut vous nommer député : pourquoi n'acceptez-vous pas ?

— Non, madame, l'exercice du barreau n'est pas mon fait. J'ai peur de la dialectique. Quand on la prend comme une profession, quand on met son amour-propre et son intérêt à vaincre chaque jour la dialectique d'un adversaire, une fois sur dix on recherche la vérité ; les neuf autres fois on se persuade soi-même et l'on persuade les autres de la vérité d'un sophisme. Cela ne me convient pas.

— Alors acceptez la députation.

— Ce serait pire. En politique, une chose est bonne faite par l'un, mauvaise faite par un autre. Et puis je suis trop orgueilleux et trop modeste. Ne le sentez-vous pas ? Dans tous



les pays de l'Europe on déplore la médiocrité des hommes politiques et l'on a raison ; mais la plus grande partie de ces hommes valaient infiniment mieux avant d'entrer dans les parlements. Quiconque se mêle à la foule renonce à faire partie de lui-même et, dans les assemblées, tout individu qui possède en lui quelque chose d'original, d'élevé, de supérieur, doit se résigner à le perdre ou à le cacher. Et puis je manque des qualités nécessaires... je ne suis capable ni de rancunes implacables, ni d'égoïsmes profonds. Je n'ai pas même d'ambition, ou du moins je n'ai pas la manie de commander. D'autant plus que... si c'est vraiment la manie de commander qui entraîne les hommes politiques, je crois que la plupart doivent en rabattre. J'en connais plusieurs : pour commander à un syndic ou à un docteur, ils obéissent journellement à la force du nombre, ils s'inclinent devant des hommes auxquels ils se sentent supérieurs, ils sont forcés de lutter sans cesse contre l'intelligence et la conscience. Non, non, tout cela n'est point mon affaire.

— Très bien. Mais en somme pour ne point aller au tribunal ou à Montecitorio, il n'est pas nécessaire d'aller au pôle.

— Vous me conseillez donc de rester à Florence ?

— Vous n'avez nul besoin de mes conseils. Seulement, il me paraît étrange qu'un homme tel que vous, un homme ayant cent raisons d'être heureux à Florence...

— Ne dites pas de ces choses-là, madame. On n'est jamais heureux pour cent raisons, mais toujours pour une seule. Et puis, heureux... c'est vite dit. Etes-vous heureuse, vous ?

— Moi ? Ai-je à voir quelque chose en tout ceci ?

— Mais oui. Si vous, qui méritez si bien le bonheur, vous ne l'avez pas trouvé, personne n'a le droit de le demander ni de l'obtenir.

— Ecoutez... si vous avez des madrigaux en provision, il est juste que vous les dépensiez pour ne pas les emporter avec vous au pôle ; mais, si vous devez les faire tout exprès, laissez-les courir. Avec moi, c'est peine perdue.

— Pardonnez-moi. Ce n'est pas d'hier que vous me connaissez. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit chez lady Drum-

mond la première fois que je vous ai revue après trois années. J'ai beaucoup de défauts, mais je suis incapable d'une banalité. Je ne fais guère de madrigaux. J'ai connu dans ma vie bien des femmes, aucune...

Il s'interrompit et garda le silence si longtemps que la marquise fut enfin forcée de lui demander :

— Et ainsi?

— Que voulez-vous? Je crains que vous ne m'accusiez encore de faire des madrigaux. Mais, en somme, ce qui est vrai est vrai. J'ai connu beaucoup de femmes, je n'en ai estimé aucune autant que vous, aucune ne m'a paru mériter le profond respect que vous m'inspirez. Ne le voyez-vous pas? A celui-ci je donne à entendre que je vais à Jérusalem, à cet autre que c'est en Egypte, à vous seulement je dis la vérité, toute la vérité. Chez les autres femmes je laisse des cartes de visites, évitant l'occasion de les voir ; chez vous je viens comme en pélerinage, peu d'heures avant de partir, quand je n'ai plus personne à voir, et cela parce que je partirai moins triste si j'emporte dans mon oreille l'écho de votre voix, dans mon cœur le souvenir d'une bonne parole d'adieu et d'un serrement de main.

La marquise étendit le bras, poussa du pouce le bouton de la sonnette, puis, se tournant vers le domestique qui entrait :

— Apportez le thé, dit-elle.

Et, après qu'elle eut, non pas bu, mais avalé d'un trait le thé tout bouillant, elle s'approcha de la fenêtre.

— Moi aussi, dit-elle, je devrais aller porter des cartes de visites, mais il fait un temps si diabolique...

— C'est la première fois que le diable impose une œuvre de charité, car vraiment, madame, c'en serait une de me permettre de rester ici jusqu'à l'heure de votre dîner. Songez que je serai bien des années sans vous revoir, si même je vous revois jamais.

— Restez donc, répondit la marquise en souriant et retournant s'asseoir au coin de la cheminée, mais ne dites point de ces choses-là. Il est entendu que vous allez au bout du monde, mais pourtant une expédition au pôle...

— Oh! l'expédition, je pense, ne durera pas plus d'un an

ou dix-huit mois. Mais il est bien difficile que je revienne à Florence.

— Eh ! que vous a donc fait ce pauvre pays, qui, en somme est votre pays, où vous êtes né, où vous avez grandi, où certes les amis ne vous manquent pas ?

— Le pays ne m'a rien fait, c'est moi qui ai fait ici toutes les sottises qui ont gâté ma vie... et, bien que ce fussent des sottises nécessaires...

— Me taxerez-vous de pédanterie si je vous dis que, selon moi, il n'y a pas de sottises nécessaires ?

— De pédanterie, non, le ciel m'en préserve. Mais je crains que vous ne soyez pas compétente pour juger de certains faits et de certains sentiments.

La marquise branla la tête en signe d'incrédulité. M. Sismondi reprit :

— Ecoutez donc. Dès mon enfance j'eus la passion des voyages ; je voulais être marin, me sentant naturellement porté vers cette carrière qui nous rapproche de la nature et nous tient pendant de longs temps éloignés du monde. Je ne fais pas le misanthrope, vous le savez, je ne hais ni ne méprise mon prochain ; mais je ne suis pas ce qu'on appelle un homme du monde. Mon père, avocat distingué, se mit en tête de faire aussi de moi un avocat. Il était bon, mais rude et impérieux. Je me soumis. Ce fut une sottise. C'est ainsi que je suis devenu inutile aux autres et à moi-même. Mais pouvais-je agir autrement ?

— Voulez-vous m'écouter ? Je n'ai pas connu votre père, mais j'ai ouï dire que c'était un homme de grande expérience et qui vous aimait beaucoup. Il se peut que, contrarié dans ses désirs, votre désobéissance l'eût irrité au premier moment. Mais, si vous lui eussiez ouvert votre cœur, il aurait fini par se rendre ; avec le temps, il aurait béni cette indocilité et joui le tout premier des succès de son fils, car certainement vous auriez eu des succès. Excusez-moi, mais si vous croyez vous être résigné par respect pour la volonté paternelle, vous

vous trompez. Il vous convenait d'éviter un colloque pénible et de vous épargner un mauvais quart d'heure. Voulez-vous mon opinion? Vous n'avez pas commis là une sottise, mais un péché... certainement, il n'y a pas là de quoi écarquiller les yeux. Ce fut un péché de paresse, et les péchés ne sont pas nécessaires, que je sache.

— C'est possible. En tout cas cette première erreur ne fut pas la plus grave... voulez-vous que je continue?

— Je ne veux rien, mais s'il vous plaît de poursuivre, poursuivez.

— Ecoutez donc encore. Un autre désir de mon père, le dernier peut-être, était que je me mariasse. On le sait, les fils uniques doivent prendre femme. Nouvelle aberration, car selon moi, — je ne ris pas, — on vient au monde marié ou célibataire, comme on naît poète. Le mariage rend malheureux beaucoup de gens, non point qu'ils soient mal assortis et que tel homme ne soit point fait pour telle femme ou vice versa, mais le plus souvent parce que soit l'un, soit l'autre, soit tous deux ne sont pas nés avec les dispositions nécessaires à ce genre de vie. Dans mon cas particulier, l'idée de mon père n'était pas malencontreuse : je suis né marié. Je comprends, j'ai longtemps désiré l'intimité sereine du foyer et ces affections qui savent être paisibles parce qu'elles se sentent sûres. Il fallait trouver. Je cherchai donc et, pendant un certain temps, je crus aller au-devant de l'impossible. Que voulez-vous? L'éducation de nos jeunes filles est si fausse, si remplie d'hypocrisie et de sous-entendus, que le mariage devient pour un homme l'acte le plus audacieux de toute sa vie. Un homme peut changer : une jeune fille le doit. Et je cherchais une jeune fille qui n'eût pas besoin de changer, qui gardât sa couleur, comme nous dirions à Florence... qui, ayant vaincu les préjugés de son éducation, regardât le monde sans curiosité et sans peur, connût et pour ainsi dire confessât la réalité de la vie. Je ne sais si je m'explique?

— Oh! vous vous expliquez très bien.

M. Sismondi se tut et ferma les yeux à demi en soupirant comme s'il lui eût été pénible de poursuivre. La marquise tourna vers lui à la dérobée un regard profond et mélancolique, puis, d'une voix que tout autre que M. Sismondi eût trouvée mal affermie, elle demanda :

— Et... alors ?

— Cette jeune fille rêvée, je la trouvai enfin et je lui offris du plus profond de mon cœur une affection si haute, si... Il n'est pas vrai qu'on n'aime qu'une fois ; mais il est vrai qu'une seule fois dans la vie on éprouve une affection qui survit à toutes les autres, et qu'après bien des années on comprend, on sent encore que cette affection était la seule véritablement forte et sincère. Cette jeune fille me parut... non elle ne me parut pas, elle était une femme comme on en rencontre rarement et dont on désespère de trouver la pareille si l'on vient à la perdre. Mais elle était de grande famille et richissime. Avec sa dot elle aurait pu acheter trois fois mon modeste patrimoine. Je n'osai pas... ce fut une grande faute. J'ai laissé entrer dans ma vie un *peut-être* qui me tourmente au delà de toute expression. Cela vous paraîtra étrange, mais si elle m'avait répondu non, je serais plus tranquille aujourd'hui.

Le ciel s'était assombri, la pluie tombait à torrents, la marquise, qui tournait le dos à la fenêtre, enveloppée maintenant dans l'ombre, ajouta :

— Cela non plus ne fut pas une erreur, permettez-moi de vous le dire, monsieur Sismondi. Ce fut une double faute d'orgueil et de peur.

— De peur ?

— De peur. Vous pressentiez la méchanceté du monde et vous n'eûtes pas le courage de la défier. Vous trembliez qu'il ne vous accusât de quelque chose d'abject, et vous n'avez pas su vous armer de ce mépris qui est quelquefois une vertu. Vous ne fûtes pas digne, — pardonnez-moi de vous le dire, — de la femme que vous aimiez. Si elle était vraiment telle que vous la dépeignez, elle n'aurait ni douté de la noblesse de votre affec-

tion, ni soupçonné en vous des mobiles qui ne fussent pas élevés. Certaines natures croient aux mauvaises choses quand elles en ont la preuve, mais elles ne sauraient les soupçonner.

— Oh ! madame, si vous saviez de qui il s'agit !

— Si j'étais une coquette, je ferais semblant de ne pas le savoir pour attendre que vous me le disiez.

— Vous le savez ? murmura M. Sismondi.

— Comment voulez-vous que je ne le sache pas, quand depuis deux mois vous cherchez l'occasion de me le dire et que, depuis une demi-heure vous ne songez qu'à me le faire comprendre ? Du reste, je le sais depuis trois ans.

— Depuis trois ans ? s'écria M. Sismondi ébahi.

— Depuis le jour de notre promenade à Sorrente. Quand nous arrivâmes sur la plage, vous m'aidâtes à descendre en me serrant la main et en me regardant fixement. Que vous dirai-je ? Je ne sais pas pourquoi, mais il ne m'est jamais venu à l'esprit que personne pût se jouer de moi. Moi aussi j'ai commis des péchés d'orgueil ! De vous, d'ailleurs, il ne m'était pas même possible... J'attendis. Quand quinze jours plus tard on me dit que vous aviez disparu de Naples, je compris, et, dès lors, je vous accusai de poltronnerie et d'orgueil.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! murmura M. Sismondi en se couvrant la figure avec les mains.

Puis, après qu'une seconde de recueillement lui eut rendu un peu de courage, il reprit avec une émotion contenue :

— Si vous avez compris alors, vous devez comprendre aussi aujourd'hui. Vous devez comprendre que quiconque vous a aimée ne peut plus vous oublier, qu'une affection comme celle-là suffit à bouleverser toute la vie d'un homme. Mais c'est inutile... je ne sais pas, je ne peux pas parler... Vous qui devinez tout, vous devinerez aussi ce que j'éprouve.

La marquise se leva. Le bras appuyé sur la cheminée, elle resta longtemps silencieuse, les yeux fixés sur les tisons qui crépitaient et envoyaient dans le salon de tremblantes lueurs.

— Donc vous partez demain ? fit-elle.

— Ou demain, ou jamais.

— Demain.

M. Sismondi se leva.

— J'eus donc raison de ne pas oser? demanda-t-il.

Et l'accent, bien plus que les paroles, révélait l'amertume de son âme.

— Vous vous dites incapable de jugements vulgaires... vous le voyez, monsieur, cette conversation ne peut se prolonger. Au reste, je n'ai plus à vous dire qu'une seule chose, une chose qu'aucune loi divine ou humaine ne peut me forcer à taire. J'ai le courage de la dire : avez-vous le courage de l'entendre?

Il ne répondit pas, mais, des yeux, il la supplia de parler. Elle, alors, prenant les mains de M. Sismondi dans les siennes :

— C'était écrit, dit-elle, que je ne devais jamais aimer. Un seul homme m'a paru digne de mon amour, c'était vous. Je crois qu'un seul homme aurait pu me rendre complètement heureuse, c'était vous. Je crois que je n'étais capable de rendre heureux qu'un seul homme, c'était encore vous. Dieu ne l'a pas voulu. Il est inutile de se révolter contre les décrets de la Providence. Et maintenant, adieu. On dit que je suis originale et l'on a raison. En somme, je suis femme et le danger ne me plaît pas.

Elle abandonna les mains de Charles Sismondi et s'adossa au marbre de la cheminée. Lui la regarda un moment, murmura : « Ah! Adrienne, Adrienne! » s'avança vers elle, s'arrêta, puis vaincu dans cette suprême hésitation par une sorte de force aveugle, s'avança encore, comme cherchant à l'embrasser.

La marquise, haussée sur la pointe de ses pieds, se renversa en arrière, étendit les bras en avant pour le repousser et lui dit avec un sourire profondément mélancolique :

— Non, Charles, jamais! Pour demeurer maîtresse de mes regrets, je dois demeurer maîtresse de ma volonté.

Charles Sismondi la regarda encore, baisa rapidement la main qu'Adrienne lui tendait et s'enfuit.

La marquise, en se renversant en arrière, avait heurté la pendule de porcelaine. Le choc, suffisant pour la déplacer, non pour la faire tomber, la laissa en suspens. Quand M. Sismondi fut sorti et que la marquise s'éloigna de la cheminée, elle retomba à sa place, arrêtée sur cinq heures et quarante minutes.

V

Arrêtée à cinq heures et quarante minutes, la pendule du petit salon pompadour resta ainsi pendant plusieurs mois. Un jour, la comtesse Montani, croyant bien faire, étendit la main pour la remettre à l'heure. Mais elle avait à peine touché au verre que la marquise se précipita sur elle et lui saisit le poignet avec une telle force qu'elle y laissa une meurtrissure.

Et la comtesse, dans ses réunions du soir, s'en allait répétant : « Mêlez-vous donc de faire le bien ! Regardez dans quel état je me suis mise pour réparer la pendule de cette extravagante d'Adrienne ! » Et elle montrait à ses amis le cercle bleuâtre de son poignet.

VI

En attendant, le marquis Gaudenzi ne savait que penser. Sa femme n'était plus la même. Sa mélancolie s'était changée en véritable tristesse. Elle ne parlait presque plus, elle ne sortait plus, elle passait des journées entières à feuilleter des atlas. Supposant qu'elle désirait voyager, il lui proposa de partir. Au seul mot de voyage, la marquise lui lança un refus si absolu qu'il n'en avait jamais reçu de pareil, si dur qu'il ne reconnut plus en elle son idole. Il consulta les médecins, mais, bien qu'elle maigrit à vue d'œil, les médecins lui affirmèrent qu'il n'y avait rien à craindre pour la santé et ils conseillèrent les distractions : le marquis haussa les épaules et les congédia. Il fit revenir l'enfant de la campagne ; mais le petit Luc lui-même n'eut pas davantage de succès. Tantôt sa mère impatiente, capricieuse et colère, le tenait éloigné d'elle, tantôt, avec un

repentir affectueux, elle le gardait sur ses genoux pendant des heures.

Et le bon marquis, qui se creusait la cervelle à chercher avec une craintive impatience les raisons de cette métamorphose, n'arrivait à rien.

Un jour la marquise, assise sur son fauteuil habituel au coin de la cheminée, avait étalé sur ses genoux une carte de géographie et placé près d'elle, sur une chaise, un atlas et quelques volumes. Et tantôt elle jetait un coup d'œil à l'un ou à l'autre de ces volumes, tantôt, de son doigt effilé, elle traçait des lignes invisibles sur la carte. Le petit Luc courait çà et là dans le salon en riant, se faisant un jeu de revenir à chaque instant, avec de bruyants éclats de rire, déranger les cartes et les livres. A plusieurs reprises la marquise s'était contentée de les remettre en ordre, mais l'enfant avait pris goût à ce jeu et ni les prières, ni les avertissements ne parvenaient à le faire cesser. A la fin, la marquise lui demanda d'un ton sévère :

— Veux-tu être sage, oui ou non?

— Non, répondit l'enfant.

— Alors je te renvoie.

Et, se levant, elle le prit dans ses bras et s'avança vers la porte.

Le petit Luc, voyant la menace sur le point de s'exécuter, se mit à jeter les hauts cris et à se démener. La marquise, alors, s'approcha de la glace placée sur la cheminée et lui dit :

— Regarde comme tu es laid quand tu es méchant.

Le bambin, en voyant son image reflétée dans le miroir, étendit brusquement les bras en avant et serait tombé si la marquise ne l'eût pressé plus fort contre elle. Mais il avait perdu l'équilibre et ses deux mains s'appuyèrent sur la pendule et la secouèrent.

Quand il les retira, on entendit de nouveau le son doux et régulier du balancier.

La marquise poussa un cri, embrassa et embrassa encore son enfant, puis fondit en larmes. Le marquis, en rentrant pour le

dîner, aperçut les traces de ces larmes. Plus soucieux que jamais, il demanda à sa femme s'il n'y avait aucun remède à ces tristesses et l'assura qu'il donnerait sa vie pour la voir sourire. Elle lui répondit :

— Fais changer l'ameublement du petit salon.

Le marquis pensa rêver, mais il ne perdit point son temps pour satisfaire ce désir. Les canapés recouverts d'étoffes à fleurs, le lustre de Venise disparurent. Ils disparurent aussi, les candélabres et la pendule en porcelaine de Saxe, et, si la tristesse d'Adrienne ne disparut point en même temps, au moins s'atténua-t-elle. Et de cette affaire — qui fut une des plus sérieuses de sa vie — le marquis retira ce précepte, que toutes les femmes ont un grain de folie, à telle preuve que la sienne, qui certainement valait mieux que les autres, s'était tourmentée et l'avait tourmenté plus d'une année pour l'ameublement d'un petit salon.

FERDINAND MARTINI.

CHRONIQUE PARISIENNE

Mon général Boulanger. — De la caricature en France ; aujourd'hui et autrefois. — L'exposition des beaux-arts. — Les exercices du corps et le surmenage. — Travaux historiques récents. — La cuisine française est-elle en décadence ? Cuisine et hygiène. — Livres nouveaux.

Les lectrices de la Revue sont sans doute indignées que leur chroniqueur parisien ne leur ait pas encore parlé de LUI. Cela doit sembler incompréhensible à tous les abonnés non français, car, à en juger par les revues et journaux étrangers, l'Europe se représente les deux millions de Parisiens alignés sur un trottoir, le nez en l'air et regardant passer le général Boulanger. J'ose donc à peine espérer d'être cru lorsque j'affirme n'avoir jamais vu le grand homme, si ce n'est en pain d'épice, dans la devanture de mon voisin l'épicier. Par parenthèse, mon voisin a le flair en politique. Le portrait en question date de bien des mois. Il était là, dans le coin de droite, bien avant que la campagne boulangiste eût commencé, dominant de sa haute taille les tas de pruneaux et les pyramides de conserves, attirant les yeux des passants par son brillant uniforme.

Il a plus de deux pieds de haut. La figure est en pain d'épice naturel, la barbe (c'est le seul trait où la ressemblance laisse à désirer), la barbe et les bottes sont en réglisse, la culotte de peau blanche en sucre. J'ignore avec quelle substance a été colorée la tunique du brave général (à parler franc, je n'aimerais pas à manger son buste) ; toujours est-il que la tunique est bleu indigo et rehaussée de riches broderies couleur de safran. Le héros pose la main sur le pommeau de son épée, et son œil (il n'en a qu'un ; la tête est de profil, bien que le corps soit de face ; il ne faut pas être trop difficile pour les objets d'art en pain d'épice) lance un regard en coulisse du

côté de l'Elysée. J'ai omis de dire que mon voisin l'épicier est aussi voisin de l'Elysée, et c'est même ce qui explique sa conduite révolutionnaire. Il n'a pas la pratique de M. Carnot et il fait des avances au remplaçant possible. A la place de M. Carnot, je lui achèterais au moins son général Boulanger et je le ferais manger à l'office.

Quel dommage que nous n'ayons plus un Gill, ou un Gavarni, pour dessiner les scènes grotesques dont le vrai Boulanger, celui qui n'est malheureusement pas en pain d'épice, donne le spectacle aux badauds parisiens. Il est vrai que la police ne leur aurait pas permis de s'attaquer à cette personne sacrée. Un de leurs successeurs en avait eu l'audace. Son dessin a été confisqué, tandis qu'on laisse exposer et vendre les caricatures sur M. Carnot. Ainsi vont les choses dans les pays où les gouvernements ne gouvernent pas.

— La caricature a toujours été l'art favori d'un grand nombre de Français. Elle est plus facile à comprendre qu'un Raphaël ou un Léonard. D'autre part, c'est un art très national, où nos artistes réussissent admirablement. Sans remonter au déluge, rien de plus curieux et de plus instructif que la guerre à coups de caricatures de 1814 et 1815, entre impérialistes et royalistes. Les personnages de l'empire et ceux de la restauration y passent également, et les plus haut placés sont les plus maltraités.

Presque tout le monde connaît la gravure intitulée : *Le vœu des royalistes ou la seconde entrée triomphante*. Elle représente Louis XVIII revenant à Paris après les cent jours. Le roi, couronné de lauriers, est monté en croupe d'un cosaque, auquel il se cramponne. Au pommeau de la selle sont suspendus des épaulettes françaises, un sac d'argent et une volaille. Le cheval du cosaque foule aux pieds des corps de soldats français.

On peut placer en pendant la caricature représentant Napoléon suspendu à un ballon nommé la *Gloire*. L'empereur a deux ailes. Sur l'une est écrit le mot *Intérêt ;* sur l'autre le mot *Terreur*. D'une main, il fait pleuvoir les dignités et les pensions sur un groupe d'adorateurs qui cherchent à les attraper au vol. De l'autre, il lance l'exil, la prison, les commissions militaires sur un autre groupe aux attitudes mornes et déses-

pérées. Il va de soi que tous les personnages sont des portraits[1].

L'archichancelier Cambacérès, connu, entre autres, par sa gourmandise et son gros ventre, était une des silhouettes les plus familières de la galerie impérialiste. On avait eu l'idée de le représenter par quatre ronds : un énorme rond pour le corps; un petit rond pour la tête et deux autres petits ronds pour les petites jambes, courtes et grosses. L'ensemble se trouva si ressemblant, que les quatre ronds de Cambacérès devinrent courants, comme, plus tard, la poire de Louis-Philippe.

La restauration et la monarchie de juillet virent la brillante génération des Charlet, des Gavarni, des Grandville et des Daumier. On a ouvert récemment à l'école des beaux-arts une exposition de caricatures, où les maîtres que nous venons de nommer occupent la place d'honneur. Le succès de cette exposition est très vif, et confirme ce que nous disions au début du goût des Français pour la caricature. Il nous a semblé pourtant que l'exposition des beaux-arts n'était pas tout ce qu'elle aurait pu être. La caricature politique, qui fut si riche de 1814 à 1852, s'y est faite, nous ne dirons pas pauvre, mais modeste. On aurait pu puiser avec avantage dans la collection du *Charivari*. C'est là qu'on aurait trouvé un assortiment de Louis-Philippe en poire !

Nos pères nous racontaient qu'avant 1848, on apercevait la poire du roi (c'est-à-dire sa tête) crayonnée sur tous les murs. Je rapporterai à ce propos un souvenir de famille, que je ne garantis pas du reste.

Le prince de Joinville se présentait à l'école navale. Les examinateurs se faisaient attendre, et son altesse s'ennuyait. Son altesse prit la craie, traça une poire gigantesque sur le tableau noir, y ajouta les favoris et le toupet paternels, et s'esquiva. Les examinateurs arrivent : scandale et consternation. Qui a pu avoir cette impudence, le jour où le fils du roi passe son examen ?

Si l'histoire n'est pas vraie, le prince de Joinville la démentira. Quoi qu'il en soit, on y croyait, et elle ne choquait point.

[1] Les amateurs trouveront la reproduction de ces caricatures et de beaucoup d'autres dans le bel ouvrage que vient de publier M. J. Grand-Carteret : *Les mœurs et la caricature en France*. (Paris, Librarie illustrée.)

Aujourd'hui, la caricature du général Boulanger choque les sergents de ville. C'est sur cette remarque, plus grosse qu'elle n'en a l'air, que nous prendrons congé de la caricature.

— Tout a été dit sur le surmenage. En revanche, rien n'a été fait. L'académie de médecine, officiellement consultée, avait cependant donné des conclusions ne laissant rien à désirer pour la netteté :

« Sans s'occuper des programmes d'études, dont elle désire d'ailleurs la simplification, l'académie insiste particulièrement sur les points suivants :

» Accroissement de la durée du sommeil pour les jeunes enfants ; pour tous les élèves, diminution du temps consacré aux études et aux classes, c'est-à-dire à la vie sédentaire, et augmentation proportionnelle du temps des récréations et exercices.

» Nécessité impérieuse de soumettre tous les élèves à des exercices quotidiens d'entraînement physique proportionnés à leur âge : marches, course, saut, etc. »

Dans les lignes qu'on vient de lire, l'académie de médecine vise deux dangers différents : l'excès du travail cérébral, et l'insuffisance de l'exercice physique. Bien des personnes s'imaginent qu'il suffit de parer au second pour écarter le premier, et qu'une gymnastique violente repose un écolier de la tension d'esprit. J'entendais un jour le docteur Brouardel, président du conseil d'hygiène, dicter un régime pour un collégien fatigué par ses études. Les parents proposaient de l'envoyer à la gymnastique et à la salle d'armes. Le docteur Brouardel approuvait, mais à la condition expresse qu'on diminuât proportionnellement le travail de tête. « Sinon, disait-il, vous ajoutez une fatigue à une fatigue. » Et il concluait, à l'étonnement des parents, que, s'il était impossible de diminuer le travail de tête, il s'opposait aux exercices du corps. Cette scène m'était revenue souvent à la mémoire en voyant les efforts de nos autorités scolaires pour glisser le trapèze ou les exercices militaires dans les rares instants de récréation laissés encore aux écoliers. Il était évident que, à leurs yeux, une bonne courbature dans les jambes et les bras était le spécifique d'une courbature dans le cerveau.

Il faut renoncer à cette illusion. Cela fait deux courbatures

au lieu d'une. Les phénomènes physiologiques de la fatigue ont été étudiés de façon à ne plus permettre l'ombre d'un doute. On en trouvera la description dans un volume intitulé : *Physiologie des exercices du corps*, par le Dr Fernand Lagrange (Bibliothèque scientifique internationale ; Paris, 1 vol. Félix Alcan), qui devrait être entre les mains de quiconque s'occupe d'éducation. L'ouvrage comprend six parties. Dans les deux premières, l'auteur explique le mécanisme du travail musculaire et les diverses variétés de fatigues : la courbature, l'essoufflement, etc. La troisième partie enseigne la bonne manière de s'*entraîner*. Les deux suivantes contiennent une classification physiologique des exercices du corps et une analyse de leurs effets, qui seront des séries de traits de lumières pour la plupart des lecteurs. Ils y apprendront ce qui se passe dans leur colonne vertébrale, ou dans leurs poumons, ou dans leurs bras, quand ils canotent, quand ils courent, quand ils font de la gymnastique ou de l'escrime. Ils connaîtront les avantages et les dangers de chaque genre d'exercice pour chacun de leurs organes et de leurs membres. Ils sauront l'art de développer le corps humain d'une manière harmonieuse. Bref, s'ils ont la moindre disposition à être de beaux hommes, il ne dépendra plus que d'eux de le devenir. Le Dr Lagrange leur fournit la recette.

Dans la dernière partie, l'auteur définit le rôle du cerveau dans l'éducation des muscles et explique quels exercices ajoutent à sa fatigue, quels lui permettent le repos.

Tout cela est déduit et décrit avec une netteté parfaite. C'est une vraie jouissance que de savoir enfin la cause de phénomènes dont on a été la victime toute sa vie sans y rien comprendre. C'en est une plus vive encore que d'avoir sous la main un guide plein de bon sens, qui connaît à fond les inconvénients de la vie sédentaire à laquelle la plupart d'entre nous sont condamnés, qui nous les signale et nous apprend à y remédier.

— L'école historique française n'a jamais été plus féconde qu'à l'époque actuelle. Une pléiade de chercheurs fouille les archives, dont l'entrée avait été fermée avec un soin jaloux par le gouvernement impérial. Les uns en rapportent des ouvrages d'ensemble. D'autres se contentent de monographies ou d'études sur un point spécial, qui ne sont parfois qu'un plaidoyer

en faveur d'une thèse quelconque. Les écrivains à thèse ne se représentent évidemment pas à quel point le ton du plaidoyer fait tort à la meilleure cause. Le lecteur est à l'instant sur ses gardes. Je n'en veux d'autre exemple que le gros volume de M. Henri Welschinger, sur le *Duc d'Enghien* (Plon et Nourrit). S'il est un procès qui soit gagné devant la postérité, c'est celui du malheureux prince fusillé dans les fossés de Vincennes. Les bonapartistes eux-mêmes n'osent pas défendre la conduite de Napoléon dans cette circonstance, à moins d'être de ces enragés qui n'admettent point qu'on discute les actions de leur dieu, et ceux-là ne seront persuadés ni par M. Welschinger ni par aucun autre. Le public impartial, qui a son opinion faite d'avance et voit un assassinat dans la mort du duc d'Enghien, sera plutôt rebuté, — du moins j'en ai peur, — par les allures passionnées de son biographe.

Tout autre est le *1814* (1 vol. in-8°, Perrin) de M. Henry Houssaye. C'est le récit détaillé de la campagne de France, écrit avec impartialité et talent. Il est singulier avec quelle âpreté ces détails cruels, après trois quarts de siècle écoulés, vous entrent encore au cœur. M. Henry Houssaye lui-même ne peut rester indifférent. L'émotion le gagne par instants, mais il sait la dominer et faire œuvre d'historien, non de polémiste.

— La cuisine française est-elle en décadence ? Grosse question, qu'on peut hardiment résoudre par l'affirmative s'il s'agit de la cuisine de ménage qu'on mange dans la classe moyenne. La faute en est surtout aux progrès de la chimie. Comment veut-on qu'un cordon bleu fasse plat qui vaille avec du beurre qui n'est pas du beurre, du poivre qui n'est pas du poivre, des abricots qui sont de la citrouille, des truffes qui sont des pommes de terre, et le reste à l'avenant ? On falsifie aujourd'hui jusqu'aux anciens succédanés des ménagères. Ainsi, autrefois, votre mère ou votre femme glissait de la chicorée dans votre café, sous prétexte que c'était moins échauffant. A présent, votre café n'est même plus de la chicorée, puisque celle-ci est fabriquée avec de la terre noire. Et le vin ! Je me bornerai à dire que beaucoup de médecins, à Paris, défendent le vin à leurs clients, parce que ce n'est plus du vin, c'est de la teinture. Le plus beau produit en ce genre que j'aie connu était vendu avec la recommandation « de le boire dans les huit

jours. » Passé ce délai, le marchand n'en répondait plus : il se décomposait.

Il se trouve pourtant des gens pour venir nous soutenir que nous mangeons mieux que le roi Louis XIV[1]. J'ai peine à le croire. Il est vrai que Louis XIV mangea assez longtemps avec ses doigts ; la fourchette était tombée en désuétude et ne fut réinventée qu'au milieu du XVII[e] siècle. Mais cela ne change rien au goût des mets. Il est vrai aussi qu'il subit dans sa jeunesse la mode de la cuisine aux parfums. On mangeait les cerneaux à l'eau de rose, les ragoûts à l'iris, les rôtis au musc ou à l'ambre. Les beignets et les œufs s'arrosaient avec des eaux de senteur variées. Bref, il semblait toujours qu'on mangeât son pot de pommade. Toutefois, ces choses se passaient pendant la minorité de Louis XIV, sous l'influence de Mazarin, qui adorait les parfums, comme tous les Italiens d'alors, et en mettait partout. J'ai lu je ne sais où que son éminence était très gourmande et exerça une grande influence sur la cuisine française, où elle favorisa le ragoût aux dépens du rôt et de la grillade, très en honneur au XVI[e] siècle, ainsi qu'on peut le voir dans *Pantagruel*. Ce fut un tort à mon avis, et non le moindre du Mazarin, qui en eut beaucoup. Quoi qu'il en soit, voyons ce que savaient faire messieurs les officiers de bouche de la belle époque du grand règne.

Une remarque auparavant. La cuisine du XVII[e] siècle était plus scientifique que la nôtre, en ce sens qu'on se préoccupait alors, plus que de nos jours, des propriétés de chaque aliment. L'état de la médecine et de la chimie ne permettait pas de procéder à cet égard d'une façon raisonnée et méthodique. Les arrêtés rendus sur telle viande ou tel légume étaient empiriques. Cela n'empêche que l'idée était juste, et qu'il serait bon d'introduire l'hygiène dans nos livres de cuisine modernes, sous la forme d'une classification des mets en toniques, rafraîchissants, légers, etc. Voici quelques exemples des indications qui se donnaient jadis aux maîtresses de maison.

Chevreuil. — « Les médecins disent que les agitations continuelles de cet animal, sa légèreté et sa gayeté purifient ses

[1] *La vie privée d'autrefois*, 3[e] et 4[e] vol. *La cuisine. La mesure du temps*, par Alfred Franklin (Plon et Nourrit).

chairs de toutes superfluitez, les subtilisent, et les rendent d'une facile digestion et d'un bon suc. »

PISTACHE. — « Les pistaches sont salutaires aux personnes atténuées de maigreur ou de faiblesse ; elles sont utiles contre la morsure des serpents, soit qu'on les mange en substance, soit qu'on boive le vin où elles auront été infusées. »

ARTICHAUTS. — « Ils sont amis de l'estomach, entretiennent l'appétit et le rétablissent s'il est perdu ; ils sont cordiaux, apéritifs, et purifient la masse du sang. »

Supposons ces renseignements dictés par un médecin d'aujourd'hui. Ne seraient-ils pas précieux ? Ne voyons-nous pas continuellement des santés compromises parce que la mère de famille commande ses menus avec une parfaite insouciance des tempéraments auxquels elle a affaire ? Mais passons aux recettes.

Il y en avait assurément de bizarres, par exemple celle des « cornes de cerf nouvellement nées, » qu'on coupait en tranches et qu'on faisait frire. Mais un très grand nombre sont restées les mêmes et servent encore à présent. Nous avons tous mangé des escalopes accommodées ainsi qu'il suit : « Prenez une ruelle de veau, le coupez par tranches fort déliées. Faites picquer vos tranches de lardons et les mettez cuire dans une tourtière couverte, puis avec un peu de bouillon faites-les mitonner ; liez votre sauce, et les servez garnies. »

Les meilleures truffes sont toujours les truffes cuites *au naturel.* « Estant bien lavées avec du vin, faites-les cuire avec sel et poivre ; puis, estant bien cuites, servez-les dans une serviette pliée ou sur un plat garny de fleurs. »

Par parenthèse, nous croyons avoir inventé le luxe des fleurs sur les tables. Nous l'avons tout au plus ressuscité, car les livres de cuisine d'il y a deux siècles mentionnent en passant, comme chose allant de soi, que tous les plats doivent être ornés de fleurs.

Et le luxe des fleurs ne s'arrêtait pas à la table. J'ai souvenir que, lors des séjours de la cour aux Trianons, tous les parterres étaient entièrement garnis de fleurs, qu'on renouvelait chaque matin. Ce luxe ruineux fut probablement supprimé dans la dernière partie du règne, lorsque les coffres du roi se trouvèrent vides.

Pour en revenir à la cuisine, les défauts des Vatel étaient les mêmes que ceux des grands chefs parisiens actuels. Les plats de ceux-ci sont trop compliqués, trop déguisés. On ne sait pas ce qu'on mange, dans les maisons où la table est célèbre. On vous sert, par exemple, une pâtée de poisson cuite dans un moule et assaisonnée d'une sauce très forte. Est-ce du turbot ou de la morue? Personne n'en sait rien. Ajoutez à cette première erreur de la complication le fléau moderne des falsifications, et vous regretterez comme moi l'ancienne cuisine française. Je l'ai encore connue, dans ma jeunesse, en province, et je puis affirmer que les chefs-d'œuvre de Brébant ne valaient pas les petits dîners de certaines vieilles dames de province, au bonnet blanc tuyauté, attaché sous le menton.

— Voici un livre qui me paraît devoir intéresser particulièrement la Suisse, si avancée dans les questions qui touchent à la pénalité : *La criminologie, étude sur la nature du crime et la théorie de la pénalité*, par M. Garofalo (1 vol. in-8°, traduit de l'italien. Félix Alcan). Je l'avais lu dans l'original, et il m'avait frappé par l'inattendu de ses conclusions. M. Garofalo appartient à la nouvelle école des criminalistes, celle qui rend la nature responsable des méfaits de l'homme et attribue nos mauvais penchants à une conformation défectueuse de notre crâne, ou de nos organes, ou de notre corps en général, ou encore à un tempérament malsain. Ces vices physiologiques étant le fruit d'une hérédité dont nous sommes les victimes innocentes, la conclusion naturelle du système est que le criminel est un *malade* et un *malheureux*, non un *coupable*, et qu'au droit de *punir* doit être substitué dans les lois le droit de *défendre la société* en mettant l'homme porté au crime dans l'impossibilité de nuire. Les prisons et les bagnes deviennent alors des *asiles*, où l'on soigne des infirmes d'esprit, et la peine de mort disparaît des codes.

Eh bien, M. Garofalo est un partisan convaincu de la peine de mort, et c'est au nom de la physiologie. D'après lui, puisque les instincts féroces ou vicieux se transmettent par l'hérédité, la société a le devoir d'empêcher les mauvaises souches de donner des rejetons. Or on n'est jamais certain d'empêcher les évasions des *asiles* les mieux fermés, et les évadés peuvent avoir des enfants. Le mieux est donc de leur couper la tête. C'est

plus sûr. En France, nous sommes assez de l'avis de M. Garofalo.

— Il ne me reste plus que la place d'annoncer quelques ouvrages qui mériteraient presque tous des articles de fond. Il en faudrait même plutôt deux qu'un pour parler convenablement du *Monde comme volonté et comme représentation*, par Schopenhauer, traduction de M. A. Burdeau (1 vol. in-8°, Félix Alcan). Le premier article traiterait de l'ouvrage en lui-même; le second raconterait l'influence profonde, persistante et, à plusieurs égards, pernicieuse, que Schopenhauer a exercée dans notre pays. Schopenhauer et les romanciers russes ont agi sur l'esprit français avec une puissance extraordinaire. Les Sainte-Beuve de l'avenir feront des livres là-dessus, et ce sera l'un des points les plus curieux de l'histoire des idées au XIXe siècle.

Chez Plon et Nourrit, deux très intéressants volumes de M. Emmanuel de Broglie sur *Mabillon et la société de Saint-Germain-des-Prés*. Chez Félix Alcan, *L'histoire et les historiens*, de M. Louis Bourdeau, curieux ouvrage sur lequel nous aimerions à revenir un jour. L'auteur étudie comment il faudrait écrire l'histoire pour en faire une science positive, et ce lui est l'occasion d'exprimer beaucoup d'idées sur beaucoup de sujets. Il est contre les grands hommes, avec Tolstoï, et déclare comme lui qu'il n'y en a pas; il n'y a que « des hommes réputés grands. » C'est une théorie qui aura de la peine à s'acclimater en France. Nous ne croyons que trop aux grands hommes; nous en voyons partout, là où il y en a le moins.

Trois romans pour finir : *Péché originel*, de Girodon-Pralon (Calmann Lévy), nous montre une charmante fille victime des fautes de ses parents et finissant par en mourir. *Au Caucase*, traduction Halpérine-Kaminsky (Perrin), contient deux jolis récits militaires de Tolstoï. *Les pauvres gens*, traduction Derély (Plon et Nourrit), un petit roman, presque une nouvelle, de Dostoïevsky. Lisez cela. C'est adorable en russe et cela doit l'être aussi en français. C'est un chef-d'œuvre. On peut le faire lire à tout le monde.

CHRONIQUE ALLEMANDE

Quatrième centenaire d'Ulrich de Hutten. — Une lettre de Maurice Carrière à M. Renan. — L'armée russe. — Les inondations. — Biographies de l'empereur Guillaume. — Livres nouveaux.

Le 21 avril on a fêté en Allemagne le quatre-centième anniversaire de la naissance de Ulrich de Hutten. Cette fois les journalistes n'ont pas été embarrassés de ce qu'ils avaient à dire. Ils n'ont eu qu'à puiser dans la biographie que David Strauss a consacrée à Hutten, et qui passe à bon droit pour être son chef-d'œuvre. Ils ont trouvé aussi dans le poème de Ferdinand Meyer le récit en beaux vers des différentes phases de cette existence tourmentée et aventureuse. Du reste, le sujet en lui-même est si intéressant qu'il devait les inspirer et adoucir leur tâche ingrate de panégyristes.

Ulrich de Hutten est au fond notre premier journaliste. Tous ses écrits ont eu pour but d'éclairer la nation allemande sur les graves questions soulevées par la Renaissance et par la Réforme. Ce polémiste enragé maniait d'ailleurs aussi bien l'épée que la plume, et il unissait en lui deux qualités en apparence incompatibles, l'idéalisme exalté du rêveur et l'amour de l'action. Ces traits se retrouvent dans ses écrits, qui joignent l'enthousiasme des prophètes au réalisme pittoresque du soldat. Ecoutez plutôt ce passage où Hutten parle du château de ses pères :

« Je naquis, dit-il, dans un château fort, non loin de l'abbaye de Fulda. Quelle vie je dus mener pendant ma jeunesse! Toujours emprisonné entre quatre murs et entouré de grosses tours, bâties pour la défense et non pour le confort de la vie; toujours au sein des casemates remplies de poix et d'engins de mort, assourdi par les cris des soldats et par les grincements des lourds chariots de guerre, toujours au milieu des écuries, des chiens et de leurs tas d'ordures, des hurlements des loups dans la forêt voisine; ne sortir qu'en armes et es-

corté, même pour aller à la pêche ou à la chasse, ou faire une visite dans les environs : c'était une rude vie pour un garçon de mon caractère. »

Aussi resta-t-il petit et chétif, pâle et délicat. Son père, bien qu'il fût l'aîné, l'envoya au couvent pour en faire un moine. Mais, au bout de cinq ans, Ulrich s'échappa ; repoussé par sa famille, il se fit étudiant, voyagea longtemps et se bourra de latin. C'est alors qu'il s'écriait : « O siècle ! les esprits se réveillent, les études fleurissent, c'est un plaisir de vivre. Barbarie, prends une corde et va te pendre ! »

Son premier exploit fut son pamphlet contre les moines de Cologne qui avaient attaqué, dans la personne de Reuchlin, la renaissance littéraire. Ulrich de Hutten leur répondit par ses immortelles *Lettres des hommes obscurs*, qui parurent en 1509. Plus tard, quand Luther afficha ses thèses à Wittemberg, Hutten se méfia d'abord, croyant que le frère Martin était de la bande d'ignorants et d'imbéciles qu'il avait flagellés : « Bravo, le moine ! écrit-il aussitôt. Etranglez-vous les uns les autres, cela me fera grand plaisir. » Mais, dès qu'il eut compris son erreur, il s'attacha à Luther et devint son ami le plus fidèle. Dans les ouvrages du temps, les portraits des deux champions de la Réforme mis en regard nous montrent que l'imagination populaire ne les concevait guère séparés. Leur destinée, cependant, devait les entraîner dans des voies différentes. Lassé de la vie sédentaire, l'ardent chevalier chercha à en sortir. « Toujours penser, méditer, lire ou écrire, disait-il, ne saurait être le but de ma vie. C'est l'action qu'il me faut. » Il alla trouver Franz de Sickingen et soutint avec lui la cause des paysans révoltés. On sait comment finit l'aventure et que les nobles se vengèrent cruellement. Hutten dut se réfugier en Suisse, où il mourut dans une île du lac de Zurich. Aucune pierre actuellement ne révèle où est son tombeau, mais sa place restera toujours marquée dans l'histoire de la littérature allemande.

Dans le cours de ses voyages, Hutten visita plusieurs fois l'Italie, soit qu'il fût au service d'un homme de guerre, soit qu'il parcourût les universités. Il n'y vit, comme tous ses contemporains, que « les horreurs du papisme et la perfidie des Welsches, » mais ni les beautés de la nature ni les chefs-d'œu-



vre artistiques ne lui dirent rien. Déjà en Allemagne il avait étudié un peu partout : Erfurt, Francfort sur l'Oder, Rostock, Greifswald, Wittemberg le virent tour à tour sur leurs bancs. Cette vie vagabonde ne l'empêchait pas d'avoir de l'ambition : « En Allemagne, dit-il un jour, on n'est rien sans un titre. Si vous n'êtes ni docteur, ni prélat, ni courtisan, ni légiste, vous ne comptez pas ! » N'est-ce pas un peu ce qui se passe aujourd'hui ?

Je ne veux pas laisser passer cette occasion de recommander à mes lecteurs le petit poème de Ferdinand Meyer, que Scherr a appelé une « idylle héroïque. » La scène se passe au moment de la mort de Hutten. Sentant sa fin prochaine, celui-ci évoque les souvenirs du passé et fait le compte de sa vie. Dürer, Copernic, Erasme, Luther, Rome et la cour des papes défilent ainsi devant nos yeux, jusqu'à ce que Hutten pousse ce cri de douleur, arraché par le regret de n'avoir pas assez agi :

Mich reut die Stunde die nicht Härnisch trug !
Mich reut der Tag der keine Wunden schlug !
Mich reut, ich beicht' es mit zerknirschtem Sinn,
Dass ich nicht Hutten stets gewesen bin !

« Je regrette l'heure qui ne m'a pas vu en armes, — Je regrette le jour où mon bras n'a pas frappé, — Je regrette, je l'avoue avec désespoir, — De n'avoir pas toujours été Hutten ! »

Il y a dans ces vers un souffle viril qui résume bien le caractère de toute cette époque de la Réforme, si féconde en hommes d'initiative et d'énergie.

— La *Fleischer-Rundschau* contient une lettre du professeur Carrière à M. Renan. C'est ce que nous appelons une « lettre ouverte, » car elle s'adresse autant au public qu'à son destinataire. On devine de quoi il s'agit : c'est le cri de la science neutre au milieu des voix hostiles de deux grands pays qui s'observent avec défiance. Hélas, pourquoi faut-il que la politique nous divise quand la science et les chemins de fer ne demandent qu'à nous rapprocher ! M. Carrière commence par rappeler à M. Renan les beaux jours de 1867, où lui, le descendant d'une famille huguenote, a passé tant d'heures agréables dans la demeure de son collègue français, échangeant avec lui maintes réflexions philosophiques. Depuis, la guerre

est venue interrompre leurs relations, et combien d'autres ! Maintenant, c'est encore la guerre, ou tout au moins les idées de revanche qui les séparent, malgré tant de désirs de réconciliation. M. Carrière voudrait combler cet abîme ; il fait appel à ses confrères les savants ; il déplore la discorde qui ronge les entrailles de la troisième république ; il s'élève enfin avec une grande force contre les grands corrupteurs d'aujourd'hui, les socialistes, les matérialistes, les journalistes. Mais que peut une seule voix dans le désert ? que peut un seul homme qui a raison contre tant de gens qui ont tort ? Une tirade comme celle-ci changera-t-elle la face du monde : « Le mot d'ordre aujourd'hui, écrit M. Carrière, semble être : « Mangeons et buvons, » car demain nous mourrons. » Le matérialisme de la tête et du cœur a remplacé l'idéalisme de la charité ; l'argent s'est fait dieu ; on place le bonheur dans les plaisirs des sens ; l'envie et la haine contre les riches rongent les âmes, tandis que les esprits forts rejettent toute religion. Pour eux, la religion est le remède des faibles et des lâches ; ils déclarent que ses vérités sont vaincues depuis longtemps par les découvertes de la science, que son culte ne signifie plus rien et est indigne des lumières actuelles. Mais, en vérité, si l'homme n'était qu'un être purement sensuel, il serait l'animal le plus malheureux de la création ; ne pouvant jamais atteindre le but que son imagination lui propose, il verrait au contraire s'évanouir les biens illusoires de sa vie. C'est alors que le pessimisme s'écrierait avec raison qu'il ne vaut pas la peine de vivre. Mais le matérialiste pratique ne reconnaît que la lutte pour l'existence et s'arroge le droit du plus fort ; il emploie le pétrole et la dynamite, en invoquant l'autorité de certains savants qui ont déclaré que la loi morale n'était qu'un conte bleu. Quoi d'étonnant si cet abrutissement théorique est suivi d'un abrutissement réel ? Ce qui m'étonne, c'est que les instincts moraux soient en fin de compte plus puissants que les erreurs des théoriciens, c'est que le nombre de ceux qui les mettent en action soit si petit malgré tout, c'est enfin que tant de matérialistes en théorie restent honnêtes dans leur manière de vivre. Mais prenez garde aux conséquences qu'auront toutes ces doctrines sur les jeunes générations !

» En parlant de Cromwell et de ses soldats j'ai dit un jour



d'après Carlyle : « Ils craignaient Dieu et n'avaient pas d'au» tre crainte. » Bismarck, dans son dernier discours en faveur de la paix, a répété : « Nous autres Allemands, nous craignons » Dieu et personne d'autre au monde, et la seule crainte de » Dieu nous fait désirer le maintien de la paix. » Bientôt après le député socialiste Bebel a déclaré au Reichstag que tous les grands génies étaient des athées. Voilà comment la petitesse affecte des dehors de grandeur, comment nos demi-sagesse parent des plumes des fous qui disent qu'il n'y a point de Dieu. Bebel ne sait à peu près rien de Platon ni d'Aristote, de Leibniz ni de Kant, de Kepler ni de Newton, mais il dévore avidement les déclamations creuses de certains journalistes qui, depuis de longues années, empoisonnent l'âme de notre peuple. Qu'il me dise pourquoi l'incrédulité n'a jamais accompli les mêmes œuvres que la foi ! Quant à moi, je suis heureux que le mot courageux de Bismarck ait trouvé un écho dans le cœur de tant de millions d'hommes. »

M. Carrière termine sa lettre par une strophe de Schiller et un passage de Mirabeau, et conclut à la nécessité d'une réconciliation sincère. Il parle des craintes de guerre, d'une guerre qui serait terrible et meurtrière, il parle d'une mer de sang qui engloutirait la prospérité matérielle et morale de nos deux pays, il parle de tout, sauf de l'Alsace, de la Lorraine et de la Russie. Et cependant on chante à Berlin une parodie insolente du fameux mot de Bismarck, qui, entre parenthèses, pourrait bien n'être que le vers de Racine : « Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte, » transformé selon les besoins de la cause. Cette parodie a pour refrain : « Nous ne craignons que Dieu et le tsar. »

— La Russie, en effet, préoccupe plus les esprits qu'on ne veut bien le dire. Voici un article sur la mobilisation de l'armée russe qui a paru dans la *Nation*, la revue du Dr Nathan :

« Sans compter, dit cet article, les sommes fabuleuses que coûterait une mobilisation de l'armée russe, celle-ci se trouve composée d'éléments hétérogènes et fort inégalement distribués, sur un territoire offrant lui-même des conditions très diverses. Les distances y sont telles que les centres de recrutement sont souvent fort éloignés des camps de ralliement, ce qui ralentit énormément les opérations en cas de guerre. La Pologne envoie

ses soldats à l'autre bout de l'empire; la cavalerie se recrute au midi et à l'ouest, la garde un peu partout. Les Polonais, les Allemands, les Juifs, les Tatares, etc., forment les 20 % de l'armée. Ajoutez à tout cela deux autres inconvénients très sérieux : une mobilisation de guerre ne saurait être préparée de longue main, vu qu'elle serait toujours entravée par les dislocations ordinaires des troupes; en outre, le réseau des chemins de fer de l'ouest n'offre pas assez de densité pour réaliser promptement une évacuation de ce côté. Le nombre des réservistes disponibles se monte à plus d'un million et demi, mais la plupart de ces soldats sont introuvables quand on en a besoin; il peut en manquer jusqu'à 25 %. Ce qui semble constituer un avantage énorme de l'armée russe, c'est l'abondance des chevaux dans le sud et dans l'ouest; la statistique officielle en enregistre quinze millions pour la seule Russie d'Europe. D'autre part, les Russes citent avec orgueil les progrès qu'ont faits leurs chemins de fer; de Moscou à Varsovie et de Varsovie à la frontière la voie est double, et bientôt une troisième grande ligne reliera le Volga à la Vistule. Mais n'oublions pas que l'administration des chemins de fer russes laisse beaucoup à désirer : les employés ne sont pas de première force, les stations sont rares, la marche des trains est très lente, et le matériel roulant n'est ni abondant ni de bien bonne qualité. D'après ce que nous avons vu dans la guerre contre la Turquie, la mobilisation ne sera hâtée en rien par ces nouvelles ressources.

» C'est à Varsovie qu'aboutissent toutes les lignes de l'ouest, c'est Varsovie qui possède un quadrilatère de forteresses offrant toutes les conditions nécessaires à la concentration d'une grosse armée, c'est Varsovie en un mot qui est appelée à jouer le plus grand rôle en cas de guerre. Quant aux régiments que la Russie a échelonnés entre ses forts et la frontière, ils auraient pour tâche non seulement d'arrêter les premiers assaillants, mais d'empêcher la mobilisation ennemie. Une revue militaire russe disait dernièrement : « Notre nouvelle cavalerie, accom-
» pagnée de l'artillerie montée, n'a plus besoin d'attendre que
» l'infanterie vienne la soutenir; elle est aujourd'hui indépen-
» dante et fait de longues étapes en peu de temps; bien plus,
» elle est déjà sur pied de guerre et, sitôt les hostilités enta-

» mées, nous pouvons lancer de 20 à 30 000 cavaliers par delà » les frontières. »

» Pour ce qui concerne la mobilisation elle-même, les autorités russes se gardent bien de donner des chiffres exacts ; elles insistent au contraire sur le fait qu'on ne saurait d'avance en indiquer la durée précise et ajoutent que toute l'opération peut exiger jusqu'à six semaines. »

A l'appui de ce qu'il avance, l'auteur anonyme de l'article que je viens de citer rappelle un fait assez significatif. C'est que le général Gourko, gouverneur de la Pologne, a déclaré récemment au sein même du conseil de guerre, à Pétersbourg, qu'une guerre offensive partant de la Pologne lui semblerait chose fort risquée, à cause de l'insuffisance des approvisionnements et de l'état des forts et des chemins de fer. Enfin, nouveau détail rassurant selon les optimistes, jamais la Russie n'a mobilisé toute son armée à la fois, et jamais elle n'a été prête au moment voulu. Aussi a-t-elle toujours subi quelques échecs pour commencer, échecs qui lui ont fait payer chèrement ses victoires mêmes. Ajoutez à cela l'état déplorable de ses finances et la corruption ordinaire de ceux qui les administrent, et vous aurez plus d'obstacles qu'il n'en faut à toutes les velléités de guerre que pourrait avoir la Russie.

Tout cela est-il vrai ? C'est possible. Mais chacun sait que le soldat russe est un excellent soldat, et l'Allemagne, quoi qu'on en dise, fait bien d'en avoir un peu peur.

— Les masses énormes de neige et de glace qui se sont accumulées cet hiver au nord de l'Allemagne ont amené sur cette contrée des désastres lamentables, lorsque le dégel est venu. Que pourrait-on faire pour éviter à l'avenir de pareilles catastrophes ? « Faites comme les Egyptiens, dit un journaliste, reconstruisez vos maisons sur des éminences artificielles, avec un rez-de-chaussée en pierres de taille ; ménagez à votre bétail des refuges auprès de ses étables. » Je ne crois pas que le conseil de mon confrère change rien à l'état des choses ; les mêmes circonstances exceptionnelles ramèneront toujours, je le crains, les mêmes accidents.

— Comme bien on pense, les biographies de l'empereur Guillaume pullulent en ce moment. La spéculation s'est empressée de profiter de l'occasion pour en inonder le marché : ouvrages

de luxe, brochures à bas prix, il y en a pour toutes les bourses. Je me bornerai à citer celle de M. Archibald Forbes, le reporter bien connu qui, en 1871, accompagna l'armée allemande jusqu'au cœur de Paris et paya si chèrement, ce jour-là, l'honneur d'avoir le premier salué le prince impérial à la tête de ses troupes. M. Forbes consacre trop de place à la guerre franco-allemande, et tient trop peu compte de la vie privée de l'empereur. On ne pourra évidemment faire une biographie définitive de Guillaume que lorsque les esprits seront plus calmes et les appréciations plus impartiales, et surtout lorsqu'on aura publié ses papiers intimes, dont le nombre n'est guère considérable. Mais M. Forbes n'a pas même jugé à propos d'utiliser les documents qui sont déjà accessibles ; il aurait pu cependant tirer bon parti de la correspondance du prince Guillaume avec le général de Natzmer.

— La *Poétique* si impatiemment attendue de W. Scherer a enfin paru. C'est son cours du semestre d'été 1885, recueilli en partie dans les manuscrits du maître, en partie dans les cahiers de ses meilleurs élèves. Ce cours est le fruit de longues recherches et ce n'est pas cependant une œuvre complète. Certains chapitres sont restés à l'état d'ébauche. Mais tel qu'il est, c'est une œuvre éminemment originale. Fuyant les chemins battus, Scherer n'a pas voulu édifier un système ou un code comme l'ont fait tous ses prédécesseurs, d'Aristote à Carrière. Il procède en empiriste, met en regard ce qui fut et ce qui est : il a tracé ainsi en quelque sorte une histoire naturelle de la poésie, un peu dans le genre de ce qu'a fait Paul Albert en France. Le chapitre qui parle des origines de la poésie est le plus instructif de tout le livre. Scherer y défend le paradoxe que la prose seule peut suffire à tous les besoins de la poésie. A propos des poétiques qui ont précédé la sienne, il montre fort bien que de tout temps la théorie a suivi et non formé le goût du public. Mais, quoiqu'il s'en défende, lui-même cherche ici et là à dicter sa loi : c'est ainsi qu'il attribue une valeur poétique au genre didactique, repoussé par Aristote et tant d'autres. Il me semble aussi que Scherer accorde trop d'importance à la critique, dont la voix, méconnue quand elle a raison, est souvent trop écoutée quand elle a tort. Encore ici c'est le goût du public qu'il faut consulter, et qui juge en dernier ressort. Je n'en

veux pour preuve que les romans d'Ebers, que la critique est unanime à éreinter, et qui n'en continuent pas moins à faire gaiement leur chemin.

— M. Frédéric Bertheau, à Wetzikon, près Zurich, vient de publier une curieuse étude sur *Gœthe et l'industrie cotonnière en Suisse*. Cette étude sert de commentaire au chapitre V du livre III de la première partie de *Wilhelm Meister*, chapitre dans lequel Gœthe décrit en détail les filatures suisses qu'il avait visitées lui-même en 1797.

— A signaler enfin la brochure que M. O. de Greyerz a consacrée à Béat-Louis de Muralt (1665-1749). Elle mérite l'attention de toutes les personnes qui s'intéressent à la littérature française du XVIIIe siècle. L. de Muralt, compatriote et contemporain du grand Haller, eut pour amis tous les amis de ce dernier. Aujourd'hui, ses écrits ne sont plus guère lus que par les curieux, bien que MM. Moerikofer et Sayous les aient mentionnés il y a quelques années, le premier dans son *Histoire de la littérature allemande en Suisse*, le second dans ses patientes recherches sur le XVIIIe siècle à l'étranger. Il y a pourtant une œuvre de de Muralt qui est assez généralement connue : ce sont ses *Lettres sur les Anglais et les Français*, dans lesquelles il caractérise fort bien ces deux nations, et apprécie d'une façon indépendante la littérature française de son temps. Sainte-Beuve, dans son article sur l'ouvrage de M. Sayous, a reconnu le mérite de ces lettres. Voici ce que dit de Muralt sur la manie qu'avaient alors les auteurs de se faire des compliments à tout propos : « Parlons naturellement, et répandons du grossier sur toutes ces louanges. Louer des gens en face, c'est supposer qu'ils aiment les louanges, c'est les maltraiter. Louer à la face de toute la terre des hommes connus pour n'être rien moins que louables, c'est impudence. Louer des grands qui veulent être loués sans qu'ils songent à mériter de l'être, c'est lâcheté. Enfin faire métier de louer, quand même le plus souvent on louerait des gens vertueux, c'est faire un chétif métier, c'est nuire à la vertu qu'on loue. »

L'étude de M. de Greyerz est très consciencieuse et riche en détails curieux.

CHRONIQUE ANGLAISE

La saison à Londres. — Mort de Matthew Arnold. — Expositions. — L'Académie royale. — *Robert Elsmere*.

Londres est rempli, et pourtant la saison ne promet pas d'être brillante. En Angleterre, les affaires vont très bien, mais la chambre de malade à Berlin et l'incertitude de la situation sur le continent jettent un voile de tristesse sur tous ceux qui dirigent l'opinion et la société à Londres.

— La mort subite de Matthew Arnold, au milieu d'avril, vient de priver le pays d'un de ses littérateurs les plus connus. Fils aîné du fameux pédagogue Arnold, de Rugby, il se distingua à l'université d'Oxford en y remportant le prix de poésie Newdigate. Les poésies qu'il publia dans la suite n'ont pas eu de succès auprès du grand public, bien que les gens lettrés les admirent beaucoup et pensent même que c'est surtout comme poëte que le nom de Matthew Arnold survivra. Mais son activité a été multiple; aucun homme de notre temps n'a touché à à la vie intellectuelle de l'Angleterre par plus de côtés, et toujours il a su s'attirer l'estime, même de ses adversaires.

On dit qu'à tous ses autres écrits il préférait ses œuvres critiques de théologie, *Saint Paul et le protestantisme* et *La littérature et le dogme*. Pour ma part, je crois que son plus grand titre de gloire est le rôle qu'il a joué comme apôtre des « bienfaits de la lumière, » dont il défendait la cause contre les « philistins: » c'est ainsi qu'il appelait tous ceux qui dédaignaient les grâces spirituelles de la vie.

Jusqu'en 1886, il remplit les pénibles fonctions d'inspecteur des écoles du gouvernement, fonctions qui ne lui laissaient que peu de temps pour ses œuvres littéraires. C'est en cette qualité qu'il voyagea sur le continent, d'où il envoya des rapports extrêmement remarqués et qui ont eu certainement une grande influence sur l'éducation en Angleterre.

— Cette année, nous avons une quantité d'expositions : une exposition internationale à Glasgow, et, à Londres, trois expositions nationales, une italienne, sur la place même occupée l'an dernier par l'exposition américaine qui eut tant de succès, une irlandaise, à l'*Olympia*, et une danoise, dans la portion de South-Kensington qui n'est pas occupée par l'Institut impérial.

Pour le moment, le cachet spécial de toutes ces expositions consiste en innombrables caisses d'emballage. Aussi, j'y reviendrai quand le spectacle sera plus intéressant.

— Au mois de mai, les galeries de peinture sont le grand sujet de conversation. On ne peut assister à un dîner sans qu'au bout de cinq minutes on vous pose l'inévitable question : « Que pensez-vous de l'Académie cette année ? » Dans une collection de plus de 2000 tableaux, il doit nécessairement y en avoir beaucoup de médiocres ou d'insignifiants, et beaucoup dont les beautés ne vous frappent pas au premier abord. Cependant, l'aspect général de ces murs couverts de peintures m'a fait cette fois meilleure impression que d'habitude. Plus de 9000 toiles ont été envoyées, et sûrement les nombreux refus qu'on a dû faire ont produit bien de l'amertume, mais j'avoue ma satisfaction de n'avoir pas à les examiner toutes. Le nombre des admissions est bien suffisant pour représenter l'art britannique actuel, mais il faut aussi convenir que tout peintre dont le génie est excentrique, ou qui adopte une manière originale de rendre ses idées, a infiniment peu de chances d'être accepté par le jury. On peut aussi regretter qu'en refusant d'admettre au nombre de ses membres les peintres d'aquarelles, l'Académie se soit privée des meilleurs représentants d'une branche de l'art où les Anglais se distinguent particulièrement. La salle des aquarellistes à l'Académie est en général très inégale et manque de fraîcheur, mais un simple coup d'œil cette année montre qu'on y trouve aussi beaucoup de vigueur et d'habileté, et qu'il vaut la peine de s'y arrêter quelques instants.

Permettez-moi de mentionner quelques-uns des tableaux les plus remarquables de l'exposition. *Andromaque captive* est une œuvre considérable, dans le meilleur style du président de l'Académie, sir Frédéric Leighton. La dignité et le sentiment y

sont heureusement combinés avec une grâce exquise. L'épouse infortunée d'Hector, drapée dans ses vêtements de deuil, est debout solitaire avec sa cruche auprès d'une citerne, tandis que de belles femmes grecques sont réunies non loin de là ou folâtrent en groupes joyeux sur le brillant parquet de marbre. Le tableau le plus goûté de l'exposition paraît être *Les roses d'Héliogabale*, d'Alma Taddema. Il représente une surprise faite à ses hôtes par le voluptueux empereur. Pendant qu'ils sont à table, on retire le velum, d'où tombe une pluie de feuilles de roses. Il y en a partout, et les figures étonnées qui émergent de cette masse odorante produisent un très curieux effet. Cette toile est peinte avec la perfection ordinaire de l'artiste, et les colonnes de la salle du festin lui ont donné l'occasion de montrer l'habileté sans rivale avec laquelle il rend les tons du marbre ; mais, à mon goût, c'est un tour de force qui n'a rien de bien attrayant. Le tableau d'Orchardson, *La voix de sa mère*, traite avec talent et sentiment un vieux sujet pathétique. Une jeune fille chante au piano, pendant qu'un jeune homme, debout auprès d'elle, tourne les pages du cahier de musique. Le père, assis dans un fauteuil au coin du feu, écoute le chant qui lui rappelle sa propre expérience d'il y a trente ans, alors qu'il écoutait celle qui ne chantera plus jamais. La jeune fille pourrait être plus belle, mais l'idée est bien rendue. C'est une de ces peintures qu'on comprend immédiatement, bien qu'il faille une certaine étude pour en apprécier toute la vigueur de style et de coloris.

Les sujets bibliques sont assez rares dans nos galeries et le succès dans ce genre est encore plus rare. Je dois cependant mentionner une œuvre importante de Goodall, le *Christ guérissant les malades au bord du lac de Génézareth*.

Les portraits, en revanche, sont presque toujours le côté fort de nos expositions ; cette année il y en a une abondance, et de fort bons, en particulier de juges célèbres, d'avocats ou de médecins. Signalons ceux de sir William Jenner et de sir Andrew Clark, deux docteurs fameux, de lord Spencer et de sir Richard Webster, le procureur-général, par Frank Holl ; ceux du cardinal Manning et de M. Pitman, l'inventeur de la sténographie usitée en Angleterre, par Ouless, tous deux pleins de force et de caractère ; celui de M. Poynter, peint par lui-

même, et qui aura l'honneur de figurer aux *Uffizi* de Florence ; ceux de lord Herschell, jadis chancelier, et de lord Halsbury, chancelier actuel, dans leur costume de gala, par Herkomer, moins bons que les autres années ; enfin ceux de Bismarck, par W. Richmond, et de lord Randolph Churchill, par Long, qui témoignent de la ressemblance existant entre ces deux hommes d'état, si différents d'âge et de caractère, mais qui se rapprochent par la décision et l'audace.

En fait de paysages, je citerai ceux de Leader, remarquables par leur largeur de touche, une grande toile de Vicat Cole, qui a peine à contenir tous les bateaux de « l'étang de Londres, » les marines de Hook, avec leur belle couleur habituelle, et les brouillards transparents de P. Graham, qui laissent voir un rocher battu par la tempête : autant de peintures qui rafraîchissent ou qui égaient les yeux accoutumés aux scènes de la rue. Mais une splendide mer en furie, battant des rocs de craie, et intitulée *Off the Needles*, et *Westward*, un coucher de soleil sur l'eau, tous deux par Henry Moore, sont peut-être ce qu'il y a de mieux dans ce genre. On éprouve en les voyant une sensation de grand air et de liberté qui fait plaisir. Il y aurait encore bien des choses à noter, mais je dois aborder maintenant d'autres sujets.

— Il y a bien des années qu'aucun roman n'avait attiré l'attention des lecteurs cultivés comme vient de le faire *Robert Elsmere*, de Mme Humphry Ward, la nièce de Matthew Arnold dont je viens de parler. C'est vraiment un livre remarquable, à tel point que M. Gladstone a daigné lui consacrer tout un article, paru dans le dernier numéro du *Dix-neuvième siècle*. La tendance de l'ouvrage, car c'est un roman à tendance, n'est rien moins que la propagation d'une religion humanitaire, d'un christianisme sans Christ. On peut s'expliquer qu'une œuvre philosophique ait été jetée dans le moule d'un roman, par le fait qu'aucune idée n'atteint un aussi grand public que lorsqu'elle est incarnée dans une fiction. Mais il faut bien se souvenir que cette forme permet, exige même l'omission de beaucoup des arguments nécessaires pour donner une base à de solides conclusions. Mes lecteurs sont donc prévenus qu'il s'agit d'une œuvre sceptique et d'une lecture qui n'est pas facile. Ceux d'entre eux qui ne veulent pas penser en lisant et

ceux qui aiment à rire feront mieux de ne pas l'entreprendre. On n'y trouve ni aventures étranges ni un seul mot plaisant. Il est difficile d'en indiquer le plan, car c'est à peine s'il y en a un, au moins pour ce qui concerne les événements extérieurs. La scène se trouve en Angleterre et l'action se passe de nos jours. Elle s'ouvre dans une vallée du Westmoreland, où une veuve, Mme Leyburn, réside avec ses trois filles, Catherine, Agnès et Rose. La mère est une faible créature, tout juste assez malade pour que ses devoirs domestiques retombent sur Catherine. Celle-ci, l'héroïne du livre, est une jeune fille d'un sérieux remarquable, d'une beauté sévère, profondément religieuse, jusqu'à en être un peu puritaine, dévouée à sa famille et aux pauvres de l'endroit. Agnès est une aimable fille, qui reste continuellement à l'arrière-plan. Rose est une beauté aux cheveux d'or, volontaire, jouant du violon et portant un costume « esthétique » assez étrange, que lui a suggéré sa connaissance très imparfaite du monde extérieur. Après quelques bonnes descriptions du pays et de la vie rurale, Robert Elsmere, jeune prédicateur d'Oxford, fait son apparition. Il n'a rien qui puisse attirer l'attention; il est grand, dégingandé, possède une grande bouche et des cheveux rouges, actuellement coupés ras ensuite d'une maladie. Il vient se reposer à la montagne, dans la maison de son cousin, le pasteur de l'endroit. Homme très cultivé, il a en lui la source de profondes émotions, et son sérieux, son activité, sa largeur de vues lui gagnent des amis partout. La vraie pensée du livre se trouve dans les conflits intimes produits par les incursions de sa raison dans les croyances traditionnelles, et dans le triomphe réel du cœur sur l'intelligence.

A Oxford, Robert avait été en relations intimes avec deux professeurs typiques. M. Gray est un personnage peint d'après nature : un philosophe convaincu, qui croyait à sa conscience, mais non aux miracles de la Bible, prêchant et pratiquant une vie de simplicité et de haute moralité, portant intérêt à tout son entourage et travaillant avec un zèle infatigable. L'autre s'appelait M. Langham, jeune instituteur dont la grande intelligence était paralysée par un excès de modestie et par une incapacité naturelle de jouer son rôle dans le monde, qui disait *non* à tout, y compris la religion, type trop commun mainte-

nant dans nos universités. En dépit de ces influences, Robert Elsmere avait pris les ordres dans l'église anglicane. Comme presque tous nos jeunes pasteurs doués d'énergie, il désirait une paroisse de ville, malgré la rude tâche qu'elle impose, mais sa santé s'y opposant, il avait accepté le poste de Murewell, nom fictif qui ne peut désigner qu'une localité située dans ce joli coin du Surrey que j'ai mentionné il y a deux mois en parlant de Birket Foster. Mais il n'y va pas seul ; après beaucoup d'hésitations, Catherine Leyburn a consenti à devenir sa femme. Au rebours des autres livres, cet étrange roman nous montre le héros et l'héroïne mariés à la fin du premier volume. L'auteur a fait preuve ainsi de beaucoup d'art, si l'on considère son but : la première partie est d'une lecture relativement aisée ; l'attention est éveillée par le récit fictif avant d'entrer dans la partie purement philosophique. A Murewell, Robert et sa femme se consacrent corps et âme, et dans une union parfaite, à leur nouvelle tâche. Le presbytère, comme cela arrive si souvent à la campagne, en Angleterre, devient le centre de la vie, des lumières et des plaisirs de la paroisse. Catherine réunit les mères le soir, tandis que Robert sait attirer dans son cabinet les rudes gars de l'endroit et les intéresser à l'histoire naturelle ou à tels autres sujets. Le bien-être matériel de ses paroissiens et la salubrité de leurs demeures sont le premier souci du pasteur après ses devoirs pastoraux, visites aux malades ou service divin. Un trop grand nombre de nos clergymen, écrasés par leur tâche, abandonnent les études privées. Robert, sur les conseils de M. Gray, se réserve du temps pour cela et entreprend l'étude systématique de l'histoire des premiers chrétiens.

Toute cette première partie du livre nous offre une peinture admirable de la vie du clergé anglais. Bientôt surgit le squire de Murewell, un type peu commun dans nos paroisses rurales. Roger Wendover est peut-être le caractère le plus frappant et le mieux dessiné de l'ouvrage. Célibataire aux portes de la vieillesse, de l'esprit le plus acéré, versé dans toutes les philosophies les plus récentes de Paris ou de Berlin, ses livres contre la religion sont connus dans toute l'Europe. Robert et lui ne tardent pas à se quereller au sujet des conditions déplorables d'insalubrité des cottages du domaine de Wendo-

ver : le pasteur fait des réclamations à ce propos, et l'opulent homme de lettres prétend s'en rapporter entièrement à son intendant, un ivrogne qui le vole. Mais bientôt le squire découvre avec surprise que le « prêtre » (une race qu'il considérait avec un mépris cynique) est un savant très au courant de l'époque dont il s'occupe lui-même en vue d'écrire une *Histoire du témoignage*, au moyen de laquelle il compte renverser la religion révélée. Robert, lui, est attiré fatalement par la grande science du squire, et par son éloquence. Ils se promènent et causent constamment ensemble. On ne dit pas comment Robert défend ses croyances. Tandis que les arguments de son adversaire sont donnés tout au long, les siens sont passés sous silence. Mais, en fin de compte, la foi de Robert s'est ébranlée. Il se sent dans une position fausse : mais comment l'avouer à sa femme, comment conserver son amour et continuer la vie commune avec elle, dont la foi est profonde et inaltérable, comment enfin quitter ses paroissiens aimés ? Le lecteur, dans ces moments pénibles, ne peut s'empêcher de partager les angoisses de Robert. Enfin, après une conférence avec M. Gray, il dit tout à Catherine, renonce à sa cure et au ministère, et tous deux, séparés maintenant par une barrière infranchissable, vont s'établir à Londres.

Les boutades de la séduisante Rose aident à relever ces pages, intéressantes et déprimantes à la fois. Langham finit par demander sa main, puis immédiatement, ses irrésolutions le reprenant, il lui écrit son éternel *non*. Mais elle fait un beaucoup plus brillant mariage en épousant M. Flaxman, un aristocrate radical, éclectique ou agnostique en religion, qui possède quelques bonnes qualités et qui s'est montré un véritable ami pour les Elsmere. Dans le cours du récit défile devant nos yeux toute une troupe de musiciens que Rose invite dans la petite maison de sa mère, à Londres ; puis nous assistons à la vie du grand monde, dans les soirées de lady Caroline Flaxman, tandis que les Elsmere fréquentent le salon choisi de Mme de Netteville, une amie du squire, plus raffinée en apparence qu'en réalité. Partout les caractères sont bien tracés, quoique en général les femmes paraissent plus vivantes que les hommes. Permettez-moi d'emprunter à l'article de M. Gladstone le sommaire concis et brillant qu'il donne de la position définitive de Robert Elsmere :

« Il croit encore en Dieu et accepte le Christ historique comme un homme merveilleusement bon entre les bons, mais il le considère comme *primus inter pares*. Après avoir traversé une série d'expériences, il se voue à la religion de l'humanité, gagne au nouvel évangile une foule d'habiles artisans de Londres, que l'ancien avait laissés complètement indifférents, se charge noblement d'un travail au-dessus de ses forces, et disparaît enfin au sein d'un flot de lumière. Il fonde et laisse après lui la « nouvelle fraternité chrétienne » d'Elgoodstreet, et on nous apprend à la fin, avec un enthousiasme sincère, que c'est là l'effort suprême de l'homme. »

Ainsi, le livre se termine à un moment critique. L'auteur nous dit que la nouvelle fraternité continue à fleurir, mais nous aimerions savoir comment, puisque son fondateur n'est plus là. Mais ce n'est pas ici le lieu de discuter de pareilles questions. M. Gladstone dit très bien qu'on peut enlever l'écorce du chêne et montrer ensuite ses feuilles vertes pour prouver qu'il vit encore : chacun n'en sait pas moins parfaitement que les sources de la vie sont détruites en lui et que la mort ne saurait tarder.

CHRONIQUE SUISSE

Le printemps et les hannetons. — Wagner à Genève. — De la caricature, d'après M. Grand-Carteret. — *Jean-Paul*, ou la manie d'écrire. — L'art à Neuchâtel.

Le printemps a fini par venir, et avec lui les hannetons. Nos paysans, qui n'ont pas tous lu la *Bibliothèque de mon oncle*, ne sont pas encore convaincus que « la plus noble conquête que l'homme ait faite, c'est... le hanneton, » et ils déplorent la profusion insolite de ces insectes. En revanche, la taupe, jadis mal famée, passe maintenant pour un animal utile, parce qu'elle est l'ennemie du hanneton et mange les vers blancs.

Qui donc a institué les taupiers de commune? Les taupiers sont une erreur, et ces fonctionnaires n'ont plus leur raison d'être, puisque l'intérêt de l'agriculture veut qu'on laisse courir les taupes. Ils n'avaient donc pas tort, en définitive, les habitants légendaires de ce village neuchâtelois, qui, ayant pris une taupe vivante, cherchèrent le plus cruel supplice qu'ils lui pourraient infliger et finirent... par l'enterrer vive!

Une chose me tracasse pourtant. Ne s'avisera-t-on pas de découvrir, un jour, que les hannetons ne sont qu'un fléau apparent, et qu'en réalité ils servent l'agriculture en mangeant quelque parasite encore plus nuisible qu'eux? Je ne désespère pas de voir une fois les hannetons protégés par le gouvernement.

— Serait-ce plus imprévu que de voir aujourd'hui la musique de Wagner acclamée par la foule? Je ne parle pas des foules parisiennes, qui, confondant le chauvinisme et l'art, ont si sottement malmené cet excellent M. Lamoureux, mais de la foule genevoise qui se pressait récemment dans la salle de la Réformation et qui a fait fête au vaillant chef d'orchestre. C'était si transportant que le *Journal de Genève*, très maître de lui, comme on sait, en est devenu lyrique : « Les honneurs, disait-il à propos de ces remarquables concerts, les honneurs ont été pour Wagner. Ce maître s'est révélé, pour la première fois à Genève, dans la resplendissante majesté de son génie... On cite plusieurs récalcitrants de marque qui ont eu leur chemin de Damas! »

Le même journal nous a appris que M. Lamoureux a découvert, dans les œuvres exécutées par son orchestre, « des détails qui ne l'avaient jamais frappé, cela grâce à l'admirable acoustique de la salle de la Réformation, dont il se montrait enchanté. »

— Je songeais l'autre jour à ce triomphe de Wagner et de Lamoureux, l'un portant l'autre, en voyant une caricature de Draner, publiée dans l'*Eclipse*, au début de la guerre de 1870. Elle représente le maître de Bayreuth à cheval, casqué à la prussienne, battant la mesure, avec cette légende : « Wagner généralissime des forces allemandes. — On compte sur sa musique pour mettre les Français en fuite. »

Cette plaisanterie, après ce que nous avons vu, fait un effet lugubre : elle n'est pas la seule de cette espèce qui se rencontre dans le curieux ouvrage de M. J. Grand-Carteret : *Les mœurs et la caricature en France*[1]. C'est un gros volume in-4° de près de 700 pages, illustré de 8 planches en couleur, 45 planches hors texte et 490 illustrations dans le texte, c'est-à-dire d'une masse considérable de reproductions d'œuvres originales, anciennes ou récentes, des artistes caricaturistes, avec les légendes, et aussi avec l'aspect particulier que donnent à l'estampe le burin, la pointe de l'aquafortiste ou la lithographie. Comme on voit, c'est là un livre d'amateurs qui, même sans le texte, aurait encore une sérieuse valeur documentaire.

Nous avions fait, à propos du dernier ouvrage de l'auteur, *La femme en Allemagne*, quelques observations qui nous semblaient nécessaires ; la femme honnête nous paraissait y tenir trop peu de place comparativement à l'autre, que l'auteur avait mise en scène avec une complaisance exagérée. L'histoire de la caricature pouvait prêter au même inconvénient ; et il est sûr qu'en retraçant l'histoire d'un art aussi intimement lié à l'histoire même des mœurs, l'auteur n'a pu éviter de toucher à plus d'un sujet délicat. Mais je me plais à reconnaître qu'il n'y a point insisté désagréablement. Son livre est un ouvrage sérieux, digne de l'attention des amateurs d'histoire et de philosophie morale. Il y a eu tel moment, en effet, où la caricature fut la seule expression possible de la conscience nationale, et, en tous cas, l'œuvre caricaturale d'artistes tels que Charlet, Daumier, Gavarni, Grandville, Cham, Grévin, nous fournit sur les mœurs et les tendances de leur époque des indications que l'observateur aurait tort de mépriser.

C'est pourquoi, dans son bel ouvrage sur la *Satire au moyen âge,* M. Lenient n'a point négligé de s'arrêter devant les sculptures grotesques des cathédrales, où s'essayait la verve comique du peuple français. Durant les guerres religieuses du XVI[e] siècle, les pamphlets et l'imagerie grossière et brutale expriment à leur manière les passions en lutte. Au XVII[e] siècle, la caricature participe du caractère de la littérature, et M. Nisard y aurait reconnu avec intérêt la peinture des généralités, de types humains, pareils à ceux que la tragédie et la comédie portent

[1] In-4°, Paris, Librairie illustrée, 1888.

à la scène. Au siècle suivant, l'estampe devient plus précise et M. Grand-Carteret en suit pas à pas les transformations. Les jésuites, les jansénistes, le fameux Law, les brasseurs d'affaires, tels personnages en vue, comme le docteur Tronchin ou le physicien charlatan Mesmer, certains gazetiers et folliculaires, tentent tour à tour le crayon des artistes. Les modes extravagantes du temps de Louis XVI excitent naturellement leur verve.

Mais c'est pendant la révolution surtout que l'histoire de la caricature devient du plus vif intérêt; l'image est alors une arme aux mains des partis; souvent l'estampe traduit éloquemment, sous forme d'allégories ingénieuses, les espérances de ce tiers-état, qui de rien veut devenir tout : tel est ce gros œuf posé dans un coquetier, et où le tiers, à côté de la noblesse et du clergé, trempe force mouillettes, symbole de sa participation aux affaires du pays. D'autres images sont moins inoffensives, et préparent le peuple, tout en l'amusant, aux violences de la rue. Louis XVI et sa famille, les prêtres, sont caricaturés avec une verve triviale, parfois presque sauvage. Puis c'est le tour du Directoire, de Barras entre autres, et de Bonaparte; mais la police vigilante de César n'a guère laissé subsister les charges qu'il a inspirées. On se rabat sur la peinture de mœurs, et il est intéressant de surprendre l'influence du style classique et pompeux de David jusque dans la caricature.

En 1814, explosion de la verve longtemps comprimée. Napoléon fait les frais de la caricature, qui, redevenue libre, nous montre, par exemple, un tourneur en jambes de bois s'écriant d'un air affligé : « Encore une campagne, et ma fortune était faite! » Puis la Restauration inspire les charges les plus divertissantes : impérialistes et royalistes rivalisent d'ardeur dans cette guerre, où les girouettes, les éteignoirs ont un long succès de rire. On crayonne la rentrée de Louis XVIII, porté en croupe sur le cheval d'un cosaque qui foule aux pieds des cadavres français. L'importation de la lithographie active la production de la caricature, qui affecte volontiers à cette époque des allures sensuelles et grivoises. Bientôt Henry Monnier applique à l'étude des mœurs son observation pleine d'humour et souvent profonde; Charlet propage la légende napoléonienne et écrit à sa manière l'épopée du petit chapeau et de

la redingote grise, de sorte qu'après l'empire vécu, on a l'empire ressuscité et déifié par l'image, pour mieux combattre Louis XVIII, Charles X et la royauté bourgeoise de Louis-Philippe.

Nul peut-être ne fut plus malmené que ce pauvre roi. Philipon, Traviès, Daumier ont la ressource du journal à caricatures politiques, récemment créé en France : le *Charivari*, la *Caricature* font de vraies débauches de cette fameuse *poire*, qui est l'emblème consacré du monarque et qu'on lui sert avec acharnement sous les formes les plus imprévues. En même temps, l'étude de mœurs conquiert une place toujours plus importante dans la caricature : la folie romantique, les artistes et les écrivains en vue, le théâtre, la mode, les inventions nouvelles, chemins de fer, daguerréotype, la société boutiquière de ce temps, fournissent aux artistes des thèmes inépuisables. L'auteur rend l'hommage qu'il mérite à Daumier, le Molière de la caricature, qui sut donner à ses personnages, à Robert-Macaire, par exemple, l'intensité de la vie. Il étudie avec la même attention l'œuvre de Gavarni, ce grand humoriste-philosophe, et celle du fantaisiste Grandville, qui tire un si amusant parti des animaux.

Après 1848, la caricature s'empare des questions politiques et sociales : Pierre Leroux, Proudhon sont les héros comiques de cette phase nouvelle, où Cham brille d'un vif éclat et sème à foison l'esprit et le bon sens. C'est lui qui montre Proudhon trouvant, à son retour de l'assemblée, un voleur en train de vider ses tiroirs :

— Grand Dieu ! pendant que j'expliquais mes théories...

— Eh ! ben, de quoi... moi j' m'occupe de la pratique.

Les questions parlementaires prennent dans l'estampe une importance croissante : tous les personnages marquants défilent sous nos yeux : Dupin, avec ses énormes souliers, Girardin, avec sa virgule de cheveux sur le front, Thiers, et surtout le prince-président, que le ridicule ne tua pas plus qu'il ne paraît devoir tuer ceux qui le parodient aujourd'hui. Une fois l'Empire fait, la caricature comprimée se rabat sur l'actualité parisienne, sur la vie mondaine et légère. Le règne de la crinoline inspire toutes sortes d'images polissonnes à Marcelin et à ses émules ; je passe Randon et ses « tourlourous, » Grévin et ses « grévi-

neries, » Bertall, Léonce Petit, André Gill, Draner, et tant d'autres. Mais il faut bien noter que le chauvinisme, qui a fait tant de mal à la France, apparaît vers la fin de l'Empire dans la caricature, et surtout sous le spirituel et infatigable crayon de Cham. C'est lui, hélas ! qui, en juillet 1870, représentait un Prussien et un zouave en conversation à la frontière :

— C'est-t'y joli, Berlin ? dit le second.

— Et Paris ?

— Qué qu'ça peut te faire, t'y vas pas !

N'est-ce pas navrant à lire, *après ?*

Très curieux aussi, le chapitre sur la caricature pendant le siège et la Commune. De quel déluge de charges méprisantes Napoléon III fournit le prétexte ! De quelles huées sa chute lamentable est accompagnée ! Et M. Thiers, qu'on voit travesti en vieille marchande à la toilette, cherchant un mari pour la république ! Et les plaisanteries quelquefois profondes de Cham; celle-ci, tenez : les obus pleuvent sur Paris :

— Qu'est-ce que cela, papa ? dit un gamin à son père.

— Ça, mon enfant, ce sont les dernières fusées du feu d'artifice du 15 août.

Sous la Commune, on assiste à un vrai délire graphique. Mais laissons cela ! L'histoire retracée par notre compatriote s'achève avec Villette, Caran d'Ache, Steinlen et les autres maîtres de la fantaisie incohérente qui fleurit au *Chat noir*. Nous assistons à cette heure au renversement de la suprématie classique et littéraire et à son remplacement par un art plus pittoresque et plus raffiné.

A cette étude très complète, et dont nous n'avons indiqué que quelques traits cueillis pour ainsi dire au hasard, l'auteur a ajouté un appendice qui sera précieux pour les chercheurs et les collectionneurs. Ils y trouveront une bibliographie et une histoire des journaux à caricatures, avec vignettes reproduisant les frontispices de ces publications ; une iconographie de la caricature pendant la guerre et la Commune ; enfin une biographie, par ordre alphabétique, des artistes caricaturistes, avec de nombreux portraits-charges. Les amateurs d'art sauront apprécier un travail si riche en renseignements puisés dans les collections publiques et particulières, et les nombreuses planches et vignettes qui l'illustrent. Nous n'essaierons pas d'extraire

la philosophie de tout ce rire irrévérencieux, qui depuis des siècles n'a rien épargné en France, et nous laissons à l'historien le soin de marquer les rapports qui pourraient bien exister entre la caricature et l'instabilité gouvernementale.

— Ce n'est peut-être point changer de sujet que de mentionner un roman tout à fait étrange, publié dans le canton de Neuchâtel et intitulé *Jean-Paul*[1]. En notre temps de diffusion de l'instruction primaire et secondaire, on arrive un peu trop aisément à se croire une vocation d'écrivain. De là ces livres singuliers, cette littérature biscornue, dont la critique hésite peut-être trop à faire justice. Notre renom littéraire n'a rien à gagner à cette tolérance excessive. Que dites-vous de ceci, orthographe et style :

« Jean-Paul avait l'air de devenir monomaque (?) ou tout au moins mélancolique... La solitude peut conduire aux plus funestes épreuves, surtout si le jeune homme silencieux, soliloque, donne accueil aux passions... » — « Le bataillon vallaisan fut renvoyé dans ses dieux pénates... On attendait chaque jour le rendement de l'armée de l'Est... » — « Il était (assis à table) à côté de deux parents qui n'avaient rien de subtil, sinon un énorme appétit doublé d'un riche cumul au point de vue des verres. Les femmes elles-mêmes gazouillaient leur langage de cuisinière épicurienne, tout en restant acortes et sages. En tous cas la monotonie n'enlaçait personne... » — « Il est de fait que pour Lucie, le sensible était tombé à l'état de lettre morte; sur son cœur elle avait mis sa main, préférant, grâce aux leçons de sa mère, personne d'argent plus que d'éducation, conserver l'unité plutôt que de tenter une duplicité non glorieuse, et à ceux qui lui feraient la cour, elle s'était dit que sans bien être, elle ne répondrait que par des avances accessoires... » — « Jean-Paul glissait sur une pente attractive dont la base fait naître le dégoût... » — « Il ne vit pas l'ombre d'un soupçon au parler magnétique de son interlocuteur. . » — « Il n'eut pour toute réponse qu'un rire sanguinolent... » — « Il fit la connaissance d'un petit vieux à figure de couteau jésuitique... » — « Il eut beau aller moins souvent rendre visite à sa fiancée, celle-ci qui avait de sa mère reçu les calmants à son amour, semblait se

[1] Par Henri Montal. — In-12. Gorgier (Neuchâtel), De Pierre et Cie, 1888.

séparer de lui. Incontinent, la vie parut plus amère à Jean-Paul; l'ingratitude de la femme vint s'ajouter en lui à celle qu'il avait conçue de l'homme... Malgré l'alliance qui enceignait son doigt sacré, il était prêt à maudire la vie... » — « N'y a-t-il rien d'aussi rémunérateur qu'un bain ?... » — « Vuitebœuf est un petit village agricole, situé dans tout ce qu'il y a de plus creux... » — « C'est à Paris que la civilisation s'est portée avec son immense cortège de luxe et de misère, avec sa destinée giratoire, fécondant ou élucubrant le monde moderne de ses soubresauts progressifs... »

J'ai noté ces passages absolument au hasard, en feuilletant le roman, qui est d'un bout à l'autre écrit de ce style; il faut le lire pour y croire. Eh bien! ce n'est point pour le facile plaisir d'en rire que j'ai mentionné ce livre; car en vérité il m'attriste. Il m'attriste parce qu'il est le type, — très accentué, j'en conviens, — d'une littérature trop cultivée chez nous, celle qui, sous prétexte d'intentions vertueuses et morales, outrage à tel point la grammaire et le sens commun, qu'en fin de compte le ridicule retombe sur la morale et la vertu elles-mêmes. Répandre l'instruction, c'est fort bien. Mais surtout que nos écoles, après avoir mis une plume entre les mains de nos enfants, leur apprennent à exprimer simplement des idées claires.

— L'art de la peinture, — je ne parle plus de l'art d'écrire, — a encore de beaux jours à Neuchâtel. L'exposition qui a eu lieu pendant le mois de mai, et où figuraient des œuvres importantes de MM. A. de Meuron, Léon Berthoud, A. Bachelin, Gustave Jeanneret, Edouard Jeanmaire, Edmond de Pury, Anker, Eugène Girardet, etc., a eu son succès ordinaire, mais d'autant plus remarquable cette année, que les artistes neuchâtelois avaient été seuls admis à exposer. A l'ouverture de la vente, les acheteurs ont montré un empressement presque comique : on cite des amateurs qui ont passé une partie de la nuit devant le local de l'exposition pour mettre plus sûrement la main sur le tableau qu'ils convoitaient. Il a fallu leur distribuer des numéros d'ordre! Ce noble fanatisme fait certainement honneur à la patrie de Léopold Robert.

CHRONIQUE POLITIQUE

La température. — Frédéric III. — La paix en Europe. — Services rendus à la république par M. Boulanger. — La prochaine session des chambres fédérales en Suisse. — Interpellation probable. — Les lignes du moratoire. — Simplon.

La prolongation de l'hiver, bien au delà des limites extrêmes connues, qui avait fait naître de grandes inquiétudes un peu partout, a fait place à un printemps splendide. Il faut retourner bien loin en arrière pour trouver un mois de mai aussi uniformément beau. Bien que les vents du nord aient repris plus d'une fois et qu'un certain nombre de nuits aient été fraîches, aucune crainte sérieuse de gel n'a pu se manifester. La végétation est de toute beauté, et, si le temps chaud continue, elle ne sera pas en retard comme on pouvait le craindre ; mais les campagnards ont sur les bras une terrible accumulation de travail, parce que pour eux tout arrive en même temps, au lieu de s'espacer sur une saison pleine. L'hiver, qui demeurera dans le souvenir des peuples d'Europe et d'Amérique comme l'un des plus longs, des plus rudes, des plus fertiles en grandes catastrophes climatériques, semble n'avoir pas voulu disparaître sans frapper un dernier coup. En plein mois de mai, alors que presque partout les champs et les forêts verdoyaient, une grande abondance de neige tombait dans certaines régions de l'Allemagne, particulièrement en Bavière. Mais il ne semble pas que cela ait été autre chose que désagréable. Depuis quelques années, évidemment, la température générale s'est modifiée. Les hivers sont devenus plus rudes et plus prolongés. La contre-partie doit en être une plus grande intensité de chaleur en été. Peut-être sous ce nouveau régime, les retours de froid, accompagnés de gel, qui se faisaient redouter jusqu'à la fin de juin, nous seront-ils épargnés. Ce serait une sérieuse compensation à la dureté des hivers. Les pays de vignobles, surtout, et d'arbres fruitiers auraient lieu de s'en

féliciter, car ces gels tardifs étaient pour eux un des fléaux les plus redoutables et les plus redoutés. Au point de vue de la terre et de ses produits, l'année s'annonce donc de manière à éveiller de grandes espérances. Dieu veuille que l'été qui s'avance soit la contre-partie complète de l'hiver qui vient de disparaître.

— Le printemps s'est manifesté d'une autre manière encore. Après avoir traversé une crise nouvelle, plus longue et plus douloureuse qu'aucune autre, l'empereur Frédéric III semble aussi renaître à la vie comme toutes choses. Cette amélioration, si grande qu'elle en paraît presque merveilleuse, a été attribuée à un traitement interne nouveau que suit l'empereur. C'est bien possible, et il est à désirer en effet qu'on découvre un remède à son mal spécial. Mais nous ne pouvons nous empêcher de croire que cette fois, comme dans d'autres occasions, le grand remède s'est trouvé dans le changement de la température, dans ce renouveau de toutes choses que le printemps a ramené à Berlin comme ailleurs, dans la faculté de pouvoir vivre et respirer au grand air, de pouvoir se baigner en quelque sorte dans une atmosphère douce et agréable, dont l'influence « reconstituante, » pour parler le langage à la mode, a dû être d'autant plus grande que la privation en avait été plus prolongée. L'empereur a pu passer une partie de ses journées dans le parc de Charlottenbourg ; il s'est promené assez fréquemment en voiture soit dans le Thiergarten, soit à Berlin même, accueilli partout par les acclamations de ses sujets, qui doivent lui être d'autant plus douces que l'impératrice, de son côté, par ses œuvres de bienfaisance, gagne de plus en plus l'affection populaire et n'est pas moins chaleureusement accueillie. Qui aurait cru, il y a seulement quinze jours, que l'empereur pourrait revêtir son uniforme et assister à la cérémonie du mariage de son second fils, le prince Henri, avec la princesse Irène de Hesse, qui a été célébré le 24 mai, et sur les débuts duquel ne planera pas au moins la pensée lugubre de la mort imminente d'un père aimé, qui les aurait attristés il y a quelques semaines à peine ? C'est d'un bon augure pour le jeune couple. On trouvera le portrait de l'un et de l'autre dans l'*Almanach de Gotha* pour 1888. La mariée n'est pas une beauté, mais sa figure est charmante.

— L'aspect général de la politique est aussi très encourageant. Cette année, nous n'avons jamais pu croire à une guerre prochaine, tant toutes choses nous ont paru militer contre une levée de boucliers. Maintenant on peut croire que la paix est assurée, et il faut espérer que ce sera pour une période prolongée. Sans doute, aucune des questions qui soulèvent les antagonismes en Europe n'a été résolue, ni aucun des dangers n'est écarté définitivement ; le temps, néanmoins, produit ses effets modérateurs, il adoucit et atténue beaucoup de choses. Puis les éléments actifs de lutte sont aujourd'hui plus ou moins paralysés et promettent de l'être longtemps encore. En Orient, la fermentation continue, mais sans rien de tout à fait violent, rien qui puisse amener une explosion ou une conflagration, à moins qu'une grande puissance ne le veuille. Or, aucune ne peut le vouloir, à l'exception de la Russie, qui n'est pas en mesure de le chercher et qui a suffisamment à faire autre part.

Lorsque, il y a un peu plus d'un an, l'Allemagne était en pleine fièvre électorale et nommait un Reichstag favorable à M. de Bismarck et à ses demandes d'augmentation de l'armée, qui se serait douté que le général Boulanger deviendrait l'un des facteurs essentiels de la paix en Europe ? C'est pourtant ce qui est arrivé. Par la lutte qu'il a engagée contre son gouvernement, par ses entreprises contre la république, il a de fait éliminé pour la France les questions extérieures et ramené toutes les préoccupations du pays sur lui-même. Au point de vue général, c'est excellent, et il n'est point dit qu'il n'en puisse sortir pour la nation des résultats très bons. Cela paraît difficile, à la vérité, car le danger se trouve bien moins dans la force de M. Boulanger que dans la faiblesse et la division de ses adversaires, mais ce danger n'est pas de ceux qui sont irrémédiables. Il peut, nous serions presque disposé à dire : il doit amener une transformation et une rénovation des partis, dont on commence à apercevoir quelques symptômes, qui ne peuvent s'accomplir qu'à la longue, et pour lesquelles le temps sera probablement donné. Nous voyons d'abord les ennemis de la république, ceux qui la haïssent à ce point de vouloir la détruire, quelles que soient les conséquences, se grouper autour de M. Boulanger et le soutenir par tous les moyens. Mais, s'ils sont

unis pour renverser, ils le cherchent dans des buts tout à fait hostiles les uns aux autres et, au fond, il y a entre eux de grandes et profondes défiances, parfaitement justifiées d'ailleurs. Leur union aura pour effet de trancher les situations, de mettre d'une part tous les ennemis de la république, de l'autre tous ceux qui la soutiennent. Le parti républicain a une grande force, s'il sait s'en servir; il défend ce qui existe, et il a le pouvoir entre les mains. Le boulangisme, de son côté, groupe et représente tous les mécontentements qu'a suscités un régime dont la durée est de dix-huit ans déjà, et dont les dernières années ont été particulièrement mauvaises. Mais son défaut d'homogénéité peut le mener à la ruine.

On peut observer quelques indices favorables. La plus grande erreur de la majorité républicaine, celle qui l'a entraînée à la plupart de ses fautes, a été sa faiblesse à l'égard du parti radical, devenu par là, quoique en minorité, le maître de l'état. Ce parti, qui a son point d'appui dans quelques grandes villes et dans un plus petit nombre de départements, est précisément celui qui fait, par réaction, la force du boulangisme. La majeure partie du pays est contre lui, contre ses représentants et ses procédés d'administration. C'est lui qui dégoûte la nation de la république, et la porte à aspirer à un changement. Aussi longtemps qu'il menait le parti républicain, la situation ne pouvait aller que de mal en pis, et les opportunistes n'avaient pas le courage de briser avec lui. Il s'est chargé de provoquer lui-même une rupture en constituant un parti fermé, ennemi du boulangisme, mais qui pour le combattre n'a rien trouvé de mieux que de lui prendre son mot d'ordre : dissolution et revision. L'homme le plus en vue, sinon le chef de cette faction, est le Dr Clémenceau, qui a tous les droits à s'emparer du mot de dissolution, car il a été le mauvais génie et le vrai dissolvant de la république. Il entre ainsi en lutte directe avec la majorité du parti républicain, l'invitant à une rupture qui a tardé trop longtemps. Si les modérés et opportunistes acceptent le gant qui leur est jeté, rien n'est perdu. S'ils se débandent, il n'y aura plus d'autre espoir que dans une de ces interventions de la Providence qui sont toujours possibles, mais qu'on ne doit pas attendre.

Mais, dira-t-on, que peuvent les modérés ? Quoique la plus

forte des trois fractions qui se partagent la chambre des députés, ils ne possèdent pas une majorité qui leur permette de prendre le pouvoir et de le garder contre la gauche extrême et la droite réunies. Assurément; et toutefois le passé leur montre clairement le chemin qui mènerait au salut. Il n'est pas nécessaire qu'ils soient au gouvernement pour être les maîtres. Un parti qui possède la majorité au sénat, la majorité républicaine dans la chambre des députés, est maître de la situation bien plus que ne l'a été le parti radical dans ces dernières années. On ne peut gouverner ni sans lui, ni contre lui, à moins qu'il ne s'abandonne. S'il sait s'unir et se discipliner en face du danger qui le menace et la France avec lui, il pourra remonter le courant, et dans cet effort même trouver une base assurée pour les institutions actuelles. Le jour où l'on verra au Palais-Bourbon une phalange d'hommes modérés décidés à résister aux entreprises des factions qui cherchent à s'emparer du pays pour le dominer, les modérés dans toute la France se réveilleront; ils pourront agir parce qu'ils auront un centre et un point d'appui. Et, si les députés républicains sont portés par l'opinion publique, ne pourraient-ils pas voir se rallier à eux des égarés de droite et de gauche, qui leur rendraient la majorité? Qu'on se souvienne de Gambetta. Ce qu'il a fait peut se refaire, quoique d'une tout autre manière.

Il existe en France, comme en tout pays, une masse silencieuse et anonyme, qui décidera probablement de l'avenir du pays dans les prochaines élections. C'est cette masse, ce sont les campagnards, les artisans, qu'il s'agit de regagner, non par des phrases, ils n'en veulent plus, mais par des actes, et qu'il faut réconcilier avec le régime parlementaire. Les républicains ont plus d'une année pour y pourvoir. C'est à la fois peu et beaucoup. S'ils se mettent à l'œuvre immédiatement, sans se hâter, mais sans s'arrêter, ils pourront obtenir gain de cause. Et de la même manière que M. Boulanger est devenu en Europe pour le moment un élément de paix, après avoir été une menace de guerre, il aura à l'intérieur, en contraignant les républicains à se grouper et à obéir à ses chefs, sauvé la république et la liberté qu'il voulait anéantir. La liberté bien comprise offre des ressources inattendues à ceux qui l'aiment et veulent la défendre. Quand elle a disparu, le salut trop souvent

ne se trouve plus que dans des catastrophes qui le font payer bien cher.

En Suisse, l'ordre du jour de la session des chambres fédérales, qui s'ouvrira le lundi 4 juin, vient de paraître. Il renferme peu d'objets nouveaux, mais plusieurs de ceux qui restent en discussion sont d'une grande importance. Depuis que les questions politiques irritantes ont cédé devant un désir général et sincère de conciliation, l'assemblée fédérale s'est mise à travailler d'une manière plus utile: bel exemple à suivre au delà de nos frontières. Le principal objet qui recevra, sans doute, cette fois une solution définitive, est la loi sur la poursuite pour dettes et la faillite, ce complément nécessaire du code des obligations, avec des dispositions transitoires destinées à en ménager l'application dans les cantons qui ne peuvent l'exécuter en plein dès le premier jour. C'est un grand travail qui fait honneur à son auteur, M. Ruchonnet, et qui sera, il faut l'espérer, accepté par le peuple suisse, malgré l'opposition qu'il rencontre de la part d'un petit groupe de juristes, partisans du principe exclusif de la faillite forcée. On espère aussi pouvoir adopter en premier débat la loi sur les rapports de droit civil des citoyens établis et en séjour, qui mettra fin à un état d'incertitude pénible pour tout le monde. Les partis politiques, naguère profondément divisés sur certaines dispositions du projet, paraissent s'être maintenant mis d'accord: du moins la commission du conseil national, dans laquelle siègent d'éminents juristes, est unanime à en recommander l'adoption. Les lois sur les brevets d'invention et sur les modèles de dessins industriels seront aussi très probablement votées, en sorte qu'elles pourront entrer en vigueur en temps utile pour l'exposition universelle de Paris, condition indispensable si nous voulons que nos industriels se présentent avec tous leurs avantages à cette grande solennité internationale.

— A côté de ces lois d'affaires il y aura, sans doute, peu de place pour les questions purement politiques. Le seul point sur lequel il puisse se produire quelque incident de cette nature, c'est la récente expulsion des chefs du *Sozialdemokrat*. Un petit nombre de journaux, inspirés par quelques politiciens



en vue, ont continué à mener la campagne contre le conseil fédéral, en l'accusant d'avoir humilié la Suisse par le fait qu'il aurait cédé à une pression de l'étranger. Cette attitude contraindra, nous l'espérons, ces personnages à provoquer une interpellation dans les chambres, sinon on aura le droit de leur reprocher de n'avoir pas osé affronter avec leurs accusations le grand jour d'un débat public. Si nous ne nous trompons, l'interpellation ne peut être que bien accueillie par le conseil fédéral, qui n'aura pas de peine à montrer de quel côté sont les vrais patriotes, ceux qui ont le vrai souci de la dignité nationale. Il saura établir d'une manière indubitable, comme il l'a déjà fait en mars dernier, aux applaudissements presque unanimes de l'assemblée fédérale, que la Suisse n'a pas pour mission de tolérer et de favoriser la propagande révolutionnaire internationale, mais que sa dignité, aussi bien que le souci de ses intérêts d'état neutre, lui commandent d'imposer aux étrangers qui résident sur son sol le respect de la maison et des institutions des voisins. Voilà la question, la seule qu'il y ait lieu d'examiner. A supposer même que des mesures contre le *Sozialdemokrat* eussent été réclamées, ce qui est absolument démenti, un pays ne se déshonore pas en accueillant une réclamation qui lui paraît bien fondée. Il n'y a d'humiliation que lorsqu'un gouvernement fait une chose contre son gré et contre ce qu'il envisage être le bon droit. Or, qui osera soutenir en pleine assemblée fédérale, ce qu'on n'a pas craint d'avancer dans certains journaux, que le conseil fédéral n'a pas agi dans la plénitude de sa liberté et de sa conviction, qu'il a courbé l'échine humblement devant le chancelier de fer ? Un tel langage soulèverait la réprobation de l'immense majorité des représentants de la nation. Aussi se gardera-t-on bien de le tenir : il est à prévoir qu'on procédera par insinuations perfides, mais l'opinion publique n'en fera pas moins justice. Elle s'est déjà prononcée d'une manière éclatante par le vide qu'elle a fait autour des organisateurs des manifestations qu'on a tentées sur divers points du territoire et qui, étrangers compris, n'ont pas compté en tout plus de quinze cents à deux mille participants. Sur 750 000 électeurs, c'est peu.

— Une autre question, qui n'est pas précisément politique, mais qui n'en est peut-être pas moins brûlante, c'est celle du

Nord-est, qui reviendra probablement sur le tapis, sous la forme d'un message du conseil fédéral au sujet de la prolongation du délai pour la construction du chemin de fer de la rive droite du lac de Zurich, une des lignes dites du moratoire, celle à laquelle, par son arrêté du mois de juin de l'année dernière, le conseil fédéral a attribué la priorité. Le message exposera, sans doute, par le menu les motifs qui sont à la base de cet arrêté. A cette occasion, il est désirable qu'il s'établisse un débat, qui serait fort intéressant, sur la question de savoir qui a raison ou tort dans la fameuse contestation relative à la répartition des dividendes aux actionnaires. Est-ce le conseil fédéral, prétendant que, si cette répartition était autorisée, la compagnie manquerait des ressources nécessaires pour tenir ses engagements vis-à-vis du moratoire? Est-ce la compagnie, assurant qu'elle est dans une situation si prospère qu'elle peut répartir une bonne partie de ses bénéfices sans inconvénient pour les lignes ajournées? On saura sans doute aussi à quoi s'en tenir sur le plus ou moins de fondement des assertions d'après lesquelles la compagnie aurait depuis longtemps fait la pauvre et dissimulé ses ressources réelles pour esquiver l'engagement de construire, puis tout à coup se serait présentée sous un tout autre jour, lorsque, mise au pied du mur, il s'est agi du rachat par la confédération.

L'assemblée fédérale et le public pourront apprécier si le prix de 500 fr. par action offert par le conseil fédéral répond ou non à la valeur effective du réseau. Ce sera donc à tous égards la revision devant le tribunal suprême de l'opinion publique du grand procès qui a fait couler tant d'encre et donné lieu à tant de spéculations plus ou moins heureuses depuis quelques années. Nous enregistrerons avec soin le résultat de cet examen qui, si l'on tient compte des dispositions plutôt hostiles dont a fait preuve l'assemblée fédérale à l'égard du rachat, promet d'être à la fois impartial et désintéressé.

— Les affaires du percement du Simplon ne paraissent pas avoir avancé, si l'on en croit les dernières nouvelles venues de Rome. Un député, M. de Giudici, a interpellé M. Saracco, ministre des travaux publics, sur cette importante question. Le ministre a répondu que la Suisse avait seulement fait des ouvertures officieuses, ce qui, d'après nos renseignements parti-

culiers, n'est pas tout à fait conforme à la vérité; qu'on n'avait pas voulu en refuser l'examen, mais que rien n'était préjugé, et qu'il fallait attendre, avant de s'en occuper définitivement, d'avoir résolu le problème des chemins de fer beaucoup plus vaste qui intéresse l'ensemble du royaume. Cette déclaration a été accueillie par de vives marques d'approbation. Un député favorable au Simplon, M. Mussi, après avoir pris acte des paroles du ministre, que rien n'est préjugé, a fait ressortir l'importance générale que le percement aurait pour l'Italie. En somme, il paraît qu'il y a encore beaucoup de travail à faire dans l'opinion publique en Italie pour qu'elle se rende compte des avantages de la nouvelle voie ferrée. En attendant, Milan a voté une subvention de 1 500 000 fr., mais par annuités de 100 000 fr. chacune, qui ne seront payées qu'après achèvement de la ligne, et seulement si un tronçon qui lui tient au cœur est construit en même temps. Ce n'est pas là un point d'appui pour la compagnie du Simplon. En Suisse, Lausanne a voté une subvention à fonds perdu de un million pour le même objet, ce qui tendrait à prouver la prospérité que lui a value l'impôt progressif. Du reste, cette votation pourra demeurer assez platonique pour le moment. Il nous paraît que l'on continue pour le Simplon la politique qui dure depuis si longtemps avec le succès qu'on sait. Depuis M. de la Valette jusqu'à aujourd'hui, il nous semble qu'on n'a cessé de poursuivre des chimères, en cherchant à obtenir des subventions tantôt en France, tantôt en Italie. Le Simplon ne se percera que lorsque la Suisse s'en chargera. Aussi longtemps qu'on cherchera à y intéresser d'autres pays, et à leur demander de l'argent, on n'aboutira à rien. Nous engageons tous les partisans du Simplon à relire, à ce propos, la fable de La Fontaine intitulée l'*Alouette et ses petits avec le maître d'un champ.*

Lausanne, le 28 mai 1888.

BULLETIN LITTÉRAIRE

ET BIBLIOGRAPHIQUE

La France sous l'ancien régime, par le vicomte *de Broc*. — 1 vol. in-12. Paris, Plon, 1887.

Sous ce titre, le vicomte de Broc publie un intéressant volume dans lequel il étudie le gouvernement et les institutions de la France avant la révolution, principalement au XVIIIe siècle. Il ne laisse pas ignorer ses sympathies; son dessein est de faire l'apologie de cet ancien régime trop décrié.

Si M. de Broc met son érudition au service de ses convictions, il est trop consciencieux cependant pour ne pas dire le mal comme le bien. Il ne nie pas les abus de toutes sortes qui minaient le gouvernement d'avant 1789 et devaient amener sa chute. Mais, avant tout, il veut démontrer que « ce qui devait survivre à la révolution, ce sont quelques-uns de ces principes de 1789 qu'il faut bien se garder de confondre avec elle, parce qu'ils ne sont pas son œuvre, mais le legs de la France monarchique à l'heure où le trône était encore debout. » A travers tout l'ouvrage, vous retrouverez cette préoccupation de prouver que les réformes datant de la révolution étaient en germe dans les institutions de l'ancien régime; que celui-ci les avait proposées ou avait tenté de les appliquer.

Il est permis de trouver que l'auteur va trop loin dans son désir de réhabiliter le passé. Parfois, il avance des faits dont on voudrait avoir la preuve. Il compare la France à d'autres pays, et dit par exemple que « la condition du paysan français était préférable à celle de beaucoup de paysans de l'Europe, » que « les impôts dont on se plaignait en France n'étaient pas

mieux établis dans les autres états. » A l'en croire, La Bruyère, d'Argenson, Massillon ont beaucoup exagéré la misère du peuple français. Que dirait-il, si on lui représentait que leur opinion était généralement partagée à l'étranger? Que répondrait-il, en particulier, à cette remarque de notre compatriote, le Zurichois de Muralt, dans ses *Lettres sur les Anglais et les Français* (publiées en 1728) : « Le paysan français paraît tout à fait misérable : il est mal logé, mal vêtu, mal nourri et ne vit qu'au jour la journée? »

De même il dira, parlant du privilège des grades dans l'armée, qui a été reproché à la noblesse : « Ce n'était après tout que le fruit de sacrifices pécuniaires. Les familles du tiers-état, laissant à la noblesse les fatigues et les périls du métier militaire, *préféraient* s'élever par des moyens plus conformes à leurs goûts et à leurs traditions, en achetant des charges de magistrature ou de finance. » Et plus loin : « Nul ne fut jamais exclu du grade d'officier par défaut de naissance. » Or Voltaire, racontant la guerre de Flandre (1667), relève comme une chose extraordinaire le fait que « les services et non les aïeux furent comptés » pour l'obtention des grades, « ce qui, ajoute-t-il, ne s'était guère vu. » D'après M. de Ségur également, « les emplois supérieurs étaient réservés, à bien peu d'exceptions près, pour les fils des grands seigneurs, qu'on appelait *hommes de qualité.* » Il est donc à croire que ce qui éloignait les roturiers de l'armée, c'était le peu de chance d'avancement qu'ils y avaient, et non le manque de *goût* pour le métier des armes.

En dépit de quelques inexactitudes de ce genre, le livre de M. de Broc a un mérite : c'est de rappeler des vérités oubliées ou volontairement méconnues par les détracteurs de l'ancien régime, à commencer par celle-ci : que les victoires de 1792 furent l'œuvre des vieux régiments de Louis XV et Louis XVI; qu'elles ont été préparées par l'ancienne organisation de l'armée; que les généraux qui allaient illustrer la France sortaient pour la plupart des écoles militaires de la monarchie. Et nous lui accorderons que « ce serait mal connaître cette monarchie de la considérer seulement aux époques de son déclin. » Sans être aussi désireux que lui de voir « l'illustre maison de France nous apporter les bienfaits de la royauté moderne, » nous sommes prêts à avouer que, « si les institutions de l'ancien ré-

gime n'avaient renfermé aucun bien, on ne pourrait en expliquer la durée et les gloires incontestables. » On peut donc ne pas partager les idées de M. de Broc, mais on ne saurait lire son livre sans intérêt et sans fruit. H. W.

MATTHÆUS MERIAN. Skizze seines Lebens und ausführliche Beschreibung seiner *Topographia Germaniæ*. Eine kulturhistorische Studie, von *H. Eckardt*. — 1 vol. in-8°. Basel, Georg, 1887.

Il y a des familles privilégiées où l'illustration, à un titre ou l'autre, semble héréditaire. Ainsi en est-il des Merian de Bâle. Sans parler de ceux d'entre eux, hommes de science ou d'affaires, dont le mérite a rejailli sur leur patrie, toute une branche de cette famille, transplantée à Francfort et aujourd'hui éteinte, a, pendant le cours du XVIIe siècle, cultivé les arts avec une supériorité qui, de père en fils, l'a rendue justement célèbre.

Mathieu Merian, souche de cette lignée d'artistes, était né à Bâle, en 1593. Formé dans l'atelier de Dietrich Meyer de Zurich, qui a laissé un nom comme peintre sur verre et comme graveur, il ne tarda pas à se signaler par son habileté à manier le burin et à s'acquérir la réputation d'un maître de premier ordre. Après des séjours plus ou moins prolongés à Nancy et à Paris, où il se lia avec Jaques Callot, puis à Augsbourg, à Stuttgard et en Hollande, où il passa quelques années, son mariage avec la fille du libraire et graveur de Bry, de Francfort, le fixa dans cette cité impériale, qui était alors pour l'Allemagne ce qu'est aujourd'hui Leipzig, le grand marché de livres des pays d'outre-Rhin. La mort de son beau-père l'y mit bientôt lui-même à la tête d'une raison commerciale déjà importante, qui, sous sa direction, vit croître encore sa renommée. C'est ainsi que les armes des Merian, la cigogne dévorant une grive, devinrent la marque bien connue d'éditions de luxe où le graveur continuait à soutenir de sa main exercée le savoir-faire de l'homme lancé dans les plus grandes entreprises de librairie. Parmi ces publications, la plus considérable fut la *Topographia Germaniæ*, que le vieux Merian ne put pas achever lui-même, il est vrai, mais qui, poursuivie

après lui par les héritiers de son nom et de son génie, et toute pénétrée de son souffle, est restée comme un monument élevé à sa mémoire aussi bien qu'à sa patrie d'adoption.

Comme nous l'avons dit, en effet, l'art survivait au père dans ses descendants. De ses dix enfants, dont trois suivirent les traces paternelles, le plus illustre fut l'aîné, ordinairement désigné sous le nom de Mathieu le jeune. Heureusement doué, joignant à l'amour du beau une culture remarquable, élève de Sandrart, puis de van Dyck et de Rubens, à la fois graveur, paysagiste, peintre d'histoire et de portraits, il vit non seulement la fortune largement rémunérer son travail, mais encore les princes du temps l'honorer des distinctions les plus flatteuses.

C'était à son fils, cependant, Jean-Mathieu, qu'était réservée la plus brillante carrière, et les lettres de noblesse qui lui furent conférées ne firent que constater le prix que les contemporains attachaient aux œuvres de ce portraitiste hors ligne, en qui devaient briller de leur dernier éclat des dons exceptionnels cultivés pendant trois générations successives.

Dans cette forte race d'artistes, jusqu'aux femmes ellesmêmes perpétuaient ce culte de l'art. Marie Sibylle, fille de Mathieu l'ancien, ajouta à l'auréole patrimoniale un fleuron à elle en mettant son talent natif au service des sciences naturelles, et la passion que celles-ci lui inspiraient la fit même aller jusqu'à Surinam chercher les fleurs rares et les insectes aux couleurs éclatantes qu'elle excellait à rendre. Ses deux filles enfin, qui furent ses collaboratrices dévouées dans les publications, longtemps fort appréciées, dues à son initiative, ne démentirent pas davantage leur sang et, à défaut du nom maternel, portèrent les aptitudes qu'elles tenaient de leur naissance dans les familles nouvelles auxquelles les unirent leur mariage.

Tout en s'arrêtant à ces détails personnels recueillis avec un soin consciencieux, l'étude de M. Eckardt est cependant moins une notice biographique qu'un travail de bibliophile. Essentiellement consacrée à la *Topographia Germaniæ*, le grand ouvrage qui absorba les forces de Merian l'ancien, elle en recherche les sources, en énumère les richesses, et en accentue en même temps l'intérêt historique. Cette volumineuse publication, aujourd'hui fort recherchée vu sa rareté, ne peut moins,

en effet, qu'exercer son attrait sur tout esprit curieux, mais peut-être a-t-elle davantage encore de quoi flatter l'amour-propre national, et le patriotisme du commentateur s'en repaît largement. Indépendamment du texte, ses nombreuses planches, exécutées sur des dessins antérieurs aux dévastations de la guerre de Trente ans, offrent le tableau de l'empire allemand dans l'opulence de ses villes commerçantes, de ses donjons crénelés, de ses hautes cathédrales gothiques, et cette vieille Germanie, où le château féodal jette son ombre sur la silhouette pittoresque de florissantes cités, s'y montre bien sur ses plus solides assises : la force et le travail. En tous cas, il y a là une reconstitution du passé qui parle aux yeux mieux que bien des pages érudites ; et certainement, après avoir fermé le livre de M. Eckardt, plus d'un lecteur éprouvera le désir de feuilleter l'original lui-même, l'œuvre du vieux Merian, sinon dans sa collection entière, qui ne se rencontre pas facilement, au moins dans l'un ou l'autre de ses nombreux volumes épars de divers côtés. F. D.

NIVELLE DE LA CHAUSSÉE ET LA COMÉDIE LARMOYANTE, par *G. Lanson*, docteur ès-lettres. — 1 vol. in-8°. Paris, Hachette, 1887.

L'auteur de *Mélanide* et du *Préjugé à la mode* est aujourd'hui fort oublié, et ses ouvrages, dont le succès fut si vif au siècle dernier, sont tombés depuis dans un discrédit profond. Mais, s'ils ne méritent pas de reprendre leur place dans le répertoire des théâtres, ils sont néanmoins très dignes de l'attention des lettrés, de tous ceux qu'intéressent les évolutions souvent si curieuses du goût.

La Chaussée, talent médiocre, qui ne put réussir ni dans la comédie pure, ni dans la tragédie classique, eut la bonne fortune, ou la bonne idée, d'imaginer un genre nouveau, qu'on baptisa, non sans ironie, du nom de genre « larmoyant, » et où il rencontra d'éclatants succès. Ce genre consistait à transposer, en quelque sorte, l'ancienne tragédie dans la réalité contemporaine, dans la vie domestique et bourgeoise, à montrer les souffrances, les drames intimes où se joue la fortune ou l'existence d'une maison.

Ces sujets pris dans la vie réelle passionnèrent aussitôt un public passablement blasé sur les infortunes des rois et des héros de tragédie. Le succès de cette forme dramatique nouvelle fut si décisif, que Voltaire, qui prétendait être le premier dans tous les genres, aborda, sans y réussir, il est vrai, celui qu'avait inauguré La Chaussée ; plus tard, Diderot et Sedaine s'y essayèrent aussi, et l'on peut se demander si le second ne doit rien à son précurseur, si, sans l'initiative hardie de La Chaussée, nous aurions eu, dans le *Philosophe sans le savoir*, le parfait modèle du drame domestique.

De nos jours enfin, les Augier et les Dumas ont à leur tour consacré ce genre, et il n'est pas sans intérêt de constater que plusieurs des sujets qu'ils ont traités (le mariage, entre autres, avec les divers problèmes qui s'y rattachent), avaient été déjà abordés par La Chaussée, sinon avec la même supériorité, — il s'en faut bien, — du moins avec une remarquable entente du théâtre.

Tels sont quelques-uns des points que développe M. G. Lanson dans le livre ingénieux et savant qu'il a consacré au dramaturge oublié. Il s'est attaché d'abord à nous donner une biographie complète de La Chaussée d'après les lettres trop rares qui restent de lui et d'après les renseignements fournis par ses contemporains. Il est parvenu à faire revivre ce personnage, né sur la fin du XVII[e] siècle dans la bourgeoisie financière, devenu homme sous la Régence, dont il adopta et pratiqua les mœurs jusqu'à la fin de sa vie (1754), fort répandu dans la société élégante de son temps, homme de société autant qu'homme de lettres.

Puis M. Lanson a consacré une partie de son livre à une analyse très consciencieuse des œuvres de La Chaussée. Il montre comment l'impuissance de cet écrivain à réussir dans les genres connus, jointe à la transformation lente de ces genres eux-mêmes et du goût public, l'avaient conduit à se frayer une voie nouvelle, où il devait recueillir tant d'applaudissements et faire couler tant de larmes. L'auteur a été par là conduit à rechercher l'origine de cette exaltation de sensibilité vertueuse, qui s'empara de la société peut-être la moins vertueuse et la plus frivole qui ait existé.

Il a ainsi considéré, chemin faisant, plus d'un problème

d'histoire morale; il l'a fait avec une remarquable sûreté de coup d'œil, et de façon à bien faire sentir les secrètes attaches qui existent toujours entre l'état moral et social d'une nation et ses engouements littéraires.

Ce livre, agréablement et finement écrit, sans surcharge de notes, ni abus de documents, est une lecture très instructive, que goûteront fort les amis des lettres. PH. G.

WEALTH AND PROGRESS, a critical examination of the wages question and its economic relation to social reform, by *George Gunton*. — 1 vol. in-8°. London, Macmillan, 1888.

Un livre à traduire en français et en allemand le plus vite possible, ou dont plutôt il faudrait faire une réduction en style populaire pour la répandre ensuite largement parmi les ouvriers.

On appréciera l'importance de cet admirable ouvrage au simple exposé des thèses de l'auteur. Il s'est proposé de démontrer :

1° Que le progrès social est toujours proportionné à l'amélioration de la condition matérielle des masses.

2° Que l'accroissement de la fortune des classes laborieuses ne peut s'obtenir ni par une diminution de celle des autres classes, ni par aucune méthode de distribution, mais seulement par un accroissement de la prospérité et de la richesse générale.

3° Que le seul moyen d'accroître le revenu et d'améliorer la condition matérielle des classes travailleuses, c'est de favoriser la hausse naturelle et continuelle des salaires.

4° Que la hausse naturelle des salaires ne tend aucunement à élever les prix, à diminuer les profits, ou à réduire les rentes.

5° Que le taux des salaires ne dépend ni de l'offre et de la demande, ni de la quantité ou de la valeur des produits, ni de l'habileté du travailleur ou du caprice du patron, mais uniquement du coût de la production.

6° Que le coût de la production est déterminé par la manière de vivre du travailleur, autrement dit que le taux du salaire se règle sur la manière de vivre du travailleur, sur ses dépenses habituelles.

7° Que la manière de vivre du peuple est déterminée par son caractère social.

8° Que le caractère social du peuple étant en relation constante avec les loisirs dont il peut disposer pour s'instruire et se développer, une réduction générale des heures de travail est indispensable.

9° Qu'il suffit, par conséquent, pour améliorer graduellement la condition économique et sociale des travailleurs, d'adopter un système uniforme de huit heures de travail par jour pour les adultes, d'une demi-journée de travail pour les enfants au-dessous de seize ans, l'autre moitié de la journée étant consacrée à l'école.

L'auteur ne présente pas ces propositions comme une panacée, mais il y voit, — avec raison, croyons-nous, — un premier pas dans la voie du progrès social et de l'affranchissement politique.

Chemin faisant, il démontre avec une évidence parfaite la fausseté des principes énoncés par son illustre compatriote, Henry George, rendant ainsi à la société humaine un service signalé. A. G.

FOUR GHOST STORIES, by Mrs *Molesworth*. — 1 vol. in-8°. London, Macmillan, 1888.

Il serait malaisé de faire un parallèle entre les romanciers de l'Angleterre et ceux de la France, si grande est la différence du génie des deux peuples. On trouverait pourtant quelques écrivains à mettre face à face, Dickens et Daudet, par exemple, Georges Eliot et Georges Sand, Emile Souvestre et Trollope, d'autres encore, et parmi eux Mrs Molesworth et Mme de Pressensé.

Ce qui caractérise ces deux derniers écrivains, c'est un amour de l'enfance qui les a conduits à étudier à fond ce qui concerne cet âge intéressant. Tous deux connaissent admirablement le cœur de l'enfant, ses habitudes d'esprit, son langage, ses désirs et ses craintes, ses luttes intérieures. Ce sont deux talents jumeaux.

Comme Mme de Pressensé, Mrs Molesworth écrit pour ses

jeunes lecteurs de petits romans étincelants d'esprit, remarquables surtout par une vraie profondeur de bon sens. La dame anglaise est moins sentimentale que sa sœur de France, moins poétique, plus *matter of fact*, comme on dit, c'est-à-dire pratique et quelque peu réaliste. Mais en vérité les deux écrivains se valent; et il serait à souhaiter que l'auteur de *Little miss Peggy* fût connu chez nous comme nous voudrions que celui d'un *Petit monde d'enfants* le fût en Angleterre.

Rien n'est plus difficile que d'écrire pour les enfants. Il peut arriver que des ouvrages qu'on leur destinait soient mieux placés entre les mains de leurs parents. C'est le reproche qu'on a fait quelquefois à Mme de Pressensé, et c'est assurément le cas pour les quatre histoires de revenants dont Mrs Molesworth vient de gratifier ses jeunes lecteurs. Elle a voulu les captiver sans les trop effrayer; je ne doute pas qu'elle n'ait réussi à les captiver, mais elle les aura certainement effrayés quelque peu.

Il y a revenants et revenants; ceux de Dickens ont quelquefois le mot pour rire, ceux de Mrs Molesworth ont des figures de croque-morts; on ne s'amuse guère avec eux, c'est plutôt une compagnie à vous donner le frisson.

Au demeurant, un charmant volume, d'une lecture piquante, que nous mettrons avec plaisir dans notre bibliothèque, mais sans aller jusqu'à le recommander à nos enfants. A. G.

MÉMOIRES DU PRINCE ADAM CZARTORYSKI ET CORRESPONDANCE AVEC L'EMPEREUR ALEXANDRE Ier. Préface de M. Ch. de Mazade, de l'Académie française. — 2 vol. in-8°. Paris, Plon, 1887.

La situation d'un Polonais à la cour de Russie, au commencement de ce siècle, était à peu près ce que serait aujourd'hui la situation d'un Alsacien à la cour de l'empereur d'Allemagne. Ce fut celle du prince Adam Czartoryski. Les biens des Czartoryski avaient été confisqués. L'impératrice Catherine, auprès de qui l'empereur d'Autriche était intervenu dans l'intérêt des spoliés, exigeait, avant de consentir à une restitution, que les deux fils du vieux prince Czartoryski se rendissent auprès d'elle à Saint-Pétersbourg. « Qu'on m'envoie les fils, avait-elle dit, puis nous verrons. » Les deux jeunes princes ar-

rivaient ainsi en 1796 à la cour de Saint-Pétersbourg comme des sortes d'otages, exilés dans un monde ennemi, obligés de faire bonne figure à mauvais jeu, de garder par-devers eux leurs tristesses et leurs inimitiés et de répondre avec une amabilité d'emprunt aux séductions dont ils étaient les objets.

C'est dans cette condition si pleine de froissements pour leur fierté et leur patriotisme que les deux jeunes princes vécurent jusqu'au jour où ils se lièrent d'amitié intime avec les jeunes grands-ducs Alexandre et Constantin. Un jour du printemps 1796, le grand-duc Alexandre, héritier présomptif, mais lointain du trône de Russie, puisqu'il en était séparé encore par son père Paul, emmenant familièrement le prince Adam dans les jardins du palais, lui ouvrit son cœur et son âme et lui offrit son amitié. Il lui disait ce qu'il n'aurait pas même osé laisser soupçonner devant d'autres, lui avouant qu'il avait en horreur la politique de sa grand'mère à l'égard de la Pologne, qu'il était un admirateur de Kosciusko et qu'il rêvait, pour le jour où il serait appelé à régner, une régénération libérale de la Pologne comme de la Russie. Emu, profondément surpris d'abord, puis séduit et saisi par ces déclarations intimes et ces offres d'amitié, le prince Adam accepta la main qu'on lui tendait et s'abandonna avec la spontanéité de la jeunesse à cette amitié qui lui apparaissait comme une source féconde de bonheur pour son malheureux pays.

Cette liaison du grand seigneur polonais avec le prince qui bientôt allait ceindre la couronne des tsars dura de longues années. D'abord ami et confident d'Alexandre, le prince Adam fut plus tard son ministre et, même après le ministère, il resta son conseiller souvent consulté dans les circonstances difficiles, dans les guerres avec Napoléon, au congrès de Vienne et, après 1815, dans l'essai du régime constitutionnel tenté en Pologne, jusqu'au jour où cette longue amitié sombra dans une déception définitive. Nature généreuse mais mobile, sincère mais sans persévérance, le tsar Alexandre ne sut pas, parvenu au pouvoir, suivre aux projets magnanimes qu'il nourrissait grand-duc. La tentative de 1815 échoua entre les mains du grand-duc Constantin, frère et lieutenant du tsar à Varsovie, l'homme le moins fait assurément pour présider à l'installation d'une constitution libérale dans un pays conquis. Tant qu'il put se

faire quelque illusion et garder quelque espoir pour son pays, le prince Adam chercha à intéresser son illustre et puissant ami à l'œuvre que celui-ci avait commencée, mais qui, confiée à un homme violent et fantasque, menaçait d'avorter. Le jour où il vit ses efforts inutiles et ses conseils négligés, il se retira par degrés, puis rompit définitivement, dévoué plus que jamais à la cause nationale, à laquelle il lia sa destinée jusqu'au terme de sa longue et noble carrière.

Familier du grand-duc héritier et du tsar, le prince Adam a tout vu à la cour de Russie. Indépendamment des grands intérêts auxquels sa vie fut mêlée, le simple récit des faits auxquels il a assisté est d'un grand intérêt. Le prince Adam est un spectateur intelligent; il sait voir et conter. Ce qu'il dit de la cour de Catherine, des mœurs et des habitudes du grand monde russe à cette époque, de la mort de la célèbre impératrice, de l'avènement au trône et de l'assassinat de Paul, des dispositions d'esprit du tsar Alexandre, montant au pouvoir sous le soupçon, trop justifié, de connivence avec les meurtriers de son père, éclaire d'une vive lumière l'histoire de la Russie et de l'Europe pendant le premier quart du siècle.

Le prince Czartoryski a vu à Saint-Pétersbourg le général de la Harpe, précepteur du grand-duc Alexandre. Il apprécie l'homme et l'éducation qu'il donna à son élève. « Il ne paraît pas, dit-il, que M. de la Harpe ait fait faire au grand-duc des études sérieuses dans aucun genre. Avec l'empire qu'il avait acquis sur son esprit et sur son cœur, M. de la Harpe aurait, je crois, tout obtenu de lui. Le grand-duc n'eut de son instruction que des connaissances fort superficielles, peu approfondies, rien de positif et de complet. M. de la Harpe lui inspira l'amour de l'humanité, de la justice, et même de l'égalité et de la liberté pour tout le monde; il empêcha que les préjugés, les exemples, les flatteries, les préventions contraires qui l'entouraient n'étouffassent ses nobles intincts. Avoir inspiré ces généreux sentiments à un grand-duc de Russie fut le mérite de M. de la Harpe. Mais ils ne s'établirent dans l'esprit d'Alexandre qu'en phrases générales; il ne semble pas que M. de la Harpe l'ait fait assez réfléchir sur les immenses difficultés de l'exécution, et sur la science si difficile des moyens à employer pour obtenir des résultats possibles. »

Après avoir quitté le directoire helvétique dans les circonstances qu'on sait, M. de la Harpe revint à Saint-Pétersbourg, visita sur le trône son ancien élève. Alexandre réunissait alors ses intimes dans une sorte de conseil secret, où se discutaient les réformes que le jeune tsar ambitionnait d'introduire dans son vaste empire. M. de la Harpe n'y assistait pas toujours, mais rédigeait des mémoires qu'on se passait de main en main, « à cause de leur interminable longueur, » pour être lus à loisir.

« M. de la Harpe, écrit le prince Czartoryski, avait alors quarante et quelques années ; il avait été membre du directoire helvétique et portait toujours l'uniforme de cette place, avec un grand sabre attaché à un ceinturon brodé par-dessus l'habit. Il nous parut (je dis nous, car c'était un jugement porté en commun) fort au-dessous de sa réputation et de l'idée que l'empereur s'en était formée. Il était de cette génération d'hommes nourris des illusions de la fin du dix-huitième siècle qui croyaient qu'avec leur doctrine, nouvelle pierre philosophale, remède universel, tout était expliqué. M. de la Harpe avait sa panacée pour la Russie, qu'il délayait dans des écrits si diffus que l'empereur lui-même n'avait pas le courage de les lire. Mais l'empereur n'aimait pas qu'on se permît des plaisanteries sur la nullité des écrits que lui présentait M. de la Harpe. Le fait est que le séjour que fit M. de la Harpe à Saint-Pétersbourg, au commencement du règne, fut très insignifiant et qu'il n'eut que peu ou point d'influence sur les réformes qu'Alexandre accomplit plus tard. »

Nous reproduisons cette appréciation sans la discuter ; pour juger l'œuvre éducatrice du précepteur d'Alexandre, il faudrait savoir exactement si les plans du général de la Harpe n'ont pas été entravés par les mille exigences de la vie de cour et s'il a eu la main libre dans la direction des études du jeune grand-duc. D'autre part, il ne faut pas oublier que le prince Czartoryski, écrivant ses mémoires, était sous l'impression de la déception que lui avait causée, à l'endroit de la Pologne, le défaut de suite dans les volontés de son illustre ami. Il en jette la faute sur l'homme qui fut appelé à former l'esprit et le caractère du souverain. Mais est-ce juste ?

Ed. S.

LETTERS AND JOURNAL OF W. STANLEY JEVONS, edited by his wife. — 1 vol. in-8°. London, Macmillan, 1886.

Un volume grand in-8° de près de cinq cents pages, il n'y a que les Anglais pour donner au public avec tant de détails la vie de leurs hommes célèbres. Au reste, Stanley Jevons le méritait; il a joué un grand rôle dans la science, non seulement comme vulgarisateur, mais comme inventeur. Chimiste distingué, expert en minéralogie et en géologie, on sait avec quelle distinction il occupa encore la chaire d'économie politique au collège d'Owon. On connaissait ses écrits, ses éléments de logique, ses études sur la monnaie, sur la périodicité des crises commerciales, sur l'épuisement des houillères, etc. Ce que tout le monde ne sait pas, c'est qu'il eut de bonne heure à lutter contre la destinée.

Des malheurs de famille l'ayant obligé à interrompre ses études, à l'âge de dix-huit ans il méritait assez de confiance pour que, d'Australie, on lui proposât le poste lucratif d'essayeur de la monnaie. Il accepta et partit aussitôt pour Sidney, mais en refusant de prendre des engagements pour un temps déterminé. Il avait soif de s'instruire et l'ambition de se rendre utile à ses contemporains, « de devenir, comme il l'écrivait à ses sœurs, un puissant agent du bien dans le monde. »

On lui donnait 16 000 francs de traitement. Vivant de peu, il mettait chaque année quelques milliers de francs de côté, voulant reprendre le plus tôt qu'il le pourrait ses études interrompues. Entre temps, il faisait d'intéressantes observations météorologiques, que les journaux australiens publiaient avec plaisir et qui lui acquirent de la notoriété.

Au bout de cinq ans, ayant amassé un joli pécule, il résigna ses fonctions et revint en Europe, en traversant les Etats-Unis, ce qui valut à ses amis des lettres charmantes, écrites de verve et semées d'observations piquantes. On avait voulu le retenir en Australie; les offres les plus brillantes l'avaient laissé indifférent. Il ne tenait pas à la fortune; les sciences l'attiraient invinciblement, surtout celles qui ont l'homme et la société pour objets. Il s'y voua tout entier, après avoir obtenu le

diplôme, très recherché, de maître-ès-arts, professa pendant quelques années à Manchester, puis à Londres, et finit par donner sa démission pour consacrer tout son temps à la rédaction des ouvrages qui devaient assurer sa réputation. Il n'était qu'au milieu de la vie, lorsque sa carrière prit fin d'une façon tragique : le 13 août 1882, à l'âge de quarante-six ans, il se noya à Hastings, en prenant un bain de mer.

Ses disciples et ses nombreux amis seront heureux de le retrouver dans l'aimable intimité de ses lettres particulières et de son journal intime. Stanley Jevons écrivait fort bien; son style net, limpide, d'une grande fluidité, rappelle celui de Macaulay, ce qui n'est pas un mince éloge. Comme l'illustre historien aussi, il éveille les idées en foule et provoque la réflexion. A. G.

POÉSIES, par *Henri Warnery.* — 1 vol. in-12, Lausanne, Payot, 1887.

Quand on a vingt ans et que la vie déborde, il est rare que cette sève de jeunesse ne fasse pas vibrer la lyre; mais autre chose est d'agrémenter d'une rime ce trop plein du cœur, ou de sentir sa lèvre trembler au souffle sacré. Pour déployer son aile aux sereines régions de l'art, il ne suffit ni de la chaleur du sentiment, ni même des grâces de l'esprit, il faut le large essor de la pensée, et rares sont les élus qui en portent au front l'éclair révélateur.

M. Warnery, comme bien d'autres, a eu, lui aussi, ses *juvenilia. Les pures ivresses*, *La lutte et le rêve*, *Exil*, *Petits poèmes :* tels sont les titres sous lesquels sont venus se grouper ces premiers essais lyriques, fleurs printanières écloses sous un souffle trop sincère pour que la critique ne leur soit pas indulgente. Mais ce n'étaient là que préludes, aussitôt oubliés dès qu'aux dernières pages du volume éclate enfin le chant lui-même, le poème des *Origines*, dont les accents sonores et pleins commandent d'entrée l'attention, et s'emparent bientôt de l'âme entière. Au lieu des étonnements naïfs, des plaintes, des soupirs du cœur à son éveil, c'est le ferme regard de l'être intelligent fixé sur l'immensité, la voix mâle de l'homme aux prises, non plus avec les accidents de sa vie journalière, mais avec le pro-

blème même de son existence, et de sa pensée la plus audacieuse en mesurant les abîmes. Nouveau Lucrèce, l'auteur reprend les questions qu'agitait déjà, il y a près de deux mille ans, le *De rerum natura*, et qui, remises au point du XIXe siècle, sont encore l'insondable mystère. Moins didactique cependant que son devancier, le poète moderne ne disserte pas, il chante et, en développant les hardies hypothèses de la science contemporaine, se contente d'écrire l'épopée de l'universel devenir. Le spectacle est grandiose, il embrasse les âges innommés, il plonge dans le plus noir chaos, mais surtout il n'est pas arrêté aux limites de l'œil mortel et par delà laisse deviner les horizons sans bornes. Là est la grandeur du poème et son souffle religieux : l'infini le déborde de toutes parts. Bien que s'inspirant des théories évolutionnistes chères à la spéculation scientifique du jour, M. Warnery a trop de sagacité pour ne pas comprendre qu'elles ne sauraient dépasser le champ de l'expérience et que là où le sol leur fait défaut, l'espace suffit encore à tous les *credo*. Aussi ne fait-il pas œuvre de philosophe, mais de poète, et si parfois chez lui telle expression peut paraître téméraire, il serait injuste d'en trop presser le sens et de lui donner une portée que peut-être elle n'a pas.

Toutes réserves faites d'ailleurs sur la doctrine, la magnificence du sujet demeure : elle est sans égale ; mais pour le poète cette amplitude est précisément l'écueil. De quelques transports que son sein palpite, où trouver des mots, où trouver des images dignes de ces visions sidérales ? L'art ne force-t-il pas ses ressources en voulant reproduire l'incommensurable ? La peinture, la plastique, à coup sûr ; mais la parole, comme la musique, a des prestiges à elle, et s'il fallait une preuve que le nombre et le rythme peuvent soutenir la pensée jusqu'aux derniers confins de la nature, M. Warnery l'a fournie. Sa phrase poétique a une envergure superbe. Elle s'élance, elle monte, et de chaque coup d'aile s'élève encore plus haut, jusqu'à ce que l'esprit, entraîné dans cette ascension vertigineuse, plane sur l'immensité. Et, ce qui dénote un maître, même à ces hauteurs, la précision du langage vaut son éclat, l'élan lyrique n'ôte rien à la netteté de la description.

J'admire non moins la mesure et les proportions de l'œuvre. Dans cette genèse des mondes qui se détachent l'un après

l'autre de la nébuleuse primitive, le phénomène physique constitue tout le tableau; le drame est impersonnel et la force aveugle le seul acteur. De là le danger d'une certaine monotonie, atténué, il est vrai, par le jeu savant des rythmes et le soin avec lequel leurs modes marquent les diverses phases créatrices. L'esprit néanmoins se fatigue bientôt à embrasser l'univers; aussi, abandonnant les cimes, le poète se hâte-t-il de prendre pied; il s'attache à la planète naissante, il y surprend les premiers tressaillements de la vie; c'est le gouffre qui s'anime, l'infiniment petit qui rampe au fond des mers, les fougères qui se balancent au vent, les grands sauriens qui se vautrent dans les fanges, puis l'aile qui se déploie et l'être, affranchi de ses lourdes entraves, qui s'ébat dans l'air joyeux. Avec ces tâtonnements de la nature en travail, où les formes s'ébauchent, où la force s'individualise, l'image, circonscrite et plus nette, accuse son relief; le spectacle parle à l'œil et peut se prolonger sans perdre de son intérêt. Cependant, pour que dans le tableau palpite le drame, l'homme est nécessaire; aussi surgit-il bientôt; non pas, il est vrai, dans la pleine possession de son génie, mais à peine encore dégagé des langes de la matière. N'importe, il porte en son sein le germe sacré; la pensée éclôt dans ce cerveau obscur; l'étincelle jaillit, le feu civilisateur est trouvé, et à son éclair les strophes, partant en fusées brillantes, célèbrent à l'envi la marche ascendante et triomphale de l'humanité de plus en plus consciente du Dieu qui l'étreint.

On le voit, le poème est complet; il forme un tout savamment équilibré dans sa progression même et tient en haleine le lecteur, qui, une fois le livre ouvert, ne le ferme qu'après l'avoir achevé. Plus d'un, sans doute, discutera la thèse, mais nul ne contestera la beauté de l'œuvre. Le plus récalcitrant, malgré soi, en garde dans sa mémoire la forte empreinte et ces vers de pleine venue le hantent jusque dans les protestations de sa religion effarouchée. M. Warnery est jeune, l'avenir lui appartient, mais dès aujourd'hui sa place est marquée au premier rang. Si la grandeur du thème était nécessairement la mesure de l'inspiration, il ne saurait monter plus haut. Nous ne désespérons pas toutefois de le voir ajouter de nouveaux fleurons à sa couronne, car la muse a des ressources à elle qui

ne s'épuisent pas ainsi d'un jet, quelque puissant soit-il. En tous cas, qu'il s'arrête ou doive progresser encore, il nous suffit de ce poème des *Origines* pour saluer en l'auteur un maître et le féliciter d'avoir attaché son nom à une œuvre qui ne périra pas. F. D.

MÉLANGES D'HISTOIRE ET D'ART, par *L. Bachelin.* — 1 vol. in-8° Neuchâtel, Berthoud, 1887.

Quatre études forment ce volume. Bien que publiées d'abord séparément, et par là même indépendantes, elles gagnent à ce rapprochement un nouvel intérêt. Sous la diversité des aperçus ressort d'autant mieux la fermeté d'appréciation d'une plume toujours aussi sincère qu'élégante et facile. Puis, en compagnie d'un cicérone si bien informé et si expansif, c'est tout plaisir de cheminer à travers monts et vaux, même en enjambant les Alpes, pour passer du premier Salon de Rome à l'exposition de peinture de Neuchâtel de 1884, ou des ruines séculaires de Paestum à la tombe toute fraîche du paysagiste Dubois. Avec tous ces bonds, d'ailleurs, nous ne sortons pas du domaine de l'art, et l'auteur l'a assez exploré pour que toute œuvre devant laquelle il s'arrête s'éclaire de son savoir en appelant son érudition à justifier ses préférences. C'est ainsi que, sans prétentions et avec tout le charme de l'imprévu, se dégage de ces pages une esthétique très consciente, très raisonnée, et cependant aussi franche de parti pris que de lourd dogmatisme.

M. Bachelin n'est pas seulement un critique judicieux, goûtant l'art avec délices; il ne comprend pas moins bien la nature, et la rend d'une touche vivante et chaude. Qu'il la décrive directement, telle qu'il l'a contemplée lui-même, sous le ciel de l'Italie, encadrant de ses splendeurs les ruines du passé, ou qu'il nous la montre par reflet dans les toiles de nos paysagistes alpestres, dominant les œuvres humaines de son silence et de son immensité, sa plume se transforme en pinceau et d'un trait met le tableau lui-même sous nos yeux.

Grâce à ces qualités, les Salons de M. Bachelin sont tout autre chose qu'une sèche nomenclature d'œuvres éphémères laissant dans l'esprit le pêle-mêle de leur rapprochement acci-

dentel ; ils ont mieux qu'un intérêt d'actualité et pourront toujours se relire avec fruit. Ses appréciations, en particulier, du premier Salon de Rome, en 1883, n'ont rien perdu de leur valeur et constituent une page d'histoire fort bien écrite, dans laquelle le mouvement artistique de l'Italie, depuis le commencement de ce siècle, est suivi avec une richesse d'informations rare en dehors de la péninsule. Bien modeste en comparaison et toute locale, l'exposition de peinture de Neuchâtel, qui eut lieu l'année suivante, n'est pas traitée avec moins de compétence, et fournit à l'auteur l'occasion de faire ressortir, avec autant d'impartialité que de bienveillance, le caractère propre des peintres distingués dont s'honore à juste titre son pays.

Enfin, dans la biographie consacrée à son compatriote Charles-Edouard Dubois, — ce peintre si sincère et si consciencieux des sites agrestes, enlevé par une mort prématurée à la carrière où il s'annonçait en maître, — un souvenir ému se mêle aux préoccupations esthétiques du critique et, en ajoutant la sympathie du cœur au culte de l'art, contribue à montrer sous ses faces multiples l'âme tout entière de l'écrivain.

F. D.

OLIVIER DE SERRES, SEIGNEUR DU PRADEL, SA VIE ET SES TRAVAUX. Documents inédits (avec planches), par *Henry Vaschalde*. — 1 vol. in-8°. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1886.

Olivier de Serres, l'auteur du *Théâtre d'agriculture et ménage des champs*, fut, chacun le sait, un grand agronome, un grand initiateur, l'introducteur de la culture du mûrier en France, un digne collaborateur d'Henri IV dans son œuvre réparatrice. Il déploya, dans sa terre du Pradel, le zèle intelligent de l'agriculteur, les antiques vertus d'un patriarche. C'est une des plus nobles figures de la vieille France, et l'une des plus justement populaires. Il a aujourd'hui deux statues, à Aubenas et à Villeneuve-de-Berg, celle-ci élevée par l'Empire en 1858, celle-là par la République en 1882.

Un érudit, M. Vaschalde, a étudié de nouveau Olivier de Serres, d'après des documents inédits, ses papiers intimes, ses comptes de ménage (*livres de raison*), sa correspondance. Il a réussi à le laver définitivement de quelques injustes reproches

imaginés par le fanatisme religieux, comme celui d'avoir, lui huguenot, trempé dans de cruelles représailles contre les catholiques. La mémoire de l'illustre agriculteur sort absolument pure de cet examen sévère.

M. Vaschalde rectifie aussi diverses erreurs biographiques accréditées par des ouvrages plus anciens ; il rétablit la généalogie exacte d'Olivier de Serres, nous conte sa simple et noble vie, nous introduit dans son intimité, nous fait assister à ses essais de sériciculture, le suit dans ses voyages, notamment dans sa mission à Genève, où il fut délégué par l'église de Berg pour chercher un ministre de l'Evangile. Puis il analyse brièvement, mais avec soin, son immortel *Théâtre d'agriculture*, et met en lumière les qualités qui en font, non seulement une œuvre de science encore utile, mais un monument littéraire de grand prix.

Une bibliographie et une iconographie très complètes, de nombreux documents et pièces annexes, enfin le compte rendu des fêtes du centenaire d'Olivier de Serres terminent cette copieuse et consciencieuse étude. L'ouvrage de M. Vaschalde, — pour que rien n'y manque, — est orné d'une dixaine de fort belles planches : des portraits d'Olivier de Serres, un fac-similé de son testament olographe, ses armoiries, ses statues, une vue du Pradel (détruit en 1628 par les troupes du duc de Ventadour).

Ce livre est un livre définitif, désormais indispensable à quiconque voudra étudier Olivier de Serres, ce « grand Français » du XVIe siècle.

PH. G.

WILLIAM THE THIRD, by *H. D. Traill.* — 1 vol. in-8°. London, Macmillan, 1888.

L'Angleterre n'a pas dans ses annales de date plus mémorable que celle de la révolution de 1688 ; peu d'hommes ont exercé une aussi grande influence sur ses destinées que ce petit comte de Nassau, William Henry, né à la Haye en 1650. Aussi tout ouvrage traitant de cette époque est-il le bienvenu, surtout signé d'un nom comme celui du professeur Traill. Son travail nous a vivement intéressé ; mais nous aurions voulu qu'il indiquât au moins quelques-unes des sources auxquelles il a puisé. A une époque passionnée comme la nôtre pour les documents originaux, l'indication des sources est de rigueur.

A. G.

YVON D'OR, par *Martin-Laya.* — 1 vol. in-12. Paris, Dentu, 1887.

Qu'est-ce qui peut bien se cacher sous ce titre chatoyant ? C'est l'histoire des premières années, joyeuses plutôt que studieuses, d'un jeune littérateur à Paris. Yvon d'Or, en arrivant dans la grand'ville, s'est juré de devenir célèbre. Mais, en vrai Gascon qu'il est, il n'en prend pas le chemin. Il nous mène partout, excepté là où l'on travaille. Dans ses folles pérégrinations, il nous montre toutes les faces du quartier latin qui s'amuse (c'est assez dire que l'ouvrage n'est pas fait pour les jeunes filles), après quoi il nous plante là, sur le haut de la Butte-Montmartre, sans nous dire où il va, ni ce qu'il devient. Aussi n'est-on qu'à moitié satisfait lorsqu'on ferme le livre. On voudrait en savoir davantage. Yvon réussira-t-il ou va-t-il grossir le nombre déjà si grand des ratés ? Autant de questions qui se posent, sans qu'on puisse les résoudre.

Le caractère d'Yvon, sympathique au premier abord, mais indécis et fantasque jusqu'à en devenir odieux, est assez bien tracé. C'est dommage seulement qu'il aime tant à philosopher ; on préférerait le voir agir, car il nous épargnerait ainsi de longues tirades un peu obscures sur les fatalités de la destinée. Cette réserve que nous venons de formuler résume à nos yeux la valeur du livre : là où Yvon agit, où il y a matière à description, l'auteur fait preuve de grandes qualités ; là où il disserte, il... comment dire la chose ?... il frise l'ennuyeux. Il y a là une tendance qu'il serait peut-être bon de corriger. Que M. Martin-Laya nous permette ce petit conseil, qui ne nous empêche pas de rendre justice à sa verve de méridional et à son talent de coloriste. A. V.

LE MARÉCHAL DAVOUT, PRINCE D'ECKMÜHL. Correspondance inédite (1790-1815), par *A.-L. d'Eckmühl*, marquise de Blocqueville. Pologne, Russie, Hambourg. — 1 vol. in-8°. Paris, Perrin, 1888.

Mme la marquise de Blocqueville a pour la mémoire de son père un culte passionné, qui fait le plus grand honneur à sa piété filiale. Elle a consacré à la biographie et à la publication

de la correspondance du vainqueur d'Auerstædt quatre gros volumes très complets, après lesquels il semblait que tout fût dit. Le volume que nous annonçons aujourd'hui est une sorte de supplément. On y trouvera un certain nombre de documents, dont quelques-uns sont intéressants, mais qui dans leur ensemble n'ajoutent guère à la grande publication antérieure.

Ce qui dans ce volume mérite surtout l'attention, c'est la relation écrite par le lieutenant-général Beker des trois semaines qu'il passa avec l'empereur Napoléon entre la seconde abdication et l'embarquement du grand vaincu de Waterloo à bord de la frégate anglaise le *Bellérophon*. Le lieutenant-général Beker était le commissaire du gouvernement provisoire auprès de l'empereur ; il était chargé à la fois de le protéger et de le surveiller, de le surveiller surtout, car, en lisant les instructions que Fouché lui faisait tenir, on constate aisément que le gouvernement redoutait plus de voir Napoléon rentrer à Paris et reprendre le commandement de l'armée qu'un coup de main de l'ennemi sur la Malmaison ou Rochefort. En fait, si Napoléon a été obligé de se rendre sur la flotte anglaise, c'est surtout parce que le gouvernement où siégeaient Fouché et Carnot ne voulait plus, à aucun prix, tolérer sa présence sur le sol français. Le 6 juillet, ce gouvernement savait très bien que Rochefort était bloqué par la croisière anglaise, et que l'empereur ne pouvait sortir du port qu'au risque d'être fait prisonnier avant d'avoir pris le large. Néanmoins, le 6 juillet, il prenait un arrêté d'urgence par lequel, « vu l'intérêt attaché à ce que Napoléon Bonaparte quittât sur-le-champ le territoire français, » il lui laissait le choix entre une évasion périlleuse à bord d'un aviso, dans les vingt-quatre heures, ou son transport à bord de la flotte anglaise. L'empereur, démoralisé, après avoir hésité longtemps, préféra se livrer spontanément « au plus puissant, au plus constant et au plus généreux » de ses ennemis, comme il le disait lui-même dans sa lettre du 13 juillet au prince-régent d'Angleterre.

La relation du lieutenant-général Beker a été publiée déjà en 1848. Mme la marquise de Blocqueville la réédite, quoiqu'elle ne soit pas en connexion directe avec les faits et gestes du maréchal Davout qui, au mois de juin 1815, était, il est vrai,

ministre de la guerre, mais qui ne paraît pas avoir joué un rôle prépondérant dans les derniers événements qui marquèrent le départ de l'empereur. Déjà avant que Napoléon eût quitté le territoire, le prince d'Eckmühl avait subi la loi des Bourbons. ED. S.

NOUVELLE MÉTHODE DE VOCABULARISATION, par M. *Edmond B. de Beaumont*. — In-12. Lausanne, 1887.

La méthode de M. de Beaumont n'a qu'un défaut, comme la république de Platon : c'est qu'elle suppose des hommes trop parfaits. Avec trois petits cahiers, et trois fois cinq minutes chaque jour, il se fait fort de nous apprendre en un an près de vingt mille mots d'une langue étrangère. Le principe est très juste : pour parler une langue, il faut en connaître le plus de mots possible. Mais on ne se borne pas en général à l'étude d'une seule langue. Il faudra donc autant de fois trois petits cahiers et trois fois cinq minutes qu'on étudiera de langues. Où trouver le mortel assez patient et assez persévérant pour se plier à une telle routine et la suivre jusqu'au bout ? Pour nous, nous avouons humblement nous en sentir incapable. M. de Beaumont l'a bien fait, nous dira-t-on ; il est arrivé à pouvoir parler couramment et enseigner une dixaine de langues. Aussi l'admirons-nous sincèrement, mais respectueusement, en nous tenant à distance, comme l'artiste qui désespère d'atteindre jamais au génie de son maître. Mais que de petits cahiers il doit avoir chez lui, et que ses journées doivent être compliquées !

Ce n'est pas tout. Supposons qu'il ait trouvé un élève docile à ses conseils ; la provision de mots que cet élève aura amassée remplacera-t-elle pour lui la lecture des chefs-d'œuvre et lui fera-t-elle sentir les beautés de la langue qu'il a choisie ? Nous ne croyons pas que rien puisse faire mieux progresser dans l'étude d'une langue que de nombreuses lectures faites avec discernement et intelligence. Tout au plus accorderons-nous au procédé de M. de Beaumont une utilité directe pour le commerce.

Quoi qu'il en soit, M. de Beaumont a le grand mérite d'être convaincu : il faut savoir lui rendre cette justice. Si son sys-

tème ne nous semble pas fait pour le commun des mortels, nous ne doutons pas qu'il ne puisse produire de fort beaux résultats pour ceux qui sauront l'appliquer. A. V.

BARINES ET MOUJIKS. Mœurs russes, Traduit du russe par *N.-A. Kolbert*. — 1 vol. in-12. Paris, Plon, 1888.

Sur les cinq nouvelles que contient ce volume, quatre ont paru dans la *Bibliothèque universelle*. Nos lecteurs y retrouveront donc plus d'une vieille connaissance. *Quatre jours* est le récit des souffrances d'un volontaire abandonné blessé sur le champ de bataille. Les terreurs, les angoisses du pauvre malheureux, les divagations folles de son cerveau affaibli y sont rendues de main de maître. *Arrivé* est l'odyssée d'un brave moujik, qui brûle du désir de s'instruire et qui finit, à force de peine et de travail, par être nommé maître d'école. Le *14 mai* nous transporte dans un monde plus mystérieux. Un soldat promet en mourant à son capitaine de venir lui annoncer le moment où il devra mourir à son tour, et il s'acquitte religieusement de sa promesse, pour la plus grande satisfaction des spirites et nécromanciens. *Art et artistes* donne la parole à tour de rôle à deux peintres de tendance opposée. Bien entendu, ils ne se comprennent pas, et les jugements qu'ils portent l'un sur l'autre donnent lieu à de curieux contrastes. *Les âmes du bon Dieu* enfin nous montrent la persévérance récompensée. Un vieux soldat a été dépouillé par un puissant voisin. Il vient à Pétersbourg se plaindre à l'impératrice Catherine. Après bien des mois, et grâce au secours d'un prince dont il devient le commensal, il réussit à obtenir justice.

On ne peut que féliciter le traducteur du choix de ses nouvelles. En quelques pages il nous fait ainsi passer en revue les différentes classes de la société russe. Il a su d'ailleurs en rendre la lecture agréable par sa langue claire et facile, qui, sans leur enlever leur cachet, les met à la portée de tout le monde. Ce point n'est pas à dédaigner, car les œuvres des romanciers russes, de Tolstoï ou de Dostoïevski par exemple, ne sont pas toutes d'une lecture aisée ; beaucoup d'entre elles exigent, pour être goûtées, une culture intellectuelle assez avancée.

Remercions donc M. Kolbert d'avoir cherché à nous montrer sous un aspect moins... philosophique cette littérature russe qui mérite à tant d'égards d'être connue et admirée. A. V.

DEUX FEMMES DU XVII[e] SIÈCLE. Etude historique, par *Irénée Pirmez*. — 1 vol. in-12. Paris, Dentu, 1887.

Les deux femmes auxquelles M. Irénée Pirmez consacre non une, mais deux études distinctes, sont M[me] de Maintenon et M[lle] de Montpensier. Nous aimons mieux sa seconde étude que la première. Que M[me] de Maintenon ne soit pas une personnalité sympathique, nous sommes prêt à en convenir; mais il semble qu'il y ait chez l'auteur un parti pris de blâmer tout d'elle. Il lui reproche des choses qui nous semblent être à son honneur, par exemple de ne pas avoir enrichi sa famille; aussi l'impression qui ressort de cette lecture est-elle meilleure qu'il ne le voudrait. Je ne crois pas qu'il dénature les faits; ce qui choque davantage, tout en tirant moins à conséquence, parce que cela se montre ouvertement, ce sont des réflexions hostiles à propos de tout, une mauvaise humeur qui ne veut reconnaître rien de bon.

De la Grande Mademoiselle, on sait généralement le rôle politique au temps de la Fronde et le roman avec M. de Lauzun. Mais son caractère et sa vie intime étaient retombés dans l'oubli d'où les avait un instant tirés la publication de ses *Mémoires* au siècle dernier. Ceux-ci viennent d'être réédités. Mais peu de lecteurs auront la patience d'aller jusqu'au bout, à cause de leur longueur et de l'incorrection du style. Aussi sait-on gré à M. Pirmez de nous faire connaître ce caractère remarquable à tant d'égards et lit-on volontiers la seconde étude de son livre.

Mais cette seconde partie, comme la première, présente un grave défaut : l'auteur n'a fait que la moitié du travail. Il s'est borné à réunir des faits et à les mettre bout à bout; il ne nous donne que les éléments du portrait, non le portrait lui-même. En un mot, ce qui manque surtout à ces deux études, c'est la composition.

Quant au style, il n'est pas non plus à l'abri de la critique. On peut en juger par l'échantillon suivant (il s'agit de la part que M[me] de Maintenon a ou n'a pas prise à la révocation de

l'Edit de Nantes) : « Non, nous ne pouvons voir que les indices d'une neutralité complaisante, suggérée dans un but tout égoïste. » H. W.

TOTA NERINA. Capricci per pianoforte, di *Giovanni Faldella.* — 1 vol. in-12. Turin-Naples, L. Roux, 1887.

M. G. Faldella n'en est pas à ses débuts littéraires : il a publié une vingtaine au moins d'ouvrages et opuscules. *Tota Nerina*, qu'il a lancé l'année dernière, serait, à l'en croire, un produit de sa jeunesse, et il l'aurait exhumé dans l'intention fort louable assurément de réagir contre la fâcheuse tendance du jour. Il reproche, en effet, à ses compatriotes de renoncer aux bonnes traditions du roman italien pour s'engager dans une imitation trop servile de l'étranger et de ses absurdes romans à sensation. Cette imitation, il la flétrit comme un véritable adultère, aboutissant à des produits ridiculement hybridés.

Généralisant avec une exagération tant soit peu méridionale les défauts qui le heurtent dans la littérature étrangère, il accuse le roman anglais d'être rempli de maniaques détraqués, riant d'un humour mécanique, taillé à la machine et distribué au compas ; l'allemand d'exhaler des buées de fonds de pipes et de chopes, d'être replet, mal fagoté, prolixe ; le russe de n'offrir que conjurations de nihilisme monastique, fantasque ou scientifique.

Tout autre, à ses yeux, est le caractère de la vie italienne : sereine, dégagée, olympique, calme, pleine de bon temps et d'insouciancc, en un mot agréablement *décaméronienne.* C'est pour reproduire ce type idéal et combler une lacune regrettable que M. Faldella a livré au public sa *Nerina*, fille unique et capricieuse d'un riche bonhomme de père, négociant en retraite et décoré pour bonnes œuvres. D'une grâce fascinante, elle s'amuse aux feux qu'elle allume, encourage entre autres les avances d'un pauvre lauréat d'université, fils d'arpenteur, qu'elle rencontre en villégiature, avances à la fois gauches et hardies, froissements de pied, serrements de main sous la table, voire même un baiser, qui ouvre tout un monde d'espérance dans l'âme candide et ardente du futur professeur. Celui-ci n'est, du reste, pas le seul à se croire payé de retour et engagé pour la

vie. Un de ses amis, tout aussi savant, mais beaucoup plus emprunté que lui, se fait les mêmes illusions et se consume dans des rêves qui égarent sa raison. Le père, tout parvenu qu'il est, n'a pas, il est vrai, de hautes prétentions pour sa fille et, disposé à seconder ses moindres désirs, ne sera pas un obstacle. Mais cette capricieuse beauté, plus heureuse qu'elle ne le mérite, surprise par une demande complétement inattendue, accepte sans hésiter un homme, qui, à tous ses charmes personnels, à tous les dons de l'esprit et du cœur, joint l'éclat d'une position justement enviée. Le désespoir des deux malheureux, qui ne peuvent survivre à leur amour, clôt le volume, mais ne trouble en rien les brillantes fêtes de la noce.

M. Faldella fait entendre à son lecteur que ce roman si brusquement terminé n'aura pas de suite. C'est prudent de sa part. On se demande, en effet, comment il s'y prendrait pour réhabiliter son héroïne et la rendre digne de celui qui, le bandeau sur les yeux, lui croit toutes les vertus et lui fait un si beau sort. M. Faldella a beaucoup de ressources et pourrait certainement s'en tirer. Mais il ne nous lancera pas à la légère dans une de ces études soi-disant psychologiques du roman contemporain, où l'amour, supérieur à toute loi divine et humaine, autorise et justifie toutes les fautes qu'il fait commettre. Fort éloigné d'ailleurs du naturalisme, il ne perdra rien à s'en éloigner encore et à se contenter d'y puiser la grande richesse, peut-être un peu artificielle, de son vocabulaire. Nous lui souhaitons bonne réussite dans la campagne qu'il a entreprise, convaincu, comme lui, que l'Italie, avec des modèles tels que Manzoni et de Amicis, sans parler des autres, n'a rien à gagner à se mettre à la remorque des novateurs étrangers. C. V.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME XXXVIII (TROISIÈME PÉRIODE)

AVRIL-JUIN 1888. — Nos 112-114.

Pages

BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE

Imp. Georges Bridel.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE

SOMMAIRE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LA LIVRAISON DE JUIN

Lausanne. — Imp. Georges Bridel.



